This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1213
.A2
T37
V.21

Année 1812.

Janvier.

Le 6. Stanislas en voyage. Theaulon.

Fevrier.

Le 24. Jeanne d'Arc. Dieulafoi, Gersin
Marc. rien d'imprimé

Avril.

Le 2. Le Roman d'un Jour. Dumolard.
8. Les Mines de Beaujon. Pain, Dumorsan.

Mai.

Le 6. L'anglais à Bagdad. Moreau, Ourry. Theaulon
19. L'auberge ou les brigands sans le savoir, Scribe, Lavigne

Juin.

Le 2. La Belle Allemande. Bartois, Dupin
23. Paris Volant. Moreau, Ourry, Theaulon

Juillet.

Le 2. La Jolie fiancée. Delestre Poirson
13. Galantine et L'Endormi. Simon
27. Arlequin Lucifer. Richard

Aout

Le 8. amour ~~et Loyauté~~, Ferrière, Richard.
22. Le Piége. Theaulon.

7bre

Le 8. Le mariage Extravagant. Desaugiers, Valory.
19. Les Limites, Barré, Radet, Desfontaines.

8bre

Le 3. Jerusalem d'Eshabillée, Moreau, Ourry.
13. Le Rendez-vous de minuit. Dartois, Dupin
27. Gaspard l'avisé. Barré, Radet, Desfontaines

9bre

Le 12. Bayadère. Gabriel. Wafflard.
21. La Chevalière d'Eon, Moreau, Ourry.

Xbre

Le 8. Bayard Page, Theaulon, Dartois
31. Robert le Diable. Bouilly. Dimmersay

Théâtre du Vaudeville

STANISLAS

EN VOYAGE,

OU

LE JOUR DES ROIS,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Theaulon de Lambert, Marie Emmanuel Guillaume Marguerite

PAR M. THEAULON.

REPRÉSENTÉ AU THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 6 JANVIER 1812.

PRIX : 1 FR. 25 C.

A PARIS,

Chez Mme. MASSON, Libraire, Editeur de Pièces de Théâtre et de Musique, rue de l'Echelle, nº. 10, au coin de celle Saint-Honoré.

M. DCCC. XII.

Aout

Le 8. amour ~~et Loyauté~~, Ferrière, Richard.
22. Le Siége. Theaulon.

7bre

Le 8. Le mariage Extravagant. Desaugiers, Valory.
19. Les Limites, Barré, Radet, Desfontaines.

8bre

Le 3. Jerusalem d'Eshabillée, Moreau, Ourry.
13. Le Rendez-vous de minuit. Dartois, Dupin
27. Gaspard Lavisé. Barré, Radet, Desfontaines

9bre

Le 12. Haydée. Gabriel. Wafflard.
21. La Chevaliere d'Eon, Moreau, Ourry.

Xbre

Le 8. Bayard Page, Theaulon, Dartois
31. Robert le Diable. Bouilly. Dinners.

Théâtre

[redacted]

[redacted]

[redacted]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

STANISLAS

EN VOYAGE,

OU

LE JOUR DES ROIS.

SCÈNE PREMIERE.

MAURICE, VICTOIRE.

(*Le chapeau de Maurice et son sac sont couverts de neige.*)

VICTOIRE, *le conduisant.*

Quoi! Maurice, t'as déserté?

MAURICE.

Peux-tu le penser, ma bonne Victoire? J'ai quitté mon régiment de nuit et à l'insçu de tout le monde, c'est vrai; mais déserté!

AIR : *De la robe et les bottes.*

Non, je n'ai point de la patrie,
Fui lâchement les étendards;
Couvert d'une telle infamie,
J'aurais évité tes regards.
Mon sergent m'a fait un outrage:
Je n'ai rien à me reprocher;
Mais pour avoir trop de courage,
Je suis forcé de me cacher.

VICTOIRE.

T'as tué ton sergent ?

MAURICE.

Oh ! non ; mais....

VICTOIRE.

A la bonne heure : je ne voudrais pas d'un mari qui tuât les gens.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

J'veux un mari doux comme un ange,
Et qui m'aime de tout son cœur,
Dont tout l'mond' fasse la louange
Et qui ne soit pas querelleur ;
Un mari dont l'ame soit bonne,
Qui, dans ses façons, soit prév'nant,
Et qui me prouve à chaque instant
Qu'il ne veut la mort de personne.

MAURICE.

Je suis ton fait. Ah ! ça, je ne veux pas continuer ma route et me rendre chez mon père ; il ne me recevrait pas ; il faut que tu me caches, dans quelque coin, pendant deux ou trois jours.

VICTOIRE.

D'tout mon cœur ; mais ça ne se peut pas.

MAURICE.

Comment, ça ne se peut pas ? Ne vas-tu pas être ma femme ?

VICTOIRE.

Je ne la suis pas encore, et pis c'est justement le jour des Rois aujourd'hui ; comme on dit que not' bon roi Stanislas va passer dans not' hameau, mon père, en réjouissance, a prié tous nos amis, tous nos voisins à tirer avec nous le gâteau des Rois.... Si je te fais cacher, on te découvrira, et mon père !...

MAURICE.

S'il n'était pas si entêté, ton père, il y a deux mois que nous serions heureux ; mais jamais.....

LEROND, *en dehors.*

Victoire, Victoire.

MAURICE.

C'est lui !

VICTOIRE.

Va-t-en.

MAURICE.

M'en aller, non morbleu : j'entre dans cette chambre et je

me constitue ton prisonnier. (*Il entre dans le cabinet à gauche.*)

SCENE II.

LEROND, VICTOIRE, VILLAGEOIS.

LEROND.

Victoire, Victoire,..... pourquoi donc que tu ne réponds pas quand je t'appelle? V'la une heure que je crie Victoire, ni plus ni moins qu'un régiment de guernadiers français après une bataille.

VICTOIRE.

Me v'là mon père.

LEROND.

Vite, du vin et des verres, pour tout l'monde. (*Montrant un baril.*) Gros-Jean, v'la ton paquet. (*Victoire distribue des bouteilles et des verres.*)

VICTOIRE.

Où donc que vous allez, avec ces munitions?

LEROND.

Je vas te l'dire..... Remplissez vos verres: faut faire une répétition.

AIR: *De Marianne.*

Quant not' bon roi, dans une ville,
Entre, en quittant l'incognito,
Les habitans tir'nt à la file
Les plus gros canons du château:
Par ce tapage,
On rend hommage
A sa bonté
Comme à sa dignité;
L'canon qui gronde,
Dit à tout l'monde:
« V'là not' bon roi, buvez à sa santé! »
Nous, quand sa Majesté
Chérie,
De not' hameau prend le chemin,
Nous prenons nos verr's, et tin, tin,
V'là notre artillerie.

(*Ils trinquent.*)

LERON D, *après avoir bu.*

Ça ne va pas..... ça ne fait pas assez de bruit..... Encore une répétition ; verse.

(*Victoire verse.*)

CHŒUR.

Nous, quand sa Majesté
Chérie,
De not' hameau prend le chemin,
Nous prenons nos verr's, et tin, tin,
V'là notre artillerie.

(*Ils trinquent.*)

LERON D.

Bien ça !..... allez m'attendre à vos postes.... Acoutez, acoutez : n'allez pas boire toutes les munitions avant l'arrivée du Roi, au moins.

CHŒUR.

Nous, quand sa Majesté, etc.

(*Ils sortent.*)

SCENE III.

LEROND, VICTOIRE.

VICTOIRE.

Oh! mon Dieu, comme le cœur me bat!..... Le Roi s'arrêtera-t-il ici, mon père ?

LERON D.

Ma fine, le courrier ne l'a pas dit.

VICTOIRE.

Oh! non : dans une auberge de village ?

LERON D.

Qu'est-ce que tu dis donc là, toi?..... Mon auberge en vaut ben une autre.

VICTOIRE.

Et puis, il n'est pas fier, lui.

LERON D.

Gageons que tu ne sais pas pourquoi il est si bon, pour tous les malheureux ?

VICTOIRE.

Maurice ne me l'a jamais dit.

LE ROND.

Allons : te v'là encore avec ton Maurice.

VICTOIRE.

AIR : *Je suis colère et boudeuse.*

Maurice est ben fait pour plaire ;

LE ROND.

C'est un garçon plein d'honneur ;

VICTOIRE.

Toujours gai, vif et sincère ;

LE ROND.

Mauvaise tête et bon cœur.

VICTOIRE.

Pour vous, complaisant, affable,
Il prévenait tous vos vœux.

LE ROND, *s'échauffant.*

Bon vivant, surtout à table ;
Près de lui j'étais joyeux.

VICTOIRE.

Maurice est bon militaire,

LE ROND.

Aimé dans son régiment.

VICTOIRE.

Vous le regrettez, mon père?

LE ROND.

Cela m'arrive souvent.

VICTOIRE.

Bientôt un doux mariage....
(*à part.*) Voyons ce qu'il répondra.

LE ROND.

A vous unir tout m'engage ;
Je suis de cet avis là.

VICTOIRE.

Pour charmer votre vieillesse,
Nos enfans sont près de vous.

LE ROND.

Je les vois, je les caresse ;
Ils dansent sur mes genoux.

VICTOIRE.

Puisque, par un sort propice,
Mes enfans combl'ront vos vœux,
Faites l' bonheur de Maurice,
Afin qu'il vous rende heureux.

LE RON D.

Vraiment, je serais heureux!

VICTOIRE.

Hé bien! mon père?

LE RON D.

Hé bien! ma bonne Victoire?

VICTOIRE.

Allons; une bonne parole.....

LE RON D.

Je ne demande pas mieux; et si Maurice était là, vois-tu?...

VICTOIRE, *apercevant Maurice qui écoute.*

Parlez, mon père; oh! parlez, comme s'il y était.

LE RON D.

AIR : *Dans cette maison à quinze ans.*

Maurice est à son régiment,
Où son d'voir le retient, sans doute.

VICTOIRE, *voyant Maurice s'approcher.*

Pour venir nous voir, en c'moment,
Mon père, je crois l'voir en route:
De nous il s'approche déjà;
Faut l'recevoir d'façon accorte
(*Caressante.*) Vous lui direz donc: comme ça?

LE RON D.

Je lui dirais: s'il était là,
Gagne moi ben vite la porte.
(*Maurice s'enfuit.*)

VICTOIRE.

Comment, la porte!

LE RON D.

Je sis fier, moi aussi.

VICTOIRE.

Fier?

LE RON D.

Oui, morgué, et quand je baillons pour femme à sti-là qui t'épous'ra une jolie fille et une bonne dot, je veux qu'il

se donne la peine de venir la demander ; c'est ben le moins, peut-être ?

VICTOIRE.

Allons ; c'est encore parce que le père de Maurice.....

LE ROND.

Tout juste ; parce qu'il a été caporal, qu'il a deux grandes moustaches et une petite pension, Monsieur croit qu'un brimborion de papier qu'il m'a décoché en façon de demande, doit suffire..... Non, morgué ; il viendra, ou je garde ma fille et mon argent.

VICTOIRE.

Mais il demeure loin.

LE ROND.

Dix lieues, ce n'est pas le bout du monde.

VICTOIRE.

Maurice vous a dit souvent comme ça qu'il était vieux, ben estropié.

LE ROND.

Il lui reste deux jambes, un œil et un bras, c'est assez pour venir, pour signer, pour trinquer et pour fumer sa pipe avec moi.

(*On entend crier :* Le Roi !)

Le Roi ! jarni ! je veux être là pour commander l'artillerie... Adieu, ma petite Victoire, sans rancune.

AIR : *Du Méléagre champenois.*

A voir le Roi, quand chacun s'apprête :
Avec eux tous je vais le recevoir ;
Toi, mon enfant, ne perds pas la tête :
Songe au gâteau que nous tirons ce soir.

VICTOIRE.

Ah ! si le sort me nomme votre reine,
Sans aller loin je trouverai mon roi.

LE ROND.

Oui, puisqu'ici le sort exprès l'amène ;
Mais celui-là vraiment n'est pas pour toi.

A voir le Roi, etc.

VICTOIRE. } ENSEMBLE.

Pour voir le Roi, quand chacun s'apprête,
Un bien plus doux comble mon espoir ;
Si mon amant n'est pas de la fête,
L'amour saura l'en consoler ce soir.

SCENE IV.

MAURICE, VICTOIRE.

MAURICE.

Ma petite Victoire, ma chère Victoire, je suis au comble de la joie !

VICTOIRE.

Eh bien ! ça s'appelle n'être pas difficile; tu n'as donc pas entendu ?

MAURICE.

Dis-moi, le père Laguérite, ce vieil invalide, ancien camarade de mon père, habite-t-il encore ce village ?

VICTOIRE.

Oui.

MAURICE.

AIR : *Du pas redoublé.*

Permets que je prenne un baiser
Pour doubler mon courage; (*il l'embrasse.*)
Le doux feu qui vient m'embrâser,
Du succès est le gage :
Je dois triompher en ce jour ;
Il y va de ma gloire.
Oui, bientôt des mains de l'amour,
J'obtiendrai ma Victoire.

(*Il s'enfuit.*)

SCÈNE V.

VICTOIRE, *seule.*

Maurice, Maurice..... Allons le v'là parti ! L'imprudent ! peut être ben que, dans la foule, on ne le verra pas;..... mais qu'est-c' qu'il va donc faire ?....

(*Ici on entend crier* Vive le Roi !)

C'est le Roi..... le v'là qu'il entre chez nous.... Il vient ici! Oh! mon Dieu! mon Dieu! où me cacher?

(*Elle court de tous côtés pour se cacher; Legai et Lebeau entrent, et elle se retire en multipliant ses révérences.*)

SCENE VI.

LEGAI, LEBEAU.

LEBEAU, *riant aux éclats.*

Je crois, Dieu me pardonne, qu'ils te prennent pour le Roi.

LEGAI.

Puisqu'ils avaient à choisir entre le maître d'hôtel et le cuisinier du prince, leur choix a dû tomber sur moi.

LEBEAU.

C'est ta livrée de maître d'hôtel qui les a éblouis.

LEGAI.

Ou ma tournure noble et distinguée.

LEBEAU.

Mais que dira le prince?

LEGAI.

Il n'en saura rien; d'ailleurs, c'est sa faute; si, au lieu d'avoir la manie de voyager toujours incognito, de se faire annoncer d'un côté et d'aller de l'autre, il était ici, je ne me trouverais pas forcé de prendre sa place.

LEBEAU.

Mais s'il vient à savoir.....

LEGAI.

Vox populi, vox Dei!... Sais-tu le latin, toi?

LEBEAU.

Non.

LEGAI.

Eh bien! je te fais mon grand sénéchal.

LEBEAU.

Tu es fou.

LEGAI.

Dis un mot et je te fais....

LEBEAU.

Ma foi, les voici.

LEGAI.

Tais-toi.

SCÈNE VII.

LES MEMES, LEROND, VICTOIRE, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.

(*Legai est assis, Lebeau est debout près de lui; deux Villageoises portent des fruits dans une corbeille ornée de rubans. Deux Villageois portent des flacons de vin dans une corbeille semblable; ils se placent à la gauche et à la droite de Legay, mais un peu en arrière. Les autres Villageois et Villageoises restent dans le fond et forment le cercle*)

CHŒUR.

AIR: *Vaudeville d'une visite à Saint-Cyr.*

Recevez, Sir', notre hommage;
Par nos cœurs nous somm's conduits:
Nous voudrions fair' d'avantage;
Mais nous n'avons en partage
Que notre amour et qu'nos fruits.

LEGAI.

C'est bien..... très-bien; sénéchal, remercie pour moi ces bonnes gens.

LEBEAU, *à part.*

Allons.... je serai complice malgré moi.

LEGAI.

M'avez-vous entendu, sénéchal?

LEBEAU.

Mes amis, Sa Majesté est satisfaite.

LEGAI.

Oui, oui, très-satisfaite. (*Apercevant les fruits.*) Qu'est-ce que c'est que ça?

LEROND.

Sire, ce sont les fruits de not' jardin.

LEGAI.

De votre jardin? Voyons ça, voyons ça; approchez, ap-

prochez;..... (*il prend une poire qu'il mange*) excellente, sur ma foi! excellente! véritable Colmar! (*Donnant à Lebeau la queue de la poire qu'il vient de manger.*) Goûte cela, sénéchal.

LEBEAU.

Ah! Sire!

VICTOIRE.

Comme il est affable!

LEROND.

Je te l'avions ben dit.

LEGAI, *apercevant l'autre corbeille.*

Qu'est-ce qu'il y a là dedans? Voyons, voyons ça.

LEBEAU.

Ce sont les vins de ville, Sire.

LEGAI.

Ah! ah!

LEROND.

AIR : *Que le sultan Saladin!*

Siré, c'est du vin du cru.

LEGAI.

Vin du cru, je suis perdu!

LEBEAU, *présentant à Legai un énorme verre qu'il vient de remplir.*

Daignez boire, c'est l'usage.

LEGAI, *prenant le verre.*

Il faut s'armer de courage.

LEBEAU.

Tous le trouverez très-bon.

LEGAI, *après avoir goûté le vin, fait la grimace.*

Très-bon, fort bon;
Mon sénéchal a raison.
(*Lui donnant le verre.*)
Oui, mais pour me satisfaire,
Vide le verre.
(*Lebeau vide le verre en faisant la grimace.*)

LEGAI.

Comment le trouves-tu, sénéchal?

LEBEAU.

Excellent, Sire.

LEROND.

Dam'! c'est d'not' meilleur, d'abord.

LEBEAU.

Eh bien! je vous en fais mon compliment.

LE GAI.

Puisque mon sénéchal le trouve bon, j'ordonne qu'il ne lui en soit pas servi d'autre.

LEBEAU, *bas.*

Te moques-tu?

LE GAI.

Ah ça, mais dites-moi donc, est-ce qu'il n'y a plus rien?

LE RON D.

Ah! que si fait, Sire, j'ons encore une harangue.

LE GAI, *avec effroi.*

Une harangue! miséricorde. (*A Lebeau*) Dis-leur donc que j'ai une faim de tous les diables.

LE BEAU.

(*à part.*) Il m'a fait boire le vin, il avalera la harangue. (*Haut à Lerond.*) Mon ami, Sa Majesté est prête à vous entendre.

LE RON D.

Or donc, Sire.

AIR : *Du curé de Pomponne.*

Pour mieux faire notre bonheur,
On sait que dans l'office (*bis.*)

LE GAI, *à part.*

Dans l'office!

LE RON D, *chantant.*

Que vous remplissez....

LE GAI.

Oui, oui, je sais ce que vous voulez dire..... Mais ce que vous ne savez pas, c'est que je suis à jeûn et que je vous ferai l'honneur de dîner ici.

LE RON D.

Dam, Sire, nous ne savions pas.....

LE GAI.

C'est égal.

AIR : *Tous les bourgeois de Chartres.*

Pour cet honneur insigne,
Qu'on s'apprête soudain;
Que le repas soit digne
De votre Souverain.
Si vous ne savez pas comment il faut s'y prendre,
Mon grand sénéchal, sur ma foi,
Est presque aussi savant que moi;
Il pourra vous l'apprendre.

VICTOIRE.

C'est sûr que nous ferons tout d'not' mieux, d'abord.

LEGAI.

Eh! mais, voilà une jeune fille que je n'avais pas aperçue.

LEROND.

C'est ma fille, Sire.

LEGAI.

Peste!

LEROND.

Elle est assez drolette.

LEGAI, *prenant la main de Victoire.*

Vrai morceau de Roi!

LEROND, *à Lebeau.*

M'est avis qu'il se connaît en bons morceaux.

LEBEAU.

Oh! je vous en réponds.

LEGAI *donne un baiser à Victoire.*

Elle est charmante!..... Allons, que l'on me conduise à mon appartement. Sénéchal, dites à ces bonnes gens qu'ils reviennent me saluer avant mon départ. (*à Lerond.*) Toi, tu m'achèveras ta harangue..... quand j'aurai dîné.

(*Legai, appuyé sur Lebeau, suit fièrement Lerond; ils font le tour du théâtre et entrent dans le cabinet à gauche.*)

CHŒUR.

Recevez, Sire, etc.

(*Le chœur sort.*)

SCENE VIII.

VICTOIRE.

V'là-t'il un fier honneur pour la famille! Et une fière réputation pour not' auberge! Le Roi chez nous!..... Si j'li demandais la grâce de Maurice..... P't'être ben!..... Oh! il me l'accordera, c'est sûr. — Mais Maurice ne revient pas..... ça m'inquiète..... Voyons; il se pourrait qu'il fût de retour..... (*Elle va à la porte où Maurice était caché.*) Maurice, Maurice.....

SCENE IX.

VICTOIRE, MAURICE, *en invalide, comme son père est dépeint à la fin de la Scène II.*

MAURICE.

Me voilà.

VICTOIRE, *effrayée.*

Oh! mon Dieu!

MAURICE.

Est-ce que je vous ai fait peur, jeune fille?

VICTOIRE.

Oh! pour ça, oui.

MAURICE.

Vous m'appelez, je réponds.

VICTOIRE, *à part.*

Est-ce que ce serait le père de Maurice!

AIR: *Povero calpigi.*

Quoi! monsieur, vous seriez?....

MAURICE.

Moi-même.

VICTOIRE.

Le père?....

MAURICE.

Oui, d'un fils que j'aime.

VICTOIRE.

Et vous vous appelez?

MAURICE.

Mon nom
Au service était Sans-Façon.

VICTOIRE.

C' n'est pas lui, c' n'est pas là son nom.

MAURICE.

Mais depuis ce temps-là, ma fille,
J'ai repris mon nom de famille!
Et je suis Maurice aujourd'hui.

VICTOIRE.

J'ai deviné que c'était lui. (*Bis.*)

MAURICE.

Et je suis Maurice aujourd'hui.

VICTOIRE.

Quel bonheur !..... Mon père ; mon père.... Pardon M. Maurice.... Mon père, mon père. (*Elle sort en courant.*)

SCENE X.

MAURICE *seul.*

Bon ! elle ne m'a pas reconnu.... Mais le papa Lerond ?..... Bah ! il ne sera pas plus clairvoyant que l'amour... Je l'entends ; n'oublions pas que je suis mon père..... Les jambes un peu plus avinées,.... c'est cela.

SCENE XI.

MAURICE, LEROND, VICTOIRE.

VICTOIRE.

Tenez, mon père, le v'là !

MAURICE, *affectant une grande ivresse.*

Eh ! mais, mille bombes ! Arrivez donc, père Lerond ; mille z'yeux, vous me laissez-là comme une bouteille vide.

LEROND.

Ma foi, je ne ferions que vous rendre la pareille.

AIR : *Songez donc que vous êtes vieux.*

Oui, ventregué ! quand de vot' fils,
Je consens à faire mon gendre,
Vous pouviez ben, sans tant d'sursis,
Un peu plutôt ici vous rendre :
S'il ne s'agissait qu'd'un peu d'or,
Ma colère serait moins grande ;
Mais quand je donne un tel trésor,
Je veux, du moins, qu'on le demande.

MAURICE.

Là, là, tout doux, beau père ; me voilà, je viens en

toute cérémonie et en personne, vous demander votre fille pour moi,.... c'est-à-dire pour mon fils.

VICTOIRE.

Ce n'est pas la même chose.

LE ROND.

Je suis bonhomme moi, et puisque vous me la demandez, je vous l'accorde.

VICTOIRE.

Enfin v'là le mot lâché.

LE ROND.

Mais morgué, convenez cependant que je n'avions pas tort, et que depuis un grand mois que je vous attendons...

MAURICE.

Un mois? c'est précisément le temps qu'il m'a fallu.....

LE ROND.

Pour faire dix lieues?

MAURICE.

AIR : *Çà fait toujours plaisir.*

Pour me tenter, je pense,
On mit sur mon chemin
Tous les bouchons de France;
Faut-il être malin!
Sans soupçon je me livre
A leurs plaisirs charmans:
Dans chacun je m'enivre;
Çà fait perdre du temps;
Çà fait (*bis*) perdre du temps.

LE ROND.

T'as raison..... Touche-là, et n'en parlons plus.

MAURICE.

C'est çà: ne parlons que de la nôce..... Voilà donc la belle enfant qui a estafilé le cœur de Maurice.

LE ROND.

Comment le trouves-tu?

MAURICE, *baisant la main de Victoire.*

Mille z'yeux....! çà vous a un bouquet.

LE ROND.

V'là ben un compliment d'ivrogne.

MAURICE.

A propos d'ivrogne; j'ai des affaires dans le village.... des affaires importantes, majeures, conséquentes.

LE ROND.

Avec qui?

MAURICE.

Avec le papa Laguérite.....

VICTOIRE *à part.*

Ah! mon dieu! Maurice est chez lui!

MAURICE.

Il est mon débiteur.

LERON D.

Ton débiteur?

MAURICE.

Depuis quarante ans.

LERON D.

Il est tems qu'il te paye; qu'est-ce qu'il te doit donc?

MAURICE.

Il me doit une bouteille.....

LERON D.

Depuis quarante ans..... il sera chenu, ce vin-là.

MAURICE.

Je m'en vais liquider cette dette.

VICTOIRE *voulant le retenir.*

M. Maurice, à quand la noce?

LERON D.

Faut que l'prétendu soit ici, peut-être ben?

VICTOIRE *à part.*

Il n'est pas loin.

MAURICE.

(*A part.*) Allons le chercher. (*haut.*) Au revoir, la belle enfant..... Mille z'yeux!

AIR: *du petit Matelot*

D'un hymen si doux, si propice,
Mon cœur d'avance est réjoui;
Je sens le bonheur de Maurice,
Aussi bien que si j'étais lui.
Je suis un peu cassé par l'âge,
Et j'effarouche le plaisir;
Mais pour cet heureux mariage,
Ma chère, je vais rajeunir.

Je suis d'un plaisir....! d'une ivresse.....! A ce soir, papa.
(*Il sort.*)

VICTOIRE, *à part.*

S'il rencontre Maurice, tout est perdu.

LE ROND.

Jarni ! comme il ressemble à son fils, ce père-là....! Allons, Victoire ; songe au gâteau.

(*On entend frapper sur les tables.*)

Quel tapage ! on y va, on y va. (*Il sort.*)

(*On entend frapper sur des bouteilles.*)

VICTOIRE.

V'là le carillon, à présent ; on y va, on y va.

(*Elle sort.*)

(*Nuit.*) SCENE XIII.

STANISLAS, BRIFFMANN.

(*Le Roi est vêtu simplement, ses cheveux sont en désordre ; ses vêtemens sont couverts de neige.*)

Quel tems affreux ! impossible d'aller plus loin...! comme me voilà fait ! contraint à laisser ma voiture, et à revenir sur mes pas : estimons-nous heureux d'avoir trouvé cette auberge.

BRIFFMANN.

Je grains que Votre Machesté ne s'y trouve mal extrémément beaucoup.

STANISLAS.

Mais, à en juger par la rencontre que tu prétends que nous venons de faire à cette porte, cette demeure doit être celle de la joie. (*Il s'approche de la cheminée, et se chauffe.*)

BRIFFMANN.

Je puis assurer Votre Machesté que l'homme que nous venons de rengontrer sortant de cette lochis, l'y être un cheune homme, tout cheune.

STANISLAS.

C'est un invalide.

BRIFFMANN.

Tertef ! un invalide gourant à toutes chambes, et crainte de le perdre, tenant son moustache dans le main.

STANISLAS.

Tu as cru voir tout cela, mon pauvre Briffmann.

BRIFFMANN.

Sire, j'avre vu le moustache, gomme je vois le mienne.

STANISLAS.

(*A part.*) Il n'en démordra point. (*haut.*) Mais quel motif?

BRIFFMANN.

Eh! le masçarade..... peut-être le amour qui se déguise pour tromper la père et le maman.

STANISLAS.

L'amour? y penses-tu?

AIR: *Je ne suis pas de ces vainqueurs.*

Je sais que ce fripon d'enfant,
A la fois trompeur et volage,
Change souvent de sentiment,
De forme ainsi que de langage;
Mais pour soumettre, en tapinois,
Jeune beauté tendre et timide,
On ne l'a jamais vu, je crois,
Se déguiser en invalide.

BRIFFMANN.

Au gontraire, Sire: l'être un ruse de guerre.

AIR *de Lantara.*

Pour entrer dans le citadelle,
Où l'on garde un choli tendron,
Cherchant une ruse nouvelle,
L'Amour se transforme en barbon.
Ses cheveux blancs, son front qu'il ride,
Vers la beauté guident ses pas,
Et plus ghacun le groit un invalide,
Mieux il prouve qu'il ne l'est pas.

STANISLAS.

Quoi qu'il en soit, va prendre soin de nos chevaux, et lorsqu'ils seront reposés, nous continuerons notre route.

(*Victoire entre, et s'arrête en les voyant.*)

SCENE XIV.

LES MÊMES, VICTOIRE.

VICTOIRE, *à elle-même.*

Eh bien ! par où donc qu'ils sont entrés ?

STANISLAS, *du ton du mystère.*

Briffmann, surtout le plus grand incognito.

VICTOIRE.

Ils n'ont pas trop bonne mine !

STANISLAS.

N'allons pas nous trahir.....

VICTOIRE.

Ah ! mon Dieu ! je m'en souviens, j'ons oublié de fermer la petite porte.

STANISLAS *d'une voix élevée.*

Et quand nous aurons pris.....

VICTOIRE *laissant tomber des assiettes.*

Pris ?

STANISLAS.

Qu'entends-je ? va, Briffmann.

(*Briffmann sort.*)

Qu'avez-vous, jeune fille ? qui peut vous effrayer ?

VICTOIRE.

AIR : *De Lisbeth.*

A cette heure, quand le jour fuit,
Je vous trouve, et cela m'étonne :
Ce n'est pas ainsi que, la nuit,
On entre sans faire de bruit.

STANISLAS.

Mais je crois qu'elle me soupçonne.
Me trouvez-vous l'air d'un méchant ?

VICTOIRE.

Oh ! non : l'air honnête est le vôtre,
Mais c'est qu'on m'a dit ben souvent,
Que l'on peut (*bis*) prendre l'un pour l'autre.

Et je cours avertir mon père !

(*Elle sort.*)

SCENE XV.

STANISLAS.

Allons ; elle me prend pour un voleur ! l'aventure est plaisante..... plaisante, mais pas trop..... je ne suis point connu ; je ne veux pas l'être..... si ces bonnes gens allaient s'obstiner à me prendre.

AIR *nouveau.*

Quand par mes lois j'ai voulu
Poursuivre et punir le crime,
Vraiment je n'avais pas cru
Pouvoir en être victime :
Il serait plaisant, ma foi,
Grâce à cet ordre sévère,
Que pour obéir au Roi,
Le Roi fût mis en fourrière.

SCENE XVI.

STANISLAS, LEROND, VICTOIRE.

LEROND *à Victoire.*

Un voleur, dis-tu ?

STANISLAS.

C'est vous, mon ami.....,

LEROND *à Victoire.*

« Mon ami. »

STANISLAS.

Qui êtes le maître de cet auberge ?

LEROND.

Moi-même.

STANISLAS.

Je voudrais qu'il vous fût possible.....

LEROND *à Victoire.*

Il parle poliment, du moins.

STANISLAS.

De me donner une chambre.

LEROND.

Une chambre ?

STANISLAS.

Oui ; où, tandis que l'on prend soin de mes chevaux.....

LEROND *se découvrant.*

Un équipage !

STANISLAS.

Je puisse me reposer.

LEROND *à Victoire.*

Plus je le regarde, et plus je trouve.....

STANISLAS.

Je vous payerai bien.

LEROND.

Qu'il a l'air.....

STANISLAS, *lui donnant de l'argent.*

Et, d'avance, prenez ceci.

LEROND *le prenant.*

D'un très-honnête homme.

VICTOIRE.

Est-ce que je me serions trompée ?

LEROND.

Regarde plutôt. (*lui montrant l'argent.*)

STANISLAS.

(*à part.*) Mon or a fait son effet. (*haut.*) Eh bien ?

LEROND.

Dam.....! ce serait volontiers.....; mais je n'avons qu'une chambre, voyez-vous.

STANISLAS *riant.*

Il ne m'en faut pas davantage.

LEROND.

Oui....; et le Roi, donc ?

STANISLAS.

Le Roi ?

VICTOIRE.

Il est ici.

STANISLAS.

Ici.....! quel Roi ?

LEROND.

Le meilleur de tous.....; c'est t'y clair ?

STANISLAS.

Mais, pas trop.

VICTOIRE.

Eh ben ! puisqu'il vous faut dire les mots et les paroles.....

LERON D.

Laisse donc ; laisse donc : il n'y a pas tant à barguigner.... connaissez-vous not' bon Roi Stanislas ?

STANISLAS.

Mais oui.

LERON D.

P't'être ben qu'vous avez été ousqu'il demeure à Lunéville, à sa Cour ?

STANISLAS.

Souvent.

LERON D.

Il pourrait se faire aussi que vous fussiez attaché à sa personne ?

STANISLAS.

Beaucoup.

LERON D.

Eh ben, morgué, regardez par le trou de cett' serrure, et vous l'allez voir.

STANISLAS.

Le roi Stanislas..... ? Voilà qui est un peu fort.

LERON D.

Regardez ; regardez donc : il se chauffe en mangeant.

STANISLAS, *soufflant dans ses doigts, en riant.*

Il a assez froid pour cela.

LERON D.

Mais venez donc voir.

STANISLAS, *avec bonhomie.*

Voyons donc le roi de Pologne.

LERON D.

Il est assis, comme on dit, le dos au feu, le ventre à table.

STANISLAS, *regardant par le trou de la serrure.* (*à part.*)

AIR : *Colinette.*

Que vois-je ? mon maître d'hôtel !

LERON D.

Près de ce monarque immortel,
Voyez son sénéchal,
Avec son air jovial ;

STANISLAS, *à part.*

C'est mon coquin de cuisinier.

LE ROND.

Le gaillard sait bien son métier;
Voyez comme il trouv' bons,
Nos poulets, nos pigeons!

STANISLAS, *à part.*

Les drôles passant par ici,
Me croyant encore à Nancy,
Ont fait cette incartade.

VICTOIRE.

Croyez-vous que c'est le roi que v'là?

LEROND, *frappant familièrement sur l'épaule du roi.*

Eh! mais; (*ter.*) eh! mais oui-dà,
Vous n' l'attendiez pas là;
Camarade,
Vous n' l'attendiez pas là.

STANISLAS.

Non, certes!

LE ROND.

Allons, Victoire: l'heure approche, not' monde va v'nir; mets le couvert: (*à Stanislas*) nous allons tirer les Rois; voulez-vous êtr' des nôtres: vous n'êtes pas pu fier que l'Roi, peut-être ben?

STANISLAS.

Pas davantage, et j'accepte.

LE ROND.

C'est dit.....; allons, mon enfant, à l'ouvrage: je vas faire un tour à la cuisine.

SCENE XVII.

STANISLAS, VICTOIRE.

VICTOIRE, *soulevant avec peine une table.*

O mon Dieu! comme c'est lourd.

STANISLAS.

A nous deux, la jeune fille (*il aide Victoire à porter la table.*)

VICTOIRE.

De ce côté..... là..... ici..... grand merci, mon bon monsieur. (*Deux garçons entrent, et achèvent de disposer une longue table, sur la droite.*)

STANISLAS.

Bien à votre service, la belle enfant.

VICTOIRE.

C'est ben obligeant de vot' part, fatigué comme vous devez l'être.

STANISLAS.

J'en dormirai mieux la nuit prochaine.

VICTOIRE.

N'avoir pas tant-seulement un petit coin à vous donner! Ah! si je ne me mariais pas demain.

STANISLAS.

Demain!

VICTOIRE.

Oui-dà.

STANISLAS.

Et qui épousez-vous?

VICTOIRE.

Maurice.

STANISLAS.

Maurice?

VICTOIRE.

Soldat au régiment de Lorraine; un brave garçon.

STANISLAS.

De ce village?

VICTOIRE.

Non pas, non pas; je vais vous conter ça:

AIR: *de la Romance des Pages.*

Un soldat un jour se présente,
Dans ces lieux pour être logé;
Sa démarche était chancelante,
Il était souffrant, affligé.
A demeurer moi j'l'engage;
C'était imprudent: mais,
Comment voir périr à mon âge,
Un soldat jeune et Français?

STANISLAS.

Eh bien?

VICTOIRE.

Même air.

Mes soins dissipent ses souffrances,
Maurice enfin revoit le jour,
Et bientôt la reconnaissance,
Dans son cœur fait naître l'amour :
Sans l'vouloir, je le partage ;
Je combats long-tems ; mais,
Pouvais-je, hélas ! vaincre à mon âge,
Un soldat jeune et Français ?

STANISLAS.

Puisqu'il vous aime et que vous l'aimez, vous voilà bien heureuse.

VICTOIRE.

Oui ; mais il y a quelque chose qui accroche.

STANISLAS.

Eh quoi donc ?

VICTOIRE.

Une chose, voyez-vous, pour laquelle il faut que j'parlions au Roi avant qu'il ne parte.

STANISLAS.

La chose me paraît facile.

VICTOIRE.

Sans doute ; mais j'ne savons pas comme il faut s'y prendre pour cela.

STANISLAS.

Mais, comme vous faites avec moi.

VICTOIRE.

Oh ! c'est bien différent : je n'oserais jamais parler au Roi, comme je vous parle.

STANISLAS.

Je vous aiderai.

VICTOIRE.

Vrai ? queu bonheur... ! Ah ça, sûr, vous êtes un bon honnête homme.

STANISLAS *riant.*

Il vaut mieux tard que jamais.

SCENE XVIII.

LES MEMES, LEROND, MAURICE, VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.

CHŒUR, *entourant Maurice, que Lerond tient embrassé.*

AIR : *Chantons tous la jeune Lise.*

Parmi nous not' Roi s'arrête,
Et pour combler not' désir,
Not' plaisir,
V'là que le Roi de not' fête,
S'avise de revenir.

LEROND.

Jarni..., mon garçon, v'là ce qui s'appelle arriver à propos.

MAURICE, *embrassant Victoire.*

Ma bonne Victoire....., il y a un siècle que je ne t'ai vue.

VICTOIRE.

Il y a ben long-tems, toujours. (*à Stanislas.*) C'est lui....

STANISLAS.

Ah! Ah!

LEROND.

Ah ça, ton père est ici?

MAURICE.

Je l'ai vu, en arrivant.

LEROND.

Il va venir?

MAURICE.

Oh! ne l'attendez pas.

LEROND.

Pourquoi ça?

MAURICE.

Son camarade Laguérite l'a payé.

LEROND.

Eh bien!

MAURICE.

On a été obligé de le mettre au lit.

LE ROND.

Au lit, pour une bouteille qu'il lui devait?

MAURICE.

Et les intérêts de quarante ans, donc.....

LE ROND.

T'as raison; ma foi, nous l'i garderons sa part. Allons, enfans, à table.

AIR: *Chantons tous, le cœur à l'ouvrage.*

Quand je reçois l'honneur insigne,
D' donner asyle à mon souv'rain;
Prouvez que vous m'en croyez digne,
En n'épargnant guères mon vin.

STANISLAS, *à part.*

Je bénis le sort qui m'arrête,
Au milieu de ces villageois;
On voit à la cour, mainte fête,
Qui n'est pas la fête des Rois.

CHŒUR.

{ Quand il reçoit, etc.
{ Quand je reçois,

LE ROND, *à Stanislas.*

Vous d'vez être un convive aimable,
Et vous nous faites d'l'honneur à tous;
Mais, quand vous v'nez à notre table,
Ne vous fâchez pas.....
J'aimerions mieux que c'fût l'roi qu'vous.

(*Ils rient tous.*)

CHŒUR.

{ Quand il reçoit, etc.
{ Quand je reçois,

Le Roi est à un bout de la table, à gauche, de manière qu'il tourne le dos à la chambre de Legai et Lebeau;

Lerond est au milieu ; Victoire est entre Maurice et le Roi : la gaîté et la bonhomie doivent régner dans ce rustique tableau.

LERON.D, *servant.*

Victoire n'fait pas tant d'attention à Maurice, et songe un p'tit brin à tes voisins qui n'sont pas amoureux.

STANISLAS.

Victoire? Ce nom doit plaire à Maurice.

LEROND.

Jarni ! m'est avis que ce n'est pas le nom qui lui plaît le plus, dans st'affaire-là.

STANISLAS.

Vous allez donc les marier?

LEROND.

Ventregué! il y a ben assez de temps qu'ils s'aimont.

VICTOIRE.

Faut qu'ça finisse.

LEROND, *à Stanislas, en le servant.*

Vous d'vez avoir faim ; êtes-vous parti de Lunéville, en même temps que le Roi.

STANISLAS.

En même temps.

LEROND.

Et stapendant il est arrivé avant vous : ça va vite un Roi !... et stilà surtout, quand il va soulager les malheureux ! A propos d'çà, faut boire à sa santé.

(*Tous prennent leurs verres qu'ils remplissent.*)

STANISLAS, *à part, prenant aussi son verre.*

Allons, c'est aujourd'hui ma fête.

LEROND.

Un moment.... Le premier bonheur d'un bon roi, c'est l'amour de ses sujets.... M'est avis qu'il faut crier ben fort, pour qu'il entende comme j'l'aimons tretous..... Çà lui fera plaisir, pas vrai?

STANISLAS.

Je suis de votre avis.

LEROND *criant* ;

A la santé du roi !

TOUS.

A la santé du roi!

LEBEAU, *entr'ouvrant la porte, qu'il referme aussitôt:*

Mes amis, Sa Majesté vous remercie....

LE ROND.

Là, est-il honnête!

STANISLAS, *à part.*

Les bonnes gens!.... Et les effrontés coquins!

LE ROND.

Ah! çà... tirons le gâteau à présent; Victoire, fais-le passer à la ronde.

VICTOIRE.

Pas d'tricherie surtout.... à la bonne franquette.

(*Elle couvre le gâteau d'une serviette et chacun se sert à la ronde.*

LE ROND.

AIR *de Doche.*

Dans ce jour d'allégresse,
De ce gâteau, sans nul r'tard,
Il faut, belle jeunesse,
Qu'chacun prenne sa part.

LE ROND.

Si je suis Roi, pour faire merveille,
Dans mes Etats, j'défendrai l'eau;
J'prendrai pour sceptre une bouteille,
Et pour trône un large tonneau.

CHŒUR.

Dans ce jour d'allégresse, etc.

MAURICE.

Aujourd'hui j'ai la main heureuse;
J'aurai la fève....

TOUS.

Ce s'ra moi;

VICTOIRE.

Voyons, cherchons, j'sis curieuse;

(*Apercevant la fève dans le gâteau de Stanislas.*)
Eh! mais, c'est vous qu'êtes le roi.

STANISLAS, *riant.*

En effet, j'ai cet avantage;

LEBOND.

Buvez rasade, çà se doit.

STANISLAS.

Conformons-nous à l'usage.

(*Il boit.*)

(*Tous, se levant et criant à tue-tête*):
Le roi boit!

SCENE XIX.

LES MÊMES, LEGAI, LEBEAU.

LEBEAU.

Mes amis, voilà Sa Majesté.

(*Tous se lèvent; Stanislas reste assis.*)

LEBOND, *à Stanislas.*

Mais levez-vous donc, levez-vous donc; voilà le roi!

LEGAI.

Eh bien! qu'est-ce, mes enfans? Vous vous réjouissez; vous buvez à ma santé, c'est bien,.... très-bien; remettez-vous: je serais au désespoir d'être un trouble fête..... Remettez, remettez-vous.

(*En disant ces mots, il s'approche de la table et reconnaît Stanislas.*)

Le Roi!

LEBOND.

Morguenne, vous l'avez deviné du premier coup; c'est lui qu'a eu la fève.

LEGAI, *à Lebeau.*

Nous sommes perdus.

VICTOIRE.

Vous qui, pleins de bienveillance,
Venez à tous nos auteurs
Donner de votre indulgence
Les signes les plus flatteurs;
Ah! daignez, par bonté d'âme,
Accorder quelques bravo
A l'auteur qui réclame
Une part du gâteau.

Pour les rois (*bis.*) toujours on s'assemble
Tous les soirs chez nous,
Comme aujourd'hui rassemblez-vous;
Notre auteur (*bis.*) en ce moment tremble,
Calmez son effroi,
Il sera content comme un roi.

PORTHMANN, IMP. ORD^re. DE S. A. I. ET R. MADAME,
ET DE S. A. R. MADAME LA PRINCESSE PAULINE,
Rue des Moulins, n°. 25.

, Joseph Marie Armand Mirel

JEANNE D'ARC,

OU

SIÉGE D'ORLÉANS,

FAIT HISTORIQUE,

EN TROIS ACTES,

MÊLÉ DE VAUDEVILLES,

PAR MM. DIEULAFOY ET GERSIN,

Représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 24 Février 1812.

Prix : 1 fr. 50 cent.

A PARIS,

CHEZ FAGES, Libraire, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, n.° 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1812.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
CHARLES VII, Roi de France.		M. *Henri.*
DUNOIS.		M. *Isambert.*
CHABANNES.	Chevaliers français.	M. *Edouard.*
LAHIRE.		M. *Doisi.*
POTHON.		M. *Laurent.*
BERTHOLD, Intendant des vivres de l'armée.		M. *St.-Léger.*
LE SÉNÉCHAL.		M. *Joli.*
LA SÉNÉCHALE.		Mlle. *Arsène.*
Sire SUFFOLK, Général anglais.		M. *Vertpré.*
FASTOL.	Ecuyers de Suffolk.	M. *Fichet.*
STORP		M. *Carle.*
JACQUES D'ARC.		M. *Chapelle.*
MATHURINE, sa Femme.		Mlle. *Duchaume.*
JEANNE D'ARC, dite la Pucelle d'Orléans.		Mlle. *Rivière.*
PIERRE, Garçon de ferme.		M. *Hyppolyte.*
JÉRÔME, Valet de ferme.		Mlle. *Thérèse.*
Soldats français.		
Soldats anglais.		
Peuples, Pages et Bûcherons.		

Le premier Acte se passe près de Beaugenci ; le deuxième, à quelque distance d'Orléans ; le troisième dans la maison du Sénéchal.

JEANNE D'ARC,

OU

LE SIÉGE D'ORLÉANS,

FAIT HISTORIQUE EN TROIS ACTES,

MÊLÉ DE VAUDEVILLES.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

(Le Théâtre représente une tonelle formée de feuillages de vigne, ouverte par le fond, et laissant apercevoir la campagne. Sur un des côtés du Théâtre, une table à laquelle sont assis des paysans et un soldat ; de l'autre côté, le père d'Arc occupé à tailler des échalas ; près des buveurs Mathurine avec un rouet.)

JACQUES D'ARC, MATHURINE, UN SOLDAT, PLUSIEURS PAYSANS.

CHŒUR.

AIR : *De Pierre-le-Grand.*

Versez donc, mes amis, versez :
Que le vin coule à tasse pleine.
Si par lui nos maux sont chassés,
Nous n'en boirons jamais assez.

LE SOLDAT.

Tandis que Charle est endormi,
L'Anglais par-tout pille sans gêne,
Sauvons du moins ce vin à l'ennemi,
Buvons-le avant qu'il ne le prenne.

CHŒUR.

Versez donc, mes amis, versez, etc.

LE SOLDAT.

Mille z'yeux ! voir un royaume comme le nôtre devenir la proie de ces maudits Anglais ; ça vous ôte la faim, la soif..... du vin !

JACQUES.

Bah ! bah ! Est-ce que ça peut durer ?

Même air.

J'ons vu quelquefois le matin
Sur nos vignes fondre un orage,
Mais l'soleil brille, et soudain en bon vin
Tourne toute l'eau du nuage.

Versez donc, mes amis, versez,
Not' soleil n'est pas loin, je gage ;
Versez donc, mes amis, versez,
Nous ne boirons jamais assez.

LE SOLDAT.

En attendant, tout s'en va ; et ces vivres que nous conduisons à ces braves gens d'Orléans, je crains bien qu'ils n'en tâtent miette.

JACQUES.

Oh ! pour ce qui est de ça, j'avons dans l'idée que ce convoi s'ra plus heureux que tant d'autres ; et jarni, je voudrions être aussi sûr de voir la tranquillité rentrer dans la tête de not' pauvre Jeannette, que je sommes sûr de voir bientôt l'anglais ramasser ses tambours.

LE SOLDAT, *se levant.*

Votre pauvre fille, père d'Arc, c'est donc toujours la même chose ?

MATHURINE, *quittant son rouet.*

Encore pis, mon garçon ; j'avions pensé qu'en la dépaysant de Dom Remy, en l'éloignant de ce vieil ermite qui la faisait lire dans ses grands livres, en la menant en Touraine dans la ferme de son oncle, le mouvement, le voyage, un autre monde, quoi ! ça lui ôterait toutes ses idées de guerre. Oh ! ben oui ; depuis l'arrivée des anglais devant Orléans, c'est plus fort que jamais ; plus de couture, plus de ménage, plus de danse, plus rien du tout.

AIR : *Décacheter sur ma porte.*

Quoiqu' ben sage et ben humaine,
Al' ne rêv' que prétentaine,
Armes et combattans,
Ça n' sait plus mener une poule aux champs,
Et ça veut êtr' capitaine. *(bis.)*

JACQUES.

Même air.

Contre l'anglais gendarmée
Al' se croit par Dieu nommée,
Pour fair' fuir le Breton.
Ça n' sait plus chasser un haneton,
Et ça veut battre une armée.

LE SOLDAT.

Ma foi, père d'Arc, puisque ça tournait comme cela, j'aurais cherché, à votre place, à lui faire parler au roi.

JACQUES.

Eh ! jarnonbille, j'ons été assez simple pour ça. Je l'ons accompagnée deux fois chez le seigneur de Beaudricourt, le châtelain de cet endroit ; et v'là qu'il s'est trouvé là ce beau prince qu'ils appelont le bâtard : eh bien ! qu'est-ce que tout ça y a fait ? Le sire de Beaudricourt, qui est un brave homme, nous a ri au nez, et je lui ons dit que c'était ben honnête ; mais c't' autre, qui est tout jeune, tout fier, s'est enflâmé comme une javelle drès qu'il a entendu parler notre fille ; et puis il lui a promis monts et marveilles. Mais bernique ! il y a deux mois de tout cela ; plus de nouvelles.

LE SOLDAT.

Que voulez-vous ? chacun a ses peines ; aussi vous voyez que ça me ronge, ça me sèche l'âme... Du vin, donc ?

JACQUES, *appelant.*

Jérôme ; Jérôme, du vin !

SCENE II.

Les mêmes, JEROME.

JÉRÔME, *apportant du vin.*

On y va, on y va.

MATHURINE, *Jerôme.*

Et not' pauvre fille, est-ce qu'elle ne revient pas ?

JÉRÔME.

La v'là qui sort du jardin.

SCENE III.

Les mêmes, JEANNE D'ARC.

(*Jeanne d'Arc paraît avec un panier de fruits qu'elle vient de cueillir ; elle est vêtue en paysanne.*)

JACQUES, *allant au-devant de sa fille.*

Eh ! mon dieu, mon enfant, comme tu fais attendre ces fruits à ces braves gens, que ton oncle a voulu régaler en passant.

JEANNE D'ARC.

Pardon, mon père, (*elle paraît plongée dans une profonde rêverie.*)

JACQUES, *aux buveurs.*

C'est-il pas comme un sort! un beau brin de fille comme-ça! Tenez, voyez, se parcipiter dans cette rêvasserie quasi au moment où je pensions à l'établir avec un garçon du pays, un valet de ferme qui n'a pas son pareil en joyeuseté et en braverie. Dis donc, ma Jeannette, conte-ça à ton père, mon enfant, qui est-ce qui t'a faite idiote comme-ça?

MATHURINE.

Oui, qu'alle le dise.

JACQUES.

As-tu du chagrin? quelque chose qui te bouleverse?

AIR; *Ah! ah! ce n'est pas cela.*

Pierre est un gas de bonne humeur,
Il veut voir sa main dans la tienne,
Ce bon garçon te fait-il peur,
Est-ce son amour qui te gêne?

JEANNE D'ARC, *très-lentement.*

Ah! ah!
Ce n'est pas cela
Qui me met en peine.

MATHURINE.

Même air.

Crains-tu qu'le choix de ce garçon
Ne fâch' trop Lise ou Madeleine?
Qu'on ne voy' plus danser Suson,
Qu'on n'entend, plus jaser Hélène?

JEANNE D'ARC, *de même.*

Ah! ah!
Ce n'est pas cela
Qui me met en peine.

JACQUES.

Eh! bien quoi?

JEANNE D'ARC.

Dieu le sait.

JACQUES.

A la bonne heure! offre toujours ces fruits à ces bons amis.

JEANNE D'ARC.

Oui, mon père. Ah!

(*En se tournant vers la table, elle aperçoit sur un escabeau le casque et la lance du soldat; elle laisse tomber son panier, se coëffe du casque, et s'arme de la lance*).

LE SOLDAT.

Mille diables ! nos fruits à terre.

JEANNE D'ARC, *avec enthousiasme.*

O France ! quand pourrai-je, ainsi armée, guider tes braves aux combats ?

MATHURINE.

La v'là partie.

JEANNE D'ARC.

O belliqueux Michel ! toi dont les saintes inspirations m'élèvent au-dessus de moi-même, ne me conduiras-tu jamais sous les remparts d'Orléans ?

MATHURINE.

C'est ça, les combats, Orléans, Saint-Michel, toutes ses rêvasseries à la fois.

JEANNE D'ARC.

AIR : *Epoux imprudent.*

Ne peut-on parce qu'on est femme
Sauver sa patrie et son roi ?
Je sens, à l'ardeur qui m'enflamme,
Que dieu m'appelle à cet emploi.
Oui tu me dois cette victoire :
Dieu tu fais naître chaque jour
Assez de femme pour l'amour
Qu'il en naisse une pour la gloire.

LE SOLDAT, *aux buveurs.*

Ventrebleu, comme ça parle !

JACQUES, *au soldat.*

Chut !

LE SOLDAT *et les buveurs.*

AIR : *de Figaro.*

Dans ses yeux quel feu pétille !
Voyez quel air martial !
On dirait sous c'fer qui brille
Qu'el' n'attend que le signal.

JEANNE D'ARC, *faisant quelques pas en avant.*

Fuyez, Anglais.

LE SOLDAT, *à part, à Jacques.*

Dites donc, père d'Arc ?
Vot' fille est-ce ben une fille ?

JACQUES.

J'en réponds.

LE SOLDAT.

Erreur, papa ;
C'est quelqu' chos' de mieux que ça.

MATHURINE.

Allons donc, allons donc.

SCENE IV.

JEANNE, PIERRE, JACQUES, LES BUVEURS, LE SOLDAT, MATHURINE.

PIERRE, *il paraît au haut de la colline, cueillant des fleurs.*

AIR : *de Doche.*

Jeanne est la belle
Qui pare ce hameau !
Les fleurs pour elle
Naissent sur ce côteau.
Aux champs échos, musette,
C'est à qui redira :
Qui n'aime pas Jeannette,
Jamais n'aimera.

JACQUES.

Tiens, Jeannette, v'là ton ami Pierre : reconnais-tu la chanson qu'il a faite pour toi ?

JEANNE D'ARC, *immobile et appuyée sur sa lance.*

Oui, mon père.

PIERRE, *au bas de la montagne.*

(Pendant ce couplet Jeanne ôte lentement son casque.)

Même air.

Qu'alle commande
Nos rustiques travaux,
Qu'alle défende
Contre un loup ses agneaux.
Qu'all' dans' sous la coudrette
Partout le cœur dira :
Qui n'aime pas Jeannette
Jamais n'aimera.

PIERRE *arrive tout près de Jeanne, la regarde avec intérêt et continue.*

Même air.

Mais qu'en dommage,
Al dédaigne l'amour :
Ca décourage
Les bergers d'alentour.
Moi j'en d'viens presque bête,
Et je dis, malgré ça :
Qui n'aime pas Jeannette
Jamais n'aimera.

JEANNE D'ARC, *au soldat, en lui rendant son casque et sa lance.*

Tiens, soldat, voilà ce qui t'appartient. A moi cela. (*Elle prend les fleurs de Pierre.*)

PIERRE, *à Jeanne d'Arc.*

Tu ne me hais donc pas?

JEANNE D'ARC.

N'es-tu pas celui que mes parens appellent leur meilleur ami? que j'appelle mon second frère? mais, bon Pierre, notre roi?

PIERRE.

Eh bien, il se porte comme un charme; il est au château de la belle Agnès, où-ce qu'il vit comme un coq en pâte.

JEANNE D'ARC.

Les Anglais?

PIERRE.

Ne sont pas trop mal, s'ils mangent tout ce qu'ils nous prennent.

JEANNE D'ARC.

Et la France?

PIERRE.

Ma foi, il n'y a pas à se plaindre; si les vignes ne gèlent pas à l'entour d'Orléans, nous ferons cette année d'aussi bon vinaigre que l'an passé.

JEANNE D'ARC.

Ah! bon Pierre, si certaine voix t'avait parlé comme à moi, tu m'entendrais bien mieux. (*Elle va s'asseoir sur un petit escabeau.*)

PIERRE, *à part.*

Eh! je n'entendons que trop son vertigo.

JACQUES.

Tu vois, mon garçon, ça ne fait que croître et embellir.

BERTHOLD, *en dehors.*

Ohé, ohé, garçons, valets, servantes, toute la maison?

LE SOLDAT, *se levant.*

Ah! ah! voilà du monde qui vous arrive. Adieu, père d'Arc.

(*Il sort avec les autres buveurs.*)

BERTHOLD.

Ohé, ohé!

JACQUES.

Qui diable peut faire tout ce train-là?

SCENE V.

JEANNE D'ARC, BERTHOLD, JACQUES D'ARC, PIERRE, MATHURINE, quelques domestiques à la suite de Berthold.

BERTHOLD, *en entrant.*

C'est moi.

AIR : *de Calpigi.*

A ma taille qui n'est pas mince,
A cet équipage de Prince,
Messieurs reconnaissez en moi
L'homme le plus utile au Roi.
Pour mon Prince en paix comme en guerre,
Recevant tout, ne donnant guère,
Puis du reste m'accomodant....

TOUS.

Ah ! vous êtes son intendant.

BERTHOLD.

Oui messieurs, je suis intendant.

Claude-Ignace Berthold, intendant-général des vivres de l'armée, et premier officier de la bouche de Sa Majesté.

JACQUES.

Monseigneur, nous sommes à votre service.

BERTHOLD.

Grande nouvelle, mes enfans : d'abord un repas splendide à faire.

JACQUES.

Pour vous, monseigneur ?

BERTHOLD.

Apparemment, car c'est pour le roi.

TOUS.

Le Roi !

JEANNE D'ARC, *sortant de sa rêverie.*

Qu'entends-je ?

BERHOLD.

Oui, mes amis, il sera ici dans une heure ! il court à la gloire, moi je vais devant pour assurer son dîner. Chacun a sa manière de voir dans le monde.

AIR : *Vaud. du Mameluck.*

Que la gloire au loin l'entraine
Il fait fort bien : quant à moi,
Je mets ici bas la mienne
A faire manger mon Roi.
Voilà comme je m'arrange,

PIERRE.

Ça n'est pas si hasardeux.
C'est ben sûr quand un roi mange
Qu'y en a toujours pour deux.

BERTHOLD.

Pour deux, mon garçon ! dis donc pour trente, pour cinquante. Le Roi est suivi de ses braves les plus distingués, Pothon, Chabannes, Lahire, Dunois.

JEANNE D'ARC, *se levant avec précipitation.*

Dunois ? quoi ! monseigneur, le roi est sorti de son fatal repos ? il va se mesurer avec l'insolent ravisseur de ses provinces ? et le vaillant Dunois a le bonheur de l'accompagner ?

BERTHOLD.

Comment donc, c'est lui qui conduit tout ; depuis un mois il n'a cessé de nous entretenir d'une certaine merveille qui est, dit-il, dans ce canton, et il a si bien fait qu'il a engagé le roi à s'arrêter dans ce village, où je crains bien que la prétendue merveille ne soit pour nous qu'un fort mauvais dîner.

JEANNE D'ARC.

(*Elle a écouté les paroles de Berthold avec la plus grande agitation.*)
Ah ! mon sort se décide.
(*Elle sort et court vers le haut de la montagne.*)

SCENE VI.

Les mêmes, excepté JEANNE.

BERTHOLD.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce donc ?

PIERRE.

Hélas ! monseigneur, c'est la merveille qui s'en va, et je la suis pour l'empêcher de se casser le cou.

SCENE VII.

MATHURINE, BERTHOLD, JACQUES D'ARC.

BERTHOLD.

Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

MATHURINE.

Ce n'est rien, monseigneur ; cette pauvre enfant est la jeune fille dont le comte de Dunois a eu la bonté de s'occuper.

BERTHOLD.

Comment, ventrebleu, il ne s'agit ici que d'une femme? Voilà bien Dunois, et c'est pour cela qu'il nous a fait quitter si vite le château d'Agnès ; une terre de promission : ah! mes amis, quelle chère, quels vins, quels pâtés! le roi s'y plaisait beaucoup, aussi je lui conseillais d'y rester ; mais tout-à-coup il a voulu partir : je lui ai conseillé de se mettre en route. Car il est bon que vous sachiez que le Roi me fait souvent l'honneur de prendre mes avis.

JACQUES.

Diantre!

BERTHOLD.

Assurément.

AIR : *dans la Vigne à Claudine.*

Ma profonde science
Brille en ce pays là :
Le roi me dit d'avance,
Mon cher je veux cela.
Alors je fais merveille
Quand je suis consulté
Car je ne lui conseille
Rien que sa volonté.

JACQUES et MATHURINE.

Monseigneur, nous sommes à vos ordres.

BERTHOLD.

Vous pourrez dans cette ferme préparer tout ce qu'il faut?

JACQUES.

Assurément. (*Il appelle.*) Ohé! Jérôme, Eustache!

MATHURINE.

Pétronille, accourez tous.

(*Les gens de la ferme arrivent, et rangent les bancs des buveurs.*)

BERTHOLD.

C'est fort bien.

AIR : *Ouv. du J. Henry.*

Allons courage, allons enfans
Votre maître
Ici va paraître.

JACQUES

J'allons le voir quelques instans,
Ça vaut du bonheur pour cent ans.

CHŒUR.

Allons courage, etc.

JACQUES, *à un valet.*

Monte au grenier,

BERTHOLD, *à un autre.*

Cours au vivier,

JACQUES.

Descends not' grand fauteuil de fête.

BERTHOLD.

Que l'on aprête
Les fourneaux.

MATHURINE.

Choisis nos meilleurs escabeaux.

JACQUES, *montrant la tonelle.*

Si j'étendions un drap là d'ssus.

BERTHOLD.

Vaudrait-il donc cette verdure
Sous la tenture
De Bacchus
Les rois mêmes sont bien venus.

CHŒUR.

Allons courage, allons enfans,
Notre maître ici va paraître,
J'allons le voir quelques instans,
Ça vaut du bonheur pour cent ans.

SCENE VIII.

BERTHOLD, JACQUES, PIERRE, MATHURINE.

PIERRE, *accourant.*

Eh! vîte, eh! vîte, père d'Arc, voilà le roi et toute sa cour qui s'avance; ses chevaux, ses voitures, tous ses chiens de chasse.

MATHURINE, *en rentrant dans la ferme.*

Ah! mes pauvres poules!

PIERRE.

Et puis tous ses pages.

JACQUES.

Ah! nos pauvres filles! et Jeannette, qu'en as-tu fait?

PIERRE.

Eh! mon Dieu, elle a couru tout d'un trait à cet oratoire de Saint-Michel, qui est sur le haut de la colline. — Là, elle s'est mise en prière, et n'a pas permis que je l'approchissions; ce qui fait qu'elle y est encore.

BERTHOLD.

Eh bien, qu'elle y reste. (*A Jacques.*) Tenez, brave homme, ne ménagez rien, c'est le roi qui paie. (*Il lui donne une bourse.*) (*Aux garçons de la ferme.*) Vous autres, à la cuisine.

JÉRÔME.

Mais, monseigneur, ne serait-il pas permis de voir...

BERTHOLD, *le poussant derrière les autres,*

A la broche, coquin, à la broche.

SCENE IX.

CHARLES VII, DUNOIS, LA HIRE, CHABANNES, POTHON, DEUX PAGES ET SUITE DU ROI, BERTHOLD.

CHARLES.

Eh! c'est Berthold.

BERTHOLD.

Sire, rassurez-vous; j'espère que votre majesté ne sera pas si mal servie que je l'avais craint d'abord.

CHARLES.

Il suffit. (*Berthold entre dans la ferme.*) C'est donc ici, comte de Dunois, que réside cet vierge héroïque que vous nous avez tant vantée, cette Esther, cette Judith? Comment l'appelez-vous?

DUNOIS.

Jeanne d'Arc, sire.

CHARLES.

Vive-dieu, une ferme assez mince, un village assez triste! vous conviendrez, mon beau cousin, que ce lieu ne donne pas une haute idée du précieux objet qu'il renferme.

DUNOIS.

Pourquoi donc?

AIR : *Si Dorilas n'en parle guère.*

Ce lieu n'a rien qui le dépare
L'objet qu'en ces champs j'ai surpris,
Séduit par un charme bien rare,
Son innocence fait son prix.

Or il faut bien dans les chaumières
Chercher ce trésor plein d'appas,
Puis qu'à la ville on n'en voit guères,
Puis qu'à la cour on n'en voit pas.

CHABANNES.

D'honneur, il extravague.

CHARLES.

Non, sévère Chabannes : je crois plutôt qu'un grain d'amour excite l'enthousiasme de mon cousin.

DUNOIS, *avec feu.*

Ma foi, sire, nommez comme il vous plaira ce que m'inspire la vue de cette jeune fille, étonnement, admiration, enthousiasme; peut-être même tous ces sentimens à la fois. Ce que je puis assurer à votre majesté, c'est que le roi de France n'a pas un sujet plus jaloux de sa gloire, ni l'Anglais un ennemi plus déclaré.

CHARLES.

Eh bien, il faut la voir; et s'il est vrai qu'une puissance surnaturelle agisse en son esprit, ne négligeons pas ce nouveau bienfait de la Providence.

AIR : *Animé d'une double audace.*

La noble ardeur qui nous enflamme
Pourrait venger tous nos affronts :
Mais Dieu, peut être, en cette femme
Nous offre des moyens plus prompts.
Que m'importe après la victoire
Que de son bonheur en tout lieux
Mon peuple lui donne la gloire,
Si mon peuple est plutôt heureux.

Où est-elle cette Jeanne d'Arc?

DUNOIS, *l'apercevant au haut de la colline.*

Sire, la voici.

(*Jeanne d'Arc descend lentement, et paraît plongée dans une profonde rêverie*).

CHARLES.

Dunois, cette fille paraît bien.

SCENE X.

POTHON, LA HIRE, LA TRÉMOUILLE, BERTHOLD, CHABANNES, CHARLES VII, JEANNE, DUNOIS, PAGES, suite du roi.

BERTHOLD.

Sire, vous êtes servi.

CHARLES.

Paix !

BERTHOLD.

C'est bien mon avis ; mais, sire, il vient de nous arriver une truite superbe, que vos gens d'armes ont empruntée à un gros prieur qui la portait à son couvent.

CHARLES, *lui montre Jeanne d'Arc.*

Ne voyez vous pas que vous êtes un sot ?

BERTOLD.

C'est juste, c'est juste, (*à part.*) toujours cette fille.

DUNOIS.

Vous plaît-il, sire, que je vous présente Jeanne d'Arc ?

CHARLES.

Un moment, messieurs ! C'est aux choses merveilleuses qu'il faut opposer le plus de prudence.

CHABANNES.

C'est vrai ; le diable est bien malin.

CHARLES.

Et les femmes rusées.

BERTHOLD.

C'est mon avis.

CHARLES.

Voyons donc si celle-ci est aussi bien inspirée que le croit mon cher cousin. Chabannes, mettez-vous devant moi. (*A Dunois.*) Comte, vous lui direz de s'approcher du roi, et gardez de me faire connaître. (*Il se mêle parmi les chevaliers.*)

CHABANNES, *en regardant Jeanne qui s'avance lentement.*

Vive Dieu ! voilà une belle tête !

DUNOIS, *à Jeanne.*

Jeanne d'Arc, Sa Majesté consent à vous entendre ; adressez-vous à elle.

(*Chabanne fait un pas vers Jeanne d'Arc.*)

JEANNE D'ARC.

Ote-toi, chevalier, cette place ne te convient ; je suis envoyée devers un plus puissant que toi.

(*Après avoir regardé tout le monde, elle s'avance avec respect vers le roi, et se prosterne à ses pieds.*

Ah !

CHARLES, *allant au-devant de Jeanne.*

AIR : *Tous les Bourgeois de Chartres.*

Que fais-tu donc ma belle ?
Pourquoi venir vers moi ?
En moi rien ne décèle
La majesté d'un roi.

CHABANNE.

Vois plutôt nos habits, cette riche dorure.

JEANNE D'ARC.

Que me font vos habits pompeux ! :

(*Montrant le roi.*)

Son génie écrit dans ses yeux
Vaut bien votre parure.

DUNOIS.

Eh ! bien sire, est-elle inspirée ?

JEANNE D'ARC.

Gentil Dauphin, j'ai nom Jeanne d'Arc. Le roi du ciel m'a envoyée vers vous pour vous secourir. S'il vous plait me donner gens de guerre à commander, par grace divine et force d'armes je ferai lever le siége d'Orléans et vous ménerai sacrer à Rheims malgré vos ennemis.

CHARLES.

Jeune fille, ce projet est bien hardi pour toi ; d'où te sont venues telles idées ?

JEANNE D'ARC.

De celui qui donne force aux foibles, et calamité à l'oppresseur ; son serviteur Michel m'a transmis son vouloir, qui est que l'anglais se retire et vous laisse paisible en votre royaume, comme en étant le vrai et légitime possesseur.

CHARLES.

Vive Dieu, messieurs, Saint-Michel n'a pas menti.

JEANNE D'ARC.

Ses révélations n'ont jamais mis que vérités en ma bouche.

CHARLES.

Oui dà, tu sais donc plus que les autres ne savent ?

JEANNE D'ARC.

Quelque fois, sire.

CHARLES.

Eh ! bien, je veux avoir preuve sans remises de tes prophéties ; réponds, jeune fille ; quel est le fait particulier qui m'a retiré du sein des plaisirs où je m'endormais, et qui me fait voler à la défense de mon royaume ?

JEANNE D'ARC.

Je le dirai, Sire, si me baillez assurance que ce fait révélé devant tous ne vous offensera pas.

CHARLES.

Je te la donne, parle.

JEANNE D'ARC.

AIR : *de Doche.*

Agnès la belle
L'autre soir consultant
En sa chapelle
Astrologue savant.
Il lui dit qu'elle
Charmerait un roi puissant :
Car la plus belle
Doit s'allier au plus grand.

CHARLES.

Eh! bien?

JEANNE D'ARC.

Même air.

Souffrez, beau Sire,
Lors vous a dit Agnès,
Qu'après son dire
J'aille au monarque anglais :
Car le grand homme
N'est pas celui qui, dormant,
Perd un royaume
Mais bien celui qui le prend.

CHARLES.

Continue.

JEANNE D'ARC.

Même air.

Vrai dieu, madame,
Soudain avez-vous dit;
Ce mot m'enflamme
De honte et de dépit.
Partez, ma chère,
Si remords avez céans
Pour l'Angleterre :
Moi, je pars pour Orléans.

CHARLES.

J'atteste, messieurs, que cette jeune fille n'a pas failli d'un point.

CHABANNE.

Bah! bah! ne peut-elle pas avoir été secrètement instruite de tous ces détails? jeune fille, si tu es comme tu le

dis, favorisée d'inspirations divines, fais-nous sur l'heure quelque miracle qui nous le prouve.

BERTHOLD, *et les Chevaliers.*

Oui, oui, un miracle ! un miracle!

JEANNE D'ARC.

Gens de guerre, vous êtes hors du sens des grands desseins de Dieu: je ne suis venue vers vous pour faire des signes; mais conduisez-moi à Orléans, et je vous donnerai-là des témoignages certains de ma mission.

DUNOIS.

Vrai dieu, messieurs, c'est répondre comme il faut.

JEANNE D'ARC.

Tu m'as entendue, Dauphin : permets que je me retire, et te laisse examiner dans ton conseil ce qu'il convient que tu fasses.

CHARLES.

Va jeune fille. *(Il la suit des yeux avec intérêt.)*

SCENE XI.

Les Mêmes, excepté JEANNE D'ARC.

BERTHOLD.

C'est mon avis. — Mais sire le dîner va se réfroidir.

CHARLES.

Paix ! — Je vous avoue, messieurs, que les discours de cette jeune fille m'étonnent, et, comme mon cousin, je ne sais trop démêler ce que la chaleur de son dire et sa hardiesse ingénue m'ont fait éprouver.

AIR : *Vaud. des Petits Montagnards.*

Quelle aimable modestie,
Et cependant quelle ardeur!
Quel amour pour sa patrie
Enflamme ce jeune cœur.
Cet admirable mélange
Dévoile un céleste esprit.

BERTHOLD, *aux Chevaliers.*

Oui cette fille est un ange,
Car c'est le Roi qui le dit.

CHARLES.

Même air.

Toutes fois soyons en garde
Contre ces dehors flatteurs:
Souvent la ruse hazarde
Ces prestiges enchanteurs.

Souvent une forme aimable
Déguise un malin esprit.

BERTHOLD, *de même.*

Oui, cette fille est un diable,
Car c'est le Roi qui le dit.

CHARLES.

Mais paix donc, courtisan que vous êtes.

CHABANNE.

Pas tant, Sire, car je suis de son avis.

CHARLES.

Vous, Chabanne?

CHABANNE.

Ma foi, Sire, excusez la rudesse d'un soldat. La demande de cette fille est une insulte à notre courage, ou bien un piége de l'Anglais. Quel brave, d'ailleurs, pourrait être flatté d'être conduit à l'ennemi par une femme... Hé! morbleu!

AIR: *Vers le Temple de l'Hymen.*

Pour figurer dans nos rangs
Le ciel n'a créé les femmes.
Le sort destina ces dames
A des soins bien différens.
Dans notre rude carrière,
Que voulez-vous qu'on espère
D'un sexe formé pour plaire?
Les femmes, à mon avis,
Sont un bon auxiliaire,
Mais ce n'est que dans la guerre
Que l'on fait à leurs maris.

DUNOIS.

Vive Dieu, plaisanterie n'est pas raison: Sire, je maintiens mon dire; Jeanne d'Arc est véritablement inspirée d'en haut pour changer la face de vos affaires. Son bien vivre, sa piété connue repousseut toute idée de perfidie: et quand il n'y aurait ici qu'exaltation dans ses idées, il faudrait toujours se servir de son enthousiasme pour donner cœur à vos soldats. Vous le savez, Sire, tel est l'esprit français; le merveilleux peut tout sur lui. Mettez Jeanne d'Arc à la tête de vos troupes, la victoire est à nous.

CHABANNE.

Et la postérité dira de belles choses de tout ceci.

DUNOIS.

Soyez tranquille.

AIR *nouveau de Doche.*

On dira que cet âge heureux
Electrisa toutes les âmes.
Que s'il fut le siècle des preux
Il fut celui des nobles dames.
Pour Charles, dira-t-on, quel appui plus certain ?
Agnès et Jeanne d'Arc ont fixé le destin
D'un roi combattant pour son trône.
L'une du glaive arma sa main,
L'autre lui rendit sa couronne.

CHARLES.

Vous parlez bien, comte. Toutes fois, messieurs, nos affaires ne sont peut-être pas encore si désespérées qu'il faille se jeter dans des moyens extrêmes. J'ai pour certain que les habitans d'Orléans, plus fidèles que jamais à ma cause, sans distinction de rang, d'âge, ni même de sexe, se sont voués à la défense de leurs murs. D'ailleurs, mon cousin le comte de Clermont enlève en ce moment, par mes ordres, un convoi de vivres à l'ennemi...

BERTHOLD.

Oui, beaux vivres, des harengs.

CHARLES.

Et ces vivres joints, dieu aidant, à ceux que nous conduisons, soutiendront le courage de nos fidèles Orléanais. Ainsi...

SCENE XII.

Les Mêmes, JEANNE D'ARC, *elle est couverte d'une cuirasse et a les Cheveux épars.*

JEANNE D'ARC, *elle entre sur la ritournelle de l'air.*

Lève toi, Dauphin, et vous ses braves, ne retardez plus les vengeances de Dieu.

AIR : *de M. Momini.*

Oyez ces farouches concerts,
Oyez la trompette ennemie.
Victime d'un nouveau revers
Clermont s'immole à sa patrie.
Il meurt : mais de nos assaillans
Sa mort a terminé la gloire.
Oyez ces clairons insolens,
C'est leur dernier chant de Victoire.

CHARLES.

Etrange fille, d'où peux-tu savoir sitôt ?...

JEANNE D'ARC.

De celui qui ne m'a jamais trompée...Le comte de Clermont vient d'être taillé en pièces à Rouvrai ; mais Dauphin, suspends tes allarmes, l'orgueilleux Suffolk, énivré de ce succès, retourne avec peu de précaution dans son camp. Il médite pour cette nuit même une attaque générale des remparts d'Orléans ; voici l'heure de convertir en deuil cette joie insensée ; armé mon bras et partons.

CHARLES.

Je n'y résiste plus.

BERTHOLD.

Ma foi, ni moi, nous dînerons plutôt.

CHABANNE.

Advienne ce qui pourra, Sire, je suis prêt à la suivre.

DUNOIS.

Moi, à mourir à ses côtés.

CHARLES.

AIR : *de Doche.*

De Jeanne d'Arc que l'heureux nom
Soit le signal de la victoire :
Prends mon épée, et que ce don
Soit ton premier titre de gloire.
(*Il lui offre son épée.*)

JEANNE D'ARC.

Au rang de tes preux chevaliers
Ma place n'est pas usurpée,
Quand mon roi m'offre son épée
C'est déjà m'offrir des lauriers.
(*Elle prend l'épée du Roi.*)

CHOEUR.

De Jeanne d'Arc suivons les pas,
Vive Charles, vive la gloire !
La beauté nous guide aux combats,
C'est le signal de la victoire.

CHARLES, *donnant à Jeanne d'Arc l'oriflamme que portait un de ses pages.*

Que chaque Français qui verra
Dans ta main briller l'oriflamme
Rempli de l'ardeur qui t'enflamme,
Dise, marchons, l'honneur est là.

CHOEUR.

De Jeanne d'Arc, etc.

(*Le Roi sort avec Jeanne, Dunois, Chabanne et sa suite.*)

SCENE XIII.

BERTHOLD, PIERRE, et les Muletiers qui conduisent les vivres.

PIERRE, *regardant partir Jeanne.*

Ah ! monseigneur, si je suis séparé de l'amie de mon enfance, je suis un homme mort. Daignez m'employer à votre service, ne fut-ce qu'à la suite de vos bêtes.

BERTHOLD.

Eh ! bien suis moi, mon garçon, tu m'as plu au premier coup-d'œil, et chante avec nous.

CHOEUR, *sortant.*

De Jeanne d'Arc suivons les pas, etc.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente une vallée terminée par une montagne : sur un des côtés est une tour délabrée, dont la porte est à moitié brisée.

PEUPLE D'ORLÉANS, HOMMES, FEMMES, ENFANS., *ils sont tous occupés à des travaux de terrasse. Les uns roulent des brouettes remplies de terre, d'autres portent des mottes de gazons qu'ils sortent de la tour. Au lever de la toile, ils sont tous dans la position de gens qui écoutent et qui ont peur. Tableau immobile.*

LA SÉNÉCHALE.

AIR : *d'Azémia.*

N'entend-on rien ?

CHOEUR, *dans le lointain.*

Non rien.

LA SÉNÉCHALE.

Observez bien.

CHOEUR.

On ne voit rien.

(*Ici chacun reprend son ouvrage.*)

CHŒUR *de travailleurs.*

Allons amis, allons courage,
Achevons cet heureux ouvrage,
C'est le présage
D'un sort plus doux.

LA SÉNÉCHALE.

Oui, grand dieu, que cet ouvrage,
Fruit du courage;
Nous sauve tous.

CHŒUR.

Mais dépêchons-nous.
Travaillons tous,
Oui tous.

LA SÉNÉCHALE.

Surtout amis, de notre audace:
Avec grand soin cachons la trace,
Que tout s'efface
A l'œil jaloux.

(*Le peuple suspend son travail, et se tourne vers Orléans.*)

Orléans, cité fidèle,
Quand notre zèle
Est ton soutien,
Que dans sa rage homicide
L'Anglais perfide
N'en sache rien.

CHŒUR.

Non rien.

LA SÉNÉCHALE.

Courage amis, il n'y a risque d'être aperçus par l'Anglais. Depuis que l'abandon qu'il a fait de cette tour nous a inspiré l'idée d'y pratiquer un souterrain jusqu'en nos fossés, plus ne s'est montré en ce lieu; ainsi, braves Orléanais, couronnons notre entreprise. Songez que cette route secrette va peut-être, aujourd'hui même, favoriser l'entrée des vivres dont nous manquons; qu'elle doit aider à nos sorties; songez surtout au grand exemple que la réunion d'une ville opprimée, de tout sexe, de tout âge, offre en ce moment.

AIR : *Eh! voilà la vie.*

Pour la même gloire
Tous les cœurs unis,
Quel beau trait d'histoire!
Qu'en diront nos fils?
Voilà comme en France
L'on pense,
Voilà comme en France
On aime son pays.

(*Le cœur reprend les quatre derniers vers de chaque couplet.*)

Souffrir la misère,
Braver mille ennuis,
Mêler à la guerre
Les jeux et les ris.
Voilà comme en France
L'on pense,
Voilà comme en France
On défend son pays.

Mais dans les alarmes
Voir grands et petits,
Femmes même en armes
Coure aux ennemis ;
Voilà comme en France
L'on pense,
Voilà comme en France
On sauve son pays.

SCÈNE II.

Les mêmes, LE SÉNÉCHAL.

LE SÉNÉCHAL *arrivant par la porte de la tour.*

Victoire, mes enfans, victoire.

TOUS.

Hé! c'est notre Sénéchal.

LE SÉNÉCHAL

La victoire s'est enfin déclarée pour nous. Le roi secondé par une femme extraordinaire..une sainte.. une.. enfin suffit.. vient de battre l'Anglais et de jeter dans son camp une terreur épouvantable ; il dirige sa marche de ce côté, et avant deux heures il y aura établi son camp. C'est ce qu'un espion, qui s'est glissé par la porte St.-Jean, vient d'annoncer en plein conseil.

LE PEUPLE.

Ah! quel bonheur!

LE SÉNÉCHAL.

Oui, tous les bonheurs à la fois; j'ai vu avec plaisir votre souterrain terminé: et surtout la porte qui le sépare de la tour très-adroitement déguisée.

LA SÉNÉCHALE.

C'était l'œuvre essentielle.

LE SÉNÉCHAL.

Apprenez aussi qu'en considération de ma place, de mes talens, peut-être aussi de la poterne, qu'à mes frais j'ai fait construire dans ma maison pour communiquer avec ce souterrain, le conseil m'a nommé pour venir en ce lieu

attendre le roi et lui porter cette adresse, relative aux besoins que nous éprouvons de vivres et de soldats.

LA SÉNÉCHALE.

Mon ami, je vous en fais mon compliment.

LE SÉNÉCHAL.

A donc, braves gens, je vous invite à rentrer dans la ville, pour y participer aux réjouissances que l'on vient d'ordonner.

Même air.

Allons plus d'alarmes,
Courez tous fêter
L'honneur que nos armes
Ont su remporter.
Voilà comme en France
L'on pense,
Voilà comme en France
Tout invite à chanter.

(*Le peuple rentre dans la ville par le souterrain.*)

SCENE III.

LE SENECHAL, LA SENECHALE.

LE SÉNÉCHAL, *retenant sa femme.*

Un mot, ma reine, un mot.

LA SÉNÉCHALE.

Que voulez-vous, monsieur?

LE SÉNÉCHAL.

Vous voyez, ma belle, que le roi n'est pas près d'arriver, et comme sans moi vous pourriez vous ennuyer à la ville, permettez que je vous retienne quelques minutes.

LA SÉNÉCHALE.

Allons, je vous entends, toujours votre jalousie.

LE SÉNÉCHAL.

Ecoutez donc, ma reine, il a un peu de quoi.

LA SÉNECHALE.

Comment il y a de quoi? et quelles raisons pourrez-vous déduire d'un reproche si offensant.

LE SÉNÉCHAL.

Diantre, quelles raisons! je ne suis votre époux que depuis trois mois; vous êtes la plus belle femme d'Orléans, je n'en suis pas précisément le plus bel homme, allons, convenez du fait.

AIR : *de Voltaire chez Ninon.*

Vos attraits charment tous les yeux :

LA SÉNÉCHALE.

C'est qu'on a beaucoup d'indulgence.

LE SÉNÉCHAL.

La foule vous suit en tous lieux.

LA SÉNÉCHALE.

C'est par excès de complaisance.

LE SÉNÉCHAL.

Tous nos jeunes gens assidus
Vous font la cour.

LA SÉNÉCHALE.

Est-ce sans cause?
Mon ami, pendant un blocus
Il faut bien faire quelque chose.

LE SÉNÉCHAL.

Il n'y a pas jusqu'au général ennemi, cet enragé de sire Suffolk, qui pour vous avoir vue deux ou trois fois au balcon que nous avons sur le rempart, ne soit tombé amoureux de vous.

LA SÉNÉCHALE.

Comment, celui-là aussi vous effraye ?

LE SÉNÉCHAL.

Bien plus qu'un autre ; n'a-t-il pas déjà inventé cent moyens pour vous aviser de son amour, et n'expose-t-il pas chaque jour un pauvre Anglais à être pendu pour vous porter un billet doux ?

LA SÉNÉCHALE.

Ah ! quel trait de génie de votre part ; et c'est pour me mettre à l'abri de ses lettres, que j'ai toujours refusées, que vous me retenez hors des murs pour m'exposer à le rencontrer lui-même ?

LE SÉNÉCHAL.

Oh ! doucement, doucement, ce danger-là est un peu moins urgent. Sire, Suffolk et ses camarades viennent d'être houspillés de manière à n'avoir pas de sitôt l'envie de nous interrompre.

SCENE IV.

Les Mêmes, SUFFOLK.

SUFFOLK, *à des soldats qui le suivent.*

Arrêtez.

Or, madame douce et polie
Vous verra, sans se récrier,
Pour quelques jours mon prisonnier,
Quand je suis le sien pour la vie.

LE SÉNÉCHAL.

Madame, je vous défends d'entendre cela.

SUFFOLK.

Encore ?

LE SÉNÉCHAL.

C'est qu'il est inouï qu'on se donne licence de dire telles choses en présence d'un mari.

SUFFOLK.

C'est juste (*Aux écuyers qui l'ont suivi.*) Storp, Arundel, retenez monsieur à une honnête distance, afin de ménager sa sensibilité. (*Les écuyers s'emparent du sénéchal, et l'éloignent de Suffolk*).

LA SÉNÉCHALE.

Permettez, sire, Suffolk : je n'ai jamais entendu dire que raillerie fût un des droits de la guerre.

SUFFOLK.

Ma foi, belle dame, s'il ne l'est, je l'en fais.

LA SÉNÉCHALE.

A quoi bon ?

LE SÉNÉCHAL, *de loin.*

Oui, à quoi bon ?

SUFFOLK, *aux écuyers.*

Un peu plus loin ce monsieur.

LA SÉNÉCHALE.

Ah! de grace, daignez m'entendre ; j'ai le malheur de n'être ni prude, ni coquette. Le silence dont j'ai payé vos missives jusqu'à ce jour a dû vous prouver l'inutilité de vos espérances.

LE SÉNÉCHAL.

Bien, ma femme, bien cela.

SUFFOLK, *à ses gens.*

Plus loin, morbleu.

LA SÉNÉCHALE.

Ainsi, milord, vous n'abuserez pas de vos avantages.

AIR : *Il est Flatteur d'épouser celle.*

Je sais que dans votre Angleterre
L'intérêt dicte bien des lois:
Qu'ambition, amour, colère,
Souvent y germent à la fois.
On peut d'après ce caractère
Tout craindre en l'état où je suis,
Vous êtes Anglais, mais j'espère,
L'honneur est aussi du pays.

SUFFOLK.

Madame... (*à part.*) La présence de l'époux.... Cette femme dissimule.

SCENE V.

Les mêmes, FASTOL.

FASTOL, *arrivant précipitament.*

Retraite, général. Voici venir les gens de Charles en bon ordre; Dunois, La Hire, et cette fille diabolique sont à leur tête.

SUFFOLK.

Qu'entends-je ?

FASTOL.

Sauvez-vous, général : nous aussi, nous n'avons qu'un instant pour...

SUFFOLK.

Nous sauver ?... non. Sénéchal, livre-moi cette adresse. (*Il lui prend l'adresse qu'il tient à la main.*) Conduisez cet homme dans mon camp, et qu'on prenne les armes. Quant à madame, elle m'a bien connu; qu'on la remène dans Orléans.

LE SÉNÉCHAL.

Mais, seigneur ennemi...

SUFFOLK.

Partez. (*On l'entraîne, et Fastol conduit la sénéchale vers Orléans.*)

SCENE VI.

SUFFOLK *seul.*

Dieu merci, nul Français ne m'a encore abordé d'assez près pour me reconnaître; leur roi lui-même m'est inconnu. D'ailleurs, cette adresse me favorise, et les decevra tous. Je veux la voir cette prétendue inspirée qui m'a réduit à fuir.

un : l'ancien Vaudeville des Anglais sans amour.

Sous cette trompeuse apparence
Nous allons nous parler de près.
Cet instant peut à ma vengeance
Livrer ses jours et ses secrets.
Mon mérite est mon excuse,
Lorsque j'emploie un tel moyen ;
Dois-je m'effrayer d'une ruse,
Je ne suis pas Anglais pour rien.

J'entends les Français. Ferme, Angleterre. (Il se place devant la porte de la tour, et s'appuie sur sa lance.)

SCENE VII.

SUFFOLK, JEANNE D'ARC, DUNOIS, LA HIRE, CHABANNE, POTHON, DEUX PAGES, UN ÉCUYER DE DUNOIS.

JEANNE D'ARC.

Arrêtons, amis; ce vallon solitaire me semble favorable pour nous recueillir un instant.

DUNOIS.

Brave Jeanne d'Arc, quel courage! quelle intelligence toute divine tu nous a montrée dans ce combat, et quel surcroît d'admiration s'empare de mon âme de plus en plus!

JEANNE D'ARC.

Tout beau, cher prince, ce n'est tout d'avoir battu l'Anglais, et établi notre roi dans son camp, songeons aux pauvres habitans de cette bonne ville, qui attendent réconforts et subsistance; et tandis que nos troupes se préparent, par un peu de repos, à la grande attaque méditée pour demain, cherchons avec soin si un endroit faible ne favorisera pas l'entrée du convoi qui nous suit. (*Apercevant Suffolk.*) Mais quel est cet homme qui nous écoute?

DUNOIS *à Suffolk.*

Approche, que fais-tu là, qui es-tu?

SUFFOLK.

Honneur au grand Dunois, à l'invincible Jeanne d'Arc, à tous les fidèles serviteurs de Charles.

DUNOIS.

Tu nous flattes! serais-tu là pour nous trahir?

SUFFOLK.

J'y suis pour faire ma tâche de bon serviteur comme vous.

DUNOIS, *à Jeanne d'Arc, en voyant l'oriflamme s'agiter dans sa main.*

Qu'as-tu donc, noble fille?

JEANNE D'ARC.

Rien, j'espère.

AIR : *Que vois-je? Quel jour radieux?*

Mais d'où naît ce trouble secret?

JEANNE D'ARC.

La cause m'en est inconnue :
Tandis que cet homme parlait
L'écho peut-être m'a déçue ;
Ou la fatigue de mes sens
A produit ce moment d'allarmes,
Mais à sa voix, à ses accens
J'ai cru que l'on criait aux armes.

DUNOIS.

Aux armes!

CHABANNE.

Nous n'avons ouï rien de pareil.

SUFFOLK.

Vrai dieu! ni moi; je parierais même que Suffolk n'a jamais tant craint de se montrer qu'en ce moment.

DUNOIS.

Au fait, qui es-tu?

SUFFOLK.

Jean d'Orléans; voici ma réponse. (*Il lui remet l'adresse qu'il a prise au Sénéchal.*)

DUNOIS, *après avoir lu.*

Par Saint-Denis, elle est juste et bonne! — C'est une supplique au roi, de sa fidelle ville d'Orléans, pour hâter renfort de vivres et de gens de guerre.

SUFFOLK.

Au premier bruit de votre victoire, la ville a demandé un guerrier que danger de mort n'effrayât pas, pour aller devers Charles lui porter sa requête.

DUNOIS.

Et c'est toi que l'on a choisi?

SUFFOLK.

Vive Dieu! c'est moi qui me suis offert.

AIR : *Voulant par ses œuvres complettes.*

Aller quérir renfort de braves
Est un honneur qui m'a flatté.
Malgré les périls, les entraves,
Je l'eusse à mille disputé.
Aux dangers mon âme formée,
Ne voit qu'Orléans : et le roi
Ne désire pas plus que moi
Y faire entrer toute une armée.

DUNOIS.

Il suffit. — Je vais porter moi-même cette adresse au roi, et appuyer près de lui les instances de sa bonne ville.

AIR : *De la Sentinelle.*

Braves amis, et toi preux chevalier,
Soutien de France, effroi de l'Angleterre,
Pour un instant que votre bouclier
Protège ici cette jeune guerrière :
La remettant à votre foi
Songez bien que je vous confie,
L'appui le plus cher de mon roi
Et le salut de ma patrie.

CHOEUR.

Oui, c'est l'appui de notre roi
Et le salut de la patrie.

(*Dunois sort suivi de son écuyer.*)

SCENE VIII.

Les mêmes, excepté DUNOIS.

JEANNE D'ARC.

Oh! Dieu merci, là-haût veille pour moi un protecteur bien plus puissant. Celui qui m'a envoyée, simple fille, parmi gens de guerre, ne peut me faillir au besoin. — Allez, amis; je reste avec ce brave; continuez votre enquête autour des murs, nos vivres ne doivent pas être éloignés.

SUFFOLK.

Ah! ah! des vivres pour nous?

JEANNE D'ARC.

Pour vous, s'il plaît à Dieu.

SUFFOLK.

Ah! il lui plaira, et j'aiderai, j'espère, à ce qu'il lui plaise.

CHABANNE, *à Suffolk.*

Vertu de Dieu! et nous aussi nous y aiderons.

JEANNE D'ARC.

Les momens sont précieux; allez, Chabanne, Dunois et moi, nous vous rejoindrons incontinent.

SCENE IX.

JEANNE D'ARC, SUFFOLK.

SUFFOLK, *à part.*

Quel bonheur! elle reste seule.

AIR : *Charmante Gabrielle.*

Étonnante héroïne
C'est donc, à ton avis,
Toi que le ciel destine
A sauver ton pays ?

JEANNE D'ARC.

Oui, pour peu qu'il maintienne
Ce cœur français
Dans l'excès de sa haine
Contre l'Anglais.

SUFFOLK.

Vrai Dieu, et penses-tu que l'Anglais ne te le rende pas ?

JEANNE D'ARC.

Il le doit; mais nous ne serons jamais quittes, et je te l'avoue, si, malgré ma victoire, je suis sortie mécontente de la mêlée, c'est pour n'avoir su y joindre ce fier Suffolk qu'il m'eût été si glorieux de terrasser.

SUFFOLK.

Oui dà!

JEANNE D'ARC.

Mais je l'ai cherché en vain; Dieu ne m'a point assez aimée pour l'offrir à mes yeux.

SUFFOLK.

Tu te trompes, jeune fille, ton Dieu t'aime plus que tu ne penses.

JEANNE D'ARC.

Que veux-tu dire?

SUFFOLK.

Tu cherches Suffolk, le voici.

(*Il leve la visière de son casque.*

JEANNE D'ARC, *avec le plus grand étonnement.*

Toi ?

SUFFOLK.

Moi-même.

AIR : *Fille à qui l'on dit un secret.*

Devinant tes bontés pour moi,
Ici, j'ai guetté ton passage,
Et comme un ami de ton Roi
J'ai cru te plaire davantage.

JEANNE D'ARC.

Dieu ! j'ai traité de vain soupçon
L'horreur qu'en moi tu faisais naître !
Tu t'es servi de trahison,
Ah ! j'aurais dû te reconnaître.

SUFFOLK.

Trêve de compliment : l'occasion nous favorise pour terminer, peut-être en un seul combat, le différend de deux royaumes. As-tu assez de courage et de loyauté pour accepter le défi que je te fais à titre de chevalier ? Me promets-tu sûreté ?

JEANNE D'ARC.

Je ne le devrais pour ta supercherie ; mais pour la honte qui va rejaillir sur toi d'être vaincu par une femme, j'accepte Reçois ma foi de chevalier.

SUFFOLK.

Eh bien ! faisons nos conventions.

JEANNE D'ARC.

Parle.

SUFFOLK.

Je ne suis pas pas très-exigeant, pas même aussi grave que tu pourrais le croire.

AIR : *Adieu je vous fuis bois charmant.*

Depuis qu'en ton joyeux pays
Je prends châteaux, remparts et villes.
A force d'y prendre, j'ai pris
Vos goûts, vos mœurs, vos airs faciles.
J'ai même pris chez tes Français
Leur gaîté, leur folle conduite.

JEANNE D'ARC.

Dis plus, Suffolk, dis que tu sais
Par fois y prendre aussi la fuite.

SUFFOLK.

Pas mal pour une paysanne ; mais au fait.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Si le sort me rend ton vainqueur
Ma loi ne sera pas trop dure,
Crois moi, renonce à ta valeur
Ce rôle outrage la nature.
Loin de nos camps, de nos drapeaux,
Laissant là ta folle équipée,
Bergère reprends tes fuseaux.

JEANNE D'ARC, *tirant l'épée.*

As-tu donc peur de mon épée ?

SUFFOLK.

Ah! ah! mes conditions ne te plaisent pas; quelles sont donc les tiennes ?

JEANNE D'ARC.

Même air.

Si dans ce combat peu douteux,
Ma bonté te laisse la vie,
Au sort d'un peuple généreux
Cesse enfin de porter envie,
Renonce à tout injuste gain,
A toute puissance usurpée,
Deviens l'ami du genre humain.

SUFFOLK.

Allons, allons, tirons l'épée.

(*Ils se mettent en garde.*)

SCENE X.

Les mêmes, DUNOIS, SON ÉCUYER.

DUNOIS, *sur le haut de la montagne.*

Que vois-je ?

JEANNE D'ARC, *courant au devant de lui.*

Dunois, n'avancez pas !

DUNOIS.

Lorsque tes jours sont menacés.

JEANNE D'ARC.

Arrêtez, vous dis-je. J'ai accepté le combat singulier, et loi de chevalier ne nous permet d'aller deux à l'encontre. (*A Suffolk.*) Pars, déloyal; je tairai ton nom jusqu'à tant que sois éloigné.

AIR : *Que par là M. Rousseau* (de Jean-Jacq.)

La foudre ici pour me surprendre
Guida tes pas,
Mais je n'aurai pour te le rendre
Cœur assez bas.

cette place ; par une fausse adresse, il vous a écarté ; elle nous a congédiés, ils sont restés seuls, et voilà qu'il rentre sauf en son camp. Je maintiens mon dire, prince, Jeanne d'Arc est perfide, ou elle aurait dû le reconnaître.

DUNOIS.

Eh ! que ne l'avez-vous reconnu vous-même, quand un saint frémissement a fait trembler l'oriflamme en sa main.

CHABANNE.

Bon ! a-t-elle fait tant de façons pour reconnaître le roi ? qu'est-ce que ses inspirations qui varient de la sorte ?

AIR : *Ce crayon trop fragile.*

Elle reconnait Charles,
Suffolk est méconnu,
D'où vient si dieu lui parle
Qu'à cette heure il s'est tu ?
Si l'amour qui l'entraîne,
Lui montre un roi chéri,
Elle doit à sa haine
Deviner l'ennemi.

TOUS.

Oui, telle est notre pensée.

DUNOIS.

Malheureux ! — si quelqu'un ose ajouter un mot contre l'honneur de Jeanne d'Arc, qu'il voye en moi son ennemi capital.

JEANNE D'ARC.

Ah ! prince !

CHABANNE.

Mais nous n'avons pas cru...

DUNOIS.

Rougissez, Français, de vos indignes soupçons : Jeanne d'Arc est innocente ; défiée en personne, elle a fait sa tâche de vrai chevalier, elle a fait ce que vous, Dunois, le Roi lui-même aurait voulu faire. — Eh ! plût au ciel que l'héroïsme de tous ses défenseurs fût aussi pur que le sien ! — Chevaliers, Comtes, Barons, en défendant votre pays, vous défendez vos titres, vos emplois, vos châteaux. Cette bergère, que défend-elle ? L'honneur des siens ! et les siens la calomnient !... O magnanime guerrière, tu dois t'y attendre.

AIR : *Si chacun voulait s'entendre.*

Ce n'est pas la dernière fois
Qu'on méconnaîtra ton génie.

Maint esprit fort sur tes exploits
Osera verser l'ironie,
Mais ta vertu semblable à l'or,
Par l'épreuve même embellie,
Sortira plus brillante encor
Des vains assauts de la folie.

CHABANNE.

Vrai dieu! ce langage est celui de la vérité; excusez, prince.

DUNOIS.

Ce n'est pas moi que vous avez offensé; c'est devant elle que doit fléchir la hardiesse de vos soupçons.

CHABANNE.

Jeanne d'Arc, pardonne à des hommes égarés....

JEANNE D'ARC, *prenant la main à Chabanne.*

Je ne vois que mes frères d'armes.

SCÈNE XIII.

Les mêmes, PIERRE, *accourant.*

PIERRE.

Au secours, gens de France, au secours!

DUNOIS.

Qu'est-ce?

PIERRE.

Ah! chère Jeannette, bons chevaliers, avez-vous rencontré le roi?

JEANNE D'ARC.

Le Roi?

DUNOIS.

Paysan, qu'oses-tu dire?

PIERRE.

Hé, jarnonbille, ce qu'au prix de ces yeux-là, je voudrions n'avoir pas vu.

AIR: *du Poëte Satirique.*

Déjà sans encombre
Nos vivres à l'ombre
De ce vallon sombre
S'approchaient des murs.

L'Anglais à la piste
Fond à l'improviste,
En vain on résiste
Il frappe à coups surs.

Voyant qu'on plie
Le roi rallie
Dans la prairie
Ses plus fort soutiens.

Mais sort funeste
Dans la conteste
Soudain il reste
Séparé des siens.

En cette détresse
Combattant sans cesse
De c'bois son adresse
Se fait un appui.

Là, seul, plein d'audace
Au nombre il fait face.
Accourez de grace,
Ou c'est fait de lui.

JEANNE D'ARC.

Alerte, chevaliers, parcourons toutes les routes de cette forêt, sauvons notre roi, voilà la plus belle réponse à lui porter.

DUNOIS.

Alerte.

(Il sort suivi de quelques chevaliers)

SCENE XIV.

JEANNE D'ARC, PIERRE, POTHON, LAHIRE, Pages.

PIERRE.

Tu vois, bonne Jeannette, je n'aurais pu vivre loin de toi, j'ai osé te suivre.

JEANNE D'ARC, *prenant sa lance et son bouclier.*

Adieu, Pierre, le danger de notre roi ne me laisse qu'une pensée, je vole à sa défense.

SCENE XV.

Les Mêmes, CHARLES VII, quatre Bucherons, *portant des fagots et leur hache.*

CHARLES, *il est revêtu d'un manteau.*

Il n'est plus tems, jeune fille. Les destins et le nombre l'emportent, toute l'armée anglaise occupe cette forêt, et sans le secours de ces bons villageois, qui m'ont couvert de ce manteau et guidé par des sentiers inconnus, je serais déjà peut-être tombé en son pouvoir.

JEANNE D'ARC, *aux chevaliers qui sont restés près d'elle.*

Courrez chevaliers, et ramenez Dunois. (*Les chevaliers sortent*) Et vous hommes des champs qui pratiquez cette contrée, ne connaissez-vous aucun abri, aucun azile?

LE BUCHERON.

Hélas non!

CHARLES.

Hé bien, sachons mourir.

JEANNE D'ARC

Ah! Sire quelle pensée!

CHARLES.

Puisque tout secours nous abandonne.

JEANNE D'ARC, *levant sa main vers le ciel.*

Et celui-là pour qui le comptez-vous? oui, ce trouble... cette voix accoutumée à parler au cœur de la bergère, y retentit encore. Votre salut, ô mon roi, n'est pas éloigné. Cette tour vous offre un réfuge certain.

CHARLES.

Y songes-tu? cette masure isolée, délaissée par l'Anglais lui-même pour son incommodité ne peut que nous livrer plus promptement...

JEANNE D'ARC.

N'importe, il faut que j'obéisse à la voix qui m'appelle, (*elle fait quelques pas vers la tour et s'arrête.*) si mes pressentimens sont faux, je reviens, ô mon Roi, mourir à vos côtés.

(*Elle entre dans la tour.*)

CHARLES, *à Pierre.*

N'entends-tu pas la marche des ennemis.

PIERRE, *écoutant.*

Vraiment oui, ce sont eux. . . . . .

CHARLES, *aux bucherons en tirant son épée.*

Rangez-vous près de moi.

PIERRE.

Hé, morgué, il y a toujours tems pour périr. Excusez, sire, la liberté qu'ose prendre un malheureux (*aux bucherons*) Garçons, grimpez sur ces arbres, abattez-moi des branches, et vous sire, (*Il lui présente sa ceinture qui doit lui servir à serrer le manteau dont il est couvert*) daignez consentir à voiler instant Votre Majesté.

CHARLES.

Que me proposes-tu?

PIERRE.

AIR : *du Ménage de garçon.*

Jarni, pour le bien de la terre,
L'soleil se cache quelques fois,
A vos enfans sauvez un père,
La Franc' vous parle par ma voix.

J'sais bien que mon offrande est mince,
Mais morgué, sire, croyez moi.
L'humble habit qui sauve un bon prince
Vaut mieux qu'tout l'or d'un méchant roi.

CHARLES.

Tu dis bien, pâtre; un monarque appartient plus à son pays qu'à lui-même. (*Il met la ceinture et serre son manteau.*)

JEANNE D'ARC, *au haut de la tour.*

Sire, le ciel ne m'a pas trompée : un prodige de zèle et d'industrie, un chemin couvert conduit de cette tour jusque sous les remparts d'Orléans. Venez, Sire, tout est sauvé.

CHARLES.

O fortune! (*Il va pour entrer dans la tour.*)

SCENE XVI.

Les Mêmes, SUFFOLK, Soldats anglais.

SUFFOLK, *paraissant au haut de la montagne avec un grand nombre de soldats.*

Alte-là.

CHARLES, *s'arrêtant tout-à-coup.*

Ciel!

PIERRE, *aux bucherons.*

Comment sarpedié, voilà la nuit qui approche et pas un fagot de fait.

CHARLES, *se mêlant parmi les bucherons.*

Eh! il y a des momens où l'on ne fait pas tout ce qu'on veut.

SUFFOLK, *du haut de la montagne.*

Soldats, entrez dans cette tour, et voyez si Charles ne s'y est pas réfugié.

(*Deux soldats entrent dans la tour.*)

Toi, Storp, fais investir tous les passages, interroge, examine, et viens m'aviser ici de tout ce que tu auras découvert.

(*Storp s'éloigne avec quelques soldats.*)

PIERRE, *aux Bucherons.*

Allons donc, vous autres, vous voyez bien que ça ne vous regarde pas.

CHOEUR, Final de l'AIR : *Ça n' devait pas finir com' ça.*

Nos fil's sont plus fin's qu'on ne croit.
On ne prend pas tout ce qu'on voit. (*bis.*)

UN SOLDAT, *sortant de la tour.*

Personne, général.

SUFFOLK.

Paysans, n'avez-vous vu aucun Français fuir de ce côté?

PIERRE, *travaillant.*

AIR : *Ça n' devait pas finir comm' ça.*

Un jour Lucas près d' la fontaine
Vit sur l' corset de Madelaine
Un bouquet d'roses et de jasmin,
Soudain v'la qu'il y met la main.
Mais oui da,
Au lieu d'ça
Queu, taloche
L' gros Lucas empoche.

SUFFOLK.

Voulez-vous bien me répondre?

PIERRE *et les Bucherons.*

Nos fill's sont plus fin's qu'on ne croit,
On ne prend pas tout ce qu'on voit. (*bis.*)

SUFFOLK.

Téméraires! vous raillez, je pense. (*A part.*) Ceci m'est suspect. (*Il regarde les bucherons les uns après les autres, et s'arrête auprès de Charles.*) Qu'allais-tu faire dans cette tour?

CHARLES.

J'allais.... chez moi.

SUFFOLK, *étonné.*

Chez toi?

PIERRE.

Pardine, pourquoi pas? vous avez brûlé not' chaumière. J'ons pris ce château que vous aviez laissé là: ça fait quitte.. Mais travaillez donc, paresseux.

SUFFOLK.

Non, vous allez me suivre.

PIERRE.

Tiens, est-ce que monseigneur aurait besoin de fagots?

SUFFOLK.

Je m'assure de vous.

PIERRE.

Ah! c'est différent! c'est donc à dire que je sommes vos prisonniers?

SUFFOLK.

Oui.

CHARLES, *faisant un mouvement d'indignation.*

O ciel! ne pouvoir me servir de mon épée!

PIERRE, *à Charles.*

Ne bougez pas.

SUFFOLK.

A qui parles-tu donc?

PIERRE.

Pardine, à vos soldats qui ont l'air de s'émouvoir comme si je voulions faire résistance. Oh! ben oui, des paysans comme nous. (*Aux bucherons.*) Vous entendez, amis, encore un déménagement avant terme. Monseigneur, de sa grace, dit comme ça que pour sa porlitique, sa justice, le droit des gens, faut que je le suivions... Eh bien! tope.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Pourquoi ferions-nous résistance,
Je sommes faits à ces coups-là.
Tu sais comm' moi que l'espérance
Est l'meilleur remède à tout ça.
Tel aujourd'hui reste en arrière
Qui demain sera le plus fort.
N'faut pas pour ça blâmer la guerre,
C'est le battu qu'à toujours tort.

SUFFOLK, *avec force.*

Allons, marchez.

PIERRE.

Ah! monseigneur, une grace. Souffrez au moins que je fassions not' paquet, que je ramassions, avant de partir, les guenilles qui sont là-dedans, et surtout une pauvre cruche de vin que j'ons sauvée de tant de bagarres. Vous le savez, monseigneur, la petite goutte, c'est le dernier ami du pauvre.

PIERRE, *à Charles.*

Allons, mon garçon, hâtons-nous.

LE SOLDAT, *qui est à la porte de la tour lui bouchant le passage.*

On ne passe pas.

PIERRE, *au soldat.*

Tiens, est-ce que vous êtes plus maîtres que votre maître, vous autres. — Mon général, dites-leur donc.

(*Suffolk fait un signe et le soldat se range.*)

C'est ça, rangez-vous. (*Charles entre dans la tour en serrant la main de Pierre.*) Et toi, mon garçon, n'oublie

rien... La cruche sous l'escalier à droite...; dépêchons, monseigneur attend... Quoi ! tu ne la trouves pas : oh ! le maladroit ; vous verrez qu'il faudra que j'y aille moi-même. — Pardon, monseigneur, c'est l'affaire d'une minute. (*Il entre.*)

SCENE XVI.

SUFFOLK, Soldats Anglais, FASTOL.

FASTOL.

Aux armes, Anglais, aux armes !

SUFFOL.

Qu'est-ce ?

FASTOLk.

Charles guidé par quelques bucherons, s'est dirigé de ce côté; il s'est arrêté à cette place, où il s'est réuni à la fille diabolique.

SUFFOLk.

Qui, le dauphin ?

FASTOL.

Lui-même.

SUFFOLk, *s'élançant vers la tour.*

Par Saint-Georges ! ils sont pris tous les deux.

FASTOL.

Est-il possible ?

SUFFOLk.

Le dauphin vient d'entrer dans cette tour.

FASTOL.

Damnation, il est sauvé.

SUFFOLk.

Sauvé, dis-tu ? Soldats, avancez tous.

CHOEUR DE SOLDATS, *agitant leurs armes en signe de joie.*

Honneur, honneur,
Au grand vainqueur
Qui d'un seul coup prend la France,
Le destin récompense
Et son génie et sa valeur.

FASTOL, *faisant taire les soldats.*

Trente fois damnation, vous avez pris rien du tout. Apprenez qu'un souterrain tout neuf communique de cette tour dans les fossés de la ville.

SUFFOLk.

O ciel !

FASTOL.

Apprenez que la Hire, le Chabanne, le Dunois sont retombés sur nous.

SUFFOLk.

Eh bien !

FASTOL.

AIR : *Ballet des Pierrots.*

Eh ! bien voyez notre détresse,
Nous tenions, grace à nos exploits,
Leurs vivres, leurs drapeaux, leur caisse ;
Quand ils ont paru tous les trois.
Au diable alors nos espérances :
Ils ont repris, tombant sur nous,
Argent, drapeaux et subsistances ;
Il ne nous reste que les coups.

SUFFOLK.

Par satan !

FASTOL.

Et dans ce moment même, le Dunois, les vivres et la femme infernale, entr nt ensemble dans la ville par une poterne toute neuve aussi, qui donne dans la maison du sénéchal.

SUFFOLK, *avec la plus grande joie.*

Du sénéchal ! — Paix, nous serons vengés.

FASTOL.

Que Dieu entende ! mais comment ?

SUFFOLK, *à part à Fastol.*

Comment ? La femme de cet homme, plus simple encore que lui, trompée par des soins qui, sous couleur d'amour, visaient à me donner des intelligences dans la place, a donné dans le piége. Elle n'est point insensible à mes hommages. — Viens ; la poterne dont elle dispose sera plus funeste aux ennemis qu'ils ne le pensent. — Demain, nous serons dans Orléans.

FASTOL, *aux soldats.*

Goddem, chantez donc.

CHŒUR.

AIR : *Ah quel plaisir, ah quel bonheur !*

Honneur, honneur,
Au grand vainqueur
Qui, d'un seul coup, prend le France.
Le destin récompense
Et son génie et sa valeur.

SUFFOLK.

Ce noble élan de votre cœur
Est ma plus douce récompense.
Les trésors de la France
Payeront cet hommage flatteur.

CHŒUR.

Honneur, honneur,

Suffolk s'éloigne suivi de tous ses soldats.

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente l'intérieur de la cour du Sénéchal; des armes en faisceaux sont placées çà et là. Jeanne d'Arc est endormie sur un banc, et le peuple d'Orléans est rangé respectueusement autour d'elle. Il fait nuit.

Ceci rappelle le beau tableau de M. Roench, *représentant le bivouac de l'Empereur à Wagram, exposé au salon de* 1811.

SCENE PREMIERE.

DUNOIS, JEANNE D'ARC, POTHON, PEUPLE, SOLDATS.

(Après quelques mesures de l'air, le peuple s'éloigne de Jeanne, et Dunois chante à demi-voix.)

DUNOIS.

AIR : *nouveau de Doche.*

Dors chaste fille, appui de notre France,
Ne troublons pas ton utile repos.
C'est le sommeil de l'innocence,
Mais ce sera le réveil du héros.

Sous l'œil de la reconnaissance
Goûte un instant les douceurs de la paix:
Autour de toi, pour ta défense,
Veillent ta gloire et tes bienfaits.

CHOEUR.

Dors chaste fille, etc.

(Le jour paraît peu à peu.)

SCENE II.

Les mêmes, BERTHOLD.

BERTHOLD.

Place, place, c'est moi.

DUNOIS.

Silence.

BERTHOLD.

Pourquoi cela?

DUNOIS, *lui montrant Jeanne endormie.*

Jeanne d'Arc repose.

BERTHOLD, *à demi-voix.*

Ah ! c'est mon avis. Elle et moi, dès notre entrée dans la ville, nous sommes assez donné de peines pour distribuer les vivres dans les différens quartiers ; et, sans me vanter, je puis dire que j'ai savamment profité de l'occasion pour ranimer le courage de nos habitans. Peuple, me suis-je écrié :

AIR : *le Bonheur en famille.*

Dans ce secours inattendu
De ton roi vois la bienfaisance.
Brave homme, m'ont-ils répondu,
Peins lui notre reconnaissance.
Qu'il soit bien sûr de notre foi,
D'après les biens que tu nous livres
Nous mourrons tous pour notre roi.
Tant qu'il nous fournira des vivres.

DUNOIS.

En effet, c'est très-éloquent.

BERTHOLD.

Mais voici qui va nous retenir tous.

DUNOIS.

Quoi donc ?

BERTHOLD.

Ah ! un événement qui mettra bien du monde à table : la paix.

TOUS.

La paix ?

BERTHOLD.

Oui, la paix, proposée par Suffolk lui-même.

DUNOIS.

Se pourrait-il ?

BERTHOLD.

Point de doute, le sénéchal qui était son prisonnier vient d'être renvoyé pour garant de ses intentions. Il a couru bien vîte embrasser sa femme, et l'émissaire qui l'a accompagné est à cette porte, où il attend l'honneur d'être admis devant vous.

DUNOIS.

Qu'il vienne.

BERTHOLD.

Le voici.

SCENE III.

Les mêmes, LE SÉNÉCHAL, FASTOL.

LE SÉNÉCHAL.

Oui, nous voici, mes chers compatriotes. Je vous présente le seigneur Fastol, excellent compagnon de route; il m'a fait rendre à chaque poste les honneurs dus à mon rang.

FASTOL.

Jean d'Orléans, le généralissime de l'armée anglaise, le comte de Suffolk, m'a donné ordre de venir mettre en ta main ce message.

DUNOIS.

Donne.

CHOEUR.

AIR : *de Doche.*

Douce espérance !
Ecoutons tous,
Faisons silence,
Ecoutons tous.

DUNOIS, *lisant.*

» Brave Dunois, chaste guerrière,
» Convaincu que dans sa colère
» Le ciel s'est armé contre nous.
» Pour éviter perte plus grande
» Le duc de Bedford me commande
» D'aller moi-même à votre roi
» Offrir la paix.

CHOEUR.

Douce espérance, etc.

JEANNE D'ARC, *endormie.*

O pauvre France
Prends garde à toi.

DUNOIS.

Jeanne d'Arc a parlé je croi ?

CHOEUR.

Non c'était moi, non c'était moi.

DUNOIS.

Eh ! bien silence.

(*Il continue à lire*)

» Venez à Charles sept me présenter tous deux,
» Mon ordre vous assure une libre sortie.

CHOEUR.

O jour heureux !

JEANNE D'ARC.

O perfidie !

DUNOIS, *au peuple.*

Vous l'entendez, Janne d'Arc a parlé,
Son dieu l'éclaire,
Que ce mystère
Soit révélé.

CHOEUR.

Oui dieu l'éclaire,
Que le mystère
Soit révélé.

FASTOL, *à part.*

O ! sort contraire
L'enfer l'éclaire
Notre mystère
Est dévoilé.

DUNOIS, *s'approche doucement de Jeanne d'Arc et continue à lire.*

» Mon ordre vous assure une libre sortie.

JEANNE D'ARC.

O perfidie!

DUNOIS.

» Je vous attends, partez. »

JEANNE D'ARC, *se reveille et saisit le bras de Dunois.*

Non arrêtez

(*Elle se lève.*)

Tout près de vous se cache un traître.

CHOEUR.

Quoi, près de nous ? où peut-il être?

JEANNE D'ARC, *cherchant des yeux.*

Oui, je le vois un traître est là.

TOUS.

Fais nous connaître
Quel est ce traître,

JEANNE D'ARC, *montrant Fastol.*

Le voilà.

Oui, voilà le messager insidieux que Dieu m'offrait dans mon songe. Une autre lettre dont il est porteur prouve la perfidie de la première. — Donnez-moi ce casque.

(*Dunois enlève le casque de Fastol et le présente à Jeanne d'Arc qui aperçoit la lettre cachettée.*)

Voici la lettre.

(*Elle l'arrache du casque.*)

Sénéchal, elle est adressée à votre épouse.

DUNOIS, *au sénéchal.*

Lisez vîte.

LE SÉNÉCHAL.

Mais, seigneur, ma dignité, ce témoin....

DUNOIS, *en montrant Fastol.*

Qu'on éloigne cet homme, et qu'on le garde à vue.

FASTOL, *en sortant.*

Damnation !

(*Il est suivi de quelques soldats.*)

SCENE IV.

Les mêmes, excepté FASTOL.

LE SÉNÉCHAL, *après avoir lu.*

Je ne m'en doutais que trop : Suffolk ose prier ma femme de lui ouvrir cette poterne ; il requiert un rendez-vous ici, et à cette heure même.

DUNOIS.

Vous l'entendez, Français, à cette heure même où il dit qu'il va nous attendre près le camp du roi.

TOUS.

Ah ! le traître !

JEANNE D'ARC.

N'en doutez pas, Français, l'intention de l'ennemi, en nous attirant hors de la ville, et en requérant ici l'entretien d'une femme, n'est autre que de venir épier lui-même s'il ne pourra introduire son armée par cette poterne qui nous a servis ; et je connais Suffolk assez téméraire pour cette entreprise.

DUNOIS.

Eh bien, que faire?

JEANNE D'ARC.

Par Saint-Michel, le laisser venir et tourner sa fourbe contre lui.

LE SÉNÉCHAL.

Oui, et son amour contre moi.

JEANNE D'ARC.

Silence ! Vous, habitans d'Orléans, venez seconder les dispositions que le ciel m'inspire pour vous sauver. Que tous les signes de la paix, que tous les signes du bonheur

éclatent dans Orléans ; que le bruit des cloches, le son des musettes répétés par tous les échos ; que mille feux jaillissans par-dessus les murs, fassent croire à Suffolk que nous sommes les dupes de sa perfidie.

AIR : *nouveau de Doche.*

Partout que l'on prépare
Ces emblêmes heureux.
Peuple, ne sois avare
De fêtes ni de jeux.
Si la dépeuse est grande
L'Anglais y pourvoira,
C'est lui qui la commande
C'est lui qui la payera.

(*Elle sort à la tête du peuple, qui répète les 4 derniers vers.*)

SCENE V.

DUNOIS, LE SÉNÉCHAL, BERTHOLD.

LE SÉNÉCHAL, *arrêtant Dunois et Berthold.*

Messeigneurs, un mot, de grace ; vous êtes hommes de sens et de savoir, permettez que je vous demande un petit conseil.

DUNOIS.

Qu'est-ce ?

LE SÉNÉCHAL.

Certainement j'adore ma patrie, c'est connu ; et depuis vingt-sept ans je touche le revenu de ma charge avec une ponctualité qui n'a pas d'exemple ; mais il me semble que l'héroïne va un peu vite dans cette affaire.

DUNOIS.

Pourquoi donc ?

LE SÉNÉCHAL.

Elle exige que je reçoive chez moi un homme qui fait profession d'aimer ma femme, et qui ce matin a osé devant moi lui dire qu'il l'adorait.

DUNOIS.

Eh bien ! après ?

LE SÉNÉCHAL, *à Bertold.*

Comment, eh bien ?

AIR : *Nous nous Marierons.*

Hardi comme il est,
Galant et coquet
Ne pourrait-il pas?...

DUNOIS.

Ensuite?

LE SÉNÉCHAL, *à Dunois.*

Petit à petit,
Ou bien comme on dit
De file en aiguille..

DUNOIS.

Ensuite?

LE SÉNÉCHAL, *à Berthold.*

Promettant fort,
Dans son transport...

DUNOIS.

Ensuite?

LE SÉNÉCHAL, *à Dunois.*

Se hazarder
Et demander...

BERTHOLD.

Ensuite?

LE SÉNÉCHAL.

Ma foi, messeigneurs,
A vous les honneurs.
Mais je n'aime pas la suite.

DUNOIS.

Insensé! pour quelques douceurs bannales, vous oseriez vous opposer au salut de la patrie?

BERTHOLD.

A la gloire brillante qui vous attend vous-même?

LE SÉNÉCHAL.

Diantre, vous appelez cela de la gloire! Ce que c'est que le grand monde. Hélas! messeigneurs.

AIR: *Que d'établissemens nouveaux.*

Je consentirais volontiers
A ce que de moi l'on espére,
Mais on a pris Paris, Poitiers,
Tous les maris ont eu beau faire.
Ainsi vos vœux sont superflus,
Nous échoûrions dans l'entreprise.
Dans une ville un sot de plus
Ne l'empêche pas d'être prise.

DUNOIS.

Ni un sot de moins.

LE SÉNÉCHAL.

C'est possible. — D'ailleurs, je suis persuadé que ma femme elle-même ne consentira à rien.

SCENE VI.

Les mêmes, LA SÉNÉCHALE.

LA SÉNÉCHALE, *apportant un petit drapeau.*

Vous vous trompez, monsieur, je consens à tout, et voici le signal tout prêt.

LE SÉNÉCHAL.

Comment, madame?

LA SÉNÉCHALE.

Allons donc, monsieur, conservez votre dignité. — Comte de Dunois, Jeanne d'Arc vient de me faire entendre le vœu de la patrie, et j'y souscris de mon cœur tout français. Elle vient de placer autour de cette enceinte la majeure partie de nos forces; mais persuadée que l'ennemi ne s'engagera pas dans ce souterrain qu'il ne vous ait vu hors du rempart, elle vous attend avec le reste de nos braves, à la porte même où Fastol, par l'ordre de Suffolk, doit favoriser votre sortie.

DUNOIS.

J'y cours.

SCENE VII.

BERHTOLD, LE SÉNÉCHAL, LA SÉNÉCHALE.

LA SÉNÉCHALE.

Vous, monsieur, placez ce drapeau.

LE SÉNÉCHAL.

Quoi! moi-même?

LA SÉNÉCHALE.

Allons, point de retard.

LE SÉNÉCHAL.

Mais, madame, savez-vous bien qu'en cette affaire, il y va....

LA SÉNÉCHALE.

Du salut d'Orléans.

AIR : *Toujours de trinquer avec nous.*

Félicitons-nous, croyez-moi,
De cette préférence ;
Nous allons sauver notre roi,
Sauver toute la France:
Pour quelques douceurs:
Pour quelques faveurs ;
L'aubaine est assez bonne,
J'en ai tant ouï
De vous et d'autrui
Qui n'ont sauvé personne.

(*A la cantonade*)

Et vous amis, exécutez les ordres de Jeanne d'Arc.

SCENE VIII

Les mêmes, PIERRE, *domestiques du sénéchal, apportant des fleurs.*

PIERRE.

Tout est prêt, madame, et voici nos fleurs.

LE SÉNÉCHAL.

(*Après avoir planté sur le mur du fond le petit drapeau*). Tiens, quel est ce nouveau visage chez moi?

LA SÉNÉCHALE.

J'ai cru d'Arc m'a répondu du zèle et de l'intelligence de ce garçon

(*On ôte les armes, et on place des fleurs tout autour de la cour.*)

PIERRE.

AIR : *Et gai ; gai, gai, mon officier.*

Eh ! gai, gai, gai, vite éloignons
Tous ces signes d'alarmes ;
Vite à ses armes
Opposons
Des fleurs et des festons.

LA SÉNÉCHALE.

Par ces métamorphoses
Trompons nos ennemis.
Combattre avec des roses
Aux femmes est permis.

CHŒUR.

Eh ! gai, gai, gai, etc.

SUFFOLK, *à part.*

Ouais, aurait-elle plus d'esprit que je ne pensais ? — Le signal tarde bien. (*Il va vers la porte du fond.*)

LA SÉNÉCHALE,

Qu'avez-vous donc, général ?

SUFFOLK, *revenant.*

Oh ! rien, madame.

LA SÉNÉCHALE.

Vous paraissez inquiet.

SUFFOLK.

J'avoue que vos doutes, vos rigueurs... ne me laissent pas sans émotions, et je vois qu'il faut jurer sérieusement à vos pieds.

LA SÉNÉCHALE.

Ah ! milord, c'est inutile.

SUFFOLK.

Non, madame, il faut que j'y tombe. (*à part.*) Orléans vaut bien un faux serment.

LA SÉNÉCHALE.

Y pensez-vous ?

SUFFOLK.

Oui, madame; que ce baiser déposé sur votre main...

SCÈNE XII.

Les mêmes, LE SENECHAL.

LE SÉNÉCHAL, *paraissant tout-à-coup.*

Un baiser ! alte-là, c'est trop fort.

SUFFOLK, *en riant.*

Ah ! ah ! c'est toujours le cher sénéchal; (*après un moment de silence.*) mais, maligne dame, auriez-vous eu l'inde vous jouer de moi ?

LE SÉNÉCHAL.

Pourquoi non ?

(*On entend quelques coups de canon.*)

SUFFOLK, *avec joie.*

Ah ! — eh ! bien, ailleurs, vous n'êtes que mes seconds.

LE SÉNÉCHAL *et sa femme.*

Qu'est-ce à dire ?

(Le canon continue.)

SUFFOLK.

AIR : *Où allez-vous ?*

Ah ! vous aimez les grands moyens
Et les perfides entretiens,
Vous en faites l'annonce ;
C'est bien.
Mais voici ma réponse,
Vous l'entendez bien.

(Le canon redouble.)

LE SÉNÉCHAL.

Quel est donc ce bruit ?

SUFFOLK.

Bagatelle, ce sont mes gens qui célèbrent mon entrée dans Orléans.

(Il va ouvrir la porte du fond.)

LE SÉNÉCHAL.

Votre entrée ?

SUFFOLK.

Oui, voici l'instant où je m'en empare, *(Il tire son épée.)* et toute mon armée est à cette porte. Entrez Arundel, Strafford, Salisbury, soutiens de l'Angleterre.

SCENE XIII.

Les Mêmes, JEANNE D'ARC, DUNOIS, CHARLES VII, CHABANNE, POTHON, LAHIRE, Peuple d'Orléans, pages, soldats.

(On voit paraître à travers la porte l'armée française, et en avant Charles, Jeanne, Dunois, etc.)

CHOEUR, *dans les souterrains.*

Vive France, vive Charles sept.

SUFFOLK, *voyant entrer les Français.*

Que vois-je ?

JEANNE D'ARC.

Suffolk rends ton épée.

(Par toutes les coulisses on voit entrer des soldats qui entourent Suffolk.

SUFFOLK, *rendant son épée à Jeanne.*

Damnation.

JEANNE D'ARC.

Gentil dauphin.

AIR : *Partant pour la Syrie.*

Quand reçus de mon maître
Noble fer qu'il portait,
Je dis, mourrai peut-être,
Mais paierai ce bienfait.
Le ciel ne m'a trompée
En mes ardens souhaits
J'acquitte ton épée
Par celle de l'Anglais.

(*Elle lui présente l'épée de Suffolk.*)

CHARLES.

Je la reçois. — Comte de Suffolk, vous êtes mon prisonnier, mes braves au lieu de répondre à la fausse attaque que vous aviez dirigée sur mon camp, ont marché sur votre armée : Surprise et engagée en nos fossés, elle n'a pu résister, sa déroute est complete : mais à dieu ne plaise, que je veuille abuser de ma victoire; retournez vers le duc de Bedfort et disposez-le à accepter une paix qui peut encore vous être honorable.

(*Il lui rend son épée.*)

SUFFOLK.

Par St.-Georges, sire, j'y mettrai mes soins, car vrai dieu vous avez plus d'esprit que nous.

(*Il sort et quelques chevaliers lui servent d'escorte.*)

CHOEUR.

Air nouveau.

Honneur à Charle, à sa troupe invincible;
L'Anglais enfin subit sa loi.
Pour le Français rien d'impossible
Lorsqu'il est guidé par son roi.

SCENE XIV ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, excepté SUFFOLK.

CHARLES.

Habitans d'Orléans ! je n'oublierai jamais votre honorable résistance. Mais toi, brave Jeanne d'Arc, tes exploits brillans, le service que tu viens de me rendre te valent prompte récompense; c'est devoir pour mon cœur, c'est besoin pour mon trône que je te fixe près de moi; choisis donc parmi mes plus nobles chevaliers celui que tu veux honorer du nom de ton époux.

JEANNE D'ARC.

Moi, sire, j'oserais concevoir tel désir.

AIR :

Je suis née au village,
Obscurs sont mes parens.

CHARLES.

Tu t'es par ton courage
Placée aux premiers rangs.

JEANNE D'ARC.

Humble et simple bergère.

CHARLES.

Tu bats nos ennemis.

JEANNE D'ARC.

Je n'ai maison ni terre.

CHARLES.

Tu sauves ton pays.

AIR : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

Ne crains pas d'élever trop haut
Tes vœux et ma reconnaissance,
Chacun ici sait ce que vaut
L'honneur d'une telle alliance.
Le sort eut beau te mal placer,
Ta gloire à l'orgueil doit suffire,
Et l'on reçoit sans s'abaisser
La main qui relève un empire.

DUNOIS

Vrai dieu ! sire, c'est penser royalement.

CHABANNE.

Et si pour réparer mes tors envers l'héroïne, mon roi me permet de me mettre sur les rangs.....

CHARLES.

Qu'on la laisse répondre.

JEANNE D'ARC.

Sire, dieu, m'est témoin combien j'honore les amis de mon roi, il est même tel d'entre eux que ma vraie amitié suivra partout, mais pour ce qui est d'hymen, il n'est heure d'y penser. Dieu m'a donné plus noble mission. Braves amis, remplissons dès ce moment le plus cher et le dernier de mes désirs ! allons faire sacrer à Rheims notre

roi, que je voye le bonheur de la France, et que dieu dispose ensuite à son gré de celui de Jeanne d'Arc.

CHŒUR FINAL.

Honneur à Charle, à sa troupe invincible,
L'Anglais enfin subit sa loi.
Pour le Français rien d'impossible
Quand il est guidé par son roi.

JEANNE D'ARC, *au public.*

AIR : *du Pot de fleurs.*

Du sein d'une obscure chaumière
Accourant pour venger mon roi,
Aux cœurs français j'ai voulu plaire
Ai-je trop présumé de moi?
De mes travaux, peuple de France,
Je ne demande qu'un seul prix,
Quand j'ai battu tes ennemis
Daigne aux miens imposer silence.

LE CHŒUR, *reprend.*

Honneur à Charles, etc.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

Dumolard Henri François Étienne Elizabeth Orce

LE ROMAN D'UN JOUR,

COMEDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. DUMOLARD ET MARIO C***.,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 2 Avril 1812.

DE L'IMPRIMERIE DE VERAT, RUE SAINT-SAUVEUR, N°. 41.

PRIX 1 FRANC 25 C.

A PARIS,

Chez Mme. MASSON, Libraire, Éditeur de Pièces de Théâtre, de Musique et de Librairie, rue de l'Échelle-Saint-Honoré, N°. 10.

1812.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mme. DE BREMONT, Grand' Mère de Clarisse.....	Mme. BODIN.
GERTRUDE, sa vieille Gouvernante..	Mme. DUCHAUME.
CLARISSE.....	Mme. DESMARES.
SUZETTE, Jeune Villageoise au service de Clarisse.....	Mme. ST. AULÈRE.
Mr. DUROCHER, Voisin de Mme. de Bremont.....	Mr. FONTENAY.
Mr. DE LUZY, Époux prétendu de Clarisse.....	Mr. GUÉNÉ.
JACQUOT, Valet de Mr. de Luzy....	Mr. ÉDOUARD.

La Scène se passe à la campagne, dans les jardins de Madame de Bremont et de Monsieur Durocher, qui ne sont séparés que par un treillage à hauteur d'appui. On voit, au fond du Théâtre, à gauche, la Maison de Monsieur Durocher, et un petit Pavillon attenant. La Maison de Madame de Bremont est dans le fond, à droite; on en voit une partie.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *N'en demandez pas davantage.*

Ce roman que vous allez voir,
Dure au plus, une heure, je gage,
C'est ce qui me donne l'espoir
Qu'il obtiendra votre suffrage.
Maint roman fameux
Vous plairait bien mieux,
S'il ne durait pas davantage. *(bis.)*

NOTA. La partition se trouve chez M. DOCHE, Chef d'Orchestre du Théâtre du Vaudeville, au Vaudeville.

LE ROMAN D'UN JOUR,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES.

SCENE PREMIERE.

(Dans le jardin de M. Durocher. M. Durocher sortant de sa maison.)

DUROCHER, *à part, en se fouillant.*

Il n'est pas là dedans!...que diable en ai-je fait ? il faut que je l'aie perdu chez Mme. de Bremont ; allons le chercher ; mais taisons-nous : ce n'est plus quand nous avons soixante ans, que les femmes nous pardonnent des étourderies.

AIR. *Lon lan la landerirette.*

Autrefois, quoique volage
Et n'ayant qu'à demander,
Je gardais, en homme sage,
Ce qu'on daignait m'accorder ;
Mais on ne sait plus, à mon âge,
Ni rien prendre ni rien garder.

SCENE II.

(Dans le jardin de Madame de Bremont.)

SUZETTE, JACQUOT.

SUZETTE.

Ah ! te voilà Jacquot.

JACQUOT.

Jacquot ! qu'est-ce que ça ? apprends, ma petite, que depuis que j'ai été à Paris, je m'appelons James.

SUZETTE.

James ! qu'est-ce que ça veut dire ?

JACQUOT.

Que t'es simple !...James c'est Jacquot en anglais. Un jockey ne peut pas s'appeler Jacquot. Ça serait beau, si en

sortant du spectaque, on entendait crier : Jacquot ! la voiture de M. de Luzi, Jacquot !...

SUZETTE.

Eh bien ! M. James, soit. Comment as-tu trouvé not' fête d'hier ?

JACQUOT.

Pas trop mal pour ce pays-ci.

SUZETTE.

Pour ce pays-ci !...comme Monsieur fait le fier!

JACQUOT.

Moi, fier !

AIR : *Lise épouse l'beau Gernance.*

J'te voyons encor, Suzanne,
Sous ton habit d'paysanne ;
Pour le mien on m'a donné
Un habit tout galonné.
J'mont' derrière un' bell' voiture,
Tu vas à pied, j't'aim' quoiqu'ça :
L'amour, ainsi qu'la nature,
N'connaiss' pas ces distanc' là.

SUZETTE.

J'l'sais ben, pisqu' j'nous épouserons d'main, en même temps qu'nos maîtres.

JACQUOT.

Demain ! pourquoi pas aujourd'hui ?

SUZETTE.

T'as ben raison, Jacquot (*se reprenant*), James, et ma maîtresse, j'gage, en dit autant.

AIR : *Le lendemain.*

Pour qu' l'éclat dont all' brille
Soit propre à donner d'l'amour,
On sait qu'toute jeune fille
Craint d'vieillir seul'ment d'un jour :
Mais le désir de connaître
Fait qu'la veill' d'son hymen,
Chacune d'nous brûle d'être
Au lendemain.

JACQUOT.

Et pour moi donc, queu beau jour ! il m'semble déjà qu'on m'voit passer pour aller à l'église avec mon bel habit et mes gants blancs. Tout l'monde est aux fenêtres; on m'crie : Monsieur James, Madame est charmante...Et tes bonnes amies, je crois les entendre dire avec envie : Suzette, j't'fesons not' compliment...Qu'eu joli couple !...On nous entoure ; les

violons marchent devant nous ; nous v'nons dîner, et c'est là que je brille.

AIR : *Adieu, je vous fuis bois charmans.*

L'marié, paré d'un gros bouquet,
Tient la meilleure place à table ;
Chacun lui chante son couplet ;
C'jour-là, tout l'mond' le trouve aimable.
C'beau moment est trop tôt passé,
Et plus d'un époux, je le gage,
L'jour d'ses noces, s'est amusé
Pour tout le tems d'son mariage.

SUZETTE.

Comme t'es malin ! on voit bien que t'as été apprendre le service à Paris.

JACQUOT.

Je m'y suis joliment formé, dans les antichambres.

SUZETTE.

Je le crois bien.

AIR *du ballet des Pierrots.*

Là, sitôt qu'un nigaud arrive,
A leur goût, pour qu'il puiss' servir,
Mainte soubrette, leste et vive,
Se chargeont de le dégourdir.
A déniaiser les imbéciles
All' mett' un soin particulier,
Et, pour d'venir maîtress' habiles,
All' changeont souvent d'écolier.

JACQUOT.

T'es maligne aussi, toi.

SUZETTE.

Ah ! nous autres femmes, j'n'avons pas besoin d'aller à Paris pour ça.

SCÈNE III.

Les Mêmes, GERTRUDE.

GERTRUDE.

Eh bien ! toujours ensemble ; que je vous y trouve ?

SUZETTE.

Dam', ma tante, pisqu'j'nous marions demain.

JACQUOT.

Sans doute, Madame Gertrude, i' m'semble qu'vous pouvez ben nous permettre aujourd'hui...

GERTRUDE.

Rien, Monsieur.

Air : *Fillette, fillette.* (de la soirée orageuse)

Fillette, (*bis.*)
Qu'un jeune amant guette,
Peut s'égarer en un seul jour.
A peine (*bis*) a-t-il ce qu'il souhaite,
Que l'amour s'enfuit sans retour.
Le fripon, dans une journée,
Fait quelque fois, tant de progrès,
Que son passage, à l'hymenée,
Ne laisse que de vains regrets.

SUZETTE.

Quoi ! ma tante...

GERTRUDE.

Qu'on me tourne les talons ! va trouver ta maîtresse.... (*à Jacquot.*) Et toi, ton maître t'attend.

JACQUOT.

Comment ! vous me croiriez capable...

GERTRUDE.

A votre âge, on est capable de tout.

JACQUOT, *à part.*

Comme alle a de la mémoire, la mère Gertrude !.. (*Il sort.*)

SUZETTE.

Ne pas pouvoir seulement causer une minute ! (*Elle sort.*)

SCENE IV.

GERTRUDE, Mme. DE BREMONT.

GERTRUDE.

Ah ! ces jeunes filles, combien on a de peine à les surveiller ! Heureusement que demain ce soin-là regardera son mari.

Mme. DE BREMONT.

Eh bien ! Gertrude, as-tu vu si tout est prêt pour notre fête de ce soir ?

GERTRUDE.

Je venais pour cela, Madame.

Mme. DE BREMONT.

Je veux que rien n'y manque ; je ne saurais trop prouver à ma Clarisse le plaisir que j'ai de la marier demain à un jeune homme que j'ai vu naître et que j'estime beaucoup. Il m'est doux de remplir les vœux de la mère de M. de Luzy ; c'était ma meilleure amie. En s'unissant, son fils et ma Clarisse vont assurer leur bonheur et le mien. Oui, Gertrude, il me semble qu'un si beau jour me rendra toutes mes forces.

AIR : *Muses des Jeux et des accords champêtres.*

Je rajeunis dans ma petite-fille,
Ses traits chéris me rendent mes enfans ;
En la voyant si leste et si gentille,
Je crois renaître et n'avoir que vingt ans.
Long-temps en butte aux coups de la tempête,
L'arbre, plié sous le fardeau des ans,
Quand les hivers ont dépouillé sa tête,
Avec sa fleur rajeunit au printemps.

GERTRUDE.

Il est vrai que Mademoiselle Clarisse est bien aimable.

Mme. DE BREMONT.

Elle me témoigne tant d'amitié !

GERTRUDE.

Les jeunes filles sont toutes comme ça, quand on parle de les marier.

Mme. DE BREMONT.

Clarisse a toujours été la même, et je crains qu'elle n'ait beaucoup de regret de me quitter.

GERTRUDE.

Rassurez-vous, Madame.

AIR : *Ah ! que ce c'est un métier difficile !* (Traité nul.)

Lorsqu'elle quitte la demeure,
Doux berceau de ses jeunes ans,
En s'éloignant de ses parens,
Fillette se désole et pleure ;
Mais ne croyez pas qu'elle en meure :
Ces chagrins-là durent bien peu de temps,
Mon dieu ! (*bis.*)
Ça dure si peu. (*ter.*)
Bientôt un plus joyeux langage
Est inspiré par les maris:
Quand le plaisir entre au logis,
Soudain le regret déménage.

Mme. DE BREMONT.

C'est ce que je me suis souvent dit, et je me félicite d'assurer son bonheur.

GERTRUDE.

Son bonheur ! En êtes-vous bien sûre, et M. de Luzy...

Mme. DE BREMONT.

Sa tête est légère, je le sais ; mais son cœur est toujours guidé par l'honneur. Depuis long-temps je l'observe avec soin ; et destiné dès l'enfance à ma Clarisse, il n'a jamais démenti la bonne opinion que j'ai de lui.

GERTRUDE.

Savons-nous tout ce qu'il a fait dans Paris ?

Mme. DE BREMONT.

Entraîné par une imagination ardente, il a peut être fait quelques folies; mais nous passons notre vie à en pardonner aux hommes, et l'on ne trouverait pas de maris, si l'on n'en voulait que de parfaits.

GERTRUDE.

Madame est indulgente.

Mme. DE BREMONT.

Et toi, beaucoup trop sévère. M. de Luzy a trouvé Clarisse embellie; il me pressait à tout moment, de conclure son mariage. Depuis que j'en ai fixé le jour, il paraît au comble de ses vœux, il ne quitte plus sa future. Hier encore il s'est montré fort empressé près d'elle toute la journée.

GERTRUDE.

Oui; mais au bal du soir, avez-vous remarqué avec quelle attention il regardait toutes les autres femmes?

Mme. DE BREMONT.

Je m'en suis aperçue, et je veux lui en demander la cause. Tâche toi même de faire jaser son valet.

GERTRUDE.

Ça ne sera pas difficile; quant au maître, j'espère que Madame va le gronder.

Mme. DE BREMONT.

Le gronder! je m'en garderai bien.

AIR: *Contentons-nous d'une seule bouteille.*

On fuit l'aspect d'un hiver triste et sombre,
Où le soleil, caché par des brouillards,
A nos climats, ensevelis dans l'ombre,
N'accorde plus que de faibles regards.
Le triste aspect d'un front glacé par l'âge,
Sur la jeunesse est d'un effet pareil:
Mais un sourire égaye un vieux visage;
C'est dans l'hiver un rayon du soleil.

Voici Clarisse; ne va pas l'inquiéter par tes réflexions.

SCÈNE V.

Les Mêmes, CLARISSE.

CLARISSE.

Je vous cherchais, ma bonne amie.

Mme. DE BREMONT.

As-tu quelque chose à me dire?

CLARISSE.

Non; mais être avec vous est une si douce habitude!

Mme. DE BREMONT.

Je connais quelqu'un qui va te la faire perdre un peu.

CLARISSE.

Il la prendrait plutôt avec moi, et M. de Lozy...

Mme. DE BREMONT.

Je le croyais près de toi.

CLARISSE.

Mon dieu, non! Vous savez qu'on ne l'a point vu ce matin.

Mme. DE BREMONT.

Nous étions tous fatigués de la fête d'hier.

CLARISSE.

Après le dîner, il est monté dans son appartement et il en est point encore redescendu.

Mme. DE BREMONT.

A la veille d'un mariage, [illegible] affaires, quelques parens à prévenir, [illegible] ménager?

CLARISSE.

Vous avez raison; cependant [illegible] minute.

Air [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

SCÈNE VI.

Mme. DE BREMONT, GERTRUDE, LUZY.

Mme. DE BREMONT.

Vous voici, mon ami; est-ce Clarisse ou moi que vous cherchiez ici ?

LUZY.

Toutes les deux, Madame.

Mme. DE BREMONT.

Allons, point de contrainte, aux termes où nous en sommes. Suivez-la, je vous le permets.

LUZY.

Je n'aurai pas l'impolitesse de vous laisser seule ici.

Mme. DE BREMONT.

Délaisser la petite-fille pour la grand'mère !

LUZY.

N'est-ce pas varier ses plaisirs ?

Mme. DE BREMONT.

Et vous aimez la variété ?

LUZY.

C'est un goût naturel à mon âge ?

Mme. DE BREMONT.

Nous vous en guérirons, puisque demain nous vous fixons pour jamais.

LUZY.

Pour jamais ! ce mot donne à penser.

Mme. DE BREMONT.

Il charme les cœurs bien épris, et votre amour pour ma petite-fille...

LUZY.

Elle le mérite bien, Madame; mais je crains de n'être pas encore digne d'elle et de vous.

Mme. DE BREMONT.

Vous êtes trop modeste, mon jeune ami; d'ailleurs, nous n'avons cédé qu'à vos instances.

LUZY.

Il est vrai, Madame.

Mme. DE BREMONT.

Qui peut donc vous faire craindre aujourd'hui, ce qu'hier vous paraissiez tant désirer

LUZY.

Mon cœur n'est point changé.

Mme. DE BREMONT.

Je vous crois sans peine ; ma Clarisse est si bonne, si douce, si intéressante !

LUZY.

Elle réunit tout ce qui promet le bonheur ; mais....

Mme. DE BREMONT.

Point de mais, s'il vous plaît. J'ai quatre-vingts ans ; je n'ai pas le temps d'attendre, et je brûle du désir de voir encore autour de moi des petits marmots qui m'amuseront de leur babil, me feront des niches, me casseront mes lunettes et me feront rire et pleurer tout à la fois.

LUZY.

Croyez, Madame, que mon plus cher désir est de mériter toujours l'estime et l'amitié de Mademoiselle Clarisse.

Mme. DE BREMONT.

Vous les méritez déjà, mon ami ; car, bien qu'au bal d'hier vous ayiez paru distrait et rêveur, ce n'est pas à présent que vous voudriez changer.

LUZY.

Sans doute, Madame, et je recevrai comme un bienfait la main de votre aimable fille.

(Fausse sortie.)

Mme. DE BREMONT.

Vous nous quittez ?

LUZY.

Excusez-moi, Madame ; quelques affaires me privent du plaisir de demeurer plus long-temps près de vous. (*Il sort.*)

Mme. DE BREMONT, *à part.*

Il y a quelque chose là-dessous, et son hésitation n'est pas naturelle. (*à Gertrude.*) N'oubliez pas, Gertrude, ce que je vous ai recommandé. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

GERTRUDE, *puis* JACQUOT.

GERTRUDE.

Oh ! Madame n'a pas besoin de me le recommander encore ; je suis trop curieuse de connaître d'où provient un pareil changement ! Ah ! Dieu merci, je vais tout savoir. Venez ça, Monsieur Jacquot.

JACQUOT, *à part.*

Est-ce qu'all' voudrait me faire subir un interrogatoire ?

GERTRUDE.

Vous aimez ma nièce, n'est-ce pas ?

JACQUOT.

Si je l'aime, Madame Gertrude! Ne m'avez-vous pas cent fois chassé d'auprès d'elle?

GERTRUDE.

Je t'en chasserai encore et pour toujours, si tu ne me dis pas la vérité.

JACQUOT, *à part.*

Diable!... Est-ce quelle saurait que l'autre jour, j'nous sommes embrassés dans un petit coin?... (*haut.*) Vous savez que je suis naïf.

GERTRUDE.

En ce cas, dis-moi, veux-tu toujours que ton mariage avec ma nièce se fasse en même temps que celui de ton maître?

JACQUOT.

Plutôt, s'il est possible, Madame Gertrude.

GERTRUDE.

Comment plutôt? Est ce qu'il voudrait différer, lui?

JACQUOT.

Je ne dis pas ça; mais.....

GERTRUDE.

Ton maître aurait-il changé?

JACQUOT.

Puisqu'il faut vous l'avouer, j'crois qu'oui.

GERTRUDE.

Il ne veut plus se marier? Cela ne m'étonne pas. Les promesses ne coûtent rien à ces Messieurs, et voila comme ils sont tous.

AIR: *Les trois parties du jour.*

L'amour ne réfléchit guère
Dans ses plans, dans ses discours;
Et sa méthode ordinaire
Est de s'avancer toujours.
De loin, sans aucun scrupule,
Il promet de s'engager;
Mais, en faux brave, il recule
A l'approche du danger.

JACQUOT, *à part.*

Tiens, comme all' sait ça! est-ce qu'all' a fait reculer l'amour, donc?...

GERTRUDE, *avec un soupir.*

C'est pourquoi je suis encore fille.

JACQUOT, *haut.*

Mon maître veut toujours se marier, mais c'est avec une

autre personne que Mlle. Clarisse, voilà toute la différence.

GERTRUDE.

Avec une autre personne?

JACQUOT.

Charmante, ma foi.

GERTRUDE.

Oui, quelque coquette! Comment se nomme-t-elle?

JACQUOT.

Il n'en sait rien, ni moi non plus.

GERTRUDE.

Où demeure-t-elle?

JACQUOT.

Nous l'ignorons.

GERTRUDE.

Quelle est sa famille, sa fortune?

JACQUOT.

Nous ne les connaissons pas.

GERTRUDE.

Où ton maître l'a-t-il vue?

JACQUOT.

Nulle part.

GERTRUDE.

Il en aura sans doute entendu parler.

JACQUOT.

Jamais.

GERTRUDE.

Qui pourrait donc l'avoir séduit en elle?

JACQUOT.

Ah! dame! voilà le *hic*.

AIR : *De la parole.*

Regards vifs et joyeux souris,
Teint de lys et bouche vermeille;
A peine on pourrait dans Paris
Trouver une beauté pareille:
Enfin, à ce minois fripon,
Dont mon maître à bon droit raffole,
Il ne manque rien qu'un seul don;
Mais ce défaut même est fort bon.

GERTRUDE, *avec dépit.*

Que lui manque-t-il?

JACQUOT.

La parole.

GERTRUDE.

Ton maître aimerait une femme muette? il n'y en a cependant pas dans ce pays.

que mon temps; mais je retourne chez moi. Sans adieu, M. de Luzy.

(Il entre dans le fond, du côté de la maison de Madame de Bremont.)

SCENE X.

LUZY, JACQUOT.

LUZY, *à Jacquot*

Serait-ce ce portrait qu'il aurait perdu?

JACQUOT.

A son âge, Monsieur, on ne porte plus de ces bijoux-là. (*A part.*) N'oublions pas c'que j'ai promis à la tante de Suzette. Allons, Jacquot, mon garçon, tâche de mentir; montre-toi digne de porter ton habit de jokey.

LUZY.

Que marmottes-tu donc là?

JACQUOT.

J'dis, Monsieur, que je crois avoir trouvé la personne...

LUZY.

Tu l'as trouvée?

JACQUOT.

Oui, Monsieur, elle était dans une superbe calèche; c'est bien la plus belle blonde!...

LUZY.

Imbécille, c'est une brune.

JACQUOT.

La voiture allait si vî e...à quatre chevaux.

LUZY.

Le butor qui vient me faire une fausse joie.

JACQUOT.

Si j'avais eu le portrait, j'aurais pu confronter tout de suite, et si Monsieur voulait me le confier.

LUZY.

Moi! te confier ce portrait!

JACQUOT.

A votre aise, Monsieur. Au surplus, à quoi bon trouver cette belle personne?

LUZY.

Tu as raison, j'ai donné ma parole à Mme. de Bremont; hier encore, l'espoir d'obtenir la main de sa charmante fille, faisait tout mon bonheur, et je ne dois pas, je ne veux pas....

JACQUOT.

Il suffit, Monsieur.

LUZY.

Tu crois donc pouvoir la trouver ?

JACQUOT.

Dame ! Monsieur, en montrant c'portrait à quelqu'un qui connaît tout le monde des environs...

LUZY.

Un portrait est toujours flatté, et peut-être la vue de l'original me rendra-t-elle à la raison. Fais-moi connaître cette personne ?

JACQUOT.

J'vous l'indiquerais volontiers; mais si Monsieur, la veille de ses noces, l'allait consulter lui-même, ça pourrait faire jaser; au lieu que moi, c'est sans conséquence.

LUZY.

Examine bien ce portrait ; cela te suffira, ou plutôt je vais t'apprendre par cœur...teint d'albâtre, sourcils noirs, des yeux pleins d'esprit et de sensibilité, nez retroussé, menton arroudi ; as-tu-bien retenu ?

JACQUOT.

C'est bien difficile ! Vous me croyez donc bien bête ?... (*répétant*) sourcils noirs, teint rempli d'esprit et de sensibilité, yeux d'albâtre, menton retroussé, nez arrondi.

LUZY.

Le sot !

JACQUOT.

Comment, Monsieur, j'avais si bien dit. Au surplus, la mémoire n'se donne pas; si Monsieur voulait tant seulement me laisser voir.

LUZY, *le lui remettant.*

Tiens.

JACQUOT.

Qu'il est joli ! comme ça doit avoir une jolie soubrette, un portrait comme ça !

LUZY.

Tu ne connais pas les femmes.

AIR : *Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

Prendre une suivante jolie,
Qui puisse effacer ses appas,
Mon ami, c'est une folie
Qu'une maîtresse ne fait pas.
Loin de les fixer sur ses traces,
De sa cour et de son Palais
Vénus exilerait les Graces,
Si Vénus craignait leurs attraits.

JACQUOT.

Ce n'est pas toujours vrai ; du moins les hommes ne sont pas femmes pour ça.

Air : *Ce boudoir est mon Parnasse.* (Fanchon.)

Monsieur s'rapel' bien, peut-être,
C'proverb' que chacun connaît,
Qui dit : « *Tel valet, tel maître,*
» *Et tel maître, tel valet.* »
Aussi, quand all' voit ma mine,
Mon air et ma bonne façon,
Tout' femme aisément devine
Que j'sers un joli garçon.

LUZY.

Laissons cela, et remets-moi ce portrait.

JACQUOT, *le lui remettant.*

Le voilà, Monsieur.

LUZY.

J'en veux moi-même chercher l'original. S'il n'existe pas, je suis guéri de ma folie ; mais s'il existe, l'honneur m'ordonne de différer un hymen qui ne ferait ni le bonheur de Clarisse, ni le mien.

(Fausse sortie)

SCENE XI.

Les Mêmes, CLARISSE, SUZETTE.

(Elles sortent de la maison de Madame de Bremont.)

CLARISSE, *qui a entendu les derniers mots de Luzy.*

Tu l'entends, Suzette !

SUZETTE.

Que trop, Madame ; et mon traître de Jacquot en dit peut-être autant.

CLARISSE.

Son maître s'expliquera sans doute ; en attendant, dissimulons une injure que je veux ignorer.

JACQUOT.

Voici Mademoiselle Clarisse, Monsieur.

LUZY, *bas à Jacquot.*

Il n'y a pas moyen de suivre mon projet. Toi, que rien n'arrête, prends ce portrait, il t'aidera dans tes recherches, pendant que je vais tâcher ici de gagner du temps. (*Il lui remet le portrait.*)

JACQUOT, *prenant le portrait.*

J'ai toujours eu plus de bonheur que de science. Allons vite trouver Madame Gertrude. (*Il sort.*)

SCENE XII.

LUZY, CLARISSE, SUZETTE.

LUZY, *à Clarisse.*

Quoi! Mademoiselle, vous daignez venir la première?..

CLARISSE.

Il le faut bien, puisque vous nous délaissez.

AIR : *Conservez bien la paix du cœur.* (Le Bouffe et le Tailleur.)

Ne faites point les premiers pas,
Nous dit en vain une loi sage;
A sa rigueur on ne tient pas,
Quand un doux motif nous engage:
Femme qu'afflige la froideur
De l'époux qui fuit sa présence,
Vers lui, conduite par le cœur,
Tourne ses pas sans qu'elle y pense.

LUZY.

Moi, fuir votre présence! quand tout m'engage à la chercher.

CLARISSE.

Cependant vous l'avez évitée tout le jour.

LUZY.

Il est vrai; mais c'est malgre moi.

CLARISSE.

Madame de Bremont nous donne ce soir une fête, un concert, un bal.... Elle est si contente de notre mariage!

LUZY.

Et je pourrais ne pas répondre à tant de bontés!...

CLARISSE.

A cet air interdit, contraint, on le croirait.

SUZETTE.

V'là c'que c'est que de montrer à ces Messieurs le faible qu'on a pour eux.

AIR : *Vaudeville de Lantara.*

Pour Jacquot je fus trop bonne:
J'lui permis plus qu'd'espérer,
Mais aux amans plus on donne
Moins ils ont l'air de d'sirer.
De la promes' qui nous engage,
Peut-êtr' il craint les effets;
S'il est froid avant l'mariage,
Que n'sera-t-il pas après?

CLARISSE, *à Luzy*.

Vous avez eu avec Madame de Bremont un assez long entretien, Monsieur?

LUZY.

Oui, Mademoiselle; et vous en étiez l'objet.

TRIO.

Air *nouveau de M. Docha.*

CLARISSE.

De moi son cœur est occupé sans cesse.

SUZETTE, *à part.*

Chacun ne lui ressemble pas.

CLARISSE.

Mais dans vos yeux je lis de la tristesse.

SUZETTE.

Et moi j'y lis de l'embarras.

LUZY.

De l'embarras, de la tristesse,
Dans un moment si plein d'appas.

CLARISSE.

Doutez-vous de mon cœur?

LUZY.

Non, Madame. (*à part.*) ô contrainte!
(*haut.*) Et mon bonheur.

CLARISSE.

Ce mot paraît vous attrister.

LUZY.

Mon bonheur, je n'ai d'autre crainte
Que de ne pas le mériter.

SUZETTE.

Les voilà, ces fourbes insignes,
Pour déguiser d'injurieux refus,
Les traîtres se disent indignes
D'un bien qu'ils ne désirent plus.

LUZY, *à part.*

La friponne a trop bien deviné ma folie:
(*haut.*) Moi, ne pas désirer de vous appartenir!

CLARISSE.

En vain, par des détours, votre adresse pallie
Qu'un engagement pèse à qui veut le trahir.

LUZY.

Qui? moi, vouloir briser la chaîne qui nous lie?

CLARISSE.

Votre embarras trahit cet offensant désir.

LUZY.

Ah! croyez que toujours la plus sincère estime.

SUZETTE.

Quand il s'agit d'amour, on nous parle d'estime!
Vit-on jamais un procédé plus noir?
Ah! si vous partagez le courroux qui m'anime,
Madame, il ne faut plus les voir!..

CLARISSE.

Viens, Suzette, suivons le courroux qui m'anime:
Jamais je ne veux le revoir.

LUZY.

J'ai trop bien mérité le courroux qui l'anime:
Elle ne doit plus me revoir.

(*Il présente sa main à Clarisse, qui la refuse et sort.*)

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, JACQUOT.

JACQUOT, *après avoir fait signe à Suzette, qui ne lui répond pas et s'éloigne.*

Suzette! Suzette!

(Il lui offre aussi la main.)

SUZETTE, *lui donnant un soufflet.*

Va porter ça à ta nouvelle maîtresse. (*Elle sort.*)

SCENE XIV.

JACQUOT, LUZY.

JACQUOT; *à part.*

Ah! si elle savait la vérité; rappelons-nous bien les instructions de Madame Gertrude.

LUZY, *à part.*

Que j'ai de torts envers Clarisse! (*à Jacquot.*) Eh bien! qu'as-tu découvert?

JACQUOT.

Tout, Monsieur. Voici d'abord votre portrait.

LUZY.

Bien. Tu dis donc que tu connais la personne?

JACQUOT.

Pardine, si je la connais!

LUZY.

Tu sais son nom?

JACQUOT.

Sans doute.

LUZY.

Sa demeure?

JACQUOT.

Belle demande !

LUZY.

Sa famille ?

JACQUOT.

Puisque je vous dis que j'sais tout.

LUZY, *avec impatience.*

Eh bien ! explique-toi.

JACQUOT.

Dam' aussi, Monsieur, vous n'donnez pas le temps. Vous vouiez savoir son nom, n'est-c pas ?

LUZY.

Sans doute. Te dépêcheras-tu ?

JACQUOT.

Eh bien ! Monsieur, elle s'appelle.... attendez donc.... Eugénie... Oui, c'est bien ce qu'on m'a dit... Eugénie de Melville.

LUZY.

Où demeure-t-elle ?

JACQUOT, *montrant la maison de M. Durocher.*

Dans cette maison.

LUZY.

Comment ! chez M. Durocher ?

JACQUOT.

Oui, Monsieur ; c'est sa pupille et sa prétendue.

LUZY.

Quel conte ! Personne ne l'a vue dans le pays.

JACQUOT.

Il en est si jaloux !...

LUZY.

Il n'en a jamais parlé.

JACQUOT.

Il s'en garderait bien.

LUZY.

Madame de Bremont le saurait. Elle et M. Durocher sont depuis si long-temps amis, qu'ils n'ont pas de secrets l'un pour l'autre ; et tu vois que tous deux ont laissé tomber le vieux mur qui jadis séparait leurs jardins

JACQUOT.

Je le sais bien ; mais en affaire d'amour, les vieillards ne sont pas si confians ; ils sont d'une discrétion....

LUZY, *réfléchissant.*

Oui, c'est le portrait de cette chère pupille que M. Durocher a perdu ; c'est lui qu'il cherche avec tant de soin.

JACQUOT.

Sans doute, Monsieur; mais nous n'en sommes guère plus avancés.

LUZY.

Comment cela?

JACQUOT.

Ce Monsieur Durocher, qui paraît si aimable chez les autres, est chez lui d'une jalousie....

LUZY, *l'interrompant et montrant le portrait.*

Et ce portrait est-il ressemblant?

JACQUOT.

Oui, Monsieur; ce sont tous les traits de la jeune personne.

LUZY.

Allons, il est décidé que je deviendrai complètement fou; n'importe, ne perdons pas un moment pour me présenter chez Monsieur Durocher; j'aurai peut-être assez de bonheur pour que cette entrevue me guérisse de ma folie.

(Ils vont sonner à la porte de M. Durocher.)

SCENE XV.

(Dans le jardin de M. Durocher.)

M. DUROCHER, LUZY, JACQUOT.

M. DUROCHER.

Ah! c'est vous, jeune homme; je m'attendais à votre visite.

LUZY.

Quoi! Monsieur....

M. DUROCHER.

Oui; l'ancienne amitié qui m'unit à Madame de Bremont, me donne des droits à la vôtre. A la campagne, d'ailleurs, un jeune homme aime à voisiner.

AIR: *Tenez, moi, je suis un bon homme.* (Ida.)

Au temps heureux de ma jeunesse,
Rempli de l'amour du prochain,
A vivre seul, je le confesse,
Je n'étais pas du tout enclin.
Mon goût au vôtre était semblable:
Ici je n'en fais pas le fin;
Quand la voisine était aimable,
J'allais souvent chez le voisin.

LUZY, *bas à Jacquot.*

Il me persiffle; mais j'aurai peut-être mon tour. (*haut à*

M. Durocher.) Monsieur, cette conformité de goûts est pour moi un motif de plus de rechercher votre société.

M. DUROCHER.

Ce sera me faire beaucoup d'honneur. Grâce aux petites portes de nos jardins, nous sommes si voisins, que je ne vous offre pas d'entrer chez moi pour vous reposer.

LUZY.

Je craindrais trop de déranger vos dames.

M. DUROCHER.

Mes dames! je n'en ai point ici.

LUZY.

On m'avait dit cependant que votre solitude était embellie par la présence d'une aimable pupille.

M. DUROCHER.

Moi, une pupille!

JACQUOT, *bas à Luzy.*

Vous entendez bien, Monsieur, qu'il n'en conviendra pas.

LUZY.

Vous avez eu la bonté de m'envoyer ce matin des fleurs par votre jardinier, et je venais vous remercier de cette attention.

DUROCHER.

Point de complimens entre voisins; ce que j'ai fait est tout simple; c'est toujours ainsi que j'agis, et pour vous donner l'exemple de la franchise, je vous avouerai qu'une affaire qui m'appelle à la ville me prive aujourd'hui du plaisir de vous recevoir plus longtems; cependant si vous désirez voir mon jardin, Thomas vous en fera les honneurs.

(Il les conduit du côté de la porte.)

LUZY.

Je serais désespéré de vous retenir.

JACQUOT, *bas à son maître.*

Non, il n'est pas jaloux le voisin.

DUROCHER, *les reconduisant.*

AIR: *Bon voyage, cher Dumollet.*

Jusqu'au revoir, mon cher voisin:
Quoiqu'à la ville une affaire m'appelle,
Pour assister à votre hymen,
Je compte bien me rendre ici demain.
Votre cœur prend la chaîne la plus belle;
Vous vous fixez à jamais près de nous.

LUZY.

Motif de plus pour l'amitié fidèle,

Qui chaque jour me conduira chez vous.

M. DUROCHER.

Jusqu'au revoir, etc.

LUZY et JACQUOT.

Jusqu'au revoir { mon cher / M'sieur l'cher } voisin:
Lors qu'un objet plus pressant vous appelle,
Pour assister à { mon / notre } hymen,
N'allez pas trop vous presser en chemin.

DUROCHER, *à part.*

Ah! M. de Luzy, vous me prenez pour un Géronte! mais patience; rira bien qui rira le dernier, et ces Messieurs vont trouver à qui parler. *(Il sort.)*

SCENE XVI.

LUZY JACQUOT.

LUZY.

Il nous laisse maîtres du champ de bataille! Est-ce qu'on t'auroit trompé?

JACQUOT.

Non, Monsieur. Je suis sûr qu'on ne m'a pas trompé. Eh! tenez; on ouvre cette jalousie.

LUZY.

Peut-être quelque coup de vent.

(On prélude sur une harpe.)

(NUIT.)

JACQUOT.

Oui, un coup de vent! entendez-vous, Monsieur.

SCENE XVII.

LUZY, JACQUOT, dans le Jardin de M. Durocher, CLARISSE et SUZETTE, dans la maison de M. Durocher.

CLARISSE, *derrière la jalousie.*

AIR: *Aimable sympathie.* (du Séducteur en voyage.)

Captive et gémissante,
Sous le joug d'un tuteur,
Je languis dans l'attente
De mon libérateur:
Qu'il vienne, qu'il paraisse,
Et que de ma jeunesse,
Par les plus prompts moyens,

Il brise les liens.
Se peut-il qu'il balance?
Jeune cœur sans détour
Souvent connut l'amour
Par la reconnaissance.

LUZY et JACQUOT.

Ce son de voix charme le cœur;
Il porte un charme séducteur.

LUZY.

Oui, je les briserai ces liens odieux; et quand l'amour ne m'y inviterait pas, l'honneur m'en ferait un devoir.

CLARISSE, *dans la maison.*

Même air.

L'Amour m'est favorable;
Il comble mon espoir.
Ce vengeur secourable,
Je viens de l'entrevoir;
Il aspire à me plaire.
Que sa main tutélaire,
Répondant à mes vœux,
Brise un joug odieux,
Et bientôt sa tendresse
Obtiendra du retour.
Toujours rose d'amour
Fut le prix de l'adresse.

LUZY et JACQUOT.

Rose d'amour! Ce prix flatteur
M'inspire encor bien plus d'ardeur.

LUZY.

Tu le vois bien: je ne puis plus penser à m'unir à Clarisse.

JACQUOT.

Mademoiselle Clarisse! elle n'a jamais si bien chanté que ça.

LUZY.

C'est singulier! j'ai cependant cru entendre sa voix.

JACQUOT.

Bah! Monsieur, quelle idée!

LUZY.

N'importe. Je dois répondre à l'intéressante pupille de M. Durocher, et l'assurer que ce n'est pas à tort qu'elle a compté sur moi.

JACQUOT.

Oui, Monsieur, nous n'pouvons nous dispenser d'leur répondre. Mettez-vous sous cette fenêtre, je me charge de l'autre.

LUZY.

Air : *O Fontenay ! qu'embellissent les roses.* (Gentil Bernard.)

Oui, mon amour brisera votre chaîne.

(*Ici l'orchestre, établi dans le jardin de Madame de Bremont, couvre leurs voix.*)

JACQUOT.

Diable soit du charivari !

LUZY.

C'est le concert que Mme. de Bremont devait nous donner; qu'on dise que l'hymen n'impose pas silence à l'amour.

JACQUOT.

V'la c'que c'est qu'd'tomber amoureux d'une femme, précisément l'jour où l'on a promis d'en épouser une autre.

LUZY.

Il n'y aura pas moyen de se faire entendre.

JACQUOT.

Il n'y a qu'à leur parler d'plus près; et cette échelle...

(Il va chercher celle du jardinier et la place devant la croisée.)

Pourvu que c'diable de M. Durocher n'aille pas nous surprendre.

LUZY.

As-tu peur avec moi?

JACQUOT.

Moi, Monsieur, fi donc! et pour vous l'prouver, j'monte l'premier. Tenez bien l'pied d'l'échelle, toujours !...

(Pendant qu'il monte, on tire des fusées dans le jardin de Madame de Bremont; Jacquot redescend précipitamment.)

A l'aide, on tire sur nous des coups de pistolets; n'suis-je pas blessé?

LUZY.

Poltron! ce sont des fusées qu'on tire en réjouissance de notre mariage.

JACQUOT.

Maudit mariage! il m'a fait une peur!

LUZY.

Tu n'es pas le premier; mais nous ne devons pas moins délivrer ces deux aimables captives, et l'obscurité qui nous favorise.

(Ici, le jardin de Madame de Bremont paraît illuminé et éclaire celui de M. Durocher.)

(JOUR.)

JACQUOT.

Oui, l'obscurité... voyez, c'est encore pour notre noce.

LUZY.

On le ferait exprès pour me contrarier, qu'on ne ferait pas mieux. N'importe, ne perdons pas de temps.

(Il monte à l'échelle; on entend ouvrir la porte du jardin.).

JACQUOT.

Entendez-vous, Monsieur?

LUZY.

Peste soit des importuns!

SCENE XVIII.

Les Mêmes, DUROCHER.

DUROCHER.

Je crois entendre quelqu'un chez moi! Thomas, François, Lorange, Lolive, Champagne, Lafleur, avancez.

JACQUOT, *jouant l'effroi.*

Ah! Monsieur! ils sont une compagnie; ils vont nous voir. Si nous pouvions entrer dans ce pavillon.

LUZY.

Oui, viens. Heureusement, la porte est ouverte.

(Ils ouvrent la porte du pavillon, dont l'intérieur est éclairé.)

SCENE XIX ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, Mme. de BREMONT et GERTRUDE, *dans le pavillon.*

CLARISSE et SUZETTE, *sortant de la maison.*

LUZY.

Ciel! Mme. de Bremont!

JACQUOT.

Et Mme. Gertrude!

Mme. DE BREMONT.

Oui, mon cher Luzy, c'est moi-même que vous vouliez secourir avec tant de générosité.

LUZY.

Quoi! cette charmante pupille de M. Durocher!

Mme. DE BREMONT.

N'existait que dans votre imagination; elle s'enflamme un peu facilement.

LUZY, *lui donnant le portrait.*

Voyez mon excuse, Madame, et convenez que l'original de ce portrait n'est point un être imaginaire.

Mme. DE BREMONT.

J'en conviens.

LUZY.

Convenez aussi que tant de charmes sont faits pour inspirer bien des folies.

Mme. DE BREMONT.

Cela peut être, et je sais que l'imagination une fois frappée, nous mène souvent un peu loin ; mais bientôt le repentir...

LUZY.

C'est pour ne pas éprouver un jour celui d'avoir trompé l'aimable Clarisse que je cherchais avec tant de soins la personne que représente ce portrait.

Mme. DE BREMONT.

Elle est ici.

LUZY.

Elle est ici ! ah ! Madame, daignez, en me la faisant connaître, satisfaire à mon impatience.

Mme. DE BREMONT.

Vous en aurez moins quand vous la connaîtrez.

LUZY.

C'est impossible, si son portrait n'est pas flatté.

Mme. DE BREMONT.

Les connaisseurs ont trouvé qu'il ne l'était pas.

LUZY.

Avouez donc, Madame, qu'il représente une personne accomplie.

Mme. DE BREMONT.

J'en conviendrais peut-être, si ce portrait n'était pas le mien.

LUZY.

Le vôtre, Madame !

Mme. DE BREMONT.

Oui, Monsieur, le mien ; je l'avais confié à M. Durocher, pour le faire monter à neuf ; j'en voulais faire un présent de noces à Clarisse.

M. DUROCHER.

Il est vrai, Monsieur ; et par une étourderie que ma jeunesse excuse, je l'avais perdu hier au bal : j'en aurais été moins inquiet toute la matinée, si j'avais su qu'il était tombé dans vos mains.

LUZY.

Ce serait là le portrait de Madame !

Mme. DE BREMONT.

Lisez-en la preuve.

(Elle pousse un ressort, le portrait s'ouvre ; elle le remet à Luzy.)

LUSY, *lisant.*

« Mme. de Bremont, peinte en 1750, à l'âge de 20 ans, » par Vincent. »

Mme. DE BREMONT.

Mon mari, qui était grand chasseur, me fit peindre en Diane. J'étais jolie, et très-jolie à 20 ans.

JACQUOT.

Voyez pourtant comme une soixantaine d'années changent une jeune personne!....

LUZY, *à Mme. de Bremont.*

Mais cette voix touchante qui peignait si bien le sentiment.

Mme. DE BELMONT.

Avez-vous pu méconnaître la voix de Clarisse?

JACQUOT.

J'savais bien aussi qu'c'était Suzette, moi.

LUZY.

Comment, James, tu n'étais pas leur dupe?

JACQUOT.

Pas si bête, Monsieur; Mme. Gertrude m'avait donné l'mot.

LUZY.

Et ta frayeur?

JACQUOT.

Elle était bien naturelle; on n'm'avait pas prévenu des fusées.

LUZY.

Je vois bien que ces dames se sont amusées de ma folie.

Mme. DE BREMONT.

C'était bien la moindre vengeance que nous pussions en tirer.

DUROCHER, *à Mme. de Bremont.*

Eh bien! ma pupille, êtes-vous contente de votre tuteur?

Mme. DE BREMONT.

Vous avez fait merveille, mon voisin.

GERTRUDE.

Et moi donc, Madame, n'ai-je pas su tirer bon parti de cet imbécille-là

JACQUOT.

Bien obligé.

SUZETTE.

Oui, j'vois qu'on peut faire quequ'chose de lui.

JACQUOT *à Suzette.*

Fais-en ton mari, mais rien d'plus.

LUZY.

Charmante Clarisse, et vous Madame, daignerez-vous me pardonner une erreur dont mon cœur ne fut jamais complice.

CLARISSE.

Vous conviendrez qu'elle est un peu forte, et je ne sais...

M. DE BREMONT.

Allons, Clarisse, je t'abandonne tous mes droits sur le cœur de M. de Luzy; je suis généreuse; car, selon toute apparence, je te cède là ma dernière conquête. Ainsi ne me refuse pas et pardonne-lui des torts qui n'étaient encore qu'en peinture.

CLARISSE.

Il faut que vous m'en priez, Madame, et sans l'habitude que dès l'enfance j'ai contractée de vous obéir...

LUZY, *tombant à ses genoux.*

Ah! je jure à vos pieds que si jamais je vous suis infidèle...

Mme. DE BREMONT.

Ça ne sortira pas de la famille.

VAUDEVILLE.

AIR *nouveau de M. Doche*, ou *ce souper délectable*. (Les Expédiens.)

Mme. DE BREMONT.

D'une douce chimère
Chaque mortel jouit;
Mais cette erreur si chère
Trop tôt s'évanouit.
De femme, autrefois jolie,
L'antique portrait,
Peut faire que l'on oublie
Un plus jeune objet;
Mais on rougit de sa faute
A l'aspect d'un vieux minois:
« Qui compte sans son hôte,
» Compte deux fois. »

CHOEUR.

D'une douce chimère, etc.

DUROCHER.

Croyant être à son aurore,
Plus d'un vieux rêveur,
Près d'Agnès, se berce encore
D'un espoir flatteur;
Mais le tems, à l'amour, ôte
Les flèches de son carquois:
« Qui compte sans son hôte,
» Compte deux fois. »

CHOEUR.

D'une douce chimère, etc.

LUZY.

D'une flamme un peu trop prompte
Je devrais rougir ;
Mais on dit qu'à tout bon compte
On peut revenir.
Mon cœur, abjurant sa faute,
Revient à son premier choix :
« Qui compte sans son hôte
» Compte deux fois. »

CHOEUR.

D'une douce chimère, etc.

SUZETTE, *à Jacquot.*

Quoiqu'on dise qu'la plus sage
N'doit jurer de rien ;
J'comptons bien d'not' mariage
Respecter l'lien ;
Mais si tu m'fais queuq'maltôte,
Tu l'verras avant six mois,
« Qui compte sans son hôte
» Compte deux fois. »

CHOEUR.

D'une douce chimère, etc.

JACQUOT.

L'aut' soir chez Monsieur Destreilles,
Je m'étais tapé,
Tant que l'nombre des bouteilles
M'avait échappé.
Le marchand me trouve en faute,
J'en ai bu six au lieu d'trois :
« Qui compte sans son hôte
» Compte deux fois. »

CHOEUR.

D'une douce chimère, etc.

CLARISSE, *au Public.*

Tant qu'un auteur croit vous plaire,
L'espoir le séduit ;
Mais s'il entend au parterre
Quelque fâcheux bruit,
De ses yeux le bandeau saute ;
Il dit, en mordant ses doigts :
« Qui compte sans son hôte
» Compte deux fois.
Puisque notre chimère
Seroit de vous fixer,
Puisse une erreur si chère
Toujours nous abuser.

CHOEUR.

Puisque notre chimère, etc.

FIN.

LES

MINES DE BEAUJONC,

OU

ILS SONT SAUVÉS!

FAIT HISTORIQUE

EN TROIS ACTES, MÊLÉS DE COUPLETS.

LES
MINES DE BEAUJONC,
OU
ILS SONT SAUVÉS!
FAIT HISTORIQUE

EN TROIS ACTES, MÊLÉS DE COUPLETS;

Par MM. J. PAIN et DU MERSAN;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 8 Avril 1812.

PARIS,
CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

DE L'IMPRIMERIE DE HOCQUET ET C°.,
RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE, N°. 4.

1812.

LES

MINES DE BEAUJONC,

OU

ILS SONT SAUVÉS!

FAIT HISTORIQUE

EN TROIS ACTES, MÊLÉS DE COUPLETS;

Par MM. J. PAIN ET DU MERSAN;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 8 Avril 1812.

PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

DE L'IMPRIMERIE DE HOCQUET ET C°.;

RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE, N°. 4.

1812.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
HUBERT GOFFIN, maître Mineur.	M. *St.-Léger.*
Mad. HUBERT GOFFIN.	Mad. *Bodin.*
MATHIEU GOFFIN, leur fils.	M. *Guenée.*
MARCEL, maître Mineur.	M. *Fontenay.*
LOUISE, sa nièce.	Mad. *Hervey.*
M. ROBERTIN, médecin de Village.	M. *Joly.*
Un Ingénieur.	M. *Isambert.*
ANTOINE, vieil ouvrier Mineur.	M. *Fichet.*
JÉROME.	M. *Justin.*
JOSEPH.	M. *Carle.*
GASPARD.	M. *Le Comte.*
Ouvriers Mineurs.	
Deux Enfans.	
Villageois des deux sexes.	

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *Traitant l'amour sans pitié.*

Ce beau trait d'humanité
Plut au petit Vaudeville,
Mais il lui fut difficile
De le peindre avec gaité.
Il a besoin d'indulgence
Pour des pleurs de circonstance
Qu'une fois, sans conséquence,
Il verse contre son gré.
En chantant ce qui l'admire
Décemment pouvait-il rire
Lorsque la France a pleuré?

LES

MINES DE BEAUJONC,

OU

ILS SONT SAUVÉS!

FAIT HISTORIQUE.

PREMIER ACTE.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une chambrée de Mines. Au lever de la toile, les Mineurs travaillent avec peine. Une lampe est à la droite du spectateur; Antoine est assis sur un banc de terre; deux Enfans sont endormis près de lui, assis à terre et la tête appuyée sur ses genoux.

SCENE PREMIERE.

ANTOINE, JÉROME, Mineurs.

CHŒUR DE MINEURS.

Air *de Nina.*

Suspendons un travail pénible,
Le fer, hélas, échappe de nos mains;
Nous sauver paraît impossible,
Il faut mourir dans ces noirs souterrains.

ANTOINE.

Air *de Camille.*

Pauvres petits, sur mes genoux
Il faut que mon bras vous soutienne;
Ils reposent... ah! dans la peine
Qu'un moment de sommeil est doux!

Paix, mes amis, faites silence ;
Au fond de cet affreux cachot,
S'il nous faut perdre l'existence,
Ils se réveilleront trop tôt.

JÉRÔME.

Il n'y a plus d'espoir, père Antoine. Hubert lui-même, le courageux Hubert, n'en a plus. Depuis cinq jours que nous sommes au fond de cette Mine, nos forces sont épuisées ; les alimens nous manquent depuis vingt-quatre heures... cette lumière ne peut durer long-tems, et alors... tout sera fini.

ANTOINE.

Pourquoi désespérer, mon cher Jérôme, ne travaille-t-on pas à nous secourir ; nos vingt-neuf compagnons qui se sont sauvés au moment de l'inondation, n'ont-ils pas indiqué de quel côté il fallait se diriger ?... du courage, camarades, tâchons d'aller à eux, ils viendront à nous.

JÉROME.

Il ne sera plus tems. Hubert partagera notre sort et sera victime de son généreux dévouement.

ANTOINE.

Depuis cinquante ans que je travailledaus cette houillère il est arrivé bien des accidens ; mais jamais je n'ai vu une action si héroïque que celle d'Hubert.

JÉRÔME.

Je le crois parbleu bien ! lui et Mathieu son fils pouvaient être du nombre de ceux qui sont remontés.

ANTOINE.

Air : *Vaud. de Frosine.*

Au lieu de fuir un tel danger,
Aux autres il cède sa place ;
Il veut lui seul nous diriger,
Il rentre où la mort nous menace :
« Je serai, dit-il, avec vous ;
» Au sort commun, moi, je me livre :
» Amis, je veux vous sauver tous,
» On ne pas vous survivre. »

JÉRÔME.

C'est vrai, voilà ses propres paroles.

ANTOINE.

Sans lui, il y a deux jours que nous n'existerions plus. Il nous console, il nous excite ; et cherchant à rappeler sa gaîté naturelle, il trouve encore les moyens

de nous faire sourire dans notre tombeau... Mais où est-il donc ?

JÉRÔME.

Il est allé dans la galerie voisine avec son fils et quelques-uns des nôtres, voir si l'eau ne nous gagne pas. Mais il aura beau faire, rien ne pourra nous sauver. (*Il jette sa pioche avec humeur.*)

UN DES ENFANS, *s'éveillant.*

J'ai bien faim.

ANTOINE.

Vois : tu les as réveillés.

JÉRÔME.

Ah ! voici Hubert. (*Antoine se lève.*)

SCENE II.

Les Mêmes, HUBERT.

HUBERT.

Eh ! bien camarades, où en sommes-nous, que vois-je ! vous avez cessé le travail !... est-ce au moment d'être délivrés, qu'il faut perdre l'espérance ! encore un peu de courage et vous embrasserez bientôt vos femmes, vos enfans et vos maîtresses, si vous en avez ; songez donc que les habitans de Liège, les Magistrats nous attendent avec des provisions de toute espèce.

Air : *Aussitôt que la lumière.*

A notre santé, j'espère,
Ils vident plus d'un flacon ;
Remontons vite sur terre
Pour leur en faire raison.
Quoique le sort nous traverse,
Là haut nous remonterons ;
On met vingt tonneaux en perse,
Et c'est nous qui les boirons.

JÉRÔME.

Vous croyez, maître, que nous pourrons être délivrés ?

HUBERT.

Si je le crois ! mon fils est de l'autre coté, à la tête des Mineurs, qui réparent les digues. Point d'inquiétude par là !

JÉRÔME.

Vous voulez paraître tranquille, pour nous rassurer.

HUBERT, *sévèrement.*

Taisez-vous. (*Souriant.*) Je vous invite tous à dîner chez moi demain... j'aime les gens de bon appétit, et nous n'en manquerons pas.

ANTOINE.

Hubert a raison mes amis, il est probable que dans un moment nous entendrons le bruit des travailleurs qui se frayent un chemin pour arriver à nous.

HUBERT.

Et que bientôt la sonde se fera jour jusques dans cet endroit. Je parie qu'ils ne sont pas à deux toises d'ici ; et l'on va vite lorsqu'il s'agit de sauver son semblable.

JÉRÔME.

Si Marcel est à la tête de nos libérateurs, cela doit aller bon train.

ANTOINE.

Marcel ! J'en doute ; il est dur, égoïste ; il y a dix ans qu'il déteste notre brave Hubert.

HUBERT.

Qu'est-ce que cela fait, çà.

AIR : *Au temps passé.*

Et gens méchans cet univers abonde,
On est abandonné, trahi,
Et je conçois que dans ce monde
On peut avoir un ennemi.
S'il prospère, on lui porte envie,
Mais en perd s'il est jamais,
On lui sauve d'abord la vie,
On a le tems de le haïr après.

ANTOINE.

Vous jugez les autres d'après vous ; mais Marcel... Ce n'est pas sa faute si Louise, sa nièce, a été accordée à votre fils... La noce devait se faire avant-hier.

HUBERT.

Eh ! que diable viens-tu me parler de mes affaires de famille... A l'ouvrage ! Allons, mes amis, invitez-moi ; je travaille et je chante. (*Les ouvriers reprennent leur travail.*) Vous, Antoine, restez auprès de la lampe.

AIR de la Bouteille de Mlle Sergé.

Un voyageur, dans la nuit sombre,
Un médecin, s'en fait écarter,
Il [illegible] dans l'ombre,
Est le voilà désespéré.

Mais il revient à l'espérance
Lorsqu'il entend dans le lointain :
Avec courage et patience,
On ne reste pas en chemin. (*Il écoute.*)

ANTOINE, *à Jérôme.*

Eh bien ?

JÉRÔME, *écoutant.*

Non, rien.

HUBERT, *travaillant avec ardeur.*

On ne reste pas en chemin.

A cette voix il se ranime,
Il n'est déjà plus fatigué,
Et riant au bord de l'abime,
Il chemine le cœur plus gai ;
Bientôt vers le but il avance,
En rendant grace à ce refrain :
Avec courage et patience,
On ne reste pas en chemin. (*Il écoute.*)

ANTOINE, *à Jérôme.*

Eh bien ?

JÉRÔME, *écoutant.*

Non, rien.

HUBERT, *cherchant à les tromper.*

On ne reste pas en chemin. (*bis.*)

SCENE III.

Les Mêmes, MATHIEU.

ANTOINE.

Eh ! bien, jeune homme, quelles nouvelles ?

MATHIEU.

Les pompes sont en pleine activité, nous sommes parvenus à maîtriser les eaux ; mais il nous faudrait quelques mineurs de plus. Il ne s'agit que d'un coup de main.

HUBERT.

Oui, allez aux digues ; nous pouvons interrompre un moment de ce côté. Allez, mes amis. (*Les forces lui manquent.*)

MATHIEU.

Qu'avez-vous, mon père ?

HUBERT, *cherchant à sourire.*

Ce n'est rien.

MATHIEU.

Les forces vous manquent... Tenez, mon père, j'avais conservé pour vous, d'abord, ce reste d'eau-de-vie...

HUBERT.

Donne.... (*Il boit.*) Ah! je me sens mieux. (*Il passe la bouteille aux Ouvriers.*)

MATHIEU.

Et puis ce morceau de pain que j'avais caché.

HUBERT.

Donne.... prenez, camarades, et partagez-vous cela...

ANTOINE.

Mais vous, Hubert?

HUBERT.

Je n'ai besoin de rien.

JÉROME.

Et vous êtes certain que nous serons sauvés?

HUBERT, *prenant un air gai.*

Comme je vous l'ai dit, vous dinerez demain chez moi. J'ai derrière les fagots quelques vieilles bouteilles que nous décoifferons ensemble; allez, allez, et surtout courage et gaîté, avec cela morbleu.

(*chantant.*) On ne reste pas en chemin.

(*Les ouvriers sortent.*)

SCENE IV.

HUBERT, MATHIEU.

HUBERT, *après s'être assuré que les ouvriers ne l'entendent pas.*

Mathieu!

MATHIEU.

Mon père.

HUBERT.

Tu as du courage?

MATHIEU.

Je crois être digne du nom de votre fils.

HUBERT.

Tu tiens à la vie.. tu la commences.

MATHIEU.

Eh! comment ne l'aimerais-je pas, chéri de vous et de ma mère, estimé de mes chefs....

HUBERT.

Aimé de Louise... que tu allais épouser.

MATHIEU.

Oh! quel sera mon bonheur, quand je pourrai la presser dans mes bras! quand je pourrai lui dire : Louise, mon père nous a sauvés; j'ai manqué perdre la vie.... la vie que je vais te consacrer toute entière.

Air : *Cherchons à rallier les hommes.*

O Louise! ta douce image
Dans mes chagrins s'offrait à moi,
Et j'avais bien plus de courage
Sitôt que je pensais à toi.
Au ciel demandant mon amie,
Je disais du fond de mon cœur :
Ne me prive pas de la vie,
Louise est là pour mon bonheur!

HUBERT.

Mon fils, embrasse-moi.

MATHIEU.

Des larmes s'échappent de vos yeux.

HUBERT.

Nous sommes perdus.

MATHIEU.

Perdus! et vous donniez tout à l'heure à nos compagnons une espérance....

HUBERT.

Que je n'avais pas.

MATHIEU.

Comment aucun moyen de salut?

HUBERT.

Aucun. Depuis cinq jours on aurait pénétré jusqu'à nous. Nos mineurs sont épuisés, et les ténèbres, en nous empêchant de diriger nos travaux, vont augmenter l'horreur de notre situation.

MATHIEU.

Je ne reverrai donc plus Louise?

HUBERT.

Est-ce que je reverrai ta mère?

MATHIEU.

Excusez un premier mouvement.

MATHIEU.

Air : *Vaud. de Figaro.*

L'espérance m'est ravie,
Le néant va nous saisir ;
HUBERT.
De qui t'a donné la vie,
Mon fils, apprends à mourir.
ENSEMBLE.
Notre existence est finie,
Mais je bénis mon trépas,
Puisque je meurs dans tes bas.

(Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

HUBERT.

Nos compagnons reviennent, ménageons leur faiblesse, et quelques momens encore, affectons une gaîté qui prolonge leur illusion.

SCENE V.

Les mêmes, ANTOINE, JÉROME, Mineurs.

ANTOINE.

Maître, les mesures que vous avez prises calment nos inquiétudes et nous donnent une nouvelle énergie pour reprendre nos travaux.

HUBERT

Quand je vous le disais, mes amis.... à l'ouvrage....

TOUS.

Oui, oui, travaillons.

HUBERT.

N'entendez-vous pas un bruit sourd? ce sont les travailleurs qui viennent à nous.....

ANTOINE.

Prêtons l'oreille.

Air *d'Azémia.*

HUBERT.

N'entend-on rien?

TOUS.

Non, rien.

HUBERT.

Ecoutez-bien.

TOUS.

Ecoutons bien.

HUBERT.

Faites silence,
Tout ira bien.

TOUS.

Observons un profond silence,
Et comptons sur la providence.

HUBERT.

Zèle et prudence,
Tout ira bien.

TOUS.

La force nous abandonne!

HUBERT.

La place est bonne,
Travaillez bien.

TOUS.

Mais nous n'entendons personne,
En ce moment nous n'espérons plus rien.

TOUS.

Non, rien.

ANTOINE.

O ciel! la lampe s'éteint.

MATHIEU, *se jetant dans les bras d'Hubert.*

Mon père. (*Les mineurs sont dans l'attitude de la consternation. La toile tombe.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une chambre souterraine, au-dessus de celle où sont ensevelis les mineurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCEL, GASPARD, Mineurs *creusant une galerie à droite. Ils ont tous une lumière attachée à leur chapeau.*)

CHŒUR.

Air : *Vaud. de Mad. Scarron.*

Travaillons (*bis*) pour sauver nos frères;
Oui, de les revoir
Nous conservons encor l'espoir;
Achevons (*bis*) d'enlever ces terres;
Allons promptement:
Leur sort dépend
D'un seul moment.

MARCEL.

Chers amis, que le courage
Anime ici votre cœur.
Songez quel prix vous engage;
Il doit doubler votre ardeur!
L'espoir d'une forte somme
N'est rien près de l'amitié;
Celui qui sauve un homme,
N'est-il pas trop payé.

TOUS.

Travaillons (*bis*) pour sauver nos frères
Oui, de les revoir
Nous conservons encor l'espoir;
Achevons (*bis*) d'enlever ces terres:
Allons promptement,
Leur sort dépend
D'un seul moment.

MARCEL.

Allons, enfans ! j'ai l'espoir que nos travaux seront récompensés par le salut de nos camarades. Sans doute ils travaillent de leur côté à pénétrer jusqu'à cette chambre, la plus voisine de celle où ils sont enfermés. Si je ne me trompe pas dans mon calcul, nous ne sommes qu'a trente pieds d'eux; et si le renfort qu'on nous a promis arrive ce matin, nous les joindrons avant la fin du jour.

GASPARD.

Oui s'ils travaillent dans la même direction que nous.

MARCEL.

Hubert est avec eux, il connait comme moi, tous les détours de ces vastes souterrains, et s'ils ont pu conserver de la lumière, comme j'en ai l'espoir : point de doute qu'ils ne se dirigent vers nous.

GASPARD.

Pourvu que l'éboulement n'ait pas continué.

MARCEL.

Alors ils seraient perdus ! mais Hubert est là. Il est habile, intrépide ! ce brave Hubert ! quel héroïsme ! avoir voulu s'engloutir avec eux, lorsqu'il pouvait sauver sa vie et celle de son fils.

GASPARD.

Vous lui rendez justice, M. Marcel; j'avais cru que vous ne vous aimiez pas.

MARCEL.

Nous avons presque toujours été en rivalité. Il a gagné contre moi un procès.. non je ne l'aime pas : mais il faut le sauver. Travaillons, mes amis.

GASPARD.

Son fils ne devait-il pas épouser votre nièce?

MARCEL.

Ils sont même fiancés contre mon gré, ma sœur a arrangé ce mariage-là, mais je n'y consentirai jamais; ils n'auront rien de mon bien. Mes amis redoublez de zèle et de force pour hâter leur délivrance.

TOUS.

(*Reprise du chœur.*)

Travaillons, etc.

GASPARD.

Ah ! M. Marcel, voilà des secours qui nous arrivent... les paniers descendent par plusieurs galeries.

MARCEL.

Dieu soit loué.

SCENE II.

MARCEL, GASPARD, UN INGÉNIEUR, JOSEPH, *plusieurs ouvriers.*

JOSEPH.

Par ici, M. l'Ingénieur, par ici.

L'INGÉNIEUR.

Où est le maître mineur ?

MARCEL.

Me voici, monsieur.

L'INGÉNIEUR.

Indiquez à ces ouvriers le côté qu'ils doivent fouiller.

MARCEL.

Par ici, mes enfans. Vous allez suivre cette galerie qui doit correspondre à celle que l'on pratique de l'autre côté.

L'INGÉNIEUR, *aux mineurs.*

Vous entendez. (*à Marcel.*) Je vais suivre leurs travaux. Vous, mes amis, vous devez être fatigués, remontez à terre ; ces braves gens vont vous remplacer.

MARCEL.

Remonter à terre ! y pensez-vous, monsieur l'Ingénieur ? qu'ils nous aident j'y consens, mais nous remplacer !... Nous ne quitterons pas ces lieux que nous ne les ayons sauvés. Je parle au nom de tous mes camarades, et je suis sûr qu'ils pensent comme moi.

TOUS.

Oui, Marcel, oui.

MARCEL.

Air : *Ah ! que de chagrins dans la vie.*

Ah ! croyez moi loin qu'il nous lasse
Ce travail nous semble bien doux,
Oui : si nous étions à leur place,
Ils en feraient autant pour nous.
Toute fatigue à nos yeux est légère
Car celui de qui les travaux,
Peuvent servir à soulager son frère
S'avilirait par le repos.

L'INGÉNIEUR.

Je ne puis que louer de tels sentimens; mais je dois vous engager à reprendre du moins quelques forces, afin de travailler ensuite avec plus d'ardeur. On va vous apporter des vivres ; c'était à qui s'empresserait de vous en fournir. Les femmes elles-mêmes voulaient descendre près de vous pour vous soigner, vous encourager. Parmi elles, j'ai remarqué une jeune fille qui voulait à toute force que je lui permisse de m'accompagner ; mais j'ai expressément défendu qu'aucune femme fut introduite ici. Elles entraveraient vos opérations.

MARCEL.

Quel est donc cette jeune fille qui s'obstinait à vouloir descendre ?

JOSEPH.

C'est votre nièce, monsieur Marcel : c'est Louise, la fiancée du jeune Hubert.

L'INGÉNIEUR.

Ah ! il y avait de l'amour sur jeu ; je ne m'étonne plus de ses instances.

JOSEPH.

J'ai eu bien de la peine à la refuser. Elle m'a offert de l'argent, ses bijoux, jusqu'à sa croix d'or ; mais je suis forcé d'être incorruptible.

MARCEL.

Cette pauvre Louise.

L'INGÉNIEUR.

Vous croyez-vous près des malheureux que nous voulons sauver ?

MARCEL.

A trente pieds environ, s'ils travaillent directement vers nous.

L'INGÉNIEUR.

Avez-vous quelqu'espoir ?

MARCEL.

Nous n'avons encore rien entendu. On a inutilement passé la sonde du côté où l'on suppose qu'ils sont.

L'INGÉNIEUR.

On prépare tout pour leur donner, à la sortie de ce gouffre, les soins, les secours qui peuvent leur sauver la vie. Les magistrats, les officiers civils s'emploient avec le plus grand zèle à ces préparatifs. On a envoyé à la

ville chercher les meilleurs médecins. En attendant, on en a trouvé un dans ce village, et j'ai ordonné qu'on le descendit ici.

MARCEL.

Un médecin de ce village; serait-ce monsieur Robertin ?

L'INGÉNIEUR.

Je crois que c'est son nom.

MARCEL.

Diable ! . . . ce n'est pas un habile homme. Heureusement en pareille occasion, nous savons mieux que lui ce qu'il faut faire.

L'INÉNIEUR.

Nous nous servirons du Docteur en attendant un Médecin ; je crois que le voilà qui vient. . . On a eu bien de la peine à le décider à entrer dans le panier.

MARCEL.

Le vieux bonhomme à une peur de la mort !. . . .

L'INGÉNIEUR.

Ah ! ce n'est pas sans connaissance de cause. . . mais, oui, le voici.

SCÈNE III.

Les Mêmes, M. ROBERTIN.

ROBERTIN.

Ho ! quelle chienne de voiture ! j'ai pensé mourir de frayeur.

MARCEL.

Comment ! quelle voiture ! est-ce qu'elle n'est pas bien suspendue ?

ROBERTIN.

Trop suspendue, de par tous les diables, trop suspendue ! voilà une heure que nous descendons. . . . j'ai cru que vous me conduisiez dans les états souterrains de Pluton.

Air : *De couplets et de madrigaux.*

Ah ! je pensais être perdu
En allant de cette manière.

L'INGÉNIEUR.

Docteur vous n'êtes descendu
Qu'à deux ou trois cents pieds sous terre.)

ROBERTIN.

Vrai, je me croyais arrivé
Au royaume des morts...

L'INGÉNIEUR.

Je pense
Qu'alors, vous vous seriez trouvé
En pays de connaissane.

ROBERTIN.

Est-il possible de me forcer ainsi à descendre sous terre ! moi....

L'INGÉNIEUR.

Vous qui ordinairement y envoyez les autres.

ROBERTIN.

Monsieur, chacun son état.

MARCEL.

Il va faire quelque sottise ! Monsieur l'Ingénieur, faites remonter ce vieux roquentin.

ROBERTIN.

Moi, vieux roquentin ! Monsieur le mineur, vous ne me connaissez pas.

Air : *Vaud. de Lasthénie.*

On tient certains propos sur moi,
Ainsi que sur plus d'un confrère,
Pourtant, monsieur, lorsque je voi
Que d'un malade on désespère,
Que son sort est trop incertain,
Moi, sur-le-champ, je l'abandonne ;
Car, vraiment, foi de médecin,
Je ne veux la mort de personne.

MARCEL.

Allons, allons, n'écoutons point ce vieux bavard, et que les travaux continuent.

GASPARD.

Ils ne sont pas interrompus, monsieur Marcel, nos camarades continuent à percer cette galerie, et, dès que nous aurons mangé un morceau, nous nous joindrons à eux.

ROBERTIN.

Ecoutez, puisque je ne vous suis bon à rien, renvoyez-moi là haut.

L'INGÉNIEUR.

Non, non, restez monsieur, on peut avoir besoin de vous.

ROBERTIN.

Mais, monsieur, si l'on n'a pas confiance en moi?

MARCEL.

Ce n'est pas pour faire des ordonnances que nous vous gardons, c'est pour rouler la brouette et enlever les terres.

ROBERTIN.

Mais est-il de ma dignité.... il sera nouveau de voir un médecin rouler brouette.

MARCEL.

Oui, ce sera peut-être la première fois que vous aurez sauvé la vie à quelqu'un.

ROBERTIN.

Dame, ceci n'est point de mon état... Mais l'humanité commande et j'obéis. Pardon, si je suis maladroit : c'est l'habitude... qui me manque. (*Il roule la brouette.*)

MARCEL.

Ah! voilà nos provisions.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, LOUISE, *en sarreau de Mineur*, Paysans.

LOUISE, *jetant son chapeau et son sarreau.*

Oui, mon oncle, et je les apporte moi-même.

MARCEL.

Toi ici, mon enfant?

LOUISE.

Je n'ai pas pu tenir à mon inquiétude, et à celle de cette bonne madame Hubert. Monsieur l'Ingénieur avait donné des ordres pour qu'aucune femme ne descendit ici : grâce à ce vêtement j'ai trompé la surveillance des factionnaires et me voici.

MARCEL, *lui ouvrant les bras.*

Viens m'embrasser,

Comment, maden ez osé!

LOUISE.

Air : *Vaud. d'Agnès Sorel.*

Pour une faute aussi légère,
Ah ! monsieur, ne me grondez pas,
De votre défense sévère,
Partout ailleurs j'aurais fait cas.
D'indulgence je me croia digne,
Ici l'on peut me pardonner :
L'amour avait pu me donner
Le droit de forcer la consigne.

(L'Ingénieur entre dans la galerie que l'on pratique.)

SCENE V.

Les Mêmes, excepté L'INGÉNIEUR.

ROBERTIN.

Voilà un beau trait... cela me fend le cœur... Cette jeune personne est charmante.

MARCEL.

Eh ! bien, morbleu, vous jasez ! à la brouette.

ROBER.

Mais monsieur un travail purement mécanique ne peut m'empêcher de livrer mon âme aux douces impressions que m'inspire la conduite philantropique de cette jeune fille. (*Il roule sa brouette.*)

MARCEL.

Louise, tu aimes Mathieu, je le sais, tu n'ignores pas les divisions qui ont existé entre Hubert et moi : dans un moment pareil on oublie tout ! haine, amour, tout doit faire place au sentiment de l'humanité ; mais mon enfant ta présence ici me fait de la peine. Si le malheur voulait que nous ne pussions les sauver...

LOUISE.

Ah ! mon dieu ! que me dites-vous !

MARCEL.

Tu n'aurais pas la force de supporter le spectacle qui s'offrirait alors à ta vue... je t'en prie, Louise, va-t-en.

LOUISE.

Mon oncle, qu'exigez-vous ! non, je veux être là pour le secourir... pour le sauver peut-être ! nous sommes fiancés, mon oncle, je suis son épouse et quels soins pour-

ront égaler les miens! non, mon oncle, non, je ne vous quitte pas.

MARCEL.

Eh! bien, Louise, je compte sur ton courage.

LOUISE.

Puis-je en manquer, lorsqu'il s'agit de lui.

Air: *Un homme pour faire un tableau.*

Le nœud qui nous joint pour toujours
M'ordonne au gré de mon envie,
De chercher à sauver ses jours
Aux dépens de me propre vie.
Qu'il attende tout de ma part
Et du zèle ardent qui m'enflamme,
Les soins et les secours de l'art
Ne valent pas ceux d'une femme.

SCENE VI.

Les Mêmes, L'INGENIEUR, *sortant de la galerie, avec tous les Ouvriers.*

L'INGÉNIEUR.

Monsieur le maître, nous venons de calculer la profondeur présumée de la chambre où sont ensevelis ces malheureux, et de la comparer avec les travaux que vous avez faits. La distance devrait être franchie, et je vois avec chagrin que vous vous serez trompé dans la direction, où que des éboulemens récens auront détruit l'ouvrage de ces infortunés.

MARCEL.

Se pourrait-il!

LOUISE.

Mon dieu!...

MARCEL.

Mes amis, il faut encore une fois employer la sonde.

L'INGÉNIEUR.

Nous avons écouté avec toute l'attention possible, aucun bruit ne se fait entendre; rien n'annonce que vos travaux correspondent ensemble.

LOUISE, *avec transport.*

Chut!... je crois entendre... Mon dieu, faites que je ne me trompe pas!

MARCEL.

Amis, suspendez le travail.... et que l'on écoute bien de quel côté vient le bruit, (*ils écoutent.*)

L'INGÉNIEUR.

Vain espoir, je n'entends rien.

LOUISE.

Ah! Monsieur, ne nous arrachez pas encore l'espérance! malgré tout votre zèle, vous ne pouvez avoir les mêmes raisons que moi de chercher à vous tromper! vous pouvez ne pas entendre.... (*avec un cri de joie.*) ce que j'entends.... Oui, mes amis, de ce côté.

TOUS.

Par où?

LOUISE.

Silence! (*le bruit sourd des pioches et des travaux se fait entendre au-dessous d'eux dans le plus grand éloignement.*)

MARCEL.

Louise a raison, je les entends! dieux! ils seront sauvés!

TOUS, *levant les mains au ciel.*

Ils seront sauvés!

LOUISE.

Ne perdons pas de tems, la meilleure prière, c'est le travail.

MARCEL.

La sonde et le porte-voix.

CHŒUR.

Air: *De Camille.*

(*Tous se précipitent à terre.*)

Malheureuse victimes,
Du fond de ces abimes
Répondez à nos cris,
Ecoutez vos amis.

(*Ils se lèvent et saisissent leurs outils.*)

Redoublons de courage,
Vers ces infortunés formons-nous un passage,
Travaillons à l'instant,
Hubert nous entend.

(*Le bruit approche graduellement; on introduit la sonde.*)

MARCEL, *parlant dans le porte-voix.*

Hubert, êtes-vous là?

HUBERT, *au-dessous du théâtre.*

Oui, venez nous sauver?

MARCEL.

Hubert a répondu, (*dans le porte-voix*) prenez courage, dans une heure, nous sommes à vous.

HUBERT, *de même.*

Pouvez-vous nous passer quelques alimens? nous n'en avons plus depuis vingt-quatre heures.

MARCEL, *dans le porte-voix.*

Nous allons y pourvoir.

LOUISE.

Mon oncle.... son fils, ne parle pas!

MARCEL.

Attends. (*dans le porte-voix*) Tous vos amis sont-ils sauvés? combien êtes-vous?

HUBERT, *de même.*

Je l'ignore; notre lampe est éteinte depuis plusieurs heures.

LOUISE.

Son fils, mon oncle, son fils!

MARCEL, *dans le porte voix.*

Votre fils est-il avec vous?

HUBERT, *de même.*

Oui.

MARCEL.

Oui, ma Louise.

LOUISE, *avec une joie excessive.*

Oh! mon dieu! je te remercie! O mes amis, travaillons, ne perdons pas un instant.

Air *de la Chaumière Indienne.* (DE GAVAUX.)

CHŒUR.

Du courage! du courage!
Ils seront sauvés, je gage,
Du courage! du courage!
Nous allons les rendre au jour.

LOUISE.

Lorsque l'amitié fidèle
Pour eux travaille en ce jour,
Elle doit doubler de zèle
A la voix de l'amour.

CHŒUR.

Du courage ! du courage !
Ils seront sauvés, le gage,
Du courage, du courage !
Nous allons les rendre au jour.

Fin du second Acte.

ACTE III.

(Le théâtre représente un site champêtre à peu de distance de l'ouverture de la mine.)

SCENE PREMIERE.

Mad. HUBERT, Villageois et Villageoises *qui l'entourent.*

CHŒUR.

Air : *Nouveau de Doche.*

Plus de craintes, plus de tourment
On travaille à leur délivrance,
Ouvrons nos cœurs dans ce moment
Au doux charme de l'espérance.

Mad. HUBERT.

Mes chères amies, vous cherchez à me rassurer ; mais est-il vrai qu'il y ait encore de l'espoir, et que mon mari n'ait pas été victime de son noble dévouement.

Air : *L'un est le fils du sentiment.*

Ah ! mes bons amis, n'allez pas
Abuser le cœur d'une épouse,
Qui gémirait de son trépas
Mais de son sort serait jalouse,
Oui, de l'auteur d'un pareil trait,
La mort est une apothéose,
S'il me faut en pleurer l'effet
Je dois en admirer la cause.

UNE PAYSANNE.

Nous allons avoir des nouvelles ; voici monsieur le docteur qui revient de la mine.

SCENE II.

Les Mêmes, ROBERTIN.

ROBERTIN.

Quel bonheur de sortir sain et sauf des entrailles de la terre.

TOUS.

Ils sont sauvés ?

ROBERTIN.

Probablement.

Mad. HUBERT.

De qui donc parliez-vous ?

ROBERTIN.

De moi : que l'on a heureusement remonté du fond de ces maudites mines, où ils m'ont fait faire un métier de cheval.

Mad. HUBERT.

Vous avez travaillé? ....

ROBERTIN.

A les secourir : oui, sans doute.

Mad. HUBERT.

Vous les avez donc vus ?

ROBERTIN.

Eh ! non.

Mad HUBERT.

Qu'avez-vous donc fait pour eux, monsieur le docteur ? Est-ce qu'il ne s'agit pas des remèdes que vous avez indiqués, des secours ?....

ROBERTIN.

Il s'agit d'une maudite brouette, que j'ai roulé une heure, ce qui m'a cassé les bras.

Air : *On culbute par compagnie.*

Là bas c'était assurément
Une chose fort singulière
Que de me voir trottant, rottant,
Cherchant à les tirer de terre...
J'ai fait mentir tous ces malins
Qui sur nous glosant à la ronde,
Prétendent que les médecins
Ont toujours enterré le monde.

Mad. HUBERT.

Vous voyez, mes amis, que votre espérance était vaine.

ROBERTIN.

Je ne dis pas cela. Du moment que l'on m'a remonté, c'est que l'on n'avait plus besoin de moi. J'ai entendu, avant de partir, la voix de votre mari.

Mad. HUBERT.

Il respire !

ROBERTIN.

Certainement ! nous lui avons donné de l'air.

Mad. HUBERT.

Et mon fils ?

ROBERTIN.

Oh ! celui-là, je n'avais pas besoin de m'en occuper. Il avait, pour penser à lui, le plus joli petit médecin ! . .

Mad. HUBERT.

Comment ?

ROBERTIN.

Un petit officier de santé ; ah, ah ! . . . sa fiancée.

Mad. HUBERT.

Louise est avec eux.

ROBERTIN.

Elle y était, mais elle n'y est plus ; car la voici.

TOUS.

La voici. . . .

SCENE III.

Les Mêmes, LOUISE, *accourant en désordre.*

LOUISE.

Air : *De l'Epreuve Villageoise.*

J'arrive hors d'haleine,
Pour vous tirer de peine.
La nouvelle est certaine
On vient de les sauver.

Mad. HUBERT.

Crains de ne me faire trouver
Qu'une espérance vaine.

LOUISE.

En ces lieux ils vont arriver
Pour mieux vous le prouver.

TOUS.

Elle vient hors d'haleine, etc.

Mad. HUBERT.

Courons, courons, au-devant d'eux.

SCÈNE IV.

M. ROBERTIN, *seul.*

Laissons-les aller ! il est tout simple que les premiers épanchemens soient pour la nature. Allons, allons, monsieur Robertin, je ne suis pas mécontent de vous, vous vous êtes fort bien montré, et j'espère que vous figurerez avec avantage dans la notice historique, qui doit apprendre à nos contemporains, les détails de ce mémorable événement ; me voilà donc célèbre sans m'en douter ! la gloire est venue me chercher elle même, c'est fort agréable. Il y a tant de gens qui courent après et qui ne l'attrappent pas !

Air : *On se chagrine trop vite.*

Gens qui voulez de la gloire
Et ne la méritez point,
Vous viendrez, je dois le croire,
Me chicaner sur ce point.
Souvent on est, à sa place,
par le hazard amené,
Ma foi, passez-moi la casse
Je vous passe le séné.

Mais je les entends, c'est une résurrection, ou je ne m'y connais pas... Les voilà tous. Hubert le dernier ! il l'avait promis.

SCÈNE V.

Tous les Acteurs, MARCEL, *se tient au fond derrière tout le monde. Les Femmes soutiennent les Mineurs, on leur donne des sièges et on les entourre avec intérêt.*

CHŒUR.

Air : *Du Tableau parlant.*

Du plaisir la douce image
Vient embellir notre sort,
Et souvent près du naufrage
Le pilote arrive au port.

HUBERT.

Je presse sur mon cœur
Mes enfans et ma femme.

L'INGENIEUR.

Le ciel à ta belle âme
Devait bien ce bonheur.

TOUS.

Du plaisir la douce image, etc.

L'INGÉNIEUR.

Brave Hubert, le jour même où vous avez sauvé une partie de vos camarades, on a fait parvenir aux principaux Magistrats de la France la nouvelle de votre dévouement héroïque; chacun des instans de votre souffrance était compté par vos concitoyens avec la plus vive inquiétude; chaque jour les détails les plus circonstanciés leur faisaient espérer votre délivrance. Ne doutez pas que le chef suprême de l'Etat ne vous récompense d'une manière digne de vous et de lui.

Air : *Tour-à-tour il chante Dorts.*

Noble ami de l'humanité,
Jouis d'avance de ta gloire,
Je vois déjà ton nom cité
Aux fastes brillans de l'histoire.
Pour récompenser tes travaux,
Sois sûr que notre auguste maître
En toi saura voir un héros,
Et celui-là doit s'y connaître.

HUBERT.

Monsieur, vous élevez beaucoup une action bien simple.

Air : *Vaudeville des Amans sans amour.*

Pourquoi ce mot de récompense
Les honneurs seraient superflus,
Pour n'être pas en évidence
Croit-on si rares les vertus.
Ici de mon heureuse audace
Je suis payé par le succès,
Pour en faire autant à ma place
Il suffisait d'être Français.

L'INGÉNIEUR.

Mais, je ne vois pas ici Marcel, ce brave mineur qui a dirigé tous les travaux et à qui vous devez en grande partie votre délivrance.

HUBERT *avec étonnement.*

Marcel.

LOUISE, *amenant Marcel.*

Le voici! le voici, Monsieur Hubert.

MARCEL.

Laisse donc, laisse donc Louise. (*Hubert et Marcel se trouvent vis-à-vis l'un de l'autre.*)

HUBERT.

C'est toi, Marcel, à qui je dois la vie?

MARCEL.

Eh bien! qu'y a-t-il d'étonnant à cela?

HUBERT.

J'ai cru que tu me haïssais?...

MARCEL.

N'avais-je pas des raisons?...

HUBERT.

Et tu m'as sauvé?

MARCEL.

Avec bien du plaisir.

HUBERT, *tendant la main à Marcel.*

Marcel!

MARCEL.

Eh bien?

HUBERT.

Peux-tu douter de ma reconnaissance?

MARCEL.

Je n'en doute pas?

L'INGÉNIEUR.

Deux braves gens, comme vous, pourraient-ils ne pas être amis?

MATHIEU et LOUISE.

Mon père!.... mon oncle!.... (*Hubert et Marcel se regardent, hésitent et se précipitent dans les bras l'un de l'autre.*

LOUISE, *donnant à Hubert une couronne de chêne.*

Air: *Vaud. de St.-Cir.*

Nous donnons à la vaillance
La couronne du guerrier,
La vertu qu'on récompense,
Pour elle voit croître en France
Le chêne près du laurier.

TOUS.

Nous donnons à la vaillance, etc.

A FANNY.

Rappelle-toi cette nuit si rapide,
Où recueillant chez toi l'Amour et l'Amitié,
Dans leurs travaux tu te mis de moitié :
Momus nous inspirait dans le temple de Gnide.
Te vois-tu préparant un aimable banquet,
Qui devait ranimer nos verves languissantes ?
Prodiguant à tous deux des phrases caressantes,
Débouchant un flacon, écoutant un couplet ?
Jamais tu ne fus si jolie !
Il se fit sous tes yeux cet ouvrage impromptu,
Où peignant de GOFFIN l'héroïque vertu,
Et forcés de prêter un air sombre à Thalie,
Nous mêlions à ses pleurs quelques grains de folie.
Pour nous encourager, ton cœur n'oublia rien ;
Tu nous rendis le travail plus facile ;
Te dédier ce Vaudeville,
C'est presque te donner ton bien.

J.

Moreau, Charles François Jean Baptiste

L'ANGLAIS A BAGDAD,

COMÉDIE-ANECDOTE,

En un Acte, en prose, mêlée de Vaudevilles;

PAR MM. MOREAU, OURRY ET THÉAULON;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le Mercredi 6 Mai 1812.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE SAINT-SAUVEUR, N°. 41.

PRIX : 1 FRANC 25 CENTIMES.

PARIS,

CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

1812.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MOHAMMED, Calife de Bagdad.	M. SAINT-LÉGER.
SIR JOHNSON, envoyé par le Commerce anglais.....	M. SÉVESTE.
MILADY JOHNSON, son Épouse, jeune Française	Mme. HERVEY.
TAHER, premier Eunuque.....	M. FONTENAY.
BECKIR, Cordonnier du Sérail...	M. HYPOLITE.
Un Officier du Sérail.....	M. LECOMTE.
Esclaves des deux sexes.	

La Scène est à Bagdad, dans le Sérail du Calife.

(Le théâtre représente un joli salon turc. La porte du fond conduit aux appartemens du Calife. Il y a deux portes de chaque côté : celles qui se trouvent dans les deux angles mènent dans les galeries du sérail; les deux autres portes, qui se trouvent sur le premier plan, conduisent, l'une dans la chambre de Taher, l'autre dans un boudoir. Sur l'avant-scène, à droite de l'acteur, un sopha. Au fond, à gauche, un autre sopha.)

L'ANGLAIS A BAGDAD,

Comédie-Anecdote, en un acte, en prose, mêlée de Vaudevilles.

SCÈNE PREMIÈRE.

TAHER, *seul à la cantonade.*

Eh ! Mesdames, la paix !...la paix ! (*entrant en scène*) par la barbe d'Ali, je n'y tiens plus. Ah ! que maudit soit le jour où le Calife Mohammed me fit premier officier de son sérail, et me chargea du soin d'accorder cent femmes entre elles !

Air *du Vaudeville de l'Avare et son ami.*

L'une me fait une grimace,
L'autre me traite comme un sot ;
En leur faveur quoique je fasse,
Je ne fais jamais ce qu'il faut.
Pour plaire à la blonde ; à la brune,
Quel moyen faut-il donc tenter ?
J'ai cent femmes à contenter,
Et n'en peux pas contenter une.

(*On entend chanter dans la coulisse.*)

Qui fait encore ce bruit ? (*il regarde*) ah ! c'est ce maudit Beckir le cordonnier du sérail, et le bouffon du Calife ; ce double titre lui permet d'entrer au palais à toute heure. Je le soupçonne de chercher à me nuire. Sous le masque de la gaîté, il se croit tout permis ; mais patience, sa trop grande familiarité pourrait bien finir par déplaire à Mohammed.

SCENE II.

TAHER, BECKIR.

BECKIR, *dans la coulisse.*

Air *de Marianne.*

De faire rire sa hautesse,
Je possède l'heureux talent ;
A la flatter quand on s'empresse,
Seul, je lui parle franchement.

(*Il entre.*)

Et chaque jour,
Si dans sa Cour,
Mon seul aspect ramène l'allégresse,
Toujours chantant,
Toujours content,
Si l'on m'y voit heureux et bien portant;
Pour que ma gaîté se soutienne,
J'ai deux raisons et les voici :
Je vois mille femmes ici,
Et n'y vois pas la mienne.

Salut à l'incorruptible gardien des trésors de sa Hautesse.

TAHER, *brusquement.*

Bonjour, bonjour.

BECKIR.

Toujours de bonne humeur ?

TAHER.

Je ne suis point plaisant.

BECKIR.

Tu te trompes, car ta mine renfrognée est souvent très-divertissante.

TAHER.

Songez un peu plus, je vous prie, au respect qu'on doit à ma place.

BECKIR, *gaîment.*

Vous verrez que Beckir, qui seul dans tout l'Orient, jouit du privilège de faire entendre la vérité au commandeur des croyans, n'osera pas la dire au chef des Eunuques !

TAHER.

Il est certain que votre titre de cordonnier du sérail...

BECKIR.

N'en dis pas de mal : j'ai vu tous les pays ; j'ai fait tous les métiers, mais rien n'égale les agrémens de celui que j'exerce à Bagdad.

AIR : *Ça fait toujours plaisir.*

S'il faut de la Sultane
Chausser le pied mignon,
Je suis l'heureux profane
Qui lorgne ce tendron ;
Aux genoux de la dame,
Je l'admire à loisir,
Et le pied d'une femme
Vous donne à réfléchir.
Ça fait (*bis*) toujours plaisir.

Je sais bien que vous autres courtisans, vous méprisez un pauvre

diable d'ouvrier comme moi. (*Gaîment*); mais je ne changerais pas encore mon état pour le tien.

TAHER.

C'est bon, c'est bon, mauvais plaisant; c'est pourtant avec ces impertinentes manières que tu as séduit le Calife.

BECKIR.

Il est vrai que nous sommes ensemble le mieux du monde; c'est toujours moi que sa Hautesse choisit pour l'accompagner dans ses courses nocturnes; elle ne peut, j'en conviens, prendre un guide qui connaisse mieux toutes les rues de Bagdad.

TAHER.

Et les aventures scandaleuses des habitans de cette ville?

BECKIR.

C'est encore vrai et cela doit être.

AIR: *Ah! que je sens d'impatience.* (d'Azémia.)

Des belles la foule empressée
Admire et vante mon travail;
Chacune veut être chaussée
Par le cordonnier du sérail.
C'est une Circassienne,
Ou c'est une Egyptienne,
Qui me fait avertir
Pour la servir;
En un mot, sans reprendre haleine,
Dans la ville je cours
Toujours;
J'entends cent discours,
J'apprends vingt bons tours.
Je sais les secrets,
Je sais les projets;
Bref, je suis instruit
De tous les on dit,
On dit. (*ter.*)

Tu vois bien que loin d'avoir à me plaindre du sort dans mon état obscur,

Je trouve (*bis*) et plaisir et profit.

Ajoute à cela la confiance dont le Calife m'honore....

TAHER.

Confiance bien placée! depuis qu'on t'a permis d'approcher du sérail, on ne s'y reconnaît plus; toutes les femmes se moquent de moi: celles mêmes qui vantaient autrefois mes bonnes qualités, ne me trouvent aujourd'hui que des ridicules.

BECKIR.

C'est qu'elles te connaissent mieux.

TAHER.

Il n'est pas jusqu'aux muets qui, gâtés par l'exemple, ne se permettent de me désobéir; mais j'y mettrai bon ordre.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Je vois bien qu'il est instant
De leur prouver, sans faiblesse,
Qu'en ces lieux de sa Hautesse
Je suis le représentant.
Je soutiendrai, quoiqu'on fasse,
La dignité de ma place :
Nul de moi n'obtiendra grâce;
Ma voix fera tout trembler.
Je soumettrai chaque femme :
Et les muets, sur mon âme,
Trouveront à qui parler.

BECKIR.

Silence. J'entends le Calife.

SCENE III.

Les Mêmes, MOHAMMED.

BECKIR.

Sublime Commandeur des croyans, ton humble esclave baise la poussière de tes pieds.

MOHAMMED, *à Taher.*

Qu'on nous laisse. Je te suspends de tes fonctions pour toute la journée.

TAHER.

J'obéis, Seigneur. (*A part.*) Ah! je suis un homme perdu. Je ne faisais déjà pas grand chose ici : me voilà réduit à rien. (*Il sort.*)

SCENE IV.

MOHAMMED, BECKIR.

MOHAMMED.

Relève-toi, Beckir. Tu sais qu'en particulier j'aime à te dispenser de ce grave cérémonial.

BECKIR.

Je sais quelle est pour moi la bonté de sa Hautesse.

MOHAMMED.

Heureux coquin, tu n'as pas la plus mauvaise place de mes Etats.

BECKIR.

Sans contredit. Suivre votre Hautesse dans ses courses nocturnes, profiter des bonnes aubaines quand il s'en présente, sans craindre les mauvaises, dont un mot suffit pour nous garantir; vous raconter l'histoire du jour, les folies de quelques-uns de vos sujets, les sottises des autres, en un mot, être la gazette de Bagdad, et cependant ne dire que la vérité; d'honneur! il n'y a guère que le grand Trésorier avec qui je voulusse changer d'emploi.

MOHAMMED.

Eh! mon pauvre Beckir, tu y perdrais toi-même un trésor; ta franche et vive gaîté. Mais, dis-moi, viens-tu me proposer quelque nouvelle aventure?

BECKIR.

Je reconnais bien là le calife Mohammed.

AIR : *Le soir après pénible ouvrage.*

Du plaisir empruntant les ailes,
Préférant le myrthe aux lauriers,
Vous avez, en faveur des belles,
Oublié vos projets guerriers :
Et quand les Musulmans vous doivent
Cette paix qui vous fait chérir,
Leurs femmes seules s'apperçoivent
Que vous aimez à conquérir.

Ce n'est pas cependant de l'une d'entre elles que j'ai à vous entretenir; c'est d'une chrétienne.

MOHAMMED.

Tant mieux : le Prophète nous saura gré de rire aux dépens d'une de ses ennemies.

BECKIR.

Oh! ce n'est pas ce que vous pensez : la dame est vertueuse; il ne s'agit que d'un désir singulier.

MOHAMMED.

Un désir! c'est déjà quelque chose. Mais quel est son nom?

BECKIR.

Lady Johnson, la meilleure pratique de mon magasin.

MOHAMMED.

Quoi! l'épouse de ce Baronnet envoyé près de moi par le Commerce anglais, et qui me paraît aussi ridicule...

BECKIR.

Que sa femme est jolie.

MOHAMMED.

C'est ce qu'on m'a déjà dit; mais je n'ai pu en juger moi-même.

Son mari a toujours obstinément refusé de me la présenter. Il est d'une jalousie !...

BECKIR.

C'est qu'il se rend justice.

MOHAMMED.

On asssure cependant que Lady est sage.

BECKIR.

Mais curieuse à l'excès, un peu coquette...

MOHAMMED.

N'est-elle pas Française?

BECKIR.

Je croyais vous l'avoir dit.

MOHAMMED.

Mais enfin, que veut-elle ?

BECKIR.

Me faire gagner mille sequins.

MOHAMMED.

Que tu n'as sans doute pas refusés.

BECKIR.

Au contraire, et votre Hautesse va juger si je pouvais faire autrement. Milady n'exigeait pas moins de moi que d'être introduite en secret dans le sérail.

MOHAMMED.

Dans le sérail, dis tu ?

BECKIR.

Oui : pour en connaître les usages.

MOHAMMED, *riant.*

Ah ! ah ! la chose est trop plaisante.

BECKIR.

J'aurais gagé que cela vous ferait rire.

MOHAMMED.

J'en ai quelque sujet. Croirais-tu que, ces jours derniers, sir Johnson, son époux, m'a fait la même demande.

BECKIR.

Ah ! diable !...mais la chose tire un peu plus à conséquence.

MOHAMMED.

Je me suis contenté de rire de cette indiscrétion.

BECKIR.

J'ai été plus poli ; mais j'ai signifié à la dame que c'était impossible.

MOHAMMED.

Qu'on dise à présent qu'il n'y a pas de sympathie entre les époux... Mais le désir de la belle Lady ne me surprend pas ; c'est la suite du refus que lui a fait son mari de la présenter à ma Cour.

AIR : *Jadis privé de sa couronne.* (de Voltaire chez Ninon.)

La femme imprudente et légère
Suit toujours son instinct secret ;
Ce qu'on l'engage à ne pas faire,
Est à coup sûr ce qu'elle fait :
Montrer à l'homme un danger qui l'assiège,
C'est l'empêcher d'y succomber ;
A la femme indiquer un piège,
C'est presque l'y faire tomber.

Ah ! Monsieur l'envoyé, vous n'avez jamais voulu me présenter votre épouse ! parbleu !...je veux leur donner une leçon. J'attends ici le Baronnet ; toi, Beckir, va trouver Lady ; feins de te laisser gagner.

BECKIR.

Quoi ! Seigneur ?... (*A part.*) Ah ! je devine.

MOHAMMED.

Dis-lui que tu as trouvé les moyens de la faire pénétrer dans le sérail, sans que personne en soit instruit.

BECKIR.

Si l'on m'arrête, je nomme mes complices, je vous en préviens.

MOHAMMED.

Tu peux être tranquille.

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Dans la crainte des surveillans,
Tu lui diras, que pour la forme,
A l'usage des Musulmans,
Il est bon qu'elle se conforme ;
De mes femmes tu lui feras
Prendre l'habit galant et leste :
De chaque point tu l'instruiras,
En ces lieux tu l'introduiras,
Et je me charge du reste.

BECKIR.

J'entends à merveille, et je cours la chercher !

AIR : *Vaudeville du Secret de Madame.*

Je dois obéir, et vous jure
Que je ne vais rien épargner ;
Pour chacun, dans cette aventure,
Je vois quelque chose à gagner :
Pour la dame, de la science,
Pour sa Hautesse, du plaisir ;
Pour notre Anglais, de la prudence,
Et mille sequins pour Beckir.

Ensemble.

MOHAMMED.
Ami, j'en accepte l'augure,
Cela n'est pas à dédaigner ;
Pour chacun, dans cette aventure,
Je vois quelque chose à gagner.

BECKIR.
Je dois obéir et vous jure, etc., etc.

(*Beckir sort par la seconde porte à gauche de l'acteur.*)

SCENE V.

MOHAMMED, *seul.*

Je crois que le coquin me soupçonne...il a tort : du moins j'ose m'en flatter. Oui, ce n'est qu'une leçon que je projette pour les deux époux ; elle peut être utile pour eux ; je suis sûr qu'elle sera amusante pour moi. Il n'est pas défendu aux souverains de se divertir : c'est bien assez que cela leur soit difficile.

AIR : *De l'esprit, des talens.* (de M. Tourterelle.)

Oui, pour quelques instans
Secondons leur folie :
D'une femme jolie
Les travers sont charmans :
Quand il s'apprête à rire
Aux dépens d'un époux
Inconstant et jaloux,
Au sein de son empire,
Le Calife surpris
Peut se croire à Paris.

SCENE VI.

MOHAMMED, Sir JOHNSON.

(Des muets parroissent avant lui et l'annoncent par signes.)

JOHNSON, *à part, regardant les muets qui sortent.*

Cettes gens là, ils annoncent toujours sans rien dire ; je pouvais pas accoutumer moi à cet manière de parler.

(Il salue gauchement.)

MOHAMMED.

Bonjour, mon cher Baronnet.

JOHNSON.

Salamalec, salamalec, salamalec.

AIR : *Chacun avec moi l'avouera.*

Trésor de grandeur, d'équité,
Faites réparer, je vous prie,
Un attentat bien constaté
Dont se plaint notre compagnie.
On n'a point respecté la paix :
Et je viens, parmi vos sujets,
Vous signalant des téméraires,
Réclamer trois vaisseaux anglais,
Que l'on a pris...

MOHAMMED.

Que l'on a pris?

JOHNSON.

Que l'on a pris pour des corsaires.

MOHAMMED.

La méprise peut s'excuser, et mon Visir vous en fera raison. mais laissons les affaires pour aujourd'hui, et parlons de choses plus agréables ; parlons des femmes.

JOHNSON.

Fort volontiers, Seigneur ; je avais toujours eu un faible pour les dames.

AIR : *Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Je ne suis pas très-éloquent,
Cependant le sujet m'inspire ;
Et sur ce chapitre charmant
J'ai toujours quelque chose à dire.
Mais qui pourrait faire jamais
Un éloge complet des belles ?
Pour parler de tous leurs attraits,
Il faudrait parler autant qu'elles.

MOHAMMED.

Vous êtes d'une galanterie !...

JOHNSON.

Ce était vrai, je adorais toutes le femmes.

MOHAMMED.

C'est fort heureux pour la vôtre que l'on dit charmante, et que, par parenthèse vous n'avez jamais, voulu me présenter.

JOHNSON, *à part.*

Goddem ! je me garderais bien !...

MOHAMMED.

AIR : *Vaudeville de Catinat.*

On prétend qu'elle réunit
La décence à l'espièglerie ;
Qu'elle joint à beaucoup d'esprit
Quelques grains de coquetterie.

JOHNSON.

Je concevais parfaitement ; mais, voyez-vous, si le Roi de Angleterre il venait à savoir le petite drôlerie, lui capable pour ne pas trouver cela plaisant.

MOHAMMED.

Réfléchissez ; mais songez-y bien ; point de déguisement, point d'entrée au sérail.

JOHNSON.

Point d'entrée au sérail ! ce était beaucoup fort embarrassant.

SCENE VII.

Les Mêmes, BECKIR.

BECKIR, *se prosternant.*

Seigneur, votre humble esclave a exécuté vos ordres souverains. (*bas.*) La dame est là.

MOHAMMED, *bas.*

Tu vois le mari.

JOHNSON, *à part.*

Tiens ! cette petite cordonnier, on parle particulièrement à lui ; c'est un faveur considérable.

MOHAMMED.

Allez, allez, mon cher Baronnet. Beckir, vous connaissez mes intentions.

JOHNSON.

Je allais réfléchir, Seigneur ; je allais réfléchir. (*A part.*) Diable ! si mon petit femme voyait moi en Turc ; je serais capable per la faire mourir de peur. (*Haut.*) Salamalec, salamalec.

(Il sort par la porte à droite, le Calife sort par le fond.)

SCENE VIII.

BECKIR, LADY.

(Elle est mise à l'Anglaise, et tient sur sa tête un voile, qu'elle jette en entrant sur le sopha.)

BECKIR, *introduisant Lady avec mystère, par la seconde porte à gauche.*

AIR : *Berce, berce, bonne petite.* (de Blangini.)

Avancez, aimable Française ;
Suivez mes pas,
Mais parlez bas.

LADY.

Heureux instant ! je vais donc, à mon aise,

Voir ce bercail,
Qu'on appelle sérail.

Ensemble.

LADY, *à part.*

En secret, pourtant, je balance;
Mon plaisir est mêlé d'effroi.

BECKIR, *à part.*

Sa Hautesse, par bienveillance,
Me charge d'un plaisant emploi.
Soyez prudente et gardez le silence.

LADY.

Rassure-toi, la prudence est mon fort.

BECKIR, *à part.*

Si sa constance égale sa prudence,
Pauvre mari, combien je plains ton sort

Ensemble.

LADY, *à part.*

En secret, pourtant, je balance, etc.

BECKIR, *à part.*

Sa Hautesse, par bienveillance; etc.

LADY, *étourdiment.*

Ah! mon cher Beckir, la jolie chose qu'un sérail!

BECKIR.

Vous n'avez encore rien vu.

LADY.

Quels récits piquans je pourrai faire en Angleterre des usages de ce lieu.

BECKIR.

Je parie que vous oublierez quelque chose... Mais parlez un peu plus bas, je vous prie.

LADY, *effrayée.*

Ah! mon dieu! y aurait-il quelque chose à craindre? Tu ne m'avais pas dit cela tantôt.

BECKIR.

Vos mille séquins m'ont coupé la parole.

LADY.

Je commence à croire que j'ai fait une imprudence.

BECKIR.

Je crains d'avoir fait une sottise.

LADY.

Si mon époux avait le moindre soupçon de l'endroit où je suis, dans quelle inquiétude....

BECKIR.

Ecoutez donc, c'est qu'il risque bien aussi quelque chose.

LADY.

Lui qui ne voulait pas même me faire voir la Cour du Calife.

BECKIR.

Il ne se doutait pas que vous commenceriez par son sérail.

LADY.

C'est alors que je me reprocherais bien ma curiosité : car, malgré sa jalousie, je l'aime ce pauvre Johnson.

AIR : *L'Amour est un dieu volage.*

Je le répète ici même...

BECKIR.

Vraiment, l'amour conjugal
A bien choisi son local.

LADY.

Oui, d'un feu toujours égal,
Brûlant pour l'époux que j'aime,
De lui conserver ma foi
Je me suis fait une loi.
Ce soin occupe mon âme,
Et jamais, j'en jure bien...

BECKIR.

Ah ! dans un sérail, Madame,
Il ne faut jurer de rien,

LADY.

Mais Beckir, vous n'êtes pas du tout rassurant. Vous m'avez cependant bien promis de prendre toutes les précautions.

BECKIR.

C'est ce que j'ai fait ; et une partie de vos séquins est employée à fermer les oreilles des Eunuques et les yeux des muets.

LADY, *revenant à son caractère d'étourderie.*

Tu vois donc bien qu'il n'y a rien à craindre ; ainsi conduis-moi vîte dans l'intérieur du harem.

BECKIR.

Un moment, Milady, un moment ; vous savez ce que je vous ait dit.

LADY.

Quelle folie ! comment il faudrait que je prisse le costume des Odalisques ?

BECKIR.

C'est l'uniforme de la maison.

LADY.

Oui, mais dieu merci, je n'y suis qu'étrangère.

BECKIR.

Voilà ce qu'il ne faut pas qu'on soupçonne.

LADY.

Vous verrez qu'on remarquera une femme de plus dans un sérail.

BECKIR.

Milady est faite pour être remarquée partout.

LADY.

Non, jamais je ne me déciderai à prendre cet habit.

BECKIR.

Il faut donc que vous renonciez à en voir davantage.

LADY.

Cessez de me presser... Je puis être curieuse, étourdie; mais je ne serai pas inconséquente à ce point.

AIR : *Voulant par ses œuvres complettes.* (de Voltaire chez Nimon.)

Vraiment, l'habit asiatique
Effarouche un peu la pudeur;
D'ailleurs, je crois que la tunique
Me rendrait laide à faire peur.

BECKIR.

Y pensez-vous, Milady?

Ce vêtement, d'un goût insigne,
Par les Amours fut inventé
Pour doubler encor la beauté.

LADY.

Allons, Beckir; je me résigne.

BECKIR, *à part.*

Je savais bien que j'en viendrais à bout.

LADY.

Je suis trop avancée maintenant pour réfléchir. (*Beckir frappe dans ses mains.*) Que faites-vous?

BECKIR.

Je sonne vos femmes de chambre. (*Deux femmes esclaves paraissent.*) Voici deux esclaves qui sont à vos ordres, suivez-les dans ce cabinet de toilette où elles vont disposer la vôtre, je vous attends ici.

LADY, *regardant dans la coulisse.*

Le joli boudoir!

AIR : *Quand j'avais l'âge de mon fils.* (de la Piété filiale.)

Ah! quel plaisir! de ce sérail
Je connaîtrai chaque détail.
Je suis peut-être une étourdie;
Mais, à mon sexe, dans tous lieux,

Le censeur le plus rigoureux
Pardonne un désir (*bis*) curieux.
Si dans ce jour je fais une folie,
Mon cher Beckir, j'espère bien
Que mon mari n'en saura rien?

Ensemble.

BECKIR.

Quand elle fait une aimable folie,
A coup sûr femme prétend bien
Que son mari n'en sache rien;
Votre mari ne saura rien.

LADY.

Si malgré moi, etc.

(*Elle entre, avec les Esclaves, dans le cabinet à gauche de l'acteur.*)

SCENE IX.

BECKIR, *seul.*

Allons, voilà une aventure qui marche, et une petite Française à qui la curiosité a déjà fait faire bien du chemin; mais elle ne s'en tiendra pas là. Ah! ces femmes!...Je soupçonne le Calife de n'être pas aussi franc avec moi qu'à l'ordinaire; il ne veut, dit-il, que donner une leçon. Hom!...Ces leçons là sont toujours un peu chères pour celui qui les reçoit....Mais n'est-ce pas lui que j'entends?

SCENE X.

MOHAMMED, BECKIR.

MOHAMMED.

Eh bien! Beckir, as-tu persuadé la belle Lady?

BECKIR.

Seigneur, ce n'a pas été sans peine.

MOHAMMED.

Quoi! elle se refusait à prendre un habit?...

BECKIR.

Qui semble la mettre au rang de vos sujets. Prendre cet habit, Seigneur, c'est presque vous faire serment de fidélité; et une Française pouvait hésiter en pareil cas.

MOHAMMED.

Mais, enfin, tu l'as décidée?

BECKIR.

Ses mille séquins me donnaient une éloquence!...J'ai été entraînant.

MOHAMMED.

Ah! mon cher Beckir! je t'en donne mille autres pour ta réussite.

BECKIR, *à part.*

Parlez-moi des métiers où l'on gagne des deux mains !

MOHAMMED.

Tu dis donc que la belle ?...

BECKIR.

Est dans ce boudoir à terminer sa toilette.

MOHAMMED.

Elle sera charmante sous ce costume.

BECKIR.

Combien cela doit ajouter au triomphe de sa Hautesse !

MOHAMMED, *vivement.*

Mon triomphe, dis-tu ! tu crois donc ?...

BECKIR.

Oui, votre triomphe sur vous-même, Seigneur : c'est vous rendre la victoire plus difficile, que de procurer à cette jeune Française de nouveaux moyens de plaire ; car je m'en souviens bien, sa Hautesse ne veut que donner une leçon.

MOHAMMED, *revenu à lui.*

Oui, sans doute, c'est mon seul désir ; mais est-elle aussi jolie que tu me l'avais assuré ?

BECKIR, *gaîment.*

Voilà une question qui ne me laisse aucun doute sur la pureté des vos intentions.

MOHAMMED, *fâché.*

Esclave, respectez en silence des projets...

BECKIR.

Je fais mieux, Seigneur, je les admire ; on sait ce qu'un envoyé de la Grande-Bretagne vient faire dans une cour étrangère ; et vous avez trouvé le vrai moyen d'empêcher que celui-ci ne vous nuise.

AIR : *Du partage de la richesse.*

De notre Anglais loin d'être dupe,
Pour mieux dérouter son projet,
Sa Hautesse veut qu'il s'occupe
Du soin de son propre intérêt.
Et du cabinet britannique,
Pour détruire aujourd'hui l'espoir,
Elle oppose à sa politique,
La politique du boudoir.

MOHAMMED.

Tu m'as deviné ; mais Milady tarde bien à paraître.

BECKIR.

Impatience digne d'éloges ! elle a un but si respectable ! (*regardant dans la coulisse*) ; mais pour vous aider à attendre la femme, voici le mari qui vient vous tenir compagnie.

MOHAMMED.

Sir Johnson ! jamais mari n'est arrivé plus à propos.

SCENE XI.

Les Mêmes, Sir JOHNSON.

JOHNSON.

Seigneur, je avais réfléchi beaucoup infiniment.

MOHAMMED.

C'est fort bien.

JOHNSON, *regardant Beckir.*

Et s'il n'y a pas d'indiscrétion....

MOHAMMED.

Oh ! vous pouvez parler librement, Beckir sera seul instruit de cette aventure, et vous gardera un secret inviolable; vous venez donc m'annoncer ?...

JOHNSON.

Que je étais déterminé tont à fait pour faire le petite folie.

BECKIR, *à part.*

Le moment est bien choisi.

JOHNSON.

Je avais été dans le balancement de l'incertitude, vous comprenez bien; mais une fois décidé je avais tout de suite préféré cette moment, parce que Milady a dit à moi qu'elle serait très-occupée aujourd'hui.

BECKIR.

Elle ne vous a pas trompé.

JOHNSON.

Oh ! je savais bien que elle était franche considérablement; c'est un qualité de son pays.

MOHAMMED.

Je suis persuadé qu'elle les a toutes.

JOHNSON.

Ce était vrai, elle était très-vif, très-étourdie, très-aimable, et je avais épousé elle pour le contraste.

MOHAMMED.

Vous la disiez tantôt si raisonnable !

JOHNSON, *à part.*

Goddem ! je avais oublié. (*haut.*) Yes, yes; mais je voulais dire que c'était un raison léger...ou qu'elle avait de la légèreté... raisonnablement...

BECKIR.

Sir Johnson explique sa pensée avec une clarté !...

JOHNSON, *à part.*

Cette cordonnier, il a le esprit pour me comprendre, je admire fort.

BECKIR.

Eh bien ! il faut vous occuper de votre toilette !

JOHNSON.

De mon toilette ! goddem ! que le curiosité il rend bête !

BECKIR.

Et vous êtes d'une curiosité !...

JOHNSON, *riant.*

Yes, yes ; beaucoup fort.

BECKIR.

Voici le moment de la satisfaire ; passez dans ce cabinet (*bas au Calife*) ; c'est celui de Taher (*haut*) ; vous y trouverez un habit qui semble fait pour vous : (*bas au Calife*) un costume d'eunuque.

MOHAMMED, *bas.*

Quelle folie !

BECKIR, *de même.*

Sa Hautesse ne m'a-t-elle pas donné carte blanche ?

MOHAMMED, *de même.*

Fais-donc ce que tu voudras ?

BECKIR, *à Johnson.*

Deux esclaves noirs y seront à vos ordres.

MOHAMMED.

Surtout, gardez-vous d'en sortir avant que l'on ne vienne vous chercher.

BECKIR, *à part.*

Le Calife ne manque pas de précautions.

JOHNSON.

Que je avais de la reconnaissance, Seigneur, de ce que vous voulez bien faire pour moi dans ce moment.

MOHAMMED.

Je suis charmé que cela vous soit agréable.

JOHNSON.

Si fort agréable, que je ne anrais pas pu quitter Bagdad sans cela.

AIR : *Quand j'avais l'âge de mon fils.*

Depuis longtemps, sur mon honneur,
J'étais digne de ce faveur ;
C'était un fort grand avantage
Que sa Hautesse m'accordait ;
Pour ajouter à ce bienfait,
Je demande encor le secret.

Tout ceci n'est que pour le badinage ;
Mais, cependant, j'espère bien
Que ma femme n'en saura rien.

Ensemble.

MOHAMMED ET BECKIR.
Quand un époux se livre au badinage,
En secret il espère bien
Que sa femme n'en saura rien ;
Votre femme n'en saura rien.
JOHNSON.
Tout ceci, etc.

(*Johnson entre dans le cabinet de Taher, à droite de l'acteur.*)

SCENE XII.

MOHAMMED, BECKIR.

BECKIR.

Eh bien ! Seigneur, que pensez-vous de cette aventure ?

MOHAMMED.

Je t'avoue qu'elle me cause autant de plaisir que d'étonnement.

BECKIR.

D'étonnement !..ah ! sans doute, votre Hautesse n'a pas comme moi voyagé dans la France ?

MOHAMMED.

Voilà la première fois, peut-être, qu'un sérail a réuni deux époux.

BECKIR.

Oui, la femme d'un côté, le mari de l'autre. Convenez que c'est charmant.

AIR : *Vaudeville de la Partie carrée.*

Ici, j'en vois une preuve certaine,
C'est bien à tort qu'on dit que deux amans,
Lorsque l'hymen les retient sous sa chaîne,
Cessent d'avoir mêmes penchans.
Sur les époux c'est en vain que l'on glose ;
Leur bon accord devrait être cité :
Presque toujours ils font la même chose...
Chacun de leur côté.

MOHAMMED.

Milady ne peut tarder à paraître. Songeons à la recevoir avec les honneurs qui lui sont dus.

BECKIR.

Je vous entends, Seigneur. Esclaves, accourez.

SCENE XIII.

Les Mêmes, Muets et Femmes, Esclaves du Sérail.

BECKIR.

Apprêtez-vous à célébrer par vos jeux et vos danses une nouvelle conquête de votre maître.

MOHAMMED.

Obéissez à Beckir. Toi, dispose tout pour cette première surprises. Je me charge de la dernière. Je ne veux lui donner qu'une leçon, mais elle sera bonne.

AIR : *Vaudeville de la Piété filiale.*

Pour elle, dans ce lieu charmant,
Que le plaisir se multiplie ;
Que du pouvoir d'un monarque d'Asie,
Elle conçoive un doux étonnement.
Je veux que, moins intimidée,
Elle observe chaque détail,
Et que de tout ce qu'on voit au sérail
Elle emporte une grande idée.

(*Il sort par le fond.*)

SCENE XIV.

BECKIR, Les Muets.

BECKIR.

Tout ceci me paraît assez clair, et le Calife a une manière de donner des leçons, qui pourrait lui valoir beaucoup d'écolières. (*Il prend un luth des mains d'un muet.*) Esclaves, secondez-moi. (*Il joue la ritournelle de l'air suivant.*)

SCENE XV.

Les Mêmes : LADY, *sous le plus élégant costume d'Odalisque.*

LADY, *accourant étourdiment*

Eh bien ! Beckir, comment me trouves-tu ?... (*apercevant les esclaves.*) O ciel ! que vois-je ?

(Elle veut rentrer ; des esclaves placés à la porte l'en empêchent.)

BECKIR.

AIR *des Ruines de Babylonne.*

A la beauté qu'embellit la pudeur,
O Mahomet ! combien ta loi doit plaire !
Sage et galant, du temple du bonheur
Tu fis aussi le séjour du mystère.

(*Les muets dansent sur la ritournelle.*)

LADY, *bas à Beckir.*

Mais, Beckir, ne crains-tu pas ?...

BECKIR, *bas à Lady.*

N'est-ce pas là, Madame, ce que vous avez voulu voir ?

LADY, *bas.*

Sans doute ; mais je tremble...

BECKIR, *de même.*

Rassurez-vous, ces gens-là ne vous trahiront pas.

Même air.

Muet témoin d'un spectacle enchanteur,
Ici, l'esclave est contraint à se taire :
Et c'est ainsi qu'au souverain bonheur,
Pour confident nous donnons le mystère.

(*Les muets viennent en dansant se prosterner devant elle.*)

LADY.

Les drôles de figures !...mais, dis-moi, ne pourrions-nous pas être surpris ?

BECKIR.

Impossible, Madame. (*avec un effroi simulé.*) Dieux ! le Calife !

LADY.

Le Calife !

BECKIR.

Je suis mort !

LADY.

Je suis perdue !

SCENE XVI.

Les Mêmes, MOHAMMED.

(Les muets se prosternent, puis se retirent dans le fond.)

MOHAMMED.

Esclave !...quelle est cette femme ?

BECKIR, *feignant l'embarras.*

Sublime commandeur des croyans...

TRIO.

MOHAMMED, *examinant Lady.*

Eh ! mais, elle est toute interdite !
Jeune beauté, rassure-toi.

LADY, *à part.*

Ah ! grands dieux ! où m'a-t-on conduite !
Non, rien n'égale mon effroi.

BECKIR, *à part.*

Je crois bien que cette visite
Peut lui causer un peu d'effroi.

MOHAMMED.

C'est donc l'odalisque nouvelle
Dont on m'a vanté les appas?
De ton maître, esclave fidèle,
Je reconnais ici ton zèle.

LADY, *bas à Beckir.*

Détrompez-le.

BECKIR, *bas à Lady.*

Je n'ose pas.

LADY, *à part.*

Je meurs de peur.

MOHAMMED, *levant son voile.*

Ah! quelle est belle!

LADY, *à part.*

Comme je sens battre mon cœur!

Ensemble.

MOHAMMED, *à part,*

Quand je la tiens en ma puissance,
Ah! qu'il me faudra de prudence!
Comme il faudra dompter mon cœur!
Pour respecter cette pudeur!

LADY, *à part.*

Qu'ai-je fait? De mon imprudence
Je vois trop tard la conséquence.
Comme je sens battre mon cœur.
Dieu d'hymen, sois mon protecteur!

BECKIR, *à part.*

En honneur, je crois qu'il balance?
Je crains qu'en cette circonstance
La belle, malgré sa frayeur,
N'en soit pas quitte pour la peur.

BECKIR.

Oui, Seigneur, c'est cette jeune odalisque...

LADY, *bas.*

Beckir, qu'allez-vous faire?

BECKIR, *bas.*

Le tromper pour quelques instans.

MOHAMMED.

Pourquoi cette timidité?...approchez, approchez, délices de mon âme.

LADY, *bas à Beckir.*

Que j'approche !.. que dit-il donc ?

BECKIR, *bas.*

C'est de la galanterie turque.

LADY. *tremblante.*

Seigneur Calife... (*bas à Beckir*) que faut-il lui dire ?

BECKIR, *bas.*

Tout, excepté la vérité.

MOHAMMED.

Vous paraissez émue, surprise. Vous n'êtes donc pas née dans ces contrées ?

LADY.

Non, Seigneur.

MOHAMMED.

J'en suis enchanté. Les belles de ce pays ne savent qu'obéir à un maître, tandis qu'une aimable étrangère....mais quel climat vous a vu naître?

LADY.

Seigneur, je suis...je suis Française.

MOHAMMED.

O Mahomet ! je te rends grâces.

BECKIR, *bas à Lady.*

C'est un prince très-religieux.

MOHAMMED.

Les Francaises sont le plaisir des yeux, le charme du cœur : et j'étais assez malheureux pour n'en posséder aucune dans mon sérail !

LADY, *à Beckir.*

Ah ! mon dieu ! mais il croit donc...

BECKIR, *bas.*

Laissez le croire.

LADY, *à part.*

Malheureuse curiosité !

MOHAMMED.

Ne serez-vous pas charmée de connaître l'intérieur de mon palais ?

LADY, *à part.*

Je vais tout lui dire. (*haut.*)

AIR : *N'en demandez pas davantage.*

Oui, de ces lieux, je l'avouerai,
Me formant une douce image,
Seigneur, j'ai longtemps désiré
En connaître un jour chaque usage.
Mais, j'en ai trop vu,
Et mon cœur ému,
N'en veut pas savoir davantage.

MOHAMMED, *feignant la colère.*

Jeune esclave, sais-tu qu'un tel discours..?

BECKIR, *bas.*

Vous allez nous perdre, Madame.

MOHAMMED.

Je veux bien excuser votre inexpérience. Mais, répondez; quel heureux hasard vous a fait tomber en mon pouvoir? Songez qu'il faut ici de la franchise.

LADY.

Seigneur.. je m'étais embarquée...sans réfléchir.

MOHAMMED.

Quoi! c'est dans un voyage sur mer..:

LADY.

Oui, Seigneur.

AIR : *Je vous comprendrai toujours bien.*

J'ai bravé bien imprudemment;
Une mer en écueils féconde;
Plus d'un péril trop promptement
Dissipa mon erreur profonde.
Les dangers croissans sous mes pas,
Ont si bien glacé mon courage,
Que même, en ce moment, hélas!
Je redoute encor (*ter*) le naufrage.

MOHAMMED.

J'entends, vous serez tombée dans quelque piège?

LADY.

Il est vrai...du moins, je le crains.

MOHAMMED.

Un rusé corsaire vous aura peut-être conduite ici? peut être vous a-t-il séparé de quelque personne... ?

LADY, *vivement.*

Oh! oui, sans doute, d'une personne qui m'est bien chère!... Ah! Seigneur, soyez généreux, rendez-moi la liberté, rendez-moi à celui...

MOHAMMED.

Quel feu! quelle vivacité!...ce n'est pas sans doute un époux?...

BECKIR, *à part à Lady.*

Gardez-vous bien de dire que oui?

MOHAMMED.

Vous ignorez peut-être que la punition la plus sévère est réservée à ceux qui conduiroient ici une personne engagée sous les lois de l'hymen?

LADY, *vivement.*

Non, Seigneur, ce n'est point un époux.

MOHAMMED.

Cette assurance seule manquait à mon bonheur !...Charmante étrangère, ton maître ne veut plus être que ton amant.

AIR : *Ma Zétulbé! viens régner sur mon âme.*

A tes vertus je dois rendre les armes,
De tant d'attraits, Mohammed est épris.
De la beauté tu m'offres tous les charmes...

(*Il lui jette le mouchoir.*)

De la beauté, moi, je t'offre le prix.

LADY, *bas à Beckir.*

A cet outrage
Comment tenir?

BECKIR, *bas à Lady.*

Ici, l'usage
Est d'obéir.

MOHAMMED, *à part.*

Ah! je sens trop que je lui rends les armes;
Fuyons; l'amour troublerait mes esprits.
Lorsque l'on peut résister à ses charmes,
De la vertu l'on mérite le prix.

LADY, *à part.*

Ensemble.

Fatal effet du pouvoir de mes charmes!
De moi faut-il, hélas! qu'il soit épris?
Mon imprudence a causé mes alarmes;
Je vois trop tard que j'en reçois le prix.

BECKIR, *à part.*

Je conçois bien ses mortelles alarmes.
Ah! pauvre époux! tu serais bien surpris,
Si tu savais qu'aujourd'hui de ses charmes
C'est le mouchoir qui doit être le prix.

(*Le Calife sort suivi des muets.*)

SCENE XVII.

BECKIR, LADY.

LADY.

Ah! Beckir, je n'ai plus d'espoir que dans votre générosité. Sauvez-moi, sauvez-moi, de grace et ma fortune est à vous.

BECKIR.

Impossible, Madame.

LADY.

Tu connais tous les détours de ce palais.

AIR : *Vaudeville de l'Épreuve villageoise.*

Ma perte est jurée :
Mais, plus rassurée,
Par toi délivrée,
Je suivrai tes pas.

BECKIR.

Ah ! quand elle a vos appas,
De ces lieux, belle ne peut pas
Sortir comme elle est entrée.

LADY.

Eh bien ! du moins ne vous opposez point à ma fuite ; je vais moi-même tenter... Ciel ! que me veulent encore ces gens-là ?

SCENE XVIII.

Les Mêmes, un OFFICIER du Sérail, *Esclaves apportant les présens.*

(On dépose, aux pieds de Lady, des étoffes, des cachemires, des diamans, etc. Pendant ce temps, l'orchestre joue l'air : *C'est ici le séjour des Grâces.*

BECKIR.

C'est un Officier du sérail qui vous apporte les cadeaux d'usage.

LADY, *vivement.*

Que je ne recevrai certainement pas.

BECKIR.

Daignez au moins jeter les yeux sur ces présens ; cela n'engage à rien.

LADY.

Ah ! laissez-moi, Beckir.

AIR : *Pauvre petit, il est transi.* (de Renaud.)

Puis-je oublier mon sort affreux ?
(*regardant les présens.*)
—Que ces objets sont précieux !
Cette étoffe est moelleuse...
—Je suis bien malheureuse !
Ah ! Beckir ! les jolis bijoux !
—O ciel ! que dira mon époux !
—Oui, tous ces présens
Sont charmans.
—Je suis bien malheureuse !
Rien ne calme mon désespoir.

BECKIR, *à part*.

Dans ces atours, moi, j'aime à voir
Comme une coquette se mire.

LADY.

Ah ! le superbe cachemire !
—Mais rien n'égale mon tourment.

BECKIR, *à part.*

Le voilà le vrai talisman ;
Une beauté légère
Ne lui résiste guère.

LADY.

—Que ces diamans ont de feu !

(*Elle les prend.*)

BECKIR, *à part.*

Le chagrin se dissipe un peu.

LADY.

Je fus trop curieuse.

BECKIR, *à part.*

L'épreuve est dangereuse.

LADY.

—Qu'ils seraient brillans à porter !

(*Elle les remet.*)

Je ne peux pas les accepter.
Ah ! oui, (*ter.*) je suis bien malheureuse !

L'OFFICIER.

Je dois à présent engager la favorite à passer dans cet appartement où elle restera seule avec ces femmes. Honorée du choix de Mohammed, en attendant qu'il la fasse appeler, elle ne doit plus être exposée aux regards profanes.

BECKIR, *bas à Lady.*

Le profane, c'est moi.

(*Les esclaves entourent Lady.*)

LADY.

Air : *Jouissons du plaisir.* (d'Anacréon.)

Ciel ! que devenir !
De moi l'on dispose,
Sans effroi je n'ose
Prévoir l'avenir.

BECKIR, *à part.*

Tout vient l'agiter ;
Le remord la presse.
Nous, à sa Hautesse
Allons tout compter.

Ensemble.

LADY.

Ciel ! que devenir ! etc.

BECKIR, *à part.*

Fortuné Beckir !
Que sur toi l'on glose ;
(*Montrant son argent.*)
En couleur de rose
Tu vois l'avenir.

(*Lady entre, avec les esclaves, dans le cabinet à gauche.*

SCENE XIX.

BECKIR, *seul.*

J'aperçois Taher ; il ne pouvait venir plus à propos pour délivrer notre prisonnier anglais, qui me semble avoir fait une assez longue pénitence : ne troublons pas leur entre vue, et courons prendre les ordres du Calife sur les suites de cette aventure.

(Il sort par le fond, et Taher arrive par le côté gauche.)

SCENE XX.

TAHER, *seul.*

Je ne sais pas trop ce qui se passe dans le sérail : mais je suis sûr qu'il s'y trame quelque chose contre moi ; la manière dont le Calife m'a parlé ce matin, ne me présage rien d'heureux. Profitons du moins de la circonstance pour prendre chez moi quelque repos.

(Il entr'ouvre les rideaux de sa chambre, et Sir Johnson paraît.)

SCENE XXI.

TAHER, Sir JOHNSON, *habillé exactement comme Taher.*

DUO du Prisonnier.

TOUS DEUX, *surpris.*

O ciel ! dois-je en croire mes yeux !

JOHNSON, *à part.*

C'est quelqu'officier d'importance.

TAHER.

Quoi ! deux eunuques dans ces lieux !
C'est mon habit !

JOHNSON, *à part.*

Maudit fâcheux !

TAHER.

Mahomet ! pour moi quelle offense !
J'étais seul et nous voilà deux !

TOUS DEUX, *s'examinant.*

Quelle parfaite ressemblance !

Ensemble.

TAHER.

Je crois me voir en le voyant.

JOHNSON.

Je crois m'entendre en l'écoutant.

TAHER, *à part.*

Voyons un peu ce qu'il sait faire.
(*Haut.*) Aux belles cherchez-vous à plaire ?
Les soumettez-vous ?

JOHNSON.

Pas trop bien.
(*A part.*) Diable soit du sot entretien.

TAHER.

En ce lieu, dites, cher confrère,
Quel sera votre ministère ?
Qu'y faites-vous ?

JOHNSON.

Je n'y fais rien.

TOUS DEUX.

Quelle parfaite ressemblance !
C'est vraiment mon portrait frappant!
Même maintien, même éloquence,
Je crois me voir en le voyant.

SCENE XXII.

Les Mêmes, BECKIR.

BECKIR.

Eh bien ! eh bien ! quel est ce tapage ?

JOHNSON.

Ah ! venez donc mon hami ; je étais fort dans le embarras. Quel est cet Monsieur qui me ressemble tant ?

BECKIR.

Ce n'est rien, ce n'est rien.

TAHER.

Ah ! maudit Beckir, c'est toi qui m'as joué ce tour là.

BECKIR.

Que viens-tu faire ici ? Le Calife ne t'a-t-il pas dit qu'il te suspendait de tes fonctions ?

TAHER.

O Mahomet ! je vois bien que c'est celui-ci qui vient pour me remplacer. Courons nous jeter aux pieds de sa Hautesse. (*Il sort.*)

SCENE XXIII.

Sir JOHNSON, BECKIR, *la nuit se fait par degrés.*

JOHNSON.

Je avais attendu beaucoup long-temps, mon hami.

BECKIR.

Vous n'aurez rien perdu pour attendre.

JOHNSON.

Mais quel diable de habit m'avez-vous donc fait prendre ? il n'était pas galant du tout.

BECKIR.

Est-ce qu'il ne vous va pas bien ? D'ailleurs, la nuit vous favorise ; car c'est dans ce séjour mystérieux que sa Hautesse vous permet l'entretien que vous avez si vivement désiré.

JOHNSON.

Yes, Yes, le entretien. Je sentais bien un peu tard que ce était une folie de ma part ; mais je avais jamais fait que des sottises avec les femmes.

BECKIR.

On n'a pas plus de franchise ! . . Mais voici votre belle, je vous laisse avec elle.

(Lady entre voilée et conduite par deux femmes qui se retirent aussitôt.)

LADY, *tombant sur un sopha au fond du théâtre.*

Je me meurs.

BECKIR, *bas à Lady.*

Rassurez-vous ; il n'est pas dangereux. (*il sort.*)

SCENE XXIV.

Sir JOHNSON, LADY.

LADY, *à part.*

O ciel ! à quel péril, à quelle humiliation suis-je exposée !

JOHNSON, *à part.*

C'était bien particulier, moi qui étais si jovial dans le tête-à-tête. . . Je me trouvais comme un enfant ! . . . c'est peut-être le habit.

LADY, *se levant.*

Non, dussé-je encourir la mort, je ne trahirai point mon époux.

MOHAMMED.

L'opinion qu'une Française résiste difficilement à la curiosité.

JOHNSON.

Je le avais échappé belle, j'espère!

MOHAMMED.

Vous voyez, Sir Johnson, qu'un époux a toujours tort de refuser à sa femme ce qu'elle veut bien lui demander. Si vous aviez amené vous-même Milady dans ma cour, elle ne serait pas venue seule dans mon sérail.

JOHNSON.

Je comprenais bien, et je ferai désormais l'impossible pour ne plus rien lui refuser.

TAHER, *à part.*

J'ai bien cru que le Calife avait trouvé mon pareil.

BECKIR, *à Sir Johnson.*

Continuerai-je à avoir la pratique de Sir Johnson et de Milady?

JOHNSON.

Yes, yes: petite jovial, mais seulement per le chaussure.

VAUDEVILLE.

Air du Vaudeville des Chevilles de Maitre-Adam.

LE CALIFE.

Mon cher Johnson, dans cette circonstance,
Convenez-en, vous vous conduisiez mal?
Un pareil trait, si nous étions en France,
Aurait bien pu vous devenir fatal;
Mais, en ces lieux, et grâce à ma prudence,
Vous avez eu plus de peur que de mal.

BECKIR.

Toujours en butte aux plus pénible doute,
Trop chatouilleux sur l'honneur conjugal,
Mari? pourquoi vouloir, coûte qui coûte,
Vous préserver d'un malheur si bannal!
Cet accident, que si fort on redoute,
Fait entre nous plus de peur que de mal.

TAHER.

Je ne sais pas, vraîment, pourquoi les femmes
Ont de Taher un effroi général.
Si par mes traits je séduis peu leurs âmes,
Dans mes façons je ne suis pas brutal;
Et je puis bien assurer qu'à ces dames
J'ai toujours fait plus de peur que de mal.

MILADY, *au Public.*

Nous attendons, avec impatience,
L'arrêt qui doit nous traiter bien ou mal.
Auteurs, acteurs craignent votre sentence.
On peut trembler à pareil tribunal.
Ah! que ce soir, grâce à votre indulgence,
Nous ayons tous plus de peur que de mal.

L'AUBERGE,

OU

LES BRIGANDS SANS LE SAVOIR,

COMÉDIE

En un Acte et en Vaudevilles,

PAR MM. ***.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 19 Mai 1812.

Prix : 1 franc 20 centimes.

PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

DE L'IMPRIMERIE DE HOCQUET ET C°.,
RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE, N°. 4.

1812.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. SCUDÉRI.	M. *Laporte.*
Mlle. SCUDÉRI, sa Sœur.	Mad. *Bodin.*
FLORVAL, leur Neveu.	M. *Henri.*
BERTRAND, Aubergiste	M. *Hypolite.*
BABET, sa Fille.	Mad. *Deville.*
BASTIEN, son Prétendu.	M. *Justin.*

La scène se passe dans une Auberge, au milieu des Pyrennées.

(*Le théâtre représente une Salle, une porte au fond, et deux croisées latérales, par lesquelles on découvre, dans le lointain, le sommet des Pyrennées et un petit village sur la côte. Sur le premier plan, à la gauche du spectateur, un cabinet en saillie, avec une croisée qui laisse voir tout ce qui se passe dans le cabinet. A droite, une cheminée, une croisée donnant sur la cour. Sur le devant, deux tables; sur l'une, du papier, des plumes, de l'encre, etc. Ameublement gothique.*)

L'AUBERGE,

OU

LES BRIGANDS SANS LE SAVOIR,

Comédie en un Acte et en Vaudevilles.

SCENE PREMIERE.

BERTRAND, BABET, BASTIEN.

BERTRAND.

Oui, ma fille, oui, Bastien, je l'ai vu.

BABET.

Vous avez vu le diable en personne ?

BERTRAND.

C'est tout comme, puisqu'il prend la forme qu'il veut.

BASTIEN.

Air : *Vaud. de l'Avare.*

Allons donc, c'était un prestige :
Un rien excite votre effroi.

BERTRAND.

De mes yeux je l'ai vu, te dis-je;
Je l'ai vu comme je te voi. (*bis.*)
C'était le soir : il faisait sombre;
De loin j'ai cru l'appercevoir
Sous la forme d'un baudet noir...

BABET.

Vous avez eu peur de votre ombre.

BASTIEN.

C'est inconcevable, comme il est poltron, le beau-père, à son âge croire aux revenans.

BERTRAND.

Croire... Je n'y crois point, mais j'en ai peur.

Air : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

Je pense que tout homme sage
Doit redouter les revenans ;
Car les morts ont trop d'avantage
Quand ils combattent les vivans.
Leur résister serait folie,
Aussi je m'en garderais bien :
Un vivant y risque sa vie,
Tandis qu'un mort ne risque rien.

BASTIEN.

Comme je le disais, cela prouve seulement que vous êtes peureux.

BERTRAND.

Peureux !... je ne suis point peureux, mais je suis prudent, et dans cette auberge, au milieu des Pyrénées avec toi, Babet, qui n'es pas brave, et Bastien, mon gendre futur, qui s'effraie d'un rien.. On ne sait pas ce qui peut arriver.

BABET.

Arriver !... Vous voyez bien qu'il n'arrive jamais rien, pas même des voyageurs.

BERTRAND.

C'est votre faute !... On est si mal servi !... Depuis huit jours n'avoir qu'un locataire !

BABET.

Cet officier français ! Mais ce jeune homme est fort bien; et ce sera une bonne pratique, car il a l'air de quelqu'un très-comme il faut.

BERTRAND.

Il a l'air de quelqu'un très-suspect, car il ne paye pas; et, avec çà, il a quelque chose dans la physionomie...

BABET.

N'avez-vous pas peur aussi de celui-là ?

BERTRAND.

Sans doute. On ne sait d'où il vient : il paraît se cacher; et quand on lui fait des questions, il vous rit au nez.... C'est malhonnête !

Air : *Le jour de son mariage.*

Je n'ai jamais pu connaître
Ce qu'il fait, ni ce qu'il est ;
Mais à coup sûr ce doit être
Un fourbe, un mauvais sujet.
Il a commis quelque faute,
Ou fait quelque mauvais coup...

BABET.

Ah ! mon père !

Eh!.. qui doit à son hôte,
Est capable de tout.

BERTRAND.

Cependant il faut lui porter à déjeûner, car il ferait un tapage !...

BABET.

J'irai, mon père.

BASTIEN.

Pas du tout, mademoiselle ; ce sera moi.

BABET.

Fi, le jaloux.

BASTIEN.

Fi, la coquette !

BERTRAND.

Paix ! j'irai moi-même. Mais au lieu de vous disputer, cherchons plutôt à corriger la fortune par quelques moyens honnêtes.

Air : *La loterie est la chance.*

Sans une honnête industrie,
Un traiteur ne ferait rien ;
Et tous les jours de la vie,
Un peu d'aide fait grand bien.
Toi, Bastien, toi qui surveilles
L'ordonnance du festin,
Mets dans toutes les bouteilles
Un peu plus d'eau que de vin.

TOUS TROIS.

Sans une honnête industrie, etc.

Allez, et que chacun soit à son poste.

SCENE II.

BERTRAND, *seul.*

Mon commerce de traiteur prend une mauvaise tournure ; et si je n'y mets ordre, je mourrai de faim au milieu de mes provisions. Heureusement j'ai déjà fait une spéculation qui double mes profits.

Air : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Je sais d'une façon commode,
Rançonner chaque voyageur;
Et je puis, grace à ma méthode,
Voler en tout bien, tout honneur.

Crie-t-on : garçon? potage pour un! j'envoie demi-part.

Les prenant ainsi par famine,
Mes succès ne sont pas douteux;
Et chez Bertrand, quand seul on dine,
Il faut tout demander pour deux.

Mais ce bel officier mange comme quatre, et ne paye pas même pour un. Ma foi, à tout risque, demandons-lui de l'argent. Le difficile est de lui parler, car il chante toujours... Mais je l'entends : le voilà qui crie comme quelqu'un qui paye.

FLORVAL, *en dehors.*

Holà! hé! quelqu'un! le maître, les garçons, tout le monde!

SCENE III.

FLORVAL, BERTRAND.

FLORVAL.

Eh! bonjour, papa Bertrand. Va-t-on m'apporter à déjeûner?

BERTRAND.

Que voulez-vous, mon capitaine? la tasse de café, une limonade?

FLORVAL.

Comment, morbleu! à un militaire! Le pâté froid, la tranche de jambon, deux bouteilles de vin : je ne regarde pas à la dépense.

BERTRAND, *à part.*

Je le crois bien, c'est moi qui paye. (*haut.*) Mais... c'est que... je voulais vous dire... Monsieur compte sans doute faire un long séjour...

FLORVAL.

Moi? non : j'aime le changement.

Air: *A boire je passe ma vie.*

A voyager passant ma vie,
Jamais je ne suis arrêté;
J'ai pris pour guide la folie,
Et pour compagne la gaité.
En tous lieux bravant les orages,
Pour moi, changer c'est être heureux:
Puisque les plaisirs sont volages,
Il faut bien courir après eux.

BERTRAND.

C'est que tous les huit jours nous avons l'usage de régler nos comptes avec les voyageurs.

FLORVAL.

Comment! c'est de l'argent que tu me demandes? que ne parlais-tu plutôt?

BERTRAND, *à part.*

Il est plus solvable que je ne croyais. (*haut.*) Pardon....

FLORVAL.

Point du tout. J'aime qu'on me parle franchement; et pour te le prouver, je vais te faire une confidence... c'est que pour le moment je n'ai pas de fonds.

BERTRAND.

Qu'est-ce que vous dites donc? et vous faites ici une dépense...

FLORVAL.

Est-ce que cela te tourmente?

BERTRAND.

Certainement, et beaucoup.

FLORVAL.

Bah! çà ne m'inquiète pas du tout, moi.

BERTRANN.

Ah! je vous ferai bientôt changer de ton. D'abord, je vous préviens que vous ne sortirez pas d'ici que vous ne m'ayez payé.

FLORVAL.

Eh bien, j'y resterai long-temps. D'ailleurs, ne peux-tu me faire crédit sur ma bonne mine?

BERTRAND.

Voilà une jolie caution.

FLORVAL.

Tu es bien difficile. Tiens, je suis sûr que madame Bertrand s'en serait contentée.

Air : *Vers le Temple de l'Hymen.*

« Ton oncle a quitté Paris,
» Et, pour comble de disgrâces,
» On dit qu'il est sur tes traces :
» Profite de mon avis.
» Puisqu'il est à ta poursuite,
» Sans l'attendre prends la fuite,
» Sous les drapeaux reviens vite ;
» Car il est mal, entre nous,
» Lorsque Bellone t'appelle,
» De faire attendre une belle
» Qui te donne un rendez-vous. »

Eh ! c'est bien cela dont-il s'agit.... Fuir !.. Le puis-je ? on me retient en gage !...

(*On apporte le déjeûner, il se met à table.*)

Ma foi, vogue la galère ! je n'ai pas peur de déranger mes affaires, elles le sont bien, de par tous les diables !.. Mon oncle Scudéri, et sa docte sœur, qui font des romans où personne n'entend rien, et où eux-mêmes n'entendent pas grand-chose, seraient bien étonnés de savoir leur fugitif neveu, dans une méchante auberge, au milieu des Pyrénées... Après tout, c'est leur faute, de quoi veulent-ils s'aviser ? vouloir m'apprendre à gagner de l'argent, moi, qui ne sais que le dépenser. Enfin me faire procureur ! j'avais trop de délicatesse, et je me suis fait mousquetaire. A cette nouvelle ma famille prend ses arrangemens, je prends aussi les miens ; et me voilà en pays étranger, commençant le cours de mes voyages. J'ai parcouru l'Europe, et partout je me suis ennuyé ; en Italie, il fait trop chaud ; en Russie, il fait trop froid ; en Angleterre, ils sont trop tristes ; ... en France on n'est jamais trop gai ! vive Paris ! vive le séjour des amours et de la gaîté ! on végète au-dehors, on n'est heureux que dans ma patrie.

Air : *Ange des nuits.*

J'ai voulu fuir une terre chérie,
Prendre les goûts, les mœurs de l'étranger,
Tout homme, hélas ! peut changer de patrie,
Le caractère il ne saurait changer.
Dès que je vois une belle,
Enflammé par ses attraits,
Ah ! je sens bien, auprès d'elle,
Que je suis toujours Français.

Enfin, après deux ans d'absence, mes amis m'obtiennent une lieutenance, je brave tout, je rentre en France, et lorsque j'arrive sur la frontière, je me vois arrêté dans cette au-

berge, faute d'argent. Que faire!... Mais comment, il me semble que je réfléchis! pas possible!... quoi, je me dérangerais à ce point !.... Allons donc, ne pensons plus à l'avenir, redevenons l'étourdi, l'insouciant Florval, et achevons mon déjeûner.... Eh! bien, plus de vin! comme tout passe! holà! garçon! garçon!

SCENE V.

FLORVAL, BABET.

BABET, *accourant.*

Me voilà, Monsieur.

FLORVAL.

C'est la fille de notre hôte! je n'avais fait que l'entrevoir; le vieux coquin cache sa jeune fille avec autant de soin que son vieux vin.... On n'est pas plus jolie!

BABET, *minaudant.*

Ah! monsieur est....

FLORVAL.

Connaisseur, et amateur; car, ma charmante Babet! je t'aime à la folie.... et toi !...

BABET.

Pour la première fois, la déclaration est leste; mais savez-vous qui je suis ?

FLORVAL.

Qui tu es? tu es... tu es charmante.

BABET.

Tu... toi! mais voyez donc, il ose me tutoyer.

Air : *Vaud. du Petit Courier.*

Ah! mon dieu, qu'il a l'air vaurien!
Vraiment messieurs les mousquetaires,
Quoique nous ne soyons pas fières,
Après tout, nous vous valons bien.
Vous êtes braves, nous gentilles;
Et sachez, quand on est galant,
Que c'est l'ennemi, non les filles,
Qu'il faut mener tambour battant.

FLORVAL.

Pardon, j'ai oublié le respect que je vous devais, mais, tes yeux, friponne, m'inspirent l'amour le plus vif, le plus constant; je t'adore, il faut m'adorer; allons, accepte.... ou acceptez.

BABET.

Oh! comme il est impertinent! (*à part.*) c'est vraiment dommage (*haut.*) Je ne veux pas vous ôter toute espérance; peut-être avec le tems, un caprice... qui sait?

FLORVAL.

Un caprice.... C'est différent! mais fais que ce caprice te vienne promptement.

BABET.

Et que dira Bastien, mon futur?

FLORVAL.

Ce qu'il voudra. L'amant d'abord, le mari après.

BABET.

Voilà une jolie morale!

FLORVAL.

Mais c'est que tu es d'une sévérité....

BABET.

Mais c'est que vous demandez des choses impossibles.

SCENE VI.

Les précédens, BASTIEN.

BASTIEN.

Restez, restez; que je ne vous dérange pas. (*A Babet.*) C'est donc ainsi, perfide!.

FLORVAL.

Air: *M Baussac, c'est bien méchant.*

Pourquoi ce bruit et ce courroux?
Pour un époux, qu'il est jaloux!

BABET.

Pourquoi ce bruit et ce courroux?
Il sera donc toujours jaloux!

BASTIEN.

J'ai bien raison d'être en courroux,
Je suis époux, je suis jaloux.

SCENE VII.

Les précédens, BERTRAND, *continuant l'air.*

Pourquoi ce bruit? paix là! paix là!
J'espère enfin qu'on se taira.

Silence! grande nouvelle! voilà deux voyageurs qui entrent

dans la cour ; leur voiture s'est brisée au bas de la montagne.

FLORVAL.

Il ne fallait rien moins qu'un accident....

BASTIEN.

Il ne nous en vient jamais que comme cela.

BERTRAND

Il y a long-tems que nous n'avions eu si bonne aubaine. Allons, petite fille, allumez du feu, préparez les chambres... et toi, à la cuisine... Il faut une tête aussi fortement organisée que la mienne pour suffire à tout .. Eh ! allez donc.

BASTIEN, *à Babet.*

Et vous croyez qu'il en sera toujours ainsi ?

BABET ; *faisant une révérence.*

Oui, monsieur.

BASTIEN.

Et que vous écouterez toujours les galants ?

BABET.

Oui, monsieur.

BASTIEN.

Jolie réponse !

BERTRAND.

Eh ! bien, qu'est-ce que vous faites donc ? ... à ton poste...

BABET.

J'y vais, mon père (*A Bastien.*) Ne pas se fier à ma vertu, à ma parole, c'est affreux ! (*Elle sort.*)

BASTIEN.

Ah ! oui, sa parole ! je n'aurais qu'à dormir là-dessus, je ferais de jolis rêves. (*Il sort.*)

BERTRAND, *à Florval.*

Mon capitaine, est-ce que vous comptez rester là ?

FLORVAL.

Sans doute.

BERTRAND.

Mais ces nouveaux voyageurs ?

FLORVAL.

Fut-ce le diable, je ne me dérangerais pas ; j'ai établi ici mon quartier général, et j'y reste. Mais j'entends du bruit... ce sont eux. (*il s'approche de la porte.*) Voyons donc ces nouveaux hôtes.. Qu'ai-je vu ? en croirai-je mes yeux ? Scudéri ! Qui peut l'amener ? saurait-il... (*à Bertrand.*) Si par hasard... parle-lui.... dis-leur.... Non, non, tais-toi et ne dis rien.

(*Il se sauve.*)

BERTRAND.

Parbleu, je le crois bien que je ne dirai rien. Mais à qui en a-t-il donc ? Allons, il est fou !

SCENE VIII.

M. SCUDERI, Mlle. SCUDERI, BERTRAND, BASTIEN.

BASTIEN.

Entrez, entrez, monsieur.

SCUDERI, *d'un ton brusque.*

C'est bon.

BASTIEN.

Désirez-vous des rafraîchissemens ?

SCUDERI.

Non.

BERTRAND.

Si l'on vous faisait du feu ?

SCUDERI.

Non. Une chambre.

BASTIEN.

On va vous la préparer. (*Il sort après avoir desservi la table où Florval a déjeûné.*)

SCUDERI.

Oui, va, dépêche et tais-toi.

BERTRAND, *entrant dans le cabinet.*

On y va. Si vous voulez vous donner la peine d'attendre dans cette salle commune. (*à part.*) Ah! quelles physionomies! celui-là surtout, avec son air rébarbatif. Ils peuvent être d'honnêtes gens ; mais à coup sûr ce n'est pas écrit sur leurs figures. (*il sort.*)

SCENE IX.

M. SCUDERI, Mlle. SCUDERI.

Mlle. SCUDERI.

Qu'avez-vous donc, mon frère ? et quel nuage soudain peut corrompre ainsi l'aménité coutumière de votre physionomie ?

SCUDERI.

Ouf! je suis d'une colère... Encore un accident! Ma sœur, je vous avertis que je suis très-las des voyages. Vous me dites que vous avez des renseignemens certains; nous partons.... un postillon renversé, un essieu brisé, et tout cela pour courir après un neveu que nous n'atteindrons jamais.

Mlle. SCUDERI.

J'attendais de vous un plus mâle courage; vous êtes plus désespéré que Cyrus au huitième enlèvement de la belle Mandane.

SCUDERI.

Eh! Cyrus n'avait pas versé.

Mlle. SCUDERI.

Versé! versé! vous voilà bien malade.

Air : *Des Folies d'Espagne.*

Pourquoi ce bruit, pourquoi ces cris, mon frère?
Hé! de vous plaindre, avez-vous donc les droits?
On vous pourrait pardonner la colère,
Si vous tombiez pour la première fois.

SCUDERI.

Qu'est-ce à dire? mes chûtes! parlez plutôt des vôtres.

Mlle SCUDERI.

Les miennes! Apprenez, monsieur, que mes succès n'ont jamais été douteux. Artamène! voilà un roman! douze gros volumes!.... Et dès les premières pages, quels beaux sentimens! quelle passion!.. On n'est pas plutôt au commencement...

SCUDERI.

Qu'on voudrait être à la fin. Mais la fin n'arrive pas.

Mlle SCUDERI.

Comment la fin? Mais vous n'avez donc pas lu l'instant où Orondate, après huit ans de silence, se hazarde enfin à déclarer...

SCUDERI.

Votre Orondate, avec son silence, est le plus grand bavard que je connoisse: il n'y a jamais que lui qui parle; et quand il est seul avec les rochers, il a toujours quelque chose à leur dire: « O ma belle princesse! » Tenez, ne m'en parlez plus: votre Artamène est un sot et Mandane une bégueule.

Mlle. SCUDERI.

Mandane une bégueule! Mandane, femme rare! toujours enlevée et toujours fidèle, toujours...

SCUDERI.

On voit bien que c'est un roman.

SCUDERI.

Mon frère, est-ce que vous ne croyez pas à la vertu des femmes?... Certainement, moi, à la place de la belle Mandane...

SCUDERI.

Ma sœur, vous n'avez jamais été enlevée.

Mlle. SCUDERI, *avec un profond soupir.*

Hélas! non. Mais les hommes d'à-présent ont si peu de goût!... N'ont-ils pas la sotte manie de croire que pour plaire il faut être jeune et jolie. Encore si la gloire nous dédommageait d'un côté (*en soupirant.*) de ce que nous perdons de l'autre; mais l'envie..... enfin, n'ont-ils pas voulu attribuer à Pélisson une partie de mes ouvrages!

Air : *Quand Dieu pour peupler la terre.*

Dès qu'une femme compose;
Aussitôt maint détracteur
Lui ravit le nom d'auteur,
Et vous seuls avez l'honneur
De ses vers et de sa prose:
Les femmes, c'est évident,
N'ont ni savoir, ni talent;
Et le stupide vulgaire,
Séduit par les médisans,
Croit qu'un homme est toujours père
Du moindre de nos enfans.

SCUDERI.

C'est qu'en effet les hommes ont une certaine supériorité...

Mlle. SCUDERI.

Vous n'en seriez pas la preuve.

SCUDERI.

Ma sœur!

Mlle. SCUDERI.

Mon frère!

Air : *Tout çà passe.*

Qu'avez-vous fait de si grand?

SCUDERI.

Qu'ont fait après tout les femmes?

Mlle. SCUDERI.

Lisez mon dernier roman.

SCUDERI.

Relisez mes derniers drames.

Mlle. SCUDERI.

Qu'y voit-on? des vers sans âmes.

SCUDERI.

Qui font pleurer cependant.

Mlle. SCUDERI.

Oui, quand on sort de vos drames,
Chacun pleure (*ter*) son argent.

SCUDERI.

Ma sœur, vos expressions sont d'une dureté...

Mlle. SCUDERI.

Cela est vrai; mais aussi, je suis d'une humeur... Pourquoi faut-il que notre voiture brisée nous mette dans l'impossibilité de poursuivre Florval?

SCUDERI.

Vous lui en voulez donc toujours beaucoup?

Mlle. SCUDERI.

Certainement.

SCUDERI.

Tenez, moi, je commence à me repentir d'avoir été si sévère. Je voulois qu'il suivît la carrière des lettres, vous celle du barreau; mais tout le monde ne peut pas être poète ou procureur. J'ai toujours eu du goût pour le militaire, et si vous m'en croyez...

Mlle. SCUDERI.

Mon frère, allez-vous recommencer encore?... Tenez, occupons-nous de choses plus importantes: travaillons à notre tragédie d'*Arsace*.

SCUDERI.

Eh bien, soit, travaillons.

Mlle. SCUDERI.

Une tragédie tirée de mon roman d'Artamène! Le titre seul fera courir tout Paris.

SCUDERI, *à part.*

Le fond est détestable; mais ma poésie fera réussir l'ouvrage.

Mlle. SCUDERI, *à part.*

Les vers, je crois, ne vaudront pas grand chose; mais le fond soutiendra le reste. (*haut.*) Pour qu'on ne vienne pas nous interrompre, voulez-vous fermer cette porte?

SCUDERI.

Très-sagement vu. (*il ferme la porte du fond, et met la clef sur la table.*) Ah ça, où en sommes-nous?

Mlle. SCUDERI.

A la déclaration.

SCUDERI.

Toujours des déclarations! Vous donnez trop dans le tendre; il faut du noir, du sombre... Tenez, ma dernière tragédie! quel succès! Aussi c'était tout massacre! Le père, l'amant, la princesse, le grand-prêtre...

Air : *Décacheter sur ma porte.*

On se tue au premier acte,
On se tuait dans l'entr'acte;
On se tuait partout :
Enfin pour admirer jusqu'au bout
Un chef-d'œuvre de la sorte,
On se tuait à la porte.

Voilà le véritable tragique ! Mais, avant tout, répétons notre dernière scène; elle n'est pas encore finie.

Mlle. SCUDERI.

Laquelle ?

SCUDERI.

Celle où Hétéroxène arrive dans le château inconnu, où elle apprend qu'Arsace est infidèle.... où elle ordonne son trépas.

Mlle. SCUDERI.

Ah ! j'y suis, j'y suis.

SCUDERI.

Allons, en scène. (*Il se promène en faisant de grands gestes.*)

SCENE X.

Les Précédens, BERTRAND.

BERTRAND, *à la fenêtre du cabinet.*)

Tout est prêt, et s'ils veulent entrer... Mais que font-ils ? Quels gestes ! quelle contorsions !

SCUDERI, *déclamant.*

Madame, je l'ai vu... vu de mes propres yeux;
Il n'en faut plus douter, Arsace est en ces lieux.

BERTRAND, *à part toute la scène.*

Dans ces lieux ! qui donc ?

Mlle. SCUDERI, *répondant.*

Je t'entends, Graphanor : Arsace est infidèle !
Le perfide ! il mourra...

Ah çà, mais je fais une réflexion : faut-il absolument le tuer ?

SCUDERI.

Mais c'est indispensable : il n'y a pas à hésiter.

BERTRAND.

Tuer quelqu'un en ces lieux !

Mlle SCUDERI.

C'est avec peine que je vois tous ces meurtres-là. Nous tuons trop de monde, et çà tournera mal.

BERTRAND.

Plus de doute, ce sont des voleurs de grand chemin!

Mlle. SCUDERI.

Hier, par exemple, n'avons-nous pas déjà assassiné Tiridate ?...

BERTRAND.

Ce pauvre Tiridate !... Quelque honnête particulier sans doute.

SCUDERI.

D'accord, mais c'est justement ce qu'il faut.

Air de M. Doche.

Il faut des poisons,
Des trahisons,
Des pamoisons,
Des attentats,
Des assassinats,
Conjurons,
Conspirons ;
Que le trépas
Suive partout nos pas !

BERTRAND.

Les scélérats! employer de pareils moyens pour s'enrichir

Mlle. SCUDERI.

Allons, je me rends.

SCUDERI. (*Ils écrivent.*)

Eh bien, qu'il meure! c'est une affaire faite, et je vous garantis la réussite.

BERTRAND.

J'en ai assez entendu. Sortons sans bruit; et si ceux-là ne sont pas pendus, je veux bien que... Grands dieux! la porte est fermée : ils ont pris leurs précautions. Aucun moyen de sortir. Je suis perdu ! (*Il rentre dans le cabinet.*)

SCUDERI.

Mais de quelle manière le tuons-nous ? Si nous le poignardions ?

Mlle. SCUDERI.

Poignarder ! Non, l'empoisonner.

SCUDERI.

Le poison..... oui, produira un effet plus sûr, plus tragique.

Mlle. SCUDERI.

Va pour le poison : il est mort !

SCUDERI.

Mort, c'est convenu. Reprenons maintenant.

BERTRAND.

Si je pouvais découvrir à qui ils en veulent ! Si c'était à moi? mais je ne m'appelle pas Arsace. Ecoutons de toutes nos oreilles.

Mlle. SCUDERI, *déclamant.*

Tendre et cher Graphanor ! je rends grace à ton zèle;
Mais, dis-moi, m'as-tu fait un rapport bien fidèle?

SCUDERI.

Madame, dès long-temps en ce séjour, dit-on,
Il est seul, déguisé, cachant jusqu'à son nom.

BERTRAND.

Seul, déguisé, cachant son nom !

SCUDERI.

Je l'ai vu... sa jeunesse, et surtout son audace...

BERTRAND.

Un jeune homme ! Je n'ai ici que Florval.

SCUDERI.

Sous l'habit d'un guerrier m'ont découvert Arsace.

BERTRAND.

Un militaire ? c'est lui.

Mlle. SCUDERI.

C'en est fait ! le cruel me quitte pour jamais !

SCUDERI.

D'une jeune beauté dont on vante les traits,
Le maître de ces lieux, m'a-t-on dit, est le père.

BERTRAND.

Ma fille !

SCUDERI.

Il n'est ainsi caché que pour la voir, lui plaire...

BERTRAND.

Il l'aimerait !

SCUDERI.

Et c'est pour elle enfin qu'un prince tel que lui...

BERTRAND.

Un prince !

SCUDERI.

Méconnait sa grandeur, et s'oublie aujourd'hui ;
Lui, né du sang des rois ! lui, parent d'Artamène !

BERTRAND.

Il paraît cependant d'une bonne famille.

SCUDERI.

Lui qui fut autrefois l'amant d'Hétéroxène !
Qu'il périsse ! Formons un dessein généreux,
Digne de l'un, de l'autre, et digne de tous deux !

Mlle. SCUDERI.

Bravo ! bravo ! beaucoup mieux que je ne croyais. Mais une seule chose m'embarrasse : nous tuons l'amant ; mais la fille ?

SCUDERI.

Rien de plus simple, je l'enlève.

BERTRAND.

Enlever ma fille !

Mlle. SCUDERI.

Et le père ?

BERTRAND.

Aye, aye, m'y voilà ! ils veulent que toute la famille y passe.

SCUDERI, *d'une voix sombre.*

J'y suis : à minuit, une lanterne sourde, trois coups de poignard... il aura vécu.

Mlle. SCUDERI.

Très-bien : ce sera un spectacle très-gracieux.

BERTRAND, *frissonnant.*

Oui, gracieux ! je voudrais t'y voir. Je n'ai pas une seule goute de sang dans les veines.

Mlle. SCUDERI.

C'est charmant !

SCUDERI.

Je crois y être.

Air : *L'amour me ramène.* (des Deux Lions.)

Lampe sépulchrale,
Viens guider mes pas.
La cloche fatale
Sonne le trépas.

Mlle. SCUDERI.

A vos pieds, princesse,
Dit le ravisseur,
Je meurs de tendresse !

BERTRAND.

Moi, je meurs de peur.

Ensemb.

M. SCUDERI et Mlle. SCUDERI.

Chacun en silence
Ecoute en tremblant ;
Je le vois d'avance,
Ce sera charmant.

BERTRAND.

Gardons le silence !
Je suis tout tremblant.
Ton trépas s'avance,
Malheureux Bertrand.

SCUDERI.

Voilà donc qui est arrangé. Mais il y a long-tems que notre chambre doit être prête. (*Il lui présente la main.*)

BERTRAND, *à part.*

Comment sortir sans être découvert ?... Allons, faisons bonne contenance. (*haut.*) Monsieur, votre chambre est prête.

SCUDERI.

Ah, bon ! Mais qu'avez-vous donc ? vous êtes pâle..... tremblant.

BERTRAND, *tremblant de tous ses membres.*

Moi ! je ne... tremble pas... au contraire...

SCUDERI.

Mon ton vous aura peut-être effrayé ; mais rassurez-vous, je suis bon homme au fond.

BERTRAND, *à part.*

Tu dieu, quelle bonté !

SCUDERI.

L'accident arrivé à ma voiture m'avait mis de mauvaise humeur ; mais ce que je viens de faire m'a rendu ma gaîté naturelle.

BERTRAND.

Il y a de quoi.

Mlle. SCUDERI.

Vos genoux fléchissent... vous vous trouvez mal ?

BERTRAND.

En effet, je ne me trouve pas très-bien. Mais allez-vous-en, ça ne sera rien. Ah ! mon dieu, voilà qu'il tire ses pistolets !... Non, c'est sa tabatière.

SCUDERI.

Fais-nous apporter à dîner ; et si nous sommes contens, je te récompenserai d'une manière à laquelle tu ne t'attends pas.

(*Ils sortent.*)

BERTRAND.

Je ne m'y attends que trop.

SCENE XI.

BERTRAND, *seul.* (*Il va les enfermer à la clef.*)

Ouf! j'ai cru qu'ils ne partiraient pas. Mettons la clef, et réfléchissons si nous pouvons... Quelle aventure!... Ce Florval! ce prince Arsace!... Oh! c'est bien lui!... Sa fuite à l'arrivée de ces nouveaux venus... le mystère qui l'environnait.... Cependant, le prince Arsace.... je n'en ai jamais entendu parler .. je voudrais bien savoir où est sa principauté. Bref, prince ou non, on doit l'assassiner : ce sont ses affaires, il s'en tirera comme il pourra... Mais moi... mais ma fille... surtout moi.... A minuit... une lanterne sourde... Ah! que faire? quel parti prendre? Ma foi, découvrons tout à son Altesse... c'est un prince... il doit être brave, et lui seul peut nous sauver.

SCENE XII.

BERTRAND, FLORVAL.

FLORVAL, *cognant aux croisées du fond.*

Bertrand, y sont-ils toujours?

BERTRAND, *prenant la clef sur la table et allant ouvrir la porte du fond.*

Il voudrait comme moi qu'ils fussent déjà bien loin. (*haut.*) Oui; mais tout est découvert : ils savent que vous êtes ici, et ils ont juré votre perte.

FLORVL.

Tont est découvert! (*Il referme brusquement la porte.*)

BERTRAND.

Allons, voilà qu'il n'est pas plus brave que moi. Un mot, de grace, de grace, un seul mot!

FLORVAL, *rentrant.*

Eh bien, que me veux-tu?

BERTRAND, *avec de profondes révérences.*

Air : *On m'avait vanté la guinguette.*

Salut ! honneur à son Altesse !
Salut ! honneur à Monseigneur !

FLORVAL.

Eh quoi ! c'est à moi qu'il s'adresse ?

BERTRAND.

Pourquoi cacher votre grandeur ?

FLORVAL.

Mais finis, ce discours me lasse.

BERTRAND.

Vous êtes prince, monseigneur.

FLORVAL.

Je t'assommerai sur la place.

BERTRAND.

Ah ! monseigneur, c'est trop d'honneur !

Ensemb.

FLORVAL.

Mais que veut dire ce mystère ?
Et d'où peut naître son erreur ?
Finis, ou bien crains ma colère,
Crains tout de ma juste fureur

BERTRAND.

Comment finira ce mystère ?
Et que veut dire son erreur ?
Monseigneur se met en colère.
Daignez calmer votre fureur !

BERTRAND.

Mais encore une fois, pourquoi craindre de vous découvrir ? Je connais les motifs qui vous font agir ; nous vous sommes tous dévoués ; parlez.... moi, ma famille, mon argent, tout est au service de votre Altesse.

FLORVAL.

Ton argent, dis-tu ? ton argent ?... Ah ! je suis prince, sans contredit, et j'accepte tout (*à part.*) Si j'y comprends un mot.... (*haut.*) Ce déguisement n'était qu'un jeu.... un caprice...

BERTRAND.

Pourquoi feindre encore ? Je sais que votre Altesse ne l'a pris que pour éviter un mariage qui ne lui convenait pas du tout.

FLORVAL, *à part.*

Ah ! diable, son Altesse ne sait pas son rôle. (*haut.*) Un ma-

riage... oui, tu as raison; mais maintenant que je ne crains plus rien...

BERTRAND.

Au contraire, vous avez tout à craindre; et je venais demander l'avis de votre Altesse...

FLORVAL.

Mon avis? Ah! si j'avais ici mon conseil... Mon avis est d'abord que nous sommes dans un très-grand danger.

BERTRAND.

Extraordinairement bien pensé, monseigneur.

FLORVAL.

Et qu'il faut en sortir au plus vîte.

BERTRAND.

Puisamment raisonné, monseigneur. Mais par quels moyens? Songez que Grafanor et Héteroxène sont armés.

FLORVAL: *à part.*

Que dit-il? Monsieur et mademoiselle Scudéri, Graphanor et Hétéroxène!... Hétéroxène... mais je connais ce nom... ce sont des personnages du roman d'Artamène...

BERTRAND, *qui a entendu le dernier mot.*

Artamène! Justement: ils en ont parlé, et ils vous connaissent bien, car ils disaient...

(Imitant la déclamation de Scudéri.)

Ses traits... son air qui... et surtout son audace,
Sous l'habit d'un... militaire, m'ont découvert Arsace.

FLORVAL, *riant.*

Ah! ah! ah! (*il se jette dans un fauteuil.*) ah! ah! j'y suis! ils répétaient quelque tragédie. . ah! ah!

BERTRAND.

Mais il est fou! Comment, vous riez quand il y va de votre couronne?

FLORVAL.

Ah! si tu savais comme j'y tiens peu.

Air: *De la vigne à Claudine.*

Des biens de la fortune
Mon cœur n'est pas épris;
Leur faste m'importune,
Et j'y mets peu de prix.
Est-ce donc sur le trône
Qu'on trouve le vrai bien?
Je perdrois ma couronne,
Que je ne perdrais rien.

BERTRAND.

Mais vos jours?

FLORVAL.

Ils en veulent à mes jours? c'est différent. Voilà mes créan-créanciers bien attrapés: c'est là ce qui te chagrine?

BERTRAND.

Non pas du tout. C'est qu'ils en veulent aussi à ma vie.

Air *Que vois-je? c'est Voltaire!* (de Voltaire chez Ninon.)

Détournez la tempête,
Et dans l'évènement
Ne perdez pas la tête,
Car la mienne en dépend.

FLORVAL.

Dans la tombe, s'il faut me suivre,
Tu sauras sans peine obéir.

BERTRAND.

Il me semble si doux de vivre,
Hélas! pourquoi faut-il mourir?

Ensemble

Détournez la tempête, etc.

FLORVAL.

Détournons la tempête,
C'est le point important;
Ne perdons point la tête,
Car mon sort en dépend.

BERTRAND.

Monseigneur me prend donc sous sa protection?

FLORVAL.

C'est le moins que tu puisses attendre: tu peux compter sur mes bienfaits.

BERTRAND.

Mais que résoud son Altesse?

FLORVAL.

Il faut arrêter les coupables. Rassemble toute ta maison.

BERTRAND.

Vous savez, monseigneur, qu'il n'y a ici que moi et Bastien; mais je cours répandre l'allarme et rassembler tout le village. (*à part.*) M'assassiner! enlever ma fille! un prince dans ma maison! Comme je vais en raconter à tous nos voisins.

SCENE XIII.

FLORVAL, *seul.*

La méprise est sans pareille!... Je vais faire une peur à Scudéri.... Je le connois : il se fâchera, puis s'appaisera ; mais sa sœur... comment la contraindre ? Oh ! l'excellente idée !... Puisqu'ils travaillent à leur tragédie, ils doivent l'avoir avec eux... Je les tiens ; et ce qu'ils refusaient à leur neveu, il faudra bien qu'ils l'accordent à son Altesse. (*On entend les premières mesures de l'air :* Cocu, cocu, mon père.)

SCENE XIV.

FLORVAL, SCUDERI, Mlle. SCUDERI, BERTRAND, BABET, BASTIEN, Voisins et Voisines, plusieurs Villageois armés de fourches, de bâtons, de vieilles carabines, etc.

(*Ils entrent sur l'air :* Cocu, cocu, etc.)

BERTRAND.

Monseigneur, je vous annonce votre armée.

FLORVAL, *s'asseyant.*

Faites entrer.

BERTRAND.

Par ici !

FLORVAL.

(dit à la reprise.)

Bataillon intrépide,
Que l'honneur seul vous guide !

BERTRAND.

Tâches d'avoir du cœur,
Et sur-tout n'ayez pas peur.

CHOEUR.

Bataillon intrépide, etc.

(*Roulement de tambour, et à grand chœur.*)

Honneur à monseigneur !

BERTRAND, *aux paysans.*

Comme je vous disais donc, ils voulaient l'assassiner, et

sans mon courage... Ah ça ! vous servirez de témoins, n'est-ce pas ?

LES PAYSANS.

Oui, tous.

FLORVAL.

Qu'on m'amène les coupables ! (*Un Villageois entre dans le cabinet.*) vous, Bastien, entrez dans leur chambre, saisissez tous leurs papiers et apportez-les moi ; ils doivent contenir les noms de leurs complices et les preuves de leur forfaits.... allez... !

LE VILLAGEOIS, *sortant de la chambre de Scudéri.*

Suivez-moi, monsieur, la résistance est inutile.

SCUDERI.

Voudrait-on se moquer d'un homme comme moi ?

Mlle. SCUDERI.

Que signifie cette violence ?

Air : *Y approche un p'tit brin.* (D'une journée chez Bancelin.)

Pourquoi ces éclats ?
Tout ce fracas
Cet embarras ?
Que nous veut-on ?
Parlera-t-on ?
Me dira-t-on
Par quel mystère...
Sont-ce des voleurs,
Des ravisseurs,
Ou des brigands,
Ou des amans,
Pour m'éprouver
O m'enlever ?

SCUDERI.

Puisqu'il y a un prince dans cette maison, présentez-nous à son altesse, elle nous reconnaitra sans doute.

FLORVAL, *bas à Bertrand.*

Fais-les approcher.

BERTRAND, *durement.*

Allons, avancez.

SCUDERI.

Je suis monsieur de Scudéri, hommes de lettres, gouverneur du château de Notre-Dame-de-la-Garde.

Mlle. SCUDERI.

Je suis mademoiselle de Scudéri, sa sœur ! auteur dramatique.

FLORVAL, *détournant la tête et grossissant la voix.*

Noms supposés !

BERTRAND.

Noms supposés ! preuve convaincante !

(Pendant tout ce morceau, Florval est assis sur le devant du théâtre à la gauche du spectateur. Un peu plus loin M. et Mlle. de Scudéri qui ne peuvent le voir que par derrière et que les villageois empêchent d'approcher.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

De M. Doche.

Voyez comme ils sont confondus !
Les voilà réduits à se taire.

TOUS.

Voyez, etc.

SCUDERI.

Téméraire ! téméraire !

FLORVAL.

Moi, je ris de leur colère.

Mlle. SCUDERI.

Moi, je ne me connais plus.

BERTRAND.

De leur destin que votre Altesse ordonne,
Prononcez sur leur sort.

TOUS.

De leur destin, etc.

RECITATIF.

FLORVAL.

Leur crime a mérité la mort,
Mais pour les condamner mon Altesse est trop bonne ;
Je ne veux la mort de personne ;
Dussé-je être puni de ce sublime effort !
O ! mes amis, je leur pardonne.

TOUS.

Quelle bonté ! quelle grandeur !
Vive monseigneur !

SCUDERI.

Quelle arrogance ! on nous pardonne !

BERTRAND.

Il est fâché qu'on lui pardonne !

Mlle. SCUDERI.

Mais quel peut être leur espoir ?

FLORVAL, *prenant les papiers que lui apporte Eastien.*

Ecoutez ; ce n'est rien encore :
Je veux que la flamme dévore
Les preuves d'un forfait si noir.

Mlle. SCUDERI.

O ciel ! mon Cyrus ! ma Clélie !

SCUDERI.

Mon poëme et ma tragédie !

Mlle. SCUDERI.

Mon Cyrus !

SCUDERI.

Ma Clélie !

Mlle. SCUDERI.

Mon poëme !

SCUDERI.

Et ma tragédie !

TOUS.

Quelle bonté ! quelle grandeur !
Vive monseigneur !

M. et Mlle. SCUDERI.

Ah ! grand dieu !

FLORVAL.

Au feu !

SCUDERI.

Arrêtez !

Mlle. SCUDERI.

Barbare !

TOUS.

Au feu ! au feu ! au feu !

SCUDERI, *montrant Bertrand.*

Ce fourbe vous égare,
Et je suis innocent.

TOUS.

Innoçent !

BERTRAND.

O ciel ! la frayeur les égare !
Il perd la tête assurément.

TOUS.

Il perd la tête assurément.

SCUDERI.

Arrêtez, arrêtez un moment.

FLORVAL.

Que l'on m'obéisse à l'instant.

TOUS.

Obéissons tous à l'instant.

M. et Mlle SCUDERI.

n moment ! un moment !

FLORVAL.

C'est différent ! (*à sa suite*) Retirez-vous, ils ont quelque chose à me communiquer.

(*Ils s'éloignent tous ; il reste seulement deux Villageois à la porte, et l'on aperçoit les autres dans le fond.*)

SCENE XV ET DERNIÈRE.

M. et Mlle. SCUDERI, FLORVAL, BERTRAND, (*dans le fond.*)

SCUDERI, *très-humblement.*

Monseigneur, d'où provient une pareille rigueur ! certainement.... (*levant peu à peu les yeux et le reconnaissant*) Comment c'est toi, coquin !

Mlle. SCUDERI.

C'est toi qui oses nous faire arrêter !

FLORVAL.

Silence ! ou j'appelle mes gardes !

SCUDERI.

Malheureux ! brûler nos chefs-d'œuvres !

FLORVAL.

Il ne tient qu'à vous de les sauver ; mon pardon, vingt-cinq louis pour rejoindre mon régiment, et je vous les rends à l'instant.

Mlle. SCUDERI.

Votre pardon ! est-ce ainsi que vous espérez l'obtenir ?

FLORVAL, *avec feu.*

Prenez-y garde, je suis un fou, un étourdi ; je suis capable de tout : ne souffrez pas que ces chefs-d'œuvres soient la proie des flammes ; ne les dérobez pas à l'admiration des siècles futurs ; je vous parle au nom des beaux-arts, de la nature, et de la postérité.

SCUDERI.

La postérité, c'est juste ; mais vingt-cinq louis, c'est cher ! passe encore pour le pardon, ça ne coûte rien ; mais ne pourrais-tu rien rabattre ?

FLORVAL.

Rabattre ! c'est impossible ! pour la belle mandane cent écus.

SCUDERI.

Mais tu n'as pas de conscience.

FLORVAL.

Une jolie femme n'as pas de prix, celle-là surtout !... une femme inconcevable !

Air *de Calpigi.*

Chaste, et pourtant huit fois ravie,
Toujours voulant qu'on la marie,
Mais attendant patiemment :
Chez nous c'est si rare à présent. (*bis.*)
Sage, vertueuse et fidelle,
A trente ans... encor.. demoiselle :
Tous nos jeunes gens comme il faut

Vous le diront.

Cent écus, cela n'est pas trop.

Mlle. SCUDERI.

Allons, passe pour les cent écus.

FLORVAL.

A la bonne heure !.... mais vous n'aurez pas la cruauté de la séparer de son époux ; pour le grand Cyrus, même prix.

Mlle. SCUDERI.

Ah ! c'en est trop, et c'est abuser...

FLORVAL.

Ouidà !.... un cavalier jeune et aimable ! on vous en donnera, et surtout comme celui-là.

Même air.

Grand spadassin et bonne lame,
Courant toujours après sa femme,
Toujours ardent, toujours brûlant :
Chez nous c'est si rare à présent. (*bis.*)
Rempli de courage et de grace,
Sa valeur jamais ne se lasse :
Toutes nos dames comme il faut

Vous le diront,

Cent écus, cela n'est pas trop. (*bis.*)

SCUDERI.

Mais songe donc que cent écus et cent écus font six cents livres.

Mlle. SCUDERI.

Six cent livres!!!

FLORVAL.

Le compte est fort juste, et quand pour ce prix là, on sauve sauve du feu deux innocentes victimes, on ne doit pas regretter son argent.

SCUDERI.

Allons, puisqu'il faut en passer par-là!... mais au moins tu m'expliqueras.....

FLORVAL.

Vous allez tout savoir... approchez, mes amis, tant de gloire, tant de grandeurs m'importunent.

RÉCITATIF.

Ni l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux,
L'éclat de mes trésors n'a point séduit mes yeux;
J'y renonce, et d'un oncle implorant la tendresse,
Je veux que son amour soit ma seule richesse.

SCUDERI.

Comment! comment!

Air : *J'en guette un petit de mon âge.* (Des Scythes et les Amazones.)

Avant de refuser ma grace,
Ecoutez un neveu soumis,
Vous prétendiez sur le Parnasse
A vos côtés me voir assis.
Trop de gloire excite l'envie,
Et j'aime mieux pour mon bonheur,
Une place dans votre cœur,
Qu'une place à l'Académie.

SCUDERI.

Quoi, tu serais...?

FLORVAL.

Le héros de votre tragédie. le prince Arsace.....

SCUDERI.

Mais comment se fait-il..?

FLORVAL, *vivement.*

Rien de plus simple, Bertrand vous écoutait! parce qu'il est curieux; il a eu peur, parce qu'il est poltron; et il m'a pris pour un prince, parce qu'on a une certaine tournure; j'en ai profité, parce que j'en avais besoin, et je partage ma nouvelle fortune avec Babet et Bastien, parce

que quand je suis heureux, il faut que tout le monde le soit.

BERTRAND.

Ah çà! vous n'êtes donc pas. . .

FLORVAL.

Je n'ai jamais été prince que de ta façon.

BERTRAND.

En ce cas, voici un petit mémoire.

FLORVAL.

Graphanor et Hétéroxène s'en chargeront.

Mlle. SCUDERI.

Il faut bien vouloir tout ce qu'il veut, à condition cependant qu'il entendra notre tragédie.

SCUDERI.

Point de condition, grâce toute entière!

BASTIEN.

Monseigneur, si vous n'avez régné qu'un instant, vous avez bien employé votre quart-d'heure de royauté.

VAUDEVILLE.

Air : *Vaud. de Sophie, ou la Malade qui se porte bien.*

FLORVAL.

Amour, sous tes lois je m'engage,
Viens désormais régner sur moi;
Je suis fier de mon esclavage,
Qui plaît est plus heureux qu'un roi.
Le bonheur est dans la tendresse,
Et j'aime mieux, en vérité,
Un quart-d'heure de ma maîtresse,
Qu'un quart-d'heure de royauté.

BASTIEN.

Vingt amans brûlent pour Hélène,
Une autre à sa place eût choisi,
D'un roi, d'un maître eût pris la chaîne,
Hélène en a bien mieux agi:
Entr'eux distribuant sa flamme
Avec une stricte équité,
Tour-à-tour ils ont chez madame
Un quart-d'heure de royauté.

BABET.

Le jour tout fiers de leur puissance,
Nos époux règnent sans pitié;
Par bonheur de notre existence
Les jours ne font que la moitié.
Quand la nuit ramène en silence
Les plaisirs et l'obscurité,
Pour nous c'est alors que commence
Le quart d'heure de royauté.

SCUDERI.

J'ai vu tomber mon Orondate;
J'ai vu tomber mon Oroxus;
J'ai vu tomber mon Tiridate;
J'ai vu tomber mon Grand Cyrus:
Lui, qui pendant la cinquantaine,
En Perse régna redouté,
Ne pût obtenir sur la scène
Qu'un quart d'heure de royauté.

Mlle. SCUDERI.

J'ai vu la beauté souveraine,
J'ai vu les plus fiers conquérans
Traiter de princesse et de reine,
Des tendrons de quinze où seize ans.
Hélas! moi, presque douairière,
Je n'aurai pu tout bien compté,
Attraper dans ma vie entière,
Un quart-d'heure de royauté.

BERTRAND.

L'avare est roi quand il entasse;
L'amant, quand on reçoit sa foi;
L'intrigant, lorsqu'il est en place,
Pour moi, je règne quand je boi.
Si de mes jours on n'a plus guère
De quart-d'heure de volupté,
On trouve encor au fond du verre
Le quart-d'heure de royauté.

BABET, *au public.*

Le droit de juger un ouvrage
S'achete à la porte en entrant,
Ici vous régnez sans partage
Un quart-d'heure pour votre argent;
Notre bonheur est grand sans doute,
Si nul de vous n'a regretté
Les pas et l'argent que lui coûte
Son quart-d'heure de royauté.

FIN.

LA

BELLE ALLEMANDE,

OU

LE GRENADIER

DE FRÉDÉRIC-GUILLAUME,

Fait historique en un Acte et en Vaudevilles,

PAR MM. H. DUPIN ET A. DARTOIS.

Représenté sur le Théâtre du Vaudeville, le 2 Juin 1812.

PRIX : 1^f. 25^c.

PARIS,

Chez BARBA, Libraire, au Palais-Royal, galerie de bois, derrière le Théâtre Français, et chez les Marchands de Nouveautés.

De l'Imprimerie de MAUGERET fils, rue Saint-Jacques, n°. 38, presqu'en face celle du Plâtre.

1812.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRÉDÉRIC-GUILLAUME, Grand-Électeur de Brandebourg et Roi de Prusse. .	M. Saint-Leger.
DARNHEIM, Major des Gardes du Roi. .	M. Armand.
FORTSMANN, Grenadier.	M. Hyppolite.
Mme. WINTER.	Mme. Bodin.
CHARLOTTE, sa nièce.	Mlle. Arsenne.
SOLDATS, PAYSANS.	

La scène se passe dans un village de la Prusse, où l'armée de Frédéric est campée.

Le Théâtre représente une campagne; à gauche, la maison de madame Winter.

LA BELLE ALLEMANDE,

OU

LE GRENADIER

DE FRÉDÉRIC-GUILLAUME;

FAIT HISTORIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Madame WINTER, FORTSMANN, CHARLOTTE, PAYSANS. (*Ils sont groupés autour de Fortsmann, qui achève le récit d'une bataille.*)

FORTSMANN.

Foyez fous, mes amis.... L'armée de Frédéric-Quillaume est ici.... et l'ennemi est là.... Il s'est embaré de cette blaine, (*Montrant le parterre.*), et il occupe toutes ces hauteurs. (*Montrant les loges.*) Nous afons affaire à forte bartie; mais c'est écal.... On tonne le signal, le pataille gommence... Malgré le faleur de nos soltas, ils gommençaient à fuir peaucoup bromptement; mais par ponheur Frédéric-Quillaume afait là son peau réchiment des crénadiers, dans leguel chê sers.

AIR : *Un homme, pour faire un tableau.*

Le roi foyant fuir ses querriers,
Du sucsès carde l'esbérance;
Il gommande ses créyadiers,
Notre gorps aussitôt s'afancé.

(*A madame Winter.*)

Fous êtes l'ennemi, subbosons...
Mais rien n'arrêtant notre rage,
Sans graiute nous fous attaguons.

CHARLOTTE, *à part.*

Il faut qu'il ait bien du courage.

FORTSMANN.

T'abord fous résistez.

MADAME WINTER.

Oui, je résiste.

FORTSMANN.

Mais p f! paf! pan! les palles, les poulets, les païonnettes, nous gubutons tout, et nous rembortons le fictoire.

TOUT LE MONDE.

Vous triomphez ?

FORTSMANN.

Ché le crois pien.

AIR *de Calpigi.*

Pour le gloire cette chournée
Détermina mon destinée,
Et c'est là que ch'eus le ponheur
D'obtenir un crade flatteur.
Oui, Frédéric, qui régombense
Et le sang-froid et le faillance,
Pour avoir bris un chénéral,
Me fit sur-le-champ gaboral.

MADAME WINTER.

C'est un joli grade!

CHARLOTTE.

Je suis sûre qu'il deviendra un jour capitaine!

MADAME WINTER.

Monsieur Fortsmann, vous avez toute la figure de mon premier mari.

FORTSMANN.

Fous groyez !

MADAME WINTER, *à part.*

Par malheur, il ne m'aimait guères.

FORTSMANN.

Ché suis pien aise de lui reszembler.

CHARLOTTE, *à part.*

Il lui fait toujours des complimens.

MADAME WINTER.

Nous avons bien du plaisir à vous entendre raconter vos batailles, et demain, à pareille heure, vous reviendrez, n'est-ce pas ?... Mais, pour aujourd'hui....

AIR *de la Veillée villageoise.*

C'est le moment de finir l'entretien.
De s'occuper des soins de son ménage,
Il ne faut pas, pour que tout aille bien,
Que le plaisir, au travail, nuise en rien.

(*A part.*)

De ce soldat que j'aime le langage !

CHARLOTTE, *à part.*

Tous ses discours savent me plaire aussi.

MADAME WINTER.

Mais le devoir nous rappelle à l'ouvrage.

FORTSMANN.

Et moi, l'amour feut que ché reste ici.

CHŒUR GÉNÉRAL.

C'est le moment de finir l'entretien, etc.

(Tous les Paysans sortent par le fond; madame Winter rentre dans sa maison; Charlotte va pour la la suivre, Fortsmann la retient.)

SCÈNE II.

FORTSMANN, CHARLOTTE.

FORTSMANN, *retenant Charlotte.*

Montemoiselle Charlotte, ché foudrais pien afoir le blaisir de fous tire un betit mot en barticulier tout seul.

CHARLOTTE.

Bien volontiers.

FORTSMANN.

Ah ça ! montemoiselle Charlotte.... mon amour il est trop fort à brésent pour que ché buisse le gacher.... Ch'ai técha touché un mot à ma golonel.... Afez-fous barlé à montame fotre tante ?

CHARLOTTE.

Ah, mon Dieu ! monsieur Fortsmann, je n'ai pas encore osé.

FORTSMANN.

Gomment tiable, fous n'avez bas blus de la garactère que za !

CHARLOTTE.

Vous en parlez bien à votre aise.... Il me semble pourtant que si vous voulez m'épouser, c'est à vous à demander ma main.

FORTSMANN.

Tiable! c'est que nous autres militaires, en fait de la mariache, nous n'afons pas le'habitude de demander la conzentement de la barent.

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Ch'ébroufe certaine gontrainte...
Des ennemis, le feu roulant
Chamais ne me causa dé grainte;
Mais les femmes, c'est différent,
Téjà ch'aurais, au cré de fotre attente,
Barlé sans me faire brier,
Si seulement montame fotre tante
Était un crénadier.

CHARLOTTE.

Vous n'aves pourtant pas l'air de la craindre beaucoup.... Vous lui dites toujours des choses très-agréables.

FORTSMANN.

C'est un malice de mon bart pour gacher le petit intrigue.

CHARLOTTE.

Tenez, monsieur Fortsmann, j'ai bien peur que vous n'aimiez ma tante plus que moi.

FORTSMANN.

Comment, fous groyez ?

CHARLOTTE.

Pourquoi pas ?

AIR : *Vaudeville des Visitandines.*

Elle a gardé, malgré son âge,
De son printems toute l'ardeur;
Sachez que sous un vieux visage,
Ma tante cache un jeune cœur.

FORTSMANN.

Ce que fous tites est très-sache;
Mais fous le saves, bar ponheur,
Ché n'ai chamais cherché son cœur,
Et ché ne fois que son fisache.

CHARLOTTE.

C'est fort bien; mais je crains que vous ne finissiez par vous marier avec elle.

FORTSMANN.

C'est imbossible.... Quand ch'en aurais le intention, le roi s'y obboserait.

CHARLOTTE.

Est-ce que le roi se mêle de ça?

FORTSMANN.

Fous ne savez tonc bas qu'il a ortonné que les crénadiers n'épousent que de crandes et pelles femmes.

CHARLOTTE.

En vérité!

FORTSMANN.

Parce qu'il brétend qu'un pel homme et une crande femme, ils doifent faire ensemble de peaux soldats.

CHARLOTTE.

Il est donc bien grand, le roi?

FORTSMANN.

Il n'a bas bésoin de cela.

AIR: *Trouverez-vous un parlement.*

Si de ses blus peaux crénadiers,
Notre brince n'a bas le taille,
Il efface tous ses querriers
Quand il gommande une pataille.

Moi qui suis crand, sans gontredit,
Brès de lui, ché suis un atome.

CHARLOTTE.

Est-il possible ?

FORTSMANN.

C'est qu'un géant baraît betit
Guand il est aubrès d'un crand homme.

CHARLOTTE.

Oh ! c'est un bien bon roi, et je l'aime de tout mon cœur. Il s'occupe de marier les jeunes filles.

(*On entend battre le tambour.*)

FORTSMANN.

Le tambour !

CHARLOTTE.

Je vais retrouver ma tante.

FORTSMANN.

Et moi, ché gours à mon boste.

CHARLOTTE.

Écoutez, monsieur... et retenez bien ça :

AIR *du Pas redoublé.*

Un bon soldat doit tour à tour
Pour fixer la victoire,
Aller de la gloire à l'amour,
De l'amour à la gloire ;
Et pour prolonger ses amours,
Il faut qu'il soit sans cesse,
Exact à son poste, et toujours
Fidèle à sa maîtresse.

FORTSMANN.

Ché le serai.... et dans un betit moment ché refiens.

(*Fortsmann sort, et Charlotte rentre.*)

SCENE III.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME, LE MAJOR D'ARNHEIM, PLUSIEURS OFFICIERS.

FRÉDÉRIC.

Je viens de visiter mes lignes, et demain nous pourrions livrer bataille.... Mes dépêches sont-elles arrivées ?

LE MAJOR.

Sire, les voici.

FRÉDÉRIC.

C'est bon.

LE MAJOR.

Sire, un nommé Creutz, chymiste, qui prétend avoir trouvé le secret de faire de l'or, demande un brevet.

FRÉDÉRIC, *brusquement.*

Je lui donne vingt-quatre heures pour sortir de mes états... Je n'aime pas les charlatans.

LE MAJOR.

Le baron de Wistromberg, le grand-maître de cérémonie de votre majesté, vient d'arriver au camp.

FRÉDÉRIC, *avec impatience.*

Mon grand-maître de cérémonie !

AIR : *Vaud. de l'Avare.*

Ici que diable vient-il faire ?
Il peut se remettre en chemin.
J'ai besoin de son ministère
Lorsque je me trouve à Berlin.

Devant une armée ennemie,
J'agis avec moins de façon,
Et j'ai toujours pris le canon
Pour maître de cérémonie.

LE MAJOR.

Sire, ce sergent dont votre majesté avait remarqué la haute stature, et qui a manqué hier à l'appel, est de retour.... Il était allé porter sa paye à sa mère, qui est infirme et dans la misère.

FRÉDÉRIC.

Qu'il soit mis quinze jours en prison.... (*Bas au major.*) et qu'on envoie cinquante Frédéric d'or à sa mère. Major, exécutez mes ordres, et vous viendrez me retrouver en ces lieux. (*Le major sort avec les officiers.*)

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, *seul.*

Le régiment de mes gardes est enfin complet!... il m'a coûté beaucoup de soins.... mais je suis fier d'entendre dire : « Les » grenadiers de Frédéric-Guillaume sont le plus beau corps » de l'Europe, et surtout le mieux discipliné. »

AIR : *Époux imprudent, fils rebelle.*

Mes sujets, en faisant la guerre,
Ne consultaient que leur ardeur;
A la discipline sévère,
Moi seul j'ai soumis leur valeur.
O mon fils! par cette victoire
J'ai su préparer ton destin;
Et je t'ouvre ainsi le chemin
Qui doit te conduire à la gloire.

*

SCENE V.

FRÉDÉRIC, CHARLOTTE.

(*Frédéric parcourt des papiers.*)

CHARLOTTE, *sortant sans voir le roi.*

Monsieur Fortsmann va revenir... Quand nous serons mariés, dois-je suivre les conseils qu'on m'a donnés ?

FRÉDÉRIC, *sans voir Charlotte.*

Je montre peut-être trop de sévérité, mais...

AIR : *Quand l'amour naquit à Cythère.*

Un prince doit faire justice.

CHARLOTTE, *à part, toujours sans voir le roi.*

Une femme doit commander.

FRÉDÉRIC, *de même.*

Aux lois, il faut qu'on obéisse.

CHARLOTTE, *de même.*

On dit que tout doit nous céder.

FRÉDÉRIC, *à part, toujours sans voir Charlotte.*

Quand on règne, l'on est à plaindre.

CHARLOTTE, *de même.*

Mais de rigueur pourquoi s'armer ?

FRÉDÉRIC, *de même.*

Parfois il faut se faire craindre.

CHARLOTTE, *de même.*

Il faut plutôt se faire aimer.

FRÉDÉRIC, *entendant le dernier vers.*

Heim ! quelle est cette jeune fille ?

CHARLOTTE, *à part.*

Quel est ce militaire ?

FRÉDÉRIC, *à part.*

Elle n'est pas mal.

CHARLOTTE, *à part.*

Il est bien laid !

FRÉDÉRIC, *haut.*

Dites-moi, la jeune fille ?... êtes-vous de ce village ?

CHARLOTTE.

Oui, mon beau monsieur, et j'en suis bien contente.

AIR : *Vaud. de Figaro.*

Du sort jamais le caprice
Ici ne vient m'affliger,
Et pour moi c'est un délice
Lorsque je puis obliger.
Toujours de rendre service
Je me suis fait une loi....

(*Avec sentiment.*)

Avez-vous besoin de moi?

FRÉDÉRIC.

(*A part.*)

Bien.... j'aime sa réponse. Quel âge avez-vous, la belle enfant ?

CHARLOTTE.

Eh ! vingt ans et demi.

FRÉDÉRIC.

Vingt ans !.... c'est l'âge du bonheur !

CHARLOTTE.

N'est-ce pas, monsieur ?.... Eh bien ! ma tante ne trouve pas ça.

AIR : *Ça fait toujours plaisir.*

Elle me dit sans cesse :
» Suivez bien mes avis ;
» Je vous défends, ma nièce,
» De penser aux maris. »
Malgré cette défense,
Quand j'en ai le loisir,
De tems en tems j'y pense.

LE ROI.

Mais c'est désobéir.

CHARLOTTE.

Ça fait (*bis*) toujours plaisir.

FRÉDÉRIC.

(*A part.*)
Elle est grande, belle.... Il me vient une idée.

CHARLOTTE, *à part.*

Eh bien ! qu'est-ce qu'il a donc à se parler comme ça à lui-même ?

FRÉDÉRIC, *à part.*

Voyons dans ma première compagnie.... Eh ! oui... bon.

CHARLOTTE, *à part.*

Tiens ! qu'est-ce qu'il tire donc là de sa poche ?

FRÉDÉRIC, *à part.*

Un mot au major suffira.

CHARLOTTE, *à part.*

Un portefeuille !... tiens ! il écrit en me regardant. (*Haut.*) Monsieur....

FRÉDÉRIC.

Mon enfant, il faut que vous me rendiez un bon office.

CHARLOTTE.

Bien volontiers.

FRÉDÉRIC.

Ecoutez... ce billet est pour le major Darnheim... portez-le-lui de suite, et vous recevrez une forte récompense.

CHARLOTTE.

Mais pour remettre cette lettre, il faut que j'aille au camp.

LE ROI, *sévérement.*

Je le veux.... Adieu, mon enfant, adieu. (*Il sort.*)

SCENE VI.

CHARLOTTE, *seule.*

Adieu, monsieur... Comme il parle! je le veux.... Le roi dit nous voulons.... Il veut peut-être que je porte ça au camp pour que tous les soldats me fassent enrager... Oh! je n'irai pas... d'ailleurs Fortsmann va revenir.

SCENE VII.

CHARLOTTE, Madame WINTER.

MADAME WINTER.

Charlotte! Charlotte!.. J'en étais sûre... toujours dehors.

CHARLOTTE.

Ma tante, c'est que je voulais....

MADAME WINTER.

Avec un homme, je gage.

CHARLOTTE.

Ce n'est pas ma faute.

MADAME WINTER.

Ce n'est pas ta faute ?

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Tu montres trop de douceur,
Et dans le siècle où nous sommes,
Il nous faut avec les hommes
Avoir bien plus de rigueur.
Quand ton ordre, peu sévère,
Les éloigne pour me plaire,
Ils sont, malgré ta colère,
De retour l'instant d'après.
Plus sage, moins étourdie,
Moi, quand je les congédie,
Ils ne reviennent jamais.

CHARLOTTE.

Tenez, ma tante... c'est un étranger, un militaire que j'ai trouvé ici, et qui m'a demandé si je voulais porter cette lettre au camp.

MADAME WINTER.

Comment au camp!

CHARLOTTE.

Oui, ma tante, au major d'Arnheim.

MADAME WINTER.

Je vous défends de la porter!

CHARLOTTE.

(*A part.*)

Tant mieux, car j'attends ici quelqu'un. (*Haut.*) Il m'a pourtant promis que j'aurais une récompense.

MADAME WINTER.

C'est égal, mademoiselle ; je ne veux pas que vous alliez au camp.... Vous ne savez pas à quoi s'expose une jeune fille avec des militaires ; ils ne sont pas tous aussi honnêtes que M. Fortsmann.

CHARLOTTE.

Mon dieu, ma tante, est-ce que vous auriez à vous plaindre d'eux ?

MADAME WINTER.

Oui, sans doute.... je me rappelle que deux musiciens du régiment du roi me firent la cour.... j'avais à peu près votre âge.

CHARLOTTE.

Il y a donc longtems ?

MADAME WINTER.

AIR : *Mon père était pot.*

L'un, pour garant de son amour,
Me donna sa trompette ;
L'autre me laissa son tambour...
J'étais fort satisfaite.
Je croyais, ma foi,
Qu'ils tiendraient à moi.
O ! disgrace complète !....
Tous deux, sans retour,
Partirent un jour
Sans tambour ni trompette.

CHARLOTTE, *à part.*

Oh ! le bon motif pour l'éloigner ! (*Haut.*) Ma tante, puisque vous connaissez le danger, il vous est facile de l'éviter.... si vous voulez vous charger de porter la lettre, vous n'avez rien à craindre.

MADAME WINTER.

Qu'est-ce à dire ? je n'ai rien à craindre.

CHARLOTTE.

Je veux dire qu'on vous respectera davantage... et puis vous aurez la récompense.

MADAME WINTER.

Eh mais ! tu pourrais bien avoir raison !

CHARLOTTE.

AIR : *Que nos enfans n'en sauront rien.* (Piété Filiale.)

Ah ! quel tableau neuf et piquant
Vous verrez en allant au camp !

MADAME WINTER.

Mais n'est-ce pas une imprudence ?

CHARLOTTE.

Je vous garderai le secret ;
Vous n'en aurez aucun regret.
Partez, partez ; voici votre billet.

MADAME WINTER.

Au moins j'aurai la récompense !

CHARLOTTE.

Ici je vous le jure bien,
Ma tante, je n'y prétends rien.

ENSEMBLE.

MADAME WINTER, *à part.*

Dans un camp, sans expérience,
On doit trembler, je le sais bien ;
Mais pour moi je ne risque rien.

CHARLOTTE, *à part.*

Je ne crains plus que sa présence,
Grâces à cet heureux moyen,
Vienne troubler notre entretien.

(*Charlotte rentre.*)

MADAME WINTER, *seule.*

Je ne suis pas fâchée d'aller au camp. Oh! une armée ne me fait pas peur.

SCENE VIII.

Madame WINTER, FORTSMANN.

FORTSMANN.

(*Il arrive en chantant, sans voir madame Winter.*)

AIR : *Eh! ma mère, est-ce que je sais ça?*

Tans l'ardeur qui me tévore,
Ché reſiens fite en ces lieux·
Près de celle que ch'adore,
Et toujours blus amoureux.
Tans le France de gombagne,
Toujours on aime à chancher...
Mais moi ché suis d'Allemagne,
Et ché ne suis bas lécher.

(*Il rencontre madame Winter et lui marche sur le pied.*)

Ah, pardon montame!... je ne fous foyais bas.

MADAME WINTER, *à part.*

Qu'il est aimable!

FORTSMANN, *à part.*

Le foilà seule; ché crois que c'est le moment de lui barler de mon bassion pour son nièce. (*Haut.*) Montame Winter, ch'ébroufe là peaucoup de joie debuis qué che fous gonnais.

MADAME WINTER, *à part.*

Je crois, Dieu me pardonne, qu'il va me déclarer son amour.

*

FORTSMANN.

Et ch'aurais un crand blaisir, si ché boufais entrer tans fotre famille.

MADAME WINTER.

Ah ! ne me faites pas de déclaration !

FORTSMANN, *à part.*

Est-ce qu'elle ne foudrait bas la mariache ?

MADAME WINTER.

Vous avez d'excellentes qualités.

FORTSMANN, *à part.*

Pon ! est-ce qu'elle foudrait la mariache à brésent ?

MADAME WINTER.

Je vous ai compris... vous aimez beaucoup à être près de moi.

FORTSMANN, *à part.*

C'est le gas de lui tourner un betit gombliment.

AIR : *Pégase est un cheval qui porte.*

Fous n'en bouvez être surprise,
Ch'obéis à la foi tu cœur ;
Ch'aime peaucoup fotre franchise
Et surtout fotre ponne humeur.
De le gaîté, le douce ivresse
Aubrès de fous fient me saisir....
On ne fait chamais le fieillesse
Que quand elle fuit la blaisir.

MADAME WINTER.

La vieillesse !... Adieu, monsieur.

FORTSMANN, *bas.*

Il barait que ma petite gompliment n'avre bas fait crand effet... (*Haut.*) Eh ! où allez vous tonc gomme ça ?

MADAME WINTER.

Ne me retenez pas... je vais au camp porter cette lettre.

FORTSMANN, *regardant la lettre.*

A monsieur Darnheim... C'est ma machor... fous ne la trouferez bas... ché fiens de le rengontrer de ce côté... Eh! chustement le voici elle-même!

SCENE IX.

LE MAJOR, FORTSMANN, Madame WINTER.

FORTSMANN.

Monsieur la machor, foilà montame Winter qui a une lettre à fous remettre.

LE MAJOR.

Une lettre! approchez, bonne femme.

MADAME WINTER.

Ah! monsieur le major, j'allais partir pour le camp. Une femme seule au m lieu d'une armée, ça peut faire jaser; le monde est si méchant! Je suis bien aise de vous rencontrer.

LE MAJOR, *regardant la lettre.*

L'écriture du roi!

(*Il lit la lettre.*)

« Je vous ordonne de marier, sur-le-champ, le nommé » Fortsmann, caporal dans ma garde, avec la personne qui » vous remettra cette lettre: Je reconnaîtrez votre soumission » à la promptitude que vous mettrez à exécuter mes ordres. »

FRÉDÉRIC-GUILLAUME.

(*A part.*)

Quelle bizarre idée!

LE MAJOR *à Fortsmann.*

Je n'ai besoin de vous rien dire... Vous connaissez l'extrême sévérité de Frédéric.

FORTSMANN, *bas au major.*

Ch'opéirai, ch'ébouserai montame Winter.... Mais fous confiendrez, ma machor, que c'est tiablement désagréaple touchours!

MADAME WINTER.

Quant à moi, ce mariage me jette dans une joie, dans une joie ! oh! l'heureux mariage!

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, *accourant.*

Ah, ma tante! ma chère tante! vous consentez donc à mon mariage!.. Que je vous embrasse!

MADAME WINTER.

Qu'est-ce que vous dites, mademoiselle? Vous êtes une petite sotte... Avant d'y songer, il faut savoir aimer.

CHARLOTTE.

AIR: *Du partage de la richesse.*

Ma tante, ce conseil est sage,
Et vous me l'avez dit souvent;
Quand on veut entrer en menage,
Il faut s'aimer auparavant.
Pour moi ne soyez plus craintive,
Mon cœur est enfin captivé;
Il est tems que l'hymen arrive,
Puisque l'amour est arrivé.

FORTSMANN, *tristement.*

Eh bien! montemoiselle, il fautra qu'il blie pagache.

CHARLOTTE, *vivement.*

Pourquoi donc cela ?... Est-ce que vous ne vous mariez pas ?

FORTSMANN.

Si, montemoiselle.... Mais ce n'est bas afec fous.

CHARLOTTE.

Ce n'est pas avec moi!... Et avec qui donc?

MADAME WINTER.

C'est avec moi, mademoiselle!

CHARLOTTE.

Là.... Je l'avais bien dit....

LE MAJOR.

AIR : *Vaud. de partie carrée.*

Ma chère enfant, votre peine est extrême;
Mais, sans détour, je dois le dire ici,
Frédéric veut qu'aujourd'hui même
Votre tante prenne un mari.

CHARLOTTE.

A cet hymen qui me tourmente,
Monsieur, je saurai m'opposer,
Et si le roi veut marier ma tante,
Il n'a qu'à l'épouser.

MADAME WINTER.

Taisez-vous, péronnelle.

CHARLOTTE.

Et vous, monsieur Fortsmann, est-ce que vous pourrez épouser ma tante?

FORTSMANN.

Il le faut pien.

MADAME WINTER.

Monsieur le major, je n'ai pas de tems à perdre.... permettez que j'aille faire un peu de toilette, et que je prépare tout pour la noce.

LE MAJOR.

C'est fort bien.... je vais faire mettre le régiment sous les armes ! Vous, Fortsmann, avertissez le village.

AIR : *Valse du pauvre diable.*

Disposez tout pour votre mariage,
Et songez bien qu'il faut se dépêcher.
Dans un instant, avec tout le village,
Pour cet hymen on viendra vous chercher.

MADAME WINTER *à Fortsmann.*

Moi, je vais mettre un bonnet de dentelle,
Mon jupon vert, mon nouveau falbala,
Et tu verras comme je serai belle.

FORTSMANN.

Ché ne fous fis chamais gomme cela.

LE MAJOR.

Disposez tout, etc..

FORTSMANN.

Tans un instant, afec tout le fillache,
Pour cet hymen on fiendra la chercher,
Et bour gonglure un bareil mariache,
A-t-on bésoin de se tant débêcher?

ENSEMBLE.

CHARLOTTE.

Dans un instant, avec tout le village,
Pour cet hymen on viendra la chercher.
Ah ! pour conclure un pareil mariage,
A-t-on besoin de se tant dépêcher?

MADAME WINTER.

Disposons tout pour notre mariage,
Et songeons bien qu'il faut se dépêcher !
Dans un instant, avec tout le village,
Pour cet hymen on viendra vous chercher.

CHARLOTTE, *à part.*

Il me trahit, ma douleur est trop forte !

MADAME WINTER *à Fortsmann.*

Par le plaisir, tous tes sens sont troublés !

FORTSMANN, *à part.*

Ah ! dé pon cœur, que le tiable l'emborte !

MADAME WINTER *à Fortsmann.*

Dans un moment, tes vœux seront comblés !

ENSEMBLE.

LE MAJOR.
Disposez tout, etc.

FORTSMANN et CHARLOTTE.
Dans un instant, etc.

MADAME WINTER.
Disposons tout, etc.

(*Le Major et Fortsmann sortent.*)

SCENE XI.

Madame WINTER, CHARLOTTE.

MADAME WINTER.

Allons, allons, ma Charlotte, ne te désole pas, et puisque le roi veut que j'épouse Fortsmann...

CHARLOTTE.

C'est plutôt vous qui le voulez... Le roi devrait bien se mêler de ses affaires !

MADAME WINTER.

D'ailleurs, tu es jeune encore.

CHARLOTTE.

AIR : *Tous les matins dans le jardin.* (Six Pantoufles.)

Allez, ma tante, c'est affreux
De me ravir celui que j'aime.

MADAME WINTER.

Peux-tu contracter de tels neuds
Avec ton ignorance extrême?
A prendre un mari qui me plaît,
De nouveau si j'ose prétendre,
C'est que je sais bien ce que c'est.

CHARLOTTE.

Moi, c'est que je voudrais l'apprendre.

MADAME WINTER.

Je suis bonne, moi... je t'aime, et puisque tu parais avoir tant de goût pour le mariage, je te choisirai un époux aussitôt que j'aurai terminé avec Fortsmann... Mais ta douleur me fait oublier ma gaîté, et un jour de noce on en a besoin... Je vais m'habiller.

AIR : *Comm' ça vient! comm' ça passe!*

Quel bonheur! tout m'enchante!
S'il est doux de se marier!
Qu'une femme est contente
Quand elle épouse un grenadier!

Ne sois pas embarrassée,
Je m'occuperai de toi;
Mais étant la plus pressée,
Je dois commencer par moi.

ENSEMBLE.

Quel bonheur ! etc.

CHARLOTTE, *à part.*

Cette noce l'enchante,
A qui désormais se fier?
Non, jamais une tante
Ne devrait se remarier.

CHARLOTTE.

Mais, ma tante, pourquoi
De nouveau vous mettre en ménage?...
Songez donc à votre âge!

MADAME WINTER.

L'amour est plus âgé que moi!
Pour mieux plaire à mon mari,
Je veux danser avec lui.

CHARLOTTE, *à part.*

Comme je vais aujourd'hui...

MADAME WINTER.

Danser!

CHARLOTTE.

Pleurer!

MADAME WINTER.

Walser!

CHARLOTTE.

Pleurer!

MADAME WINTER.

Danser!
Sans jamais me lasser.

ENSEMBLE.

MADAME WINTER.

Quel bonheur! etc.

CHARLOTTE.

Cette noce, etc.

(*Madame Winter rentre.*)

SCENE XII.

CHARLOTTE, *seule.*

Que je suis à plaindre !... Je n'avais qu'un amant et ma tante l'épouse.... Je n'aurais jamais cru que monsieur Fortsmann aurait pu m'oublier si vîte.

AIR : *Vers le temple de l'hymen.*

L'ingrat, me quitter ainsi!
Mais je lui rendrai le change,
Et puisque mon amant change,
Moi je veux changer aussi.
Parce qu'on vous voit paraître,
Agir et parler en maître,
Messieurs, vous croyez peut-être
Que mon sexe ne sait rien ;
Mais, malgré votre jactance,
Sachez qu'en fait d'inconstance,
Une femme vous vaut bien.

Oui, j'y suis décidée, et j'épouserai celui qui se présentera. (*Le roi doit être dans le fond.*) Le premier venu, quoi!

SCENE XIII.

FRÉDÉRIC, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, *appercevant le roi.*

Justement voilà mon militaire à la lettre... Monsieur...

FRÉDÉRIC, *levant les yeux.*

Ah! c'est ma jeune fille de tantôt.

CHARLOTTE.

Vous venez bien à propos.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi cela, mon enfant?

CHARLOTTE, *naïvement.*

Vous m'avez dit ce matin que j'étais gentille, il faut bien que ça soit vrai, puisque tout le monde me le dit.

FRRÉDÉRIC.

Eh bien! après?

CHARLOTTE.

Je trouverai des épouseurs tant que je voudrai, moi... Vous, c'est différent, vous êtes vieux, et vous ne trouverez pas beaucoup de femmes qui voudront de vous.

FRÉDÉRIC.

Comment!

CHARLOTTE.

Si vous le voulez, je vous épouse.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Voilà une bonne fortune.

CHARLOTTE.

AIR : *Pour bien traiter mes demoiselles.* (Des six Pantoufles.)

Vous en saurez bientôt la cause;
Sans balancer décidez-vous;
Voyez ce que je vous propose,
Voulez-vous être mon époux?
Oh! si ma tante y veut souscrire,
Moi, je vous épouse à l'instant...
Mais voyez donc, monsieur, pourtant
Où le dépit peut nous conduire.

FRÉDÉRIC.

Ah! c'est par dépit!

CHARLOTTE.

Mais à condition que ce sera tout de suite, car je pourrais me repentir.

FRÉDÉRIC.

Mais, pour nous marier....

CHARLOTTE.

Il faut le consentement de ma tante et celui du roi... Celui de ma tante, je suis sûre de l'avoir... Quant au consentement du roi, il ne faut pas que cela nous embarrasse.

FRÉDÉRIC.

Vous croyez donc que Frédéric....

CHARLOTTE.

Sans doute.... Je sais qu'il ne marie ses soldats qu'avec de grandes femmes. Voyez.... vous n'avez qu'à lui demander la permission.... ou si vous n'osez pas, moi, je m'en charge... Oh ! je ne crains pas de parler au roi !

FRÉDÉRIC.

C'est ce que je vois. (*A part.*) Elle m'amuse beaucoup.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

Ce consentement, à votre âge,
Vous oserez le demander?

CHARLOTTE.

Messieurs, toujours notre langage
Eut l'art de vous persuader.
Les rois, sans redouter le blâme,
Devraient prendre dans maint débat
Pour ambassadeur une femme.

FRÉDÉRIC.

Adieu les secrets de l'état.

Mais savez-vous si je puis vous épouser? ai mon rang...

CHARLOTTE.

Il ne faut pas tant faire le fier; je vois bien que vous n'êtes qu'un soldat.

FRÉDÉRIC, *avec force.*

C'est vrai!

AIR : *De votre bonté généreuse.*

Ce titre de soldat m'honore
Et je prétends le mériter;
C'est le seul que je brigue encore,
Plus haut je ne saurais monter.
Loin du canon, de la mitraille,
Je puis vouloir paraître avec éclat;
Mais au milieu d'une bataille,
Je veux toujours être soldat.

CHARLOTTE, *à part.*

Il n'a pas d'ambition, et je crois qu'il ne sera jamais plus que ce qu'il est. (*Haut.*) Si vous étiez seulement caporal comme monsieur Forstmann.

FRÉDÉRIC.

Fortsmann?... eh! c'est le grenadier... Ecoutez donc, mon enfant, quel est ce Fortsmann dont vous parlez?

CHARLOTTE.

Mon amant, monsieur.

FRÉDÉRIC.

(*A part.*)

J'ai bien rencontré. (*Haut.*) Vous avez un amant, et vous voulez m'épouser?

CHARLOTTE.

Il ne l'est plus.

FRÉDÉRIC.

Qui peut en être la cause?

CHARLOTTE.

Je puis vous dire cela à vous; c'est le roi.

FRÉDÉRIC.

Le roi! vous n'avez donc pas porté la lettre que je vous ai remise?

CHARLOTTE.

Il faut vous dire la vérité. J'attendais Fortsmann, et c'est ma tante qui s'est chargée de la porter.

FRÉDÉRIC.

(*A part.*) Ah! je devine tout. (*Haut.*) Calmez-vous... vous épouserez votre amant.

CHARLOTTE.

Ah! mon dieu, non; je n'en veux plus : quand même il le voudrait, je ne veux épouser que vous, et je vous épouserai.

FRÉDÉRIC, *souriant.*

Ah! celui-là est un peu fort!

(*On entend la ritournelle de l'air qui suit.*)

CHARLOTTE.

Ce sont les villageois qui viennent pour la noce... Restez ici... Je veux dire devant tout le monde que je me marie avec vous, pour faire enrager M. Fortsmann et ma tante.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, TROUPE DE VILLAGEOIS.

CHŒUR.

AIR : *Valse de Mozart.*

Nous accourons
Des environs
Pour voir ce mariage.
Qu'un gai refrain
A cet hymen
Mett' tout le monde en train.

CHARLOTTE.

Je vais aussi
Prendre un mari;
Avec lui
Je m'engage;
Et près de moi,
Monsieur, je crois,
S'ra content comme un roi.

SCENE XV.

LES PRECÉDENS, Madame WINTER *en habits de noces.*

CHŒUR.

Nous accourons
Des environs
Pour voir vot' mariage.
Qu'un, etc.

MADAME WINTER.

C'est mon troisième époux;
Mais vous
Connaissez tous
L'usage;
Le dernier, pour notre bonheur,
Est toujours le meilleur.

CHŒUR.

Nous accourons
Des, etc.

FRÉDÉRIC, *désignant madame Winter.*

Voilà sans doute la future?

CHARLOTTE.

Ah! mon Dieu, oui.

MADAME WINTER *à Charlotte.*

Quel est ce militaire?

CHARLOTTE.

Ce militaire, ma tante, c'est un brave homme, qui m'aime beaucoup. (*Au roi.*) Dites donc que vous m'aimez beaucoup, et qui veut m'épouser. (*Au roi.*) Dites donc que vous voulez m'épouser.

FRÉDÉRIC.

Certainement, et puisque cette bonne femme se marie.

MADAME WINTER.

C'est le roi, monsieur, qui me marie, et pour l'en récompenser, j'espère bien lui donner de beaux petits grenadiers.

FRÉDÉRIC.

Vos intentions sont bonnes.... il en arrivera ce qui pourra.

MADAME WINTER.

Mais le marié se fait bien attendre ?

FORTSMANN, *dans la coulisse.*

Je veux lui parler ! je veux lui parler !

FRÉDÉRIC.

D'où vient ce bruit ?

SCENE XVI.

LES PRÉCÉDENS, LE MAJOR, FORTSMANN, SOLDATS.

FORTSMANN, *se jetant aux genoux du roi.*

Grâce ! grâce, sire !

TOUS.

Le roi !

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR : *Six mois de constance.*

O surprise extrême !
Est-il un moment plus doux ?
Ce prince qu'on aime
Etait au milieu de nous.

FORTSMANN.

Ché fous en gonjure,
Ortonnez...

FRÉDÉRIC.

Relève-toi.

CHARLOTTE.

Ah ! quelle aventure !
J'allais épouser le roi !

TOUS.

O surprise extrême ! etc.

FRÉDÉRIC.

(*A part.*)

Je faisais là un joli mariage. (*Haut.*) Eh bien! que me veux-tu?

LE MAJOR.

Votre Majesté voit les deux personnes qu'elle m'a ordonné d'unir.

FORTSMANN.

AIR *de Marianne.*

Sire, ché fous temande grâce:
Qu'ai-je fait? ah! bartonnez-moi;
Cet hymen qu'on feut que ché fasse
Me ferait manquer à mon roi.
A le puissance,
Obéissance
Est le téfoir et l'état
D'un soldat.
Afec gourache,
Malgré l'orache,
Sans le céder,
Un prafe doit carder
L'endroit où son brince le boste...
Avec montame en férité
Ché serais trop soufent tenté
De laisser là mon boste.

MADAME WINTER.

Est-ce qu'il ne m'aimerait pas autant que je me l'étais figurée?

FRÉDÉRIC.

Tu refuses donc la main de Madame Winter?

FORTSMANN.

Sire, ch'aime son nièce.

MADAME WINTER.

Le perfide!... devant moi!

FRÉDÉRIC.

Je puis bien te dispenser de l'épouser.

FORTSMANN.

Ah, crand tieu !

FRÉDÉRIC.

Mais tu ne peux être le mari de Charlotte.

FORTSMANN.

Ah, crand tiable !

FRÉDÉRIC.

Tu as un rival, et Charlotte ne veut épouser que lui. (*A Charlotte.*) N'est-il pas vrai, Charlotte ?

CHARLOTTE, *avec timidité.*

Sire, je ne savais pas qu'il reviendrait.

FRÉDÉRIC.

AIR : *T'enez, moi je suis un bonhomme.*

Ce rival que l'on te préfère
Peut te disputer ses appas.

FORTSMANN.

Je fais tuer le téméraire

FRÉDÉRIC.

C'est moi !

FORTSMANN.

Je ne fous tûrai bas.
Ch'attenterais à fotre fie !
Ah ! loin de borter de tels coups,
Mon sort serait tigne d'enfie,
Si ché boufais mourir pour fous.

LE MAJOR.

Bien, mon brave.

FRÉDÉRIC.

(*A part.*) Je suis content. (*Haut.*) Eh bien, monsieur ! puisque vous ne voulez plus me tuer, je vous cède mes droits sur Charlotte, et pour avoir été le rival du roi, Frédéric vous fait sergent-major.

TOUS.

Vive Frédéric !

MADAME WINTER.

Et moi, sire, je n'épouserai donc pas Fortsmann ?

FRÉDÉRIC.

AIR : *Si Pauline est dans l'indigence.*

C'est pour le bien de la patrie
Que vous prétendiez l'épouser;
Frédéric vous en remercie,
Mais il vaut mieux vous reposer.
Vous lui vouliez, dans votre ivresse,
Donner des soldats... Entre nous,
Je suis certain que votre nièce
S'en acquittera mieux que vous.

MADAME WINTER.

Vous croyez, sire?

FRÉDÉRIC.

J'en suis sûr. Adieu, mes enfans. Major, vous me présenterez les deux époux.

(*Le roi et le major sortent.*)

CHŒUR.

AIR : *Vive le chant! vive la danse!* (Jeanne d'Arc.)

Viv' Frédéric! si sa vaillance
Fit notre gloire et nos succès,
Sa justice et sa bienfaisance
Font le bonheur de ses sujets.

MADANE WINTER, *à part.*

Voilà qui est fort désagréable!... Eh! mais si le major n'était pas marié... C'est toujours un grenadier!... Je m'en informerai.

VAUDEVILLE.

CHARLOTTE *à madame Winter.*

AIR *nouveau de Doche.*

Le mariage est souvent une chaîne,
Pour deux époux, pénible à supporter,
Et l'on dit même que la peine
Sur le plaisir vient l'emporter.

A ses dangers du moins si je m'expose,
C'est que je suis dans mon printems;
Mais à votre âge il faut qu'on se repose.
Chaque chose a son tems.

FORTSMANN.

Plus d'une fois j'ai prouvé ma faillance
En défendant mon pays et mon roi;
Oui, mais dans cette circonstance,
Je fois qu'il faut chanoher d'emploi.
En bon soldat, quand je faisais la guerre,
On m'a vu tuer bien des gens;
Ici je fais faire tout le contraire.
Chaque chose a son tems.

MADAME WINTER.

Il m'en souvient, à la fleur de mon âge,
Les jeunes gens me faisaient les yeux doux,
Et pour être sur mon passage,
Faisaient le guet près de chez nous.
Et si parfois je quittais la cabane,
Je trouvais leurs bras complaisans...
Pour m'appuyer je n'ai plus qu'une canne.
Chaque chose a son tems.

CHARLOTTE *au Public.*

Quand un auteur, emporté par son zèle,
Met sur la scène un ouvrage marquant,
Le public, au bon goût fidèle,
Doit le juger sévèrement.
Un vaudeville a bien moins d'importance,
Et, Messieurs, pour être contens,
C'est là le cas d'appeler l'indulgence.
Chaque chose a son tems.

FIN.

Moreau, Charles François Jean Baptiste

PARIS VOLANT,

OU

LA FABRIQUE D'AILES,

FOLIE ÉPISODIQUE EN UN ACTE,

EN PROSE ET EN VAUDEVILLES;

PAR MM.

MOREAU, OURRY, ET THÉAULON.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le mardi 23 juin 1812.

PRIX : I FRANC 25 CENTIMES.

A PARIS,

Chez Mad. MASSON, Libraire, Editeur de pièces de Théâtre et de Musique, rue de l'Echelle-Saint-Honoré, N°. 3.

De l'Imprimerie de Mad. V.e DUMINIL-LESUEUR, rue de la Harpe, N°. 78.

AN 1812.

PERSONNAGES.	*Acteurs.*
M. DÉDALE.	M. EDOUARD.
M. DUMONT, son frère, médecin.	M. LAPORTE.
ADÈLE, fille de Dédale.	Mlle DEVILLE.
DORVAL, amant d'Adèle.	M. JSAMBERT.
M. GOBETOUT, bourgeois de Paris.	M. FONTENAY.
ZÉPHIRINE GOBETOUT, sa femme.	M.de DUCHAUME.
NINI GOBETOUT, leur fille.	M.lle VIRGINIE.
RIME-EN-L'AIR, poète lyrique.	M. GUÉNÉE.
DUPLOMB, danseur.	M. CHAPELLE.
M. FRIVOLET, jeune homme à la mode.	M. SEVESTE.
AILERON, élève de M. Dédale.	M. FICHET.
Ouvrières de M. Dédale.	
Personnages volans, etc.	

La Scène se passe à Paris.

Le théâtre représente l'entrée d'un jardin fermé par une grille; un pavillon est à droite de l'acteur.

PARIS VOLANT,

OU

LA FABRIQUE D'AILES.

SCÈNE PREMIÈRE.

AILERON, SIX OUVRIÈRES OCCUPÉES A PLUMER DES OISEAUX.

CHŒUR DES OUVRIÈRES.

AIR : *Nous n'avons qu'un temps à vivre.*

Plumons d'une main légère ;
Les instans sont précieux.
Aux habitans de la terre
Ouvrons la route des cieux.

AILERON (*plumant un dindon*).

Travaillez, mes demoiselles,
Votre profit est bien clair :
Vous verrez, grâces à vos ailes,
Bientôt tout Paris en l'air.

CHŒUR.

Plumons d'une main légère, etc.

AILERON.

Dédaignant les vieilles coutumes,
Mon maître qui volera,
Des oiseaux ne prend que les plumes,
Je prends ce qui restera.

CHŒUR.

Plumons d'une main légère, etc.

I.ère OUVRIÈRE.

Ah! ça, M. Aileron, nous avons déja fait bien des ailes; mais on ne s'en est pas encore servi.

AILERON.

On s'en servira, mesdemoiselles; c'est aujourd'hui que nous ouvrons notre manufacture et que se fera cette fameuse expérience, qui doit porter aux nues la réputation de monsieur Dédale, et la mienne par contre-coup.

I.ère OUVRIÈRE.

Je ne m'étonne plus si les portes de la fabrique sont assiégées depuis six heures du matin.

AILERON.

C'est l'effet de la petite annonce que j'ai rédigée, et que nous avons adroitement lancée dans le public..... Ecoutez un peu cela :

AIR : *Toujours debout, toujours en route.*

Le mécanicien Dédale
Fait savoir à la Capitale
Qu'il vient de perfectionner
L'invention, vraiment nouvelle,
De s'envoler à tire d'aile;
Et ce qui va bien étonner,
Il a fait confectionner
Deux cent mille ailes mécaniques,
Qu'on ne trouve qu'en ses fabriques;
Au moyen desquelles on peut
S'envoler, même quand il pleut:
Par cette manœuvre savante,
On verra bientôt, il s'en vante,
A la tête des bons voleurs,
Huissiers, recors et procureurs,
Auteurs comiques et tragiques,
Tailleurs, intendans, empyriques,
Pédans, commerçans et traitans,
Gens par nature assez pesans:
Pour le prompt débit de ses ailes,
Il compte beaucoup sur les belles;
Sans aucun risque l'on pourra
Apprendre chez lui ce jeu là.
Si quelques poltrons, moins ingambes,
Craignaient de se casser les jambes,
Le marchand d'ailes avertit
Qu'il les fait et les garantit.

1.ère OUVRIÈRE.

Il ne manque pas de précautions.

AILERON.

Ah! c'est un homme d'esprit que M. Dédale.

1.ère OUVRIÈRE.

C'est juste.

AILERON.

Et je suis son élève.

1.ère OUVRIÈRE.

C'est différent.

AILERON.

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

Pour faire fortune, en volant,
Monsieur Dédale est passé maître ;
Je rends justice à son talent ;
Mais un jour, tout en l'admirant,
Je le surpasserai peut-être.
Il me traite comme un enfant ;
Mais il saura de mes nouvelles.
Je crois que je suis assez grand
Pour voler (*bis*) de mes propres ailes.

1.ère OUVRIÈRE.

Le voilà.

AILERON.

Plumez.

CHŒUR.

Plumons d'une main légère, etc., etc.

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. DÉDALE, M. DUMONT.

M. DÉDALE (*les interrompant*).

C'est bon, c'est bon, mesdemoiselles ; allez au magasin ; j'ai besoin de silence : vous, Aileron, serrez ces plumes dans les différens cartons, en consultant les étiquettes.

(*Les ouvrières sortent avec Aileron.*)

SCÈNE III.

M. DÉDALE, M. DUMONT.

M. DÉDALE.

Oui, monsieur mon frère, vous aurez beau dire, cette découverte est sublime : et la manière dont je l'ai perfectionnée m'élève au rang de l'inventeur.

M. DUMONT.

Prenez-y garde, mon frère, cette manie de perfectionner tout ce que les autres inventent vous a déjà couté cher.

AIR : *Il n'est pas temps de nous quitter.*

Le mieux est l'ennemi du bien,
C'est une maxime prudente ;
Quant à moi, qui n'invente rien,
De ce qu'on fait je me contente.
Souvent par trop d'ambition,
Au lieu d'avancer on recule.
On court à la perfection ;
On n'arrive qu'au ridicule.

Quoi ! parcequ'un mécanicien adroit essaie une manière de diriger les ballons, vous, honnête bourgeois de la rue du Cœur-Volant, vous vous mettez en tête de tenir une manufacture d'ailes ! quelle extravagance !

M. DÉDALE.

Voilà bien un médecin ! toujours esclave de la routine ! conduisons-nous chacun comme nous l'entendrons. Nous sommes trois frères ; et, vous le savez, nos goûts ne se sont jamais accordés. Quand notre père mourut. . . . .

AIR : *Traitant l'Amour sans pitié.*

Tous trois nous étions déjà
De différens caractères :
De Jupin et de ses frères
L'exemple nous dirigea.
A votre humeur trop sévère,
La médecine dût plaire :
Notre aîné se fit corsaire ;
L'Océan combla ses vœux.....
Docteur, qu'avez-vous à dire ?
Vous prîtes le sombre empire ;
Je prends l'empire des cieux.

M. DUMONT.

Si bien, que vous voilà un petit Jupiter.

M. DÉDALE.

Comme vous un petit Pluton.

M. DUMONT.

Et vous espérez trouver des gens assez simples pour croire à vos procédés?

M. DÉDALE.

Vous en trouvez bien qui croient à vos ordonnances.

M. DUMONT.

Allez; vous serez trop heureux de m'appeler au secours de vos pratiques. J'exerce avec succès un état honorable : j'ai fait fructifier l'héritage de mon père : qu'avez-vous fait de votre part?

AIR : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

Vous avez placé mille louis
En fantasmagorie ;
Deux mille se sont évanouis
En secrets de chimie :
Vous avez perdu deux mille écus
En murs de nouvelles fabriques ;
Et vous avez mangé le surplus
En fours économiques.

M. DÉDALE.

C'est vrai : mon intention était bonne ; je voulais les perfectionner : mais avec mes ailes, j'espère, grâce au ciel, être bientôt au-dessus de mes affaires.

M. DUMONT.

Tenez, mon frère, je traite, dans la maison de santé que je dirige, des fous qui le sont moins que vous.

M. DÉDALE.

Allez retrouver vos imbéciles.

M. DUMONT.

Je ne vous quitte pas. Ecoutez-moi, mon cher Dumont. . . . .

M. DEDALE.

Qu'est-ce à dire, Dumont ! appelez-moi Dédale.

M. DUMONT.

Encore une de vos manies. Vous avez aussi souvent changé de noms que de goûts.

AIR : *Vaudeville de la petite Gouvernante.*

Pour votre fantasmagorie,
Vous vous nommiez monsieur Lenoir;
Quand vous raffoliez de chimie,
Vous étiez monsieur l'Entonnoir.
Votre inconstance est sans égale;
Et je prédis votre destin.
Aujourd'hui vous êtes Dédale,
Vous serez Icare demain.

M. DÉDALE.

Esprit borné ! homme indigne d'avoir un frère tel que moi ! Courage : faites comme ces gens qui ont dénigré d'avance l'homme à talent dont je suivrai les traces.

M. DUMONT.

Dieu m'en garde, mon frère.

AIR : *De la Sentinelle.*

N'imitons pas ces charlatans fameux,
Qui, pleins de fiel et pleins de jalousie,
En s'affichant, prouvent à tous les yeux
Que l'ignorance est la sœur de l'envie.
Ah ! loin d'avoir un tort pareil,
A ce vieillard rendons hommage.
De son courage il prend conseil;
Et se rapproche du soleil,
Pour fondre les glaces de l'âge.

Mais vous ne ressemblez en rien à cet homme instruit.

M. DÉDALE.

Oui ? eh bien ! pour confondre ton incrédulité, je veux bien te confier mon secret.

M. DUMONT.

Je consens à vous écouter.

M. DÉDALE.

L'imagination frappée de la belle expérience dont je fus témoin l'autre jour à Tivoli, je rentrai chez moi, avec l'intention de la perfectionner. Je pris dans ma bibliothèque l'Histoire naturelle de Buffon. En relisant l'Histoire des

oiseaux, j'observai qu'il existait une grande analogie entre nous et ces petits animaux. C'était un trait de lumière. Je fis sur le champ détruire mon verger et construire à la place une volière immense que je peuplai d'oiseaux de toutes les espèces . . . . Ce n'est pas mal adroit, j'espère ? . . . .

M. DUMONT.

Je ne vois pas jusqu'ici.....

M. DÉDALE.

Comment ! vous ne comprenez pas que les ailes mécaniques ne diffèrent que de grandeur avec celles des oiseaux, et qu'en augmentant leur envergure, on peut se servir avec succès de ces mêmes ailes pour enlever les hommes et les femmes.

M. DUMONT (*à part*).

Il a perdu la tête.

M. DÉDALE.

J'en donnerai la preuve.

M. DUMONT.

Comment, mon frère, c'est avec des moyens si ridicules que vous espérez vous enrichir ? Donnez plutôt en mariage à votre fille le jeune homme qu'elle aime, et dont la fortune rétablira la vôtre.

M. DÉDALE.

Moi ! que j'accepte pour gendre Dorval, ce petit propriétaire d'un coche d'eau ! un homme qui, par état, doit décrier mon entreprise.

M. DUMONT.

La sienne est excellente.

M. DÉDALE.

Avant huit jours je le coulerai à fond.

M. DUMONT.

Avant huit jours vous vous serez cassé le cou.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ADÈLE.

ADÈLE (*accourant*).

AIR : *Vaudeville de Gilles en deuil.*

Mon père, accourez donc bien vîte,
La foule arrive à chaque instant.

M. DÉDALE (*à M. Dumont*).

Douterez-vous de mon mérite ?
Tout Paris est là qui m'attend !

M. DUMONT.

Soyez bien fier de son suffrage.

M. DÉDALE.

Chacun voudra voir mes talens.

M. DUMONT.

Vous partagez cet avantage
Avec les animaux savans.

M. DÉDALE.

Ensemble.

Combien cette grande affluence
Doit flatter un homme à talent!
De ma sublime expérience
Je veux hâter l'heureux instant.

M. DUMONT.

Vraiment une telle affluence
A mes yeux n'a rien d'étonnant ;
Et mon frère à Paris, je pense,
N'est pas le seul extravagant.

ADÈLE.

Combien je sens d'impatience
De voir un prodige si grand !
Pouvais-je croire, en conscience,
Qu'on volait si facilement ?

M. DÉDALE.

Grâce au vol, qu'on me verra prendre,
Je veux éterniser mon nom.
Au Panthéon j'irai descendre.

M. DUMONT.

Je vous attends à Charenton.

M. DÉDALE.

Ensemble.

Combien cette grande affluence, etc.

M. DUMONT.

Vraiment une telle affluence, etc.

ADÈLE.

Combien je sens d'impatience, etc.

(*M. Dédale sort.*)

SCÈNE V.

ADELE, M. DUMONT.

ADÈLE.

Ah ! mon oncle, le joli spectacle que nous allons voir!

M. DUMONT.

Comment, ma chère Adèle, est-ce que tu partagerais la folie de ton père? et crois-tu, de bonne foi, que tous ces gens-là vont s'envoler?

ADÈLE.

Eh ! pourquoi pas, mon oncle ?

AIR : *Vers le Temple de l'hymen.*

L'homme est, dit-on, bien léger.
Dans son inconstante ivresse,
De séjour et de maîtresse,
Souvent on le voit changer.
Il prit toujours près des belles
Les papillons pour modèles :
Et de chaînes éternelles,
Jamais il ne se chargea.
L'expérience est certaine :
L'homme volera sans peine,
Puisqu'il voltige déjà.

M. DUMONT.

Il s'agit bien de plaisanter, quand ton père aujourd'hui va se donner un nouveau ridicule aux yeux de tout Paris.

ADÈLE.

Avez-vous eu la bonté, mon cher oncle, de lui parler?..

M. DUMONT.

De ton mariage? oui sans doute; et je t'annonce, de sa part, un refus positif d'y consentir.

ADÈLE.

Quelle raison donne-t-il?

M. DUMONT.

La raison? il n'en a pas.

ADÈLE.

Ah! mon cher oncle, je n'ai d'espoir qu'en vous.

M. DUMONT.

Fais comme tu pourras quant à moi, je quitte la partie.

AIR : *La loterie est la chance.*

Rien n'égale ma colère:
N'est-il pas bien chagrinant
D'être connu pour le frère
D'un pareil extravagant.
Je ne veux pas (tant j'enrage
De voir mes soins superflus)
Revenir, qu'il ne soit sage.

ADÈLE.

Ah! vous ne reviendrez plus.

Ensemble.

M. DUMONT.

Rien n'égale, etc.

ADÈLE.

Ah! calmez votre colère,
Restez encore un moment:
Car, si vous quittez mon père,
Je vais perdre mon amant.

(*Dumont sort.*)

SCÈNE VI.

ADÈLE (*seule*).

Allons, je crois qu'ils se réuniront tous pour me désespérer.

SCÈNE VII.

ADELE, DORVAL.

DORVAL.

AIR : *Vaudeville de la Belle au bois dormant.*

Toujours plus fidèle,
Près de mon Adèle,
Cherchant le plaisir,
L'amour me ramène vers elle;
Lui porter mon cœur, c'est l'offrir
A la plus belle.

ADÈLE.

Modérez un transport si doux:
On veut que je renonce à vous;
Mais je brave ces lois cruelles:
S'il fut promptement mon vainqueur,
L'amour, pour sortir de mon cœur,
Ne trouvera plus ses ailes.

ENSEMBLE.

Aimable assurance;
De notre constance
Attendons le prix,
L'amour aura sa récompense;
On dit que le bonheur est fils
De l'espérance.

ADÈLE.

Oui, mon ami, depuis que mon père, s'est mis en tête de devenir un grand homme, il ne vous trouve plus digne de recevoir ma main.

DORVAL.

J'avais cru jusqu'à présent que ces ailes méçaniques, dont il nous parlait toujours, n'étaient qu'une plaisanterie.

ADÈLE.

Je l'avais cru comme vous; mais, au lieu de s'en moquer, tout Paris semble d'avance admirer sa découverte; et déjà tous les curieux.....

DORVAL.

En effet, j'ai eu bien de la peine à percer la foule qui assiége votre porte pour arriver jusqu'à vous; mais, à Paris, rien ne doit nous étonner.

AIR : *Des Pierrots.*

Qu'un serin déserte sa cage,
Qu'il arrive un poisson nouveau,
Que quelque dispute s'engage,
Que quelque chien tombe dans l'eau ;
Les oisifs accourent en foule,
Et sur les ponts on en verra
Tant que la Seine coule coule,
Tant que la Seine coulera.

ADÈLE.

Mon ami, vous connaissez bien votre Paris.

DORVAL.

En deux mots, j'en ferais le tableau.

AIR : *Tenez-moi je suis un bonhomme.*

Qu'un charlatan vienne à paraître,
Qu'on promène un bœuf, un cheval ;
Chacun se met à sa fenêtre ;
L'empressement est général,
De Paris la mode est connue :
Ici les maris savent mieux
Ce qui se passe dans la rue,
Que ce qui se passe chez eux.

ADÈLE.

J'entends mon père.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M. DEDALE, CHOEUR.

CHŒUR.

AIR : *Et gai, gai, gai, mon Officier.*

Et gai, gai, gai, nous voulons tous
voler à tire d'ailes :
Et gai, gai, gai, nous voulons tous
Prendre un plaisir si doux.

M. DÉDALE.

Messieurs, point de querelles ;
Tout le monde en aura :
Et vous, mesdemoiselles,
On vous enlèvera.

CHŒUR.

Et gai, gai, gai, etc.

ADÈLE (*Accourant au devant de M. Dédale*).

Ah! révoquez, mon père,
Un ordre rigoureux.

M. DÉDALE.

Non, vous devez, ma chère,
Plus haut porter vos vœux.

CHŒUR.

Et gai, gai, gai, nous voulons tous
De ces nouvelles
Ailes:
Et gai, gai, gai, nous voulons tous
Prendre un plaisir si doux.

M. DÉDALE (*au Chœur*).

Je suis à vous dans le moment..... (*à Dorval*) je suis bien aise, monsieur, de vous trouver ici, pour vous prier de n'y plus revenir.

DORVAL.

Vous m'étonnez, monsieur; comment ai-je pu mériter un pareil accueil?

M. DÉDALE (*au Chœur*).

Ne vous impatientez pas. (*à Dorval*) Il ne vous reste plus qu'un moyen de devenir mon gendre, monsieur: abandonnez l'entreprise de vos coches; et placez vos fonds dans la mienne. (*au chœur*) Ça sera bientôt fini.

DORVAL.

Ce que vous me demandez est impossible, monsieur; mais je vous serai peut-être utile d'une autre manière. Daignez m'écouter.

AIR: *De Dorilas.*

Loin de me faire un injuste reproche,
Vous allez me remercier;
Les voyageurs arrivés par le coche
Sont faits pour vous apprécier.
Vos grands talens en mécanique,
Par moi leur seront indiqués;
Et vous pouvez compter sur la pratique
De tous les nouveaux débarqués.

M. DÉDALE.

J'y compte parbleu bien. (*au chœur*) Vous allez être servis. (*à Dorval*) Pardon, monsieur, je me dois au public...

Puisque vous refusez la perspective brillante que je vous offrais, moi, je vous refuse ma fille.

DORVAL.

Un moment, monsieur, je ne renonce pas si facilement à mes droits. J'avais votre parole positive; et peut-être que monsieur votre frère.....

M. DÉDALE.

Mon frère est un sot.

DORVAL.

C'est votre frère enfin, il chérit sa nièce et ne souffrira pas...

ADÈLE.

Certainement, mon oncle est raisonnable; et je suis bien sûre.....

M. DÉDALE.

Oui dà?.... vous aussi? Ah! l'on se ligue contre moi! j'y vais mettre bon ordre.

AIR : *Je suis un chasseur plein d'adresse.*

Ne pouvant faire sentinelle
Quand ma fabrique s'ouvrira,
Dorvonsici, Mademoiselle,
Un tour de clé me répondra.
Il l'enferme dans le pavillon).
Pour me fuir vous n'avez point d'ailes.

DORVAL (*à Adèle*).

Protégeant les amans fidèles,
Va, l'amour nous en prêtera;
Et ton oncle nous soutiendra.

M. DÉDALE (*au chœur.*)

Allez, messieurs, allez par là:
Tour-à-tour on vous servira,
Et tout le monde volera.

(L'orchestre achève l'air *Va t'en voir s'ils viennent, Jean*).

(DORVAL *sort*). (*Dédale va pour sortir, il est arrêté par Rime-en-L'air et Duplomb*).

SCÈNE IX.

DÉDALE, RIME-EN-L'AIR, DUPLOMB.

DUPLOMB (*arrêtant M. Dédale*).

Monsieur, Monsieur, veuillez bien m'accorder une petite audience particulière.

RIME-EN-L'AIR.

RIME-EN-L'AIR.

Seigneur Dédale, je réclame la même faveur.

M. DÉDALE.

Volontiers, Messieurs; puis-je savoir qui vous êtes ?

RIME-EN-L'AIR.

Moi, je suis poëte lyrique, et me nomme Rime-en-l'air.

M. DÉDALE.

Bon ! vous êtes de mon département. (*A Duplomb*) Et vous Monsieur ?

DUPLOMB.

Moi, je suis chorégraphe. Je me nomme Duplomb; et je puis me flatter d'avoir fait sur les planches quelque bruit en dansant.

M. DÉDALE.

Je le crois facilement.

DUPLOMB.

Vous saurez, Monsieur, que sur l'annonce de votre découverte, j'ai quitté le grand théâtre de Poissy, dont je suis premier danseur, et sur lequel j'obtenais un certain succès les jours de marché, pour être témoin de votre expérience, que je n'ai d'abord regardée, je vous l'avoue, que comme un jeu d'esprit.

M. DEDALE.

Un jeu d'esprit ! pas du tout Monsieur.

DUPLOMB.

En ce cas, vous devinez ce qu'il me faut.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

J'ai pris un certain embonpoint;
Mais à le cacher je m'applique;
On ne l'aperçoit presque point
Quand j'ai ma ceinture élastique.
Pour l'état léger, qui m'a plu,
Je suis un peu gros : comment faire ?

RIME-EN-L'AIR (*à part*).

Hélas ! avec son superflu
Je n'aurais pas le nécessaire.

DUPLOMB.

Je ne vous cacherai pas que j'ai sur la tête quarante ans de danse; c'est un peu lourd. J'ai passé mon six comme un autre :

mais, aujourd'hui, quand il s'agit de m'élever, je m'aperçois que je baisse. Vous pouvez me sauver cet affront. Mes rôles favoris, les zéphirs, les amours, nécessitent des ailes. Au lieu de ces simples morceaux de carton, qu'on nous attache aux épaules, ne pourriez-vous m'ajuster de petites ailes mécaniques qui, secondant ma légèreté naturelle, me feraient enlever tous les suffrages ?

M. DÉDALE.

Je ne vois rien là que de très-facile.

RIME-EN-L'AIR.

Moi, seigneur, voici l'objet de ma demande.

AIR : *Voilà bien ces lâches mortels.*

Fils légitime d'Apollon,
Je veux de ces ailes uniques,
Qui lestement sur l'hélicon
Firent voler nos grands tragiques.

M. DÉDALE.

En fait de plumes j'ai tout vu,
Et je vous comprends à merveille :
Mais, jusqu'ici, l'on n'a pas pu
Retrouver celle de Corneille.

Vous me faites faire, cependant, une réflexion ; et je m'occuperai de votre demande.

RIME-EN-L'AIR.

Les ailes me sont familières ; je connais déjà celles de Pégase.

DUPLOMB (*à part*).

Pégase ! Je crois que j'ai dansé ce rôle-là.

M. DÉDALE.

Vous avez des vues bien ambitieuses, M. l'auteur : ne craignez-vous pas que la tête ne vous tourne ? Vous ne serez pas là comme dans votre chambre.

RIME-EN-L'AIR.

Dans ma chambre ! Ah ! je sais ce que c'est que de monter haut.

M. DÉDALE.

C'est qu'on est un peu embarrassé de ses ailes la première fois qu'on en porte.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Il faut en avoir l'habitude
Pour savoir prendre son essor ;
S'élever demande une étude,
Que vous n'avez pas faite encor.
J'admire votre noble envie ;
Pour vous aider à la remplir
J'aurai les ailes du Génie :
Mais, saurez-vous vous en servir ?

RIME-EN-L'AIR.

Je pourrais bien recevoir quelques leçons.

M. DÉDALE.

J'ai fait établir un manège pour former des écoliers.

DUPLOMB.

J'y retiens une place.

AIR : *Vaud. d'Angélique et Melcour.*

Non ; je ne perdrai point mes pas
Dans l'étroit sentier de la gloire.

RIME-EN-L'AIR (*à part*).

Ce faquin là ne croit-il pas
Aller au temple de mémoire ?
Haut.
Moi seul je dois être cité,
Mes vers me donnent l'assurance
D'aller à la postérité.

DUPLOMB (*à part*).

Il ira comme je danse.

M. DÉDALE.

Messieurs, vous vous rendez justice tous les deux. Allez dans mon magasin ; vous verrez ce qui pourra vous convenir.

DUPLOMB.

AIR : *Du pas de Zéphir.*

Quel brillant
Elan
Je prendrai !
Je saurai
Contenter,
Enchanter,
Grâce à vous
Tous les goûts.
Léger,

Sans danger,
Ce moyen
Va soudain,
De plaisir,
Rajeunir
Le Zéphir.

RIME-EN-L'AIR.

Avec audace,
Sur le Parnasse,
Un vol marquant
M'installe sur le champ.

M. DÉDALE.

Oui, je suis garant
De vos droits;
Je vous vois
Cette fois
Un talent
Surprenant.

Ensemble.

DUPLOMB.

Quel brillant
Elan, etc.

RIME-EN-L'AIR.

Quel brillant, etc.

Rime en l'air et Duplomb sortent.

SCENE X.

M. DEDALE, M. GOBETOUT.

M. DÉDALE (*d'abord seul*).

Voilà des gens comme il m'en faut, et comme j'espère en trouver beaucoup. Mais, quel est ce Monsieur? A qui ai-je l'honneur de parler?

M. GOBETOUT.

Au plus grand admirateur de votre découverte. Je m'appelle M. Gobetout, habitué du boulevard Bonne-Nouvelle, et domicilié, depuis cinquante ans, rue de la Lune.

M. DÉDALE.

Monsieur, à ce que je vois, est un amateur?

M. GOBETOUT.

Oui, Monsieur, j'aime passionnément les nouvelles inventions, et je ne suis pas de ces gens dont l'incrédulité décou-

rage les savans comme vous. Figurez-vous que je porte encore du drap imperméable. L'autre jour, je suis rentré trempé comme une soupe. (*Montrant son habit*) Le voilà encore.

M. DÉDALE.

J'aime à croire que nous nous conviendrons.

M. GOBETOUT.

Tout ce qui est bizarre me plaît : il ne m'échappe pas une chose agréable. J'ai eu le bonheur de voir le poisson du Luxembourg, avant que les prix fussent baissés de moitié. Le propriétaire de l'animal m'a même permis de lui casser une dent, que j'ai fait mettre sous verre.

M. DÉDALE.

Les connaisseurs tels que vous, M. Gobetout.....

M. GOBETOUT.

Ne peuvent manquer de vous admirer.

M. DÉDALE.

L'indulgence est l'apanage du mérite.

M. GOBETOUT.

Vous vous moquez de moi.

M. DÉDALE.

Je vous rends justice.

M. GOBETOUT.

Je ne suis pas en reste; et rien ne m'a transporté comme vos ailes. Je me suis permis cependant une petite réflexion, qui vous a sans doute échappé.

M. DÉDALE.

Qu'est-ce que c'est donc, monsieur?

M. GOBETOUT.

Je parie que vous n'avez pas pensé à la pluie de pierres.

M. DÉDALE.

Comment diable? vous avez raison.

M. GOBETOUT.

Vous sentez bien l'importance de mon observation. Si l'on

est surpris par une averse de cailloux, pendant qu'on est à se promener dans le ciel, où voulez-vous qu'on se mette à couvert?

M. DÉDALE.

Attendez, je conçois l'idée d'un parapluie métallique.

M. GOBETOUT.

Rien de plus simple. Monsieur, quand ils seront faits, je vous prie de m'en garder un : et qu'il soit à canne.

M. DÉDALE.

Vous serez en tête des souscripteurs.

M. GOBETOUT.

J'espère bien aussi, monsieur, essayer le premier vos ailes mécaniques : j'en ai besoin pour me dépayser un peu.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

J'étais cité comme un grand nouvelliste :
Du Luxembourg je fus long-temps l'appui.
Mon cher monsieur, l'état de publiciste
Ne va vraiment que d'une aile aujourd'hui.
Tous nos discours passent pour bagatelles;
Mais je sens trop que ce métier m'est cher;
Et je n'ai plus d'espoir que dans vos ailes,
Pour débiter des nouvelles en l'air.

M. DÉDALE.

Votre espoir ne sera pas trompé.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, M. FRIVOLET.

M. FRIVOLET.

Eh bien! eh bien! où est-il donc cet entrepreneur de vols?. . . Ah! j'étais bien sûr de trouver ici M. Gobetout. En fait d'extravagances.....

M. GOBETOUT.

Je ne croyais pas vous rencontrer, monsieur Frivolet.

M. DÉDALE.

Ces messieurs se connaissent, à ce qu'il me paraît?

M. FRIVOLET.

Eh ! mon dieu, qu'est-ce qui ne connaît pas monsieur Gobetout? (*à Dédale*) Eh bien, mon cher, c'est donc vous qui vendez des ailes aux imbéciles ?....

M. GOBETOUT, (*à Dédale*).

Vous me servirez le premier ?

M. DÉDALE, (*à Frivolet*).

Est-ce que monsieur en desire ?

M. FRIVOLET.

Moi!.... je ne viens chez vous que pour m'en moquer : ce n'est pas l'embarras, si l'invention était bonne, vous auriez en moi une excellente pratique.

AIR : *l'Amour est un Dieu volage.*

Le moyen serait unique
Pour narguer mes créanciers ;
Mais les recors, les huissiers,
Ne seraient pas les derniers
Qui le mettraient en pratique ;
Et jusqu'au ciel, ces vautours
Me pourchasseraient toujours.
Je croirais, rempli de joie,
Tromper leur bec affamé ;
Mais par ces oiseaux de proie,
Je serais toujours plumé.

M. GOBETOUT.

En ce cas là, vous ferez aussi bien de ne pas quitter la terre.

M. FRIVOLET.

Vous espérez donc la quitter M. Gobetout ?

M. GOBETOUT.

Je ne suis ici que pour cela.

M. FRIVOLET.

Vous avez la folie de croire ?....

M. GOBETOUT.

Comment ? vous avez la hardiesse d'oser douter....

M. FRIVOLET.

Moi ! vous savez bien que je doute de tout.

M. GOBETOUT.

Moi, je ne doute de rien ; demandez à monsieur : n'est-il pas vrai qu'il y a des exemples de personnes qui ont volé dans les airs ?

M. DÉDALE.

Assurément ; messieurs, nous avons les poissons volans et les lézards ailés.

AIR : *Il faut quitter ce que j'adore,*

Ce n'est point une gasconade,
On voit de ces exemples-là ;
Et j'ai lu dans la Dunciade,
Qu'un âne un beau jour s'envola.

M. GOBETOUT.

On a donc tort quand on condamne
Ce secret pour moi plein d'appas :
Puisqu'on a vu voler un âne,
Pourquoi ne volerais-je pas ?

M. FRIVOLET,

La conséquence est juste.

M. GOBETOUT.

Tenez, le voilà à moitié converti : il ne s'attendait pas à cette preuve là. (*à Dédale*) Ah ! monsieur Dédale, si vous vouliez me rendre le plus heureux des hommes, vous placeriez chez moi un petit entrepôt de vos ailes ?

M. DÉDALE.

Nous parlerons de cela, M. Gobetout ?

M. FRIVOLET.

Ah ça ! quand verrons-nous donc cette incroyable expérience ?

M. DEDALE.

Dans un moment, monsieur l'incrédule.

M. FRIVOLET.

Et quel est, dites-moi, le sot qui se risquera le premier ?

M. DÉDALE,

C'est mon élève, monsieur.

M. FRIVOLET (*à part*).

Je le vois d'ici dans quelque fossé.

M. GOBETOUT (*à Dédale*).

Il montrera le chemin aux autres, celui-là, et nous le suivrons tous.

M. DÉDALE.

Je l'espère bien. Mais pardon, messieurs, il faut que je vous quitte un moment: j'ai un petit coup-d'œil à donner à l'échafaudage. (*à Gobetout*) Je vais en même temps choisir au magasin les ailes qu'il vous faut.

M. GOBETOUT (*l'arrêtant*).

Un instant donc, vous ne m'avez pas pris mesure.

M. DEDALE.

C'est inutile.

M. GOBETOUT (*étendant les bras*).

Examinez au moins mon envergure.

M. DÉDALE.

Je la vois. Celle d'une buse de la première force.

M. FRIVOLET.

Vous avez le coup-d'œil juste.

M. GOBETOUT.

Mettez plus que moins, je vous en prie.

(*M. Dédale sort.*)

SCÈNE XII.

M. GOBETOUT, M. FRIVOLET.

M. FRIVOLET.

Ah ça ! mon cher monsieur Gobetout, vous qui êtes un bienheureux sur la terre, dites-moi donc un peu pourquoi vous voulez aller au ciel ?

M. GOBETOUT.

Ah ! mon ami, je voudrais déjà y être. J'ai une femme qui me fera perdre l'esprit.

M. FRIVOLET.

Elle est donc bien fine ?

M. GOBETOUT.

Vous ne vous doutez pas de tous les tours qu'elle me joue.

M. FRIVOLET.

Vous vous en doutez donc, vous ?

M. GOBETOUT.

Il n'y a pas long-temps, mais c'est un diable !

M. FRIVOLET.

Je ne m'étonne plus que vous veuillez voler loin d'elle.

M. GOBETOUT.

N'en feriez-vous pas autant à ma place?.... Mais, il me vient une idée bien drôle ! (*Il rit bêtement.*) Ah ! ah ! ah ! j'en ris comme une bête.

M. FRIVOLET.

Ne vous gênez pas; ne vous gênez pas.

M. GOBETOUT.

Dites donc, monsieur Frivolet, nous voilà possesseurs du domaine des oiseaux. Où iront-ils se nicher à présent? Hem ?

M. FRIVOLET.

Eh parbleu ! c'est tout simple : ils suivront notre exemple.

AIR : *Contredanse de la Hullin.*

Au même instant où nous irons,
Prendre à la file
Leur asile,
Les oiseaux viendront, sans façons,
A leur tour prendre nos maisons.
Je les vois, réglant leur course :
Les corbeaux vont au palais ;
Les vautours vont à la bourse ;
Les canards dans le marais ;
Au collége les perroquets ;
Et les cailles chez les dévotes :
Les linottes,
En même temps,
Descendront chez les pauvres gens ;
Les geais chez les plagiaires ;
Les hiboux chez maint savant ;
Et sur ses ailes légères
La pie arrive au couvent.

Les bécasses, suivant
Le vent,
Chez les vieilles iront descendre;
L'étourneau, chez maint élégant,
Ira prendre
Son logement.
Chez les époux, sans obstacle,
Les coucous iront dormir.
Tous les merles, au spectacle,
Pourront siffler à loisir.
La fauvette
A Feydeau viendra
Redire encor sa chansonnette;
Et je suis sûr qu'à l'Opéra
Le chat-huant s'installera.
Tous, dans la même journée
Voudront trouver leur salut;
Les dindons à l'Athenée,
Les cygnes à l'Institut.
Mais quand j'y pense, je gémis
Sur la tourterelle
Fidelle;
Elle est la seule dans Paris
Qui ne trouvera pas d'abris.
Chez les faiseurs de libelles,
Je vois courir les pinsons,
Les moineaux-francs chez les belles;
Le rossignol aux bouffons:
Et, fier d'obéir à la voix
Du Dieu qui lance le tonnère,
Sur la terre
Gardant ses droits,
L'aigle veille au palais des rois.

M. GOBETOUT.

Je serais bien curieux de savoir quel est l'oiseau qui viendra loger chez moi.

M. FRIVOLET.

Parbleu! le gobemouche.

M. GOBETOUT.

C'est possible. Mais, monsieur Dédale ne revient pas. Je grille d'impatience. Depuis que je dois voler je ne peux plus tenir en place. Il faut absolument que j'aille voir si mes ailes avancent.

M. FRIVOLET.

Je ne vous quitte pas que je ne vous aie vu déguisé.

M. GOBETOUT.

AIR : *Allons danser sous ces ormeaux.*

Oui, je cours au fond du jardin

Chercher de ces ailes
Nouvelles :
Je vais voler ; mais, cher voisin,
Chez vous je descendrai demain.

Ensemble.

M. FRIVOLET.

Courez vîte au fond du jardin
Chercher de ces ailes
Nouvelles,
Pour moi, j'aime mieux, cher voisin,
Vous laisser à moitié chemin.

M. GOBETOUT.

Oui, je cours au fond du jardin, etc.

(*Ils sortent*).

SCÈNE XIII.

M. DEDALE, ZEPHIRINE (*arrivant avec lui*).

ZÉPHIRINE.

Oui, mon cher Monsieur, vous voyez une femme à qui vos ailes sont indispensables.

M. DÉDALE.

Tant mieux, Madame ; tant mieux.

ZEPHIRINE.

Il faut absolument que je m'envole.

M. DÉDALE.

Il y aura de quoi convaincre les plus entêtés.

ZEPHIRINE.

J'ai un mari qui fait le tourment de ma vie.

M. DÉDALE.

AIR : *Vaud. des deux Edmond.*

Est-il exigeant et sévère ?

ZEPHIRINE.

Nón, son humeur est débonnaire :
Mais c'est le plus froid des époux.

M. DÉDALE.

Envolez-vous, envolez-vous.

ZEPHIRINE.

Pour me plaire,
Il ne sait rien faire;
Et, pourtant, je ne puis le taire,
Il rend justice à mes appas....

M. DÉDALE.

Ne vous envolez pas, (*bis.*)

ZEPHIRINE.

Pardonnez-moi, Monsieur; je ne puis pas m'en dispenser.

M. DÉDALE.

Votre mari serait-il jaloux ?

ZEPHIRINE.

Jaloux ! Ah ! il est trop convaincu de ma sagesse, ce pauvre monsieur Gobetout.

M. DÉDALE.

Gobetout ! (*à part*) La rencontre est plaisante.

ZEPHIRINE.

Oui, monsieur; c'est bien son nom : et moi je suis Zéphirine Gobetout pour vous obéir. Je voudrais, mon cher Monsieur, des ailes capables de me porter...

M. DEDALE.

Nous tâcherons de trouver cela.

ZEPHIRINE.

De me porter dans un de ces pays où la beauté règne et reçoit des hommages constans.

M. DÉDALE.

Madame, il y a un peu loin d'ici.

ZEPHIRINE.

En Turquie, par exemple; j'ai entendu raconter à monsieur Gobetout que les femmes y étaient souveraines.

M. DÉDALE.

J'aurais cru que vous n'aviez rien à desirer à cet égard.

ZEPHIRINE.

AIR : *Vaud. de l'Avare et son Ami.*

Il est vrai, je suis la maîtresse :

Mais quoique tout cède à mes vœux,
Mon époux, je vous le confesse,
Ne fait pas tout ce que je veux.
D'ailleurs, chaque ordre que je donne,
De point en point serait suivi,
Que commander à mon mari
C'est ne commander à personne.

M. DÉDALE.

Je m'en rapporte bien à vous.

ZEPHIRINE.

Me voyez-vous, monsieur Dédale, descendant majestueusement chez un peuple étonné.

M. DÉDALE.

Le superbe tableau.

ZEPHIRINE.

Je ne serai pas, sans doute, la seule qui aura des goûts aëriens.

AIR : *Que d'établissemens nouveaux.*

Je cherche à fuir un triste époux,
C'est un exemple pour les femmes;
Et je compte bien, entre nous,
Qu'il sera suivi par ces dames.
Pour punir Messieurs les maris
De leur peu de galanterie....
Les femmes comme les perdrix
Vont s'envoler par compagnie.

Ah ça! quelles ailes me donnerez-vous?

M. DÉDARE.

Mais j'ai fait plumer une centaine de bécasses....

ZEPHIRINE.

Vous n'avez encore plumé que ça, Monsieur?

M. DEDALE.

Veuillez passer dans le magasin où sont mes ouvrières : je crois que les bécasses feront votre affaire.

ZEPHIRINE.

Je vais tout de suite en essayer.

AIR : *De la belle Arsène.*

La beauté doit toujours voler à des conquêtes.
Jusques aux cieux que son vol soit porté.

Sur nos maris plânons avec fierté:
Nos ailes, désormais, vont ombrager leur tête.

Elle sort.

SCÈNE XIV.

M. DÉDALE, NINI (*arrivant du côté opposé à celui par lequel madame Gobetout est partie*).

M. DÉDALE.

J'en étais sûr : les femmes vont raffoler de moi?... C'est la première fois que je leur ferai tourner la tête... Qu'est-ce que c'est que cette petite fille?

NINI.

AIR : *Une petite fillette* (*des petits Savoyards*).

Vous voyez une fillette,
Brûlant de changer d'état:
Et qui voudrait, en cachette,
Quitter son pensionnat.

M. DÉDALE.

Comment?
Vraiment,
Ma belle enfant,
Vous auriez ce courage
A vôtre âge!
Pourtant fillete qui s'en va,
Le loup, dit-on, la croquera.

NINI.

Croquer les filles? Pas du tout.
En pension, j'en vois beaucoup, (*bis.*)
Qui n'ont vraiment pas peur du loup.

Il paraît que Mademoiselle est dans un pensionnat fort à la mode.

NINI.

Je le crois bien; d'abord, tous les ans à la distribution des prix, c'est une comédie.

M. DÉDALE.

Il ne faut pas demander si Mademoiselle en a remportés.

NINI.

Tous ceux de sagesse; papa est assez riche pour ça. Mais, c'est égal, je m'ennuie dans ma pension; maman ne

vient jamais me voir ; papa Gobetout m'oublie, comme s n'était pas mon père.

M. DÉDALE.

Ah ! Mademoiselle est une petite Gobetout ?

NINI.

Oui, Monsieur ; Nini Gobetout.

M. DÉDALE (*à part*).

Allons.... réunion de famille.

NINI.

Puisqu'ils me laissent-là, j'ai pris mon parti. L'autre jour, pendant que la maîtresse était absente, j'ai trouvé sur la table le journal. J'y ai lu l'annonce de votre fabrique, et je vous apporte mes petites épargnes, pour que vous me fassiez une paire de petites ailes. Comme je suis bien légère, je n'aurai pas de peine, avec ça, à passer par-dessus les murs de la pension.

M. DÉDALE.

Vous vous y déplaisez donc bien ?

NINI.

Non, monsieur ; mais c'est qu'on m'y laisse trop longtemps.

AIR : *Il est des amusemens* (*De la Soirée orageuse*).

Il est des amusemens
Permis dans notre retraite :
Nous jouons, de temps en temps,
Au volant, à la cachette.
Mais, je suis vive et grandelette ;
A mon âge, on peut, je le sens,
S'ennuyer des jeux innocens.
Voler vraiment
C'est charmant,
C'est charmant pour une fille.
Je sais, je sais bien pourquoi,
En secret déjà je grille
De ne plus voir une grille
Entre le plaisir et moi.

M. DÉDALE.

Ma petite amie, pour s'envoler il faut être majeure.

NINI.

Comment, Monsieur, vous me refusez?

M. DÉDALE.

A votre âge, mon enfant, on ne sait pas se diriger. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous permettre d'assister à l'expérience. Allez dans le jardin, vous y trouverez peut-être des personnes de connaissance.

NINI.

Je suis bien sûre de n'y pas rencontrer papa. (*à part*) Si je puis trouver une petite paire d'ailes..... (*haut*) En vous remerciant, monsieur (*elle sort en courant*).

SCÈNE XV.

M. DÉDALE, AILERON, (*avec des ailes*).

AILERON.

Monsieur Dédale, monsieur Dédale, grande nouvelle.

M. DÉDALE.

Qu'est-ce ?

AILERON.

Un grand seigneur du pays des magots....

M. DÉDALE.

Qui vient pour m'admirer ? ça ne m'étonne pas. Tu vois comme je perce.

AILERON.

Il dit qu'il s'appelle un Mandarin.

M. DÉDALE.

Il faut le mettre dans une loge.

AILERON.

Le voici escorté d'une partie de nos pratiques.

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, DORVAL (*en chinois, porté sur un palanquin*)

TOUS.

AIR : *Mon Dieu les beaux ajustemens* (*Bancelin*).

Honneur, honneur au mandarin,
Qui, pour voir notre expérience,
Ou de Pékin,
Ou de Nankin,
Chez nous arrive en palanquin.

DORVAL (*à Dédale*)

Par quelques dons
De nos cantons
Voulant honorer la science,
Je n'ai pu trouver, entre nous,
Un seul magot digne de vous.

M. DÉDALE.

Votre excellence est trop honnête.

TOUS.

Honneur, honneur, etc.

DORVAL (*à ses gens*).

Placez ma voiture de ce côté (*Ils vont la placer sous la fenêtre du pavillon qui renferme Adèle*). Monsieur Dédale, à peine arrivé à Paris, j'ai entendu parler de votre fabrique; sur le champ j'ai expédié à mon prince un courrier; et par celui que je viens de recevoir, il me charge d'abord de vous faire ses complimens.

M. DÉDALE.

Sa majesté chinoise est bien bonne; mais, monsieur le Mandarin, comment se fait-il qu'en si peu de temps....

DORVAL.

Ah! le voici; c'est que nos courriers sont des pigeons du Mogol, qui font deux cents lieues à l'heure. . . .

AILERON (*à part*).

Diable; monsieur n'en fait que quatorze.

DORVAL.

Mon maître me charge en outre de vous faire une com-

mande de cinquante mille paires d'ailes pour échantillon. Il m'en fera passer les fonds par le premier pigeon.

AILERON (*à part*)

Le bon pigeon à plumer!

M. DÉDALE.

Je vais m'empresser de remplir les intentions de sa majesté chinoise. J'avais déjà formé le projet d'aller, dans une de mes promenades, lui offrir mes services.

DORVAL.

Monsieur Dédale, mon prince exige que j'assiste avant tout à une démonstration de votre mécanique.

M. DÉDALE.

Votre excellence va être satisfaite. Vous voyez que mon élève a déjà ses ailes sur le dos; il va sur-le-champ manœuvrer.

AILERON.

Allons, voici le moment de se lancer.

M. DÉDALE.

Examinez un peu, monseigneur, messieurs et mesdames, les ailes de mon élève : elles sont taillées sur le patron de celles de l'aigle du Caucase : jugez de la force de cet animal.

(*Dorval élevé sur le palanquin, est au niveau de la fenêtre d'Adèle : il frappe, elle paraît*).

DORVAL.

AIR : *Rien n'était si joli qu'Adèle.*

Reconnais-moi, ma chère Adèle.

M. DÉDALE (*à Aileron*).

Allons, mon ami,
Ouvrez une aile.

AILERON.

La voici.

DORVAL.

Partons : tout nous seconde ici.
Décidez-vous.

M. DÉDALE (*à Aileron*).

Trémoussez-vous.

DORVAL (*à Adèle*).

Décidez-vous.

M. DÉDALE (*à Aileron*).

Trémoussez-vous, déployez l'autre aile.

DORVAL.

Vous le voyez bien.
On peut partir sans craindre rien.

Ensemble.

M. DÉDALE.

Examinez bien,
Messieurs, voilà votre modèle.
Vous le voyez bien,
On peut partir sans craindre rien.

DORVAL.

Décidez-vous donc et suivez-moi ma chère Adèle,
Vous le voyez bien,
Tous ces nigauds n'en verront rien.

M. DÉDALE (*se retournant*)

Eh bien! votre excellence chinoise est-elle contente?

DORVAL.

Pas encore tout à fait... Voilà bien la manière; mais s'enlevera-t-on?

M. DÉDALE.

Si l'on s'enlevera?. . . ah! ah! . . . (*à Aileron*).

AIR : *Tout ça passe.*

Allons; vite, apprête-toi.

DORVAL (*à Adèle*).

N'hésitez plus, mon amie,
Chez votre oncle suivez-moi.

ADÈLE.

A votre foi je me fie.
(*Elle descend dans le palanquin*).

M. DÉDALE.

Bien; tout comble mon envie.
Je veux que dans peu d'instans,
Ici prouvant mon génie,
Tout s'enlève (*bis*) en même temps.
(*Pendant le refrain on emporte Adèle et Dorval*).

SCÈNE XVII.

M. DÉDALE, AILERON, CHŒUR.

M. DÉDALE (*à Aileron*).

Eh! bien? pourquoi n'es-tu pas encore parti?

AILERON

Ah! monsieur, je crois qu'on m'a cassé une aile.

M. DÉDALE.

Le maladroit! Que va penser monsieur le Mandarin?.... qu'est-il donc devenu? vous verrez que cet accident l'aura dégouté de mes ailes. Il croyait si bien à ma découverte! Si je pouvais le ratraper. Courons (*Il va pour sortir. On entend sonner 7 heures*). C'est impossible. Voilà l'heure fixée pour le vol général. Allons, messieurs et mesdames.

CHŒUR.

AIR : *Allons tous rendre Hommage.*

Allons prendre nos ailes,
Et volons avec elles,
Dans les routes nouvelles
Que l'on va nous montrer.

M. DÉDALE.

Partez, partez sans différer,
Mes disciples fidèles;
En bas, moi, je veux demeurer,
Pour mieux vous admirer.

CHŒUR.

Allons prendre, etc.

SCÈNE XVIII.

M. et Mad. GOBETOUT (*avec de très-grandes ailes entrant par un côté opposé*).

M. GOBETOUT.

Ces ailes-là ne me vont pas du tout.... vous verrez qu'ils m'auront donné des plumes de phénix.

Mad. GOBETOUT (*l'apercevant*).

Que vois-je ! un compagnon de voyage !

M. GOBETOUT.

Une femme volante !

Mad. GOBETOUT (*le reconnaissant*).

Ah ! j'ai vu le diable.

M. GOBETOUT.

C'est ma femme !

Mad. GOBETOUT (*riant*).

AIR : *De la Bourbonnaise.*

La colère m'enflamme.
Quoi ! vous ici, madame !
Est-ce ainsi qu'une femme,
Quand l'hymen la réclame,
Plante son mari là ?

Mad. GOBETOUT

Ah ! ah ! ah ! ah !

M. GOBETOUT.

Voyez la vieille folle !

Mad. GOBETOUT.

Regardez comme il vole.
L'amour, sur ma parole,
N'est pas mieux fait que ça.
Ensemble. Ah ! comme il vole, vole !
Ah ! comme il volera !

M. GOBETOUT.

Comme elle vole !
Comme elle volera !

Mad. GOBETOUT.

(*On entend le bruit d'une boîte*).

Ah ! mon Dieu ! je crois qu'on vole sans nous.

M. GOBETOUT.

Courons (*Ils vont pour sortir*).

SCENE XIX.

LES MÊMES, NINI (*avec des ailes*).

NINI (*entrant en riant*).

Ah ! qu'ils sont drôles ! qu'ils sont drôles ! . . .

M. GOBETOUT.

Ah ! mon Dieu ! mais je connais cet enfant là.

Mad. GOBETOUT.

C'est ma fille ; c'est Nini.

NINI.

Tiens, papa et maman qui vont s'envoler !. . .

M. GOBETOUT.

Que venez-vous faire ici péronnelle ?

Mad. GOBETOUT.

Je voudrais bien savoir, petite folle !...

NINI.

Ecoutez donc, maman.

AIR : *une fille est un oiseau.*

Une fille est un oiseau,
Nous dit une chansonnette,
Tant quelle est toute jeunette,
Son nid peut lui sembler beau.
Mais, quand sa quinzième aurore
Est déja tout près d'éclore,
Quitter un lien qu'elle abhorre
Est ce que l'instinct lui dit.
Or, je viens ici, ma mère,
Sous votre aile tutélaire,
Apprendre à quitter mon nid.

Mad. GOBETOUT.

Taisez-vous, petite niaise.

M. GOBETOUT.

Allons, allons ; c'est tout mon portrait. Passons lui encore cette escapade, et volons. . . . .

NINI.

Vous n'avez donc pas entendu ?

Mad. GOBETOUT.

Quoi donc ?

NINI.

La fanfare du départ.

M. GOBETOUT.

On a donc volé ? . . . (*Il tire une lunette de sa poche et regarde en l'air.*

NINI.

Sans doute.

AIR : *De Marianne.*

Sur un immense échaffaudage,
Exprès dressé dans le jardin,
Munis d'ailes, avec courage,
Nous étions tous montés soudain.
Monsieur Dédale
D'abord étale
Tous ses ressorts avec art inventés.
Il examine
Chaque machine :
Frappe des mains, en nous disant : « partez. »
Nous prenons un vol téméraire :
Les spectateurs lèvent les yeux.
Chacun nous cherche dans les cieux ;
Nous étions tous par terre.

SCÈNE XX.

LES MÊMES, DÉDALE, AILERON, RIME-EN-L'AIR, DUPLOMB, ET LE CHŒUR, (*tous avec des ailes et se traînant à peine*), FRIVOLET (*entrant en riant*).

M. DÉDALE.

AIR : *Ah ! que je sens d'impatience.*

Quelle malheureuse aventure !
De moi que va dire Paris !

DUPLOMB.

Je crains d'avoir quelque foulure.

AILERON.

J'ai le nez, le menton meurtris.

RIME-EN-L'AIR.

A peine je respire.

FRIVOLET.

Moi, j'étouffe de rire.

M. GOBETOUT.

On ne volera pas.

TOUS.

Hélas ! hélas !

FRIVOLET (*à Dédale*).

Long-temps, monsieur, sur ma parole ;
En France on vous admirera :
On vous citera ;
On vous vantera ;
On vous chantera.

TOUS.

S'envole, (*bis*).
Désormais qui voudra.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, DUMONT, ADÈLE, DORVAL (*au fond*).

DUMONT (*les arrêtant*).

AIR : *Ah ! le bel oiseau maman.*

Ah ! les beaux oiseaux vraiment !
Comme ils battent bien des ailes !
Dites-moi, peuple volant
Des nouvelles
Du firmament.
(*A Dédale.*)
Ces Messieurs vous donneront,
Mon frère, mainte louange :
Et je suis sûr qu'ils diront
Que vous volez comme un Ange.

TOUS (*en saluant*).

Ah ! le bel oiseau vraiment !
Avec ces ailes
Nouvelles !
Comme il vole lestement !
Comme il volè mon argent !

M. DEDALE (*à Dumont.*)

Moquez-vous de moi. Je prendrai ma revanche.

M. GOBETOUT.

Moi, Monsieur, j'attends encore pour asseoir mon jugement.

M. DÉDALE (*à part*).

Je suis trop heureux pourtant que le mandarin n'ait pas vu cela !

DUMONT.

Êtes-vous enfin corrigé, mon frère ? Vous voyez l'état où vous avez mis ces braves gens. Vous pouviez les tuer. Je m'en charge, ils n'ont qu'à venir me trouver. Et pour réparer toutes vos folies, j'espère vous faire entendre raison sur le mariage de votre fille.

Madame GOBETOUT.

Ah ça ! je ne volerai donc pas ?

M. GOBETOUT.

Taisez-vous donc, ma femme; ils sont en affaire de famille.

DUMONT.

Mon frère, écoutez-moi.

AIR : *De la parole.*

D'un voyageur ingénieux
Vous vouliez devenir l'émule.
Mais son vol l'a rendu fameux :
Vous ne seriez que ridicule.
De ceux qui suivirent vos pas
Ici la troupe est rassemblée.
Vos ailes les ont mis bien bas :
Et la seule qui n'en eut pas
A pris aujourd'hui (*bis*) sa volée.

M. GOBETOUT.

Sans ailes ! elle est encore plus savante que

M. DÉDALE.

Qu'est-ce à dire ? ma fille s'est envolée ?

DUMONT.

Oui; mais elle est descendue chez moi. Je ne veux pas qu'elle ait vainement imploré ma protection : et je ne vous la ramène, qu'à condition que vous l'unirez à Dorval, qui veut bien oublier votre procédé de ce matin.

ADÈLE.

Ah ! mon père, refuserez-vous de consentir à mon bonheur ?

M. DÉDALE.

Vous le voulez tous ? Eh bien ! j'y consens pour me débarrasser de vous.

M. GOBETOUT.

Aussi bon père que bon mécanicien !

M. DÉDALE.

Mais, je ne renonce pas à mon entreprise.

DUMONT.

Ne voyez-vous pas encorce que c'était une extravagance ?

M. DÉDALE.

Je la perfectionnerai.

VAUDEVILLE.

M. DEDALE.

AIR : *Du Vaudeville des sabottiers Béarnais.*

Dans tous les états de la vie,
Amis, souvenez-vous en bien,
Marcher, terre à terre est folie,
Voler voilà le grand moyen ;
Amant d'une beauté rebelle,
Quand elle vous voit, s'enfuit-elle ?
Volez donc, volez, volez donc,
Volez sur les pas de la belle
Volez donc, nigaud, volez donc,
L'occasion fait le larron.

DUMONT.

Que je plains ces auteurs timides,
Qui dans leurs travaux trop prudens,
Modestement prennent pour guides,
Les grands auteurs du bon vieux temps ;
Loin de marcher dans la carrière,
En admirant toujours Molière,
Volez donc, messieurs, volez donc :
Volez, vous ne sauriez mieux faire :
Volez donc, messieurs, volez donc
Jusqu'au sommet du double Mont.

NINI.

Lorsqu'ils atteignent certain âge,
Les hommes, du sort mécontens,
Voudraient bien parvenir, je gage,
A couper les ailes du temps.

Mais, dans leur pension captives,
J'entends dire aux filles naïves,
Volez donc, heures, volez donc :
Volez donc, heures trop tardives;
Volez donc, heures, volez donc;
Nos quinze ans jamais ne viendront.

DORVAL.

Quand un héros nous sert de guide,
Nous ne craignons aucun revers;
Rien n'arrête l'aigle intrépide;
Son vol embrasse l'univers.
Dignes du Temple de mémoire;
Dans le beau chemin de la gloire,
Volez donc, Français, volez donc,
Sur les ailes de la victoire,
Volez donc, Français, volez donc,
De lauriers ceindre votre front.

ADÈLE (*au public*).

Messieurs, un voyageur habile,
Par vos suffrages accueilli,
Vous a fait courir à la fille,
Dans les jardins de Tivoli.
Sans imiter son vol agile,
Nous disons à toute la ville,
Volez donc, volez, volez donc,
Volez au petit vaudeville;
Que ne peut-il en ce moment,
Voir chez lui tout Paris volant!

FIN.

LA JOLIE FIANCÉE,

OU

LES BONNES FORTUNES DE PROVINCE,

Comédie en un Acte, mêlée de Vaudevilles,

PAR M. DELESTRE-POIRSON,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 2 juillet 1812.

La Musique des Airs nouveaux est de M. DOCHE.

PARIS,
CHEZ BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE ST.-SAUVEUR, N°. 41.
1812.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
FLORICOURT, } FOLLEVILLE.. }	Jeunes Parisiens..	M. SÉVESTE. / M. GUÉNÉE.
ÉTIENNE.....		M. LAPORTE.
LUCETTE, Fiancée d'Étieune.....		Mlle. RIVIÈRE.

La Scène se passe dans la Salle commune de l'auberge d'un village des environs de Bordeaux.

LA JOLIE FIANCÉE,

Comédie-Vaudeville.

SCENE PREMIERE.

ÉTIENNE, LUCETTE, Chœur de Villageois.

LUCETTE.

Grand merci de vos compliments et de vos bouquets ; mes amis.

ETIENNE.

Oui, ma femme et moi nous sommes très-sensibles à la part vous prenez à notre bonheur, et pour vous le prouver, rendez vous tous sous le grand couvert, je vais y faire porter une feuillette de vieux, et nous danserons toute la soirée ; à demain la noce.

CHŒUR.

Air : *Allons tous rendre hommage.* (Épreuve villageoise.)

Allons sous le feuillage
Fêter ce mariage ;
De bon cœur,
Le village
Partage leur bonheur.
Allons sous le feuillage, etc.

(*Tout le monde sort excepté Étienne et Lucette.*)

LUCETTE.

Eh ! bien, est-ce que tu ne vieus pas aussi danser, Etienne ?

ETIENNE.

Dans cet état, le jour de nos accordailles, te donner la main à toi qui es parée... parée... si tu savais comme tu es jolie avec ce bouquet virginal au côté !

LUCETTE.

Vraiment ! je suis charmée que tu me trouves à ton goût.

ETIENNE.

Oh! comme tu vas me faire des jaloux!

LUCETTE.

Et tu ne le seras de personne, toi?

ETIENNE.

Non, car ma Lucette, au milieu de la fête, n'aura des yeux que pour moi, ne verra, n'entendra que l'heureux Etienne.

LUCETTE.

Ne verra, n'entendra... Tu ne m'empêcheras pas peut-être de recevoir les compliments qu'on me fera.

ETIENNE.

Non; mais tu n'y répondras pas.

LUCETTE.

Pourquoi cela? quand quelqu'un nous fait l'honneur de nous trouver jolie, ne faut-il pas le remercier de son obligeance? et d'ailleurs.

AIR : *Ahi povero Calpigi.*

Quand la maîtresse d'une auberge,
Montre, aux étrangers qu'elle héberge,
Un air gracieux, prévenant;
Ils trouvent le vin excellent.
Pourquoi donc négligerait-elle
A leurs yeux de paraître belle;
Car cela ne lui coûte rien,
Et la maison s'en trouve bien.

ÉTIENNE.

Oui, mais quand l'hôtesse légère
A tous les étrangers veut plaire
Que, par des regards séduisans,
Elle encourage les galans;
Enfin, quand, pour voir à ses charmes
Tout le monde rendre les armes,
La friponne n'épargne rien,
Le mari s'en trouve-t-il bien?

ETIENNE.

Oui, vois-tu, Lucette, je sais qu'au fond tu m'aimes, et cela me rassure; mais tu es coquette, coquette!...

LUCETTE.

Qu'entends-tu par-là ?

ETIENNE.

Que tu n'es pas contente de plaire à ton mari, et que tu veux plaire à tout le monde.

LUCETTE.

Voyez le grand malheur, pourvu que tout le monde ne me plaise pas; d'ailleurs, quoi de plus naturel que le désir de plaire ?

AIR *nouveau de M. Doche.*

Désir de plaire,
Chez nous devance le printemps :
Fille, sous les yeux de sa mère,
Sent déjà, dès ses jeunes ans,
Désir de plaire.

Désir de plaire,
Par fois a produit le bonheur,
Qui rend le savant moins austère,
Du sauvage adoucit l'humeur ?
Désir de plaire.

ÉTIENNE.

Désir de plaire
A souvent fait bien des jaloux ;
Car la femme la moins légère
A rarement, pour son époux,
Désir de plaire,

LUCETTE.

Ne t'inquiète pas, dès que je te promets de n'aimer que toi. Allons, va vîte t'habiller et hâte toi de venir me joindre à la fête.

ETIENNE.

J'y serai dans un instant, ne t'ennuye pas, ma bonne amie.

LUCETTE.

Sois tranquille, mon ami; mais songe que je t'attends.

SCENE II.

ETIENNE, *seul, regardant sortir Lucette.*

Un peu vive, un peu coquette...mais le meilleur cœur...

allons, tout bien considéré, je ne pouvais mieux faire que de quitter Paris, où l'étourdi que je servais, après m'avoir, malgré mes trente ans, déguisé en jockei anglais, baptisé du nom de Jones, me donnait une occupation, un mal...au lieu qu'ici tranquille, heureux, aimé d'une femme que j'adore, à la tête d'une bonne maison gouvernée pendant vingt ans par la mère de ma Lucette, je vais couler des jours charmants;

FOLLEVILLE, *en dehors.*

Hola! eh! la maison!

ETIENNE.

Qu'entends-je? c'est la voix de mon ancien maître, M. de Folleville.

FLORICOURT, *en dehors.*

N'y a-t-il personne dans cette auberge?

ETIENNE.

Son ami Floricourt est avec lui, il faut les recevoir.

SCENE III.

ETIENNE, FOLLEVILLE, FLORICOURT.

FOLLEVILLE.

Ah! à la fin, voici quelqu'un, me trompé-je? c'est ce coquin de Jones!

ETIENNE.

Passons sur les qualités. C'est moi-même, Monsieur.

FLORICOURT.

Oui ma foi, mais par quel hasard?...

ETIENNE, *à Folleville.*

Que voulez-vous, Monsieur, depuis que j'ai quitté votre service, j'ai fait des réflexions morales, et las de mener à la ville une vie agitée, je suis revenu dans ce village mon pays natal... mais vous mêmes, messieurs, comment se fait-il que vous passiez par ici?

FLORICOURT.

Comment cela se fait? tu ignores donc que Folleville, ton ancien maître, va épouser en province une riche héritière, et

que, pour être de la noce, c'est moi qui conduis la victime à l'autel?

ETIENNE, *à Folleville.*

Sérieusement parlant, monsieur, vous vous mariez?

FLORICOURT.

Parole d'honneur.

AIR : *Fidèle ami de notre enfance,*

Depuis longtemps à la mollesse,
De sa vie il livrait le cours;
Aux doux plaisir, à la tendresse,
Il consacrait ses plus beaux jours.
Le bonheur régnait dans son âme;
Jusqu'ici rien ne l'ennuya :
Mon ami veut prendre une femme
Pour mettre fin à tout cela.

ETIENNE, *à Folleville.*

En ce cas, monsieur, recevez mon compliment.

FOLLEVILLE.

De condoléance?

ETIENNE.

Pourquoi donc? est-ce que vous craignez...

FOLLEVILLE.

Ecoute donc.

AIR : *Voulant par ses œuvres complettes.*

L'hymen est une belle terre
Que chacun veut s'approprier,
Et, malgré le propriétaire,
On y trouve maint braconnier.

ÉTIENNE.

Si vous avez, en bon apôtre,
Chassé sur la terre d'autrui,
N'est-il pas bien juste, aujourd'hui,
Que l'on chasse un peu sur la vôtre?

FLORICOURT.

Ah! parbleu, écoute donc, Jones; puisque tu es de ce village, tu me diras ce que c'est qu'une mariée d'une figure délicieuse que nous venons de voir danser là-bas, sous ces arbres. Tu dois la connaître.

ETIENNE.

(*A part.*) Parbleu! si je connais ma femme! (*Haut.*) Oui, je la connais.

FLORICOURT.

Sais-tu qu'elle est toute charmante?

ETIENNE.

(*Haut.*) Oui, je le sais.

FOLLEVILLE.

Et tu la nommes?

ETIENNE.

Lucette: vous êtes donc charmé de ses perfections, M. de Folleville?

FOLLEVILLE.

Comment, mon ami, mais je l'adore; j'en suis ravi, enchanté, transporté, sérieusement.

FLORICOURT.

Sérieusement! c'est pour rire. Si je te disais, moi, que j'en suis fou, on pourroit me croire.

TRIO.

FOLLEVILLE.

Air *de M. Doche.*

Je suis ravi, je te le jure,
De ce jeune et charmant objet:
Jamais, non, jamais la nature
Ne forma rien d'aussi parfait.

FLORICOURT.

Ses yeux si doux et son joli visage...

FOLLEVILLE.

Son air à la fois vif et sage...

FLORICOURT.

Fixeraient un instant l'homme le plus volage.

FOLLEVILLE.

Fixeraient pour toujours l'homme le plus volage.
Attendris pour moi cette belle,
Je te promets, cruel amour...
Oui, je promets d'être fidèle,
Constant jusqu'à mon dernier jour.

FLORICOURT.

D'honneur ! j'admire ce langage,
Ce style et ce ton langoureux.

ÉTIENNE, *à part.*

De ma femme il est amoureux.
Ah ! de bon cœur j'enrage !

Ensemble.

FLORICOURT et FOLLEVILLE.

Attendris pour moi cette belle,
Je te promets, volage amour,
Oui, je promets d'être fidèle.
Constant pendant tout un grand jour.

ÉTIENNE, *à part.*

Ah ! si ma femme m'est fidèle,
Qu'elle résiste à leur amour,
Je promets bien de n'aimer qu'elle,
Qu'elle jusqu'à mon dernier jour.

FLORICOURT.

Oh! tu as raison, elle est charmante la petite; mais franchement, elle a l'air d'être un peu coquette, et je crois que son mari aura besoin de patience avec elle.

ETIENNE, *à part.*

Il faut qu'il en soit bien muni...

FOLLEVILLE.

En vérité, si je ne me mariais pas après demain...

FLORICOURT.

Comment, c'est cela qui t'arrête? toi un jeune homme dont l'éducation m'est confiée, que j'élève dans les grands principes, tu as besoin de deux jours pour faire agréer tes hommages à une petite paysanne !...je ne demanderais pas la soirée moi.

FOLLEVILLE.

Te voilà bien, avec ton amour propre.

FLORICOURT.

Ah ça, preuds garde de me défier... veux-tu parier.

FOLLEVILLE.

Mais dis donc ! sais-tu que si ce pauvre époux futur savoit notre gageure, et qu'il entendît parler ainsi de sa femme, deux hommes à succès comme nous, il feroit une drôle de figure?

FLORICOURT.

Bah! laisse donc, ne vas-tu pas le plaindre? je parie que c'est quelque butor.

ETIENNE (*à part.*)

Merci.

FLORICOURT.

Eh! parbleu, tu le connais sans doute, toi Jones. Eh! bien, n'est-ce pas? c'est quelque lourdaut de paysan, incapable d'apprécier une femme semblable?

ETIENNE.

Vous vous trompez, monsieur, si vous connaissiez son mari vous n'en parleriez pas ainsi.

FOLLEVILLE.

Je vois que Jones est de ses amis.

ETIENNE.

Certainement j'en suis.

FOLLEVILLE.

Allons, allons; en attendant que nous voyions qui de nous deux charmera cet objet enchanteur, montre nous nos chambres, Jones... je suis d'un las!... (*à part à Jones*), attends moi ici, je suis à toi dans l'instant.

ETIENNE.

Les voici, messieurs; numéros 19 et 20.

FOLLEVILLE.

Allons, viens-tu Floricourt?

FLORICOURT.

Je te suis.

SCÈNE IV.

ETIENNE, FLORICOURT.

FLORICOURT.

Il est parti; mon ami...

ETIENNE, *à part.*

Que veut-il me dire?

FLORICOURT.

Tu peux me rendre un service important.

ETIENNE.

Lequel?

FLORICOURT.

Il faut que tu me procures un moment d'entretien avec Lucette.

ETIENNE, *à part.*

Nous y voici. (*Haut.*) Y songez-vous monsieur? la veille de son mariage!

FLORICOURT.

Cela vaut mieux que le lendemain.

ETIENNE.

Mais les obstacles...

FLORICOURT.

Je n'en connais point.

ETIENNE.

Mais.

FLORICOURT.

Mais! hate toi, et sois sûr que je récompenserai ton exactitude. (*Il sort.*)

SCENE V.

ETIENNE, *seul.*

Par exemple, un mari chargé d'obtenir un rendez-vous de sa femme pour un amant. Oh! M. Floricourt, M. Floricourt, vous n'en êtes pas encore ou vous pensez; mais au fond, de quoi ai-je à me plaindre! ne suis-je pas heureux au contraire qu'il se soit adressé à moi? peut-être qu'un autre... mais voici M. Folleville.

SCENE VI.

FOLLEVILLE, ETIENNE.

FOLLEVILLE.

Jones?

ETIENNE.

Monsieur.

FOLLEVILLE.

Es-tu toujours attaché à ton ancien maître?

ETIENNE.

En doutez-vous?

FOLLEVILLE.

Non ; mais j'en exige une preuve.

ETIENNE.

Parlez.

FOLLEVILLE.

Air : *Vaudeville du Jaloux malade.*

Tu peux, dans cette circonstance,
Me servir.

ÉTIENNE.

Que puis-je pour vous ?

FOLLEVILLE.

Obtiens-moi donc, en diligence,
Avec Lucette, un rendez-vous.

ÉTIENNE *à part.*

Comment diable, avec ma maîtresse !
J'étais sûr qu'il en viendrait là.
(*Haut.*) Non, j'ai trop de délicatesse.

FOLLEVILLE, *lui mettant une bourse dans la main.*

Eh ! fi ! parle-t-on de cela ?

FOLLEVILLE.

Ah ! ça, Jones, si Floricourt te venait prier de lui rendre le même service, j'espère que ton ancien attachement te porterait à me préférer à lui. Je te paierai la préférence.

SCENE VII.

ETIENNE, *seul.*

Allons, cela promet ! si la veille de son mariage ma femme a déjà deux amans, que sera-ce donc par la suite ?

SCENE VIII.

ETIENNE, LUCETTE.

LUCETTE.

Eh bien ! qu'est-ce que tu fais donc là ?

ETIENNE.

Ne faut-il pas que je sois ici pour servir les étrangers, puisque

tout le monde est à la fête, et que ta mère est allée faire à la ville voisine des emplettes pour notre mariage ?

LUCETTE.

En effet, il est arrivé deux étrangers, et bien honnetes encore.

ETIENNE.

Comment sais-tu cela ?

LUCETTE.

Parce qu'il m'ont fait tout plein de politesses auxquelles j'ai bien répondu par des révérences, ça c'est vrai.

ETIENNE.

Et comment les trouves-tu ces étrangers ?

LUCETTE, *avec malice.*

Charmans.

ETIENNE, *avec humeur.*

Ah ! charmans !

LUCETTE.

Eh bien ! ne te voilà-t-il pas encore jaloux ?

ETIENNE.

C'est qu'on n'a jamais vu se passionner ainsi pour des gens qu'on ne connaît pas.

LUCETTE.

Qui est-ce qui se passionne ? Tu me demandes comment je trouve ces voyageurs ? je te réponds qu'ils sont charmans, parce qu'en effet ils le sont, et d'ailleurs...

AIR : *Ça fait toujours plaisir.*

D'où vient ta jalousie ?
Chacun d'eux est charmant ;
Leur tournure est jolie
Et leur air prévenant.
De leur galanterie
Fallait-il les punir ?
Ils me trouvent jolie,
Ça fait (*bis.*) toujours plaisir.

ETIENNE.

Eh bien ! si je te disais maintenant qu'ils sont amoureux de toi !

LUCETTE.

Comment, ils sont tombés tous deux amoureux de moi, comme ça subitement ?

ETIENNE.

Oui, que dis-tu de cela ?

LUCETTE.

Ça fait (*bis.*) toujours plaisir.

ETIENNE.

A merveille ; mais si j'ajoutais que, sans me connoître pour ton mari, ils m'ont chargé, chacun en particulier, d'obtenir de toi un moment d'entretien, n'avouerais-tu pas que, selon la réponse que tu croirais devoir leur faire, j'aurais sujet ou non d'être jaloux ?

LUCETTE.

J'ajouterai que je leur accorde le moment d'entretien qu'ils me demandent, et qu'il n'y a pas là de quoi concevoir la moindre jalousie, puisque tu sais tout, et que tu peux être présent à l'audience que je leur accorde.

ETIENNE.

Oh ! par exemple, c'est trop fort, et je ne souffrirai pas...

LUCETTE.

Tiens, en voici déjà un. Laisse-moi faire.

SCENE IX.

Les Précédens, FLORICOURT.

FLORICOURT, *à Etienne.*

Ah ! Jones ! quelle obligation ne t'ai-je pas !

ETIENNE.

Aucune, Monsieur. (*A part.*) Ne nous découvrons pas : c'est le seul moyen d'être instruit de tout.

FLORICOURT.

Charmante Lucette, permettez-moi de profiter des instans heureux que son zèle m'a procurés, pour vous assurer que jamais femme n'a réuni tant de beauté et de grâces.

LUCETTE, *faisant la révérence.*

Vous êtes bien honnête, Monsieur.

FLORICOURT.

Pour vous assurer que mon cœur est à vous pour jamais.

ETIENNE, *à Lucette.*

Il en disait autant à Paris à toutes les femmes.

FLORICOURT.

Votre mariage n'est pas encore terminé : il ne se terminera pas, si vous en croyez un homme qui vous adore ; car enfin, à qui veut-on vous sacrifier ? sans doute à quelque brutal de paysan ?

LUCETTE.

Vous vous trompez, Monsieur, mon mari a vécu long-temps à Paris.

FLORICOURT.

Sans doute en mauvaise société ?

ETIENNE, *à Lucette.*

J'ai toujours demeuré avec eux.

LUCETTE.

Du tout, Monsieur ; et s'il n'était pas jaloux...

FLORICOURT.

Il est jaloux !

ETIENNE, *à part.*

Il n'a pas sujet de l'être.

LUCETTE.

Oui, Monsieur. Au reste, ce n'est pas ce qui m'épouvante, quand on n'a rien à se reprocher.

FLORICOURT.

Cependant un mari jaloux, vieux, je le parie !

AIR : *Trouverez-vous un Parlement.*

Quelquefois dans un jeune époux
On pardonne ce caractère ;
S'il est ombrageux et jaloux,
Il a d'autres moyens de plaire.
Mais, dans un vieillard, il n'est rien
Qui puisse compenser son âge...
C'est l'avare, jaloux d'un bien
Dont il ne veut pas faire usage.

LUCETTE.

Non, Monsieur, mon mari n'est pas vieux, et je ne le trouve pas plus excusable pour cela ; mais je viens de vous apprendre qu'il est jaloux, c'est vous dire assez combien je dois craindre qu'il ne me trouve avec vous.

FLORICOURT.

Jones peut sortir et veiller à ce que personne n'entre ici.

ETIENNE, *à part.*

En voici bien d'une autre, à présent.

LUCETTE.

Non, j'ai déjà beaucoup trop fait en écoutant si longtemps vos discours.

FLORICOURT.

Eh ! quoi, vous voulez que je vous quitte sitôt ?

ETIENNE, *à part.*

Sitôt ! le temps ne lui semble pas si long qu'à moi !

LUCETTE.

Oui, Monsieur, je le veux, je l'exige absolument.

FLORICOURT.

Absolument...je vais vous montrer, en obéissant, le désir que j'ai de vous plaire. Je compte sur toi, Jones, pour me procurer les moyens de revoir cette charmante enfant. J'espère alors vous persuader de toute l'étendue de mon amour. Entends-tu, je compte sur toi, Jones.

LUCETTE.

Ah ! mon dieu cela dépendra de lui.

ETIENNE, *à part.*

Oui, compte, compte.

FLORICOURT, *à Jones, en sortant.*

La petite est folle de moi.

SCENE X.

Les Précédens, *hors Floricourt.*

LUCETTE, *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! (*Après un moment de silence, elle s'approche de son mari et lui dit d'un ton contrit :*) Mon ami, est-ce que tu es fâché contre moi ?

ETIENNE, *sans la regarder.*

Si je suis fâché !

LUCETTE, *riant.*

Ah !

ETIENNE.

Fort bien, riez, vous en avez sujet.

LUCETTE.

Mais, en effet, n'y a-t-il pas de quoi rire ? ah ! ah ! ah ! ne trouves-tu pas plaisant que la veille de mon mariage j'aie une conversation avec un amant, et devant mon mari encore ?

ETIENNE.

Oh ! cela est tout à fait plaisant ; mais moi qui ne ris pas, et qui n'ai pas envie de rire... (*Il regarde Lucette qui rit, et se met à rire aussi.*) Peste soit de la folle !

LUCETTE.

Ah ! vous n'avez pas envie de rire !

ETIENNE.

Eh bien ! je rirai ; mais cela ne m'empêchera pas de vous dire...

LUCETTE.

Oh ! fâche-toi, si cela peut t'amuser. Comme tu es drôle quand tu fais tes gros yeux...mais souviens-toi que la jalousie n'est bonne qu'à aveugler ceux qui en sont atteints. Si je te disais par exemple, que bien loin d'écouter avec intérêt les discours que cet étourdi vient de me tenir, je n'ai fait que me moquer de lui.

ETIENNE.

Il y paraissait vraiment.

LUCETTE.

Ecoute ; il n'est pas difficile de voir que ces deux jeunes gens sont deux fats. Ils ne s'imaginent pas que de simples villageoises comme nous puissent tenir contre des hommes de leur fortune et de leur air ; mais si je parvenais à leur prouver le contraire, et qui plus est, à leur faire payer la confiance qu'ils ont dans leurs moyens de plaire, appelerais-tu cela de la coquetterie ?

ETIENNE.

Mais, comment y parviendrais-tu ?

LUCETTE.

L'autre va sûrement venir. Laisse-moi faire, et surtout point de jalousie.

ETIENNE.

Je ne sais si je dois consentir.

LUCETTE.

Allons, mon ami.

AIR : *Je suis colère et boudeuse.*

Aux dépens de leur jactance
Je veux rire un seul instant.

ÉTIENNE.

Souvent, plus loin qu'on ne pense,
On arrive en badinant.

LUCETTE.

Je dois, à leur folle tête,
Une leçon à bon droit.

ÉTIENNE.

Souvent celui qui l'apprête
Est celui qui la reçoit.

LUCETTE.

Point de soupçon ridicule.

ÉTIENNE.

On est si souvent trompé.

LUCETTE.

J'attrape un sot bien crédule.

ÉTIENNE.

Moi, j'ai peur d'être attrapé.

LUCETTE.

Il faut un peu d'indulgence
Aux époux les mieux unis.

ÉTIENNE.

Je vois que la patience
Est la vertu des maris.

LUCETTE.

Ah! je t'en préviens d'avance,
Laisse-là cet air jaloux.
Car c'est dans la confiance
Qu'est le bonheur des époux.
J'en conviens, je suis légère;
Mais, en blâmant mon humeur,
Des torts de mon caractère,
N'accuse jamais mon cœur.

Ensemble.

ÉTIENNE.

Je vois que ton caractère
Ne vaudra jamais ton cœur.

Il faut faire tout ce qui te plaît.

LUCETTE.

Le voici; si tu veux m'aider, feins de me parler en sa faveur.

ETIENNE.

Comment, tu voudrais ?...

LUCETTE.

Prends bien garde, mon ami, songe qu'un mari a bien des raisons pour ne pas encourir la colère de sa femme; ainsi, prends ton parti.

ETIENNE.

Je me résigne.

SCENE XI.

Les Précédens, FOLLEVILLE, *au fond.*

FOLLEVILLE.

Eh quoi ! c'est elle ?

LUCETTE, *bas à Etienne.*

Allons donc.

ETIENNE, *feignant de ne pas voir Folleville.*

Oui, Lucette, il ne veut que te parler quelques instans: pourquoi lui refuserais-tu ce plaisir ?

LUCETTE, *de même à Etienne.*

Tu ne n'aperçois donc pas que c'est quelque Monsieur de la ville qui voudrait séduire une pauvre villageoise ? Je te veux bien du mal de t'être chargé d'une pareille commission.

FOLLEVILLE, *paraissant.*

Ah ! belle Lucette, pourquoi mal interpréter mes pensées ? Croyez que je n'en ai aucune qui n'ait pour but votre bonheur.

LUCETTE.

Monsieur ne puis vous entendre davantage.

(Elle passe du côté du théâtre opposé à celui où se trouve Folleville.)

FOLLEVILLE, *la suivant.*

Vous voulez donc me désespérer ?

LUCETTE.

Je ne veux pas vous désespérer, mais je ne veux pas entendre vos discours.

(Elle passe encore de l'autre côté du théâtre.)

Allons, mo

FOLLEVILLE.

.. faut que tu me serves dans cette occasion.

ÉTIENNE.

Oh ! j'agirai comme pour moi.

TRIO.

Air de M. Doche.

FOLLEVILLE, à *Etienne.*

Ah ! dis-lui que si mon amour
Peut enfin adoucir son ame,
Pour prouver l'excès de ma flamme,
Je veux l'épouser dès ce jour.

ÉTIENNE, *allant à Lucette.*

(Haut) Oui, Lucette, si mon amour
Peut, enfin adoucir ton ame,
Pour prouver l'excès de sa flamme,
Il veut t'épouser dès ce jour.
(Bas) Dans deux jours, il s'unira
Avec une riche héritière,
Qui, d'une douleur passagère,
Avant peu le consolera.

LUCETTE, *se rapprochant un peu de Folleville.*

Songez que je dois être unie
Avec un autre, dès demain.

FOLLEVILLE.

Croyez-m'en, un pareil lien
Peut faire le malheur de toute votre vie.

LUCETTE, *bas à Étienne.*

Chacun dit qu'un pareil lien
Fera le malheur de ma vie.

FOLLEVILLE.

Et vous êtes assez jolie
Pour espérer un autre hymen.

LUCETTE, *se rapprochant encore.*

Moi, je serais assez jolie
Pour espérer un autre hymen !
Vous le croyez ?

FOLLEVILLE.

J'en suis certain.

LUCETTE.

Ne me trompez pas je vous prie.

Ensemble.

FOLLEVILLE, *à part.*

Je vois s'adoucir, déjà,
Cette beauté d'abord si fière;
Bientôt son cœur séduit, j'espère,
A mon amour se livrera.

ÉTIENNE, *à part.*

Dans deux jours, il s'unira
Avec une riche héritière,
Qui, d'une douleur passagère,
Aisément le consolera.

LUCETTE, *à part.*

Il croit triompher déjà;
Pourtant, avant peu, j'espère,
De sa victoire imaginaire
Mon galant se repentira.

FOLLEVILLE.

Oui! charmante Lucette, le mariage que vous allez contracter ne peut être digne de tant d'attraits; et si vous le permettez, je vais vous prouver...

LUCETTE.

Oh! mon dieu! Monsieur, je vous remercie. Il y a déjà longtemps que je suis éloignée de la danse, et l'on doit être étonné de mon absence.

FOLLEVILLE.

Permettez-moi au moins de vous suivre.

LUCETTE.

Oh bien oui, Monsieur, je vous le défends! Croyez-vous que cela ne serait pas bien vite remarqué?

FOLLEVILLE.

Permettez-moi du moins d'espérer que je pourrai vous revoir bientôt... Vous ne répondez rien?

LUCETTE.

Monsieur...

FOLLEVILLE.

Vous me le promettez, n'est-il pas vrai?

LUCETTE.

Je cours rejoindre la fête. (*Bas à Etienne.*) Ai-je bien joué mon rôle ?

ETIENNE, *bas.*

A merveille.

SCENE XII.

Les Précédens, *excepté Lucette.*

FOLLEVILLE.

Ah ! mon cher Jones, je suis enchanté de cette aimable enfant.

ETIENNE.

Vraiment ?

FOLLEVILLE.

N'as-tu pas remarqué, sur la fin de notre entretien, le regard qu'elle m'a lancé ?

ETIENNE, *inquiet.*

(*A part.*) Un regard ! (*Haut.*) Oui, je l'ai remarqué.

FOLLEVILLE.

Tu crois donc que je parviendrai à lui faire partager mon amour ?

ETIENNE.

Je le crois..mais il est un peu tard.

FOLLEVILLE.

Je vais faire en sorte de la joindre au milieu de la fête, et d'avoir un nouvel entretien avec elle. Quant à toi, mon cher Jones, crois que je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour moi.

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Je te ferai, par mes présens,
Connaître ma reconnoissance ;
Je te ferai, dans tous les temps,
Du bien passé ton espérance.
Tu verras si je te sais gré
D'un service aussi manifeste ;
Va, mon cœur en est pénétré,
Pour le prouver, je te ferai...

ÉTIENNE.

Je vous fais grâce du reste.

Folleville sort.

SCENE XIII.

ETIENNE.

Ce regard dont il m'a parlé, se serait-il réellement adressé à lui ?...que je suis bon. Ne me voilà-t-il pas encore jaloux !... on le serait à moins ; allons, je vois qu'en France le mariage, même avec une personne qu'on aime, n'est pas une condition fort agréable.

AIR de *M. Doche*

En France, on trouve aisément
Mainte femme aimable,
Au minois vif et piquant,
A l'humeur affable.
On peut trouver, si l'on veut,
Femmes douces, belles,
Mais on trouve, si l'on peut,
Des femmes fidèles.

L'époux, même avec sujet,
Ne doit rien reprendre :
Si chaque mari criait,
Pourrait-on s'entendre ?
Car, on trouve si l'on veut,
Femmes, douces, belles,
Mais on trouve si l'on peut
Des femmes fidèles.

SCENE XIV.

FLORICOURT, ÉTIENNE.

FLORICOURT.

Ah ! parbleu, Jones, je te trouve à propos, il faut que tu remettes ce billet à la belle Lucette.

ETIENNE, *à part.*

Je me doutais de cela.

FLORICOURT.

Fais en sorte qu'il soit lu.

ÉTIENNE.

Cette lettre renferme donc des choses bien importantes ?

FLORICOURT.

Sans doute, elle ne contient pas moins que la demande d'un

rendez-vous, dans lequel j'espère décider Lucette à renoncer à un mariage indigne d'elle, et à s'éloigner de ce village.

ÉTIENNE.

Savez-vous, Monsieur, que je suis très-embarrassé, car si l'on vient à savoir dans ce village que je me suis mêlé de cette affaire....

FLORICOURT.

J'ai tout prévu; tu viendras avec nous, car en partant avec Lucette, je te prends à notre service.

ETIENNE, *à part.*

Notre service! Je serai le valet de ma femme: cela se voit assez.

FLORICOURT.

Mais dis donc tu connais le mari de Lucette, il ne se doute de rien, n'est-ce pas? Il est maintenant à danser comme un bon marié.

ÉTIENNE.

Je vous proteste qu'il n'est pas à la noce.

FLORICOURT.

Il sera bien attrapé.

ÉTIENNE.

Il l'est déjà plus qu'il ne le sera, j'espère.

FLORICOURT.

Allons, hâte toi, et songe que j'attends ta réponse avec impatience. (*Etienne sort.*)

SCENE XV.

FLORICOURT, *seul.*

C'est un garçon intelligent que ce Jones, il m'aura bientôt ménagé un second entretien avec Lucette. Ah! si je puis la décider à venir partager ma fortune. Je veux lui rester constant... autant qu'elle le sera elle-même, malgré mes principes passés, car la constance n'est pas ma vertu favorite.

RONDEAU.

AIR *de M. Doche.*

Brunes, blondes, sages, coquettes,
Des belles je tourne les têtes;
En héros je sais conquérir.
Mais, ardent à courir,
Je ne garde pas mes conquêtes.

J'aime la liberté,
Je sais que la beauté
Déteste l'esclavage,
Bientôt se dégage,
Ne chérit que la nouveauté.
Son inconstance m'arrange,
Loin de chercher à m'en venger,
J'ai toujours soin de changer
Avant qu'elle change.

Brunes, blondes, sages, coquettes,
Des belles je tourne les têtes;
En héros je sais conquérir;
Mais ardent à courir,
Je ne garde pas mes conquêtes.

SCENE XVI.

FLORICOURT, LUCETTE.

(Lucette entre sans avoir l'air d'appercevoir Floricourt.)

LUCETTE, *à part en entrant.*

Voyons si celui-ci sera plus difficile à tromper que l'autre.

FLORICOURT, *apercevant Lucette.*

La voici. Ah! que ce Jones est un garçon admirable.

LUCETTE, *feignant d'être surprise.*

Ah! c'est vous, Monsieur, pardon. (*Elle fait un mouvement pour sortir.*)

FLORICOURT, *la retenant.*

Comment, charmante Lucette, vous voulez me quitter? Jones ne vous a donc pas remis le billet dont je l'avais chargé pour vous?

LUCETTE.

Pour moi, Monsieur, vous l'aviez chargé d'un billet! Non, Monsieur, il ne me l'a pas remis, et quand il vous eut obéi, je vous prie de croire que je ne l'aurais pas seulement ouvert.

FLORICOURT.

Quoi! vous auriez eu assez de rigueur.

LUCETTE.

Oui, Monsieur, à quoi cela m'aurait-il avancée de lire cette

lettre ? Vous y répetiez sans doute ce que vous m'avez déjà dit, que vous m'aimez ; que vous m'adorez; que je suis belle ; que je suis ravissante. Cela vous coûte si peu à vous autres gens de la ville, que vous pouvez aisément vous moquer des pauvres villageoises ; je sais qu'il en est qui se laissent séduire par ces paroles trompeuses ; mais ce ne sera pas moi, je vous en avertis. D'ailleurs, ne m'a ton pas dit cent fois au village, que j'étais gentille, et de meilleur cœur que vous ne me le dites, j'en suis très-sûre. Cessez donc de croire qu'on puisse m'attraper par des flatteries ; le piège est trop usé pour que je m'y laisse prendre.

FLORICOURT.

Ah ! croyez qu'un pareil dessein est bien loin de mon cœur.

LUCETTE, *à part.*

Voyons le venir. (*haut.*) Mais enfin, Monsieur, que voulez-vous que je pense de votre conduite ? A quoi servent ces entretiens que vous me demandez ? Je me marie demain, vous le savez, qu'espérez-vous donc ?

FLORICOURT.

J'espère vous détourner d'un hymen qui n'est pas fait pour vous.

LUCETTE.

Et qui vous dit, Monsieur, que cet hymen ne me convienne point. Mon mari, il est vrai, a des défauts, mais puisque je l'ai choisi, c'est qu'apparemment il me convenait, d'ailleurs, sur quel autre aurais-je pu jeter les yeux ?

FLORICOURT.

Ah ! Lucette, qui ne se trouverait heureux d'attirer votre attention ? Moi-même, puisqu'il faut l'avoir, il n'est pas de bonheur que je comparasse à celui là.

LUCETTE, *à part.*

Il se prend de lui-même. (*haut.*) Allons donc, Monsieur, me ferez-vous croire que vous êtes devenu amoureux de moi en un instant ?

FLORICOURT.

Il ne faut que vous voir.

LUCETTE.

C'est où je vous arrête.

AIR *nouveau de M. Doche.*

Un jour vous suffit à la ville
Pour être au comble de l'amour,
Et, pour bien faire votre cour,
Plus de temps vous semble inutile.
Mais, dans l'art de tromper habile,
L'amant, par un juste retour,
N'aime après l'hymen, à la ville,
Qu'un jour.

FLORICOURT.

Croyez plutôt que toute ma vie....

LUCETTE.

Chez nous c'est tout le contraire.

Même air.

Long-temps avant le mariage
Au village on se fait la cour;
Et même il semble que l'amour
Après s'augmente davantage;
Oui, dans le sein d'un bon ménage,
Nous voyons les époux constants,
S'adorer encore au village
Long-temps.

FLORICOURT.

Ah ! ne me désespérez pas, songez que ma vie est entre vos mains, que je suis décidé....

LUCETTE.

A m'épouser, je le sais.

FLORICOURT.

A vous épouser ?

LUCETTE.

Ah ! ce mot vous arrête.

FLORICOURT, *à part.*

Poursuivons toujours l'aventure. (*haut.*) Pouvez-vous croire que j'hésite ? Ah ! vous devez faire l'honneur de quiconque sera assez fortuné pour unir son sort au vôtre.

LUCETTE.

Vous consentiriez donc réellement à m'épouser ?

FLORICOURT.

J'acheterais cette faveur au prix de toute ma fortune ; mais il faudra, s'il vous plaît, que ce mariage soit secret.

LUCETTE.

ecret ? Un mariage qui fera mourir de jalousie toutes mes bonnes amies ?

FLORICOURT.

Oui, mais vous sentez bien que je serais forcé...

LUCETTE.

Monsieur, de deux choses l'une, ou je suis digne de vous, ou je ne le suis pas. Si je le suis, pourquoi n'avoueriez-vous pas hautement que vous êtes mon époux ? D'ailleurs ne m'avez-vous pas dit que je devais faire l'honneur de quiconque serait assez heureux pour unir son sort au mien ? Un bel honneur, que personne ne connaîtra... Eh bien ! que décidez-vous ?

FLORICOURT.

Je décide qu'il faut vouloir tout ce que vous voulez.

LUCETTE.

Eh ! mon dieu, que cela ne vous fasse point de peine.

FLORICOURT.

Il faut maintenant songer à sortir de ce village.

LUCETTE.

Oh ! comme vous êtes prompt.

FLORICOURT.

Mon impatience doit vous prouver tout mon amour; choisissez-vous même l'instant le plus favorable...

LUCETTE, *à-part.*

Suivons mon plan. (*haut.*) Eh bien ! il me semble que ce soir... Mais je réfléchis, si l'on nous voyait sortir l'un après l'autre, on pourrait nous épier ; attendez, il me vient une idée.

AIR : *Je suis un chasseur plein d'adresse.*

Ce soir, dès qu'à nos vœux propice
La nuit obscurcira ces lieux,
Il faudra, par un artifice,
Vous déguiser à tous les yeux.
Oui, de peur qu'on ne nous soupçonne :
Pour n'être épiés de personne,
De mon sexe imitez l'habit ;
Nous nous éloignerons sans bruit.
Un voile blanc nous couvrira :
Personne ne vous connaîtra,
Car l'amour nous protégera.

Ritournelle de l'air : Va-t-en voir s'ils viennent Jean.

FLORICOURT.

L'idée est charmante ; une robe de chambre, un voile, à merveille, dans un quart d'heure, ici, n'est-il pas vrai ?

LUCETTE.

Oui, dans un quart d'heure, il fera tout à fait obscur ; allez tout préparer, et surtout point d'indiscrétion avec votre ami.

FLORICOURT.

J'y suis intéressé.

AIR : *Sans être belle.* (d'Ambroise.)

LUCETTE.

Allons, partez en diligence,
Et ne faites point d'imprudence,

FLORICOURT.

Je vais voir, enfin, mon amour
Payé du plus tendre retour.

LUCETTE.

De notre départ, je le pense,
Votre ami s'étonnera bien.

FLORICOURT.

A ses dépens, je ris d'avance.
(*A part.*) Ah ! je la tien !
L'amour la met en ma puissance.
Ah ! je la tien !

LUCETTE, *à part.*

Ah ! je le tien !
A ses dépens, je ris d'avance;
Ah ! je le tien ! (*Floricourt sort.*)

SCENE XVII.

(La nuit commence.)

LUCETTE, *seule.*

Et de deux. Ces hommes, ils se ressemblent tous, avec un peu d'adresse les femmes les mènent. Ah !..et pourtant Messieurs.

AIR *du Vaudeville du Petit-Courrier.*

Toujours prompts à nous détracter,
Si l'on en croit votre langage,
Sur nous vous avez l'avantage,
Et rien ne peut vous résister.

Vous savez subjuguer nos âmes ;
Vous le dites ; je n'en crois rien.
Si, parfois, vous trompez les femmes,
Les femmes vous le rendent bien.

J'aperçois, je crois Étienne, sauvons-nous pour éviter les explications. (*Elle sort.*)

SCENE XVIII.

ÉTIENNE, *seul.*

Lucette, Lucette, elle cherche à m'éviter, ce que je viens d'apprendre est donc vrai, et ce Folleville qui me conte bonnement son succès...Lucette veut me fuir !...Eh bien, ne sois pas jaloux, je ne veux que m'amuser à leurs dépens ; qui ne l'aurait crue, avec cet air d'ingénuité qu'elle attrape si bien, la friponne ! allons, n'y pensons plus.

AIR : *Ah ! que de chagrins dans ma vie.*

Lorsque, par sa fuite cruelle,
Je vois tous ses sermens trahis,
Quittons une amante infidelle,
Et vengeons-nous par le mépris.
Lucette, quoique toujours belle,
N'est plus celle que j'adorais ;
Car, à mes yeux, puisqu'elle est infidèle,
Elle a perdu tous ses attraits.

(*Il fait nuit entière.*)

Elle est maintenant occupée des préparatifs de sa fuite ; mais je m'avise, si dans cet intervalle, j'assemblais tout le monde et que je fisse paraître à tous les yeux sa perfidie, je crois que cette leçon ne serait pas mauvaise. La nuit est déjà bien obscure, je crois entendre quelqu'un, sortons et ne revenons qu'en bonne compagnie.

SCENE XIX.

FLORICOURT, *seul, enveloppé dans une robe de chambre blanche.*

Il m'a semblé entendre quelqu'un, cependant je ne vois personne. Me voilà équipé de manière à être méconnu : Folleville

sera bien étonné quand il apprendra ma disparition subite.... Peut-être est-il couché déjà ; peut-être rêve-t-il qu'il attendrit celle que j'enlève ? Bonne nuit, mon ami, tu vas te marier dans deux jours, de la sagesse, entends-tu. Ce pauvre diable me fait réellement pitié !

SCENE XX.

FLORICOURT, FOLLEVILLE, *même costume que Floricourt.*

FLORICOURT.

C'est elle que j'aperçois.

FOLLEVILLE.

Je la vois, ô bonheur !

FLORICOURT.

Allons au devant d'elle.

FOLLEVILLE.

J'ai peine à marcher dans cet équipage.

FLORICOURT.

Enfin, belle Lucette...

FOLLEVILLE.

Charmante Lucette...(*Ils sont près de tomber aux genoux de l'un de l'autre.*)

FLORICOURT.

Quelle voix !

FOLLEVILLE.

Qu'est-ce que j'entends !

FLORICOURT.

Je suis joué.

FOLLEVILLE.

Eh bien ! mon ami, nous n'avons rien à nous reprocher, nous sommes trompés de compagnie.

FLORICOURT.

Oh ! la friponne !

FOLLEVILLE.

L'ingrate !

FLORICOURT.

Comme elle va se moquer de nous ! Si cela se savait à Paris!

FOLLEVILLE.

Si ma belle héritière en apprenait quelque chose !

FLORICOURT.

Je serais deshonoré.

FOLLEVILLE.

Je serais perdu.

FLORICOURT.

Allons, mon ami, il faut nous consoler.

FOLLEVILLE.

Rentrons de peur qu'on ne nous surprenne en cet état.

FLORICOURT.

Bonsoir, mon ami, bonsoir.

FOLLEVILLE.

Juste ciel ! nous sommes perdus ! voilà du monde. (*Ils s'asseyent chacun dans un fauteuil, et tournent le dos aux autres personnages qui entrent.*)

SCENE XXI.

Tous le Monde, hors LUCETTE.

(Flambeaux. La rampe est levée.)

CHOEUR.

Air : *Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !*

Oh ! oh ! ah ! ah !
Comment croire ce qu'il dit là.
Oh ! oh ! ah ! ah !
L'étrange chose que voilà.

ÉTIENNE.

Venez, venez, les voici donc enfin découverts ! le crime est avéré. (*à Folleville qu'il ne voit que par derrière.*) Perfide séducteur, malgré votre déguisement, vous ne réussirez point à mes dépens. (*à Floricourt.*) Et toi, épouse coupable, ne crois pas que ton crime doive rester impuni. (*Il reconnait Floricourt qui se lève.*) Comment ! quelle plaisanterie est-ce là ?

FOLLEVILLE.

En effet, cela est tout à fait plaisant.

SCENE XXII ET DERNIÈRE.

Les Précédens, LUCETTE.

LUCETTE, *à Étienne.*

Eh bien ! Monsieur le jaloux, vous voilà donc encore une fois convaincu ! mais j'ai un moyen sûr de vous faire repentir de vos soupçons ; plus de mariage entre nous, c'est un de ces deux Messieurs que j'épouse.

FOLLEVILLE.

Surcroit d'embarras !

LUCETTE.

Je n'ai qu'à choisir, voilà deux personnes qui veulent m'épouser, ainsi j'aurais bien du malheur si de trois maris, il ne m'en restait pas un.

FLORICOURT.

Quoi ! tu aurais promis aussi....Quelle sympathie ! Mademoiselle, en vérité la plaisanterie est tout à fait piquante.(*à part.*) Perfide !

FOLLEVILLE.

Pour te prouver combien je suis attendri, si tu veux m'imiter, nous doterons ces deux époux ; d'ailleurs, nous devons des remercimens à Jones, il nous a si bien servi...(*à part.*) Coquin.

ÉTIENNE.

Vous êtes trop bon en vérité, Messieurs.

FLORICOURT, *à Folleville.*

De la philosophie, mon ami ?

FOLLEVILLE.

Oui, passons encore ici cette soirée le plus gaîment qu'il nous sera possible, et demain continuons notre route.

LUCETTE.

Eh bien ! quand je vous avais prédit, mari soupçonneux, que vous rougiriez de votre jalousie ; vous trompais-je et n'avais-je pas raison de dire qu'il ne faut aux femmes pour duper les hommes les plus fins, qu'un peu de malice et d'adresse?

VAUDEVILLE.

Air *nouveau de M. Doche.*

ÉTIENNE.

Que de peine, que de souci,
Peut enfanter la jalousie!
Heureux qui de cette manie
Est si légèrement puni.
Les croyant tous d'intelligence,
Je craignais fort pour mon honneur;
Et pourtant, malgré l'apparence,
M'en voilà quitte pour la peur.

FLORICOURT.

Mon cher, je te fais compliment
Sur ton heureuse destinée;
La femme que tu t'es donnée
Est un trésor assurément.
Que de maris, quand tout conspire
Contre leur repos, leur honneur,
Comme toi, voudraient pouvoir dire
Qu'ils en sont quittes pour la peur.

FOLLEVILLE.

Pour avoir trop bien entendu
Le soin de ses propres affaires,
Un intendant se vit, naguères,
Dans la chance d'être pendu.
Chez lui l'espérance bannie
Avait fait place à la frayeur;
Mais il avoit femme jolie,
Il en fut quitte pour la peur.

LUCETTE, *au Public.*

D'un auteur jeune et bien peureux
Daignez encourager le zèle;
Qu'une indulgence paternelle
Le porte un jour à faire mieux.
Un effroi qu'on ne peut décrire,
Règne en ce moment dans son cœur;
Faites, Messieurs, qu'il puisse dire
Qu'il en est quitte pour la peur.

FIN.

GALANTINE

ET

L'ENDORMI,

OU

LES MARRONS DE LYON,

Parodie-Folie-Arlequinade en un acte et en prose, mêlée de couplets.

PAR M. HENRI SIMON.

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 13 juillet 1812.

Offert à Monsieur Chaub.
par l'auteur.

A PARIS,

Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq St.-Honoré.

RÉPONSE

De l'Auteur de GALANTINE ET L'ENDORMI *aux Articles des Divers Journaux.*

« Le tems ne fait rien à l'affaire, »

a dit un certain Misantrope qui savait presqu'aussi bien exprimer sa pensée qu'un auteur de 1812. Voilà pourquoi cet ouvrage, composé en *cinq nuits*, a pu paraître un peu obscur aux personnes qui ignorent que MM. les artistes des petits théâtres à Paris ne sont pas, comme ceux des grands, dans l'usage d'aller déterrer les chefs-d'œuvres enfouis dans les cartons de MM. les auteurs.... Précieuse habitude ! combien cette douce violence, cette heureuse perquisition, en usage dans la petite maison de Thalie, ont valu d'immortels monumens à la race future ! ! ! Les démarches qu'il faut faire auprès des directeurs, la peine de transcrire un manuscrit, le soin des répétitions quand l'ouvrage est reçu ; tout cela occupe tellement le tems d'un pauvre auteur de vaudevilles, qu'il ne peut mettre la dernière main à *l'esquisse du grand tableau* qu'il eût sans doute offert au public sans cette occupation anti-littéraire.

Mais aussi quand son ouvrage réussit, la gloire ne doit-elle pas lui en revenir uniquement, puisque, loin d'imiter la tendre sollicitude de leurs voisins, ces cruels artistes du Vaudeville attendent patiemment que nos enfans viennent réclamer leurs secours, plutôt que de voler les premiers à l'exhumation qui doit conduire à la gloire des infortunés que l'oubli et la raison avaient condamnés à jaunir jusqu'au jour du jugement dernier dans ces cartons poudreux qui, chez nos auteurs, ne ressemblent pas mal au Cimetière des Innocens, où le savant et l'imbécille, la femme célèbre et la grisettte étaient enterrés pêle-mêle.

RÉSUMÉ.

Le succès et la vogue de cet ouvrage, malgré les défauts dont il fourmille, oseraient me faire conclure que l'esprit et les couplets ne sont pas absolument nécessaires dans un vaudeville, et ne figurent que comme second mérite dans la composition de ce genre d'ouvrage ; le premier est le choix du sujet. Ainsi donc, s'il se trouvait dans le courant de cette pièce tel mot qu'on put accuser d'esprit, ou tel couplet reconnu pour saillant, j'en demande pardon d'avance à mes lecteurs, et je suis loin d'engager personne à suivre mon exemple ; je promets bien moi-même de ne pas tenter une seconde réussite à ce prix, dussé-je être encore aussi bien secondé par le zèle des acteurs et l'indulgence du public..... *Dixi*.....

GALANTINE

ET

L' ENDORMI,

OU

LES MARRONS DE LYON,

FOLIE-PARODIE-ARLEQUINADE.

SCÈNE PREMIERE.

GALANTINE, *seule à une table devant laquelle elle est assise entourée de livres et de journaux.*

Journal de Lyon..... Je l'ai lu cette nuit; voyons la Gazette de France. Célestine et Faldoni, drame historique s'il en fut jamais, a obtenu le plus grand succès... Tiens! et il en dit du mal. Ah! c'est un style d'usage sans doute. Voyons celui-ci. Journal de l'Empire, c'est la même chose; Journal de Paris, encore : il n'y a qu'une voix sur le compte de cette pièce-là. Ma foi, on n'en voit guère comme ça.

AIR *de l'Auberge dans les nues.*

Celui-ci fronde chaque mot,
L'autre n'y voit rien qu'on renomme,
Et si l'un dit : tue ; aussitôt,
Un autre vient nous dire : assomme.
Or, ces journaux, de leurs discords,
Entretenant Paris sans cesse,
On doit bien aimer une pièce
Qui met tous ces messieurs d'accords.

Mais plus j'y réfléchis et plus je trouve que ma position est absolument la même que celle de cette infortunée Célestine : son amant se nommait Faldoni, le mien s'appelle l'Endormi, ça rime; elle avait un père grondeur, le mien crie du matin au soir; elle était un peu folle, je suis extravagante; son amant s'évanouissait à chaque instant, le mien s'endort cinq ou six fois par jour : je ne vois donc de différence que dans la figure de nos adorateurs.

Faldoni était blanc comme neige et l'Endormi est noir comme geai..... Mais il fait grand jour; j'entends ma bonne; éteignons cette lumière; aussi bien je ne voudrais pas qu'elle s'aperçût que j'ai veillé toute la nuit.

(*Elle souffle la bougie.*)

SCENE II.

GALANTINE, Mme. BONNEAU.

(Cette dernière entre chargée de volumes, de romans, au point qu'elle peut à peine marcher.)

Mme. BONNEAU.

Ouf! je n'en puis plus.

GALANTINE.

Te voilà donc encore enfin de retour, ma chère Bonneau. Eh bien, mon père est-il arrivé de Lyon ?

Mme. BONNEAU.

Mon Dieu non, Mlle. Galantine; mais voilà mes livres.

GALANTINE.

Mes romans?

Mme. BONNEAU.

Pardine, est-ce que vous lisez autre chose?

GALANTINE.

Cela forme l'esprit.

Mme. BONNEAU.

Et le cœur, n'est-ce pas?..... Mais quelle charge! je succombe.

GALANTINE.

C'est donc bien lourd des romans?

Mme. BONNEAU.

Ils sont nouveaux; est-ce que ça se demande?

AIR *de Calpigi.*

Depuis qu'suivant les goûts modernes,
Vous lisez châteaux et cavernes,
Je porte ici plus d'un fardeau,
Mais j'en ai j'crois trop d'un château.
Que n'choisissez-vous, pour me plaire,
Une lecture plus légère;
Car, dieu m'pardonn', j'ai sur le dos,
Trois cavernes et six châteaux.

GALANTINE.

Je veux tout lire.

Mme. BONNEAU.

Vous me faites trembler.

GALANTINE.

A-t-il paru quelque chose de nouveau?

Mme. BONNEAU.

En romans, j' m'en vante; il en pleut tous les jours qu' c'est pire qu'un déluge.

AIR *de Marianne.*

J'apporte l'*enfant de mon père*,
Et v'là l'*Enfant du Troubadour.*
J'ai sous l'bras l'*Enfant du Mystère*,
Et dans ma poch' l'*Enfant d'l'Amour*;
Puis l'*Enfant d'Chœur*,
C'lui *du Malheur*,
L'*Enfant du Crime* et l'*Enfant du Bonheur*;
C'lui *d'la Terreur*,

De la Chand'leur,
Du Carnaval et du trou du Souffleur.
Bref, un'faveur si singulière
Accueille aujourd'hui ces romans,
Qu'par fois, ce régiment d'enfans
Me donne envi' d'en faire.

GALANTINE (*en confidence*).

Eh bien, moi, j'en ai déja fait deux.

Mme. BONNEAU (*étonnée*).

Bah!

GALANTINE.

Mon Dieu oui, *l'Enfant trouvé* et *l'Enfant de trente-six pères.*

Mme. BONNEAU.

Tiens, je ne les ai jamais vus.

GALANTINE.

Je le crois bien; mon père s'en est emparé en me disant que ce n'était pas là un amusement de demoiselle.... Mais où est l'Endormi?

Mme. BONNEAU.

Il dort.

GALANTINE.

Encore?

Mme. BONNEAU.

Oh! mon Dieu, oui; on l'a rapporté hier au soir du spectacle dans cet état, et sa portière vient de me dire qu'il ne s'était pas encore réveillé.

GALANTINE.

Le malheureux!

Mme. BONNEAU.

Cette fois, c'est bien la faute d'son docteur.

AIR *Ça n'se peut pas.*

Croyant, sans dout', fair'des miracles,
Ce médecin lui conseilla
De courir les bals, les spectacles;
Mais, savez-vous c'qu'il arriva?
D'abord, un'tragédie entière
Fit sur lui l'effet d'un sermon;
Et l'pauvre homm' ferma sa paupière
A l'Odéon. (*bis.*)

GALANTINE.

Ah! mon Dieu! son sommeil sera long.

Mme. BONNEAU.

J'en ai peur; on y représentait un drame.

GALANTINE.

Il ne s'éveillera plus.

Mme. BONNEAU.

Mais comme vous avez donc les yeux rouges ce matin... Auriez-vous pleuré?

GALANTINE.

Que veux-tu, ma bonne? je suis née si sensible!

Mme. BONNEAU.

Dites-donc plutôt si pleureuse. Mais, jarni, que dira donc M. Cassandre, votre père, quand il apprendra que depuis bientôt six ans la fille du plus fameux cordonnier pour femmes de la Chaussée d'Antin brûle d'amour pour le petit commis d'un marchand de modes qui demeure en face de chez nous.

GALANTINE.

Je conviens qu'il y aurait là de quoi lui faire tourner la tête.

Mme. BONNEAU.

AIR *de Fanchon.*

Ignorez-vous, ma chère,
Ce que, dans sa colère,
Votre papa
Fera ?

GALANTINE.

Il criera, le pauvre homme!
Mais, quand une chose me plaît,
Tu sais que c'est tout comme,
Tout comme s'il chantait.

Mme. BONNEAU.

C'est qu'au fait la mésalliance est un peu trop forte.

GALANTINE.

Qu'est-ce que tu dis donc, ma bonne?

AIR : *Lise épouse l'beau Germance.*

Mon père fait des chaussures,
Son maître vend des coeffures;
Sommes-nous mésalliés,
Pour unir la tête aux pieds?
Longtems, au gré des familles,
Un ruisseau nous sépara,
Mais l'amour et les jeun's filles
N'connaiss'nt pas ces distanc's là.

Mme. BONNEAU.

Ah! Mademoiselle, à quelle épreuve vous mettez ma vertu!

GALANTINE.

J'aime les choses extraordinaires.

Mme. BONNEAU.

Moi, qui n'ai jamais fait une démarche que la décence réprouvât..... j'ai porté votre lettre ce matin chez M. l'Endormi.

GALANTINE.

De quoi te plains-tu donc? il n'y a que la rue à traverser.

Mme. BONNEAU.

Vous sentez cependant que la morale, mon honneur, ma réputation exigent des choses..... Quand il sera arrivé, j'aurai soin de vous laisser seuls.

GALANTINE.

D'ailleurs, mon p[illegible]our faire mes volontés.

Mme. BONNEAU.

C'est vrai, et je ne lui vole pas son argent, j'espère?

GALANTINE.

A la bonne heure ; vas me chercher l'Endormi.

Mme. BONNEAU.

Moi?

GALANTINE.

Toi-même.

Mme. BONNEAU.

Y pensez-vous?

GALANTINE.

Nuit et jour, tu le sais bien.

Mme. BONNEAU.

Mais s'il dort encore?

GALANTINE.

Eh bien, tu l'éveilleras.

Mme. BONNEAU.

Ça vous est bien aisé à dire.

GALANTINE.

Tu me résistes, je crois?

Mme. BONNEAU.

Dam! ai-je tort?

AIR : *L'asile aux Muses consacré.*

Ma'm'selle, un sommeil si profond
A queuqu'chos' d'extraordinaire;
Puisqu'il dort au bruit du canon,
Que voulez-vous qu'j'y puisse faire?
J'avourai que, dans mon primtems,
Pour c't'emploi j'aurais été bonne;
Mais voilà près de vingt-cinq ans
Que je n'réveille plus personne.

GALANTINES

Oh! quel supplice d'avoir une bonne qui n'est bonne à rien!

Mme. BONNEAU.

S'il fallait tant seulement l'endormir.... je ne dis pas.

GALANTINE.

C'est bon, sortez.

Mme. BONNEAU.

Ah! t'nez, Mam'selle, v'là M. Déclamant, son ami et le vôtre; il vous en donnera peut-être des nouvelles.

GALANTINE.

Lui! il va encore m'ennuyer avec ses petits conseils et ses grandes phrases.

Mme. BONNEAU.

Il est vrai qu'il n'est pas plus chiche des uns que des autres.

GALANTINE.

Je le crois un peu bavard.

Mme. BONNEAU.

N'importe, tout le monde l'écoute ici comme un oracle.

DÉCLAMANT.

Du tout.... je l'avais deviné.

GALANTINE.

Nous nous voyons tous les jours.

DÉCLAMANT.

C'est bien souvent.

GALANTINE.

Et nous nous jurons un amour éternel.

DÉCLAMANT.

C'est bien long.

Mme. BONNEAU.

Il y aura six ans à la chûte des feuilles que ce petit manège-là dure.

DÉCLAMANT.

Six ans! quelle constance! femme extraordinaire!..... Mais dites-moi, est-ce de l'aveu de M. votre père que vous avez formé ce lien secret?

GALANTINE.

Hé! vraiment non, excepté ma bonne, notre portier et cinq ou six voisines, je ne crois pas que d'autres personnes se doutent de notre intelligence dans le quartier.

DÉCLAMANT.

Vous me rassurez.

GALANTINE.

AIR: *Traitant l'amour sans pitié.*

Mon père, dans son manoir,
Ignorant ce qui se passe,
Est toujours, quoique l'on fasse,
Le dernier à le savoir.
Ma mère, dans le commerce,
Exige encor qu'il s'exerce,
Et ne veut pas qu'il traverse
Nos plaisirs ou nos secrets.
Aussi, fidèle à l'usage,
Des enfans et du ménage
Il ne se mêle jamais.

DÉCLAMANT.

C'est d'un bon père!..... Mais lui qui se flattait encore avant son départ de l'espoir de vous choisir un époux!

GALANTINE.

Je lui ai évité cette peine, comme vous voyez.

DÉCLAMANT.

Qui peut-être va vous ramener de Lyon un ou deux prétendus, s'il ne ramène que cela encore.

GALANTINE.

Eh bien, ils s'en retourneront.

DÉCLAMANT.

Comme il va être étonné!

GALANTINE.

La surprise ajo

DÉCLAMANT.

Et quelle confidence encore à faire à un futur la veille même de son mariage !

GALANTINE.

Cela vaut mieux pourtant que d'attendre au lendemain.

DÉCLAMANT.

Allons, elle a réponse à tout.

Mme. BONNEAU.

Pardine, je le crois, une demoiselle si joliment élevée !

SCENE IV.

LES MÊMES, L'ENDORMI, *dans la coulisse.*

L'ENDORMI.

AIR *de la Fée Urgèle.*

Je vends des bonnets,
De jolis bonnets ;
Ils sont tous frais,
Ils sont tous frais.

GALANTINE.

Ciel ! j'entends l'Endormi.

Mme. BONNEAU.

Il chante.

DÉCLAMANT.

Vous voyez que son chagrin l'empêche de rester long-tems éloigné de vous.

L'ENDORMI, *entrant un carton de modes d'une main et un carton de rubans de l'autre.*

Même air.

Je vends des bonnets,
De jolis, etc., etc,

GALANTINE.

Comment, l'Endormi, vous daignez vous-même apporter ces cartons ?

L'ENDORMI.

M. votre père vient d'arriver de Lyon avec un jeune homme nommé, je crois, Inutile.

GALANTINE.

Inutile ! Qu'est-ce qu'il en veut donc faire ?

L'ENDORMI.

Votre époux, m'a-t-on dit.

GALANTINE.

Ciel !

L'ENDORMI.

Ils ont fait chez nous quelques emplettes, et j'ai cru devoir venir vous offrir ces rubans au moment où vous allez former de nouveaux nœuds.

GALANTINE.

Oh ! que d'amour ! et l'on va me forcer d'y renoncer !

L'ENDORMI.

Cruelle ! je me doutais de ça.

(*Il laisse tomber ses cartons.*)

AIR *de Fernand Cortez.*

J'espérais encore un peu,
En apportant ces coeffures ;
Mais l'amour c'est fait un jeu
De mes profondes blessures.
Aussi, quoique tu m'assures
Que tes feux seront constants,
Mon espoir et tes parures,
Tout ça tombe en même tems.

Mme. BONNEAU.

C'est fort bien ; mais vous pourriez être surpris, et je vais faire le guet dans l'antichambre.

GALANTINE.

Bien, ma bonne, bien.

DÉCLAMANT (*à l'Endormi.*)

Moi, je retourne chez la Sybille.

L'ENDORMI.

C'est ça ; tâchez de la faire parler.

DÉCLAMANT.

Cela ne me sera pas difficile, elle est femme.

Mme. BONNEAU (*à Galantine.*)

AIR *des deux Edmon.*

Que rien, ici, ne vous chagrine,
Seule dans la chambre voisine,
Je vais, en dépit des jaloux,
Veiller pour vous. (*Elle sort.*)

DÉCLAMANT, (*à l'Endormi.*)

Cet instant sert bien votre flamme,
Faites vos adieux à Madame ;
Mais, en parlant, mon jeune gas,
Ne vous endormez pas. (*Il sort.*)

SCENE V.

L'ENDORMI, GALANTINE.

GALANTINE.

Savez-vous bien que vous êtes furieusement changé depuis hier ?

L'ENDORMI.

La pâleur de mes traits vous effraye peut-être ?

GALANTINE.

Vous n'êtes pas reconnaissable.

L'ENDORMI.

Trouvez-vous, ma bonne amie ?

GALANTINE.

Voulez-vous que j'appelle quelqu'un ?

L'ENDORMI.

A quoi bon ? il [illegible] en assez vîte sans cela.

GALANTINE.

Mais vous êtes fatigué ?

L'ENDORMI.

Le grand air m'a fait mal.

GALANTINE.

Est-ce que vous seriez tombé ?

L'ENDORMI.

Pas tout à fait, une femme m'a soutenu.

GALANTINE.

La bonne ame! Un service aussi important que celui qu'elle vous a rendu, peut seul faire excuser l'imprudence de sa démarche.

AIR *de la Sentinelle.*

Loin de prétendre à ces succès brillans,
Qu'elle obtenait à la Cour de Thalie,
Au drame sombre elle offre son encens,
Et méconnait la voix de son génie.
Gémissant de ces torts cruels,
Contre elle les beaux arts déclament,
Et, du séjour des immortels,
Pour la gloire de leurs autels,
Molière et Regnard la réclament.

Mais aussi pourquoi être sorti dans cet état de faiblesse ?

L'ENDORMI.

Il y a si long-tems qu'on me conseillait cette promenade.

GALANTINE.

Et vous avez été loin sans doute ?

L'ENDORMI.

Que sais-je, moi ? au diable, au faubourg Saint-Germain, dans un désert.

AIR : *Un Magistrat irréprochable.*

Du mal dangereux qui me mine,
Craignant l'effet à tout moment;
Vers l'école de Médecine,
J'allais chercher un logement.

GALANTINE.

Le quartier n'est pas salutaire;
Plus d'un brave y fut maltraité:
Dans ce logis, on n'obtient guère
De brevets d'immortalité.

L'ENDORMI.

Ah ! qui le sait mieux que moi.

GALANTINE.

Vous vous êtes peut-être trouvé seul dans cette maison-là ?

L'ENDORMI.

C'est l'usage; mais non, cette fois, on n'avait rien négligé pour persuader à tout le monde que j'avais une vogue extraordinaire.

GALANTINE.

Vraiment ?

L'ENDORMI.

Je le crois bien; tous les crieurs et les tambours de la ville

étaient à mes trousses ; des placards à chaque coin de rue ; des affiches de toutes les couleurs, des éloges en gros caractères, des portraits en taille-douce, une dissertation sur la nature de ma maladie, des critiques, des réponses, des fautes d'ortographes, que sais-je, moi ? j'occupais toutes les trompettes, excepté celle de la Renommée.

GALANTINE.

Eh bien, cela a dû faire votre fortune ?

L'ENDORMI.

Au contraire, ça l'a beaucoup ébréchée. Les éloges, les amis et les billets *gratis* m'ont ruiné.

GALANTINE.

Pas possible !

L'ENDORMI.

On compte le plaisir pour rien dans ce quartier-là.

AIR *de la Robe et les Bottes.*

L'un, conduit là sa grand'maman ;
L'autre, son beau père ou sa fille ;
Aussi, ce théâtre souvent
N'est qu'un spectacle de famille.
Mais, en apprenant du caissier
Comment tous ces Messieurs en usent,
On dirait qu'on n'y fait payer
Que les gens qui s'amusent.

GALANTINE.

Allons, c'est égal, pendant que nous sommes seuls, mon cher l'Endormi, souffrez que je vous donne....

L'ENDORMI.

Un congé peut-être.

GALANTINE.

Non pas, c'est un paquet.

L'ENDORMI.

Ah !.... il est bien léger.

GALANTINE.

Les petits présens entretiennent l'amitié..... Ouvrez, l'Endormi, ouvrez.

L'ENDORMI.

Ciel ! une mèche de vos cheveux.

GALANTINE.

Je l'ai coupée pour vous.

L'ENDORMI.

Pour moi, qui croyais que vous ne m'aimiez plus.

GALANTINE.

Quelle injustice !....

L'ENDORMI.

AIR *de Darondeau.*

» D'après le tort dont je m'accuse,
» Vous ne sauriez me condamner ;
» Ma vive flamme est mon excuse,
» Et vous engage à pardonner.

» Quand

» Quand le dépit aurait fait brèche
» Au feu qui sait me consumer...
» Femme charmante, cette mèche
» Suffirait pour le rallumer. »

GALANTINE.

Quelle flamme ardente !

L'ENDORMI.

Je suis brûlant.

GALANTINE.

Auriez-vous la fièvre ?

L'ENDORMI.

Hé ! non ; c'est l'amour.

GALANTINE.

L'amour !.... hélas !

L'ENDORMI.

On va donc nous séparer ?

GALANTINE.

Cela ne se peut plus.

L'ENDORMI.

Mais ton père ?

GALANTINE.

Mon père !... s'il était assez barbare pour ordonner mon malheur, je me ferais un devoir de ne point lui obéir.

L'ENDORMI.

Oh ! que ce mot est bien dit !

GALANTINE.

Je sais trop ce que je lui dois.

L'ENDORMI.

Mais ne me dois-tu pas aussi à moi quelque chose ?

GALANTINE.

Il est vrai.

L'ENDORMI.

Faisons donc ici le serment que rien désormais ne pourra plus nous séparer.

GALANTINE (*hésitant.*)

Oh ! je n'ose....

L'ENDORMI.

Pourquoi donc ?

GALANTINE.

Mon père m'a défendu de jurer.

L'ENDORMI.

Ton père, cruelle !....

GALANTINE (*résignée.*)

Oh ! c'est égal ; j'ai jusqu'à présent fait tant de choses qu'il ne m'avait point permises, que je puis bien encore risquer celle-là.

L'ENDORMI.

Tu jures donc ?

GALANTINE.

Du meilleur de mon cœur.

AIR *de la Générale.*

Vois, par là, l'extension
De ma passion : (*4 fois.*)
Car, je ne suis plus à moi,
Je suis toute à toi ;
T'aimer est ma loi,
Ma plus douce loi,
Ma suprême loi.

L'ENDORMI.

Ce mot me met tout en feu !
Quel charmant aveu !
Quel aimable aveu !
Agréable aveu !
Précieux aveu !
Pour accomplir mon destin,
Objet tout divin,
Par un doux larcin,
Permets-moi soudain
De baiser ta main.

(*L'Endormi se met à genoux et baise la main de Galantine, au moment où le père entre.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, CASSANDRE, INUTILE, ensuite Me. BONNEAU.

CASSANDRE.

Ciel ! que vois-je ?

GALANTINE.

Mon père !...

L'ENDORMI, *se relevant.*

Sangodenis, il a tout vu !

Me. BONNEAU (*bas à l'Endormi.*)

Ah ! mon dieu, je venais vous dire qu'il était tems de vous en aller.

L'ENDORMI.

Au contraire, il n'est plus tems.

CASSANDRE.

Ah ! ça, voyons, M. l'Endormi, ... ou mademoiselle ma fille, m'expliquerez-vous enfin ce que cela veut dire ?

INUTILE.

Hé ! mon dieu, beau-père, cela parle tout seul.

CASSANDRE.

Comment donc ?

INUTILE.

Sans doute ; ne voyez-vous pas que monsieur est mon rival ?

L'ENDORMI (*à part.*)

Comme il a deviné ça.

CASSANDRE.

Pas possible.

INUTILE.

J'en suis sûre.

CASSANDRE.

Dit-il vrai, ma fille ?

GALANTINE.

Je gagerais bien que monsieur est l'ennemi du mensonge.

L'ENDORMI.

Oui, monsieur, ce petit dieu, dont le pouvoir s'étend sur la terre, dans les airs et sur l'onde, qui réunit avec la même facilité le timide ramier à la tendre colombe, l'éléphant à sa lourde femelle, ou le requin à sa vorace compagne, celui qui franchit toutes les distances, bouleverse tous les rangs, l'amour enfin !... puisqu'il faut vous le nommer; l'amour a depuis bientôt six ans, dans le silence, secrètement et devant témoin, réuni le cœur de Galantine à celui de l'Endormi.

INUTILE.

Eh ! bien, vous l'entendez.

CASSANDRE.

Laisse-le donc dire.

INUTILE.

Parbleu, il a fini.

CASSANDRE.

Je ne puis encore croire tout ce que je vois.

ME. BONNEAU (*à part.*)

Cela est pourtant assez visible.

INUTILE.

Eh ! bien, beau-père, quand je vous disais qu'il fallait se presser d'arriver.

CASSANDRE.

C'est vrai, mon garçon, c'est vrai; nous ne pouvions venir trop vîte à ce qu'il paraît.

INUTILE.

AIR : *Que d'établissemens nouveaux.*

Pour l'épouser, lorsque je vins,
J'espérais, dans ma folle ivresse,
Obtenir, par d'heureux larcins,
Sa foi, son cœur et sa tendresse;
Monsieur, par des soins empressés,
Me devança dans cette affaire...
Pourtant, un époux aime assez
A trouver quelque chose à faire.

CASSANDRE.

Qu'est-ce que ça fait, tu l'épouseras toujours.

INUTILE.

Quand vous voudrez, je ne reste plus ici que pour ça.

CASSANDRE.

Je conçois, en effet, qu'un jeune homme de famille qui ne tient à rien au monde ait osé jeter les yeux sur ma fille....

L'ENDORMI.

Quand on demeure vis-à-vis l'un de l'autre, cela est sitôt fait.

CASSANDRE.

Mais que ma fille, une fille unique pour laquelle j'ai toujours eu une prédilection marquée, élevée toute sa vie dans la chaussure, ait eu les goûts assez bas pour s'amouracher ainsi d'un petit marchand de bonnets...

GALANTINE.

J'en suis coëffée, mon père.

CASSANDRE.

Allons donc, vous perdez la tête.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Quoique vous soyez philosophe,
Fille d'un riche commerçant,
Avec les gens de votre étoffe,
On s'ennoblit en s'unissant.
Réprouvez donc ces goûts commodes,
Dont mon nom fut méallié :
Vous ne pourriez, parmi des modes,
Trouver chaussure à votre pié.

INUTILE.

Il est sûr qu'elle trouverait mieux ça chez quelqu'un de votre profession.

CASSANDRE.

Mais c'est trop discourir sur un sujet qui ne demande pas de réflexion, ma fille; je vous ordonne d'épouser sur-le-champ ce jeune Inutile.

GALANTINE.

Je n'en ferai rien, mon père, je vous le promets.

CASSANDRE.

Qu'est-ce à dire? méconnaîtrait-on mon autorité?

L'ENDORMI.

« La nature se tait quand le cœur a parlé. »

CASSANDRE.

Sentence banale; est-ce que je ne suis pas son père?

L'ENDORMI.

Quand cela serait? est-ce une raison pour la sacrifier ?

CASSANDRE.

Téméraire !. . . regarde bien cette porte...

L'ENDORMI.

Je suis trop poli pour passer avant vous.

CASSANDRE.

Il me semble pourtant, M., que je parle assez français?

L'ENDORMI.

Vous vous flattez, voisin ; vous vous flattez.

CASSANDRE.

Ah ! ç'en est trop, hola, fidèles compagnons de mes travaux, accourez à la voix d'un maître insulté.

(*Plusieurs ouvriers cordonniers entrent le tire-pied et le tranchet à la main.*)

L'ENDORMI.

Je sors malgré moi, mais....

» Rendez grâce à la peur qui retient ma colère,
» De Galantine encor je respecte le père. »

(*Il va pour s'en aller.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DÉCLAMANT, accourant.

DÉCLAMANT.

Eh ! bien ! qu'est-ce que vous faite donc ? ce n'est pas çà, ce n'est pas ça ! ! !

AIR *du Bouffe.*

Cette fuite soudaine
Ferait
Manquer, de votre scène,
L'effet ;
Jeunes gens, fille et père,
Tout beau,
Restez-là, tous, pour faire
Tableau.

Même air.

Tournez-vous, Galantine,
Par-là. (*Il la pose.*)
(*A l'Endormi.*) Vous, faites cette mine ;
C'est ça.
(*A Cassandre.*) Vous, peignez la colère ;
Bravo !
Voilà comme on doit faire
Tableau.

(*Tous restent un moment comme Déclamant les a placés*)

L'ENDORMI.

Père insensible et barbare, tu te repentiras un jour d'avoir prié durement de sortir de chez toi un homme honnête et tranquille, qui emporte sur son cœur une méche des cheveux de Galantine.

GALANTINE (*courant à lui.*)

L'Endormi ! je vous suis !....

CASSANDRE (*l'arrêtant.*)

Vous allez trop loin, c'est assez ; ma fille, rentrez, après des émotions aussi vives on doit avoir besoin de se remettre un peu.

(*L'Endormi sort d'un côté, et Cassandre, Galantine et Bonneau rentrent de l'autre.*)

SCENE VIII.

DÉCLAMANT, INUTILE.

INUTILE (*riant.*)

Ah! ah! ah! ah! cela est tout-à-fait burlesque, voilà encore une jeune personne qui n'aime pas du tout son futur mari; il faut venir à Paris pour voir de ces choses-là, d'honneur.

DÉCLAMANT.

Comment, vous riez?

INUTILE.

Je ne pleure jamais, monsieur.

DÉCLAMANT.

Vous n'en êtes que plus à plaindre.

INUTILE.

Mais je ne vois pas cela.

DÉCLAMANT.

Hé! monsieur, ignorez-vous qu'une douce et pure sensibilité, de bonnes et grosses larmes ont des charmes si puissans pour une belle ame que le mortel qui ne connaît pas les pleurs n'a jamais connu les vrais plaisirs de la vie.

INUTILE.

Singulière façon de penser.

DÉCLAMANT.

C'est la mienne, monsieur.

INUTILE.

Je vous en fais mon compliment, elle n'est pas gaie.

AIR : *Vaudeville de la Robe et les Bottes.*

Rire de tout est ma folie;
Du bonheur voilà le secret.
Eh! que serait pour nous la vie,
Si l'on n'égayait son trajet?
L'homme, en proie à sa destinée,
Assez tot se livre aux regrets;
Rions donc avant l'hymenée,
On ne rit pas toujours après.

DÉCLAMANT (*à part.*)

Juste ciel, quelle morale! et voilà pourtant l'homme qu'un père aveugle destine à la femme la plus sensible...

INUTILE.

Sans adieu, monsieur, nous nous reverrons, n'est-ce pas. Votre philosophie larmoyante a je ne sais quoi qui me plaît infiniment; je veux m'y faire initier, non! d'honneur, je suis sûr qu'avec les yeux rouges et la figure gonflée je ferai mille conquêtes.

DÉCLAMANT.

Comment, vous sortez?

INUTILE.

Je n'ai pas encore visité le petit jardin de la maison.

DÉCLAMANT.

Mais, monsieur, une femme charmante réclame vos soins, vos consolations....

INUTILE.

Je ne peux pas, d'honneur; figurez-vous donc, monsieur, que nous autres jeunes gens aimables, et recherchés, quand nous nous donnons la peine d'épouser, nous apportons notre personne, et voilà tout.

DÉCLAMANT.

Cependant votre future est indisposée.

INUTILE (*vivement.*)

Ah! mon dieu!... vous me faites trembler, est-ce qu'il n'y a pas de médecin dans cette ville?

DÉCLAMANT.

Mais les apprêts d'un lien aussi sacré....

INUTILE.

Cela ne me regarde pas,.. Je suis là... quand les parens seront d'accords, la petite personne résignée, la dot comptée et le notaire arrivé, il sera assez tems alors de me présenter.

AIR *du Curé de Pomponne.*

Pour être, en formant de tels nœuds,
Heureux dans mon ménage;
En cette occasion, je veux
Suivre le grand usage.
L'époux, dans un calme parfait,
Doit toujours, s'il est sage,
Ne savoir jamais ce qu'on a fait
Avant le mariage.

Et vous concevez, alors, que...

DÉCLAMANT.

Oh! oui, oui, allez vous promener, Monsieur, allez vous promener.

INUTILE.

Vous m'envoyez promener... c'est charmant, Monsieur, je vous baise bien les mains.
(Il sort en chantant l'air : *Qu'on se batte, qu'on se déchire.*)

SCENE IX.

DÉCLAMANT, *seul.*

Qu'il aille au diable, s'il veut; je tacherais en vain d'émouvoir ce cœur froid et sec : d'honneur, plus j'y réfléchis et plus je me persuade que ce Monsieur Inutile est un homme tout-à-fait nul. Mais le tems presse, Cassandre agit auprès des Autorités; il faut instruire l'endormi : justement, le voici.

SCENE X.

DÉCLAMANT, L'ENDORMI.

L'ENDORMI.

AIR : *Tu ne vois pas jeune imprudent.*

Je crains toujours quelque noirceur.

DÉCLAMANT.

La haine jamais ne sommeille.

L'ENDORMI.

Je viens pour vous ouvrir mon cœur.

DÉCLAMANT.

Avant tout, prêtez-moi l'oreille.

L'ENDORMI.

Je sais ce qu'on trame sous main.

DÉCLAMANT.

Il faut fuir des parens perfides.

L'ENDORMI.

Non, je reste au quartier d'Antin.

DÉCLAMANT.

On veut vous mettre aux Invalides.

L'ENDORMI.

Aux Invalides !.... J'aimerais autant retourner à l'Odéon.

DÉCLAMANT.

C'est sur le chemin. Mais, il se passe ici des choses...

L'ENDORMI.

Galantine ne voudrait-elle plus me parler ?

DÉCLAMANT.

Du tout; elle vous adore toujours.

L'ENDORMI.

Le père Cassandre aurait-il changé de sentiment à mon égard ?

DÉCLAMANT.

Au contraire, il vous hait plus que jamais.

L'ENDORMI.

Qu'avez-vous donc à me dire ?

DÉCLAMANT.

Deux mots; mais ils sont bons.

L'ENDORMI.

En ce cas, allons chez vous.

DÉCLAMANT.

Est-ce que je ne suis pas chez moi partout où il y a des malheureux ?

L'ENDORMI.

C'est différent.

DÉCLAMANT.

Mais, avant tout, dites-moi, vous sentez-vous fort ?

L'ENDORMI.

Oh ! oui, je suis fort.

DÉCLAMANT.

Comme un turc, peut-être?

L'ENDORMI.

Non, comme un homme qui relève de maladie.

DÉCLAMANT.

Ce n'est pas cela que je veux dire; je vous demande si vous recevriez le coup mortel sans fléchir.

L'ENDORMI.

Je ne puis vous dire, comme je n'ai pas encore essayé...

DÉCLAMANT.

Voilà ce que je voulais savoir. Asseyons-nous.

L'ENDORMI, (*hésitant.*)

Mais, Monsieur, vous disposez de ces sièges avec une autorité...

DÉCLAMANT.

Je prendrai tout sur moi, s'il le faut.

L'ENDORMI.

Au fait, puisque je suis entré, je puis bien me reposer.

DÉCLAMANT.

D'ailleurs, à quoi une chaise peut-elle engager?

L'ENDORMI, *s'asseyant.*

A s'asseoir, c'est vrai.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, GALANTINE ET Mme. BONNEAU *paraissent dans le fond.*

GALANTINE.

Les voici, écoutons.

(*Déclamant s'assied à côté de l'Endormi; il lui prend la main qu'il pose sur son cœur: l'Endormi frissonne.*

Mme. BONNEAU.

Il a l'air de lui tâter le poulx.

DÉCLAMANT.

Eh bien! mon ami, d'où vient donc ce frisson?

L'ENDORMI.

C'est que vous m'avez serré la main avec une force...

DÉCLAMANT.

Diable! vous êtes donc bien chatouilleux.

L'ENDORMI.

C'est l'effet d'un excès de sensibilité.

DÉCLAMANT.

Oui, je reconnais enfin la nature de votre maladie.

L'ENDORMI.

Tout de bon, quelle est-elle?

DÉCLAMANT.

Vous avez continuellement envie de dormir.

L'ENDORMI.

Fort bien; mais, d'où cela provient-il?

DÉCLAMANT.

Je ne sais; voilà encore un de ces maux de l'humanité, pour lequel le médecin le plus gai n'a pu trouver de remède.

L'ENDORMI.

Comme c'est triste !

DÉCLAMANT.

Mais, vous-même, ne vous rappelez-vous aucune circonstance qui ait pu occasionner en vous ce besoin de sommeil ?

L'ENDORMI.

Oh ! mon Dieu non, aucune.

DÉCLAMANT.

Voyons, répondez-moi franchement.

PREMIER COUPLET.

AIR *de la Meunière.*

Notre athénée, à ce jeu là,
Eut longtems la pomme ;
En sortant du grand opéra,
N'auriez-vous pas été par-là ?

L'ENDORMI.

Pardonnez-moi; j'ai assisté souvent aux cours de chimie et de grammaire générale.

DÉCLAMANT.

Il n'en faut pas davantage.

L'ENDORMI.

Bah!
Un petit somme
Fait oublier ça.

DÉCLAMANT.

DEUXIEME COUPLET.

Pour applaudir des vers bien faits,
Dites-moi, brave homme,
Allez-vous souvent aux Français ?
Vites-vous le ministre Anglais ?

L'ENDORMI.

Deux fois, au moins.

DÉCLAMANT.

Aye, aye, aye; il est étonnant que vous n'y soyez pas demeuré.

L'ENDORMI.

Bah !
Un petit somme
Fait oublier ça.

TROISIEME COUPLET.

DÉCLAMANT.

A la gaîté, sans penser mal,
Dites-moi, brave homme,
Pour faire empirer votre mal,
N'auriez-vous pas vu le fanal ?

L'ENDORMI.

Quinze représentations de suite.

DÉCLAMANT.

Malheureux! vous courriez à votre perte.

L'ENDORMI.

Bah!
Un petit somme
Guérit de tout ça.

DÉCLAMANT, *à part.*

Allons, ce pauvre diable est beaucoup plus mal que je ne pensais; il faut prendre tous les ménagemens possibles pour lui annoncer son malheur. (*Haut.*) Mon ami, vous êtes perdu.

L'ENDORMI.

Pas possible!

DÉCLAMANT.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire; la sybille vous a condamné.

L'ENDORMI.

La sybille... achevez, de grâces: comment, Monsieur, est-ce que les cartes...

DÉCLAMANT, *tirant un jeu de cartes de sa poche.*

Vous allez savoir de quoi il retourne.

L'ENDORMI.

AIR *du Major Palmer.*

Dois-je craindre pour ma vie?
Mon cher, ne me cachez rien.
DÉCLAMANT.
S'il faut quelle soit ravie,
Vous le saurez toujours bien.
L'ENDORMI.
Pourdieu, soyez laconique,
Si cela vous est égal.
DÉCLAMANT.
Vous vîntes, d'abord, en pique.
L'ENDORMI.
Diable! ça commençait mal.
DÉCLAMANT.
Pourtant, avec un peu d'aide,
Le jeu devenant meilleur,
Le trèfle au pique succède...
L'ENDORMI.
C'est un signe de bonheur.
DÉCLAMANT.
Puis, au gré de mon envie,
Je vous vis paraître en cœur.
L'ENDORMI.
Je le crois, toute ma vie
J'eus toujours beaucoup de cœur.
DÉCLAMANT.
Mais, dans un dernier mélange,
Voyez-vous votre malheur,
De nouveau la couleur change.
L'ENDORMI.
Ah! je change de couleur.

DÉCLAMANT.

La sybille, alors, s'étonne
De ce changement nouveau.

L'ENDORMI.

Ah ! si le cœur m'abandonne,
Je reste sur le carreau.

GALANTINE, *à part, avec l'accent du désespoir,* Sur le carreau, ma bonne.

DÉCLAMANT, (*déclamant.*)

» La Sybille, aussitôt, poursuivant ses manœuvres,
» Sur sa tête enflammée agite ses couleuvres,
» Consulte son grimoire, et, par d'heureux travaux,
» Soudain, en frémissant, fait entendre ces mots :

AIR : *Hé, gai, gai.*

Hé, gai, gai, gai, prends ton parti,
Dit la Sybille
Habile ;
On doit, ici,
Voir aujourd'hui,
L'Endormi
Endormi.
Quand le soleil dans l'ombre,
Ce soir s'enfoncera,
Pour la demeure sombre,
L'Endormi partira.
Hé, gai, etc.

L'ENDORMI.

Eh ! quoi, toujours s'endormir ?

GALANTINE, (*s'avançant.*)

Non !.. non, non, non, non ! la sybille en aura menti.

DÉCLAMANT.

Que comptez-vous faire ?

GALANTINE.

Donnez-moi ces cartes.

» Le voilà donc connu ce secret plein d'horreur.

DÉCLAMANT.

Mais, je connais ça.

MME. BONNEAU.

Elle va tout brouiller.

DÉCLAMANT.

Diable ! il ne faut pas jouer à ce jeu là.

GALANTINE.

Oui, l'Endormi s'endormira mon époux.

L'ENDORMI.

C'est bien facile.

DÉCLAMANT.

Vous voulez vous marier ? quelle folie !

GALANTINE, *s'avançant vers la rampe.*

Ce sera la dernière. (*à part.*) C'est ça, je lui parlerai, je l'implorerai, je le presserai, je l'étoufferai même, s'il le faut, à force de le caresser ; et si mon père est insensible à ces marques de ma passion, je sais ce qu'il me reste à faire :

parmi ces étoffes précieuses qu'il a rapportées de Lyon, j'ai remarqué tantôt un demi-cent de marrons, gros, superbes !..

L'ENDORMI *à Madame Bonneau.*

Qu'est-ce qu'elle marronne donc là tous bas?

MME. BONNEAU.

Je ne sais.

GALANTINE, *voulant sortir.*

Je reviens dans l'instant.

L'ENDORMI.

Et je ne puis vous suivre.

GALANTINE, *revenant.*

Non, l'Endormi, attendez-moi là, là.

L'ENDORMI.

Holà, là !

GALANTINE.

AIR : *Ça fait toujours plaisir.*

Dès longtems ton amie,
Sans espoir d'être à toi,
Croyait toute sa vie
Renoncer à ta foi ;
Mais, dans cette journée,
Puisque tu dois périr,
Une heure d'hymenée,
Même avant de mourir,
Ça fait toujours plaisir.

(*Elle sort en courant.*)

L'ENDORMI, *à Madame Bonneau.*

Elle s'en va !.. C'est donc toi, ma chère Bonneau, qui vas me tenir compagnie ?

MME. BONNEAU.

Impossible, Monsieur, est-ce qu'il ne faut pas que je suive ma maîtresse. (*Elle sort.*)

L'ENDORMI, *à Déclamant.*

Allons, mon cher Déclamant, je vois bien qu'il n'y a que vous qui me soutiendrez.

DÉCLAMANT.

Tâchez de vous soutenir tout seul; je cours sur ses pas pour l'empêcher de tout avouer à son père.

(*Il sort du côté opposé.*)

SCÈNE XII.

L'ENDORMI, *seul.*

Tout le monde me fuit; tout le monde m'évite. Pauvre l'Endormi ! ce n'était guère la peine de venir de Lyon à Paris, pour finir ici d'une manière aussi désastreuse. Ah ! mon Dieu ! si j'allais me trouver mal, je suis seul dans cette salle, absolument seul, j'en frémis... Les forces m'abandonnent. (*Il parcourt le théâtre à grands pas.*) Appelons du secours !.. ah ! je ne puis !.. la voix me manque...

AIR *de Zémire et Azor.*

Bravons le danger qui m'entoure,
Rions de ces vaines terreurs...
Mais, pourquoi cet air de bravoure ?
Prenons plutôt l'air des Trembleurs.

AIR *des Trembleurs.*

Ah ! d'honneur, je suis en transe.
Quelle fâcheuse existence !
Au malheur, dès sa naissance,
L'Endormi fut condamné,
Dans sa demeure maussade,
En proie à mainte bourade,
Il faut qu'il soit bien malade,
Puisqu'il est abandonné.

Mais, on vient... est-ce vous, Galantine ?

SCÈNE XIII.

L'ENDORMI, GALANTINE.

GALANTINE.

C'est moi-même.

L'ENDORMI.

Eh bien ! quelle nouvelle.

GALANTINE.

Plus d'espoir, l'Endormi, mon barbare père est inflexible.

L'ENDORMI.

En ce cas il faut prendre son parti.

GALANTINE.

Le mien est pris.

L'ENDORMI.

Déjà ?

GALANTINE.

C'est l'amour qui m'inspire.

L'ENDORMI.

Vous allez faire encore quelques sotises.

GALANTINE.

Rapportez-vous en à moi; nous pouvons encore être unis, si ce n'est par l'hymen, ce sera du moins par le malheur.

L'ENDORMI.

C'est à peu près la même chose.

GALANTINE.

AIR *de Lisbeth.*

Sans attendre ce coup du sort,
Qui doit ce soir trancher ta vie;
Prenant ton parti, sans effort,
Choisis donc le genre de mort
Qui peut t'unir à ton amie.

L'ENDORMI.

Si mes vœux étaient exaucés,
Je l'avouerai, dans ma détresse,
Près de toi, j'aimerais assez
A mourir (*bis.*) mourir... de vieillesse.

GALANTINE.

C'est la seule mort qui te soit interdite.

L'ENDORMI.

Tant pis !

GALANTINE.

Veux-tu te jeter à l'eau ?

L'ENDORMI.

Je ne sais pas nager.

GALANTINE.

Veux-tu t'empoisonner ?

L'ENDORMI.

Diable, non; ça donne la colique.

GALANTINE.

Veux-tu te pendre ?

L'ENDORMI.

Je n'ai pas assez d'ambition pour m'élever jusques-là.

GALANTINE.

Veux-tu mourir d'un coup de pistolet?

L'ENDORMI.

Oh ! non, cela ferait trop de bruit dans le quartier.

GALANTINE.

Dam ! décides-toi donc.

L'ENDORMI.

Un instant, je ne suis pas si pressé.

GALANTINE.

Attends, j'ai trouvé ce qu'il te faut.

L'ENDORMI.

Sangodemi, tu as une facilité désespérante pour ces sortes de choses-là.

GALANTINE.

M'aimes-tu ?

L'ENDORMI.

C'est mon devoir.

GALANTINE.

Tu es gourmand ?

L'ENDORMI.

C'est ma passion.

GALANTINE.

Et tu as toujours faim ?

L'ENDORMI.

C'est mon habitude.

GALANTINE.

Je n'en veux pas d'avantage; en traversant l'office, j'ai aperçu sur le buffet un demi-cent de marrons rôtis que mon père a rapportés de Lyon.

L'ENDORMI.

Je les aime à la folie.

GALANTINE.

Viens les manger, cela te donnera un étouffement pour le moins aussi fort que celui d'un anévrisme.

L'ENDORMI.

Comment diable, manger sans boire.

votre bonheur; foi de père Cassandre, je ne pouvais faire autrement.

DÉCLAMANT.

Sans doute un père qui gronde et des enfans qui pleurent, cela se voit dans toutes les comédies du monde.

CASSANDRE (*à Inutile.*)

Quant à toi, mon garçon, que j'ai fait venir de si loin pour si peu de chose, tu aurais tort de te fâcher....

INUTILE.

Moi, me fâcher, Monsieur, oh! vous me connaissez mal; je suis toujours content.

L'ENDORMI.

L'heureux caractère! il devrait aller au spectacle tous les soirs.

DÉCLAMANT.

Allons, plus de sommeil; à demain la noce, et si après le mariage vous tombez dans l'excès contraire, venez me trouver; léthargie ou insomnie, je guéris de tout.

INUTILE.

Homme extraordinaire, qui êtes-vous donc pour parler ainsi?

DÉCLAMANT, *saluant.*

Urbain Déclamant, professeur de déclamation, tout prêt à vous servir, si j'en étais capable.

INUTILE.

Ce n'est pas de refus.

VAUDEVILLE.

AIR *nouveau.*

DÉCLAMANT.

Qu'un homme, en proie au pathétisme,
Soit attaqué d'un anévrisme,
Il a beau se traîner, languir,
Il doit en mourir.
Du drame qu'il a vu la veille,
Qu'un autre se souvienne, hélas!
Chaque nuit il baille, il sommeille,
Mais... mais on n'en meurt pas.

CASSANDRE.

Monté sur les vers qu'il entasse,
Voyez Luc grimper au Parnasse;
Il veut, dit-il, y parvenir
Ou bien y mourir.
Dans la lutte où son art succombe,
Croyez-vous qu'il craint le trépas?
Chaque fois qu'il s'élève, il tombe;
Mais... mais on n'en meurt pas.

INUTILE.

Aux arrêts d'un conseil lyrique,
Belloni, livre sa musique;
On l'étouffe avant de l'ouvrir,
Doit-elle en mourir?
L'art d'Apollon que l'on profane,
Est la Médecine ici bas;
Docteur ou jury vous condamne,
Mais... mais on n'en meurt pas.

L'ENDORMI.

Si ma femme était infidèle,
J'en mourrais, disait Sganarelle.
Un fils, un jour, le fit mentir:
Pouvait-il mourir?
Quand de tels accidens arrivent,
Loin de recourir au trépas,
Nous voyons que beaucoup en vivent,
Mais... mais on n'en meurt pas.

Mme. BONNEAU.

Parmi les amans qu'au jeune âge
L'amour fixait sur mon passage,
A force de gémir, languir,
J'en ai vu mourir:
Quand je suis cruelle à cette heure,
Où le tems détruit mes appas,
On dit bien qu'il faut que j'en meure,
Mais... mais on en meurt pas.

GALANTINE, au *Public*.

Faible et d'existence fragile,
Contre un modeste vaudeville,
Quand vous vous plaisez à sévir,
Il faut en mourir.
Au contraire, lorsqu'on se ligue
Pour nous garantir du trépas,
A trop claquer on se fatigue,
Mais... mais on n'en meurt pas.

FIN.

ARLEQUIN-LUCIFER,

OU

CASSANDRE ALCHIMISTE,

FOLIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE COUPLETS;

PAR M. R******

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 27 juillet 1812.

PRIX : I FRANC 25 CENT.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire, au magasin de Pièces de Théâtre, Boulevard Saint-Martin, n.29, vis-à-vis la rue de l'Ancry.

De l'Imprimerie de Mad. V.e DUMINIL-LESUEUR, rue de la Harpe, N°. 78.

AN 1812.

PERSONNAGES.	*Acteurs.*
CASSANDRE,	M. FONTENAY.
ARLEQUIN,	M. LAPORTE.
LÉANDRE,	M. GUÉNÉE.
GILLES,	M. FICHET.
ARGENTINE,	M.lle BETZI.

La Scène se passe à Paris, chez Cassandre.

COUPLET D'ANNONCE.

Messieurs, nous allons avoir l'honneur, etc, etc.

AIR : *du Vaudeville des petits Savoyards.*

Ce soir un jeune auteur débute ;
Si son diable n'est pas plaisant,
A vos amis, en nous quittant,
Ne faites point part de sa chute.
Mais si, comblant notre désir,
Lucifer vous paraît aimable,
Pour nous prouver qu'il vous a fait plaisir,
Envoyez vos amis... au diable.

ARLEQUIN-LUCIFER,

OU

CASSANDRE ALCHIMISTE.

Le théâtre représente un laboratoire où l'on voit des instrumens de tous côtés ; des fourneaux sur la gauche ; une table, un grand fauteuil sur la droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

CASSANDRE, GILLES, ARLEQUIN.

Au lever du rideau, Gilles, assis près du fourneau, dort, un soufflet à la main ; Cassandre, près de la table, dort sur un gros livre ; Arlequin sort d'une trappe qui est vers le milieu de la scène. Il ne fait pas encore jour.

ARLEQUIN.

Ils sommeillent !... Bon ! (*à Léandre, qui est dans la trape.*) M. Léandre, préparez nos machines. . . . (*avançant sur la scène*). Parbleu, la cave que nous avons louée sous cet appartement nous sert à merveille ! C'est ici que l'on voyait *la femme invisible ;* et puisque M. Cassandre tient toujours son logis fermé, cette trappe, pratiquée pour l'usage de la dame, nous servira de porte pour entrer ici (*s'approchant de Cassandre.*) Ah !

vous éconduisez mon maître, et vous vous ruinez en voulant faire de l'or ! Grâces à votre crédulité et à votre poltronnerie, qui vous font voir des fantômes partout... Vous conserverez votre fortune, et votre nièce épousera Léandre. J'ai déjà fait faire le contrat ; c'est un mariage certain ; il ne manque plus que le consentement de la futnre et celui de l'oncle. . . Si Cassandre allait me reconnaître ! Oh, non ! . . . il ne m'a jamais vu. . . . (*regardant Cassandre.*) La bonne figure ! dirait-on que cette face ouverte est celle d'un homme à projets ? . . .

AIR : *Rendez-moi mon écuelle de bois.*

Ses exploits
Dans d'nombreux emplois,
Prouvent ce qu'il peut faire:
Autrefois
Il était à la fois
Médecin et notaire;
Alors, par ses talens
différens,
Il effaçait tous ses camarades,
Et dressait autant de testamens
Qu'il traitait de malades.

A présent, cachons-nous dans quelque coin. . . . . tâchons d'éloigner Cassandre et Gilles, et de parvenir jusqu'à Argentine. . . Si je réveillais ce dormeur (*regardant sur la table*). Une tabatière ! . . . vîte une prise.

(*Il prend la tabatière et la place sous le nez de Cassandre. Il sort en courant.*)

SCÈNE II.

CASSANDRE, GILLES.

CASSANDRE, *s'éveillant*.

Atchit ! . . . tiens. . . je dormais. . . Gilles souffles-tu? Il ne souffle pas. . . un mot.

AIR : *Vaudeville de Partie carrée.*

Ah ! c'est trop fort ! ce paresseux de Gilles
Laisse manquer mon fourneau d'aliment ;
Cela ne veut que passe-temps futiles,
Et ne peut veiller un moment...
Il dort et pourtant
De lui ma fortune dépend.
(Il donne un soufflet à Gilles.)
Pan !

GILLES, *se réveillant.*

(Parlé).
Quel affreux réveil !

CASSANDRE (*fin de l'air.*)

Je sens déjà s'appaiser ma colère,
Et je partage ta douleur ;
N'accuse pas une main trop légère,
Ne juge que mon cœur. (*ter.*)

Mon ami, le soufflet que je t'ai donné me fait plus de peine qu'à toi.

GILLES.

Oui, mais il me fait plus de mal qu'à vous : c'est la première fois que vous me donnez quelque chose, et je voudrais bien vous le rendre. Le maudit métier !

CASSANDRE.

Tais-toi : je tiens à ma découverte.

GILLES.

Et moi je n'y tiens plus !

AIR : *Suzon sortait de son village.*

Depuis hier, monsieur Cassandre,
Au fourneau je suis occupé ;
L'appétit commence à me prendre ;
Car, hélas ! je n'ai pas soupé.
Passer la nuit,
Cela me nuit.
Sans rien manger, il faut que je m'essouffle.
Quelle pâleur !
Quelle maigreur !
Je viens sec, et suis à faire peur.

CASSANDRE.

(Parlé).
C'est vrai.

GILLES.

Vous me traitez comme un marouffle,
Nuit et jour il faut distiller ;
Enfin, à force de souffler,
Je n'ai plus que le souffle. (*ter.*)

CASSANDRE.

C'est toujours ça.

GILLES.

Tenez. . . payez-moi mes gages. . . je m'en vais. . .

CASSANDRE.

Je te les devrai.

GILLES.

A d'autres. . .

CASSANDRE.

Eh ! mon ami. . . tout doit dans ce monde !

AIR : *On parle de Philosophie.*

Un grand doit sa magnificence
Au souverain qui l'enrichit ;
Un enfant doit son existence
A la mère qui le chérit ;
L'aimable fleur doit sa parure
A la main de qui va l'arroser.
Je dois.... pour ne pas m'opposer
Aux lois de la nature. (*bis.*)

GILLES.

Oui, mais aussi.

Même Air.

Le grand par son obéissance
Paie au monarque ses faveurs ;
L'enfant par sa reconnaissance
Paie à sa mère ses douleurs ;
La terre paie avec usure
Le laboureur industrieux ;
Payez moi. . . pour observer mieux
Les lois de la nature. (*bis.*)

CASSANDRE.

Reste. . . je ferai bien plus : il faut à Argentine un mari honnête, laborieux, simple comme moi. . . je t'ai choisi. . .

GILLES.

C'est bon. . . mais j'y vois une petite difficulté. . . Argentine me déteste.

CASSANDRE.

Voilà comme ma femme m'aimait au commencement de notre mariage. . . ne t'inquiète pas de cela. Tu sais mes conditions. . . Deux ans de travail. . . souffler le feu. . . mettre du bois au fourneau.

GILLES.

J'entends. . . sans le bois, point de mariage.

CASSANDRE.

J'ai chassé de chez moi ce freluquet de Léandre, à cause de sa paresse ; c'était cependant un garçon de mérite. . .

GILLES.

Oh ! je ne lui ressemble pas. . . . je me soumets à tout. . . pourtant je dépéris à vue d'œil. . . Ne pas manger ! j'ai cela sur le cœur.

CASSANDRE.

Tu as faim. . . . Voilà de l'argent, va chercher du charbon. . . . et prends un peu l'air, cela te fera du bien.

LÉANDRE, *sous terre.*

Cassandre !

CASSANDRE.

Qu'entends-je !

GILLES.

Je frémis.

LÉANDRE, *sous terre.*

Cassandre !

GILLES.

Nous sommes perdus !

(*Il se fait du bruit sous le théâtre, et il sort des flammes bleues.*)

GILLES, *terrifié.*

Ah ! (*il s'enfuit.*)

CASSANDRE.

Que vois-je !

LÉANDRE, *sous terre.*

Tremble !

CASSANDRE.

Je suis assassiné !

(*Il se jette dans son fauteuil, et se couvre les yeux de ses mains. Les flammes disparaissent. Ici il fait tout à fait jour.*

SCÈNE III.

CASSANDRE, ARGENTINE.

ARGENTINE, *accourant.*

Qu'avez-vous donc, mon oncle ?

CASSANDRE.

Qui que tu sois, démon mâle ou femelle, n'approche pas. . .

ARGENTINE.

C'est moi, votre nièce, reconnaissez ma voix.

CASSANDRE *se découvrant les yeux.*

En effet, c'est Argentine. . . . Ah ! mon enfant, le diable est dans la maison. . . .

ARGENTINE.

Vous rêvez, mon oncle. . . .

CASSANDRE.

Des gémissemens sourds. . . des esprits follets. .

ARGENTINE.

Comment, mon oncle, vous croyez encore aux revenans !

CASSANDRE.

Si je crois aux revenans !

AIR : *La bonne Aventure.*

J'ai toujours devant les yeux
Un spectre effroyable,
Qui me poursuit en tous lieux,
Au lit comme à table ;
Tellement qu'hier au soir,
Etant devant mon miroir....
J'ai cru voir un diable
Noir,
J'ai cru voir un diable.

ARGENTINE.

Est-il possible ?

CASSANDRE.

Tiens, mon enfant, depuis que j'ai renvoyé Léandre, je crois qu'un esprit malin me lutine. . .

ARGENTINE.

Il est un remède bien simple . . . . rappellez mon amant. . .

CASSANDRE.

Un mirliflor qui se moque de moi, et qui lorsqu'il venait ici ne voulait pas approcher des fourneaux, dans la crainte de gâter sa toilette ! D'ailleurs tu ne l'as vu que huit jours. . .

ARGENTINE.

Ça n'y fait rien, mon oncle.

AIR : *Vaudeville de Catinat*

De l'ennui voulant s'affranchir,
On s'est fait un nouveau système :
Il ne faut plus pour le chérir
Connaître l'objet que l'on aime.
Aujourd'hui voit-on soupirer ?
L'amour naît de la circonstance ;
On commence par s'adorer,
Puis après l'on fait connaissance.

CASSANDRE.

Adorez-vous si vous le voulez, mais je ne veux pas que vous fassiez connaissance. . .

ARGENTINE.

Il ne pourra vivre sans moi. . .

CASSANDRE.

Eh ! qu'il meure.

ARGENTINE

Il sera riche.

CASSANDRE.

Je fais de l'or. Au reste, je t'ordonne de l'oublier.

ARGENTINE.

Mon oncle, je m'en occupe.

CASSANDRE.

J'aime à te voir obéissante. . .

AIR : *Mon avis est le vôtre.* (*Bancelin.*)

J'ai, d'après mon usage,
Veillé toute la nuit
Et vais en homme sage
Me jetter sur mon lit :
Mon enfant, je vous exhorte
A vous occuper :
Si quelqu'un frappe à ma porte,
Laissez-le frapper.

ARGENTINE, (*prenant des livres sur la table.*)

J'ai Faldoni (1), le Mercure,
Mon oncle je les lirai.

CASSANDRE.

Moi, pendant ta lecture,
Je dormirai. . .

Ensemble.

J'ai d'après mon usage, etc.

ARGENTINE.

Il court en homme sage
Se jetter sur son lit,
Et mon amant volage
Va m'occuper l'esprit.

(*Il sort par une porte de côté.*)

SCÈNE IV.

ARGENTINE, *seule.*

Mon pauvre oncle ! employer tout son argent à faire de l'or; et fermer la porte à Léandre! . . . Oh décidément il a perdu l'esprit. . . Et ce M. Léandre qui depuis un mois ne m'a pas donné de ses nouvelles! . . .

AIR : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

De ce mépris mon ame est irritée,

(1) Drame représenté sur le théâtre de l'Odéon.

S'éloigner sans m'en prévenir!
Ah! de m'avoir ainsi quittée
Il pourra bien se repentir! (*bis.*)
D'aimer toujours nous faisons la promesse;
Mais un amant, trop prompt à s'y fier,
Ne doit jamais donner à sa maîtresse
Le temps de l'oublier. (*Bis.*)

SCÈNE V.

ARGENTINE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN, (*dans le fond.*)

Cassandre n'y est plus, je puis entrer. . .

ARGENTINE, *voyant Arlequin.*

Ciel! quel est cet homme?

ARLEQUIN.

Chut! je suis le valet de M. Léandre!

ARGENTINE.

Vous?

ARLEQUIN.

Depuis un mois à son service.

ARGENTINE.

Et où est-il?

ARLEQUIN.

A Paris, depuis trois jours.

ARGENTINE.

Comment êtes-vous entré?

ARLEQUIN.

C'est mon secret.

ARGENTINE.

Que voulez-vous?

ARLEQUIN.

Faire votre bonheur, et rendre votre oncle à la raison. M. Léandre. . .

ARGENTINE.

Le perfide! ne m'en parlez pas. . .

(*Après un moment de réflexion.*)

AIR : *Ces braves insulaires.*

Dois-je garder encore
L'espoir
De voir
Celui que j'adore ?

ARLEQUIN.

Si votre voix m'implore
Ici vous trouverez,
Vous verrez,
Votre amant
Bien portant
Et constant.

ARGENTINE.

Mon cher, rendez-le moi!

ARLEQUUIN, (*faisant des lazzis.*)

Oh terre entr'ouvre-toi,
Et de ton sein rejette
L'objet
Qui plait
A cette
Fillette....
Votre bonheur s'apprête.

(*Léandre paraît.*)

ARGENTINE.

Grands dieux! que vois-je là!
Le voilà.

ARLEQUIN.

Le voilà.

TOUS.

Me
Le } Voilà.

(*Léandre sort de la trappe.*)

SCÈNE VI.

LÉANDRE, ARLEQUIN, ARGENTINE.

ARGENTINE *à Léandre.*

AIR : *Valse des six pantoufles.*

Redoutez mon courroux!
Pour vous
Je n'ai plus dès ce jour
D'amour;
Sans raison, pourquoi
Aller loin de moi,
Brûlant de voltiger,
Voyager?
J'aurais dû vous juger
Léger;
Il faut à me venger
Songer;
Vous perdez vos droits,
Et je vous revois,
Pour la dernière fois.

LÉANDRE.

Ah! crois
A ma constance!
Révoque la sentence
Que ton impatience
Vient hélas! de dicter;
Pour nous avec adresse
J'ai travaillé sans cesse,
Et j'ai fui ma maîtresse
Pour ne la plus quitter.

ARGENTINE, (*parlé.*)

Vous osez encore excuser votre conduite!

ARLEQUIN (*se mettant entr'eux.*)

Ne ferez-vous jamais
La paix?
On perd en disputant
L'instant
Si cher aux amans;
Où de ses tourmens
Chacun heureux enfin
Voit la fin;

Si malgré votre hymen
Prochain
Vous parlez trop souvent
Avant ;
Que vous direz-vous (*bis.*)
Quand vous serez époux!

(Parlé)

Il n'y a pas de temps à perdre.

(*Léandre s'avance d'abord vers Argentine qui lui tourne le dos. . . . Il témoigne son mécontentement et va de l'autre côté du théâtre en boudant.*)

(*Arlequin les observe.*)

ARLEQUIN, (*à Léandre.*)

Allons . . . vous vous éloignez. . .

LÉANDRE.

Après un mois d'absence, me recevoir ainsi! . . . .

ARLEQUIN.

Eh! laissons-là toutes ces petites querelles.

LÉANDRE, (*à Arlequin.*)

Elle boude . . . . . je ne ferai certainement pas les avances. . .

ARLEQUIN, (*à Argentine.*)

Vous êtes muette?

ARGENTINE.

Je ne cède jamais. . .

ARLEQUIN.

Tête de femme! . . . Voilà une conversation bien animée... Il faut pourtant que j'arrange cette affaire...

(*Il va derrière Argentine et lui baise la main.*)

ARGENTINE, (*croyant que c'est Léandre.*)

Ah ! c'est lui ! il revient le premier !

ARLEQUIN.

Bon!

(*Il va derrière Léandre et le tire par son habit.*)

LÉANDRE.

C'est elle ! elle revient la première.

(*Les deux amans se retournent et se trouvent en face l'un de l'autre.*)

ARLEQUIN.

Eh bien ?

LÉANDRE.

Je ne suis plus si fâché.

ARGENTINE.

Je suis moins en colère.

ARLEQUIN.

Vous voilà raccommodés.

AIR : *Tout chacun l'aime et l'admire.*

Pour un rien l'on se querelle,
Pour un rien l'amour à tort,
Pour un rien l'on se rapelle,
Pour un rien l'on s'aime encor :
Toujours deux aimans se joignent,
Deux oiseaux vont se chercher,
Et deux amans ne s'éloignent
Que pour se mieux rapprocher.

ARGENTINE.

Je soutiens que je n'aurais pas dû me fâcher.

LÉANDRE.

Et moi je soutiens que si. . .

ARLEQUIN.

N'allez-vous pas vous quereller encore? Les momens sont précieux. . . Mademoiselle suivez-moi. . .

(*Argentine ne l'écoute pas.*)

LÉANDRE.

AIR : *Voltaire, en dépit de son esprit.*

Moi seul j'avais tort
Et sans effort
Il faut qu'ici je le confesse ;
Oui, mais

Je te fais
Bien la promesse
De ne me fâcher jamais.

ARGENTINE.

Ah ! j'étais plus coupable que toi !

LÉANDRE.

Non : j'étais plus coupable que toi !
De nouveau je te donne ma foi ;
Car le plus emporté c'est moi.

ARGENTINE.

C'est moi

LÉANDRE.

C'est moi.

ARGENTINE.

C'est moi.

LÉANDRE.

C'est moi.

ARLEQUIN, *impatienté.*

(Parlé.)

A Quoi bon ? . . . Cassandre peut s'éveiller. . . .

ARGENTINE ET LÉANDRE.

ENSEMBLE.

Moi seul j'avais tort, etc.

ARLEQUIN, *à Argentine.*

J'espère qu'à présent vous allez consentir à nous suivre. . .

ARGENTINE.

Comment ? . . .

ARLEQUIN.

Par cette trappe.

ARGENTINE.

Mais un enlèvement. . . .

LÉANDRE.

Pour rire : ne craignez rien.

ARLEQUIN.

AIR : *On tambourine mes amours.*

Il n'est plus temps de réfléchir,
Partons à l'instant même;
On refuse de vous unir
A celui qui vous aime;
D'un oncle qui combat vos goûts
La fuite vous délivre;
Restez fille... ou bien suivez-nous.

ARGENTINE.

Ailons, je vais vous suivre.

(*Arlequin lui donne la main, et ils sont sur le point de descendre dans la trappe, quand Gilles arrive.*)

SCÈNE VII.

LÉANDRE, ARGENTINE, ARLEQUIN, GILLES.

GILLES *entre avec du charbon qu'il laisse tomber.*

A merveille!

ARGENTINE.

Ciel!

ARLEQUIN.

Ce faquin de Gilles! . .

GILLES.

AIR : *Père Capucin.*

Je vais
Sans délais
Faire un beau tapage;
Un pareil coquin
M'appelle faquin!
Chez celle dont j'aurai la main,
Si l'on entre avant notre hymen;
Dès le lendemain
De mon mariage
Je prévois déjà
Ce qu'on osera!

(*Il appelle*).

M. Cassandre!

LÉANDRE.

Tais-toi !

GILLES.

Au secours !

ARLEQUIN.

Je t'assomme. . . .

ARGENTINE.

Quelle situation !

LÉANDRE.

Prends cette bourse.

GILLES.

Je prends. . . . (*il appelle.*) M. Cassandre !

ARLEQUIN.

Rends donc l'argent !

GILLES.

Je ne rends rien. . . M. Cassandre ! . .

LÉANDRE, *saisissant Gilles.*

Traître !

GILLES.

A la garde !

ARLEQUIN.

Coupons-lui les oreilles.

GILLES.

AIR : *Allez et courez, etc.* (*pantoufles.*)

De votre embarras
Je fais très-peu de cas ;
Mon maître s'éveillera,
Il me défendra ;
Et sans plus de façons,
D'ici nous vous chasserons.

LÉANDRE.

Ce maraud-là, je le vois,
Ne voudra jamais se taire ;
Pour mieux étouffer sa voix,
Mon cher, il faut qu'on l'enterre.

(*Ils saisissent Gilles et l'entraînent vers la trappe, malgré sa résistance.*)

Ensemble.

GILLES.

De mon embarras,
Ils font très-peu de cas,
Apprêtons-nous au trépas;
Quels fâcheux débats!
Bientôt ces fiers à bras
Me feront sauter le pas!

ARLEQUIN ET LÉANDRE.

De ton embarras,
Nous faisons peu de cas;
Tu peux songer au trépas;
Nous ne rions pas.
La vigueur de nos bras,
Te fera sauter le pas.

(*Léandre disparaît avec Gilles.*)

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN, ARGENTINE.

ARLEQUIN.

Mademoiselle, donnez-moi la main.

CASSANDRE, *s'éveillant.*

Argentine! . . . me voilà.

ARGENTINE.

Ciel! mon oncle! nous sommes perdus!

ARLEQUIN, *se cachant sous la table.*

Soyez tranquille, tout est prévu.

(*Arlequin est sous la table.*)

SCÈNE IX.

CASSANDRE, ARGENTINE.

CASSANDRE.

Ah! mon enfant tu vas frémir!

ARGENTINE.

Je frissonne déjà.

CASSANDRE.

Tu as bien fait de me réveiller. . . je viens de faire un songe affreux.

AIR : *Nous avons une terrasse.*

Ma nièce, voici mon rêve:
Près de l'Acheron,
Je cause avec Pluton;
Soudain devant moi s'élève
Un lutin
Bizarre et matin.
Je tremble en regardant ce diable
Dont la tournure est effroyable.
A son visage maroquin,
Je le prends pour un Africain;
Un glaive brille dans sa main;
Je veux le fuir, mais c'est en vain;
Il m'arrête et me dit, coquin,
Je suis, enfin,
Maître de ton destin;
D'un mot je peux terminer ta carrière;
Mais jure moi
De vivre sous ma loi,
Et je te rends de suite à la lumière.
De le servir ma vie entière,
Tristement
Je fis le serment.
Alors, d'un air tendre,
Il me dit, Cassandre:
Je saurai t'apprendre
A faire de l'or:
Pluton en colère,
Fit trembler la terre,
Et j'ai son tonnerre
Dans l'oreille encor.

Je ne me suis pas réveillé au coup de tonnerre : le diable m'a pris par l'oreille. . . J'ai crié à la garde ! . . Alors il s'est caché sous la table. . . . Tiens. . . . comme cela. . . .

(*Il va pour se mettre sous la table ; Arlequin se lève.*)

Dieux ! c'est le diable !
ARGENTINE.
Dieux ! (*elle s'enfuit.*) } ensemble.

ARLEQUIN, *à part.*

Payons d'audace.

SCÈNE X.

CASSANDRE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN. (*lazzis.*)

AIR : *Du Lendemain.*

Je viens du sombre empire,
Pour visiter un phénix,
Qu'on aime et qu'on admire
Sur les rivages du Styx.
Illustré par l'alchymie,
Aux savans il fait la loi;
Il a du goût... du génie...

CASSANDRE, *tremblant.*

Ce n'est pas moi....

ARLEQUIN.

Me reconnais-tu ? je protége les amans, les philosophes, les fous. . . .

CASSANDRE.

Seriez-vous mon bon génie ?

ARLEQUIN.

Oui. . . . . dès-à-présent tu es ma propriété ; et chaque fois que je le voudrai, je t'emmenerai dans l'enfer. . . .

CASSANDRE.

Dans l'enfer. . . . (*à part.*) Je souffre comme un damné. (*haut.*) et qu'y fait-on ?

ARLEQUIN.

Nous nous promenons sur des épines. . . . Nous prenons le frais sur des charbons ardens. . . . .

CASSANDRE.

Quelle vie ! j'en mourrai !

ARLEQUIN.

Viens y faire un tour.

CASSANDRE.

Je suis mort. . . . Mais ne pourrai-je pas me faire remplacer? J'ai un joli garçon. . . . . dernier rejetton des Gilles. . . si vous vouliez l'accepter à ma place?

ARLEQUIN.

Me proposer un Gilles! il nous faut du Cassandre.

CASSANDRE.

C'est bien dur.

ARLEQUIN.

Tout ce que je puis faire, c'est d'accepter ta nièce.... mais à une condition. . . . il faut que je la marie.

CASSANDRE.

Ma nièce! jamais!

ARLEQUIN.

Tu te révoltes!

CASSANDRE.

AIR : *Vaudeville des deux Chasseurs.*

Avant que d'enlever ma nièce,
Il faudra me lier les bras;
Vous avez cru me jouer pièce;
Mais Cassandre ne vous craint pas.
Sans pistolets, ni cimeterre,
Je saurai défendre mes jours;
Et ne vendez la peau de l'ours,
Qu'après l'avoir couché par terre. (*bis.*)

ARLEQUIN, *avec lazzis.*

Audacieux!

AIR : *Epoux imprudent.*

Si par ta prompte obéissance,
Tu m'avais désarmé d'abord;
Je t'aurais dit en récompense
Le secret de faire de l'or. (*bis.*)
Mais ingrat, au bord de l'abyme,
Puisque tu me désobéis,
Tremble... tes destins sont remplis,
Et tu n'es plus que ma victime. (*bis.*)

CASSANDRE.

Un moment, M. Lucifer. . . . je pourrais consentir à vous donner ma nièce ; mais elle ne voudrait pas de vous. . . . Elle est folle d'un certain Léandre.

ARLEQUIN.

C'est-là ce qui t'arrête ! Mon Dieu, qu'à cela ne tienne. . . .

CASSANDRE.

Comment ? . . .

ARLEQUIN.

Ne bouge pas. . . et tu vas juger de mon pouvoir.
(*Il descend dans la trappe.*)

SCÈNE XI.

CASSANDRE, *seul et dans son fauteuil.*

Allons ! il faut faire de nécessité vertu : après tout. . . .

AIR : *D'une Abeille toujours chérie.*

Ce démon n'est pas trop féroce,
Et seconde mes intérêts.
S'il prend ma nièce... pour sa noce,
Je ne me mettrai pas en frais. (*bis.*)
Où trouver un parti semblable ?
Le refuser serait d'un sot :
Il n'est aujourd'hui que le diable
Qui prenne une fille sans dot. (*bis.*)

SCÈNE XII.

CASSANDRE, LÉANDRE.

(*Léandre sort de la trappe, et fait du bruit*)

CASSANDRE.

Quel changement !... (*se retournant.*) c'est Léandre !...

AIR : *Vaudeville du Jaloux malade.*

Voila ses traits et sa tournure,
Il me semble vraiment le voir,

LÉANDRE.

Je reparais sous sa figure,

Pour mieux te prouver mon pouvoir.

CASSANDRE.

O ciel ! voyez cependant comme
Le diable est malin et rusé,

LÉANDRE.

J'ai pris les traits d'un beau jeune homme.

CASSANDRE.

Ah ! vous êtes bien déguisé ! (*ter.*)

LÉANDRE.

Je vais enlever ta nièce. Plus d'obstacle elle me prendra pour son amant.

CASSANDRE.

Ah ! mon Dieu. . . . épousez la. . . . j'aime encore mieux que ce soit vous que Léandre. . . Après tout, ce n'est pas le premier ménage que le diable aura gouverné. . . . (*il appelle*) Argentine. . . . (*à part*) la pauvre enfant ! comment lui tourner cela ?

SCÈNE XIII.

Les mêmes, ARGENTINE.

ARGENTINE.

Que vois-je ? Léandre ici ?

CASSANDRE, *à part.*

Elle croit que c'est Léandre. . . . . (*haut*) oui, et d'après ce qu'il m'a dit, je vois qu'il n'est pas aussi mauvais sujet que je le croyais. . . .

ARGENTINE.

Comment expliquer ? . . .

CASSANDRE.

Je vous unis, mes enfans, soyez heureux. . . . s'il est possible !...

ARGENTINE.

Mon cher oncle !

AIR : *Du partage de la richesse.*

Je vais donc entrer en ménage !
Vous comblez enfin tous mes vœux ;
Et malgré ce doute, je gage,
Qu'ensemble nous serons heureux.
Léandre est complaisant, aimable,
Je l'avoue, en lui tout me plaît...

CASSANDRE, *à part.*

Faut-il que je la donne au diable !..

ARGENTINE.

C'est le mari qu'il me fallait ! (*bis.*)

CASSANDRE.

La pauvre petite ! elle me fend le cœur. (*haut.*) Vous aurez la plus aimable femme, et qui ne vous fera pas damner...

LÉANDRE.

A présent, signons le contrat....

CASSANDRE.

Mais pourquoi ?...

LÉANDRE, *cherchant dans ses poches.*

(*A part.*) Diable ! il est resté dans la poche d'Arlequin ! (*Haut.*) Je vais d'abord l'aller faire signer à Pluton, et je reviens... Argentine, suivez-moi... (*Bas.*) Ma sœur est prête à vous recevoir... (*Haut.*) Monsieur Cassandre, adieu...

ARGENTINE.

Quoi ! déjà !

CASSANDRE.

Oui, il t'emmène à sa campagne... c'est convenu...

LÉANDRE.

AIR : *Vaudeville de l'Opéra-Comique.*

Par votre présence, venez
Charmer vos demeures nouvelles ;
Point de frayeur, car les damnés
Sont heureux de servir les belles !
Goûtant près d'un époux bien cher

Un bonheur toujours sans mélange,
Je vous réponds que dans l'enfer
Vous serez comme un ange.

CASSANDRE, *à Argentine.*

Adieu ! (*A part.*) Quelle séparation douloureuse !

SCÈNE XIV.

CASSANDRE, *seul*, (*regardant dessous son manteau.*)

O ciel ! ils se sont engloutis ! Cette chère nièce !

AIR : *De la cinquième édition.*

Argentine était un trésor,
Soumise, douce, obéissante,
La pauvre enfant ! si jeune encor
On l'enterre toute vivante :
Jamais je n'oublierai, je crois,
Une aventure aussi fatale ;
Et je ne conçois pas pourquoi
Elle a le sort d'une vestale ! (*bis*)

Maudit soit le moment où je songeai à faire de l'or !.. Mais quel est ce bruit ?...

SCÈNE XV.

CASSANDRE, ARLEQUIN, *sortant de la trappe.*

CASSANDRE.

C'est vous, seigneur Lucifer ! vous avez donc repris votre première figure !

ARLEQUIN.

C'est ma figure naturelle.

AIR : *Décacheter sur ma porte.*

Allons, vite, il faut conclure ;
Puisque j'ai la signature

De mon cousin Pluton.
De plus, Minos, Mégère, Alecton,
Ont, d'après les convenances,
Signé, comme connaissances. (*bis.*)

CASSANDRE.

Vous avez là de bien vilaines connaissances, allons.... je vais signer.

(*Il va à la table.*)

SCÈNE XVI.

Les mêmes, GILLES, *tout essoufflé.*

GILLES, *il ne voit pas Arlequin.*

AIR : *Ah ! maman ! etc.*

Par bonheur je viens de l'échapper belle,
Un rival
Brutal
M'a fait une frayeur mortelle;
Ah ! grands dieux ! quelle
Aventure cruelle!
J'ai pensé vraiment
Qu'il m'avait enterré vivant!

ARLEQUIN, *à part.*

Ah mon dieu ! il s'est échappé !

GILLES, *sans voir Arlequin.*

Monsieur Cassandre, apprenez que j'ai surpris Léandre et son valet Arlequin, auprès de votre nièce, pendant que vous dormiez... Les traîtres m'ont jetté dans une cave, par une trappe que nous n'avions pas apperçue.

CASSANDRE.

Dans une cave!

GILLES.

Et ce n'est que tout à l'heure qu'ayant vu sortir Arlequin, j'ai apperçu la porte et me suis échappé.

ARLEQUIN *paraissant et menaçant Gilles de sa batte.*

Comment, Coquin !

GILLES.

Le voilà !...

ARLEQUIN.

Je te vais tuer....

(*Il frappe Gilles ; celui-ci prend Cassandre et le met toujours devant lui, de sorte qu'Arlequin frappe sur l'un et l'autre.*)

GILLES.

AIR : *Tôt, tôt, Carabo.*

Vous allez nous connaître,
Laissez là ce babil
Puéril ;
Apprenez que mon maître
Est vaillant et subtil,
On sait qu'il,
En face, en profil,
Craint peu le péril;
Et s'il n'était civil,
De vos jours il (*bis*) } (*bis.*)
Devrait trancher le fil. }

CASSANDRE, *prenant Arlequin au collet.*

Imposteur ! tu es mon prisonnier.

ARLEQUIN.

Soit... mais Argentine est au pouvoir de mon maître ; les chevaux sont prêts . . . et ils vont partir pour l'Allemagne; voyez. . . .

(*Il frappe du pied, et il sort une inscription assez haute pour cacher un homme.*) Adieux d'Argentine.

CASSANDRE.

Un enlévement ! cela va faire un bruit dans le quartier ; je veux assoupir. . . .

ARLEQUIN.

Vous n'avez qu'à parler.

CASSANDRE.

AIR : *De la Fricassée.*

Chez moi ma nièce restera...

Plus de discorde,
A tout péché miséricorde;
Je voulais sévir; mais voilà
Que déjà
Mon courroux s'en va.

(*Allant à la trappe.*)

Mes enfans, reparaissez;
Car puisque vous vous passez
De mon consentement;
Je le donne à présent.
Chez moi ma nièce restera...etc.

Ensemble.

ARLEQUIN.

Allons, mon maître épousera;
Plus de discorde,
A tout péché miséricorde;
Il voulait sévir, mais voilà
Que déjà
Son courroux s'en va.

GILLES.

Je n'entends rien à tout cela.
Point de concorde;
Point de miséricorde;
Il devrait sévir, mais voilà
Que déjà
Son courroux s'en va.

SCÈNE XVII et dernière.

CASSANDRE, GILLES, ARLEQUIN, LÉANDRE, ARGENTINE.

(*Ici l'inscription disparaît, et les deux amans sont debout au milieu du théâtre.*)

CHOEUR, *excepté Gilles.*

AIR : *O ciel! que lui dire!*

Un oncle l'ordonne,
Elle est } de retour,
Je suis }
L'amitié pardonne }
Les torts de l'amour. } (*bis.*)

AMOUR ET LOYAUTÉ,

OU

LE MARIAGE MILITAIRE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE COUPLETS;

PAR MM. DE FERRIÈRE ET RICHARD;

Représentée pour la première fois sur le Théâtre du Vaudeville, le 8 août 1812.

PRIX : 1 FRANC 25 CENT.

DE L'IMPRIMERIE DE DOUBLET.

A PARIS,

Chez Fages, Libraire, au Magasin des Pièces de Théâtre, Boulevard Saint-Martin, n° 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

AN 1812.

PERSONNAGES.	*Acteurs.*
LE GÉNÉRAL D'ALVINCOUR, *gouverneur d'une place nouvellement assiégée.*	M. FONTENAY.
CÉLESTINE ; *sa fille.*	Mme DESMARES.
D'ORMANCEY, *capitaine.*	M. ISAMBERT.
DE RENNEVILLE, *lieutenant.*	M. GUÉNÉE.
BRINDAMOUR, *brigadier.* (*Ces trois personnages du même régiment de cavalerie faisant partie de la garnison.*)	M. HYPPOLITE.
VICTOIRE, *jeune Allemande, suivante de Célestine.*	Mme S.-AULÈRE.

La scène se passe dans le jardin de l'hôtel du Gouverneur.

COUPLET D'ANNONCE.

Messieurs, nous allons avoir l'honneur, etc., etc.

AIR : *Du Pas redoublé.*

Marchant, combattant tour-à-tour,
Le guerrier intrépide,
Au son du fifre et du tambour,
Suit l'aigle qui le guide ;
Pour accompagner en ce jour
Le petit Vaudeville,
Messieurs, c'est assez du *tambour*,
Le *fifre* est inutile.

AMOUR ET LOYAUTÉ,

OU

LE MARIAGE MILITAIRE.

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GÉNÉRAL, BRINDAMOUR.

BRINDAMOUR.

ENFIN, mon général, nous n'avons plus rien à craindre pour votre santé!

LE GÉNÉRAL.

Ce qui contribue sans doute à ma prompte guérison, c'est le plaisir d'avoir forcé l'ennemi à lever le siége de cette place.

BRINDAMOUR.

Il s'est fait prier!

AIR : *Pardonnez, je vous en supplie.*

Avec le plus brillant courage
Nos ennemis ont résisté;
Pendant quelque temps l'avantage
Semblait pencher de leur côté.

LE GÉNÉRAL.

Si maintenant ils savent mieux combattre,
C'est à nous seuls qu'ils doivent leurs progrès;
Nos ennemis apprennent à se battre,
En se faisant battre par les Français.

BRINDAMOUR.

Et nous ne leur épargnons pas les leçons; mais cette dernière sortie, qui les a mis en fuite, a pensé vous coûter cher.

LE GÉNÉRAL.

J'ai voulu leur faire mes adieux. Cependant, je conviens que ma chûte a été d'une extrême violence, et sans toi, mon ami, sans ton courage, ma foi....!

BRINDAMOUR.

Mon général, vous ne m'avez aucune obligation.

LE GÉNÉRAL.

Tu es modeste comme tous les vrais braves.....

BRINDAMOUR.

Je vous proteste.....

LE GÉNÉRAL.

Il suffit : je n'oublierai jamais que je te dois la vie.... Parlons d'une affaire non moins intéressante pour moi, au succès de laquelle tu peux contribuer.

BRINDAMOUR.

Commandez la manœuvre, mon général.

LE GÉNÉRAL.

Nous sommes dans une saison où tout invite à l'amour.

BRINDAMOUR.

Je m'en aperçois !

LE GÉNÉRAL.

J'ai toujours affectionné le mois de mai; ce fut dans ce beau mois que je contractai l'heureuse alliance à laquelle je dois ma chère Célestine !

BRINDAMOUR.

Vrai trésor !

LE GÉNÉRAL.

J'ai résolu de choisir la même époque pour donner un époux à ma fille.

AIR : *Du Ménage de Garçon.*

Les soins d'un père de famille,
Ne vont pas avec notre état;
La garde d'une jeune fille,
Ne vaut rien pour un vieux soldat.
La mienne, dans une journée,
Me cause ici plus de tourmens,
Que dans tout le cours de l'année,
Ne m'en donnent vingt régimens.

Je prétends bien ne pas rester ici gouverneur inutile d'une place que l'ennemi ne viendra plus attaquer : la coutume de mourir au champ d'honneur est héréditaire dans ma famille; mon bisaïeul fut tué à Denain, mon aïeul à Fontenoy, et mon père dans la guerre d'Amérique.

BRINDAMOUR.

Voilà un bonheur bien soutenu !

LE GÉNÉRAL.

AIR : *Trouverez-vous un Parlement.*

J'espère un jour le partager,
Mes efforts y tendent sans cesse;
J'ai donc résolu d'arranger
Mes affaires de toute espèce.
Je veux, en allant aux combats,
Ne plus avoir dans la mémoire,
D'allarmes que pour mes soldats
Et de soins que pour la victoire.

Le capitaine Dormancey, de ton régiment est jeune, riche, aimable, et d'une très-bonne famille : fils de mon meilleur ami, il a été élevé avec ma fille. Depuis que vous êtes en garnison dans cette ville, je crois qu'il est devenu amoureux de Célestine, dont il étoit resté séparé pendant plusieurs années : il sera mon gendre.

BRINDAMOUR.

Mon général, c'est un digne choix; mais mademoiselle l'aime-t-elle?

LE GÉNÉRAL.

J'ai vainement essayé de le savoir : elle n'a jamais jugé à propos de s'expliquer avec moi. Cependant il m'importe de connoître ses sentimens, et c'est toi, Brindamour, que je charge de cette reconnoissance.

BRINDAMOUR.

Moi ! mon général? eh ! comment diable m'y prendrai-je?

LE GÉNÉRAL.

Je sais que tu aimes Victoire, cette jeune allemande que Célestine a prise à son service.

BRINDAMOUR.

C'est vrai, mon général.

LE GÉNÉRAL.

On ajoute que tu es aimé.

BRINDAMOUR.

Eh ! mon général, sait-on jamais cela?

LE GÉNÉRAL.

Les suivantes, par confiance ou par ruse, ont presque toujours le secret de leur maîtresse; Victoire, j'en suis certain, n'ignore pas celui de Célestine.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Eh ! bien, il faut lire en son ame
Le secret dont je suis jaloux.

BRINDAMOUR.

Lire dans le cœur d'une femme,
Mon général, y pensez-vous?
Des brigadiers la renommée,
Je le parie échouerait-là....
Le meilleur lecteur de l'armée
Ne lit pas assez bien pour ça !

LE GÉNÉRAL.

Bah ! bah ! amène-là sans affectation sur ce cha-

pitre, et tâche avec adresse..... mais on vient !..... c'est Victoire. Je te laisse avec elle : je reviendrai bientôt savoir le résultat de votre entretien.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

BRINDAMOUR (*seul.*)

Conduisons habilement nos approches de manière à ce que la mine ne soit pas éventée.....

SCÈNE III.

VICTOIRE, BRINDAMOUR.

(*Victoire, vêtue à l'allemande, a un léger accent.*)

VICTOIRE.

AIR : *L'homme est honnête* (Hazards de la Guerre)

Raison, sagesse,
Disent toujours refusez,...
Mais amour presse,
Et dit : osez.

BRINDAMOUR.

Eh ! quoi ! si j'allais demander....

VICTOIRE.

Oh ! je ne puis rien accorder.

BRINDAMOUR.

Sans savoir quel est mon dessein ?

VICTOIRE.

Monsieur, je m'en tiens au refrain;

Ensemble.
Raison, sagesse,
Disent toujours refusez....
Mais amour presse
Et dit : osez !

(*Brindamour l'embrasse.*)

VICTOIRE.

Ces Français sont d'une vivacité !.....

AIR : *Fille à qui on dit un secret.*

Si je reçois avec douceur
Ce baiser d'une audace extrême,
Ne vous avisez pas, monsieur,
D'en conclure que je vous aime.

BRINDAMOUR.

Je n'ose encore m'en flatter, mais
Sans peine je pourrais le croire;
Vous devez aimer un Français
Puisque vous vous nommez Victoire.

VICTOIRE (*souriant.*)

Que répondre à une aussi bonne raison?

BRINDAMOUR (*à part.*)

Elle rit, attaquons (*haut*). Aimez-vous le mois de mai, mademoiselle?

VICTOIRE.

Assurément.

BRINDAMOUR.

Et votre jeune maîtrese l'aime-t-elle aussi?

VICTOIRE.

Oh ! je vous en réponds!

AIR : *Au sein d'une fleur tour-à-tour.*

Le mois de mai rend à nos champs
Leur plus séduisante parure:
Il ramène avec le printemps,
Les oiseaux, les fleurs, la verdure.
De son bouton prêt à sortir,
La rose plus fraîche et plus belle,
Ne craint plus de s'épanouir,
Sans voir un papillon près d'elle.

BRINDAMOUR.

C'est celà!

Même air.

Dans ce beau mois tout parle au cœur,
La jeune beauté qui soupire
Déja soupçonne le bonheur
Qu'elle ignore et qu'elle desire;
Bientôt elle connaît l'amour,
A lui céder tout la dispose;
C'est quand Zéphir est de retour
Qu'on peut enfin cueillir la rose.

Et mademoiselle Célestine est une jolie rose.....

VICTOIRE.

Qui mérite certainement bien.....

BRINDAMOUR.

Mille bombes ! et vous aussi, Mademoiselle !..... Mais votre maîtresse ne distingue-t-elle personne?

VICTOIRE.

Ah ! vous êtes curieux !

BRINDAMOUR.

Pardon, Mademoiselle ! c'est que je suis chargé de m'informer adroitement si mademoiselle Célestine ne préféreroit pas ..... là .....quelqu'un ..... vous entendez bien?

VICTOIRE (*malignement*)

Oh ! mon dieu oui !

BRINDAMOUR.

Et qui a-t-elle remarqué, s'il vous plaît ?

VICTOIRE.

Deux jeunes officiers charmans.

BRINDAMOUR.

Deux !

VICTOIRE.

Cela vous étonne !

BRINDAMOUR (*à part.*)

Diable ! mon général ne m'avait pas dit cela !

VICTOIRE.

Il ne tenait qu'à nous d'en remarquer bien d'autres; car ma maîtresse ne peut pas empêcher qu'on l'aime; mais nous avons borné notre attention à ces deux messieurs.

BRINDAMOUR.

C'est très-délicat de votre part, mais quels sont donc ces deux officiers?

VICTOIRE.

Le capitaine d'Ormancey !

BRINDAMOUR.

Fort bien.

VICTOIRE.

Et le lieutenant de Renneville.

BRINDAMOUR.

Votre demoiselle a bon goût ! les plus braves, les plus aimables officiers de notre régiment !

VICTOIRE.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

L'amitié les a réunis,
Et nous sommes trop raisonnables
Pour séparer de vrais amis,
Partout ailleurs inséparables.
Par leurs exploits un jour fameux,
Ensemble ils vivront dans l'histoire....
La gloire les aime tous deux....

BRINDAMOUR.

Et vous faites comme la gloire.

M. d'Ormancey a l'avantage de la fortune et du rang.

VICTOIRE.

Monsieur de Renneville a des talens et peut prétendre à tout.

BRINDAMOUR.

Corbleu ! je le crois bien ! savez-vous que c'est à lui que nous devons le succès de notre dernière sortie; et pourtant je ne parle pas ici de sa plus belle action ! Mais votre maîtresse a-t-elle fait un choix entre eux ?

VICTOIRE.

Qu'en pensez-vous ?

BRINDAMOUR.

Je rêvais cette nuit qu'elle épousait M. d'Ormancey.

VICTOIRE.

Quelle idée !

BRINDAMOUR.

Ou monsieur de Renneville.

VICTOIRE.

Bon !

BRINDAMOUR.

Ou tous les deux.

VICTOIRE.

Jesus meingott !

BRINDAMOUR.

Morbleu ! je m'embrouille, mais aussi vous ne m'aidez pas.

VICTOIRE (*riant.*)

AIR : *On dit par-tout le monde.*

Près de Mademoiselle,
Je retourne, au revoir :
Je suis toujours fidelle....
Fidelle à mon devoir.
J'admire votre adresse ;
On ne peut, en effet,
Avec plus de finesse
Arracher un secret !....

Ensemble.

Près de mademoiselle, etc.

BRINDAMOUR.

Adieu, mademoiselle,
A l'honneur de vous voir.
Soyez toujours fidelle,
C'est mon plus cher espoir !

(*Victoire sort.*)

SCÈNE IV.

BRINDAMOUR (*seul.*)

Cette jeune fille est charmante !

AIR : *La folie a plus d'un masque.*

Vive, légère et jolie,
Adroite et fine en amour,
Et de la coquetterie
Connaissant chaque détour;
Se moquant tout à son aise
D'un pauvre amant qui gémit:
On la prendrait pour française,
Sans l'accent qui la trahit. } *Bis.*

Parbleu j'ai fait plus de besogne que mon général ne pense : au lieu d'un amant, en voilà deux de découverts; et qui sait si en continuant la reconnaissance, je n'en découvrirai pas encore d'autres ?

SCÈNE V.

LE GÉNÉRAL, BRINDAMOUR.

LE GÉNÉRAL.

Eh bien ! qu'as-tu appris de Victoire?

BRINDAMOUR.

Que dans la foule de ses adorateurs, mademoiselle Célestine remarque deux de mes officiers.

LE GÉNÉRAL.

Deux !..... Brigadier, prenez garde à ce que vous dites.

BRINDAMOUR.

Général, mon rapport est exact; mademoiselle Victoire m'a nommé le capitaine d'Ormancey et le lieutenant de Renneville !

LE GÉNÉRAL.

Victoire t'a dit cela ?

BRINDAMOUR.

Oui, mon général.

LE GÉNÉRAL.

Imbécille !

BRINDAMOUR.

Vous croyez !

LE GÉNÉRAL.

Tu lui a laissé deviner ton intention; elle s'est moquée de toi.

AIR : *Ce crayon trop fragile.*

Sans blesser sa tendresse,
Elle a cru, je le voi,
Pouvoir, avec adresse,
Se rire un peu de toi.
La femme la meilleure,
Quelque soit son amour,
Ne manque jamais l'heure
De nous jouer un tour. (*bis.*)

BRINDAMOUR.

Vous pourriez bien avoir raison !

LE GÉNÉRAL.

J'aperçois d'Ormancey, laisse-nous.

(*Brindamour sort et d'Ormancey entre.*)

SCÈNE VI.

LE GÉNÉRAL, D'ORMANCEY.

LE GÉNÉRAL.

Vous voilà, mon cher d'Ormancey?

D'ORMANCEY.

Général, je me rends à vos ordres.

LE GÉNÉRAL.

J'ai à vous parler, mais j'exige de la franchise! Mon ami, je vous crois amoureux?

D'ORMANCEY.

Je l'ai toujours été.

AIR : *L'Hymen est un lien charmant.*

Terrible pendant le combat,
Mais sensible après la victoire;
Sachant unir dans sa mémoire
L'amour, et l'autel et l'Etat. (*bis*)
Lorsqu'un Français plein de courage,
Marche vers l'immortalité,

LE GÉNÉRAL.

Ne vous donne-t-elle pas le nom de frère?

D'ORMANCEY.

Habitude d'enfance!

AIR : *Fidèle ami de votre enfance.*

De ce titre si doux, si tendre,
Accuser tout bas la froideur;
A Célestine faire entendre
Qu'il en est un plus enchanteur.
Toujours empressé de lui plaire,
Jaloux sur-tout de ce bonheur,
Je voudrais être ainsi son frère,
Mais sera-t-elle ainsi ma sœur?

LE GÉNÉRAL.

Sans doute : je lui en ai déjà parlé; mais avant que je lui donne mes derniers ordres, voyez-là, et faites de votre mieux pour la déterminer.

D'ORMANCEY.

Je redoute cette périlleuse entreprise.

LE GÉNÉRAL.

AIR : *Vaudeville du Secret de Madame.*

Entre sa maîtresse et la gloire,
Un Français doit se partager:
Pour l'une il gagne la victoire,
Pour l'autre il brave le danger.

D'ORMANCEY.

Mais dans son ardeur inquiète,
Vous savez aussi qu'un Français,
Rougit toujours de sa défaite,
Comme il se vante du succès.

LE GÉNÉRAL.

Point de fausse honte.

(*Ensemble.*)

Entre sa maîtresse et la gloire,
Un Français doit se partager,
Pour l'une il gagne la victoire,
Pour l'autre il brave le danger.

(*Le général sort.*)

SCÈNE VII.

D'ORMANCEY (*seul.*)

Le Général est d'une impatience ! on n'a pas avec lui le temps de se reconnaître ! Moi, me marier ! promettre une constance éternelle !

RONDEAU *de Doche.*

Jurer ainsi de l'avenir,
Est un serment bien téméraire;
Il est facile de le faire,
Et mal aisé de le tenir.

Sévère hymen, sous ta bannière
Puis-je m'engager pour toujours,
Moi dont les volages amours,
A peine comptent dans leur cours
Des nœuds d'une semaine entière.

Jurer ainsi de l'avenir, etc., etc.

Cependant, si le bonheur de Célestine dépend de moi, il y aurait de la barbarie..... Mais comment m'assurer?..... Eh! parbleu, mon cher Renneville..... courons-le chercher (*fausse sortie.*)

SCÈNE VIII.

D'ORMANCEY, DE RENNEVILLE.

D'ORMANCEY.

Eh ! tu arrives bien à propos.

RENNEVILLE.

Mais je crois que nous arrivons toujours ainsi l'un auprès de l'autre.

AIR : *Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Pour moi t'aimer est un devoir ;
De ton amitié je m'honore ;
Et lorsque je viens de te voir,
Je desire te voir encore ;
Unis par le plus doux lien,
Partout la gloire nous rassemble,
Et nos ennemis savent bien
Que nous sommes toujours ensemble.

D'ORMANCEY.

Toujours : cependant ta présence m'est surtout agréable en ce moment.

RENNEVILLE.

La tienne m'est aussi particulièrement nécessaire.

D'ORMANCEY.

J'ai un secret à te confier.

RENNEVILLE.

J'ai un aveu à te faire.

D'ORMANCEY (*soupirant.*)

Renneville, je crois que je vais être amoureux.

RENNEVILLE.

D'ormancey, j'aime à l'idolâtrie !

D'ORMANCEY.

As-tu déclaré ton amour à celle qui en est l'objet ?

RENNEVILLE.

Pas encore, et toi ?

D'ORMANCEY.

Non ! je voulais te prier de parler pour moi.

RENNEVILLE.

Je voulois t'engager à me rendre le même service.

D'ORMANCEY.

C'est tout simple : nous évitons par ce moyen l'em-

barras d'un refus que malgré tout notre mérite il est bon de prévoir.

RENNEVILLE.

Tu iras donc trouver l'adorable Célestine.....

D'ORMANCEY.

Hein ? comment dis-tu ?

RENNEVILLE.

Tu iras trouver de ma part l'adorable Célestine : tu lui peindras mon amour sous les couleurs les plus vives et tu lui diras....

D'ORMANCEY.

Oui, oui, je sais tout ce qu'il faut dire en pareil cas.

RENNEVILLE.

De mon côté où dois-je aller ?

D'ORMANCEY.

Tu iras trouver l'aimable Célestine.

RENNEVILLE.

Hein ! comment dis-tu ?

D'ORMANCEY.

Tu iras trouver de ma part l'aimable Célestine ; tu lui peindra mon amour sous les couleurs les vives....et.....

RENNEVILLE.

J'entends fort bien !

D'ORMANCEY.

AIR : *Vaudeville de l'Avare et son ami.*

Jusqu'aujourd'hui d'intelligence,
Nous avons eu les mêmes goûts ;
Gloire, plaisirs, repos, souffrance
Sont toujours communs entre nous. (*bis*)
Tout ce qu'aura l'un en partage,
Sans cesse à l'autre appartiendra.

RENNEVILLE.

La communauté finira
Le jour de notre mariage.

Nous voilà donc rivaux ! comment soutiendrons-nous cette épreuve ?

D'ORMANCEY.

Dignement.

AIR : *Quand on ne dort pas la nuit.*

Par un effet constant du sort
Une même ardeur nous transporte :
Il me semble, et je n'ai pas tort,
Qu'à la guerre je suis encor :
Femme jolie est place forte ;
Contre elle faisons en ce jour
Assaut de finesse et d'audace.
Heureux qui, soldat de l'amour,
Le premier (*bis*) emporte la place.

RENNEVILLE.

Mon ami, de la loyauté ! déclarons-nous en même-temps à Célestine et qu'elle prononce.

D'ORMANCEY.

J'y consens; la voici.

SCÈNE IX.

DORMANCEY, CELESTINE, RENNEVILLE, VICTOIRE.

CELESTINE.

Toujours ensemble, messieurs.

D'ORMANCEY.

La sympathie qui m'unit à Renneville va bien plus loin que vous ne pensez.

CELESTINE.

Comment donc cela ?

D'ORMANCEY (*à Renneville*).

Mon ami, voici le moment.

(*Ils tombent tous deux au genoux de Celestine*).

CELESTINE (*souriant*).

Que faites-vous donc, messieurs ?

QUATUOR *de Doche.*

RENNEVILLE.

Pour d'Ormancey je vous implore !
Par vous seule il peut être heureux !

D'ORMANCEY.

Non, non ! c'est lui qui vous adore !
Daignez encourager ses vœux.

CELESTINE (*souriant*).

Quoi ! tous les deux !

VICTOIRE (*riant*).

Oui ! tous les deux,

CELESTINE.

Vraiment ? ô la bonne folie !

D'ORMANCEY et RENNEVILLE.

Mais ce n'est point une folie !

VICTOIRE.

Un moment souffrez que j'en rie !

RENNEVILLE.

Rien n'est plus vrai.

D'ORMANCEY.

Plus sérieux !

CELESTINE.

Plus fraternel !

VICTOIRE.

Plus curieux !

Ensemble.

CELESTINE.

De l'amitié la plus touchante,
Vous offrez ici le tableau.
Mais pour répondre à votre attente,
L'aveu me semble trop nouveau !

VICTOIRE.

De l'amitié la plus touchante
Ces messieurs offrent le tableau !
Ils n'ont pas trompé mon attente,
Mais l'aveu me semble nouveau.

D'ORMANCEY et RENNEVILLE.

Ah ! répondez à notre attente !
Et des jours, qu'un heureux tableau,
Pour notre avenir nous présente,
Ce jour deviendra le plus beau !

CELESTINE *(ironiquement)*.

Mais enfin qu'attendez-vous de moi ?

D'ORMANCEY.

Que vous nous disiez avec votre franchise accoutumée, lequel de nous deux est digne d'aspirer à votre main.

CELESTINE.

Vous n'y pensez pas.

AIR : *Les Grâces un jour à Cythère.* (D'Aufeu).

En votre faveur prévenue
Je ne dissimulerai pas,
Que votre demande imprévue
Me jette ici dans l'embarras :
Dignes tous deux de mon suffrage
Comment pourrais-je le donner,
Lorsque pour votre double hommage
Je n'ai qu'un prix à décerner ?

VICTOIRE.

Nous avons pourtant fait un choix.....

CELESTINE *(arrêtant Victoire)*.

Victoire !.....

VICTOIRE.

Mademoiselle, je n'y tiens plus.

CELESTINE.

Imprudente !.....

VICTOIRE.

AIR : *Suzon sortait de son village.*

Me taire est par trop difficile
Et j'étouffe sous le secret :
Oui, c'est monsieur de Renneville
Qui de notre choix est l'objet.

RENNEVILLE.

Plaisir extrême !
C'est moi qu'elle aime !
Ce doux instant assure mon bonheur.

D'ORMANCEY *(riant)*.

Et moi j'enrage
Pareil langage.
Pour un rival est sans doute flatteur !

CELESTINE.

Un embarras comme le nôtre
Assurément est peu commun ;
Car je regrette en aimant l'un
(Elle regarde Renneville).
De ne pas choisir l'autre ! (*ter.*)

RENNEVILLE.

Célestine, vous m'enivrez de la plus douce félicité : une seule pensée trouble ce moment délicieux. Mon ami perd sa plus chère espérance.

D'ORMANCEY *(à Célestine).*

En effet, on ne renonce pas sans effort au bonheur de vous appartenir.

CELESTINE *(à D'ormancey).*

AIR : *Du pot de Fleurs.*

L'amour, ayez-en l'assurance,
N'ôtera rien à l'amitié ;
Le nom de frère, dès l'enfance,
A moi vous a toujours lié :
Ce titre que le cœur préfère,
Vous est aussi donné par lui ;
J'espère que dès aujourd'hui
Vous serez doublement mon frère.

D'ORMANCEY.

Oui, mais je pouvais être mieux que cela.

VICTOIRE *(à Renneville).*

Nous voila donc d'accord : vous épousez mademoiselle.

RENNEVILLE.

Je crains bien de ne pas obtenir l'aveu du Général : mon rang, ma fortune.....

CELESTINE.

Et ses projets....

VICTOIRE.

Qu'a donc monsieur D'ormancey ?

D'ORMANCEY.

Je viens de prendre un parti, (*après un moment de réflexion*) Renneville, sortons.

RENNEVILLE.

Dans quel dessein ?

D'ORMANCEY.

Viens, te dis-je !

VICTOIRE.

Jésus ! monsieur D'ormancey, que voulez-vous faire ?.....

D'ORMANCEY. (*à Renneville*)

Suis-moi. (*fausse sortie*).

RENNEVILLE (*à Célestine*).

J'ignore ce qu'il médite, mais vous m'aimez, je n'ai plus rien à redouter.

(*Il lui baise la main. D'ormancey le prend par le bras et l'emmène*)

SCÈNE X.

CELESTINE, VICTOIRE.

VICTOIRE.

Ah ! mon dieu ! mademoiselle, si monsieur D'ormancey alloit lui chercher querelle ! Je cours vite....

CELESTINE.

Voici mon père, ne t'éloigne pas....

SCÈNE XI.

LE GÉNÉRAL, CELESTINE, VICTOIRE, BRINDAMOUR.

LE GÉNÉRAL (*à Brindamour*).

Que personne ne vienne nous interrompre.

BRINDAMOUR.

Je suis en védette, mon général.

(*Brindamour s'éloigne, Victoire reste, le Général lui fait un signe de sortir, elle va rejoindre Brindamour: tous deux sortent*).

SCÈNE XII.

LE GÉNÉRAL, CELESTINE.

LE GÉNÉRAL.

Ma fille, il est indispensable que nous ayons une bonne explication.

CELESTINE (*riant*).

J'y suis toute disposée.

LE GÉNÉRAL.

Je vais t'attaquer vivement.

CELESTINE.

Vous avez contracté cette habitude avec l'ennemi.

LE GÉNÉRAL.

Tu me flattes pour me gagner; mais allons au fait: veux-tu épouser D'ormancey ?

CELESTINE.

Mon père.....

LE GÉNÉRAL.

Oui, ou non ?

CELESTINE.

Non, mon père.

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi ?

CELESTINE.

Parce que j'en aime un autre.

LE GÉNÉRAL.

De Renneville, n'est-ce pas ?

CELESTINE.

Oui, mon père.

LE GÉNÉRAL.

Tu ne l'épouseras pas.

CELESTINE.

Je ne me marierai donc jamais !

AIR : *De la Piété filiale.*

De rester fille pour toujours
Ici vous me donnez l'envie !
Oui : je prétends vous consacrer ma vie,
Et par mes soins embellir vos vieux jours.
En vain on dit que rien n'égale
D'un sincère amour la douceur.
Je sens qu'on trouve aussi le vrai bonheur
Dans la piété filiale !

LE GÉNÉRAL.

Quelle tête !

CELESTINE.

Je vous dois la vérité.

LE GÉNÉRAL.

Et moi je te dois les conseils de l'expérience : D'ormancey a un nom, un rang, une grande fortune...

CELESTINE.

Et Renneville, mon père !

AIR : *Je cultive un autre Laurier.* (Robe et les Bottes).

Modeste et sans éclat trompeur,
Dédaignant la route vulgaire,
La gloire, l'amour et l'honneur,
Voilà le luxe qu'il préfère ;
Ah ! si d'un faste superflu ;
Il n'étale point l'apparence,
Pour richesse il a sa vertu.....
Sa fortune est immense. (*bis.*)

LE GÉNÉRAL.

Tout cela est faux, exagéré.... et je ne souffrirai pas que tu sacrifies ton bonheur à une passion que tu crois devoir être éternelle.

AIR : *Je suis colère et boudeuse.*

Ce délire qu'à ton âge
On chérit aveuglément,
Cesse après le mariage,
Moi-même j'en suis garant;
Et pourtant il faut, ma chère,
Briller et tenir un rang,
Qui nous permet de le faire
Est-ce l'amour ou l'argent?

CELESTINE.

Au faste, moi je préfère
L'avenir qui m'a souri;
Dois-je vouloir jamais plaire
A d'autres qu'à mon mari?
Embellir son existence
Est le seul vœu de mon cœur,
Et sûre de sa constance
Je le suis de mon bonheur.

LE GÉNÉRAL.

Désobéir à ton père!

CELESTINE.

Un tel aveu m'a coûté;

LE GÉNÉRAL.

Crains l'effet de ma colère!

CELESTINE.

Je connais votre bonté!

LE GÉNÉRAL.

Envain j'ai la renommée
D'être partout triomphant;
J'ai mis en fuite une armée
Et ne puis vaincre un enfant (*bis*)!

Au lieu de résister à ma volonté, réfléchis aux suites funestes de ta conduite : si D'ormancey et Renneville apprennent qu'ils sont rivaux.....

CELESTINE.

Ils le savent.

LE GÉNÉRAL.

Ils le savent! où sont-ils? (*appelant*) Brindamour, Brindamour.

SCENE XIII.

LES MÊMES, BRINDAMOUR, VICTOIRE.

BRINDAMOUR.

Me voici, mon général.

LE GÉNÉRAL.

Vas me chercher messieurs d'Ormancey et de Renneville.

CELESTINE.

Qu'allez-vous faire ?

LE GÉNÉRAL.

Eh ! morbleu, prévenir les suites de ton imprudence.

BRINDAMOUR.

Je cours, mon général.....

VICTOIRE.

Heureusement, voici ces messieurs.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, D'ORMANCEY, RENNEVILLE.

D'ORMANCEY.

Je vous cherchais, général : vous m'avez offert la main de Célestine, je l'accepte avec transport..... (*mouvement général*) pour la donner à mon cher Renneville.

LE GÉNÉRAL.

Qu'est-ce à dire, monsieur ?

D'ORMANCEY.

AIR : *J'étais bon Chasseur autrefois.*

Un rival heureux aujourd'hui
Vient m'enlever votre suffrage,
Célestine doit être à lui,
Il en est aimé davantage.
Je renonce au titre d'époux,
Mais je garde celui de frère,
Du moins par cet accord si doux
Vous resterez toujours mon père.

RENNEVILLE.

Lorsque l'amour et l'amitié s'unissent en ma faveur, général, dois-je espérer ?

LE GÉNÉRAL.

Non monsieur, je vous estime et vous aime, comme un bon officier, mais le caprice d'un enfant doit céder à ma prudence.

CELESTINE.

J'en appelle à votre cœur !

D'ORMANCEY.

Général, écoutez la raison : elle vous parle par ma voix, cela ne lui arrive pas souvent, profitez-donc de l'occasion et laissez-moi vous conduire.

LE GÉNÉRAL.

Oui ! vous me feriez faire une belle folie ! *(à Renneville)* Monsieur, il faut pour quelque temps cesser de nous voir !

TOUS *(au Général)*

Mon père ! mon ami, monsieur !—

LE GÉNÉRAL.

Prières inutiles !

RENNEVILLE.

Quelques rigoureux qu'ils soient, je dois respecter vos ordres. *(Il veut sortir)*.

BRINDAMOUR.

Mon général, j'aimerais mieux avoir affaire à un escadron qu'à votre colère, mais mon devoir est de parler.

CELESTINE.

Laissez-le s'expliquer.

D'ORMANCEY.

Que veux-tu dire ?

LE GÉNÉRAL.

Parle.

BRINDAMOUR *(au général).*

Dans notre dernière sortie, à la seconde charge, votre cheval fait un faux pas et tombe : la violence de votre chute vous ôte l'usage de vos sens, l'ennemi vous entoure, j'accours pour vous dégager; mais je serais arrivé trop tard si mon lieutenant avec un courage et une adresse de tous les diables, n'eût constamment paré tous les coups que l'on vous portait, lui seul m'a donné le temps de vous éloigner de la mêlée, jusqu'à l'endroit où vous avez repris connaissance. Oui, mon général, c'est à lui seul que vous devez la vie !

LE GÉNÉRAL.

Pourquoi ne m'avoir pas plutôt instruit de cette action?

BRINDAMOUR.

Monsieur de Renneville m'avait ordonné le plus grand secret. Pardon, mon lieutenant, c'est la première fois que je désobéis !

RENNEVILLE *(au général).*

AIR : *Ainsi jadis d'un menestrel.*

Du bonheur j'ai pu concevoir
La douce et flatteuse espérance ;
Le gagner était un devoir
L'exiger était une offense :

BRINDAMOUR.

A rien jamais on ne parvient
Avec trop de délicatesse ;
Moi, je dis : en gloire, en maîtresse
Ce que j'ai gagné m'appartient.

(Il prend Victoire par le bras).

LE GÉNÉRAL.

Renneville, faire une belle action est de tout le monde; la taire aux dépends même de son bonheur est d'une ame noble et délicate : tu seras mon fils.

D'ORMANCEY (*unissant Célestine et Renneville*).

Soyez heureux mes enfans.

CELESTINE *(à D'ormanoey).*

L'amour n'oubliera jamais ce qu'il doit à l'amitié!

RENNEVILLE.

Puissions-nous contribuer à ton bonheur!

D'ORMANCEY.

Je suis déjà heureux du votre!

BRINDAMOUR *(présentant Victoire au général).*

Mon général, le mois de mai est pour tout le monde!

LE GÉNÉRAL.

J'entends, nous verrons cela.

VICTOIRE.

Monsieur, c'est demain le trente-et-un.

LE GÉNÉRAL.

A demain donc! c'est le refrain de tous les jours!

VAUDEVILLE.

AIR *nouveau de Doche.*

En vrai soldat perdre la vie,
Sur des lauriers, au champ d'honneur;
Etre pleuré de sa patrie,
C'est le destin le plus flatteur!
Jaloux d'une mort aussi belle,
Chaque jour mon désir l'appelle!
A demain, demain, à demain,
Je dis sans cesse à la rébelle,
Et toujours fidelle au refrain,
Je la cherche le lendemain.

VICTOIRE *(à Brindamour.)*

Pour être heureux dans son ménage,
Nous dit-on sans cesse en tous lieux,
Sur bien des choses, s'il est sage,
Un mari doit fermer les yeux.
De l'inutile jalousie
Ne prends jamais la fantaisie!
A demain, demain, à demain,
Dis bien à cette frénésie;
Et toujours fidèle au refrain
Reste aveugle le lendemain.

BRINDAMOUR.

Lorsqu'une peine passagère
Vient troubler ma sérénité,
Je bois, et trouve au fond du verre
L'espoir, l'amour et la gaité.
Si le soir en sortant de table,
Je te parais d'humeur affable,
A demain, demain, à demain,
Dis au vin qui me rend aimable;
Et toujours fidèle au refrain,
Verse à boire le lendemain.

RENNEVILLE.

Sous les étendards de Bellonne,
Certain des plus brillans succès,
Voyez près de l'airain qui tonne,
Sourire le guerrier français.
Par des faits dignes de mémoire,
Vient-il de se couvrir de gloire?
A demain, demain, à demain,
Il dit gaîment à la Victoire;
Et toujours fidèle au refrain,
Il triomphe le lendemain.

D'ORMANCEY.

Mondor, plus que sexagénaire,
D'Agnès a demandé la main;
L'intérêt arrange l'affaire:
Arrive le soir de l'hymen.
Agnès, quoique bien ignorante,
Est pourtant dans certaine attente.
A demain, demain, à demain.
Dit le viellard à l'innocente;
Et toujours fidèle au refrain,
Il le redit le lendemain.

CÉLESTINE (*au Public*).

Messieurs, contre ce faible ouvrage,
Ah! n'allez pas vous emporter!
Nous espérons votre suffrage,
Mais sans croire le mériter.
Puisqu'en ces lieux pour rire ensemble
L'attrait du plaisir vous rassemble:
A demain, demain, à demain!
Dites à notre auteur qui tremble;
Et fidèles à ce refrain
Revenez tous le lendemain.

FIN.

Théaulon de Lambert, Marie Emmanuel
= Guillaume Marquerite

LE PIÈGE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR M. THÉAULON.

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 22 août 1812.

Prix 1 fr. 25 c.

A PARIS,
Chez MARTINET, libraire, rue du Coq-S.-Honoré, nos 13 et 15.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AÎNÉ.
1812.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
D'HERMONT, major d'un régiment de hussards ; 50 ans.	M. S.-Léger.
AGATHE, sa femme ; 20 ans.	Mme Desmares.
VINCENT, homme de confiance d'Agathe.	M. Laporte.

La Scène se passe à trois lieues de Mayence.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR : *Du lendemain.* (N° 750 *de la Clé du Caveau.*)

Pour attraper, à la file,
Tous ceux que poursuit l'ennui,
Un auteur du Vaudeville
Y tend un piège aujourd'hui ;
Mais si l'on ne le protège,
Trop certain de succomber,
Il aura tendu le piège
Pour y tomber.

A MA FEMME.

L'autre jour, un esprit railleur
Me disait que, dans cet ouvrage,
J'avais un collaborateur,
Pour me conformer à l'usage :
Mais quand, dans sa malignité,
Il tenait un pareil langage,
Il ne croyait pas, je le gage,
Dire si bien la vérité ;
Nous étions deux, je le confesse ;
Puisqu'on l'a déjà publié
Le taire serait maladresse !
A mon aimable associé,
Par un hommage expiatoire,
De mon succès et de ma gloire,
Je dois céder une moitié ;
Oui, quand des juges du parterre,
Pour adoucir l'austérité,
Je voulus peindre une beauté
A la fois décente et légère,
A l'esprit joignant la gaîté,
La modestie au don de plaire ;
Malicieuse, avec bonté,
Et fidèle, par caractère,
Par moi le plan fut arrêté ;

Mais j'en conviens, ma Joséphine,
Je ne l'eusse fini jamais
Si tu n'avais fourni les traits
Dont je peignis mon héroïne.

LE PIÈGE,

COMÉDIE.

Le Théâtre représente un Salon très-simple, mais élégant. Une fenêtre à droite de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, *regardant par la croisée.*

Déjà dix heures et personne n'arrive ! Il n'y a cependant que trois lieues d'ici à Mayence. Aurait-on mal rempli mon message ? ou, pour la première fois, d'Hermont serait-il raisonnable ? Je suis d'une inquiétude !

AIR : *Que d'établissemens nouveaux.* (N° 486.)

Attendre est un supplice affreux
Pour un cœur que l'amour dévore ;
L'impatience d'être deux
Rend les instans plus longs encore.
Attendre est un plaisir aussi
Que plus d'un tendre cœur préfère ;
Mais, quoi qu'en dise mon mari,
Jamais je ne pourrai m'y faire.

N'est-ce pas jouer de malheur ! Veuve à vingt ans, je ne me sens pas le courage de l'être long-temps ; mais effrayée par mille exemples, éclairée par le mien, sur les dangers d'une union inconsidérée, je prends la sage résolution de n'épouser qu'un de ces hommes qui, déjà sur le retour de l'âge, et revenu des erreurs de ce monde, peuvent encore néanmoins faire le bonheur d'une femme. Le hasard m'offre M. d'Hermont, major d'un régiment de hussards ; la qualité aurait dû m'être suspecte ; mais sa franchise, sa gaieté,

sa figure ouverte et réjouie, ses cinquante ans me le font adorer : je l'épouse ; je crois être heureuse, hélas !

AIR : *Vaud. de la Robe et les Bottes.* (N° 835.)

Jadis, amant de la victoire,
Combattre était son seul espoir ;
Aujourd'hui, d'Hermont met sa gloire
Dans les conquêtes du boudoir.
Et, malgré le nœud qui l'enchaîne,
Celui qui, dans les camps nourri,
Fut, à vingt ans, vieux capitaine,
Est, à cinquante, un étourdi.

SCÈNE II.

AGATHE, VINCENT.

VINCENT.

Bonne nouvelle, madame ! notre messager est de retour ; dans une heure, votre mari sera près de vous.

AGATHE.

J'étais bien sure qu'il tomberait dans le piège ! Le pauvre homme ! Comme je vais rire à ses dépens !

VINCENT.

Et vous espérez le corriger en vous moquant de lui ?

AGATHE.

Le corriger ! Y penses-tu ?

AIR : *C'est le meilleur homme du monde.* (N° 686.)

S'il était jaloux ou grondeur,
S'il voulait s'ériger en maître,
S'il était avare ou joueur,
Je le corrigerais peut-être ;
Mais il change souvent d'amour,
Pour sa femme, il est insensible,
Et, sur cet article, toujours,
Un mari fut incorrigible.

Je ne veux que le tourmenter, pour me divertir, et lui montrer tout le danger que court un mari, de son âge, qui

néglige une femme du mien. Conçois-tu quelle sera sa surprise ? Sans jalousie, sans la moindre inquiétude sur ma fidélité, il part pour l'Allemagne, et, malgré mes vives instances, il me laisse à Paris ; mais à peine est-il parti que je forme le projet de le suivre, à son insu. Il me faut un compagnon de voyage qui ne puisse être suspect, je te prends à mon service, et nous venons à Mayence, où le régiment de d'Hermont doit s'arrêter. Le hasard m'y fait rencontrer, presqu'en arrivant, une jeune allemande que j'ai beaucoup connu dans mon dernier voyage, l'aimable baronne de Lindorff ; elle m'apprend que d'Hermont et son neveu, arrivés depuis quelques jours, sont déjà épris pour leurs galans exploits, et qu'ils cherchent à se surpasser mutuellement par le nombre de leurs bonnes fortunes. Cette nouvelle me suggère l'idée de jouer un tour charmant à mon mari. Nous nous rendons au château de la baronne ; là, sous un nom emprunté, pour rendre l'aventure plus piquante, j'adresse à d'Hermont neveu une invitation que j'ai le soin de faire remettre mystérieusement à l'oncle, et l'oncle croyant lui enlever une conquête, et empressé de se rendre auprès de la belle inconnue, trouvera sa femme, qu'il croit, j'en suis sure, à Paris, gémissant de sa cruelle absence.

VINCENT.

Le tour est gai ; mais à quoi cela vous menera-t-il ?

AGATHE.

A lui donner une preuve de mon attachement ; il est si peu de femmes qui courent après leur mari !

VINCENT.

Elles craignent le ridicule ; elles ont, d'ailleurs, un moyen si simple de les rattraper.

AIR *de Marianne*. (N° 55o.)

Quand un époux a fui sa chaîne,
S'il est allé vers l'occident ;

Madame, que l'amour entraîne,
Court le chercher..... vers l'orient.
Ils se haïssent,
Ils se maudissent ;
Mais tous les deux, faisant trop de chemin,
Comme du monde,
La forme est ronde,
En se fuyant se rencontrent enfin.
« Pour vous, dit la femme volage,
« J'ai couru l'univers entier, »
Et l'époux finit par payer
Tous les frais du voyage.

AGATHE.

D'Hermont, qui connaît les femmes, sera donc bien surpris de me trouver sitôt auprès de lui ; mais j'espère lui faire payer cher ce plaisir. Tu connais mes intentions, n'oublie pas que je suis une baronne allemande, et que tu es intendant.

VINCENT.

Français !

AGATHE.

Oui, pour changer. (*baragouinant l'allemand*) Vous l'y être entré à mon service, dans une voyage que j'avre fait à Paris. (*Avec son accent*) Mais quitte cet air flegmatique, si tu ne veux pas qu'il te prenne pour un Allemand.

VINCENT.

Soyez tranquille, madame, je serai de mon pays.

AIR : *Vaudeville de l'Avare.* (N° 802.)

Je vanterai votre cuisine,
En ma qualité d'intendant ;
Je dirai : sa cave est divine.

AGATHE, *riant.*

Il te prendra pour un Normand.

VINCENT.

Afin que pour vous il s'enflamme
Je vanterai votre raison.

AGATHE, *de même.*

Peut-être il te croira Gascon !

VINCENT.

Mais je le suis aussi, madame.

AGATHE.

De la malice ! Tu es digne de t'associer à une femme, et je vois que tu me seconderas à ravir. Tu peux compter sur une pension de retraite, après la campagne.

VINCENT.

Vous aiguillonnez mon courage, vous m'électrisez. Je vais préparer le déjeûner.

AGATHE.

Non ; attends ici l'arrivée de d'Hermont, pendant que je vais tout disposer pour le recevoir. Allons, mon cher intendant.

AIR *du Pas des Trois Cousines.* (N° 758.)

A punir une telle offense
Mettons de l'ardeur,
De l'honneur.
J'éprouve combien la vengeance
Pour un grand cœur,
A de douceur !
Toute femme a de la rancune,
Je veux, si je tiens mon époux,
Me venger plutôt deux fois qu'une....
Quand je n'aurai plus de courroux.

ENSEMBLE.

A punir une telle offense, etc.

SCÈNE III.

VINCENT, *seul.*

L'aimable femme ! Comment un mari peut-il la négliger pour un autre ? Il mériterait..... mais voilà bien ces dames ! ce sont ceux qui méritent tout qui n'ont presque jamais rien, tandis que de bons diables de maris.... Quelle

figure va faire notre major, en trouvant sa femme où il espérait une bonne fortune. Le déjeûner sera charmant, je lui prépare un plat de mon métier; mais s'il allait se fâcher?... Diantre! prenons-y garde.

AIR: *J'ai vu le Parnasse des Dames.* (N° 242.)

Les majors ont l'humeur sévère,
Et souvent la parole en main;
Celui-ci ne plaisante guère
Qu'avec le sexe féminin;
Aussi, de nos espiégleries,
Je vois ce qu'il résultera:
Madame fera des folies,
Et c'est l'intendant qui paiera.

N'importe, exécutons les ordres que j'ai reçus à nos risques et périls. J'entends le galop d'un cheval; c'est un militaire; gros et gras! pas de doute, c'est notre major. Comme il arrive vîte!

AIR *de M. Guillaume.* (N° 870.)

C'est en courant que le français s'avance
Vers l'ennemi, qui ne l'attend jamais.
On voit bien, à sa diligence,
Que notre major est Français;
Car, à sa femme, il vient rendre visite,
Et l'on dirait vraiment, ici,
En le voyant venir si vîte,
Qu'il marche à l'ennemi!

Le voilà arrivé! Comment donc? C'est un homme charmant: il jure, il parle à son cheval. Je crois qu'il m'aperçoit. (*Il salue.*) Non, il ne m'aperçoit pas. Il entre. Dieu soit loué! nous le tenons.

SCÈNE IV.

VINCENT, D'HERMONT.

D'HERMONT.

(*Dehors.*) Holà! Hé! quelqu'un..... (*Entrant.*) Ah! je trouve, enfin, âme qui vive.

VINCENT.

Que demande monsieur ?

D'HERMONT.

Eh ! parbleu ! c'est moi qu'on demande.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.* (N° 571.)

On m'a remis un cartel,
Ecrit d'un style assez tendre,
Où l'on m'invite à me rendre,
A ce château de Listel.
J'ai jugé, dans cette affaire,
Un second peu nécessaire,
Car, ici, mon adversaire
M'attend, je le sais, du moins,
Pour une de ces querelles
Fort vives, mais dans lesquelles
On se passe de témoins.

VINCENT.

Ah ! monsieur est M. le capitaine d'Hermont que nous attendons.

D'HERMONT, *à part.*

On n'a pas vu mon neveu, j'en étais sûr. (*Haut.*) Le capitaine d'Hermont, vous l'avez dit, on l'attend; le voilà; annoncez son arrivée, et faites servir le déjeûner.

VINCENT.

Madame est à sa toilette.

D'HERMONT.

C'est juste, c'est très-juste.

AIR : *Fille à qui l'on dit un secret.* (N° 194.)

Jeune femme et vieux général,
Dans leur adroite politique,
Au moment d'un combat fatal,
Savent déployer leur tactique.
Le général, dans ses apprêts,
Cherche une victoire complète;
Et la femme, dans ses projets,
Ne médite qu'une défaite.

VINCENT, *à part.*

Le voilà bien.

D'HERMONT.

Même air.

L'un, de fer arme ses soldats,
L'autre, de fleurs pare ses charmes;
Mais, pour de différens combats,
Ils prennent tous les deux les armes;
Car, si, pour se faire admirer,
Tous les deux déclarent la guerre,
L'une ne veut que réparer
Tout le mal que l'autre veut faire.

VINCENT, *à part.*

Nous aurons de la peine à lui rendre la raison.

D'HERMONT.

Madame la baronne est-elle long-temps à sa toilette ?

VINCENT.

C'est selon la figure qu'elle veut avoir.

D'HERMONT.

Que voulez-vous dire ?

VINCENT.

C'est tout simple.

AIR : *Cet hymen qui fut conclu.* (*De Chut.*)

Ou une fille est un oiseau. (N° 606.)

Madame, de temps en temps,
A quelques légers caprices,
Et, par d'heureux artifices,
Sait changer, selon les gens.
Veut-elle être un peu coquette ?
Sa parure est bientôt prête;
Car, bien mieux que sa toilette,
La nature en fait les frais;
Mais veut-elle avoir l'air prude ?
Il faut des soins, une étude,
C'est à n'en finir jamais.

D'HERMONT.

Diantre ! qu'elle n'aille pas prendre son air prude avant le déjeûner ; la course m'a donné de l'appétit ! (*A part.*) Parbleu ! il faut que j'interroge ce bon homme pour passer le temps. (*Il se débarrasse de son sabre et de son bonnet.*) Vous êtes de la maison ?

VINCENT.

J'en suis l'intendant.

D'HERMONT, *le toisant.*

L'intendant ! (*A part.*) Cela s'annonce mal.

VINCENT.

Monsieur paraît étonné de ne pas me voir gros et gras comme mes confrères ; mais quand monsieur saura que je suis un honnête intendant,...

D'HERMONT.

Allons, de mal en pis. (*Haut.*) Monsieur l'intendant, fait-on bonne chère chez madame la baronne ?

VINCENT.

Quand monsieur le baron est absent.

D'HERMONT, *vivement.*

Est-il parti ?

VINCENT.

Ce matin, comme madame vous l'a écrit.

D'HERMONT.

Le brave homme ! Je veux boire à sa santé. (*Bas.*) Sans indiscrétion, madame la baronne est-elle un peu passable ?

VINCENT.

Je vous en réponds.

D'HERMONT.

Bien. Son âge ?

VINCENT.

Vingt ans passés.

D'HERMONT.

A merveille ; et son mari ?

VINCENT.

Cinquante..... passés.

D'HERMONT.

Mariage disproportionné, j'en étais sûr. (*Bas.*) Et la jeune baronne n'aime pas le vieux baron ?

VINCENT.

Elle l'adore.

D'HERMONT.

Elle l'adore ; et je suis ici ! c'est charmant ! Cette allemande-là méritait d'être française.

AIR : *L'Amour est un dieu volage.* (N° 317.)

A Paris, c'est la méthode
Que l'on suit communément ;
Lorsqu'un téméraire amant
Adresse un tendre serment
A quelque belle à la mode,
On lui répond, en courroux,
Qu'on chérit trop son époux ;
On le chérit plus encore,
Dès que l'amant s'enhardit ;
Bientôt après on l'adore,
C'est alors qu'on le trahit.

VINCENT.

Vous serez bientôt surpris de la conduite de madame la baronne, quand vous saurez que monsieur le baron, inconstant, malgré son âge, laisse là sa femme....

D'HERMONT, *à part.*

Comme moi.

VINCENT.

Pour aller courir après les autres belles....

D'HERMONT, *à part.*

Comme moi.

VINCENT.

Et que c'est pour cela qu'il peut se vanter d'être.....

D'HERMONT, *sans y songer, à part.*

Comme... (*Vivement.*) Il me semble, monsieur l'intendant, que madame la baronne prend ses airs de prude.

VINCENT.

C'est une preuve qu'elle vous croit dangereux.

AIR : *Vaud. de irons-nous à Paris ?* (N.° 800.)

Connaissant toute la faiblesse
D'un sexe formé sur ses traits ;
Et sur-tout l'audace et l'adresse
De tous nos cavaliers français ;
Afin qu'un bonheur qu'on envie,
Par l'obstacle fut augmenté,
L'amour fit de la pruderie,
Le bouclier de la beauté.

D'HERMONT.

Heureusement, je connais toutes ces ruses de guerre. Mais, je vous en prie, allez annoncer mon arrivée à madame la baronne ; il ne faut pas lui donner le temps de s'armer de toutes pièces.

VINCENT.

Je suis de votre avis, et je cours à son boudoir.

D'HERMONT.

Passez par l'office.

VINCENT.

C'est le chemin que j'aime le mieux.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

D'HERMONT, *seul.*

La singulière aventure ! Ce matin, un messager maladroit me remet ce billet. (*Il le montre.*) « *Monsieur le capitaine, votre réputation de bravoure et de loyauté est* « *venue jusques dans ma retraite, et je desire ardem-*

« ment faire votre connaissance. Mon mari est parti « ce matin pour Paris ; si trois lieues ne vous effraient « point et ne sont pas un obstacle à mon bonheur, vous « viendrez déjeûner, en tête à tête, avec moi, au château « de Listel. JOLISKA, baronne de Jomsberk. »

J'étais, ce matin même, invité à un superbe déjeûner que le colonel donne aux plus belles femmes de Mayence; mais un tête à tête est plus attrayant, et me voilà. Le plus plaisant de l'aventure, c'est que le poulet s'adressait à mon neveu, et que j'ai trouvé délicieux de lui souffler cette bonne fortune. Le tour est impayable; j'amuserai tout le régiment à ses dépens. Parce qu'on n'a plus vingt ans, monsieur s'imagine qu'on doit renoncer à tous les plaisirs de ce monde; pauvre jeune homme! Je vous prouverai..... Mais personne ne paraît encore; je suis d'une impatience! Je me fais de cette baronne un portrait.... charmant! il me semble déjà la voir.

RONDEAU *de Doche.*

Figure enchanteresse
Que pare la jeunesse
De son riant attrait;
Tournure séduisante,
Et démarche imposante
La voilà trait pour trait!!
Bientôt; nous nous mettrons à table
Et c'est-là que je brillerai!
Dès que, par un vin délectable,
Mon esprit sera rassuré.
D'abord, je la plaisanterai,
Par plus d'une saillie aimable,
Puis, tendrement, je lui dirai :

Corbleu! madame, vous êtes la plus belle baronne de l'Allemagne, ou le diable m'emporte.

Figure enchanteresse
Que pare la jeunesse

De son riant attrait;
Tournure séduisante
Et démarche imposante,
La voilà trait pour trait !

SCÈNE VI.

D'HERMONT, AGATHE, VINCENT.

VINCENT, *devançant Agathe.*

Voici madame la baronne.

D'HERMONT, *satisfait.*

Ah ! (*Il se retourne et voit Agathe déguisée en vieille baronne allemande, portant des bésicles et s'appuyant sur une canne* *). Ciel !

AGATHE et VINCENT.

AIR *de Figaro.* (N° 99.)

Après une douce attente,
Pour lui, quel aspect fâcheux;
Dans son humeur inconstante,
Il n'ose en croire ses yeux.

D'HERMONT, *stupéfait.*

J'attendais femme charmante,
Une Vénus, une Hébé,
Et me voilà bien tombé !

ENSEMBLE.

AGATHE et VINCENT.
Il attend femme charmante,
Une Vénus, une Hébé,
Et le voilà bien tombé !

D'HERMONT.
J'attendais femme charmante, etc.

(*) Ce déguisement ne saurait être trop ridicule.
(*Note de l'auteur.*)

AGATHE.

Monsir capitaine, j'être le baronne de Jomsberk, qui avre desiré, ardemment, de faire votre connaissance.

D'HERMONT.

Madame, je suis ravi. (*A part.*) J'enrage.

AGATHE.

Je savre vous poli extrêmement, et j'être sure que vous viendriez, monsir capitaine.

D'HERMONT.

Madame. (*A part.*) Vingt ans passés ! corbleu ! je le crois bien.

VINCENT, *à d'Hermont, bas.*

Vous le voyez ; elle a pris ses airs coquets, aujourd'hui.

D'HERMONT, *bas.*

Coquin.

AGATHE.

Déjeûnons t'abord ; nous passerons, ensuite, dans mon boudoir.

VINCENT, *à d'Hermont, bas.*

Il est charmant son boudoir !

D'HERMONT, *bas.*

Te tairas-tu, maigre intendant !

AGATHE.

Allons, monsir capitaine, mettons-nous à table, c'être le point important.

D'HERMONT, *à part.*

Au fait, elle a raison ; je ne suis venu que pour cela.

AGATHE.

Je n'être fâché que d'une chose, monsir capitaine.

D'HERMONT.

Qu'est-ce donc, madame ?

AGATHE.

C'est que l'y être aujourd'hui mon chour de cheune, et que vous ferez une triste décheûner. (*Deux laquais apportent une table très-élégante, sur laquelle il n'y a que des biscuits et des noix sèches.*)

D'HERMONT.

Comment ?

VINCENT, *bas.*

J'avais oublié de vous dire qu'elle est dévote.

D'HERMONT, *à part.*

C'est donc un enfer que ce château ! Un jour de jeûne et j'ai quitté le déjeûner du colonel. Corbleu !.... Ne compromettons pas la politesse française. (*Haut.*) Madame la baronne de Jomsberk veut-elle me permettre de lui donner la main.

AGATHE.

Le voilà, gentil capitaine.

D'HERMONT, *à part.*

Comme elle la serre !

AGATHE, *tenant la main de d'Hermont.*

AIR : *Vaudeville du Fandango.* (N° 869.)

De me trouver auprès de vous,
Je goûte le bonheur suprême ;
Et je veux, soit dit, entre nous,
Vous prouver combien je vous aime !
Mais mon bonheur est incertain
Si vous ne daignez y souscrire ;
Vous m'avez donné votre main,
C'est à votre cœur que j'aspire.

D'HERMONT, *à part.*

Mon cœur ! Si ma femme me voyait ! (*Il la conduit à table, en faisant la grimace. A part, en s'asseyant.*) Oh ! Oh ! mais je ne vois pas de vin, sur cette table. (*A Vincent.*) Dites donc, monsieur l'intendant, et du vin ?

VINCENT.

Madame n'en boit jamais.

D'HERMONT, *lui serrant rudement le bras.*

Mille carabines ! (*Affectueusement à Agathe.*) Madame la baronne veut-elle me permettre de la servir. (*Il la sert.*)

AGATHE.

Cette décheûner ne vous plaît pas, extrêmement, beaucoup, gentil capitaine.

D'HERMONT, *trempant un biscuit dans un verre d'eau.*

Au contraire, madame; les militaires sont faits à tout. (*Apart.*) Excepté à l'eau et aux vieilles baronnes.

AGATHE.

Vincent, laissez-nous.

VINCENT, *bas à d'Hermont.*

Le tête à tête ! j'en étais sûr.

D'HERMONT.

On dirait que ce faquin se moque encore de moi.

(*Vincent sort.*)

SCÈNE VII.

AGATHE, D'HERMONT, *à table.*

AGATHE.

Capitaine, vous avre, je crois, un oncle dans le même régiment d'houssards.

D'HERMONT.

Oui, madame. (*à part.*) Elle veut, peut-être, aussi, faire ma connaissance.

AGATHE.

Li être, dit-on, un petit mauvais sujet, volage extraordinairement.

D'HERMONT.

C'est vrai, mais pourrait-on le blâmer ?

AIR : *Vas, d'une science inutile.* (N° 733.)

A mainte rencontre importune,
Le hasard nous condamne tous;
On cherche une bonne fortune
Une mauvaise s'offre à nous.

AGATHE *riant.*

Ia, ia, cela arrive s[illegible], capitaine.

D'HERMONT.

On trouve un diable, au lieu d'un ange;
L'enfer où l'on cherchait les cieux;
Il ne doit point paraître étrange
Que l'on change pour trouver mieux.

AGATHE.

C'est juste, beaucoup juste; mais vous aussi, che le vois, capitaine, vous li être un petit infidèle. J'espère, pourtant moi, rendre vous sage, infiniment.

D'HERMONT.

Cela ne vous sera pas difficile, madame la baronne.

AGATHE.

Vous l'y être trop honnête, gentil capitaine.

D'HERMONT, *à part.*

Elle prend cela pour un compliment.

AGATHE.

Pourquoi faut-il que mon mari ne pense pas comme vous? L'y avre bien long-temps que je cherche à le guérir de son perfidie; mais j'avre désespéré de son guérison.

D'HERMONT.

C'est donc aussi un inconstant?

AGATHE.

C'être tout le portrait de votre oncle, capitaine; il être vieux comme lui.

D'HERMONT.

Le major d'Hermont n'est pas vieux, madame.

AGATHE.

Ah! il avre le cinquantaine.

D'HERMONT.

Calomnie! il a quarante ans, au plus.

AGATHE.

En ce cas, li être plus jeune que son neveu.

D'HERMONT *à part.*

Maudite femme. (*haut.*) Parlons de M. le baron. Il est volage, dites-vous?

AGATHE.

Extraordinairement beaucoup (*).

AIR : *De la Trenitz.* (N° 717.)

C'est en vain
Que l'âge,
Ou l'hymen
L'engage
A fuir
Le faux plaisir
D'être
Maître,
A son tour,
Un jour,
D'une belle
En crédit,
Qu'on fait,
Dès qu'elle
A dit
Qu'à sa défaite,
En tête à tête,
Elle souscrit,
Sans bruit.
Sans cesse,
Brillant,
Et sémillant,
Par son adresse,
Dans plus d'un boudoir,
On peut le voir,
Matin et soir;
Car, vraiment, encore
Il croit,
Il voit,
Que l'on l'adore;
Et sa vanité
Est d'être cité,
Redouté.
Il ose
A la rose,

(*) On peut passer ce couplet; Agathe continuera : *Il avre un penchant, etc.* (Note de l'auteur).

A peine éclose,
Quoiqu'on glose ;
Papillon
Barbon,
Faire
La guerre,
En fanfaron ;
Mais, peine cruelle,
Il ne bat,
Combat
Que d'une aile :
Et cassé,
Lassé,
Il est vexé,
Blessé,
Chassé.
Notre volage
Alors,
Plus sage,
En ses transports,
Adresse son hommage
A des fleurs,
Sans couleurs,
Et si de leurs
Faveurs,
Il goûte les douceurs,
Sur sa victoire
Et sur sa gloire,
Il est discret,
Muet.

D'HERMONT, *riant.*

Le pauvre homme !

AGATHE.

Il avre un penchant décidé, pour les dames françaises ; et le perfide li être allé, tout de suite, beaucoup, promptement, à Paris, quand il avre su que le mari d'un certain dame qu'il aime, il avait parti, pour l'Almagne.

D'HERMONT.

Le petit séducteur quitte ainsi sa femme.

AGATHE.

Oh ! li être sûr de mon fidélité.

D'HERMONT, *à part.*

Il a parbleu raison !

AGATHE.

Et moi che ne blâmerait pas tant son conduite légère, si, plus difficile dans son choix, il offrait touchours son hommage à des belles, plus belles que moi.

D'HERMONT.

On ne saurait être plus indulgente.

AGATHE.

Le parisienne qu'il être allé voir, par exemple, n'être pas jolie, du tout, du tout.

D'HERMONT.

Vous l'avez donc vue ?

AGATHE.

J'avre trouvé son portrait dans le poche de mon velage ; Le voilà.

D'HERMONT, *le prenant.*

Permettez. (*A part.*) Quelque tête antique du marais (*Il regarde. Haut.*) Ma femme !

AGATHE, *avec une feinte surprise.*

Son femme ! Jesus mengot.

(*Ils se lèvent, on emporte la table.*)

D'HERMONT.

C'est-elle !!! C'est madame d'Hermont. (*Prenant son sabre et son bonnet, à part.*) Un congé, la poste, le baron est mort.

AGATHE.

Quoi ! mon gentil capitaine, la maîtresse de mon mari li être votre femme. C'être drôle, beaucoup drôle. (*Elle rit aux éclats.*)

D'HERMONT.

Corbleu, madame, ceci passe la raillerie.

DUO *de Doche.*

Vous voulez de son inconstance,
Corriger monsieur le baron :
Ah ! lorsque son amour m'offense,
Je me charge de la leçon.

AGATHE, *à part.*

Celle que je lui donne
Me paraît assez bonne !

D'HERMONT.

A mon courroux il n'échappera pas.

AGATHE.

Il se rit de votre colère.

D'HERMONT.

Je vole, à l'instant, sur ses pas.

AGATHE, *à part.*

Il va partir, ó ciel ! que faire ?

D'HERMONT.

Adieu, madame, loin de vous,
L'honneur, bien malgré moi, m'entraîne :
(*à part.*)
Hélas ! au milieu de ma peine,
Que cet instant me paraît doux !

(*Il va pour sortir.*)

AGATHE, *l'arrêtant.*

Capitaine, cher capitaine.

D'HERMONT.

Non, non, ne me retenez pas ;
L'honneur, à Paris, me rappelle
Et je dois,
A ses lois,
Fidèle
Fuir le plaisir et vos appas.

AGATHE.

Non, non, vous ne partirez pas,
L'honneur près de moi vous appelle,
Et je dois,
A ses lois,
Fidèle
En ces lieux, arrêter vos pas.

(*d'Hermont sort.*)

SCÈNE VIII.

AGATHE, VINCENT.

AGATHE, *le suivant.*

Capitaine, capitaine. (*à Vincent qui entre.*) Il m'échappe et ma vengeance n'est pas complète.

VINCENT.

Il n'ira pas loin, madame; oh ! je suis plus habile que vous.

AIR : *Sur tout ce que je vous dirai.*

Lorsque votre infidèle époux
Et vous délaisse et vous abuse;
Pour le retenir, près de vous,
Vous employez, en vain, la ruse;
Mieux que vous, je sais contenir
L'ardeur volage qui l'emporte,
Et pour l'empêcher de vous fuir,...
Du château j'ai fermé la porte.

AGATHE.

C'est très-bien, mon cher Vincent.

VINCENT.

La clef est dans votre appartement; vous pourrez le faire capituler.

AGATHE.

Ce pauvre d'Hermont !

AIR : *Vers le temple de l'Hymen.* (N° 619.)

Pour un major de hussards,
Quelle fâcheuse journée !
La cruelle destinée
L'accable de toutes parts :
Il trouve vieille mégère,
Il fait très-mauvaise chère,
Il ne boit que de l'eau claire,
Apprend de tristes secrets;
Et lorsque, pour sa vengeance,
Il veut retourner en France,
Voilà qu'il est aux arrêts.

D'HERMONT, *en dehors.*

Corbleu !

AGATHE.

Le voici. Bonne contenance, Vincent; l'heure de la vengeance a sonné.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, D'HERMONT.

D'HERMONT.

AIR : *Prenons d'abord l'air bien méchant.* (N° 47...)

Dans vos projets, qu'espérez vous?
D'où vient qu'en ces lieux on m'arrête?
Vit-on jamais, par des verroux,
La femme assurer sa conquête.
Des Français
Tels sont, à jamais,
Les penchans et fiers et futiles;
S'ils ne peuvent, heureux vainqueurs,
Briser une chaine de fleurs,
Ils brisent les portes des villes.

AGATHE.

Jesus mengot! briser le porte! J'espère, mon gentil capitaine, que le politesse française.

D'HERMONT.

Mais enfin, madame, que voulez-vous de moi?

AGATHE.

Capitaine, votre femme m'avre enlevé le cœur d'un mari que j'aime à l'adoration, et puisque, pour réparer cette injure, vous ne vouloir pas me donner le vôtre; vous ne sortirez point de ce château, sans une capitulation honorable pour moi, et pour vous; je l'espère.

D'HERMONT.

Une capitulation!

VINCENT, *à part.*

Nous y voilà.

AGATHE.

Je sens qu'il y être désagréable, infiniment, pour un hussard, de capituler, avec un femme; mais....

D'HERMONT, *à part.*

Parbleu ! je veux voir jusqu'où peut aller l'extravagance de cette vieille folle. (*Il s'assied à droite. Haut.*) Capitulons donc, madame, et hâtons-nous.

AGATHE, *s'asseyant de l'autre côté.*

Vincent, mettez-vous là; vous li être le secrétaire.

VINCENT.

Monsieur le capitaine veut-il me permettre de remplir ces honorables fonctions.

D'HERMONT, *bas.*

Oui, coquin, et je me charge de t'en payer les honoraires.

VINCENT,

Je ne suis pas intéressé. (*Il place la table au milieu et s'assied.*) Madame, me voilà à vos ordres.

AGATHE.

Ecrivez : Capitulation entre madame Joliska, baronne de Jomsberck, âgée de soixante-treize ans, et.....

D'HERMONT.

Et cætera. (*A part.*) Corbleu ! c'est bien assez.

AGATHE.

Et de monsieur la capitaine d'Hermont âgé de....

D'HERMONT, *impatienté.*

Et cætera.

VINCENT, *écrivant.*

Cinquante ans.... et cætera.

D'HERMONT, *à part.*

J'assommerai cet intendant.

AGATHE.

La capitaine d'Hermont avoue qu'il avre déjeûné, en tête à tête, avec madame la baronne de Jomsberck.

D'HERMONT, *à part.*

Le capitaine ! je ne risque rien. (*haut.*) Accordé. (*Vincent écrit*). — Madame la baronne convient qu'elle a fait faire très-mauvaise chère au capitaine d'Hermont.

AGATHE.

Accordé. — La capitaine d'Hermont déclare qu'il n'avre bu que de l'eau claire à son déjeûner.

D'HERMONT.

Accordé. — Madame la baronne certifie que le capitaine a jeûné de la meilleure grâce.

AGATHE.

Refusé. — La capitaine d'Hermont, d'après le portrait qu'il avre trouvé, convient qu'un mari a toujours tort de trahir son femme.

D'HERMONT, *en hésitant.*

Accordé.

VINCENT, *à part.*

Le voilà pris.

D'HERMONT.

Madame la baronne permet au capitaine détriller son mari par-tout où il le rencontrera.

AGATHE.

Accordé. — La capitaine d'Hermont signera le présente capitulation.

D'HERMONT.

Accordé. — Dès que la capitulation sera signée, madame la baronne donnera la clé des champs au capitaine.

AGATHE.

Accordé.

D'HERMONT, *se levant.*

Signons donc vîte et que je parte. *(Apart.)* Déguisons mon écriture. *(Il signe, et Agathe en fait autant.)*

AIR : *En vérité, je ne suis guère sage.* (N° 719.)

Ah ! maintenant, courons à la vengeance ;
Et, si ma femme a trahi son serment,
Pour son erreur soyons sans indulgence ;
Rien de plus sot qu'un époux indulgent.
Qu'on m'ouvre vite, et le diable m'emporte
Si ce château n'est pas ensorcelé.

AGATHE.

De cette énigme, ainsi que de le porte,
Rassures-vous, je vais chercher le clé.

D'HERMONT.

Ah ! maintenant courons à la vengeance, etc.

AGATHE et VINCENT.

Elle pourrait / Je pourrais bien } signaler { sa / ma } vengeance;
Par cet écrit qu'il signe imprudemment;
Mais les époux ont besoin d'indulgence,
Et le beau sexe est toujours indulgent.

AGATHE.

Reste avec lui.

VINCENT.

Non, vraiment, c'est un diable;
Il a sa canne, il m'en veut, et je crois
Qu'il trouverait le moment favorable
Pour me payer.... tout ce que je lui dois.

ENSEMBLE.

D'HERMONT.

Ah ! maintenant, etc.

AGATHE.

Je pourrais bien, etc.

VINCENT.

Elle pourrait, etc.

(*Agathe et Vincent sortent.*)

SCÈNE X.

D'HERMONT, *seul.*

Quelle honte, pour moi, si l'on savait cette ridicule aventure au régiment ! Heureusement ! l'invitation était pour mon neveu, et la capitulation est en son nom; mais ce qui ne le concerne en rien, c'est ma femme; c'est ce fatal portrait, que le hasard le plus inconcevable..... Le hasard !

AIR : *Vaud. de Haine aux Femmes.* (N° 799.)

J'ai tort, vraiment, je le sens bien;
A ce revers j'ai dû m'attendre;
Tôt ou tard je devais l'apprendre.
Ici, le hasard n'est pour rien;

Epouser femme jeune et belle,
Au doux et modeste regard,
Et n'être point trahi par elle,
C'est-là que serait le hasard.

Mais ce damné baron voyage, à présent, sur la route de Paris, et je suis prisonnier de sa femme ; d'une vieille folle qui fait mourir de faim ceux qui ont le malheur de lui plaire. On vient, grace au ciel ! je vais prendre congé de ce château diabolique et de sa maudite châtelaine.

SCÈNE XI.

D'HERMONT, VINCENT.

D'HERMONT.

Ah ! c'est vous, monsieur l'intendant, avancez, avancez.

VINCENT, *à part.*

Je crois que j'ai mal fait de quitter nos retranchemens.

D'HERMONT.

Avancez donc.

VINCENT.

Capitaine !

D'HERMONT.

Plus près ; encore, là, bien ;

VINCENT, *à part.*

A une portée de canne ; c'est cela.

D'HERMONT, *croisant les bras et le regardant fixement.*

J'ai bien envie de vous couper les oreilles.

VINCENT, *voulant s'en aller.*

Capitaine, je n'ai pas le temps de prêter l'oreille, à ces propos-là.

D'HERMONT, *le retenant.*

Corbleu ! m'apportez-vous les clefs du château ?

VINCENT.

Non, mon capitaine.

D'HERMONT, *furieux.*

C'en est trop.

AIR : *Amis, dépouillons ces pommiers.* (N° 35.)

Je suis français, par ma gaîté;
Français, par mon courage;
Français, auprès de la beauté,
Par mon humeur volage;
Français, par l'honneur,
Je mets mon bonheur
A l'être, pour la vie,
Et passer pour sot,
Ce serait, d'un mot,
Renier ma patrie.

VINCENT, *à part.*

Il se fâche.

D'HERMONT.

Monsieur l'intendant; si dans trois minutes les portes du château ne sont pas ouvertes.....

VINCENT.

Monsieur voudrait passer par la fenêtre?

D'HERMONT.

Insolent!

VINCENT.

Capitaine, ne nous emportons point; j'ai un secret à vous apprendre.

D'HERMONT, *le pressant.*

Je n'écoute plus rien; les clefs!

VINCENT.

Il faut que vous sachiez.....

D'HERMONT.

Je ne veux rien savoir.

VINCENT.

Que cette vieille baronne.....

D'HERMONT.

Les clefs!

VINCENT.

Est une personne.....

D'HERMONT.

Les clefs, te dis-je.

VINCENT.

De vingt ans,

D'HERMONT, *s'arrêtant.*

Hein ! (*Il quitte son bonnet et son sabre.*)

VINCENT.

AIR : *Fidèle ami de mon enfance.* (N° 598.)

Elle vous savait redoutable,
Et, craignant quelques malins tours,
Elle a, par une ruse aimable,
Appelé l'âge, à son secours ;
Car l'amour, qui, des plus cruelles,
Par habitude, est triomphant,
N'ose pas attaquer les belles,
Quand c'est l'âge qui les défend.

D'HERMONT.

Quoi ! mon cher intendant. Il serait possible !

VINCENT.

Comment, capitaine, avec votre esprit, n'avez-vous point senti que cette petite mystification, passez-moi le mot, était une épreuve à laquelle on voulait mettre votre patience et votre galanterie. Comment, enfin, votre œil, naturellement pénétrant, n'a-t-il point aperçu, sous ces cheveux blancs et ce costume antique, toutes les grâces et la fraîcheur de la jeunesse ?

D'HERMONT.

Eh quoi ! cette vieille baronne de Jomsberk serait....

VINCENT.

La jeune baronne de Lindorff, éprise de vous, capitaine, sur votre brillante renommée.

D'HERMONT.

La baronne de Lindorff ! Je crois connaître ce nom-là ;

en effet, c'est une intime amie de ma femme, une personne charmante.

VINCENT.

C'est cela.

D'HERMONT.

Très-étourdie.

VINCENT.

C'est bien elle.

D'HERMONT.

Dont madame d'Hermont ne cesse de me vanter l'esprit, le caractère, et que j'ai mille fois souhaité de voir.

VINCENT.

Quand on l'eût fait à dessein, cela ne se serait pas mieux rencontré.

D'HERMONT, *à part.*

Je conçois tout, maintenant : ce portrait, c'est un gage de la tendre amitié qui l'unit à madame d'Hermont ; elle aura cru que son amie avait épousé le capitaine, et pour le tourmenter.... Allons, allons ; il faut en convenir, je suis plus heureux que sage.

VINCENT.

Capitaine, on va vous ouvrir les portes du château.

D'HERMONT.

Je ne suis pas pressé, mon cher intendant ; conduisez-moi plutôt vers la baronne.

VINCENT.

La voici qui s'avance, capitaine ; elle est un peu piquée, je vous en avertis.

D'HERMONT.

Nous serons bientôt d'accord.

VINCENT, *à part.*

On voit bien qu'il ne croit pas avoir affaire à sa femme

SCÈNE XII et dernière.

LES MÊMES, AGATHE, *voilée, apportant la clef du château sur un plat d'argent.*

D'HERMONT.

AIR : *Quelle singulière aventure.* (*De la Belle au bois dormant.*)

Quelle grâce, quelle tournure !
Quel port noble et majestueux !
Non ; rien de si beau, je le jure,
Ne s'offrit jamais à mes yeux.

(*Bas, à Vincent.*)

En elle tout séduit, étonne.....

VINCENT, *bas.*

Pourtant, mécontent de son lot,
Son époux léger l'abandonne.

D'HERMONT.

Cet époux-là doit être un sot.

ENSEMBLE.

Quelle grâce, quelle tournure ! etc.

AGATHE.

L'aimable et piquante aventure !
Mon aspect seul le rend heureux ;
Tandis qu'à Paris, j'en suis sûre,
J'importunais déjà ses yeux.

VINCENT.

L'aimable et piquante aventure !
Son aspect seul le rend heureux ;
Tandis qu'à Paris, je le jure,
Elle blessait déjà ses yeux.

AGATHE, *toujours avec l'accent allemand, mais un peu radouci.*

Capitaine, je vous apporte,
Pour ne point manquer à ma foi,
Le clef de le fâcheuse porte
Qui vous retenait près de moi.

D'HERMONT.

ENSEM. { Quelle grâce, quelle tournure ! etc.
AGATHE, VINCENT.
L'aimable et piquante aventure, etc.

AGATHE.

Eh bien, capitaine, voilà le clef de le place; vous pouvez partir. Che ne vous retiens plus.

D'HERMONT.

Non; mais vous permettrez que je demeure.

AGATHE.

Quoi ! capitaine, maintenant, vous n'avre plus le desir de me quitter.

D'HERMONT.

Je le voudrais, aimable Lindorff, que je ne le pourrais plus : un charme invincible me retient près de vous. Mme d'Hermont m'a fait mille fois votre portrait; épris de vos brillantes qualités, même avant de vous avoir vue, je mis le bonheur de ma vie à vous voir un jour; levez ce voile, et le sort aura comblé tous mes vœux.

VINCENT, *à part.*

Aie ! aie !

AGATHE.

Je vois, capitaine, que mon intendant avre trahi mon secret, et je le récompenserai comme il l'avre mérité.

VINCENT, *à part.*

J'aurai la pension.

D'HERMONT.

Je vous demande la grâce de ce brave homme.

AGATHE.

Vous demanderez tout-à-l'heure le vôtre, monsir capitaine; car enfin, comment osez-vous me parler d'amour, à moi qui être l'amie intimement de votre femme, et qui n'avre certainement pas son mérite.

D'HERMONT.

Corbleu, madame, c'est pousser aussi trop loin la modestie. Je rends justice à Mme d'Hermont; elle a des vertus.....

AGATHE, *à part.*

Le traître !

D'HERMONT.

Mais où trouver une femme qui réunisse, comme vous, les qualités du cœur à celles de l'esprit; le sentiment à l'étourderie; les grâces....

AGATHE.

Capitaine, c'être aussi pousser trop loin la galanterie.

D'HERMONT.

Non, madame la baronne; un guerrier n'est pas un courtisan, et vous pouvez croire à la sincérité de mes paroles comme à celle de mon amour.

AGATHE.

Ainsi, vous me trouvez supérieure à Mme d'Hermont pour la tournure, l'esprit, l'amabilité.

D'HERMONT.

C'est sans comparaison.

AIR: *Partant pour la Syrie* (*). (N° 44.)

Ma femme est encor jeune et belle;
Mais, madame, sans contredit,
Ici, vous l'emportez sur elle,
Par les grâces et par l'esprit.
Je ne vous rendrais pas les armes
Et je serais fidèle époux,
Si ma femme avait tous les charmes
Qui font tomber à vos genoux.

(*Il se jette à ses pieds ; Agathe lève son voile pendant qu'il lui baise la main ; de manière qu'en relevant la tête d'Hermont la reconnaît.*)

(*) Cet air a été arrangé sur ces paroles.

D'HERMONT.

Que vois-je !

VINCENT, *à part.*

Voilà le coup de grâce.

D'HERMONT, *à part.*

AIR : *Qu'un poète.* (N° 501.)

ENSEMBLE.

O surprise !
O méprise !
Que faut-il que je lui dise ?
Ma sottise
Autorise
Son courroux
Contre un époux.

AGATHE, *riant.*

O surprise !
O méprise !
Que faut-il que je lui dise ?
Sa surprise
Autorise
Mon courroux
Contre un époux.

VINCENT.

O surprise !
O méprise !
Que faut-il qu'elle lui dise ?
Sa sottise
Autorise
Son courroux
Contre un époux.

AGATHE.

Ah ! c'est donc comme cela,
Qu'ici, par mainte épigramme,
Vous parlez de votre femme....

D'HERMONT.

Je ne vous savais pas là.

ENSEMBLE.

D'HERMONT.

O surprise ! etc.

AGATHE, *riant.*

O surprise ! etc.

VINCENT.

O surprise ! etc.

D'HERMONT, *sévèrement.*

Comment se fait-il, madame d'Hermont ?...

AGATHE.

Non, capitaine, non ; j'être le baronne de Jomsberk.

D'HERMONT.

Quoi ! c'était vous, qui sous ce costume de vieille et laide baronne ? Je ne vous aurais jamais reconnue ; mais où sommes-nous, s'il vous plaît ?

AGATHE.

Au château de la baronne de Lindorff, dont je vous ai fait des portraits si séduisans !

D'HERMONT.

Ne récriminons pas, madame d'Hermont, je vous en prie, et croyez que désormais..... Quant à vous, monsieur l'intendant.

VINCENT, *passant du côté d'Agathe.*

Je ne le suis plus, monsieur ; je redeviens domestique de confiance de madame.

AGATHE.

Convenez qu'il a de l'intelligence.

D'HERMONT.

Coquin, t'es-tu assez moqué de moi ?

VINCENT.

C'était par ordre de madame.

D'HERMONT.

Tu me prenais donc pour un sot.

VINCENT.

C'était par ordre de madame.

AGATHE.

Oui, mon ami, tout s'est fait par mon ordre, et j'espère que cette aventure vous corrigera, du moins pour quelque temps.

D'HERMONT.

Aussi long-temps que je m'en souviendrai.

AGATHE.

Je suis tranquille ; j'ai notre capitulation pour vous le rappeler, si vous étiez tenté de l'oublier.

D'HERMONT, *riant.*

Accordé.

VAUDEVILLE.

D'HERMONT.

AIR *nouveau de Doche.*

On n'échappe pas aisément
Au piège que tendent les belles ;
Le sage le premier s'y prend,
En même temps qu'il médit d'elles.
On ne doit pas être surpris
De voir peu d'hommes se défendre ;
Quand il est si doux d'être pris,
Comment ne pas se laisser prendre ?

VINCENT.

L'hymen est un piège, dit-on,
Qu'il faut fuir, si l'on est bien sage ;
Et pourtant, malgré la leçon,
On y tombe encore, à tout âge.
Le repos est pour les maris,
Et le nom de père est si tendre...
Quand il est si doux d'être pris,
Comment ne pas se laisser prendre ?

AGATHE, *au public.*

« La scène est un piège trompeur » ,
Dit l'auteur, que la crainte assiège,
« Messieurs, j'en jure, par ma peur,
« On ne me prendra plus au piège. »
« Sur mille sifflets ennemis,
« Qu'un seul bravo se fasse entendre,
« Quand il est si doux d'être pris,
« Comment ne pas se laisser prendre? »

FIN.

Désaugiers, Marc Antoine Madeleine

LE

MARIAGE EXTRAVAGANT,

COMÉDIE VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DESAUGIERS ET DE V***.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 8 SEPTEMBRE 1812.

PRIX : 1 FR. 25 C.

A PARIS,

Chez Mme. MASSON, Libraire, Editeur de Pièces de Théâtre et de Musique, rue de l'Echelle, nº. 10, au coin de celle St.-Honoré.

M. DCCC. XII.

PERSONNAGES. ACTEURS.

Le docteur WERNER, tenant une Maison de Santé. . . . . M. *Chapelle.*
BETZY, sa fille. . . . . Mme. *Desmares.*
EDOUARD BLINVAL. . . . . M. *Henry.*
DARMANCÉ, Physicien et Fou. . . M. *Joly.*
SIMPLET, Valet du Docteur. . . . . M. *Edouard.*
VALETS et SERVANTES de la maison.

La Scène se passe à Paris, dans la Maison du Docteur.

COUPLET D'ANNONCE.

AIR *de Lasthénie.*

Messieurs, si, de tous les enfans,
Le Vaudeville est le moins sage,
D'un asyle d'extravagans,
Il peut bien vous offrir l'image;
Heureux, si vous rêvenez tous,
De Momus consultant l'horloge,
Demain, à la maison des fous,
Retenir chacun votre loge.

LE MARIAGE EXTRAVAGANT.

Le Théâtre représente une Salle, où se trouve un Cabinet grillé à la gauche du Public.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DOCTEUR, *à la cantonnade et une lettre à la main.*

SIMPLET, dis à ma fille de descendre, si elle veut apprendre une bonne nouvelle. Allons, allons, tout va bien. La nuit s'est passée tranquillement, mes malades reposent encore, et aucun fou n'a fait d'esclandre, preuve incontestable de l'efficacité des traitemens que j'ai adoptés, et qui m'assurent chaque jour des droits plus sacrés à la considération et à la reconnaissance publiques. Quel ministère plus noble, en effet, et plus cher à l'humanité, que celui dont le bienfait rétablit dans la tête de l'homme l'organe qui seul le distingue de la bête! Aussi, depuis trois mois environ que j'ai publié mon prospectus, ma maison ne désemplit pas; tous les infortunés privés de la raison, n'entrent chez moi qu'en bénissant la main bienfaisante qui doit les rendre à la société, et je puis dire à ma gloire qu'ils en sortent comme ils y sont entrés. Quelle brillante perspective pour moi..... et quelle fortune ne m'offre-t-elle pas!...

AIR: *La bonne chose que le vin.*

En tous pays je suis cité,
Et pour un rhume, une migraine,
Chez moi je vois de tout côté
Accourir les gens par douzaine.
Eh! Messieurs, dis-je à ces chalands,
Sont-ce là les maux que je traite?
Pour recourir à mes talens,
Il faut avoir perdu la tête.

SCENE II.

LE DOCTEUR, BETZY.

BETZY, *accourant embrasser son père.*

Bonjour, mon père..... Simplet m'a dit que vous m'attendiez dans ce salon pour me dire une chose qui me ferait bien plaisir, et j'accours.

[illegible] EXTRAVAGANT.

[illegible] mère Betzy !.... Je te [illegible] eveillée... Tu [illegible] se marier.

[illegible] en mon pere, vous le [illegible] fois de suite.

[illegible]

[illegible] even si gai depuis [illegible] pas le nom du pre-

[illegible]

[illegible] quand [illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

BETZY.

Je l'aimais tant !

AIR : *Toujours à ma pensée.*

Je crois encor l'entendre ;
Malgré les douze ans écoulés,
Je vois son grand œil tendre
Et ses jolis cheveux bouclés.
Quel malheur, disait sa famille,
Qu'avec son air doux et mignon,
Sa tournure gentille,
Edouard ne soit pas fille !
Mais, moi, tout bas, je disais : Non,
J'aime bien mieux qu'il soit garçon.

LE DOCTEUR.

Oui ; mais depuis douze ans que nous ne l'avons vu, il doit être changé au point que nous ne le reconnaîtrons plus.

BETZY.

Est-ce qu'il vient ?

LE DOCTEUR.

Oui, à ce que m'annonce la lettre de son père.... C'est lui, c'est ce cher Blinval qui a arrangé cette affaire là.

BETZY.

Qu'il est aimable ! Oh ! il y a long-temps qu'il pensait à cela.

LE DOCTEUR.

En vérité ?... Qui te l'a dit ?

BETZY.

Personne ; mais quand on laisse les jeunes gens s'appeler mari et femme de si bonne heure, et après leur séparation s'écrire familièrement, vous pensez bien qu'il faut qu'il y ait quelque chose.

LE DOCTEUR.

Ah ! c'est juste, c'est juste..... Autrement, cela tirerait trop à conséquence.... (*Il rit.*)

BETZY.

Vous vous moquez de moi ?..... Mais c'est égal, je suis bien sûre....

LE DOCTEUR.

Dis plutôt, ma chère Betzy, que Blinval et moi, amis dès l'enfance, camarades de collége, et de plus compatriotes, ayant reconnu, au bout de quelques années de mariage, que

nos enfans, à peine sortis du berceau, avaient hérité de l'amitié de leurs parens, nous projetâmes de les marier un jour ensemble.

BETZY.

Et ce jour est-il arrivé?

LE DOCTEUR.

Oui, quoique depuis douze ans les circonstances nous aient séparés, ce cher Blinval n'a pas oublié nos conventions.... Il me rappelle dans sa lettre que son fils a vingt ans, que ma fille en a seize.... Et enfin.....

BETZY, *vivement.*

Je devine le reste. Eh bien! mon père, il faut lui répondre dès aujourd'hui, que j'ai toujours été soumise à vos volontés, que je me croirai trop heureuse de recevoir un mari de la main du meilleur des pères, et que je l'attends.

LE DOCTEUR.

Eh bien! voilà ce qui s'appelle s'exprimer sans détours.

BETZY.

AIR : *Je regardais Magdelinette.*

Ah! dans notre petit ménage,
D'amour nous perdrons la raison;
Et vous allez avoir, je gage,
Deux fous de plus dans la maison. (*bis.*)

Dans notre attachement extrême,
C'est à l'instinct que nous cédions;
Aujourd'hui nous disant je t'aime,
Nous saurons ce que nous ferons.

ENSEMBLE.

LE DOCTEUR.

Bientôt dans leur petit ménage,
D'amour ils perdront la raison,
Et je vais avoir, je le gage,
Deux fous de plus dans la maison.

BETZY.

Ah! dans notre petit ménage,
D'amour nous perdrons la raison,
Et vous allez avoir, je gage,
Deux fous de plus dans la maison.

SCENE III.

LES PRECEDENS, SIMPLET.

LE DOCTEUR.

Ah! ah! c'est toi, Simplet?

SIMPLET.

Non, Monsieur, ce n'est pas moi, c'est une lettre.

LE DOCTEUR.

De qui ?

SIMPLET.

Je ne l'ai pas décachetée.

LE DOCTEUR.

L'imbécille ! (*Il ouvre et parcourt la lettre.*) Ah ! ah ! encore un insensé. Bientôt mon local n'y pourra plus suffire. (*Il lit haut.*)

« Monsieur le docteur, permettez-moi de recommander à » vos soins un de mes parens, nommé Saint-Romain, dont » l'état est désespéré, si vous ne venez à son secours. Né » avec un cœur tendre et ardent, il fut épris d'une personne » céleste qui le paya du plus tendre retour. Ivre d'amour et » de joie, il se disposait à la conduire à l'autel, quand l'ac- » cident le plus funeste la lui enleva. »

BETZY.

Ce malheureux jeune homme !

SIMPLET.

Ma foi, je plains autant la femme.

LE DOCTEUR, *continuant :*

« Cette perte a aliéné sa raison, au point qu'il croit voir » celle qu'il adorait dans toutes les femmes que le hasard » offre à ses yeux. »

SIMPLET.

Tiens ! c'est drôle ; prenez garde à vous, Mam'selle.

LE DOCTEUR.

Silence ! (*Continuant*) : « Il suivra de près ma lettre, et se » présentera seul chez vous. » (*à Simplet.*) Tu le recevras.

SIMPLET.

C'est ça.... Toujours les bonnes aubaines.

LE DOCTEUR.

« Il est furieux ! (*Simplet tremble de tout son corps.*) Quand » on paraît vouloir s'attacher à ses pas, sa mélancolie » cherche la solitude, et pour parvenir à diriger sa marche » de votre côté, je lui ai persuadé que sa prétendue habi- » tait votre maison, dont il s'est soudain hâté de prendre » la route, escorté, mais de loin, par un homme de con- » fiance qui ne cessera de le suivre que lorsqu'il l'aura vu » entrer chez vous. Rendez donc cet infortuné à la raison, et » je ne croirai pas trop payer ce bienfait d'une partie de ma » fortune. BELCOURT. »

Belcourt! ah! diable! ce négociant dont on vante l'opulence et la probité! Bonne maison! et il me promet une partie de sa fortune si je parviens..... J'y parviendrai..... j'y parviendrai, ou morbleu!.... Betzy, cours vîte faire préparer la chambre du deuxième qui donne sur le jardin.

BETZY.

Ah! mon père, c'est la plus belle de la maison!

LE DOCTEUR.

Fais ce que je te dis..... C'est une attention qui ne sera pas perdue.

BETZY.

Et mon prétendu qui va arriver.

LE DOCTEUR.

Je lui en trouverai une autre, à ton prétendu; et d'ailleurs, quand il serait logé un peu plus à l'étroit, ne le voilà-t-il pas bien à plaindre! Vas, vas, mon enfant, obéis, et tout le monde sera content.

BETZY, *avec humeur.*

Quelle injustice!

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Quoi! pour le premier venu,
Et pour l'or qu'on vous apporte,
Convient-il que de la sorte
On déloge un prétendu?
Puisque votre futur gendre,
Quand chez vous il va descendre,
Ne peut pas même prétendre
A garder sa place ici,
Je ne serais pas surprise
Qu'un jour il la trouvât prise,
Quand il sera mon mari.

SCENE VI.

LE DOCTEUR, SIMPLET.

SIMPLET.

A propos, Monsieur, que je vous dise donc.... Ce matin, en faisant ma ronde, j'ai été voir ce vieux fou de physicien qui a sa chambre au fond de la cour, à gauche,.... vous savez bien, qui a la fureur de marier tout le monde, et à qui vous avez permis hier de dîner à table, parce qu'il avait été sage....

LE DOCTEUR.

Darmancé?

SIMPLET.

Juste.

LE DOCTEUR.

M. Simplet, le courage vous vient donc ?

SIMPLET.

Ah ! ce n'est pas ce malade là que je crains..... il n'est pas méchant, lui, et sans sa rage de physique et la manie qu'il a de se croire le père de toutes les demoiselles à marier....

LE DOCTEUR.

Il ne veut donc pas en démordre ?

SIMPLET.

Ah ! bien, oui, en démordre ! Est-ce qu'il ne soutient pas que votre fille est la sienne, et par dessus le marché, qu'il est le maître de la maison.....

LE DOCTEUR.

La conséquence en est toute simple.

SIMPLET.

Ce qu'il y a de mieux, c'est qu'il a voulu à toute force me payer mes gages.

LE DOCTEUR.

Et tu n'as pas accepté, j'espère ?

SIMPLET.

Au contraire (*le docteur lui donne un soufflet*), Monsieur ; vous m'avez dit si souvent de ne pas contrarier les fous....

LE DOCTEUR, *prenant la bourse.*

Comment, drôle, tu as osé?

AIR : *Du pas redoublé.*

Rends-moi cet argent, vîte et tôt,
Que je le lui reporte.

SIMPLET.

J'entends toujours du premier mot
Quand on m'parle d'la sorte.

LE DOCTEUR

Maintenant vous voilà certain,
Monsieur le bon apôtre,
Que lorsque je prends d'une main,
Je sais donner de l'autre.

(*Il sort.*)

SCENE V.

SIMPLET, *seul.*

Oh ! la maudite place que celle de garde-fous !... En voilà les profits. Avec ça, encore un diable de possédé qui nous

arrive.... Il en viendra tant, que de domestique que je suis, je finirai par être pensionnaire.... C'est sûr. Ah! pauvre Simplet!

COUPLETS.

AIR :

Mais aussi qu'avais-je besoin
De quitter mon petit village ?
L'ambition nous mèn'trop loin,
Et j'vois que j'nons pas été sage.
Pour n'habiter qu'avec des fous,
Bavards, méchans ou malhonnêtes,
Et qui raisonnent comm'des bêtes,
Autant valait rester chez nous.

(*Même air.*)

J'aim'rais mieux vivre avec des ours;
L'plus souvent des soufflets pour gages,
Et des nuits blanches tous les jours,
V'là l'plus clair de mes avantages.
Pour ne recevoir que des coups,
Et par tout le monde, à la file,
M'entendre traiter d'imbécille,...
Autant valait rester chez nous.

SCENE VI.

SIMPLET, EDOUARD.

ÉDOUARD, *entrant en désordre.*

Les misérables! oser porter la main sur moi!

SIMPLET.

A l'autre, maintenant.

ÉDOUARD.

Je vous apprendrai à connaître votre monde, coquins; et le premier qui me touche.....

SIMPLET, *à part.*

La lettre ne mentait pas.... C'est un furieux.... Prenons garde à nous; il faut l'amadouer. (*A la cantonnade.*)

AIR : *Du Vaudeville de madame Scarron.*

Insolens (*bis.*)! Est-ce de la sorte
Qu'on doit recevoir
Un étranger qui vient nous voir?
Empêchez (*bis.*) qu'aucun fou ne sorte;

Mais n'arrêtez pas
Ceux qui chez nous portent leurs pas.

(*à Edouard.*)

Excusez; c'est l'habitude
De ne parler qu'à des fous.

ÉDOUARD.

Les fripons ont le bras rude.

SIMPLET.

Je les ferai chasser tous.

ÉDOUARD.

Vouloir me mettre à la chaîne!

SIMPLET.

Les sots! les impertinens!

ÉDOUARD, *lui donnant de l'argent.*

Tiens, voilà pour ta peine.

SIMPLET, *à part.*

Il a de bons momens.

ENSEMBLE.

SIMPLET.

Insolens (*bis.*)! Est-ce de la sorte
Qu'un doit recevoir
Un étranger qui vient nous voir?
Empêchez (*bis.*) qu'aucun fou ne sorte;
Mais n'arrêtez pas
Ceux qui chez nous portent leurs pas.

ÉDOUARD.

C'est assez (*bis*), trop d'ardeur t'emporte;
Je me plais à voir
Ce zèle à faire ton devoir.....
Mais faut-il crier de la sorte?
Ils ne savaient pas
Qu'ici l'amour guidait mes pas.

ÉDOUARD.

Fais-moi parler à M. Werner..... Comme il va être surpris de me voir sitôt.

SIMPLET.

Surpris! Non, Monsieur, il vous attendait.

ÉDOUARD.

Oh! oui, une lettre....

SIMPLET, *à part.*

Tiens, il sait ça?

ÉDOUARD.

Tu as une jolie maîtresse ici, n'est-ce pas?

SIMPLET, *à part.*

Voilà la tête qui trotte; il oublie qu'elle est morte.

ÉDOUARD.

Morte! Elle est morte?

SIMPLET

Non, non, Monsieur.

ÉDOUARD.

Que disais-tu donc? Parle.

SIMPLET.

Je disais que les faquins à qui vous avez eu affaire là-bas.....

ÉDOUARD.

Eh bien?

SIMPLET.

N'y allaient pas de main morte.

ÉDOUARD.

Le malheureux m'a fait un mal!.....

SIMPLET, *à part.*

Et lui m'a fait une peur!....

ÉDOUARD.

Réponds-moi donc.... Ta maîtresse?....

SIMPLET.

Est charmante, Monsieur; c'est la plus jolie brune....

ÉDOUARD.

Brune?

SIMPLET.

Des cheveux d'un noir.....

ÉDOUARD.

Qu'est-ce que tu dis donc?

SIMPLET.

Oh! des petits yeux vifs....

ÉDOUARD.

Des petits yeux?.... Elle serait donc bien changée.

SIMPLET, *à part.*

On changerait à moins.....

ÉDOUARD.

Je commence à croire que ce garçon se ressent un peu de l'air que l'on respire dans cette maison.

SIMPLET.

Au reste, Monsieur, vous la connaissez mieux que moi; ainsi....

ÉDOUARD.

Moi ?.... Il y a quinze ans que je ne l'ai vue.

SIMPLET, *à part.*

Ah! par exemple, en voilà une bonne ; il n'y a pas quinze jours que la pauvre femme....

ÉDOUARD.

Mais cela n'empêche pas que je l'aime à la folie....

SIMPLET.

A la folie; c'est le mot.

ÉDOUARD.

AIR : *A la façon de Barbari.*

Oui, l'intervalle qui long-temps
M'éloigna de ma belle,
N'a fait qu'augmenter, je le sens,
Ma tendresse pour elle ;
Et si son cœur, avec transport,
Se rappelle encor
Notre ancien accord,
Demain je serai son mari,

SIMPLET.

Biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

ÉDOUARD.

Que dis-tu?

SIMPLET.

Je dis qu'il y aurait de la barbarie à séparer un couple aussi intéressant.

ÉDOUARD.

Ah! je brûle de la voir.

SIMPLET, *à part.*

Pauvre jeune homme! N'est-ce pas bien malheureux d'être comme ça, à son âge, dans les espaces imaginaires! (*Haut.*) Si Monsieur le désire, je vais le conduire dans sa loge..... je veux dire dans sa chambre ; il y sera plus à son aise.

ÉDOUARD.

Non, non; conduis-moi plutôt à ma prétendue.

SIMPLET.

Il ira bien tout seul, s'il veut.

ÉDOUARD.

Eh bien! qu'attends-tu?

SIMPLET, *à part.*

Je ne sais que lui dire, le conduire à ma maîtresse; il verra bien que ce n'est pas sa belle.

ÉDOUARD, *approchant.*

Viendras-tu enfin ?

SIMPLET.

Lui annoncer qu'elle n'est plus de ce monde....

ÉDOUARD.

Mais avant tout, réparons un peu le désordre de ma toilette. (*On entend Darmancé chanter.*)

SIMPLET.

Allons, ce n'était pas assez d'un, voilà l'autre. Avec sa manie de se croire le maître de la maison.... Ma foi, je ne me soucie pas de me trouver entre deux feux..... Qu'ils s'arrangent. (*Il s'échappe.*)

SCENE VII.

DARMANCÉ, ÉDOUARD.

DARMANCÉ, *tenant une bouteille à cylindre qu'il admire avec complaisance,*

AIR : *Gai, gai, marions-nous.*

Gai, gai, courtisez-vous
Jeunes drilles,
Jeunes filles ;
Gai, gai, courtisez-vous,
Je veux vous marier tous.

Grâce à mon baume nouveau,
Deux cœurs que l'hymen rassemble,
N'auront qu'à trinquer ensemble
Pour s'aimer jusqu'au tombeau.

Gai, gai, etc.

Heureuse efficacité
De mon précieux cylindre,
Les époux n'ont plus à craindre
D'incompatibilité.

Gai, gai, etc.

Les maris, par le pouvoir
Que mon philtre a sur les ames,
Pourront compter sur leurs femmes...
Quel débit je vais avoir !

Gai, gai, etc.

ÉDOUARD, *à part.*

Quel est cet original ?

DARMANCÉ, *appelant.*

Betzy, Betzy?

ÉDOUARD.

Ah! Monsieur, quel nom venez-vous de prononcer ?

DARMANCÉ.

Eh! parbleu! celui de ma fille.

ÉDOUARD, *transporté.*

De votre fille ? Vous êtes donc?.....

DARMANCÉ.

Je suis médecin, pharmacien, alchimiste, et de plus, maître de céans, en dépit de l'envie.

ÉDOUARD.

Embrassons-nous donc, mon cher beau-père.

DARMANCÉ.

Votre beau-père! moi ?

ÉDOUARD.

Sans doute, regardez-moi bien.

DARMANCÉ.

Déjà un épouseur pour ma fille ? Il paraît que ma découverte fait du bruit dans le monde.

ÉDOUARD.

Edouard Blainval.

DARMANCÉ.

Je ne connais pas.....

ÉDOUARD.

Fils du plus riche négociant de Genève.

DARMANCÉ.

Ha! ha!

ÉDOUARD.

Et le plus grand admirateur de vos talens.

DARMANCÉ.

Le plus grand!..... Embrassez-moi, mon gendre, et donnez-moi une prise de tabac.

ÉDOUARD.

Une prise ?.... Je n'en use pas.

DARMANCÉ.

Tant pis, une fois marié, vous en userez; ce sera une des clauses du contrat.

ÉDOUARD, *à part.*

On me l'avait bien dit un peu singulier ; mais il passe l'idée que je m'en était faite.

DARMANCÉ.

Je danserai à ta noce, au moins ; je veux ouvrir le bal, tiens, par ce pas, que j'ai dansé si joliment à la mienne..... car, tel que tu me vois, j'ai été marié.....

(*Il danse en fredonnant une valse.*)

EDOUARD.

Mon beau-père est décidément timbré.

DARMANCÉ.

Tu es surpris de me voir aussi gai à mon âge, n'est-ce pas ?

EDOUARD.

J'en suis ravi, la gaîté est toujours la compagne d'un bon cœur ; mais ne verrai-je pas la charmante Betzy. Je brûle de lui déclarer des sentimens auxquels le temps n'a fait qu'ajouter, et surtout de les lui faire partager.

DARMANCÉ.

Vous userez de mon gaz inflammable, et je vous réponds.....

EDOUARD.

De votre gaz inflammable !

DARMANCÉ, *avec impatience.*

Oui, monsieur, de mon gaz inflammable.

AIR *de la Bourbonnaise.*

Vois-tu cette bouteille,
Unique, sans pareille,
Quelle rare merveille,
J'ai découverte là ;
Ah ! Ah ! Ah ! Ah !
Physique, astronomie,
Algèbre, anatomie,
Galvanisme, Alchymie ;
Tout enfin, tout est-là,
Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

DARMANCÉ.

ENSEMBLE. Du talent, du génie,
C'est le *nec plus ultrà.*

EDOUARD.

Quelle étrange manie !
Ont tous ces savans-là.

EDOUARD.

Ah ! de grâce, oubliez un instant votre physique, et parlez-moi de celle à qui l'hymen va m'unir pour jamais.

DARMANCÉ.

DARMANCÉ.

Eh bien ! soit ; parlons-en. Tu vois bien cet établissement... il est gentil, n'est-ce pas ? C'est moi qui l'ai formé.

EDOUARD.

Quel rapport ?

DARMANCÉ.

Je traite ici quarante insensés ; mais le plus original de tous, est un certain extravagant, qui se donne les airs de prendre mon nom. Il se fait appeler le docteur Werner, et veut être, à toutes forces, le propriétaire de la maison et le père de ma fille..... c'est drôle, n'est-ce pas ?

EDOUARD, *à part.*

Je doute que le pensionnaire extravague plus que le maître.

DARMANCÉ.

Eh ! parbleu, j'apperçois mon fou : tu vas rire ; reste un moment avec lui, pendant que Betzy va achever sa toilette, et.....

EDOUARD.

En a-t-elle besoin ?

DARMANCÉ.

Hein ! que dis-tu, petit fripon ?

AIR : *J'ons un bon Curé patriote.*

Je cours apprendre à ma fille,
Que tu l'épouses ce soir ;
Ah ! c'est qu'elle est si gentille,
Que l'on payerait pour la voir.
C'est un œil, un bras, un cou,
C'est à se mettre à genou,
C'est un chou,
Un bijou ;
De ma fille je suis fou,
Oui, je suis fou ! (*bis*).

EDOUARD.

Ma foi, suivons-le..... Je ne suis pas jaloux de me trouver nez à nez avec un extravagant, qui peut être sujet à des accès....

SCENE VIII.

EDOUARD, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Arrêtez, jeune homme.

EDOUARD.

Je suis pris!.....

LE DOCTEUR.

N'est-ce pas vous qui venez d'arriver?

EDOUARD.

Moi, oui, pourquoi?

LE DOCTEUR.

Regardez moi?

EDOUARD, *à part.*

Il a bien l'air de ce qu'il est.

LE DOCTEUR.

L'œil égaré! voyons votre pouls.

EDOUARD.

Mon pouls? Eh! je ne suis pas malade.

LE DOCTEUR.

Non, non, vous ne l'êtes pas....; mais c'est égal.

(*Il veut lui prendre la main.*)

EDOUARD.

Sortons; car il n'en finirait plus.

LE DOCTEUR, *le retenant.*

Un moment.

EDOUARD.

Ah! si je ne craignais de l'irriter.....

LE DOCTEUR, *à part.*

Assurons-nous de la qualité de ses fibres; attaquons l'endroit sensible.

EDOUARD.

Il vient à moi.

LE DOCTEUR.

Jeune homme, mourir est une obligation que nous contractons tous en naissant.

EDOUARD, *à part.*

Où diable veut il en venir avec ce lugubre préambule?

LE DOCTEUR.

Je sais qu'une femme douée de talens, de grâces et de vertus, vous promettait l'avenir le plus heureux; le ciel a disposé de cette intéressante créature, et puisqu'il faut que tout finisse.....

EDOUARD.

Finissez-donc; et allez faire à d'autres vos jérémiades. (*à part*) Il faut que ce soit le chagrin qui lui ait tourné la tête. Allons trouver ma chère Betzy, il n'y a qu'elle de raisonnable dans cette maison (*il veut sortir*).

LE DOCTEUR, *à part.*

Il s'échappe ? doucement (*haut*). Encore un mot, mon ami.

EDOUARD.

Je ne pourrai plus m'en débarrasser.

LE DOCTEUR.

Votre famille doit être désolée ?

EDOUARD, *riant.*

De quoi ?

LE DOCTEUR, *à part*

Il ne sent pas son état.

EDOUARD.

De mon mariage ?

LE DOCTEUR.

(*A part*) Toujours sa belle en tête. (*haut*) M. Belcourt, surtout, paraît prendre à vous un intérêt bien tendre.

EDOUARD.

Qu'est-ce que c'est que M. Belcourt ?

LE DOCTEUR.

(*A part*) Il méconnaît jusqu'à ses plus proches parens. (*haut*) Mais j'espère vous rendre bientôt à ses vœux, et quelques douches suffiront.

EDOUARD, *riant aux éclats.*

Quelques douches !

AIR *du major Palmer.*

L'aventure est impayable !
Il me croit fou comme lui !

LE DOCTEUR, *riant de même*

Mais vraiment le pauvre diable,
Croit que j'extravague aussi.

EDOUARD.

Allons, rentrez en vous-même.

LE DOCTEUR.

Je le plains, en vérité.

EDOUARD.

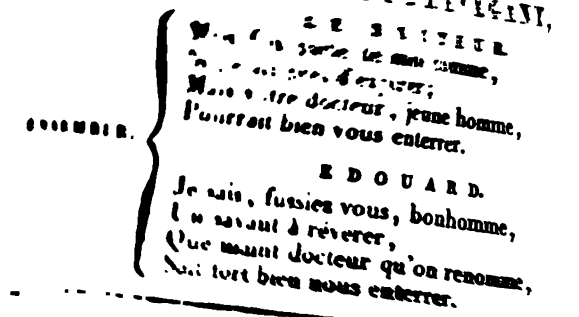
Quel aveuglement extrême !

LE DOCTEUR.

Hélas ! pauvre humanité !
à Edouard. Prenez, prenez patience.

EDOUARD.

Vous seul en avez besoin ;
Dans cet état de démence,
Billard n'ira pas loin.



[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] docteur, jeune homme,
Pourrait bien vous enterrer.

EDOUARD.

Je sais, fussiez vous, bonhomme,
Un savant à révérer,
Que maint docteur qu'on renomme,
Sait fort bien nous enterrer.

SCENE IX.

[illegible]

ÉDOUARD.

Oh! la charmante personne! Parlez, Mademoiselle, seriez-vous la fille du docteur Werner?

BETZY, *tremblante.*

Oui, Monsieur.

ÉDOUARD.

Ma chère Betzy, enfin, je vous revois!

BETZY, *à part.*

Il sait déjà mon nom?

ÉDOUARD.

Qu'il y a long-temps que nous ne nous étions trouvés ensemble.

BETZY.

Oh! oui, bien long-temps; (*à part*) mon père m'a recommandé de dire toujours comme lui.

ÉDOUARD.

Mais une fois époux, rien ne pourra plus nous séparer.

BETZY.

Non, rien.

ÉDOUARD.

Tu souscris donc au désir de ton père?

BETZY.

Tu souscris.....

ÉDOUARD.

Ah! cette liberté m'est bien permise, nous nous sommes connus si jeunes.

BETZY, *à part.*

C'est comme Edouard et moi.

ÉDOUARD.

Mais tu ne me réponds pas...? Le jour qui nous unira aura-t-il à tes yeux les mêmes charmes qu'aux miens?

BETZY.

Pouvez-vous me le demander!

EDOUARD, *se jettant à ses genoux.*

Ah! je suis hors de moi!

BETZY, *jetant un cri et s'enfuyant.*

O ciel! voilà sa fureur qui le prend!

ÉDOUARD.

Pourquoi cette crainte? Mon attitude a-t-elle quelque chose d'effrayant?

BETZY.

Non, mais cela pourrait venir..... relevez-vous.

ÉDOUARD, *se relevant.*

Tu le veux.

BETZY.

Comme il est docile! Je finirai par m'accoutumer à ces accès-là.

DUO *de Doche.*

Je jure de t'aimer sans cesse!
Répète le même serment.

BETZY.

Je jure de t'aimer sans cesse!
(*à part.*) Par intervalle il est charmant;
Ah! quel dommage!

ÉDOUARD.

Ah! qu'elle ivresse!

BETZY.

Il est charmant!

ÉDOUARD.

Heureux moment!
De fleurs je veux semer ta vie;
Mon cœur préviendra tous tes vœux.

BETZY.

Ah! que mon âme est attendrie,
De le voir aussi malheureux.

ÉDOUARD.

Chaque bijou, chaque parure
Que tu voudras,
Tu l'obtiendras.

BETZY.

Ah! comme il aimait sa future!

ÉDOUARD.

Mais rien ne manque à tes appas,
Et tu tiens tout de la nature.

BETZY, *à part.*

Ah! qu'il m'inspire d'intérêt!

ÉDOUARD.

Oui, tout en elle, tout m'enchante.

BETZY.

Si pourtant, trait pour trait,
Edouard lui ressemblait;
Oh! combien je serais contente!

ÉDOUARD, *à part.*

Ah! quel bonheur parfait,
L'avenir me promet,

Près de cette femme charmante;
(*à Betzy*) Au doux baiser que j'ai pris sur ta main,
Pour appaiser l'ardeur qui me dévore,
Daigne en joindre un plus doux encore.

BETZY.

Non, non, Monsieur, attendez à demain.

ÉDOUARD.

Jusques-là je ne puis attendre.

BETZY.

Faudra-t-il le lui laisser prendre?

ÉDOUARD.

Aux vœux de ton époux, cesse de résister.

BETZY.

Mon père m'a bien dit de ne pas l'irriter.

ÉDOUARD.

De ton amour accorde-moi ce gage?

BETZY.

Au fait, ce n'est qu'un simple badinage.

ÉDOUARD.

Eh bien?

BETZY, *cédant.*

Eh bien?

ÉDOUARD, *l'embrassant.*

Oh! que cela fait de bien!

BETZY.

Oh ciel! quel trouble est le mien!

ENSEMBLE.

Sortons, je suis toute tremblante.
Hélas! si trait pour trait,
Edouard lui ressemblait,
Combien Betzy serait contente.

ÉDOUARD.

Elle fuit, pudeur ravissante!
Ah! quel bonheur parfait,
L'avenir me promet,
Près de cette femme charmante!

(*Betzy sort.*)

SCENE XI.

EDOUARD, *seul.*

Trop heureux Edouard! Méritais-tu un pareil trésor?

Cette chère Betzy !..... Ah! quand elle avait cinq ans, et qu'elle m'appelait son petit mari, je me doutais bien qu'un jour ma petite femme serait une fort jolie demoiselle!

RONDEAU *de Doche.*

Dix ans de plus dans cette vie,
Sont plus souvent un mal qu'un bien;
Mais chez fille à cinq ans jolie,
Dix ans de plus ne gâtent rien.
Grâce infantine,
Goûts innocens,
Tête mutine,
Attraits naissans;
Œillade vive,
Gentil minois,
Gaîté naïve,
Voilà ma Betzy d'autrefois.

Dix ans de plus dans cette vie,
Sont plus souvent un mal qu'un bien;
Mais chez fille à cinq ans jolie,
Dix ans de plus ne gâtent rien.
Parler timide,
Trouble inquiet,
Paupière humide,
Regard distrait;
Cœur qui palpite,
Secret ennui,
Sein qui s'agite;
Voilà ma Betzy d'aujourd'hui.

Dix ans de plus dans cette vie,
Sont plus souvent un mal qu'un bien;
Mais chez fille à cinq ans jolie,
Dix ans de plus ne gâtent rien.

SCENE XII.

EDOUARD, SIMPLET.

SIMPLET, *à part.*

Lui parler, c'est se frapper la tête contre un mur; mais c'est égal, essayons..... Monsieur?

ÉDOUARD.

Ah! c'est toi, imbécille.

[illegible]

SIMPLET, [illegible]

Il me reconnaît : c'est [illegible] demander une chose [illegible]

ÉDOUARD.

Eh parbleu ! [illegible]

SIMPLET, [illegible]

Je vois que je suis venu dans une bonne veine.

ÉDOUARD.

Viens les chercher avec moi.

SIMPLET.

Avec vous ! [illegible]

ÉDOUARD.

Eh ! parbleu, [illegible] voiture de Genève.

SIMPLET, [illegible]

Ah ! Monsieur [illegible] Monsieur [illegible] sort pas d'ici.

ÉDOUARD.

Qu'on ne sort pas d'ici !

SIMPLET.

Sûrement donc : [illegible] moins d'une permission de [illegible] Docteur.

ÉDOUARD.

Es-tu fou ?

SIMPLET.

C'est [illegible] c'est moi qui est fou, et monsieur [illegible] son plaisir.

ÉDOUARD.

Ah çà ! me conduiras-tu, quand je te le dis [illegible] pas que j'ai besoin d'une toilette plus décente pour [illegible] du dîner qui approche.

SIMPLET.

Du dîner ? Il y est bien, s'il croit dîner à table [illegible]

ÉDOUARD.

Morbleu ! ne m'impatiente pas.

SIMPLET.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Non, monsieur, vous aurez beau faire

ÉDOUARD.

Coquin ! hâte-toi de m'ouvrir,
Ou, morbleu, si j'entre en colère

SIMPLET.

C'nest pas le moyen de sortir.

ÉDOUARD.

M'ouvriras-tu ?

SIMPLET.

V'là ce qu'on gagne
A v'nir nous visiter céans.
Cessez de battre la campagne,
Et vous aurez la clef des champs.

ÉDOUARD, *le prenant par l'oreille.*

Ah! marand, tu fais le gogueuard.

SIMPLET.

Haïe! haïe! monsieur, vous me prenez par mon faible: je vais vous conduire....

ÉDOUARD.

A la bonne heure!

SIMPLET, *à part.*

En lieu de sureté. (*Il le fait passer le premier dans le cabinet grillé, et referme rapidement la porte sur lui*).

ÉDOUARD.

AIR: *De la contredanse du Diable à quatre.*

Oser m'enfermer! quelle impudence!

SIMPLET.

Oh! tu peux crier,
Sans m'effrayer.

ÉDOUARD.

Tu vas payer cher tant d'insolence.
Fripon, ouvre-moi,
Ouvre, ou c'est fait de toi!

SCENE XIII.

LES PRECEDENS, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

D'où viennent ces cris
Et ce vacarme,
Qui, dans ce logis,
Répand l'alarme?

ÉDOUARD, *à Simplet.*

Vois cette arme. (*bis*).

LE DOCTEUR et SIMPLET.

O ciel! c'est
[illegible]!

ENSEMBLE.

ÉDOUARD.

Oser m'enfermer ! quelle impudence !
Mais c'est trop souffrir,
Tu vas périr.
Oui, je perds à la fin patience :
Tu vas voir comment
Je traite un insolent.

LE DOCTEUR et SIMPLET.

Il était armé ! quelle imprudence !
Lui faut-il ouvrir,
Ou faut-il fuir ?
Je crains tout de son extravagance.
De peur d'accident,
Fuir est le plus prudent. (*Ils se sauvent*).

SCENE XIV.

EDOUARD, *seul.*

Comment ! ils me laissent enfermé ? Me voilà bien avancé, avec ma menace. Je crois, en vérité, qu'ils me prennent tous ici pour un fou. Eh ! ma foi, la manière dont je me suis présenté dans cette maison ; le bruit que j'y fais ; la fureur où cet imbécille vient de me mettre, rendraient la méprise assez vraisemblable. Betzy même, Betzy a l'air de me craindre, et pourtant elle me connaît, et consent à me donner sa main. Il se passe ici quelque chose d'incompréhensible, et qne je veux pénétrer..... quand on aura jugé à propos de me rendre la liberté. Mais personne ne revient..... Comment faire ?

SCENE XV.

EDOUARD, BETZY.

BETZY.

Pauvre jeune homme ! j'ai bien la clef de sa grille : la voilà... Simplet me l'a remise. Mais je suis seule.

ÉDOUARD.

Ah ! je l'aperçois.

BETZY.

Il est pourtant si malheureux !

ÉDOUARD.

Betzy, ma chère Betzy !

BETZY.

Je vous ai entendu, et si j'étais sure.....

ÉDOUARD.

Douteriez-vous aussi de ma raison? Ah! si je l'avais perdue, serait-ce à vous à m'en punir?

BETZY, *à part.*

La crise paraît être passée.

ÉDOUARD.

Eh! bien?

BETZY.

Eh! bien?

AIR *de Julie.*

Oh! je n'ai pas l'ame méchante.
Mais, avant de vous délivrer,
De cette arme qui m'épouvante,
Pour raison je dois m'assurer.

ÉDOUARD, *lui remettant le pistolet.*

Je cède au pouvoir de vos charmes;
Je cède à la voix de l'honneur.....
Le prisonnier, à son vainqueur,
Ne doit-il pas rendre les armes?

BETZY.

Vous êtes libre. (*Elle veut s'échapper: Edouard la retient, et tombe à ses pieds*).

ÉDOUARD.

Souffrez que je baise la main qui brise mes fers.

SCENE XVI.

LES PRECEDENS, DARMANCÉ.

DARMANCÉ.

Aux pieds de ma fille! bravo! A ce soir le mariage (*à Betzy*). Reste donc, je ne t'en veux pas (*à Edouard*). Tu as bu de mon élixir sympatique, n'est-ce pas? Il a opéré?

ÉDOUARD.

Votre élixir!

DARMANCÉ.

Courons chez le notaire, mes enfans. Donne-moi le bras, ma Betzy.

BETZY, *avec effroi.*

O ciel! mon père! mon père!

DARMANCÉ.

Eh bien! qu'est-ce, ma fille? N'aimes-tu pas ce jeune

homme ? Ne t'aime-t-il pas aussi ?.... Tout cela est convenu : ainsi, (*il chante*)

Aujourd'hui les accords,
Demain le mariage.
Vive la danse !
Vive le chant !

SCENE XVII.

LES PRECEDENS, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Que vois-je ? Halte-là ! Vous n'irez pas plus loin. Qui a ouvert la loge de cet extravagant ?

ÉDOUARD.

Extravagant vous-même.

DARMANCÉ.

C'est cela..... Extravagant vous-même. Simplet, Nicolas, Main-de-Fer, tout le monde !

SCENE XVIII.

LES PRECEDENS, SIMPLET.

SIMPLET.

Me voilà !

DARMANCÉ.

Je vais chez mon notaire. Qu'à mon retour je trouve ce pensionnaire-là garotté dans sa loge, et demain je le fais trépaner. Venez, mes enfans.

LE DOCTEUR, *tirant Betzy par le bras.*

Elle n'ira pas.

DARMANCÉ, *la tirant par l'autre*

Elle ira.

SIMPLET.

Pauvre petite ! la voilà bien !

ÉDOUARD, *montrant le Docteur.*

Comment peut-on laisser la liberté à des fous pareils ?

LE DOCTEUR et DARMANCÉ, *voulant entraîner Betzy chacun de leur côté.*

AIR *de Bancelin.*

Viens, ma fille !
C'est l'espoir de ma famille ;
Viens, ma fille,
Et laisse là ce vieux fou.

DARMANCÉ, *à Édouard.*

Dis-moi comment, et par où,
En voyant fille si belle,
On la supposerait celle
D'un aussi vilain matou ?

LE DOCTEUR.

Vite, sous clef qu'on l'enferme
Pour le rendre à la raison.

SIMPLET, *tirant Darmancé par le bras,*

Allons ; morbleu ! tirons ferme.

ÉDOUARD, *tirant Simplet à son tour.*

Quoi ! le chef de la maison !

DARMANCÉ et LE DOCTEUR.

Quelle audace !
Oser prendre ainsi ma place !
Dis, de grâce,
Si je suis ton père, ou non.

ÉDOUARD, *montrant le Docteur.*

Quelle audace !
Oser prendre ainsi sa place !
Cette audace
Atteste sa déraison.

LE DOCTEUR, *faisant passer sa fille du côté opposé.*

Qu'on vienne me l'enlever, à présent !

ÉDOUARD.

C'est au plus sage à céder.

DARMANCÉ.

Tu as dit le mot, toi : c'est au plus sage à céder.

ÉDOUARD.

Mais est-il prudent de laisser votre fille seule avec..... ?

DAMANCÉ.

Bah ! ils seraient dix comme lui avec elle, que je ne craindrais pas çà. (*Faisant le geste*). (*Ils sortent*).

SCENE XIX.

LE DOCTEUR, BETZY.

LE DOCTEUR.

Il va, dit-il, chercher le notaire. Il sera bien adroit s'il le trouve. Eh ! mais..... si, en effet, je réalisais l'idée de Darmancé, et qu'un notaire..... de ma façon vînt offrir aux yeux de Saint-Romain le simulacre d'un véritable mariage ? Peut-être le charme de cette illusion parviendrait-il à éteindre la fièvre d'amour qui le domine (car sa folie n'est pas autre chose).

BETZY.

Oui, mon père, essayons ce mariage.

LE DOCTEUR.

Tu y consens. Attends moi ici. Le plaisant serait qu'Edouard survînt pendant la cérémonie.... Oh! la bonne surprise!

(*Il sort.*)

SCENE XX.

BETZY (*seule*).

C'est singulier!.... ce jeune homme répond entièrement à l'idée que je m'étais faite d'Edouard... : taille avantageuse, physionomie ouverte, imagination vive..... trop vive, hélas! puisque.... (*elle montre son front*). Il y a pourtant des momens où je ne puis me persuader qu'il soit aussi fou qu'on le dit.

COUPLETS.

AIR *nouveau de* Champein.

A peine arrivé ce matin,
Un mot de ma bouche l'enchante;
Avec une ivresse touchante,
Bientôt il me baise la main,
Il me dit que je suis jolie,
Que partout il suivra mes pas,
Qu'il m'aimera jusqu'au trépas.....
Mais est-ce là de la folie?

Il veut, une fois mon mari,
Tous les jours me prouver sa flamme.
Voir briller sa petite femme,
Sera son plaisir favori.
Il veut que j'éclipse, embellie,
Par des bijoux du plus grand prix,
Toutes les belles de Paris.....
Mais est-ce là de la folie?

SCENE XXI.

BETZY, LE DOCTEUR, *en costume de notaire, des lunettes sur le nez*; SIMPLET, *et plusieurs* VALETS *et* SERVANTES.

LE DOCTEUR (*aux Valets*).

Ah çà, vous m'entendez bien. Vous cessez pour un moment d'être mes domestiques, et vous représentez les parens de ma fille.

BETZY.

Pauvre jeune homme! l'abuser à ce point.

LE DOCTEUR.

C'est pour son bien. Crois-tu qu'il me reconnaisse, affublé de la sorte?

BETZY.

Cette robe noire, cette large perruque et cette paire de lunettes vous déguisent à merveille.

LE DOCTEUR (*aux Valets*).

Vous êtes donc la grand'mère de ma fille, vous sa tante, vous son oncle maternel, vous sa marraine, vous son cousin germain, et vous venez tous pour signer le contrat.

TOUS LES VALETS.

Nous signerons.

LE DOCTEUR.

Betzy, approche cette table; et toi, Simplet, va chercher le jeune homme.

BETZY (*à part*).

Si cela pouvait le guérir. Ah! que je serais heureuse!

SIMPLET (*revenant*).

Mais, mon cher maître, si cette cérémonie ne suffisait pas pour rendre la raison au malade, et qu'il fallût prolonger l'illusion, qui mettriez vous à la place de la mariée? Pas moi, d'abord; c'est assez de corvées comme ça.

LE DOCTEUR.

L'imbécille, avec ses réflexions!... Fais ce que l'on te dit, sans t'inquiéter du reste (*Simplet sort*).

SCENE XXII.

LE DOCTEUR, BETZY, LES VALETS.

LE DOCTEUR.

AIR *d'Azémia.*

N'oubliez rien.

TOUS.

Non rien.

LE DOCTEUR.

Grave maintien.

TOUS.

Fort bien!

LE DOCTEUR.

Air d'importance.

TOUS.

Tout ira bien.

LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Lorsque vous serez en présence,
Grand salut, grande révérence,
Puis un silence.
Rasseyez-vous.

TOUS

Silence, on vient, asseyons-nous.

TOUS.

Vous allez être content de nous.

SCENE XXIII.

LES PRECEDENS, EDOUARD, DARMANCÉ.

DARMANCÉ.

Récitatif.

Partagez, mes enfans, l'ivresse qui transporte
Mon ame paternelle..... en ce jour conjugal,
Car l'hymen est un dieu... mais un dieu... qui...; n'importe,
Soyez heureux, voilà le principal.

CHŒUR DES VALETS.

AIR : *Ah! quel scandale abominable.*

Salut au couple aimable et sage,
Qui d'hymen va serrer les nœuds!
Dans cinquante ans, malgré l'usage,
Puissent-ils être encor heureux!

LE DOCTEUR (*bas aux Valets*).

Bravo!..... C'est à merveille.

EDOUARD.

AIR : *Pour les friands, pour les gourmands* (de Scarron).

Nous allons, au gré de nos vœux,
Etre unis pour la vie.
Ah! je cède aux transports joyeux
De mon ame ravie.

DARMANCE.

D'honneur, mon œil ne reconnaît
Dans ces figures aucun trait
De parent ni parente.
Quel est donc leur nom, s'il vous plaît!

LES VALETS.

Monsieur, je suis votre valet.

LES SERVANTES.

Et moi (*bis*) je suis votre servante.

(*Edouard embrasse tous les valets*).

... TEUR (*à Betzy*).
... son regard s'adoucit! et comme sa ... ciel! hein?
... ARD (*à Darmancé*).
... ce nom m'est désormais permis), voilà le ... ma vie!
LE DOCTEUR.
... ent arrêtés.... la dot est stipulée...; il ne manquerait que les noms et prénoms des futurs, passés.
TOUS.
(*Darmancé signe, et Betzy ensuite*).
... ARD (*prenant la plume de la main de Betzy, et signant*).
AIR *du Vaudeville de Partie carrée.*
Auprès du nom de la belle que j'aime,
Je puis enfin, je puis tracer le mien.
BETZY (*à part*).
Que n'est-ce hélas! avec Blinval lui même,
Que je forme ce doux lien!
ÉDOUARD.
Fils d'Apollon! votre plume immortelle
Guide vos pas au sentier de l'honneur;
Fidèle amant, moi je préfère celle
Qui conduit au bonheur (*ter.*).
LE DOCTEUR (*après avoir lu*).
Que vois-je! Edouard Blinval!
BETZY.
Edouard!
ÉDOUARD.
Sans doute; pourquoi cette surprise?
CHŒUR.
AIR *de Félix.* (*C'est Félix*).

LE DOCTEUR.
Quoi! c'est Blinval! (*bis*).
O bonheur sans égal! (*bis*)
C'est Blinval!
Quelle méprise!
Aimable surprise.
A Betzy.
C'est ton époux (*bis*)
Quel bonheur pour les fous,
S'ils pouvaient être tous
Enchaînés par des nœuds si doux.

CHŒUR.
Quel est donc ce Blainval?
D'où vient leur surprise?
Quel bonheur pour les fous
S'ils pouvaient être tous
Enchaînés par des nœuds si doux.

DARMANCÉ.

L'original! (*bis*)
Oui vraiment, c'est Blinval (*bis*).

ÉDOUARD.

D'où vient leur surprise?
Il est clair qu'ils sont foux,
Que ces gens extravaguent tous.
D'où vient cette surprise?

CHŒUR.

C'est son époux.
Signons tous, signons tous,
Et morbleu laissons-là ces fous.

BETZY.

Quoi! c'est Blinval! (*bis*).
O bonheur sans égal (*bis*)
C'est Blinval!
Quelle méprise!
Aimable surprise!
Oh! pour moi qu'il est doux
Que Blinval, mon époux,
Ne soit plus au nombre des fous.

ÉDOUARD.

Mais pour qui donc me preniez-vous?

LE DOCTEUR.

Pour un fou par amour que j'attendais ce matin et que j'espérais guérir par le simulacre de ce mariage. Embrasse donc ton beau père.

ÉDOUARD.

Comment!

DARMANCÉ.

AIR : *Savez-vous l'astrologie.*

C'est moi qui suis ton beau-père.

LE DOCTEUR.

N'en crois rien : c'est moi.

DARMANCÉ.

C'est moi.

ENSEMBLE.

C'est moi.
Et je te donne ma foi
Que ma fille est bien à toi.

ÉDOUARD.

Qui donc croire en cette affaire?

LE DOCTEUR et DARMANCÉ.

Eh! parbleu! c'est moi, c'est moi.

SCENE XXIV ET DERNIÈRE.

LES PRECEDENS, SIMPLET.

SIMPLET (*accourant*).

Monsieur le docteur, monsieur le docteur?

LE DOCTEUR *et* DARMANCÉ.

Qu'est-ce que c'est?

LES LIMITES,

Comédie en un Acte, mêlée de Vaudevilles;

PAR

MM. BARRÉ, RADET ET DESFONTAINES;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du VAUDEVILLE, le 19 Septembre 1812.

Prix, 1 *fr.* 25 *cent.*

IMPRIMERIE DE BERTRAND-POTTIER.

A PARIS,

CHEZ Mme MASSON, LIBRAIRE, RUE DE L'ÉCHELLE, N° 8.

1812.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DORMONT, propriétaire. . . .	M. VERPRÉ.
CECILE, sa fille.	Mmes { RIVIÉRE. ARSENNE.
M. SAINVILLE, propriétaire, amant de Cécile.	M. HENRY.
M. DELORME, maire.	M. CHAPELLE.
Mme DELORME, sa femme. . . .	Mme HERVEY.
PINTRO, barbouilleur.	M. HYPOLITE.
MADELAINE, servante de Cécile. .	Mlle BETZY.
MICHEL, jockei de Sainville. . . .	M. SEVESTE.
ROUGEAU, garde-chasse.	M. CARLE.

La scène est au village.

LES LIMITES.

Le théâtre représente deux parcs séparés par un chemin; l'un des deux parcs est clos de murs, un saut-de-loup en face du Public, et une petite porte à côté; l'autre n'est pas clos, une seule barrière semble devoir fermer une de ses allées qui est aussi en face du Public : à côté de cette barrière et en face du spectateur est un poteau destiné à porter une inscription; à la première coulisse, est l'entrée de la maison du maire.

SCÈNE PREMIÈRE.

PINTRO, DELORME, CECILE, MADELAINE.

(*Pintro est sur son échelle, achevant d'écrire* Limites de la terre de Sainville; *Delorme est à sa fenêtre, en robe de chambre, lisant le journal et fumant sa pipe; Cécile et Madelaine derrière le saut-de-loup, lisant et travaillant.*)

PINTRO.

Ma foi, c'est un plaisir de travailler en plein air quand il fait beau, et j'ai bien fait de quitter les ateliers de l'Opéra et de Feydeau, où je n'étais que broyeur de couleurs... voilà du bois qui boit comme du papier brouillard; c'est singulier! mais non. (*il chante.*)

« Eh! pourquoi ne boirait-il pas,
« Tandis que tout boit dans le monde? »

M. DELORME, *lisant les Petites-Affiches.*

Il y a des articles bien extraordinaires dans ces Petites-Affiches. (*il lit.*) « Un homme entre deux âges désire trou-
« ver une jeune épouse, d'une fortune honnête et d'un exté-
« rieur agréable; il tient surtout à ce qu'elle soit fille natu-
« relle, pour n'avoir à sa charge ni père, ni mère, ni parens. »

PINTRO, *chantant.*

« C'est bien naturel sans doute. »

M. DELORME, *lisant.*

Il apporte en dot un cœur sensible, et un bon caractère.

PINTRO, *chantant.*

« Tous les hommes sont bons.
« On ne voit... » (*il éternue.*)

M. DELORME.

Dieu vous bénisse, M. Pintro.

PINTRO.

Bien obligé, M. Delorme.

MADELAINE.

Eh bien! qu'est-ce que c'est donc que le chagrin qui vous prend, mademoiselle? vous pleurez.

CÉCILE.

Quelle affreuse situation! deux amans séparés pour jamais par la rigueur d'un père.

PINTRO, *chantant.*

« Les pères et les rois, arbitres souverains. »
« A, à la papa. »

MADELAINE.

Des amans séparés! ah! mon dieu! comme ça se gagne! voilà que j'en pleure aussi, quoique je ne sache pas lire.

M. DELORME.

Eh bien! M. Pintro, où en êtes-vous de votre inscription?

PINTRO.

Vous voyez, monsieur le maire : *Limites de la terre de...* il ne me reste plus que *Sainville* à faire.

M. DELORME.

Ce monsieur Sainville a vraiment eu une idée libérale : c'est fort bien à lui d'avoir fait abattre son mur pour laisser la vue de son parc aux habitans de la commune.

M. PINTRO.

M. Dormont, son voisin, n'en fera pas autant, parce que le procès, une haine de famille...

M. DELORME.

C'est vrai; en ma qualité de premier magistrat du pays...

PINTRO.

Premier et dernier, M. Delorme, nous ne possédons que vous dans le village.

M. DELORME.

J'ai employé tout ce que me prescrivait mon ministère pour rapprocher M. Dormont et M. Sainville; mais...

PINTRO.

Dites donc, monsieur le maire, j'ai dans l'idée que la fille de M. Dormont ne partage pas la haine de son père?

M. DELORME.

Voilà ce que ma femme me dit tous les jours, mais...

PINTRO.

C'est que, voyez-vous...

M. DELORME.

Chut! elle est là.

PINTRO.

Oui, vraiment, je me doute bien de ce qu'elle attend.

(*chantant.*)

« Achille à ses yeux inquiets
« Ne s'offre point encore. »

(*Neuf heures sonnent.*)

Et, c'est terrible... voilà neuf heures, je vais déjeuner.

M. DELORME.

Comment! vous n'avez plus qu'une lettre à finir, et vous quittez?

PINTRO, *descendant de son échelle.*

AIR : *Trouvez-vous un parlement?*

Je me suis imposé des lois
Qui dans ma tête sont écrites:
Je travaille, je mange et bois
Constamment aux heures prescrites.
Aussi chacun dit tous les jours:
Quelle conduite régulière!
Hormis ma femme qui toujours
Se plaint que je suis en arrière.

(*Il sort.*)

M. DELORME.

Ah! la femme de M. Pintro se plaint de ce qu'il reste en arrière.

Mme DELORME, *dans la maison.*

M. Delorme, votre café est prêt.

M. DELORME.

Allons, vîte, et que Mme Delorme ne puisse pas tenir de mauvais propos sur mon compte.

SIMPLET.

Nous avons fait une fière bêtise, allez. Nous nous sommes trompés de fou. Voilà le vrai Saint-Romain qui arrive. En fait de possédés, je peux bien dire que c'est le père aux autres.... Il veut que tout le monde soit sa femme, et moi qui vous parle, il m'a pris pour la défunte, et il a pensé m'étrangler.

LE DOCTEUR *et* DARMANCÉ.

Je cours le recevoir.

DARMANCÉ.

C'est moi que cela regarde (*il sort*).

LE DOCTEUR (*aux valets*).

Arrêtez-moi cet homme-là.

BETZY (*au docteur*).

Mon père, ne vous exposez pas.

ÉDOUARD.

Son père !... Voilà le mot de l'énigme.

ÉDOUARD.

Me pardonnerez-vous, mon cher Werner, de vous avoir pris pour un fou ?

LE DOCTEUR.

J'aurais mauvaise grâce de t'en vouloir, car je t'ai fait le même honneur.

BETZY.

Je vous disais bien, mon père, que rien n'annonçait que Monsieur Edouard eût perdu la tête.

ÉDOUARD.

En effet, venir réclamer la main d'une femme charmante, n'est pas le trait d'un extravagant.

SIMPLET.

Eh bien ! vous me croirez si vous voulez, mais je ne m'y suis pas mépris d'un instant.

ÉDOUARD.

Même quand tu m'as enfermé ?

SIMPLET.

Que voulez-vous ? l'habitude.

VAUDEVILLE.

ÉDOUARD.

AIR *de M. Désaugiers, père.*

A vos yeux, par une méprise,
J'ai passé pour extravagant;
Mais l'erreur était bien permise,
Et vous ne vous trompiez pas tant,

Car si l'amour tourne la tête,
Je vois déjà mille raisons,
Pour qu'à l'instant même on apprête
Ma place aux Petites-Maisons.

LE DOCTEUR.

Peu de gens au bon sens fidèles,
Remplissent leurs vocations :
Les coiffeurs sont des Praxitèles,
Les cordonniers des Crébillons.
Moi, je me connais mieux; et grâce
A mes fréquentes guérisons,
J'ai toujours senti que ma place
Etait aux Petites-Maisons.

SIMPLET.

Vieux galans qui croyez qu'vos belles
Vous aimeraient sans votre argent;
Physiciens qui croyez qu'vos ailes
Vont vous rendre maîtres du vent;
Vous qui montrant maint phénomène,
Prenez pour femmes des poissons;
Et vîte, et vîte, par centaine,
Venez aux Petites-Maisons!

BETZY (*au Public*).

Nos auteurs viennent de nous dire,
Que si, surpassant leur espoir,
Leurs efforts vous faisaient sourire,
Ils en deviendraient fous ce soir.
Ah! pour nous quel bonheur extrême,
Si vous vouliez être assez bons
Pour les envoyer ce soir même,
Coucher aux Petites-Maisons.

FIN.

De l'Imprimerie de PORTHMANN.

QUATUOR DE DOCHE.

MADELAINE.

Le domestique nous salue.

CÉCILE.

Ce salut, ma chère, est pour toi.

MADELAINE.

Faut l'y rend' son salut que j' croi?

CÉCILE.

Eh! mais, sois donc plus retenue.

MADELAINE.

Mais pisque ça s'adresse à moi.

MICHEL.

Tenez, monsieur, on nous salue.

SAINVILLE.

Ce salut-là n'est que pour toi.

MICHEL.

C'est pour vous autant que pour moi.

SAINVILLE.

Mais, quoi qu'il en soit, je salue.

MADELAINE.

V'là l' maître à son tour qui salue.
Ça pour le coup n'est pas pour moi.

CECILE, *sans tourner la tête.*

Eh! mais, sois donc plus retenue.

SAINVILLE.

Eh! quoi! lorsque je la salue,
Toujours lire et baisser la vue;
Ah! quel mépris on a pour moi!

MICHEL.

Moi, je salue, on me salue;
Ma politesse m'est rendue,
Et le mépris n'est pas pour moi.

MADELAINE, *à Cécile.*

Ne pas même lever la tête!

CÉCILE.

Te tairas-tu.

MADELAINE.

Vous avez tort.

CÉCILE.

Mais tais-toi donc.

MADELAINE.

Ah! c'est trop fort.
Quoiqu'on n'aim' pas, faut être honnête.

SAINVILLE.

Ah! c'en est trop, retirons-nous.
Dans sa haine, elle est trop constante.

MICHEL.

Je crois qu'on nous voit sans courroux;
J'aime beaucoup cette suivante.

CÉCILE.

Pauvre jeune homme! il a l'air doux:
Mais je dois être obéissante.

MADELAINE.

Le valet me fait les yeux doux:
Et j'en suis vraiment fort contente.

Ensemble.

SAINVILLE.

Ah! c'en est trop, retirons-nous, etc.

MICHEL.

Je crois qu'on nous voit sans courroux, etc.

CÉCILE.

Pauvre jeune homme! il a l'air doux, etc.

MADELAINE.

Le valet me fait les yeux doux, etc.

(*Sainville et Michel sortent.*)

SCÈNE IV.

MADELAINE, CÉCILE.

CÉCILE.

Il s'en va... j'en suis bien aise. S'il avait insisté, je n'aurais pas pu m'empêcher de le saluer, et je me serais compromise.

MADELAINE.

Ma fine, i' n' s'en est guère manqué! dame! c'est tout simple, quand on est polie. Quoiqu' ça, mamselle, ce jeune homme-là n'est pas vot' ennemi.

CÉCILE.

Tu crois?... Et moi, je suis bien sûre qu'il a hérité de toute la haine de son père.

SCÈNE V.

LES MÊMES, M. DORMONT.

M. DORMONT, *en habit de chasse et son fusil sur l'épaule.*

Eh bien! mademoiselle, toujours ici? c'est apparemment

parce que je vous invite à vous promener d'un autre côté, que vous préférez à mes nouveaux bosquets cet endroit triste et découvert?

CÉCILE.

Mais, mon père, le matin... avant la chaleur...

MADELAINE.

Et puis, monsieur, c'est pour la vue.

M. DORMONT.

Comment? la vue! il n'y en a pas.

MADELAINE.

C'est juste... Cependant, depuis qu' c' vilain M. Sainville, que nous détestons, a eu la bonté d' faire abattre l' mur d'son parc, il y a par-là une petite échappée bien gentille, ma foi!

M. DORMONT.

En effet, cela me procure souvent l'avantage de l'apercevoir malgré moi : c'est pour me narguer qu'il l'a fait abattre.

MADELAINE.

Oh! monsieur!...

M. DORMONT.

Ne me parle jamais de cet homme-là.

MADELAINE.

Ah! mon dieu! quand il s'agit de c' monsieur Sainville, comme vous êtes méchant!

M. DORMONT.

Moi? méchant!

AIR : *Vaudeville de la fille en loterie.*

On me connaît dans le pays
Pour le meilleur homme du monde :
Je suis tout cœur pour mes amis ;
Et chez moi, jamais je ne gronde.
On voit mon âme en mes discours,
Je suis étranger à l'envie.
Lorsque j'aime, c'est pour toujours ;
Et quand je hais, c'est pour la vie.

MADELAINE.

Quoi! monsieur, ça n' va pas plus loin?

M. DORMONT.

Taisez-vous, Madelaine ; (*à Cécile.*) rentrez, mademoiselle. Va, mon enfant, et attends le retour de ma chasse pour ordonner le dîner : j'ai dans l'idée qu'elle sera bonne!

MADELAINE.

Eh bien! vous n'emmenez pas vot' chien? où est donc Milord?

M. DORMONT.

Oh! je n'ai pas voulu qu'il traversât ce parc ; le petit Jacques l'a conduit à la Grande-Borne, et je vais l'y trouver.

CÉCILE.

Mon père, vous n'êtes plus fâché?

M. DORMONT.

Non, non.

CÉCILE.

AIR : *Vaudeville de Sophie.*

Si, tout entière à ma lecture,
En ces lieux j'ai porté mes pas,
C'est sans y penser, je vous jure ;
Eh bien! je n'y reviendrai pas.

MADELAINE.

Non, monsieur, pis qu' ça vous tracasse,
D'un aut' côté faudra passer.
Je n' reviendrons plus à cette place,
A moins qu' ce n' soit sans y penser.

CÉCILE.

Ensemble.
Si je reviens à cette place,
Ah! ce sera sans y penser.

MADELAINE.

Je n' reviendrons plus, etc.

M. DORMONT, *ouvrant la petite porte du mur.*

Ah! bonne pièce!

MADELAINE, *en se retirant avec Cécile.*

Bonne chasse, monsieur.

SCÈNE VI.

M. DORMONT, M. DELORME.

M. DELORME.

Ah! M. Dormont.

M. DORMONT.

C'est vous, voisin?

M. DELORME.

J'allais chez vous, M. Dormont.

M. DORMONT.

Toujours ravi de vous voir. De quoi s'agit-il?

M. DELORME.

Tout-à-l'heure, en déjeunant, vous ne savez pas?... ma femme voulait me persuader que je ne m'y étais pas bien pris pour vous rapprocher de l'aimable M. Sainville.

M. DORMONT.

Vous allez encore me parler de M. Sainville? Je vous souhaite le bonjour.

M. DELORME.

Eh! mais, écoutez donc?

M. DORMONT.

Mais quelle rage avez-vous de me parler sans cesse de cet homme-là?

M. DELORME.

Je puise mes motifs dans mon devoir et dans mon caractère.

M. DORMONT.

Mais, que vous importent des discussions qui ne vous regardent pas, et qui ne font tort à personne?

M. DELORME.

Elles me font tort, à moi.

M. DORMONT.

A vous!

M. DELORME.

Oui : quand j'ai passé la journée chez lui, le lendemain je vais chez vous, et vous me faites la mine; le surlendemain, je retourne chez lui, il me reçoit froidement; ainsi, je suis forcé de mettre du mystère, et de cacher à l'un que j'ai été chez l'autre; et c'est fort désagréable.

M. DORMONT.

Eh bien! monsieur, choisissez entre nous deux.

M. DELORME.

Je ne le peux pas.

AIR : *Du vaudeville de l'Avare.*

Sans distinction un bon maire
Doit voir tous ses administrés.
Je remplis bien ce ministère;
Tous mes instans sont mesurés.
Dans le canton je fais ma ronde.
Je dîne chez vous aujourd'hui,
Demain j'irai dîner chez lui;
J'aime à vivre avec tout le monde.

M. DORMONT.

Eh bien! venez causer chez moi, tant que vous voudrez; mais ne me parlez jamais de Sainville.

M. DELORME.

Quoi! pour un misérable bouquet de bois d'un arpent, tout au plus?

M. DORMONT.

Il s'agit bien de la cause du procès; ce sont les chicanes du père qui ont fondé ma haine.

M. DELORME.

Mais le fils ne vous chicane pas?

M. DORMONT.

Je le crois bien; le père, avant de mourir, avait gagné son procès.

M. DELORME.

Ma femme me disait donc que le jeune Sainville, se trouvant maître de ses actions, à la tête d'une grosse fortune, et n'ayant pas probablement hérité de la haine de son père; et, d'un autre côté, votre fille étant aimable, riche et jolie...

M. DORMONT.

Que voulez-vous dire?

M. DELORME.

Qu'un mariage avantageux et bien assorti...

M. DORMONT.

Aimerait-il ma fille?

M. DELORME.

Ma foi...

M. DORMONT.

Je le voudrais.

M. DELORME.

Vous la lui donneriez?

M. DORMONT.

Non, certes; mais j'aurais un grand plaisir à l'humilier, en la lui refusant.

M. DELORME.

Ce serait pourtant un moyen de regagner votre procès : les deux familles réunies, les deux terres n'en feraient plus qu'une.

M. DORMONT.

Jamais! M. Delorme.

M. DELORME.

Vous aimez tous les deux la chasse; vous chasseriez chez lui, il chasserait chez vous.

M. DORMONT.

Oui-dà! Il y a un plan; vous venez ici en négociateur, et avec mission.

M. DELORME.

Pas du tout, c'est de mon propre mouvement; c'est par le désir de mettre en paix deux voisins estimables.

M. DORMONT.

M. Delorme, votre serviteur.. Encore un mot, avant de nous quitter : vous verrez Sainville?

AIR : *Vaudeville de Frosine.*

Dites-lui bien de profiter
De cette leçon salutaire,
Et qu'il sache me respecter
comme père et propriétaire.
Je sais bien qu'il faut vivre en paix :
Mais entre nous deux point d'affaires,
Et qu'il ne s'avise jamais
De chasser sur mes terres.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

M. DELORME, Mme DELORME.

Mme DELORME, *sortant de chez elle.*

Eh bien! mon ami?

M. DELORME.

Eh bien! ma femme, M. Dormont est le plus obstiné de tous les hommes.

Mme DELORME.

Vous n'avez pas pu lui faire entendre raison?

M. DELORME.

Impossible!

Mme DELORME.

Vous n'êtes qu'un maladroit, M. Delorme.

M. DELORME.

Ah! ma femme!...

Mme DELORME.

C'est votre faute, ou plutôt la mienne : j'aurais dû me charger de la négociation; mais je m'en chargerai, et je réussirai.

M. DELORME.

Vous croyez cela?

Mme DELORME.

Si je le crois! ah! mon dieu! quand il s'agit de mener les hommes, nous autres femmes...

AIR : *De l'enfantine.*

Nous savons joindre à l'adresse
La douceur et la souplesse,
Surtout la délicatesse,
Qui séduit
Le cœur et l'esprit.

C'est en vain que l'on s'oppose
A nos vœux, à nos desseins;
Quand nous voulons une chose,
Nous arrivons à nos fins.
Pour chasser l'humeur austère,
Pour apaiser la colère,
Pour fléchir un caractère,
Que de moyens nous avons!...
Quelquefois nous dissimulons,
Nous nous emportons,
Nous vous résistons,
Nous nous enflammons,
Puis nous nous calmons,
Et quand nous cédons,
C'est alors que nous commandons.
Nous savons joindre à l'adresse, etc.

M. DELORME.

Elle a raison, ma femme; et voilà justement comme elle se conduit avec moi.

Mme DELORME.

Voici M. de Sainville: celui-là ne demandera pas mieux que de se réconcilier.

M. DELORME.

Mais es-tu bien sûre qu'il soit amoureux de la jeune personne?

Mme DELORME.

Si j'en suis sûre... voilà encore une de ces choses auxquelles vous n'entendez rien, vous autres hommes.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M. DE SAINVILLE.

SAINVILLE.

Je vous trouve à propos, M. Delorme: je pars aujourd'hui même pour Paris; je suis décidé à vendre ma terre; et, pendant mon absence, je vous prie de me trouver un acquéreur.

M. DELORME.

Vous partez? vous vendez votre terre!

Mme DELORME.

Vous renoncez au voisinage de mademoiselle Cécile?

SAINVILLE.

C'est elle qui me détermine à quitter ce canton.

M. DELORME.

Est-il possible?

SAINVILLE.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Oui, je la fuis, je veux la fuir,
Et mon départ est nécessaire.
N'est-elle pas pour me haïr
Docile aux ordres de son père ?
Dans mes justes ressentimens
Son dédain m'affermit encore.

M. DELORME, *à sa femme.*

Il la déteste, tu l'entends ?

Mme DELORME, *à son mari.*

Cela veut dire qu'il l'adore.

(*à Sainville.*) C'est singulier ! j'avais vu tout le contraire de ce que vous me dites là !

SAINVILLE.

Ah ! oui ; ce matin, je passe devant elle, je la salue, elle ne daigne pas me regarder, elle détourne la tête...

Mme DELORME.

Quoi ! n'est-ce que cela ? eh bien ! monsieur, vous n'y voyez pas mieux que mon mari.

M. DELORME.

Bien obligé.

Mme DELORME.

D'abord, soyez franc, vous aimez mademoiselle Dormont ?

SAINVILLE.

Eh ! oui, je l'aime ; et je ne m'éloigne que pour échapper au malheur d'aimer sans espérance !

Mme DELORME.

Eh bien ! monsieur, vous ne vous en éloignerez pas ; vous ne vendrez pas votre terre.

SAINVILLE.

De jour en jour son mépris devient plus marqué ; il n'y a pas un habitant de ce village qui ne se fasse un plaisir de venir se promener dans mon parc, elle seule semble craindre d'y mettre les pieds.

Mme DELORME.

Eh bien ! moi, je dis qu'elle meurt d'envie d'y entrer.

SAINVILLE.

Vous plaisantez, sans doute ?

Mme DELORME.

Monsieur, chacun a sa manière de voir ; et la mienne est bonne.

AIR *nouveau, de Doche.*

Si mon sens ne me trompe pas
En mainte et mainte circonstance,
C'est que je juge, en tous les cas,
Le contraire de l'apparence.
Dans mon esprit, par ce moyen,
Je fais bien des métamorphoses :
Où plus d'un autre ne voit rien,
Mon dieu! combien je vois de choses!

M. DELORME.

C'est une femme d'esprit que ma femme!

Mme DELORME.

Même air.

Lucette est bien avec Colin.
En public ils se font la mine.
Blaise régale le voisin,
C'est pour régaler la voisine :
En plaine Nice fait Bastien ;
Mais au bois elle fait des pauses
Où plus d'un autre ne voit rien.
Mon dieu! combien je vois de choses!

SAINVILLE.

Mais, quel rapport?...

Mme DELORME.

Même air.

La dame du château prochain
Dépense fort à sa toilette,
A ses diamans, à son train.
On croit que le mari s'endette.
Le mari n'y met rien du sien.
Mais qui donc?... Ce sont lettres closes,
Où plus d'un autre ne voit rien.
Mon dieu! combien je vois de choses!

SAINVILLE.

Mais, dans tout ce que vous voyez...

Mme DELORME.

Je vois qu'il ne s'agit que de déterminer mademoiselle Cécile à faire ce qu'elle désire.

SAINVILLE.

Par quel moyen?

Mme DELORME.

Par quel moyen?... c'est à quoi je rêve.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, PINTRO.

PINTRO, *chantant dans la coulisse.*

AIR : *Femmes voulez-vous éprouver?*

J'ai fait un déjeuner divin ;
Je suis en train, je suis en verve.
Cupidon et le dieu du vin
D'un artiste sont la Minerve.

Mme DELORME.

Qu'est-ce que j'entends?

SAINVILLE.

C'est Pintro, le barbouilleur, qui vient achever cette inscription.

Mme DELORME.

Cette inscription!... voilà le moyen qui m'arrive.

M. DELORME.

Es-tu folle?

PINTRO, *entrant, continue son chant.*

Au travail je suis toujours prêt,
Et toujours certain de bien faire,
Lorsque je sors du cabaret,
Ou des bras de ma ménagère.

SAINVILLE.

Eh bien! madame?

Mme DELORME.

Monsieur Pintro?

PINTRO.

Ah! madame Delorme, j'ai l'honneur et l'avantage d'être votre petit serviteur.

Mme DELORME.

J'ai besoin de votre ministère.

PINTRO.

Mon ministère est à votre service.

Mme DELORME.

Une jeune personne se refuse à entrer dans le parc de monsieur Sainville; il s'agirait de l'engager à s'y promener, par une inscription ingénieuse.

PINTRO.

Ingénieuse? je suis votre homme. Je vais écrire, en lettres

délicates! Mademoiselle Charlotte, Alexandrine, Virginie ou Marotte (le nom de la personne), est instamment priée de vouloir bien prendre l'air dans les bosquets de M. Sainville.

Mme DELORME.

Pas du tout; vous allez écrire : *Défenses sont faites de passer les limites de la terre de Sainville.*

PINTRO.

Défenses sont faites! drôle de manière d'engager les gens.

SAINVILLE.

Y pensez-vous, madame Delorme?

Mme DELORME.

Oui, monsieur, c'est comme cela qu'on nous engage.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Quand un mari nous fait une défense,
De la braver c'est nous faire la loi.
Sur cet article, en toute conscience,
Le mien n'a pas à se plaindre de moi;
En femme sage, en femme raisonnable,
A son vouloir j'ai toujours répondu :
Mais si pour lui je suis irréprochable,
C'est qu'il ne m'a jamais rien défendu.

M. DELORME.

C'est vrai.

PINTRO.

Madame Delorme a raison : toutes les fois que j'ai défendu à ma femme de faire quelque chose, c'est justement ce qu'elle a voulu faire.

Mme DELORME.

Ne perdez pas de tems.

PINTRO.

Ecoutez donc, madame Delorme; je gage que la défense regarde mademoiselle Cécile?

Mme DELORME.

Taisez-vous.

PINTRO.

Oh! j'y suis.

SAINVILLE.

AIR...

Cécile m'ôte l'espérance;
De son visage chaque trait
Peint la réserve et la prudence :
Il échouera votre projet.

Mme DELORME.

Il réussira sur mon âme;
Le moyen est des plus heureux.
Vous parlez comme un amoureux,
Votre Cécile est une femme.

SCÈNE X.

PINTRO *seul; il travaille.*

ALLONS, Pintro, mon ami.

(*chantant.*)

« Il faut ici de la prudence,
« Du zèle et de l'intelligence. »
Tra la la la.... la la la...

Ah! diable!... on ne m'a pas donné cela par écrit... Oh! c'est égal... ce n'est pas l'orthographe qui m'embarrasse; car enfin... d, é dé, f, a, n, fan, défan, c, é, ce, dèfance.

SCÈNE XI.

PINTRO, MICHEL.

MICHEL.

JE suis comme mon maître, moi, j'aime toujours à me promener de ce côté-ci... Ce matin, mamselle Madelaine m'a lancé des coups d'œil qui semblaient me dire: Monsieur Michel! je suis bien aise de vous voir.

PINTRO.

S, o, n, son, *defance son*... C'est bien ça.

MICHEL.

Ah! te voilà? qu'est-ce que tu barbouilles donc là?

PINTRO.

Barbouilleur vous-même. Sais-tu lire?

MICHEL.

Tiens! si je sais lire!

PINTRO.

Lisez.

MICHEL, *lisant.*

Defance son faites... Il y a une faute là.

PINTRO.

Une faute!

MICHEL.

Defenses sont... Il y a plusieurs defenses; donc il faut le pluriel de son.

PINTRO.

Il a raison, il faut une S.

MICHEL.

Defenses sons faites...

PINTRO.

De passer les limites de la terre de Sainville.

MICHEL.

Qu'est-ce qui t'a dit d'écrire cela?

PINTRO.

Votre maître, monsieur.

MICHEL.

Comment? il fait abattre les murs, pour que tout le monde entre dans son parc, et puis il défend d'y entrer!

PINTRO.

C'est une ruse, buse.

MICHEL.

Je n'en reviens pas.

AIR : *J'étais bon chasseur autrefois.*

C'est donc à tort que j'espérais
Chez nous attirer Madelaine;
A l'instant même un ordre exprès
Rend, hélas! mon attente vaine.

PINTRO.

Imbécille! que tu connais mal la valeur des mots!

Nos écrivains ont tant d'esprit,
Qu'il en faut beaucoup pour les lire.
Oui, mon ami, ce qu'on écrit
N'est pas toujours ce qu'on veut dire.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MADELAINE.

MADELAINE.

VOTRE servante, monsieur Michel; je vous ai aperçu de loin, et je viens vous remercier de votre politesse de tantôt : vous êtes honnête, vous saluez les gens; mais votre maître, ah! mon dieu!

MICHEL.

Ah! mademoiselle, ne me parlez pas de mon maître, je suis indigné contre lui.

MADELAINE.

Est-ce qu'il vous renvoie ?

MICHEL.

Non, mais... (*il fait un signe de tête pour lui montrer Pintro.*)

MADELAINE.

Comment ? mais !...

MICHEL.

Lisez.

MADELAINE.

Eh bien! quoi?

MICHEL.

Voyez-vous ce qu'on écrit là-haut ?

MADELAINE.

Oui, je le vois ; mais, c'est que je ne sais pas lire.

PINTRO.

Je n'ai plus à mettre que les points et les virgules.

MICHEL.

Vous ne savez pas lire ? tant mieux!

MADELAINE.

Expliquez-vous?

MICHEL.

AIR : *N'en demandez pas davantage.*

Votre maîtresse a l'air si doux!
Mon maître n'est pas un sauvage ;
Et de jour en jour, entre nous,
J'attendais un rapatriage.
L'espoir était là :
Mais, voyez cela...

MADELAINE.

Eh bien?

MICHEL.

N'en demandez pas davantage.

MADELAINE.

Ah! mon dieu! vous me faites trembler! qu'est-ce donc qu'on a pu écrire là ?

PINTRO.

C'est le secret des dieux ! tu ne le sauras pas. Virgule.

MADELAINE.

Vous ne voulez pas me le dire? Je vais chercher ma maîtresse qui me le dira. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

PINTRO, MICHEL, SAINVILLE, M. DELORME, Mme DELORME.

PINTRO.

Elles ne tarderont pas; il faut les guetter.

Mme DELORME.

Eh bien! M. Pintro, notre inscription?

SAINVILLE.

Est-elle avancée?

PINTRO.

Je viens d'y poser la dernière virgule.

Mme DELORME.

Fort bien; il s'agit maintenant... On vient : retirons-nous.

(*Elle emmène Sainville avec qui elle se retire sur un des côtés de la scène.*)

PINTRO.

J'ai deviné le projet de madame Delorme... On va revenir... vous vous taisez, je me tais; vous vous cachez, je me cache.

(*Sainville, Michel, M. Delorme, Mme Delorme et Pintro se cachent de différens côtés.*

SCÈNE XIV.

CÉCILE, MADELAINE.

MADELAINE.

Il faut que ce soit quelque chose d'affreux, mamselle, car M. Michel n'a pas osé me l' dire : t'nez, voyez.

CÉCILE, *lisant.*

Défenses sont faites de passer les limites de la terre de Sainville... quelle impertinence!

MADELAINE.

Comment? défenses sont faites!... j'espère que ce n'est pas pour nous que l'on a écrit ça?

CÉCILE.

Certainement, je n'ai jamais eu envie d'entrer dans le parc de M. Sainville.

MADELAINE.

Ni moi non plus : dieu merci! je ne suis pas curieuse.

CECILE, *jetant les yeux sur l'inscription.*

Défenses sont faites... assurément, voilà une malhonnêteté bien gratuite.

MADELAINE.

Bien insolente!

CÉCILE.

Et à propos de quoi?

MADELAINE.

Est-ce que vous y songiez?

CÉCILE.

Du tout.

MADELAINE.

Est-ce que j'y songeais?... malgré tous les embellissemens qu'il vient d'y faire.

CÉCILE.

Et qui me sont bien indifférens.

MADELAINE.

Et à moi aussi. Je m'étais bien dit: Il faudra que j'voie ça un de ces jours; mais à présent...

CÉCILE.

Pour moi, je n'ai jamais eu cette fantaisie... Ce n'est pas que quelque jour le hasard... mais, d'après cette belle inscription...

DUO, *de Doche.*

Rassurez-vous, M. Sainville,
Dans son parc chacun restera;
La défense était inutile,
Jamais chez vous on n'entrera.

MADELAINE.

D'avance, monsieur votre père
Nous en avait prescrit la loi.

CÉCILE.

Et cette loi que je révère
Etait un vrai plaisir pour moi.

MADELAINE.

D'ici, la vue en est jolie.

CÉCILE.

Je ne veux pas la regarder.

MADELAINE.

Malgré soi, cela donne envie...

CÉCILE.

Je n'aurai garde d'y céder.

Ensemble.

Rassurez-vous, monsieur Sainville,
Dans son parc chacun restera;
La défense était inutile,
Jamais chez vous on n'entrera.

(*Pendant ces quatre vers les personnages cachés se montrent furtivement, en se tenant à l'écart.*)

SCÈNE XV.

LES MÊMES; SAINVILLE, M. ET Mme DELORME, PINTRO, MICHEL.

SAINVILLE, *à Mme Delorme.*

Ecoutez comme elle s'explique ;
La défense n'y fera rien.

MADELAINE.

C'est la défense qui nous pique ;
Car ici nous sommes fort bien.

Mme DELORME, *bas à Sainville.*

Vous voyez? déjà l'on se pique ;
Notre défense va fort bien.

DELORME, *à sa fenêtre;* MICHEL, PINTRO.

Oui, la défense va fort bien.

CÉCILE.

On voit que Sainville s'applique
A nous contrarier pour rien.

MADELAINE.

A-t-il donc peur qu'on ne dégrade...
Ses bosquets qu'il ferme aujourd'hui?

CÉCILE.

Nous avons notre promenade,
Qu'il garde la sienne pour lui.

SAINVILLE, *observant Cécile.*

Elle résiste...

Mme DELORME, *idem.*

Elle balance.

SAINVILLE.

Elle s'éloigne.

Mme DELORME.

Elle s'avance.

SAINVILLE.

Non, jamais elle n'entrera.

Mme DELORME.

Dans un moment elle y sera.

DELORME, MICHEL, PINTRO.

Dans un moment elle y sera.

PINTRO.

Peur qu'on ne revienne en arrière,
Je m'empare de la barrière ;
Et, pour la fermer, je suis là.

CÉCILE, MADELAINE.

Rassurez-vous, monsieur Sainville,
Dans son parc chacun restera;
La défense était inutile,
Jamais chez vous on n'entrera.

Mme DELORME, M. DELORME, MICHEL, PINTRO.

Elle y viendra,
Elle entrera :
L'y voilà.

(*Pendant ce morceau elles ont hésité et fini par avancer jusque dans le bosquet.*)

MADELAINE.

Ah! mon dieu! nous y sommes.

CÉCILE.

Sauvons-nous.

PINTRO, *fermant la barrière.*

Alte-là!

CÉCILE.

O ciel!

M. DELORME.

Ah! ah! mesdemoiselles.

Mme DELORME.

AIR : *Vaudeville de Béranger.*

Honneur à votre obéissance;
On voulait vous avoir ici,
On vous a fait une défense :
La défense a bien réussi.

CÉCILE.

J'ai fait une imprudence : de grâce, laissez-moi sortir.

SAINVILLE.

Vous voyez, ma défense est vaine,
Et je n'en ai pas de courroux;
Pour moi l'on vous prescrit la haine :
Ah! Cécile, que ferez-vous?

CÉCILE.

Je dois vous haïr, vous le savez.

TOUS.

Honneur à votre obéissance, etc...

SAINVILLE.

M'est-il permis de croire que vous ne partagez pas la haine de votre père?

Mme DELORME.

C'est ce qu'elle ne peut pas vous dire, mais ce que j'ai fort bien deviné... elle est aimable, vous êtes sensible; vous l'aimez, elle vous aime...

CÉLILE.

Madame Delorme?

Mme DELORME.

Oui, mademoiselle, vous l'aimez; et c'est tout simple : car on vous avait ordonné de ne pas l'aimer : vous vous convenez... (*Ici on entend un coup de fusil.*)

PINTRO.

Qu'est-ce que c'est que cela?

MADELAINE.

C'est notre maître qui chasse! ô ciel! il vient par ici.

CÉCILE.

Ah! s'il nous surprenait!

MADELAINE.

Je m'enfuis. (*elle se sauve dans le parc de Sainville.*)

MICHEL, *courant après.*

Oh! je vous rattraperai bien.

Mme DELORME.

Entrez chez moi; je vais lui parler.

SCÈNE XVI.

M. DORMONT, LE GARDE-CHASSE, Mme DELORME, PINTRO.

M. DORMONT, *ayant traversé la route et se trouvant dans le parc de Sainville.*

Ah! je le tiens; un beau lièvre!

LE GARDE-CHASSE.

Tout beau! monsieur.

M. DORMONT.

Plaît-il?

LE GARDE.

Chasser sur les terres de M. Sainville!

M. DORMONT.

J'ai tiré le lièvre sur les miennes.

LE GARDE.

Il est pris sur les nôtres; braconnage, flagrant-délit. Le lièvre est à nous : procès-verbal, amende!

M. DORMONT.

Est-ce que tu ne me connais pas?

LE GARDE.

Je ne connais que mon devoir.

M. DORMONT, *sortant du parc.*

Morbleu! ventrebleu!

LE GARDE.

Résistance? en prison.

M. DORMONT.

En prison? juste ciel! quelle avanie! avec ce Sainville, mon ennemi juré.

LE GARDE.

Eh bien! marchons-nous?...

M. DORMONT, *tirant sa bourse.*

Point de bruit, mon ami; point d'esclandre... voilà 5 francs.

LE GARDE.

Qu'est-ce que c'est que 5 francs, monsieur? pour qui me prenez-vous?

M. DORMONT.

Ne crie pas, en voilà vingt.

LE GARDE, *ébranlé.*

Vingt francs! monsieur... c'est que... il est vrai... que... (*il voit Mme Delorme.*) Apprenez que...

Mme DELORME, *s'avançant.*

Ah! ah! monsieur Dormont, vous vous amusez à braconner?

LE GARDE.

Oui! je suis incorruptible, moi.

M. DORMONT.

Non, madame, c'est que malheureusement...

LE GARDE.

Monsieur vient tuer nos lièvres.

M. DORMONT.

Mais, pas du tout.

LE GARDE, *montrant le témoin.*

Voilà le témoin.

M. DORMONT.

Je vous répète...

Mme DELORME.

Allons, allons, calmez-vous. Il ne faut pas que cela vous inquiète; l'affaire sera portée devant mon mari; en sa qualité de maire, c'est lui qui prononce; en ma qualité de femme, c'est moi qui juge. J'arrangerai cela... avec quelques excuses à M. Sainville.

M. DORMONT.

Des excuses!...

Mme DELORME.

Vous ne pouvez vous en dispenser; vous n'êtes pas le seul de votre maison qui soyez coupable: voyez-vous cette inscription?

M. DORMONT.

Oui, je la vois; mais qu'est-ce que cela me fait?

Mme DELORME.

Malgré cette défense, votre fille est entrée dans ce parc.

M. DORMONT.

Ma fille, où est-elle?

M. DELORME.

AIR : *Vaudeville des deux petits Savoyards.*

D'un propriétaire tranquille
Ainsi vous troublez le repos.
Et, sans parler de vos malins propos,
Que de fautes envers Sainville!
Son gibier tombe sous vos coups;
Cécile passe la barrière;
Le lièvre mort dépose contre vous,
Et votre fille est prisonnière.

M. DORMONT.

Qu'est-ce que c'est que tout ce jargon?

Mme DELORME.

Encore une fois, monsieur, tout peut se terminer par un mot d'excuses.

M. DORMONT.

Je n'en ferai point.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, SAINVILLE.

NON, monsieur, vous n'en ferez pas.

M. DORMONT.

Sainville!

SAINVILLE.

C'est moi qui vous en dois.

LE GARDE, *à Sainville.*

Mais, monsieur...

SAINVILLE.

Taisez-vous... Ah! monsieur Dormont, la haine serait-elle donc un bonheur pour vous, quand votre inimitié fait tant de mal?

M. DORMONT.

Mais, monsieur...

SAINVILLE.

Serait-ce le souvenir de ce malheureux procès?... je suis prêt à renoncer à tous les avantages que j'en ai pu tirer.

M. DORMONT, *à Mme Delorme.*

A tous les avantages!

Mme DELORME.

Vous l'entendez? (*Ici M. Delorme et Cécile paraissent d'un côté; Madelaine, Michel et Pintro de l'autre.*)

SAINVILLE.

AIR : *De Doche.*

Entre voisins pourquoi se fuir ?
Venez chasser sur mon domaine ;
Et si mon parc lui fait plaisir,
Que votre fille s'y promène.

M. DORMONT, *à Mme Dolorme.*

Je vois qu'il n'est pas chicaneur,
Comme l'était monsieur son père.

M. et Mme DELORME.

De l'objet de sa tendre ardeur
Sainville respecte le père.

M. DORMONT, *à Sainville.*

Ainsi vous possédiez son cœur.
(*à Cécile.*) Et tu m'en faisais un mystère !

Mme DELORME.

Vous n'étiez pas de bonne humeur.

CÉCILE, SAINVILLE.

Nous redoutions votre colère.

M. et Mme DELORME.

Vous allez faire leur bonheur.
Votre fille vous est si chère !

CÉCILE.

Consentez à notre bonheur,
Nous ne vivrons que pour vous plaire.

M. DORMONT, *à part.*

L'amour me parle en leur faveur ;
Contre l'amour que puis-je faire ?

Ensemble. . . . . M. et Mme DELORME. Vous allez faire, CÉCILE, SAINVILLE. Consentez, etc.

M. DORMONT.

Allons, mes amis, renversons
Ces murailles et ces charmilles,
Et d'un seul coup réunissons
Nos deux parcs et nos deux familles.

Ensemble.

Allons, détruisons, renversons, etc.

PINTRO.

OEdipe a pardonné, le ciel pardonne aussi.

LE GARDE.

L'affaire est arrangée, j'emporte le témoin.

M. DELORME, *prenant le lièvre.*

Non pas, s'il vous plaît ; c'est le sujet de la querelle, le motif du raccommodement, et le rôti du dîner.

M. DORMONT.

Qui se fera chez moi.

SAINVILLE.

Chez moi.

M. DORMONT.

Non, je suis le coupable.

SAINVILLE.

A la bonne heure.

Mme DELORME.

C'est pourtant moi qui ai fait tout cela; j'ai vu des gens qui se détestaient, et qui devaient s'aimer; j'en ai vu qui s'aimaient, et qui voulaient se haïr: pour opérer un rapprochement, j'ai imaginé qu'il fallait le défendre; on s'est vu, on s'est entendu, on s'est accordé, on se marie.

MADELAINE.

J'ai aussi bravé la défense.

MICHEL.

C'est moi qui l'ai arrêtée; et je la confisque.

M. DELORME.

Enfin, je suis parvenu à les réconcilier; et je pourrai ostensiblement aller dîner chez l'un et souper chez l'autre.

M. DELORME, *à Sainville et à Dormont.*

VAUDEVILLE.

AIR NOUVEAU, *de Doche.*

En bons voisins, loin de vouloir
Vous faire d'aimables visites,
Tous les deux, de peur de vous voir,
Vous demeuriez dans vos limites.
Rapprochés par de tendres nœuds,
Vous ne vivrez plus en ermites:
Parfois ainsi, pour être heureux,
Il faut sortir de ses limites.

M. DORMONT.

Voyez un jeune et vert galant,
Fier de ses grandes réussites;
On le sermone vainement,
Il passe toujours les limites:
Mais ce jeune homme avec le tems
Connaîtra les bornes prescrites,
Et, de lui-même, à cinquante ans
Il restera dans ses limites.

SAINVILLE.

Essayez de flatter un grand,
Accordez-lui tous les mérites,
Il ne dira pas doucement,
Vôtre éloge est hors des limites.
Mais que la moindre vérité
Se mêle à ce que vous lui dites,
Il vous réplique avec fierté:
Monsieur! vous sortez des limites.

CÉCILE.

A faire taire notre cœur
A quinze ans nous sommes réduites ;
Du devoir et de la pudeur
Nous devons garder les limites.
Mais quand on nous donne un époux,
D'autres loix nous étant prescrites,
(*à Sainville.*) Je puis vous dire que pour vous
Mon amour sera sans limites.

MICHEL, *à Madelaine.*

Je vous sais gré d'avoir, cher cœur,
Bravé les défenses susdites ;
Vous n'auriez pas fait mon bonheur,
En demeurant dans vos limites.
Mais j'espère, objet de mon choix,
Que ceci n'aura point de suites,
Et que c'est la dernière fois
Que vous sortirez des limites.

MADELAINE.

Pour nous marier tous les deux,
Quand les paroles seront dites,
Du devoir le plus rigoureux
Je saurai garder les limites.
Mais à nos voisines, crois-moi,
Ne vas pas faire de visites ;
De chez toi ne sors pas, sans quoi
Je pourrais sortir des limites.

PINTRO, *à Sainville.*

De moi l'on doit être content,
Voilà des lettres bien écrites.

SAINVILLE, *fouillant à sa poche.*

A propos!

PINTRO.

Ce n'est pas ma faute à présent,
Si vous n'avez plus de limites.

SAINVILLE, *donnant de l'argent à Pintro.*

Tenez.

PINTRO.

Je suis aussi très-satisfait ;
J'ai votre argent, nous sommes quittes :
Mais on m'attend au cabaret,
Et je rentre dans mes limites.

Mme DELORME, *au Public.*

Lorsque la Critique en courroux
Nous menace de ses poursuites,
Messieurs, prenez parti pour nous,
Retenez-la dans ses limites :
Mais quand de la sévérité
Vous aurez arrêté les suites,
A l'indulgence, à la bonté,
Ne prescrivez point de limites.

FIN.

Moreau, Charles François Jean Baptiste

JÉRUSALEM DÉSHABILLÉE,

PARODIE EN UN ACTE,

EN PROSE ET EN VAUDEVILLES,

DE L'OPÉRA DE *JÉRUSALEM DÉLIVRÉE.*

PAR MM. ***.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 3 OCTOBRE 1812.

PRIX : 1 FR. 25 C.

A PARIS,

Chez Mme. MASSON, Libraire, Editeur de Pièces de Théâtre et de Musique, rue de l'Echelle, nº. 10, au coin de celle St.-Honoré.

M. DCCC. XII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ROSEVAL, Directeur de la troupe, sous le costume de Godefroy de Bouillon	M. *Edouard.*
SAINT-ANGE, sous celui de Tancrède	M. *Séveste.*
FLORIDOR, sous celui de Roger . . .	M. *Fichet*
ROSALIE, sous celui de Clorinde. . . .	Mme. *St.-Aulère.*
Mlle. BROUILLON, jouant le rôle de la Discorde.	Mlle. *Bodin.*
Mme. PICHARD, habilleuse de la troupe de Roseval.	Mme. *Duchaume.*
M. DESPAVOTS, cru Auteur du poëme.	M. *Guénée.*
PATRÈS, vieillard, cru père de Rosalie.	M. *Laporte.*
Mlle. FAILLITTE, Directrice du théâtre rival.	Mlle. *Arsène.*
ARGENT, son Caissier.	M. *Joly.*
JOSEPH, Garçon de théâtre de Roseval.	M. *Justin.*
M. L'INCENDIE, Artificier.	M. *Carle.*

Acteurs habillés en Chevaliers et en Diables.

Personnages principaux de l'Opéra d'Armide.

HIDRAOT.
La HAINE.
UBALDE.
RENAUD.
Le Chevalier DANOIS.

La Scène se passe à Carcassonne

JÉRUSALEM DESHABILLÉE.

Le Théâtre représente le Foyer des Acteurs de la troupe de Roseval, sur lequel s'ouvrent plusieurs Loges d'acteurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GARÇON.

Allons, voilà le premier acte fini: Jérusalem va aux nues, et tout Carcassonne est aux anges.

SAINT-ANGE, *ouvrant sa loge.*

Envoyez-moi donc le costumier, le casque ne me va pas du tout.

LE GARÇON.

Oui M. Tancrède.

FLORIDOR, *ouvrant sa loge.*

Le perruquier, vîte le perruquier; cet acte-là m'a tout-à-fait défrisé.

LE GARÇON.

Ça suffit, M. Roger.

ROSEVAL, *ouvrant aussi sa loge.*

Faites-moi tout de suite monter le tailleur; c'est trop long, beaucoup trop long.

LE GARÇON.

Le tailleur chez M. Godefroy.

ROSALIE, *ouvrant aussi sa loge.*

Joseph, faites souvenir l'auteur qu'il doit me montrer à bien tomber.

LE GARÇON.

C'est fait, mademoiselle Clorinde.

SCENE II.

DESPAVOTS, LE GARÇON.

LE GARÇON.

Le v'là justement l'auteur, M. des Pavots.

DESPAVOTS.

Qu'est-ce que tu fais-là, toi? Va-t-en voir si les diables et les femmes sont prêts.

LE GARÇON.

Toutes ces dames sont descendues au théâtre.

DESPAVOTS.

Et les esprits célestes, où sont ils? Voilà déjà un acte joué, et je ne vois pas d'esprit du tout. Ca peut durer comme ça jusqu'à la fin : va donc, maraud, va donc; ce drôle-là s'amuse ici.

LE GARÇON.

Je ne m'amuse pas du tout, monsieur, je viens du parterre.

SCENE III.

M. DESPAVOTS, Mme. PICHARD.

Mme. PICHARD.

Ah! Dieu merci, voilà ma besogne finie pour toute la soirée.

DESPAVOTS.

Comment, madame Pichard, pour toute la soirée! Ne vous faudra-t-il pas, après le spectacle, déshabiller vos princesses.

Mme. PICHARD.

Oh! ce sont les roses du métier, avec ces dames.

AIR : *Morgué que ta mère est donc sauvage.*

Lorsqu'en guerrières inhumaines,
Nous avons à les déguiser,
Que d'embarras et que de peines!
On ne peut pas se reposer.
Au retour, ce n'est que vétille,
Comme c'est à qui s'en ira;
En un instant on déshabille,
Les dames de l'Opéra.

DESPAVOTS.

J'espère, madame Pichard, que ma pièce obtient un joli succès à Carcassonne!

Mme. PICHARD.

Quand je dis votre pièce...?

DESPAVOTS.

Chut....! ne réveillez pas le chat qui dort. Je vous ai dit

dans ma confidence, et vous seule savez ici que je ne suis pas le véritable auteur de Jérusalem délivrée.

Mme. PICHARD.

Sans doute, je le sais. N'étais-je pas habilleuse au grand Opéra de Paris, quand on y a commencé, il y a six mois, les répétitions de ce bel ouvrage, qui n'est pas encore joué? N'est-ce pas moi qui vous ai fait entrer un soir qu'on la répétait, à telles enseignes que j'allai moi-même vous réveiller, quand on ferma la salle. Vous dormiez là comme chez vous....; mais comment avez vous fait pour vous procurer la pièce avant la représentation?

DESPAVOTS.

La pièce? rien de plus simple.

AIR *du ballet des Pierrots.*

D'après une coutume antique,
Que l'on se plaît à respecter,
On imprime une œuvre lyrique,
Quand on songe à la répéter.
C'est agir avec prévoyance;
L'auteur entend ses intérêts,
Car ceux qui l'impriment d'avance,
Ne l'imprimeraient pas après.

Mme. PICHARD.

J'entends. Vous avez eu un exemplaire du poëme; mais la musique?

DESPAVOTS.

La musique! ça se trouve partout.

Mme. PICHARD.

Savez-vous bien que ce que vous faites-là est un peu hardi?

DESPAVOTS.

L'amour est mon excuse. Je ne savais comment approcher de la première actrice de ce théâtre.

Mme. PICHARD.

Il fallait lui faire une pièce.

DESPAVOTS.

Je lui ai apporté le rôle de Clorinde.

Mme. PICHARD.

Ça revient au même; mais le véritable auteur, vous lui enlevez sa gloire?

DESPAVOTS.

Je ne lui enlevrai rien : on saurait bientôt la vérité à Carcassonne, je la découvrirai moi-même.

AIR *du vaudeville de la petite Gouvernante.*

Qu'il jouisse de sa victoire,
Mes vœux sont comblés en ce jour,
Si par la route de la gloire,
J'arrive au temple de l'amour ;
A l'auteur, demain j'abandonne,
Le laurier qu'il a moissonné,
Et je lui rendrai sa couronne,
Quand l'amour m'aura couronné.

DESPAVOTS.

Vous voyez bien que je ne suis pas si coupable.

AIR *de Lisbeth.*

Faut-il ici se récrier,
Et quels scrupules sont les vôtres?
C'est une ruse du métier ;
En prenant un ouvrage entier,
Je n'ai pas pris plus que bien d'autres :
De piller à tort, à travers,
Est-il un auteur qui s'abstienne ;
Combien, même en faisant leurs vers,
Ne font rien (*lis*) qui leur appartiennent.

Mais il me semble qu'on applaudit bien fort dans la salle... ?

Mme. PICHARD.

C'est parce qu'on ne joue pas. On fait un entr'acte éternel.

DESPAVOTS, *allant aux loges.*

Allons, mes amis dépêchez-vous ; le public s'impatiente, paraissez donc, on sifflera.

ROSEVAL, *ouvrant sa loge.*

Je n'y suis pas encore.

SAINT-ANGE, *ouvrant sa loge.*

Je suis cuirassé.

FLORIDOR, *ouvrant aussi sa loge.*

On peut commencer, je descends.

DESPAVOTS.

Madame Pichard, je n'ai pas besoin de vous prier de vous taire.

Mme. PICHARD.

C'est inutile : la discrétion est la première vertu des habilleuses de théâtre.

AIR : *Adieu, je vous fuis bois charmans.*

Nos propos sont toujours prudens :
Quand nous trouvons de bonnes ames,
Nous pouvons bien, de temps en temps,
Dire le secret de ces dames ;
Mais personne ici ne saura
Celui que monsieur me confie.
On ne dit pas, à l'Opéra,
Le secret de la comédie.

Je descends au théâtre.

SCENE IV.

DESPAVOTS, Mlle. BROUILLON, *sortant de sa loge.*

DESPAVOTS.

Ah! Dieu merci, voilà déjà la discorde.

Mlle. BROUILLON.

Oui monsieur, je puis me flatter, d'être l'actrice la plus exacte de l'Opéra de Carcassonne.

AIR : *l'amour ainsi qu'la nature.*

Lorsque notre troupe entière,
Pour tenir sa cour plénière,
Doit se rassembler céans,
La première je m'y rends ;
De près, ces messieurs me suivent ;
C'est à qui me préviendra ;
Mais quand ces dames arrivent,
La discorde est toujours là.

DESPAVOTS.

Je sais que vous ne manquez pas une assemblée, mademoiselle Brouillon ; mais, dites-moi, le savez-vous bien, au moins, votre rôle de discorde ?

Mlle. BROUILLON.

Ah! je vous en réponds, je l'ai répété toute la matinée avec mon mari ; mais le vilain rôle ! et comme votre musicien me fait crier !

DESPAVOTS.

Vous criez tous.... contre lui.

Mlle. BROUILLON.

Moi, pas du tout : ce sont ces dames qui se plaignent. Je ne suis pas de ces gens qui cherchent à semer la division, à brouiller tout le monde. A propos, savez-vous que Roseval, notre directeur, celui qui joue votre Godefroy, a dit, l'autre jour, au foyer public, beaucoup de mal de votre pièce ?

DESPAVOTS.

C'est tout simple : entre nous, il a un triste rôle.

Mlle. BROUILLON.

Et Floridor, votre Roger, qui chantait tout-à-l'heure un couplet contre l'ouvrage! Voulez-vous que je vous le répète?

DESPAVOTS.

Vous êtes trop obligeante !

Mlle. BROUILLON.

Pour Saint-Ange, celui qui joue Tancrède, il n'est pas étonnant qu'il vous déchire. Il sait que vous avez des vues sur sa Clorinde. A propos, où en êtes-vous ensemble? Elle fait un peu la coquette avec vous, n'est-ce pas ? Je la reconnais bien là. Du reste, c'est ma meilleure amie, et je vous servirai auprès d'elle à une condition.

DESPAVOTS.

Quelle est-elle ?

Mlle. BROUILLON.

C'est que vous me ferez un rôle où j'écraserai tout le monde.

DESPAVOTS.

C'est d'une bonne camarade. Mais, mademoiselle Brouillon, vous ne vous rendez pas assez de justice.

AIR : *J'aime ce mot de gentillesse.*

Un faible talent sollicite ;
Mais, loin d'obséder chaque auteur,
Compter sur son propre mérite,
C'est ce que fait un bon auteur :
Pour le rôle auquel il aspire,
Son talent seul fait son espoir ;
Le demander, n'est-ce point dire,
Qu'on n'est pas digne de l'avoir.

Mlle. BROUILLON.

Je m'en souviendrai ! (*elle sort.*)

DESPAVOTS.

Mais voyez si l'on commencera !

ARGENT.

Songez-y bien ; nous montons un mélodrame qui vous assommera.

SAINT-ANGE.

Notre pantomime ne nous laissera pas un mot à dire.

Mlle. FAILLITE.

Le Fanal de Messine va faire notre fortune.

FLORIDOR.

Pauvres gens !

ROSEVAL.

Nous faisons venir M. de Malbroug.

ARGENT.

Il y a long-temps qu'il est mort et enterré.

ROSEVAL.

J'ai dans ma maison le premier journaliste de Carcassonne.

Mlle. FAILLITE.

Et moi, j'ai les trois autres dans ma manche.

FLORIDOR.

Et de grâce, la paix ! la paix !

TOUS.

Nous n'en voulons pas.

ARGENT.

C'est bien décidé ? Vous refusez notre association ? Vous ne voulez point de mademoiselle ? Vous ne voulez point d'Argent ?

TOUS.

Non.

ARGENT.

C'est assez singulier.

« Eh bien ! je vous déclare une guerre éternelle. »

TOUS.

« Quelle soit terrible et mortelle. »

ARGENT.

Prenez toutes les épithètes du Dictionnaire, repétez toute la journée : *Marchons*, *combattons*, *attaquons*. Vous ne nous ferez pas peur. (*Brusquement.*) Adieu Messieurs.

Mlle. FAILLITE.

Guerre à mort.

Mlle. FAILLITE *avec* ARGENT.

» Poursuivons jusqu'au trépas
» L'ennemi qui nous offense. »

AIR *connu.*

ROSEVAL.

Ces cadets là, quelle audace ils ont ;
Ces cadets là, quelle audace !
Mais nous aussi nous avons du front
Et nous bravons leur menace.

ARGENT.

Vous connaîtrez,
Vous saurez,
Sentirez
Les effets,
Les progrès
De ma rage.

FLORIDOR.

Criez ; c'est ça !
On sait dans l'opéra
Que c'est à
Qui fera
Du tapage.

ARGENT.

Messieurs, le péril est urgent ;
Réparez votre faute,
Lorsque l'on compte sans argent,
On compte sans son hôte.

CHŒUR.

Ces cadets là, quelle audace ils ont ;
Ces cadets là, quelle audace !
Mais avec nous, l'effet toujours prompt
Suivra de près la menace.

SCENE VIII.

SAINT-ANGE, FLORIDOR.

FLORIDOR.

A quoi rêves-tu, Saint-Ange ? à Rosalie ? j'en suis sûr.

SAINT-ANGE.

Allons, vas-tu me faire une scène pour ça à présent.

FLORIDOR.

Pour passer le temps, cela se pourrait bien.

SAINT-ANGE.

Ah ! tu veux passer le temps? Eh bien ! je vais te faire une confidence. Tu sais que ce fut dans une loge sombre que....

(*Récitatif.*)

« Pour la première fois, Rosalie et ses charmes,
» Vinrent s'offrir à mes regards.»

Qu'elle était belle !

FLORIDOR.

Que tu es bon !

AIR : *Que d'établissemens nouveaux.*

Ami, reviens à la raison.
Songe qu'ici plus d'une femme
D'une infidèle a le renom ;
Eteins une imprudente flamme

SAINT-ANGE.

Mon cher, de leurs goûts inconstans,
Crois-tu me donner des nouvelles ?
Le théâtre, dans tous les temps,
Fut le pays des infidèles.

FLORIDOR.

Ah ! tu le prends sur ce ton là. Je te quitte, je vais dans la coulisse guetter ta réplique. Dussé-je écouter trois scènes de l'opéra.

SAINT-ANGE.

Quel ami !.... A propos, si tu vois le bonhomme Patrès envoye-le moi.

FLORIDOR.

Le père de Rosalie?.... Ce triste vieillard..... qui se lamente toujours, quand il parle de la vertu de sa fille? Je te l'enverrai. (*Il sort.*)

SCENE IX.

SAINT-ANGE *seul.*

La voilà cette loge, où s'habille mon insensible Clorinde. Ne serait-ce pas le moment de lui adresser quelques vers? Voici justement des bouts-rimés que l'on propose dans le journal de ce matin : *Souffrance*, *toujours*, *espérance*, *jours*, etc. etc., ça doit se remplir tout seul.

(*Il chante en écrivant avec un crayon.*)

AIR : *Digo Jeannette.*

Dans la souffrance,
Faut-il toujours,
Sans espérance,
Traîner mes jours.

Lorsque j'adore
Autant d'attraits,
Clorinde ignore
Mes feux secrets.

Pour une romance d'opéra, c'est très-spirituel; et si j'en fais jamais un, elle trouvera sa place.

SCENE X.

SAINT-ANGE, PATRÈS, *un mouchoir à la main.*

SAINT-ANGE.

Eh bien! honnête Patrès, qu'avez-vous donc à pleurer?

PATRÈS.

Hélas! mon cher Monsieur, ma Rosalie vient encore d'être applaudie avec une rage... Je ne m'en consolerai jamais.

SAINT-ANGE.

Comment! ça vous fait de la peine, bon vieillard?

PATRÈS.

Sans doute, ça va l'attacher encore plus au théâtre, et j'aurai beau prêcher pour l'engager à le quitter.

SAINT-ANGE.

Mais, vertueux Patrès, n'est-ce pas vous-même qui l'y avez mise?

PATRÈS.

Oui, mon cher Monsieur. Mes intentions étaient pures; mais elles ont toujours été trompées. J'ai déjà fait débuter jadis une de mes nièces, qui promettait beaucoup, et qui m'avait promis de n'accepter que des rôles innocens, surtout point de travestissemens.

AIR: *D'Arlequin Cruello.*

En elle voyant le soutien
De ma triste vieillesse,
Au théâtre je voulus bien
Introduire ma nièce.
Elle jouait, par nos traités,
Les seules ingénuités.
Aveugles que nous sommes!
Ou m'avertit deux jours après,
Que, malgré mes ordres exprès,
Elle jouait, elle jouait les hommes.

SAINT-ANGE.

C'est vrai, je m'en souviens.

PATRÈS.

Rosalie a pris un autre emploi pour me désespérer. Croyez-vous qu'il soit bien gai pour moi de la voir briller dans toutes ces pantomimes si noires, où elle se bat, comme un ange, j'en conviens ; j'y vois de loin, mon cher Monsieur.

SAINT-ANGE.

Vous êtes bien heureux.

PATRÈS.

AIR *de Partie carrée.*

Je ne la fis monter sur le théâtre
Que dans l'espoir de m'en débarrasser ;
Mais ces combats, dont elle est idolâtre,
Risquent de la faire blesser.
Ces coups de sabre allarment ma tendresse.
Mon cher, quels dangers sont les siens !
Que l'on lui casse un bras dans une pièce....
La voilà sur les miens.

SAINT-ANGE.

Votre prudence égale votre sensibilité. Pauvre papa !

PATRÈS.

Je ne le suis pas tout à fait ; mais j'ose dire que je suis son second père.

SAINT-ANGE, *vivement.*

Eh ! quel est donc le premier ?

PATRÈS.

Celui qui avait épousé ma défunte avant moi. La pauvre femme ! elle m'avait si bien fait promettre, en mourant, de faire de sa fille une honnête marchande, et non une artiste.

SAINT-ANGE.

Ses remords m'attendrissent.

PATRÈS.

A propos de remords, il faut que je vous conte le songe que j'ai fait.

AIR :

J'ai rêvé toute la nuit,
Etc.

SAINT-ANGE.

Ah ! vous rêvez aussi.

PATRÈS.

C'est l'effet de la répétition de votre opéra, à laquelle j'ai assisté hier soir. J'ai été bien étonné d'y voir un rêve.

SAINT-ANGE.

Pourquoi donc cela ?

PATRÈS.

AIR : *Des Voyages.*

D'après l'exemple d'Athalie,
J'avais bien pu me figurer
Que dans la seule tragédie,
Un beau songe pouvait entrer.

SAINT-ANGE.

Y pensez-vous ? En fait de songes,....
L'Opéra doit avoir la pomme ;
Rien n'est plus facile à prouver.
C'est où l'on fait le meilleur somme,
Qu'on doit aussi le mieux rêver.

PATRÈS.

Pour en revenir à mon songe, jugez quelle peur j'ai dû avoir cette nuit ; j'ai revu ma femme !

SAINT-ANGE.

Diable !

PATRÈS.

« Triste, pâle, de deuil couverte. »

SAINT-ANGE.

C'est assez là le costume des morts.

PATRÈS.

« Tremble, m'a-t-elle dit ; car malgré ton pouvoir,
Aujourd'hui Rosalie entre dans un comptoir. »

SAINT-ANGE.

N'est-ce pas ce que vous demandiez !

PATRÈS.

Tenez, mon cher Monsieur, il ne faut pas aller par quatre chemins. Vous aimez ma fille.

SAINT-ANGE.

J'aime....

PATRÈS.

Vous l'aimez, c'est connu et je ne suis pas du tout fâché de cela, parce que vous êtes un honnête homme et en état de lui assurer un sort.

SAINT-ANGE.

Mais croyez-vous qu'elle m'aime, Rosalie ?

PATRÈS.

Je ne venais ici que pour vous l'apprendre. Ainsi donc....

AIR : *Du vaudeville de la Piété filiale.*

Mes chers enfans, unissez-vous;
(*à part.*) Il l'épousera, je l'espère.

SAINT-ANGE.

M'offrir sa fille! Ah! c'est d'un bien bon père;
On n'en voit pas d'un naturel plus doux.

PATRÈS.

Puisque votre flamme morale
Obtient l'aveu de son papa.
En vous aimant, son cœur obéira
A la piété filiale.

ENSEMBLE.

SAINT-ANGE.
En m'adorant, son cœur obéira
A la piété filiale.

PATRÈS.
En vous aimant, son cœur obéira
A la piété filiale.

PATRÈS.

Malgré cela, j'ai le pressentiment qu'il arrivera quelque malheur. (*Il sort.*)

SCENE XI.

SAINT-ANGE.

En vérité, ce vieux fou de Patrès ressemble tout à fait au bonhomme Arcès de notre opéra. Ils sont forts tous deux pour les visions et les lamentations.

SCENE XII.

SAINT-ANGE, Madame PICHARD, *ayant le casque de Clorinde sur la tête et son cachemire sur le dos.*

Mme. PICHARD, *à part.*

Mademoiselle Rosalie m'a priée de la débarrasser de son casque et de sa cuirasse; j'ai voulu voir un peu comment cela m'irait.

SAINT-ANGE, *à part*

Si la clarté mélancolique des quinquets n'abuse point mon ame, c'est Rosalie. Heureux Saint-Ange!

Mme. PICHARD.

Il me semble que je le porterais tout aussi bien qu'elle. (*Elle se donne des airs.*)

SAINT-ANGE.

Ce casque la masque ; mais à cette noble tournure...

Mme. PICHARD.

Quant aux gestes, cela n'est pas bien difficile lorsque l'on sait s'arrondir. (*Elle imite Clorinde.*)

SAINT-ANGE.

Voilà bien sa grâce ! son aisance !

Mme. PICHARD.

Voyons si je pourrai attraper son chant comme ses gestes. (*Elle chante.*)

« Cher Tancrède. »

SAINT-ANGE.

Elle me déchire..... le cœur ; sa voix retentit dans mon ame. Du courage, abordons la.

Mme. PICHARD.

Mais reportons bien vîte tout cela dans la loge de mademoiselle. (*Elle entre dans la loge.*)

SAINT-ANGE.

Elle entre !.... Dois je la suivre ?

FLORIDOR, *dans la coulisse.*

Saint-Ange, Saint-Ange, c'est à toi.

SCENE XIII.

SAINT-ANGE *seul.*

Ça m'est égal.

« Je ne me connais plus moi-même. »

Devoir, honneur, réplique, Jérusalem.

» Vous avez beau crier dans le fond de mon ame,
» Je n'écoute plus que ma flamme. »

SCENE XIV.

FLORIDOR.

FLORIDOR, *accourant.*

Saint-Ange, Saint-Ange ! où es-tu mon ami ?

SCENE XV.

FLORIDOR, SAINT-ANGE.

SAINT-ANGE.

O sottise, ô bêvue ! ô bésicles funestes !

FLORIDOR.

Insensé ! qu'as-tu fait ? Tu manques ta réplique.

SAINT-ANGE, *ôtant son casque.*

Mon ami, la tête n'y est plus.

FLORIDOR.

Ta criminelle absence peut faire tomber la pièce. Oublier ton devoir pour une femme!

SAINT-ANGE.

Que diras-tu donc quand tu sauras que c'était une fausse Rosalie. Cette belle qui m'avait enchanté quand je ne la voyais pas, c'était....

FLORIDOR.

Achève.

SAINT-ANGE.

C'était madame Pichard.

FLORIDOR.

Ah! malheureux, que je te plains! Une autre fois mets donc mieux tes lunettes.

SAINT-ANGE.

Que faire? On sera peut être obligé de rendre l'argent. Comment soutenir la présence du directeur.

FLORIDOR.

Justement le voici.

SCENE XVI.

LES MEMES, ROSEVAL, SUITE.

ROSEVAL.

« Infidèle sujet, déserteur des coulisses. »

Mais non, je ne te ferai pas de harangue, tu n'es pas digne de ma vengeance.

FLORIDOR.

Tu le vois, il est furieux et cependant bonnace.

ROSEVAL.

Vois quelle suite tout cela peut avoir. Le rideau est tombé à la moitié de l'acte. L'auteur est tombé évanoui; Rosalie, furieuse, est tombée près de lui.

SAINT-ANGE.

Près de lui!

ROSEVAL.

Le public va tomber sur nous et tout cela retombera sur toi.

FLORIDOR.

Ça peut encore se relever.

ROSEVAL.

Il n'est plus temps.

AIR : *Jupiter, un jour en fureur.*

Ici, dans ma juste fureur,
Je venge la commune injure;
Saint-Ange, qui portait l'armure,
N'est plus digne de cet honneur.
Chez nous il a jeté l'alarme;
En vain on voudrait me calmer,
Rien ne peut me désarmer.
Messieurs, qu'on le désarme.

CHŒUR.

AIR : *De la Fausse magie.*

Désarmer le camarade.

TOUS.

Qui? moi? non, non; ni moi, ni moi.

ROSEVAL.

L'honneur vous en fait la loi.

FLORIDOR.

Attraper quelque gourmade.

TOUS.

Qui? moi? non; ni moi, ni moi.

ROSEVAL.

Tremblez devant Godefroi.

On se révolte! une amende de quarante sols par chaque tête de mutin.

TOUS.

Nous ne la payerons pas.

ROSEVAL.

Je mets toute la troupe à la porte.

TOUS.

Nous ne sortirons pas.

ROSEVAL.

Quelle épouvantable insurrection!

FLORIDOR.

Allons, mon ami, tu as joué les Ruines de Babylone; montre que tu as de la mémoire.

SAINT-ANGE.

C'est ça même. (*à Roseval*) : « *Tu le vois, Haroun*, Roseval, veux-je dire, *tes sujets me sont dévoués.* » Eh bien!

je n'abuserai pas de cela. Voilà mon sabre, donne-le à qui tu voudras.

ROSEVAL, *à part.*

Le coup de théâtre n'est pas mal ; mais je t'en ménage un autre. (*Haut.*) Vois, Saint-Ange,

« De quel succès tu te prives toi-même. »

L'orateur de la troupe a une extinction de voix ; dès ce soir, je te destinais sa place. C'est toi qui aurais eu l'honneur d'annoncer le spectacle de demain, spectacle demandé : La Famille des Jobards ! (*Silence.*) Qui choisir à présent ? On ne m'obéit point, on méconnaît mes droits..... (*Silence.*) Je ne sais même plus quel spectacle donner demain. (*Il cherche.*) Un quart-d'heure de silence ; c'est assez !

FLORIDOR, *à Saint-Ange.*

Il nous prépare quelque surprise

ROSEVAL.

Ecoute-moi ; il faut, avant de continuer la pièce, faire au public des excuses convenables ; c'est de rigueur. Eh bien !...

AIR, *Prenons d'abord*, etc.

(*A part.*) Prenons d'abord l'air bien méchant ;
(*Haut.*) Qu'as-tu fait, malheureux Saint-Ange ?
De ton procédé révoltant,
Tu vas voir comme je me venge.
Il me faut choisir un acteur
Qui brille par son éloquence ;
Mais le parterre est en fureur,
Il peut assommer l'orateur ;
(*Avec bonté*) :
Je te donne la préférence.

TOUS.

« O clémence ! ô grandeur !

ROSEVAL.

Reprends ton sabre et descends au théâtre.

SAINT-ANGE.

Marchons !

AIR *de Roland.*

Suivez-moi, braves chevaliers,
L'honneur et l'espoir de la scène ;
Je cours redresser les lauriers
Qu'a flétri ma fuite soudaine.

ROSEVAL.

Sarrasins, en vain vous osez
Braver l'ardeur qui nous anime ;
Sous les coups de vos bras, Croisés,
Venez faire tomber Solime.

ROSEVAL, SAINT-ANGE, FLORIDOR.

Vos triomphes sont assurés;
Des héros, dignes interprêtes,
Pour mot d'ordre ici vous prendrez
Ces mots si doux, ces mots sacrés :
Gloire et recettes !
Ces mots sacrés : Gloire et recettes ! (*Ils sortent.*)

} *bis.*

SCENE XVII.

Mademoiselle BROUILLON, L'INCENDIE.

Mlle. BROUILLON.

M. l'Artificier ! M. l'Artificier !

L'INCENDIE, *portant un flambeau.*

Me y'là.

Mlle. BROUILLON.

Arrivez donc, M. l'Incendie ! le flambeau de la discorde ?

L'INCENDIE.

On y remet de l'esprit de vin.

Mlle. BROUILLON.

Je vais paraître, donnez-m'en un autre ? celui de l'Amour ?

L'INCENDIE.

Il est chez le ferblantier.

Mlle. BROUILLON.

Celui de l'Hymen ?

L'INCENDIE.

Il est cassé.

Mlle. BROUILLON.

Cela ne m'étonne pas.

AIR *de Marianne.*

Par un caprice inconcevable,
Dans tous leurs opéras nouveaux,
Nos poëtes ont de la fable
Usé presque tous les flambeaux.
De l'hyménée,
Une journée,
Use souvent le flambeau sans retour ;
De la vengeance,
De l'espérance,
Les flambeaux sont allumés tour-à-tour :

Ceux de la haine et de l'envie,
Parmi nous brûlent constamment;
Mais on ne se sert pas souvent,
Du flambeau du génie.

L'INCENDIE.

Il est vrai qu'il n'en manque pas dans l'opéra nouveau.

Mlle. BROUILLON.

De génie?

L'INCENDIE.

Non, de flambeaux : aussi je garantis à l'auteur un brillant succès. Sans adieu, mademoiselle Brouillon; je vais chauffer un peu le quatrième acte. (*Il sort.*)

SCENE XVIII.

SAINT-ANGE, Mlle. BROUILLON.

SAINT-ANGE.

Parbleu! mademoiselle Brouillon, vous êtes une bien méchante langue! Vous avez déjà conté, à Rosalie, ma farce de tantôt.

Mlle. BROUILLON.

Consolez-vous. (*à part*) Tourmentons-le. (*haut*) Je vais bien vous conter autre chose. Mademoiselle Rosalie ne tardera pas à se rendre ici; et j'ai tout lieu de croire que M. Despavots doit venir l'y attendre.

SAINT-ANGE.

Que me dites-vous là? Ah! si je le croyais!....

Mlle. BROUILLON.

N'en croyez que vos yeux..... (*à part*). Il n'y voit goutte.... Allons lui ménager quelque nouvelle sottise.

SAINT-ANGE.

Je vais me cacher pour épier l'infidèle.

Mlle. BROUILLON.

AIR : *De la Baronne.*

Laissons le faire!.....
En fait d'esprit, il n'est pas fort.....
Je voudrais bien, pour me distraire,
Qu'il fit quelque bévue encor...
Laissons-le faire. (*elle sort*).

SCENE XIX.

SAINT-ANGE.

Quoi! je serais sacrifié à M. Despavots!..... En y songeant mon sang bout dans mes veines.

SCENE XX.

SAINT-ANGE, *à l'écart*; ROSALIE, *avec le chapeau et la redingote de Despavots.*

ROSALIE.

En attendant qu'on me tue, je viens me reposer un peu dans le foyer..... Ma foi, par extraordinaire, mademoiselle Brouillon vient de me rendre un service, en me faisant prêter, par M. Despavots, son chapeau et sa redingote. Ce rôle me fait suer, et sans cela je me serais enrhumée en venant à ma loge.

SAINT-ANGE.

Cette fois-ci j'y vois clair, et mademoiselle Brouillon ne m'a pas trompé. C'est Despavots.

AIR : *De la découpure.*

Je suis furieux *in petto*;
Il faut que ma rage
Anime aujourd'hui mon courage.
A mon rival donnons *presto*
D'une telle audace un petit *memento*.
Tapons fort (*bis*) sur ce manteau;
Montrons *subito*.
Comme ici se venge
Saint-Ange.

SCENE XXI.

LES MEMES, PATRES.

PATRÈS.

Arrêtez, demeurez *in statu quo*,
Où vous allez faire un nouveau
Quiproquo.

SAINT-ANGE.

Je ne ferai donc que cela toute la journée! Mais qui allais-je battre? Eclaircissons ce doute.... Dieux! Rosalie!

PATRÈS, *soutenant Rosalie.*

C'est un pressentiment qui m'a conduit ici.

ROSALIE.

Tu m'as fait plus de peur que de mal, Saint-Ange. Je te le pardonne. Mais que vois-je! l'ombre de ma mère!

PATRÈS.

Ma femme!... Ne me fais donc pas des peurs comme ça.

ROSALIE.

Oui, je la vois.

AIR :

Ah ! maman, que je l'échappe belle !
Votre ombre me suit
Et me poursuit :
Que me veut-elle ?
A vos lois, si je fus infidèle,
Mes yeux, ô maman !
Se sont ouverts en se fermant

AIR : *L'un est le fils du sentiment.*

Je cède à la voix de mun cœur :
Adieu Thalie et Melpomène ;
J'abjure mon aveugle erreur,
Et renonce au jeu de la scène.
Par un repentir impromptu
Je rentre, changeant de méthodes,
Dans le chemin de la vertu :
Je me fais marchande de modes.

SAINT-ANGE.

La voilà donc convertie !

PATRÈS.

Ah ! mon cher monsieur, ce n'est, tout au plus, qu'un quart de conversion.

SCENE XXII.

LES MEMES, ROSEVAL, FLORIDOR.

ROSEVAL.

Alerte, alerte, le théâtre est assiégé.

SAINT-ANGE.

Par les Arabes ?

FLORIDOR.

Eh ! non : par nos confrères du théâtre voisin. Furieux d'avoir joué Armide dans le désert, ils prétendent que nous en représentons une contrefaçon ; le public prend parti pour eux, et ils viennent nous en demander raison, à force ouverte.

ROSEVAL.

Ne craignez rien : je leur ai opposé une barrière insurmontable.

AIR *de Catinat.*

Les jeunes amoureuses
Auraient cédé le pas :
Car elles sont peureuses,

Et ne résistent pas.
Nos vieilles habilleuses
Arrêteront leurs pas :
Ce sont là des remparts qu'on ne renverse pas.

SCENE XXIII.

LES MEMES, Mlle. BROUILLON, CHŒUR.

CHŒUR.

AIR : *La victoire est à nous !*

Sauvons-nous ! sauvons-nous !
Redoutez le courroux
D'une troupe intrépide :
Tous les héros d'Armide
L'emporterons sur nous.

Mlle. BROUILLON, *à part.*

Ça va bien, ça va bien : le tapage va recommencer.

ROSEVAL.

Messieurs, ne perdons pas la tête : peut-être sommes-nous en nombre égal. Voyons : j'ai Armide dans ma poche. Récapitulons. Noms des personnages :

Armide.

AIR : *Le cœur de mon Annette.*

Clorinde est intrépide ;
Rien ne peut l'arrêter :
Elle doit, sur Armide,
Sans peine l'emporter.

ROSALIE.

Nenni, ma foi,
Armide a bien d'autres charmes que moi.
(*Elle entre dans sa loge*).

ROSEVAL.

Hidraot, oncle d'Armide.

Arsès est au théâtre,
Et peut-être il est pris ;
Mais Patrès en vaut quatre,
Pour servir ses amis.

PATRÈS.

Nenni, ma foi,
Cet oncle vaut vingt pères comme moi.
(*Il entre dans une loge*).

ROSEVAL.

Renaud !
Il a quelque vaillance ;

Mais Tancrède aujourd'hui,
Lorsque Renaud l'offense,
Peut lutter contre lui.

SAINT-ANGE.

Nenni, ma foi,
Je fuis ; Renaud est bien plus fort que moi.
(*Il rentre.*)

ROSEVAL.

Le chevalier Danois !
Pour signaler son zèle,
D'avance je le vois,
Roger, ami fidèle,
Se mesure au Danois.

FLORIDOR.

Nenni, ma foi,
Ce Danois-là me chasserait je crois. (*Il rentre.*)

ROSEVAL.

La haîne !
En ces lieux qu'elle aborde,
Je crains peu son transport,
Nous avons la discorde,
Pour nous mettre d'accord.

Mlle. BROUILLON.

Nenni, ma foi,
La haîne est bien plus puissante que moi.
(*Elle rentre.*)

ROSEVAL.

Démons ! Chimères ! etc.
Pour dernières barrières,
Ici nous opposons,
Nos esprits aux chimères,
Nos femmes aux démons

LES DIABLES.

Nenni, je fuis,
Dans Armide on trouve bien plus d'esprit.

ROSEVAL, *les croyant là.*

Voilà de jolis préparatifs de défense..... Ah ! diable, j'oubliais Ubalde.
Chef de la sainte cause,
Je dois représenter
Ubalde est peu de chose,
Puis-je lui résister.

Nenni, ma foi,
Je vois qu'Ubalde encor vaut mieux que toi.
(*Il rentre.*)

SCENE XXIV.

Mlle. FAILLITTE *en Armide*, ARGENT, *tous les personnages d'Armide.*

CHŒUR.

AIR : *A boire, à boire, à boire.*

Victoire, victoire, victoire,
Armide a reconquis sa gloire,
Nos ennemis vont s'éclipser,
Jerusalem va trépasser.

ARGENT.

Ils se sont sauvés : poursuivez-les jusques dans leurs derniers retranchemens. Brave Renaud, sévère Ubalde, prudent Danois, suivez leurs pas ; et vous, sage Hidraot, courez à la caisse.

HIDRAOT.

J'y vole.

Mlle. FAILLITE.

» Enfin, ils sont en ma puissance ! ces fatals ennemis », et je vais désarmer ma rivale.

(*Elle entre dans la loge de Clorinde ; les autres sont entrés dans leurs loges respectives.*)

CHŒUR.

AIR : *Dors, mon enfant* (de Nina).

Toi qu'on révère à l'opéra,
Grand dieu du sommeil enchaîne leur colère ;
Produis ici ton effet ordinaire,
Ou la triste Sion aujourd'hui tombera,
Sion, Sion, Sion, Sion,
Sion, Sion, Sion.

SCENE XXV.

LES MEMES, TOUS LES PERSONNAGES (*).

Mlle. FAILLITE.

C'est assez comme cela : prières perdues, voyez vos héros

(*) Tous les personnages d'Armide sont chargés des dépouilles des héros de la Jérusalem, qui sont en veste, et très-confus.

dépouillés.

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

Le Danois, vrai chevalier,
De Roger suivant la trace,
A ressaisi sa cuirasse,
Ubalde, son bouclier ;
Puis, à cet amant fantasque,
Renaud fait rendre son casque,
En leur arrachant leur masque,
Nous avons, pour notre bien,
Repris à ces bons apôtres,
Tout ce qu'ils prirent aux autres.

SAINT ANGE, FLORIDOR, ROSEVAL, etc.

Il ne nous reste plus rien.

Mme. FAILLITE.

Pouviez-vous bien vous croire un moment en état de lutter contre Armide ?

ARGENT.

Rendez-vous donc justice.

AIR : *Contentons-nous d'une seule bouteille.*

Par son amour pour la femme qu'il tue,
Croyant en vain intéresser le cœur ;
Tancrède ici fait plus d'une bévue,
Renaud du moins ne commet qu'une erreur :
Belle Clorinde, en vain vous êtes fière,
Du peu de jours qu'on vous voit parmi nous,
Sachez qu'Armide est une centenaire,
Qui pourrait bien vivre encor plus que vous.

ROSALIE.

Ce n'est pas difficile, l'auteur m'a tuée dès le quatrième acte.

Mme. FAILLITE.

A propos de l'auteur.... où est-il, ce grand coupable ?

SCENE XXVI ET DERNIÈRE.

LES MEMES, DESPAVOTS, L'INCENDIE, Mme. PICHARD.

L'INCENDIE, *conduisant Despavots affublé avec des guirlandes.*

Le voilà ! le voilà ! Il s'était caché dans la gloire d'Armide.

Mlle. FAILLITE.

Il m'en veut donc bien.... ! traître..... !

DESPAVOTS.

Un moment ! un moment ! messieurs et mesdames; il faut tout avouer : je ne suis pas un homme d'esprit.

Mlle. FAILLITE.

Il a fait l'opéra.

DESPAVOTS.

Hélas ! messieurs, je n'ai rien fait que l'apporter ici.

ARGENT.

C'est bien assez.

DESPAVOTS.

Amoureux en secret de la belle Rosalie, j'ai cru lui offrir, dans le premier rôle de la Jérusalem.....

ROSALIE.

Despavots, je le vois trop tard, vous m'aimez; mais mon cœur est à Saint-Ange.

ARGENT.

Vaine défaite !

DESPAVOTS.

Approchez, madame Pichard, et certifiez que je ne suis qu'un geai paré des plumes de l'oiseau d'Apollon.

Mme. PICHARD.

C'est vrai; c'est un secret que j'ai gardé trois jours : oui, messieurs, cette pièce est d'un auteur déjà connu par des succès plus mérités.

DESPAVOTS.

AIR : *Muse des Jeux.*

Des vers brillans il connaît la magie;
Quand sous sa plume Omasis vint s'offrir,
Un tel sujet enflamma son génie,
Et l'opéra ne peut que l'affadir :
Trop aisément on y gagne sa cause;
Qu'il suive donc un plus noble sentier :
On ne doit pas s'en tenir à la rose,
Lorsqu'on est sûr d'obtenir un laurier.

ARGENT, *aux acteurs.*

Eh bien ! messieurs, vous voyez que nous avons obtenu par la force, ce que l'amitié nous refusait : ne faisons plus désormais qu'une seule troupe : vivons en bonne intelligence; plus de discussions pour les rôles, les habits, les feux, etc.; et prenant pour modèle les grands théâtres de Paris; qu'il n'y ait pas, chez nous, plus de haîne que de discorde.

VAUDEVILLE.

Mlle. BROUILLON.

AIR *de la Meûnière.*

Par des scènes qu'il emprunta,
Plus d'un auteur brille;
Mais pourtant ce commerce-là,
De dangers fourmille:
Par certain critique épié,
Aux frais d'un confrère oublié,
L'auteur qui s'habille,
Est déshabillé.

SAINT-ANGE.

Dans les chants purs dont il ornait
Mainte comédie,
Rencontrant toujours le secret
De la mélodie,
Par maint harmoniste envié,
Dalayrac, ainsi que Solié,
Montrait Polymnie,
En déshabillé.

ROSEVAL.

Lise, du théâtre est l'honneur,
De vers on l'accable,
C'est un ange, dit l'amateur,
Rien n'est plus aimable:
Mais bien souvent contrarié,
Son directeur s'est écrié;
Cet ange est un diable,
En déshabillé.

ROSALIE.

De Polymnie on applaudit,
La digne interprête;
Que de feu, de grâce et d'esprit!
Quelle voix parfaite!
Lorsqu'en Armide elle a brillé,
Le connaisseur émerveillé,
Applaudit Colette,
En déshabillé.

ARGENT.

De tous les côtés promenant,
Sa splendeur nouvelle;
Voyez dans un cercle élégant,
Entrer cette belle:

Par ses atours elle a brillé ;
Mais sitôt qu'elle a babillé,
Chacun se rappelle,
Son déshabillé.

PATRÈS.

Briller, toujours de l'Opéra,
Fut la loi première ;
Mêmes diamans ornent là,
Princesse ou bergère :
De l'or sur elle éparpillé,
En vain l'œil est émerveillé ;
Moi, je les préfère,
En déshabillé.

Mlle. FAILLITE, *au Public.*

Déclamant ou chantant toujours,
Ailleurs Melpomène,
Par son éclat et ses atours,
Brille sur la scène ;
Mais chez nous, le front dépouillé,
De plus d'un ornement pillé,
On voit Melpomène,
En déshabillé.

FIN.

De l'Imprimerie de PORTHMANN.

LES RENDEZ-VOUS DE MINUIT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. H. DUPIN ET A. DARTOIS,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 13 OCTOBRE 1812.

PRIX : 1 FR. 25 C.

A PARIS,

Chez Mme. MASSON, Libraire, Editeur de Pièces de Théâtre et de Musique, rue de l'Echelle, nº. 10, au coin de celle St.-Honoré.

M. DCCC. XII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MORILLOS.	M. *Edouard.*
Mme. PASSIONI, Sœur de Morillos. .	Mlle. *Bodin.*
PRUDIA, Fille de Morillos, 18 ans. .	Mme. *St.-Aulère.*
FLORA, 2e. fille de Morillos, 14 ans. .	Mlle. *Virginie.*
CLARA, Pupille de Morillos.	Mme. *Betzy.*
DON PEDRE, Amant de Clara. . .	M. *Armant.*
ALERTINO, Valet de Morillos. . .	M. *Fontenay.*

La Scène se passe à Tolède, dans la maison de Morillos.

LES RENDEZ-VOUS DE MINUIT.

Le théâtre représente un Salon. A droite sont les chambres de Madame Passioni et de Prudia ; à gauche, celles de Clara et de Flora. Dans le fond, à côté de la porte de sortie, est un cabinet où don Pèdre est caché.

Au lever du rideau, toutes les dames sont assises en cercle, Morillos est au milieu d'elles.

SCÈNE PREMIÈRE.

MORILLOS, Mme. PASSIONI, PRUDIA, FLORA, CLARA.

Mme. PASSIONI.

Mon frère, voilà vos deux filles, votre pupille; enfin, toute votre maison : de quoi s'agit-il ?

MORILLOS.

Mesdames, je vous ai convoquées pour vous apprendre que j'ai fixé définitivement mon mariage avec ma pupille.

CLARA, *à part.*

Ciel!

MORILLOS.

C'est là-dessus que je veux vous consulter.... donnez-moi donc vos avis; mais je vous avertis de ne pas me contrarier, car je n'en ferai qu'à ma tête.

Mme. PASSIONI.

Alors, mon frère, si vous ne voulez pas être contrarié, il était inutile de rassembler quatre femmes (*elle se lève pour s'en aller*).

MORILLOS.

Un moment..... n'entendez-vous pas, toutes les nuits certaines serénades.

Mme. PASSIONI, *à part.*

Si je les entends?

CLARA, *à part.*

Aurait-il découvert.... ?

PRUDIA.

Je dors toutes les nuits.

FLORA.

Oh! moi, je ne dors pas.

Mme. PASSIONI.

Eh bien, mon frère, peut-on empêcher un galant cavalier de donner des serénades à une femme aimable?

MORILLOS.

AIR: *Vaudeville des fiancés.*

J'en suis certain, tandis que je sommeille,
Cet inconnu ne chante pas toujours;
Peut-être prêtez-vous l'oreille,
Moins à son chant qu'à ses discours:
Pour être instruit de tout ce qui se passe,
Quelque nuit je veux, au surplus,
De ce chanteur aller prendre la place.

TOUTES.

Nous n'écouterons plus.

MORILLOS.

J'y compte.... mais c'est pour éviter tout accident, que j'ai avancé mon mariage.

PRUDIA.

Mais, mon père, il me semble qu'il n'y a pas que mademoiselle Clara ici, et l'on peut....

Mme. PASSIONI.

En effet, mon frère.... vous avez quelquefois de ces oublis!....

MORILLOS.

Je sais ce que je dis.... ma sœur, ce n'est pas à vous qu'on en veut.... vous avez cinquante ans.

Mme. PASSIONI.

Vous avez quelquefois une mémoire!....

MORILLOS.

Ce n'est pas non plus à Prudia.... on connaît sa sévérité! et Flora est encore si jeune.

FLORA.

J'ai bien quatorze ans....!

CLARA.

Et qui donc peut attirer ce cavalier?

Mme. PASSIONI.

Il sait qu'il y a ici une veuve.....

FLORA.

Ou bien ma tante.

AIR: *Le briquet frappe la pierre.*

Son cœur sensible et fidèle,

Sait qu'il me faut un mari ;
C'est pour ça qu'il vient ici.

Mme. PASSIONI.

Taisez-vous, mademoiselle,
Faut-il vous le répéter ?
C'est pour moi qu'il vient chanter.

FLORA.

C'est pour moi qu'il vient chanter ;
Ma tante, du mariage,
Vous avez goûté deux fois,
C'est bien à mon tour, je crois ;
Que chacune ait son partage !
Moi j'ai l'espoir du plaisir,
Vous aurez le souvenir.

Mme. PASSIONI.

L'impertinente !

MORILLOS.

Tout le monde extravague ici ; mais je saurai bientôt à quoi m'en tenir.... j'ai envoyé Alertino à la découverte.

ENSEMBLE.

Mme. PASSIONI, *à part.*
Et moi aussi.

PRUDIA, *à part.*
Et moi aussi.

FLORA, *à part.*
Et moi aussi.

MORILLOS.

Justement c'est lui.

SCENE II.

LES MEMES, ALERTINO, *ivre.*

MORILLOS.

AIR : *Dans une chaumière* (de la chaumière moscovite).

Serviteur fidèle,
Qu'avez-vous appris ?

ALERTINO.

Seigneur, de mon zèle,
Vous serez surpris.

TOUTES LES FEMMES.

Bientôt de son zèle,
Nous serons surpris.

Mme. PASSIONI, *bas à Alertino.*

Sa flamme est extrême?

ALERTINO, *bas.*

Tout de feu!

PRUDIA, *bas à Alertino.*

Et mon entretien?

ALERTINO, *bas.*

Vous l'aurez!

FLORA, *bas à Alertino.*

Sait-il que je l'aime?

ALERTINO, *bas.*

Je le lui ai dit.

Mme. PASSIONI, *à Morillos.*

Comme il vous sert bien!

FLORA, *à part.*

Il sait que je l'aime!

TOUTES LES FEMMES, *à part.*

Comme il me sert bien!

ENSEMBLE.

Mme. PASSIONI, PRUDIA, FLORA.

Ce galant si tendre,
Aux feux si discrets!
Que viens-je d'apprendre!
C'est moi qu'il aimait.

MORILLOS.

Ce galant si tendre,
Surtout si discret!
Je vais donc apprendre,
Quel est son projet.

ALERTINO, CLARA.

Ce galant si tendre,
Surtout si discret!
On brûle d'apprendre,
Quel est son projet.

ALERTINO.

Seigneur, pour me conformer aux ordres que vous m'avez donnés hier soir, je rôdais ce matin sur la grande place, lorsque j'ai rencontré un ancien ami, un honnête homme nommé Fourbino.... Eh bien! seigneur, ce Fourbino, que je connais, est justement le valet de l'homme que vous ne connaissez pas..... je lui ai offert de renouveller connaissance au cabaret..... un verre de vin n'engage à rien, et conduit à tout.... mais le croiriez-vous; une fois qu'il a sçu que j'étais

à votre service, au lieu de répondre à mes questions, il s'est mis à m'interroger ; vous sentez bien qu'il était mal tombé. Je me lève, il me fait rassoir ; paye et fait venir trois autres bouteilles.

AIR : *Vaudeville des Visitandines.*

Je garde un secret à merveille,
On ne me prend pas comme un sot ;
Je bois sa première bouteille,
Et sans qu'il méchappe un seul mot,
Il fait apporter la deuxième ;
Je parle avec précaution,
Et malgré ma discrétion,
Il savait tout à la troisième.

MORILLOS.

Comment ose-t-il revenir dans cet état ?

ALERTINO.

Je ne suis pas revenu..... on m'a ramené.

AIR : *C'est ce qui me console..*

Quand je rencontre des amis,
Quoique je sois sobre, au logis,
Il faut qu'on me rapporte ; (*bis*)
Moi, cela me rend tout joyeux,
Je ne me porte jamais mieux,
Que lorsque l'on me porte.

MORILLOS.

L'imbécille !

ALERTINO.

Par exemple, vous avez entendu dire cela dans le quartier... ils me donnent tous de ces sobriquets-là... ! mais pour en revenir à notre affaire, j'ai été obligé de lui dire que vous aviez de jolies demoiselles chez vous ; que vous les faisiez enrager, et que vous aviez la prétention de croire qu'étant surveillées par vous, elles étaient les femmes les plus sévères de Tolède..... j'ai ajouté que vous vouliez épouser votre pupile ; que vous étiez un brutal, et que vous traitiez vos domestiques comme des valets.

MORILLOS.

Oh ! le butor !

ALERTINO.

J'ai bien senti que j'avais tort ; aussi me suis-je mis à le questionner à mon tour.

MORILLOS.

Je te chasserai de ma maison.

ALERTINO.

Certes, j'ai eu raison ; car je m'y suis pris si adroitement, que j'ai découvert que cet inconnu est un étranger qui se cache pour ne pas se faire connaître.

MORILLOS.

Allons, allons, je ne dois m'en rapporter qu'à moi !

AIR : *Nous verrons à ce qu'il dit* (de Bancelin).

Que dans son appartement,
Chacune rentre en diligence ;
Je vais sur l'événement,
Chercher un éclaircissement.

Mme. PASSIONI.

C'est de moi qu'il veut ;
Mais, mon frère, on peut
Compter sur ma prudence ;
Vous êtes tremblant,
Vous savez pourtant,
Qu'on n'est pas un enfant.

LES FEMMES, ALERTINO.

Que dans son appartement,
Chacune rentre en diligence ;
Il va sur l'événement,
Chercher un éclaircissement.

MORILLOS.

Que dans son appartement,
Chacune rentre en diligence,
Je vais sur l'événement,
Chercher un éclaircissement.

(*Les femmes rentrent dans leur appartement, et Morillos sort par la porte du fond.*)

SCENE III.

ALERTINO, *seul.*

Ah ! ah ! ah ! je parie que tout le monde a cru que j'étais ivre ! je n'avais que ce moyen de lui faire entendre ses vérités.

Ah ! Seigneur Morillos, non content de traiter vos gens comme vous le faites, vous voulez me mettre à la porte..... Ma foi, mon parti est pris.... je sers dans cette maison un bourru, une vieille folle, et trois jeunes filles ; je veux

quitter le service.... j'ai trop de mal.... je maigris tous les jours.

AIR *de Marianne.*

En vain j'ai mis tout en usage,
Pour satisfaire leur désir ;
De la maison, en homme sage ;
Je vois qu'il est temps de sortir.
Jeunes et belles,
Ces demoiselles,
Prennent plaisir
A me faire courir :
Jusqu'à la veille,
Qui me réveille,
Et malgré moi,
Me donne de l'emploi ;
Lorsqu'il faut servir tant de femmes,
En vérité c'est un enfer ;
Il faudrait que l'on fût de fer,
Pour contenter ces dames.

Mais avant tout je veux prouver au seigneur Morillos qu'il n'est qu'un sot, et que si ces filles ne le trompent pas, ce n'est pas faute d'en avoir envie.... en même temps, je mettrai à profit les heureuses dispositions que j'ai reçues du ciel.....; mais voyons ce jeune homme que j'ai fait entrer secrètement par-dessus le mur du jardin, et qui est si amoureux de notre jeune pupille... le tuteur est sorti, je suis seul..... ouvrons. (*Il ouvre le cabinet du fond*) Seigneur! Seigneur!

SCENE IV.

DON PEDRE, ALERTINO.

DON PEDRE.

Ah! je respire!

AIR : *La Boulangère a des écus.*

Loin de sa belle un troubadour,
Long-temps peint sa souffrance ;
Mais dans l'agréable séjour,
Que retient l'innocence,
Adroitement se faire jour ;
Voilà comme on avance
En amour,
Voilà comme on avance.

ALERTINO.

A la finesse ayant recours,
Sans le moindre scrupule,
Quand on est jeune, on prend toujours!
Le plaisir pour émule;
L'âge arrive.... hélas! à son tour,
Il faut que l'on recule
En amour,
Il faut que l'on recule.

DON PÈDRE.

Tu as raison.... ainsi, ne perdons pas de temps.... fais-moi voir cette charmante pupille; que je lui déclare mon amour; que je l'enlève, et que je l'épouse.

ALERTINO.

Comme vous y allez!

DON PÈDRE.

Avec les femmes, on ne saurait aller trop vîte.... et d'ailleurs je crains que le tuteur ne me devance.

ALERTINO.

Vous ne le connaissez donc pas.

DON PÈDRE.

Faute de mieux, à dix-huit ans, le cœur est pressé.

ALERTINO.

AIR: *Vaudeville de Partie carrée.*

Ma foi, seigneur, les femmes ont beau faire,
Comment pouvoir aimer un vieil époux?
Il passe la journée entière,
A contrarier tous leurs goûts;
Quand vient le soir, le bonhomme sommeille;
Rien ne saurait l'en dispenser,
Et si par fois la nuit il se réveille,
Ce n'est que pour tousser.

DON PÈDRE.

Ainsi, je n'ai rien à craindre de son amour?

ALERTINO.

Rien! mais dites-moi un peu... jusqu'à présent, vous n'avez de répondant auprès de ma personne que cette bourse.... qui prouve que vous êtes un homme de mérite.

DON PÈDRE.

Cela ne te suffit point?

ALERTINO.

Ecoutez-donc, seigneur, on a de la conscience.

DON PÈDRE.

Allons! je vois bien que tu es un fripon.

ALERTINO.

Vous pouvez vous fier à moi.

DON PÈDRE.

Tu connais sans doute le gouverneur de Tolède?

ALERTINO.

Le seigneur Alvarès, dont le fils, un mauvais sujet, un libertin, a disparu depuis quelque temps.

DON PÈDRE.

Monsieur Alertino, supprimez vos épithètes ... ce mauvais sujet, ce libertin, c'est moi.

ALERTINO.

J'aurais dû le deviner.... pardon de ma franchise.....; mais votre père vous fait chercher partout.... les alguazils sont à votre poursuite.

DON PÈDRE.

Ils ne viendront pas me chercher ici.

ALERTINO.

Mais, seigneur, dois-je seconder vos projets, moi qui, pendant votre dernier voyage en France, ai servi votre père.

DON PÈDRE.

Il a tort; il y a trois mois que je vis Clara chez une de ses tantes... sa beauté m'enchanta; bientôt elle fut sensible à mon amour.... alors je demandai sa main, mon père me la refusa... j'insistai, il se fâcha; et pour ne pas lui manquer de respect, je quittai la maison. Depuis huit jours je loge près d'ici, et je ne sors que la nuit.

ALERTINO.

Pour donner des serénades à nos dames!

DON PÈDRE.

Justement.

ALERTINO.

Eh bien! votre harmonie a mis la discorde dans la maison, et jusqu'à la tante, toutes ont cru être l'objet qui vous inspirait de si doux accords.

DON PÈDRE.

En vérité?

ALERTINO.

Elles m'ont fait confidence de leur amour, et je ne les ai pas détrompées, attendu que cela ne peut nous nuire (*à part*) et que cela peut me rapporter.

DON PÈDRE.

Tu as fort bien fait.

ALERTINO.

Si vous vous mariez sans le consentement de votre père, il sera furieux ; il vous déshéritera.

DON PÈDRE.

Que m'importe !

ALERTINO.

Vous riez de tout.

DON PÈDRE.

AIR *du Cabaret.*

Je ris de ce tuteur bizarre,
Qui s'imagine plaire encor;
Je ris en voyant cet avare,
Sécher auprès de son trésor :
Je ris du sot qui m'importune;
Je ris quand on parle raison;
Je ris en perdant ma fortune :
Chacun s'attriste à sa façon.

ALERTINO, *à part.*

C'est un fou, il faut en tirer parti.

DON PÈDRE.

Je rentre dans ce cabinet; toi, préviens adroitement Clara que je suis ici.

ALERTINO.

C'est cela.

AIR : *Bien, bien, mes amis.*

Il faut montrer ici,
Du sang froid et de l'adresse ;
Il faut ruser ici,
Pour mieux tromper l'ennemi.

DON PÈDRE.

Alertino, par ton secours,
Si je possède ma maîtresse,
Je te promets.....

ALERTINO.

Point de discours !
Les amans promettent toujours.

ENSEMBLE.

Il faut montrer ici, etc.

(*Don Pèdre entre dans son cabinet.*)

SCENE V.

ALERTINO, Mme. PASSIONI.

Mme. PASSIONI, *arrivant précipitamment.*

Ah! te voilà, mon cher Alertino.....! tu es un homme admirable..... ! avec quelle adresse tu as répondu tout à l'heure aux questions de mon frère!

ALERTINO.

Je lui ai dit son fait!

Mme. PASSIONI.

J'ai bien vu que tu n'étais pas aussi gris que tu voulais le paraître; ainsi, tu crois que le jeune homme brûle....

ALERTINO.

Oh! oui, madame, il brûle d'impatience....!

Mme. PASSIONI.

Enfin, en voilà un sur lequel je puis compter.

ALERTINO.

Certainement.

AIR: *Traitant l'amour sans pitié.*

Pour vous j'ai su lui parler,
Ce jeune homme vous adore;
Mais c'est bien novice encore,
D'un mot on le fait trembler:
Vers le temple heureux de Guide,
Vous allez être son guide;
Mais comme il est très-timide,
Mettez-y de la douceur;
Car malgré toute sa flamme,
Quand il vous verra, madame,
Il pourra bien avoir peur.

Mme. PASSIONI.

Tu sais donc jusqu'où va son amour?

ALERTINO.

Tenez, il faut que je vous le dise.... J'ai été chez lui ce matin; il parlait tout seul.

Mme. PASSIONI.

Que disait-il?

ALERTINO.

Il disait: « Le charmant objet!..... Qu'il a d'esprit! de grâce! Comme il me regardait, je croyais d'abord que c'était de moi qu'il parlait..... Pas du tout, c'était de celle qu'il aime!...

Mme. PASSIONI.

Que tu me causes de joie !..... Il a donc voulu absolument pénétrer jusqu'ici ?

ALERTINO, *à part.*

Saurait-elle ?

Mme. PASSIONI.

Je l'ai vu.

ALERTINO, *à part.*

Allons, il n'y a pas moyen de lui cacher....

Mme. PASSIONI.

Ah ! mon ami, pour avoir un entretien avec lui, je donnerais tout ce que je possède !

ALERTINO.

Je ne veux pas de tout ce que vous possédez.... Mais...

Mme. PASSIONI.

Prends cette bourse, mon cher Alertino.

ALERTINO, *à part.*

Vive les amours de cinquante ans pour payer ! (*haut.*) Vous allez le voir ; il est là.

Mme. PASSIONI.

Où ?

ALERTINO.

Dans ce cabinet.

Mme. PASSIONI, *à part.*

Dieu, je ne savais pas qu'il fût si près d'ici !

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, DON PÈDRE.

ALERTINO, *ouvrant le cabinet.*

Seigneur, seigneur ! venez, elle est là.

DON PÈDRE.

Ah ! mon ami, quel bonheur !

ALERTINO, *à part.*

Voyons un peu le tableau !

DON PÈDRE.

Ciel ! que vois-je ?... Comment, maraud, c'est la tante ?

ALERTINO.

Elle vous a vu entrer, et j'ai été obligé de lui dire que vous étiez ici pour elle.

DON PÈDRE.

Coquin !

ALERTINO, *bas à Don Pèdre.*

C'est pour éloigner les soupçons.

AIR : *Ah! ne croyez pas que j'oublie* (du Pauvre Diable.)

Des amans, voilà le plus tendre!
(*à la tante*) :
Parlez-lui donc à votre tour.

Mme. PASSIONI.

Ma vue a paru le surprendre!

ALERTINO.

C'est la surprise de l'amour.
(*A Don Pèdre.*)
Parlez donc à votre conquête.

DON PÈDRE.

Tu vois qu'elle ne me dit rien.

ALERTINO, *bas à Don Pèdre.*

Son amour l'a rendu muette;
Il faut qu'elle vous aime bien.

ENSEMBLE.

Mme. PASSIONI, *à part.*
Des amans, voilà le plus tendre!
Je n'en puis douter à mon tour;
Et si j'ai paru le surprendre,
C'est la surprise de l'amour.

ALERTINO, *à part.*
Il était bien loin de s'attendre
Qu'on lui jouerait un pareil tour;
Mais sa surprise va se prendre
Pour la surprise de l'amour.

DON PEDRE.
Ah! j'étais bien loin de m'attendre
Qu'il me jouerait un pareil tour;
Mais ma surprise va se prendre
Pour la surprise de l'amour.

ALERTINO.

Madame, le seigneur Don Pèdre est un jeune homme extrêmement timide.... La tendresse qu'il a pour vous est si grande, qu'il vient de m'avertir qu'il n'aurait jamais la force de vous en parler en face.... Vous avez l'air si imposant!

Mme. PASSIONI, *à Alertino.*

Ce n'est pas ma faute.

AIR : *Si Pauline est dans l'indigence.*

Le tête à tête m'embarrasse,
Je tremble et je ne sais pourquoi!
Alertino, dis-moi de grâce,
D'où vient qu'il s'éloigne de moi?

ALERTINO, *bas à Mad. Passioni.*
C'est sa timidité cruelle.

Mme. PASSIONI, *à Alertino.*
Tâche un peu de l'apprivoiser.
S'il n'ose approcher d'une belle,
Comment pourra-t-il m'épouser ?

ALERTINO, *à Madame Passioni.*
Il a besoin d'être encouragé.

Mme. PASSIONNI, *bas à Alertino.*
Fais en sorte qu'il soit plus hardi, et compte sur ma reconnaissance.

DON PÈDRE, *bas à Alertino.*
Fais en sorte qu'elle me débarrasse de sa présence.... et compte sur ma générosité.

ALERTINO, *à part.*
Voilà deux amans qui s'entendent bien !

Mme. PASSIONI, *à Alertino.*
Dis-lui que je connais ses sentimens.

ALERTINO, *à Don Pèdre.*
Seigneur, Madame connaît vos sentimens.

DON PÈDRE, *à Alertino.*
Fais-la donc éloigner !

ALERTINO.
Oui.

Mme. PASSIONI, *à Alertino.*
Eh bien !

ALERTINO, *à Madame Passioni.*
AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*
Il dit, Madame, qu'il vous aime,
Qu'il voudrait toucher votre cœur.

Mme. PASSIONI, *à Alertino.*
Dis-lui que mon bonheur suprême
Est de partager son ardeur ;
Dis-lui que ma flamme est si forte,
Qu'avec lui je veux me sauver.

ALERTINO, *bas à Don Pèdre.*
Seigneur, voulez-vous l'enlever ?

DON PÈDRE, *bas à Alertino.*
Dis-lui que le diable l'emporte !

Mme. PAISIONI, *à Alertino.*
Qu'a-t-il répondu ?

ALERTINO.
Qu'il le voulait bien.

Mme. PASSIONI.

Ainsi, c'est pour cette nuit ?

ALERTINO.

Oui.

Mme. PASSIONI.

Ici.

ALERTINO.

Oui.

Mme. PASSIONI.

A minuit.

ALERTINO.

Oui, oui, oui ; mais vos nièces peuvent venir, éloignez-vous ; et vous, Seigneur, rentrez.

DON PÈDRE.

Je ne demande pas mieux. (*Il rentre.*)

Mme. PASSIONI.

A minuit ?

ALERTINO.

Le jeune homme ne me paraît pas facile à conduire.

Mme. PASSIONI.

Oui ; mais une fois mon époux.

AIR : *Quand la mer Rouge apparut.*

Va, je connais les maris ;
Avec de l'adresse ;
Une femme est au logis
Toujours la maîtresse.
Vous mettez-vous en courroux ?
Messieurs, on prend un air doux.
On sait sans efforts
Calmer vos transports ;
Et dans tout
Et partout,
Dieu merci,
Le mari
Propose,
La femme dispose. (*Elle sort.*)

ALERTINO.

La vielle folle !

SCENE VII.

ALERTINO, PRUDIA, FLORA.

(*Elles arrivent en se disputant.*)

PRUDIA.

Je vous dis, Mademoiselle, que vous avez tort.

FLORA.

Je vous assure que c'est à moi que s'adresse cette romance, où son amour est si bien dépeint.

PRUDIA.

Et quand même cela serait !

AIR : *Lise Epouse l'beau Germance.*

Ma sœur, une fille sage
Ne croit jamais ce langage ;
Car les hommes tous les jours
Nous trompent par leurs discours.

FLORA.

Celui-ci, toute sa vie,
Fait serment qu'il m'aimera ;
Il dit que je suis jolie....
Comment ne pas croire ça.

ALERTINO, *à part*

En effet, il faudrait être bien incrédule !

FLORA.

Aussi j'espère qu'il sera mon mari.

PRUDIA.

AIR : *Vaudeville des Chasseurs et la Laitière.*

Je vois bien que le mariage
Vous a dérangé le cerveau ;
Vous voulez entrer en ménage ?
Vous sortez de votre berceau,
Je le sais ; vous n'écoutez guères
Que votre penchant favori :
Mais au lieu de prendre un mari,
Ma sœur reprenez vos lisières.

FLORA.

Eh bien ! ce sera mon mari qui me conduira.

ALERTINO, *bas à Prudia.*

N'y faites pas attention..... C'est une petite extravagante. (*Bas à Flora.*) Laissez-la dire, c'est un prude.

PRUDIA.

Prenez exemple sur moi, Mademoiselle; voyez si je m'occupe d'amour.... (*Bas à Alertino.*) Il est donc ici?

ALERTINO, *bas à Prudia.*

Comment?

PRUDIA, *à Alertino.*

Je l'ai vu.

ALERTINO, *à part.*

Diable! (*haut à Prudia*): J'ai été obligé de céder à ses instances.

PRUDIA.

Ciel! si l'on savait.... Redouble de précautions.

FLORA, *à part.*

Ma sœur reste: comment lui parler?

PRUDIA, *bas à Alertino.*

Je ne pourrais pas le voir?

ALERTINO, *bas à Prudia.*

Dans le cabinet à droite.... A travers la serrure.... Dépêchez-vous.

PRUDIA.

Mais, ma sœur.

ALERTINO.

Je vais l'amuser.

(*Prudia va regarder par la serrure du cabinet où est Don Pèdre; Flora s'approche d'Alertino.*)

FLORA.

(*A part.*) Elle s'éloigne..... Alertino, dis moi.... Où est-il?

ALERTINO.

Qui?

FLORA.

Le jeune homme.

ALERTINO.

Quoi! vous savez?

FLORA.

Je l'ai vu.

ALERTINO, *à part.*

C'était bien la peine de passer par-dessus le mur, tout le monde l'a vu.

FLORA.

Mon cher Alertino, comment reconnaître!.... Est-il joli garçon?

ALERTINO.

Silence.... (*Il regarde Prudia qui revient.*) (*A part.*) Elle

revient ; bon.... (*A Flora.*) Dans le cbinet à droite. Regardez par la serrure ; ne soyez pas long-temps, je vais retenir votre sœur.

(*Flora va regarder par le trou de la serrure.*)

PRUDIA, *arrivant près d'Alertino.*

Il a bonne mine.

ALERTINO, *à Prudia.*

Son amour est extrême !

PRUDIA.

J'espère, Alertino, que son intention n'est pas de m'enlever ?

ALERTINO.

Non, Mademoiselle.

PRUDIA.

Cependant, mon père est si sévère que je ne vois que ce moyen.... Ainsi, dis-lui que j'y consens.

ALERTINO, *à part.*

Elle ne se fait pas prier.

PRUDIA.

Mais que ce soit cette nuit.

ALERTINO, *à part.*

Elle n'aime pas à attendre.

FLORA, *arrivant.*

Il est fort bien !... Mon père ne voudra jamais.... Alertino, si ce jeune homme voulait m'enlever ?

ALERTINO.

Pourquoi pas ? tandis qu'il sera en train (*à part.*) Allons, elles ont toutes la fureur des enlèvemens.

PRUDIA, FLORA, *à part.*

AIR : *Belle au galant mystère.*

Avec ruse et mystère,
Il mène tout cela :
Ma sœur ne pense guère
Que le jeune homme est là.

PRUDIA *à Alertino.*

Un pareil service me prouve
Tes soins, ton zèle officieux ;
Mais où faut-il que je me trouve ?

ALERTINO, *bas à Prudia.*

Eh bien ! trouvez-vous en ces lieux !

FLORA, *à Alertino.*

Ce soir, je viendrai dans ces lieux.

BRUDIA, FLORA, *à part.*

ENSEMBLE.
Avec ruse et mystère,
Il mène tout cela :
Ma sœur ne pense guère
Que le jeune homme est là.

ALERTINO, *à part.*

Je ris de leur mystère,
Et chacune déjà
Croit que c'est pour lui plaire
Que le jeune homme est là.

FLORA, *bas à Alertino*

Long-temps se fera-t-il attendre ;
Je voudrais qu'il fût déjà nuit.
A quelle heure dois-je m'y rendre ?

ALERTINO, *bas à Flora.*

Vous pouvez venir à minuit.

PRUDIA, *bas à Alertino.*

Dis-lui qu'il soit prêt à minuit.

ENSEMBLE.
PRUDIA *et* FLORA, *à part.*
Avec ruse et mystère, etc.

ALERTINO.
Je ris de leurs mystères, etc.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CLARA.

(*Clara arrive préoccupée et ne voit pas d'abord ses cousines.*)

PRUDIA.

Silence.... J'apperçois notre cousine, la sensible Clara.

FLORA.

Je gage qu'elle pense aussi au jeune inconnu.

ALERTINO.

Cela se pourrait bien.

PRUDIA.

Elle se croit peut-être aimée.

ALERTINO.

Elle en est capable.

CLARA, *à part.*

Je ne sais comment faire..... Ah ! encore mes cousines !

PRUDIA.

Vous paraissez bien rêveuse ! Votre hymen avec mon père vous occupe sans doute ?

FLORA.

Je brûle de vous appeler maman.

ALERTINO, *bas à Prudia.*

N'avez-vous pas quelques préparatifs à faire pour cette nuit ?

PRUDIA.

J'y vais..... (*haut.*) Adieu, madame Morillos.

(*Elle sort.*)

ALERTINO, *bas à Flora.*

Et votre départ ?

FLORA, *bas à Alertino.*

Je n'y pensais plus..... (*à Clara.*) Adieu, ma belle maman.

(*Elle sort.*)

SCENE IX.

ALERTINO, CLARA.

(*Clara va pour sortir, Alertino la retient.*)

ALERTINO.

Mademoiselle, j'ai quelque chose à vous dire.

CLARA.

Je ne puis vous écouter.

ALERTINO.

C'est de la part du jeune homme aux serénades.

CLARA.

C'est différent ; parle.

ALERTINO.

Sachez que, grâce à moi, le seigneur Don Pèdre va être introduit en ces lieux..

CLARA.

Que dis-tu ?

AIR *de Lisbeth.*

Quoi ! je vais voir dans un moment
Celui pour qui mon cœur soupire ?
Comment m'acquitter dignement ?

ALERTINO.

Oui, le service est important,
Sans vanité je puis le dire.

CLARA.

Alertino, de pareils traits
Ne restent point sans récompense.

(*Alertino présente la main.*)

Ce que l'on m'avance en bienfaits,
Je le rends (*bis.*) en reconnaissance.

ALERTINO.

Cela ne chargera ni ma conscience, ni ma poche. Il est là, je vais le faire venir. (*Il va ouvrir la porte à Don Pèdre.*) Allons, Seigneur, entrez.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, MORILLOS.

MORILLOS, *entrant par la porte du fond.*

Me voici !

ALERTINO, *appercevant Morillos, ferme vîte la porte du cabinet.*

C'est le diable !

CLARA, *sur le devant de la scène.*

Comme mon cœur bat à son approche !

ALERTINO, *à part.*

Voyons un peu cette scène d'amour.

CLARA, *s'approchant de Morillos les yeux baissés.*

Seigneur, je n'ose vous regarder.

MORILLOS.

Alertino, quelle innocence !

CLARA.

Je ne doute pas de votre amour.

MORILLOS.

Je ne me sens pas de joie.

CLARA.

Mais le seigneur Morillos ne consentira pas.....

MORILLOS.

Eh ! pourquoi donc ça ?

CLARA.

Ciel ! mon tuteur !.... (*Bas à Alertino.*) Qu'est-ce que tu fais donc ?

ALERTINO, *bas à Clara.*

Mademoiselle, il est entré comme j'allais faire sortir l'autre.

MORILLOS.

Calme-toi, mon enfant ; va, va, tu seras ma femme.

CLARA.

Votre femme ?

MORILLOS.

Sans doute, il n'y a plus à balancer.

CLARA.

AIR : *Vaudeville du Petit Courrier.*

N'employez pas votre pouvoir,
Mon tuteur, si je vous suis chère;
Prendre un mari sexagénaire,
Autant vaudrait n'en pas avoir.
Avec vous rien ne m'encourage
A former ce lien chéri :
J'aime beaucoup le mariage;
Mais je veux avoir un mari.

ALBERTINO, *bas à Morillos, feignant d'être ivre, comme à sa première scène.*

Quelle innocence!

MORILLOS.

Que veut dire ceci, Mademoiselle?

CLARA.

Je veux dire, mon tuteur, que vous avez été jeune.....

ALBERTINO, *bas à Morillos.*

Et que vous êtes vieux.

MORILLOS.

Te tairas-tu ?

CLARA.

Que vous avez été bien.

ALBERTINO, *de même.*

Et que vous êtes laid.

MORILLOS.

J'enrage.

CLARA.

Que vous avez pu faire un mari fort agréable.

ALBERTINO, *de même*

Et que vous pourriez en faire un fort désagréable à présent.

MORILLOS.

Je vais t'assommer (*à Clara.*) Eh bien! pour vous prouver le contraire, je veux vous épouser dès demain.

CLARA.

AIR : *Fille, avant le mariage* (des Habitans des Landes.)

Une sage expérience
Nous dit que chez les amours,
Un peu de persévérance
Est toujours d'un bon secours.

Patiemment savoir attendre,
Des amans voilà le lot;
Femme ne saurait se rendre
Après votre premier mot....
C'est trop tôt; (*bis.*)
Il faut pour le mieux saisir
Attendre un peu le plaisir.

MORILLOS.

N'ai-je pas attendu assez long-temps?

CLARA.

Deuxième couplet.

Vers le temple de Cythère,
Au jeune âge on va grand train;
Un barbon, d'humeur légère,
Souvent en prend le chemin;
Mais du temps, la main trop leste
Vient arrêter le vieillard:
Quelquefois le désir reste,
Presque toujours l'amour part...
C'est trop tard; (*bis.*)
On voit encore le plaisir,
Mais on ne peut le saisir.

MORILLOS.

C'est trop tôt! c'est trop tard!.... Je n'écoute plus rien.

AIR : *La loterie est la chance* (de Sophie Arnoult.)

Morbleu! je vous le répète,
Je prétends être obéi,
Et j'en jure sur ma tête,
Je serai votre mari.

ALERTINO *à* MORILLOS.

Cet hymen, moi, je l'espère,
Doit se terminer bientôt;
Car vous avez pour lui plaire,
A peu près tout ce qu'il faut.

ENSEMBLE.

CLARA *et* ALERTINO.

C'est en vain qu'il {me / lui} répète
Qu'il prétend être obéi,
Et {ma / sa} main est toujours prête,
Mais pour un autre mari.

MORILLOS.

Morbleu, je vous le répète, etc.

SCENE XII.

ALERTINO, MORILLOS.

ALERTINO.

Seigneur, voilà une petite fille qui ne vous aime pas du tout.

MORILLOS.

Que me manque-t il ?

ALERTINO.

Tenez, entre nous, il faut avouer que vous avez une physionomie surprenante.

MORILLOS.

AIR : *Une fille est un oiseau.*

Je ne suis pas fait au tour,
Pourtant ma taille peut plaire ;
Ma figure, encor j'espère,
N'épouvante pas l'amour,
Et quant à mon caractère,
Il n'est ni dur, ni sévère :
Je gronde, mais sans colère,
Et j'oblige sans regrets ;
Je suis, malgré ma dépense,
Généreux lorsque j'y pense.

ALERTINO.

Mais vous n'y pensez jamais.

MORILLOS.

Après quelque temps de mariage, qu'elle aura su m'apprécier, je te réponds qu'elle m'aimera.

ALERTINO.

Jamais.

MORILLOS.

Pourquoi donc ?

ALERTINO.

C'est qu'elle en aime un autre.

MORILLOS.

Je m'en doutais.

ALERTINO.

Vraiment.

MORILLOS, *mystérieusement.*

Apprends que je viens de découvrir que le jeune homme aux serénades.... doit cette nuit même enlever Clara !

ALERTINO, *à part.*

En voilà bien d'une autre à présent!....

MORILLOS.

Je le tiens de son valet, qui m'a tout conté.

ALERTINO.

Je le savais aussi, Seigneur..... Je n'ai pas voulu vous effrayer, et c'est par la fenêtre de ce cabinet qu'il doit entrer.

MORILLOS.

Courons vîte barricader la fenêtre.

ALERTINO, *à part.*

Ce n'est pas là ce que je veux. (*Haut.*) Gardez-vous-en bien;... il faut le laisser entrer.... Je vais chercher l'alcade, on le saisira, et vous profiterez de l'émotion que causera cet événement à mademoiselle Clara, pour lui faire signer votre contrat de mariage.

MORILLOS.

Cette idée me sourit et répare tes sottises de ce matin.

ALERTINO.

Pour ôter tout soupçon, retirez-vous jusqu'au moment de l'attaque.

MORILLOS.

AIR *de la Chasse du Méléagre.*

Pour ce projet, je suis tout de flamme;
Mais cependant je tremble en attaquant:
Car tu le sais, auprès d'une femme,
Je n'ai jamais été très éloquent.

ALERTINO.

Ne craignez rien dans tout ce que vous faites,
L'obscurité protége ici vos pas:
Un amoureux tourné comme vous l'êtes,
Séduit toujours (*à part*) quand on ne le voit pas.

MORILLOS.

ENSEMBLE.
Pour ce projet, etc.

ALERTINO.

Malgré l'ardeur de toute sa flamme,
Avec raison il tremble en attaquant;
On sait fort bien qu'auprès d'une femme,
Il n'a jamais été très éloquent.

(*Morillos sort.*)

SCENE XIII.

ALERTINO, *seul.*

Parbleu ! le vieillard nous avait découverts ! Mais heureusement j'ai tout réparé, et tandis que je vais l'occuper ici, nos amoureux seront tranquilles de leur côté..... Il ne me reste plus qu'à prévenir Mademoiselle Clara et qu'à poursuivre certain projet.

SCENE XIV.

ALERTINO, DON PÈDRE.

ALERTINO.

Seigneur Don Pèdre.

DON PÈDRE.

Eh bien ! mal-adroit !... vas-tu encore me procurer quelque joli entretien.

ALERTINO.

Je viens vous dire mille choses de la part de l'aimable Clara, et vous avertir de vous rendre à minuit dans le jardin.

DON PÈDRE.

A merveille.... Mais prends cette lettre et cours la porter.... Elle prévient ma tante que je vais mener Clara chez elle.

ALERTINO.

Donnez.... (*à part.*) Maintenant, allons annoncer au gouverneur que son fils est retrouvé. (*Haut.*) Il se fait tard... Soyez prudent, et au moindre bruit...

DON PÈDRE.

Sois tranquille.

(*Alertino sort.*)

SCENE XV.

DON PÈDRE *seul.*

Ma foi, je m'ennuie dans ma prison et je ne quitte plus cet appartement, à moins que quelqu'importun ne vienne m'en chasser. L'obscurité me favorise.... Ma tante m'a promis de recevoir Clara.... Et quant à mon père,

AIR : *Comme faisaient nos pères.*

Je sais un secret merveilleux
Pour calmer sa colère.
Jadis, Monsieur mon père,
De ma mère fut amoureux ;

Avec mystère,
Il sut lui plaire :
On fut contraire
A son ardeur sincère ;
Mais puisqu'en dépit des jaloux,
En secret il fut son époux,
Je lui dirai, s'il se met en courroux,
« Un fils doit toujours faire
« Tout comme a fait son père.» (*bis.*)

J'entends quelqu'un..... C'est le tuteur..... Eh !... vîte, sauvons-nous. (*Il rentre dans le cabinet.*)

SCENE XVI.

MORILLOS *seul, arrivant avec une lanterne sourde.*

Me voilà donc au rendez-vous!.... La perfide!

AIR : *Vaudeville des Deux petits Savoyards.*

Dans ces lieux, en me rencontrant,
Elle va se troubler, je gage ;
Je profiterai de l'instant
Pour conclure mon mariage.
J'eus trop de douceur jusqu'ici,
Je veux devenir redoutable ;
La belle, quand je serai son mari,
Verra de quoi je suis capable.

(*Il tire sa montre et la regarde en approchant sa lanterne.*)

Minuit moins cinq minutes..... Elle ne peut tarder. Cachons ma lanterne.

(*Il met sa lanterne sous son manteau.*)

SCENE XVII.

MORILLOS, Mme. PASSIONI.

(*Madame Passioni ouvre doucement la porte de sa chambre ; elle paraît, tenant un paquet sous le bras.*

Mme. PASSIONI.

J'ai cru entendre sa voix.... Mon cœur me dit que je ne me suis pas trompée.

MORILLOS, *à part.*

On ouvre une porte... Ecoutons.

Mme. PASSIONI, *à part.*

Je suis tremblante comme le premier jour de mes nôces.

MORILLOS, *à part.*

J'éprouve une certaine terreur!

Mme PASSIONI, *haut.*

Etes-vous là?

MORILLOS.

Oui.... (*à part.*) Comme sa voix est troublée! (*Haut.*) Approchez.

Mme. PASSIONI.

(*A part.*) Sa voix est bien changée!..... (*Haut.*) Don Pèdre, me voilà prête à vous suivre.

MORILLOS.

(*A part.*) Mais ce n'est pas.... (*Il tire sa lanterne et regarde.*) Que vois-je? Ma sœur!

Mme. PASSIONI.

Mon frère! Fuyons.... (*Elle s'enfuit.*)

MORILLOS *seul,*

Quel exemple pour mes filles!..... Heureusement que j'ai su leur donner des principes.... Mais chut!....

SCENE XVIII.

MORILLOS, FLORA.

(*Flora sort de sa chambre aussi, avec un paquet sous le bras.*)

FLORA.

Tout le monde est couché dans la maison.... Voilà le moment.

MORILLOS.

C'est elle!

FLORA, *haut.*

Seigneur Don Pèdre?

MORILLOS.

Heim!

FLORA.

Nous n'avons pas de temps à perdre.... J'ai pris tout ce qu'il me faut; partons.....

MORILLOS.

Qu'entends-je? Flora.... Il n'y a donc de sage dans la maison que ma chère Prudia.

SCENE XIX.

LES PRÉCÉDENS, PRUDIA.

(*Prudia arrive aussi avec son paquet.*)

PRUDIA.

Me voilà ! Mon père repose, dépêchons-nous.

MORILLOS, *tirant sa lanterne.*

Comment ? toutes les deux !.... Ah ! scélérates !....

PRUDIA et FLORA.

Ciel ! (*Elles se sauvent chacune de leur côté.*)

MORILLOS *seul.*

Il voulait donc les enlever toutes !

SCENE XX.

DON PÈDRE, MORILLOS.

DON PÈDRE, *ouvrant sa porte avec précaution.*

(*A part..*) C'est sans doute Alertino que je viens d'entendre ?

MORILLOS, *à part.*

Mais quel est donc cet inconnu ?

DON PÈDRE.

C'est moi, Alertino !

MORILLOS, *à part.*

C'est déjà lui.... Et Alertino qui n'est pas là..... Tâchons de le saisir.

DON PÈDRE, *approchant.*

Le vieux jaloux est sûrement couché.

MORILLOS, *saisissant Don Pèdre par le bras.*

Au voleur ! au voleur !

SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENS, Mme. PASSIONI, PRUDIA, FLORA, CLARA.

(*Toutes les Dames arrivent avec des flambeaux.*)

Mme. PASSIONI et PRUDIA.

AIR : *Ah ! quel scandale abominable !*

Mais d'où vient donc tout ce fracas ?
Dans ces lieux on ne s'entend pas !

CLARA et FLORA.

Pourquoi ce bruit, cette rumeur?
J'ai pensé mourir de frayeur.

MORILLOS.

S'introduire dans ma maison!

DON PÈDRE.

Mais je ne suis pas un fripon!

ENSEMBLE.

LES FEMMES.
Il est surpris dans la maison;
Il va passer pour un fripon.
MORILLOS.
Je vous surprends dans ma maison;
Monsieur, vous êtes un fripon.
DON PÈDRE.
Je suis surpris dans sa maison;
Je vais passer pour un fripon.

TOUTES LES FEMMES, *à part.*

Il faut le sauver!

ENSEMBLE.

PRUDIA et FLORA.
Mon père!
Mme. PASSIONI.
Mon frère!
CLARA.
Mon tuteur!

MORILLOS.

Eh! parlez chacune à votre tour!

Mme. PASSIONI.

(*A part.*) Sacrifions-nous! (*Haut.*) Mon frère, si le seigneur Don Pèdre est ici, c'est avec des intentions honnêtes... Il voulait m'enlever et m'épouser!

PRUDIA, CLARA et FLORA, *à part.*

Que dit-elle?

DON PÈDRE, *à part.*

La bonne folie!

PRUDIA.

Ma tante, je devine le motif généreux qui vous fait agir.... Mais je dois dire la vérité.... Apprenez, mon père, que le seigneur Don Pèdre n'est ici que pour moi.

FLORA.

FLORA.

Eh bien ! ma sœur ; je suis aussi généreuse que vous, et j'avoue que c'est moi que Monsieur voulait enlever.

DON PÈDRE, *à part.*

Que de générosité !

CLARA.

Mon tuteur, je ne souffrirai pas que vous soupçonniez *ma* tante ni mes cousines..... Sachez....

MORILLOS.

Eh ! quel bavardage !.... Qui diable pourra m'expliquer tout cela !

SCÈNE XXII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, ALERTINO, TROUPE D'ALGUASILS.

ALERTINO.

C'est moi ; lisez cette lettre du gouverneur de Tolède.

DON PÈDRE.

De mon père ! Je suis perdu.

TOUS, *excepté Alertino.*

Son père !

MORILLOS, *lisant*

« Sur la déposition du nommé Alertino, qui m'a appris » que le seigneur don Pèdre, mon fils, s'était introduit cette » nuit chez le seigneur Morillos, dans le dessein d'enlever » sa pupille.....

DON PÈDRE à ALERTINO.

Comment ! coquin, c'est toi ?

ALERTINO.

Écoutez.

MORILLOS.

» Pour contraindre mon fils à changer de conduite et pour » assurer le tranquillite du sieur Morillos, j'ordonne le ma- » riage des deux amans.

Mme. PASSIONI, PRUDIA, FLORA.

AIR *de l'Anglaise* (contredanse).

L'ingrat nous abusait !
O ciel ! est-il possible !

A nos vœux insensible,
C'est Clara qu'il aimait!

MORILLOS.

Un moment, Clara ne consentira pas à me quitter, lorsque je vais faire son bonheur.

CLARA.

Vous, mon bonheur,
Mon cher tuteur!
La chose est impossible;
L'hymen jamais ne plaît,
Lorsque le mari nous déplaît.

ENSEMBLE.

Mme. PASSIONI, PRUDIA, FLORA.

L'ingrat nous abusait! etc.

MORILLOS.

L'ingrate m'abusait!
O ciel! est-il possible!
Pour don Pèdre sensible,
C'est lui seul qu'elle aimait.

ALERTINO et CLARA.

Chacune s'abusait,
L'aventure est risible!
A leurs vœux insensible,
C'était moi, C'est Clara, qu'il aimait.

DON PÈDRE.

Ah! quel heureux succès,
L'aventure est risible!
A leurs vœux insensible,
C'est Clara que j'aimais.

PRUDIA.

Je ne veux pas me marier.

FLORA.

Moi, j'attendrai.

Mme. PASSIONI.

Encore un mari de manqué!

DON PÈDRE.

Allons, seigneur Morillos, ne vous brouillez pas avec le gouverneur.

CLARA.

AIR : *Eh! ma mère est-ce que j'sais ça.*

J'aime, je vous le répète,
N'aspirez plus à ma main.

MORILLOS.

Ah! quelle mauvaise tête.

CLARA.

Vous résisteriez en vain;
Oui, votre amour m'importune:
Faites plutôt mon bonheur,
Je vous laisse ma fortune.

MORILLOS.

Elle a du moins un bon cœur.

ALERTINO.

Seigneur don Pèdre, vous voyez comme je vous ai servi! vous me devez le pardon de votre père.

MORILLOS.

Ah! scélérat; moi je te dois cent coups de bâton.

ALERTINO.

Oui, mais je vous fais crédit.

MORILLOS.

Pour te punir, je te chasse!

ALERTINO.

C'est juste!

DON PÈDRE.

Pour te récompenser, je te prends.

ALERTINO.

C'est encore plus juste.... et voilà comme tout est compensé dans la vie.

VAUDEVILLE.

AIR *nouveau de Doche.*

ALERTINO.

Tel est la maxime du sage,
Auprès du mal on voit le bien,

Et toujours ce fut mon usage,
De ne désespérer de rien ;
Je trouve avec philosophie,
Un mauvais maître auprès d'un bon,
Auprès d'une bourse un bâton...
Tout est compensé dans la vie.

PRUDIA.

On voit près de la pruderie,
Et la folie et la gaîté ;
On voit près de la perfidie,
La franchise et la loyauté ;
L'orage, malgré sa furie,
Bientôt ramène un plus beau jour ;
Près de mars nous voyons l'amour....
Tout est compensé dans la vie.

MONILLOS.

Pour faire fortune plus vîte,
Mondor, fripon intelligent,
Tous les ans, fait une faillite ;
Et s'enrichit impunément,
Tout marche au gré de son envie ;
Mais par un revers imprévu,
Il finit par être pendu....
Tout est compensé dans la vie.

DON PÈDRE.

L'hymen est un tendre esclavage,
Objet de nos plus chers désirs ;
On y trouve un doux assemblage,
Et de peines et de plaisirs ;
Dans un accès de bouderie,
Le jour on se gronde, on se fuit,
Puis on se rapproche la nuit....
Tout est compensé dans la vie.

Mme. PASSIONI.

Jadis, en parlant de tendresse,
Plus d'un amant fut importun,
Pour m'épouser, dans ma jeunesse,
J'en aurais trouvé cent pour un;

Mais les hommes ont leur folie,
Et pour m'épouser à présent,
Je n'en trouve pas un sur cent....
Tout est compensé dans la vie.

FLORA.

Le printemps, la chose est certaine,
Est l'heureux âge du plaisir;
C'est toujours avec quelque peine,
Que nous songeons qu'il faut vieillir;
Une femme n'est plus jolie,
Hélas! quand elle a cinquante ans;
Mais elle a de jolis enfans....
Tout est compensé dans la vie.

CLARA, *au Public.*

Messieurs, pour remplir votre attente,
Nous avons redoublé d'effort;
Pourtant notre crainte s'augmente,
Lorsque nous approchons du port:
Pour juger cette comédie,
J'apperçois la sévérité;
Mais l'indulgence est à coté....
Tout est compensé dans la vie.

FIN.

De l'Imprimerie de PORTHMANN.

GASPARD L'AVISÉ,

COMÉDIE-ANECDOTE

EN UN ACTE,

EN PROSE ET EN VAUDEVILLE,

Pierre Ives

PAR MM. BARRÉ, RADET ET DESFONTAINES,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 27 OCTOBRE 1812.

PRIX : 1 FR. 25 C.

A PARIS,

Chez Mme. MASSON, Libraire, Editeur de Pièces de Théâtre et de Musique, rue de l'Échelle, nº. 10, au coin de celle St.-Honoré.

M. DCCC. XII.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. DE SAINT-FIRMIN.	M. *Isambert.*
FRITTMANN, aubergiste.	M. *Saint-Leger.*
CLAUDE, garçon d'auberge, et momentanément au service de M. de Saint-Firmin.	Mlle. *Betsy.* *
GASPARD, Normand, marchand de bois.	M. *Joli.*
LE BOURGMESTRE	M. *Edouard.*
NANCY, servante de Fritmann.	Mlle. *Minette.*
UN GARDE-FORESTIER.	M. *Lecomte.*
PAYSANS.	

La Scène se passe dans un petit village, au milieu des sables de la Westphalie.

S'adresser, pour la Musique, à M. DOCHE, au Vaudeville.

* Dans les départemens, ce rôle pourrait être joué par un très-jeune homme.

GASPARD L'AVISÉ.

Le Théâtre représente une salle d'auberge. Un grand poële de fonte est sur le côté, et près de ce poële une table couverte d'une nape de toile commune.

SCÈNE PREMIERE.

NANCY, *seule, apportant un panier de charbon de terre pour en mettre dans le poële.*

Comme le froid est augmenté depuis hier!.... et comme il fait rude donc ce matin!.... Ah! dame, quand ce temps-là nous prend comme ça dans not' Westphalie, li en a pour queuqu'mois!.... Heureusement le charbon de terre ne nous manque pas, et je vas en mettre une bonne dose dans le poële. (*Pendant ce monologue, elle met du charbon de terre dans le poële dont l'entrée fait face au fond du théâtre*), pour échauffer la salle, à cause des gens qui fréquentent not' auberge.... Quant à moi, ça m'est égal.

AIR *nouveau.*

Du froid, avec courage,
J'sais braver la rigueur;
Un' fillette, à mon âge,
De l'hiver n'a pas peur;
Queuqu'rude qu'il puisse être,
Ah! jamais, je le sens,
Jamais le froid n'pénètre
Dans un cœur de quinze ans.

Qui vent', qui neige ou gèle,
Avec mon amoureux,
Flame toujours nouvelle
M'échauffe de ses feux.
Queuqu'rude qu'il puisse être, etc.

SCENE II.

NANCY, CLAUDE. *

NANCY.

Eh! te v'là, mon p'tit Claude?

* Ce rôle doit être joué très-gaiment, et d'un ton décidé et gaillard.

CLAUDE, *tremblottant.*

Oui, me v'là. Ah, ah, ah.

NANCY.

Comme tu grelottes!

CLAUDE.

Ah! c'est qu'il a terriblement gelé entre nous deux, c'te nuit.

AIR : *Ça, parmi vous qui est-ce qui s'apprête ?*

Ah! jarnigoi, qu'la bise est dure!
N'sors pas, crois-moi, ma p'tit' Nancy :
Le vent vous coupe la figure.
En venant ici
J'étais transi :
Le nez, l'menton et l'oreille gelée;
Dans mes mitons j'avons l'onglée :
Par ce froid sournois
J'suis aux abois;
Mais, quand j'te vois,
Ça m'dégourdit les doigts;
Oui, quand j'te vois
Ça m'dégourdit les doigts.
(*Il veut un peu la caresser*).

NANCY.

Doucement, doucement, ne te dégourdis pas trop.

CLAUDE.

Je suis si content de te voir!

NANCY.

AIR *du vaudeville de l'Avare.*

Comm' je n'suis pas encor ta femme,
Tu viens t'réchauffer auprès d'moi;
En me voyant t'es tout de flame :
Ça m'fait plaisir, ainsi qu'à toi. (*Bis*)
Tu t'montre aujourd'hui bon apôtre;
Mais tiens, d'avance, moi, j'te l'dis,
En ménag' si tu t'réfroidis,
N'va pas t'réchauffer près d'une autre. (*Bis.*)

CLAUDE.

Jamais...., à condition que tu n'écouteras pas les cajoleries de Gaspard l'avisé.....

NANCY.

Ce marchand de fagots, qui passe ici de temps en temps avec sa charrette ?

CLAUDE.

C'est qu'avec son air calin, c'est un finot, j't'en avertis.

NANCY.

Ma fin' qui soit tout c'qui voudra, je n'm'en soucie guère.... Ah ça ! mais te v'là courant de bonne heure....

CLAUDE.

J'viens chercher la petite provison de vin de M. de Saint-Firmin, mon maître; mais comme M. Frittmann est occupé dans la cour, il m'a dit de lui laisser mon panier et de v'nir l'attendre auprès du poële, et m'y v'là.... Je lui ai recommandé de mettre deux bouteilles de son plus vieux pour madame, à cause de son état.

NANCY.

Et comment va-t-elle, madame de Saint-Firmin ?

CLAUDE.

Comme un charme. Ce que c'est pourtant que la destinée des humains dans ce bas monde ! V'là un homme comme y faut qu'est obligé de quitter la France à cause de..... à cause que..... parce que..... ; mais ça serait trop long à te conter. V'là que dix ans après il est ben content d'y rentrer quand tout est raccommodé dans l'pays.

NANCY.

Pas du tout : v'là qui s'voit obligé de s'arrêter en route, dans un village, au milieu des sables d'la Westphalie...

CLAUDE.

Oui, à cause que sa femme veut accoucher.

NANCY.

Il s'établit chez le chirurgien d'l'endroit, où c'que la dame donne le jour à un gros petit garçon.

CLAUDE.

Si ben que c't'enfant-là qui d'vait être parisien, s'trouve westphalien de naissance.

NANCY.

C'est vrai, pourtant.

CLAUDE.

Eh puis, v'là que le voyageur m'emprunte à M. Frittmann pour le servir pendant son séjour ici ; et que, de garçon d'auberge que j'étais, me v'là presque l'valet de chambre d'un grand seigneur.

NANCY.

C'est un bien brave homme, ce M. de Saint-Firmin !

CLAUDE.

Et madame donc ! aussi comme ils vivent bien ensemble !

NANCY.

V'là comme nous serons, mon petit Claude et moi, dans deux ou trois ans.

CLAUDE.

Pourquoi pas c't'année?

NANCY.

Ah dame! M. Frittmann dit que nous sommes trop jeunes, et puis....

CLAUDE.

Et puis, patati, patata.....

NANCY.

Dame! nous lui devons tout: nous étions orphelins; c'est lui qui nous a élevés: nous ne pouvons pas nous marier sans qu'il y consente.

CLAUDE.

J'entends ben ça.

NANCY.

Il est si bon!.... Faudrait être ben méchant pour le contrarier.

CLAUDE.

Ah oui! ça fait un ben honnête homme, et un aubergiste en bonne réputation!

AIR: *Hormis mon honneur, je n'ai rien.*

Il n'appelle pas l'voyageur
Par une enseigne ambitieuse;
Son auberge, quoiqu'en faveur,
N'est ni vaste, ni fastueuse;
I' n'sait pas fair' de fameux r'pas,
Mais il a, sous peu d'apparence,
Bis ensemble { C' que ben d'autr's aubergist' n'ont pas:
Du vin franc et d' la conscience.

NANCY.

C'est ben vrai ça: aussi jamais nous ne quitterons M. Frittmann.

CLAUDE.

Certainement non.

NANCY.

Eh puis! avec ça.....

AIR: *Vaudeville des Deux Lions.*

Notr' amour est né dans l'village,
Et l'premier des deux qui mourra
Le laissera pour héritage
A celui des deux qui vivra.

CLAUDE.

Jamais, sur la terre ou sur l'onde
D'voyager je n's'rai curieux,

Car ici, sans courir le monde,
J'vois en toi c'qu'on peut voir de mieux.

ENSEMBLE.

Notre amour est né dans l'village,
Et l'premier des deux qui mourra,
Le laissera pour héritage
A celui des deux qui mourra.

NANCY.

S'il te passait par la cervelle
D'voyager dans d'autres climats,
J'crois ben que j'te rest'rais fidèle;
Mais pourtant, crois-moi, n't'en va pas.

ENSEMBLE.

Notre amour est né dans l'village,
Etc., etc.
(*On entend la ritournelle.*)

CLAUDE.

J'entends M. Frittmann.

SCÈNE III.

LES MEMES, FRITTMANN.

FRITTMANN.

AIR : *En revenant de Bâle en suisse.*

Je sais un proverbe superbe
Qu'un savant a mis en chanson,
Et ce magnifique proverbe
Est une excellente leçon :
Sans r'gret, sans envie,
Va droit ton chemin;
Jamais dans la vie,
Tu n'auras d'chagrin.

TOUS LES TROIS.

Sans r'gret, sans envie,
Etc., etc.

CLAUDE.

Avez-vous préparé mon vin, M. Frittmann?

FRITTMANN.

Oui; tu trouveras l'panier à l'entrée d'la cave, et j'n'ai pas oublié les deux bouteilles pour madame. Ah ça, j'espère que M. de Saint-Firmin est toujours content de toi?

CLAUDE.

Dame! j' fais de mon mieux. J'sis queuq' fois un peu gauche, un peu maladroit; mais c'nest pas ma faute.

NANCY.

Sûrement, quand on n'est pas au fait du service avec des gens comme ça....

FRITTMANN.

Allons, allons; t'es un bon garçon, honnête, serviable, et je me souviendrai toujours comme quoi tu as risqué ta vie en te jetant à l'eau pour aller au secours du p'tit garçon de not' voisine Marguerite.

NANCY.

Oh! mon dieu, j'tremble encore quand j'y pense..... là, sous la roue du grand moulin....

CLAUDE.

Ma fine, moi, j'n'ai songé qu'à l'enfant.

FRITTMANN.

AIR: *Vaudeville du printemps.*

C't enfant là te doit l'existence,
En l'sauvant t'as manqué d' périr,
Et t'as r'fusé la récompense,
Que sa mère venait t'offrir.

CLAUDE.

C'est tout simple.
La voisine est dans l'indigence,
Ell' n'a pour tout bien qu'son enfant;
Et puis, un tel service, j'pense,
N'peut pas s'payer avec d'l'argent.

FRITTMANN.

C'est bien, mon garçon.

NANCY.

Sûrement que c'est bien; aussi je l'aimais déjà beaucoup, mais depuis c'te bonne action là, je l'aime encore mieux.

FRITTMANN.

T'as raison, ma petite, et comme i t'aime ben aussi.... je n'vous dis qu'ça. Allons, Claude, va porter ton panier de vin, et toi, Nancy, va faire ton ouvrage.

CLAUDE et NANCY.

Oui not' maître.

(*Claude et Nancy sortent.*)

SCENE IV.

FRITTMANN, *seul.*

Il est gentil, ce p'tit garcon, et je l'aime beaucoup. Tout

l'village a été témoin de son dévouement et de son courage : M. le bourgmestre l'a mandé à Monseigneur ; monseigneur le dira à ses amis ; ses amis le raconteront à d'autres, et j'en serai bien aise ; car c'est dans ces cas-là qu'on doit parler.

AIR : *J'ai vu partout dans mes voyages.*

Quand par malheur on a vu faire
Un vilain trait, un' méchanceté,
Au lieu d'en parler i faut l'taire,
Pour l'honneur de l'humanité :
Mais le bien, de peur qu'on l'oublie,
I faut l'dir partout ; car souvent
Un' bonne action qu'on publie,
Donn' le désir d'en faire autant. } *Bis.*

SCENE V.

FRITTMANN, M. DE SAINT-FIRMIN.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Bonjour, mon cher Frittmann.

FRITTMANN.

Vot' serviteur, M. de Saint Firmin ! Qu'est-ce qui me procure donc le bonheur de vous voir si matin ?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Je viens, mon cher ami, vous prier de me rendre un service.

FRITTMANN.

Parlez, monsieur.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Vous sentez le froid qu'il fait, vous connaissez l'état de madame de Saint-Firmin ; on ne se chauffe ici qu'avec du charbon de terre, elle ne peut en supporter l'odeur....

FRITTMANN.

Je le crois ben....; avec ça qu'elle est malade.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Obligez-moi, mon cher, de me procurer un peu de bois.

FRITTMANN.

Eh ! mon dieu, monsieur, je le voudrais de tout mon cœur ; mais je n'en ai pas, et vous n'en trouverez point dans le village.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Comment !

FRITTMANN.

Pas une bûche, pas un fagot.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Vous me désolez.

FRITTMANN.

Je l'sens ben : de c'temps là, une mère qui nourrit..... Je la plains de toute mon âme.... Il y a ben un nommé Gaspard qui s'est établi depuis queuq' temps à deux lieues d'ici..... Eh ! pardine, c'est un d'vos compatriotes, un Français, un Normand.... I passe queuq' fois dans l'village avec une petite voiture qu'i va vendre à la ville : il s'arrête ordinairement chez nous pour nous vendre du gibier ; car il braconne un peu dans l's environs ; i déjeune à la maison lui et son cheval : ça me fait penser qu'il y a long-temps que je ne l'ai vu, et qui pourrait ben v'nir un de ces matins.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Oui, mais en attendant.....

FRITTMANN.

C'est vrai.... Eh ! mais écoutez donc... voulez-vous que j'envoye Claude....?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Assurément, et tout de suite.

FRITTMANN, *appelant.*

Nancy....! Nancy....!

NANCY, *paraissant.*

Me v'là, not' maître.

FRITTMANN.

Va-t-en ben vîte dire à Claude de v'nir parler à monsieur.

NANCY.

J'y cours (*elle s'en va*).

FRITTMANN.

Il aura bentôt été là.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Oh ! oui, il est leste, actif, prévenant ; c'est un bon garçon.

FRITTMANN.

Je n'l'aurais pas mis chez vous sans ça.... Vous devez être ben contrarié du séjour que vous faites ici.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Il a bien fallu s'arrêter.

FRITTMANN.

Il était temps pour madame; mais une fois qu'elle sera rétablie, vous vous remettrez en route.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Oui, mon ami.

AIR : *Quoi ! douze francs c'est une extravagance.*

Grâce au destin, je vais revoir la France;
A peine osais-je l'espérer!
Un long désordre a causé mon absence,
Un calme heureux me fait rentrer (*bis*).
Dans ma patrie, à mon âme si chère,
Je dirai d'un cœur satisfait :
En oubliant le mal qu'on a pu faire,
Jouissons du bien que l'on fait.

FRITTMANN.

Sans compter qu'on n'est jamais bien que dans son pays.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Mais je n'ai pas été très-malheureux dans mon exil.

AIR : *Dans cette maison à quinze ans.*

Souvent chez ces bons allemands,
Je me suis cru dans ma patrie;
Je n'ai vu que de bonnes gens,
Sans détours, sans supercherie:
Malgré le chagrin, le souci,
Fruit d'une trop pénible absence,
Partout j'ai trouvé, dieu merci,
Ce qu'en vous je retrouve ici :
La bonhomie et l'obligeance.

SCENE VI.

LES MEMES, CLAUDE, NANCY.

NANCY, *à M. de Saint-Firmin.*

Monsieur, v'là Claude que j'vous amène.

CLAUDE.

Quoi qu'i faut faire?

FRITTMANN.

Il faut que, de ce pas, tu ailles chercher Gaspard.

CLAUDE.

Gaspard l'avisé?

FRITTMANN.

Juste.

CLAUDE.

Pardi! j'nirai pas loin; il est ici.

FRITTMANN, M. DE SAINT-FIRMIN.

Il est ici!

CLAUDE.

Comme je sortais de chez Monsieur, avec Nancy, i passait devant la porte, et je l'ai fait arrêter, en li disant qu'on li acheterait son bois.

M. SAINT-FIRMIN.

Certainement, et à l'instant même; au revoir, monsieur Frittmann (*il s'en va*).

FRITTMANN.

Vot' serviteur, monsieur.

CLAUDE.

Et moi, j'vas ranger le bois qui nous arrive: sans adieu, ma petite Nancy (*il suit son maître*).

NANCY.

Au revoir, mon petit Claude....

SCENE VII.

FRITTMANN, NANCY.

NANCY.

Dites-donc, M. Frittmann, j'ai rencontré M. le Bourgmestre, qui m'a dit qu'il avait à vous parler, et qu'il viendrait c' matin.

FRITTMANN.

Ah! ah! qu'est-c' qu'il peut bien avoir à m'dire?

NANCY.

Dam! je ne sais pas.... Et Gaspard, i' sera ben content, son bois vendu, son voyage abrégé de dix lieues.....

FRITTMANN.

Pardi! c'est ben heureux pour c'te brave dame; c'a me fait plaisir.

NANCY.

Et à moi; donc!

FRITTMANN.

Tu viens d'la voir. Est-elle ben changée?

NANCY.

Changée!..... elle est encore pus belle qu'auparavant.

FRITTMANN.

En vérité?

NANCY.

AIR : *Songez donc que vous êtes vieux.*

Comme ça vous est intéressant!
Un' mère, au gré d'l'époux qu'elle aime,
De ses jolis bras caressant
L'enfant qu'ell' nourrit elle-même!
Du plus aimable sentiment,
Elle jouit avec délice:
J'crois que j'voudrais êtr' mer', seulement
Pour le plaisir d'être nourrice.

FRITTMANN.

Allons, je vois qu' tu seras bonne mère; ça ne m'étonne pas, et je remplirai la promesse que je vous ai faite, à Claude et à toi, de vous marier ensemble un jour à venir, aussitôt qu'il aura queuq' petite chose devant lui.

NANCY.

Oh! comme ça va le rendre laborieux, vigilant, économe....

FRITTMANN.

Il faut ça, mon enfant; et si vous vous conduisez toujours ben tous deux, je n'men tiendrai pas là.

NANCY.

Oh! j'nous conduirons bien, not' maître.

FRITTMANN.

AIR : *Un jour Guillot trouva Lisette.*

J'ai toujours été franc, honnête,
Et ma maison a prospéré,
Je l'ai résolu dans ma tête;
Un jour je vous la céderai:
Pourvu qu'en tout point Claud' me r'ssemble,
Je réponds d'vot' prospérité;
Mais i' vous faudra prendre ensemble
Mon auberge et ma probité.

NANCY.

Ah! M. Frittmann, nous prendrons tout.....

SCENE VIII.

LES MEMES, GASPARD.

GASPARD, *qu'on ne voit pas encore, et chantant à tue-tête.*

AIR et PAROLES *d'une chanson de Charetier.*

» Passant devant sa porte, } *bis.*
» Trois petits coups frappant: }

FRITTMANN.

Ta petite voiture peut ben en contenir pour sept à huit francs.

GASPARD.

Aux environs d'ça.

FRITTMANN.

Et je parie que tu en auras tiré douze ou quinze?

GASPARD.

Douze ou quinze francs!.... Ah! vous n'y êtes point.

FRITTMANN.

Plus qu'ça.

GASPARD.

Ce pauvre cher homme!

AIR : *Tenez-moi, je suis un bonhomme.*

I' voulait du bois pour sa femme;
I' lui fallait l'mien, pas d'milieu:
Moi j'lai vendu, par bonté d'âme,
Pour trois bons louis du bon Dieu.

FRITTMANN.

Comment! coquin....

GASPARD.

C'est c'qui ma dit; mais j'li ai répondu bravement....
La somm' paraît exagérée;
J'en conviens, oui, c'est un prix fou:
Mais c'est mon bien, c'est ma denrée,
Et j' n'en rabattrai pas d'un sou.

FRITTMANN.

Et il t'a payé....

GASPARD, *tirant de sa poche un petit sac de peau.*

En trois bonnes jolies pièces d'or, que j'ai là dans ce p'tit boursicot.

FRITTMANN.

Comment, juif que tu es... tu n'a pas eu honte de lui vendre trois louis....

GASPARD.

Dame! j'sommes du même pays, et entre compatriotes, faut s'obliger.... réciproquement.

FRITTMANN.

Ah! tu appelles cela obliger?

GASPARD.

J'suis bon homme, moi, j'vas rondement dans mon négoce.

AIR : *Vaudeville de Rose et Colas.*

Je m'fais tout payer ric-à-ric,
Et su' ça jamais je n'badine;
Pour juger si j'entends l'trafic,
I' n'faut qu'savoir mon origine:
A Domfront j'ai mes grands parens:
Ma mère est d'Caen, mon père est d'Vire:
Moi, j'suis d'Falaise, et j'peux ben dire,
Que j'suis la fin' fleur des Normands.

FRITTMANN.

Je vois que c'est à bon droit qu'on t'a surnommé Gaspard l'avisé.

GASPARD.

Oh! c'nom-là, par exemple, je n'lai point volé; et j'peux bé dire qu' j'avais une fameuse reputation en Normandie...

FRITTMANN,

C'est peut-être pour ça que tu l'as quittée?

GASPARD.

AIR : *Femmes voulez-vous éprouver.*

Les brav's gens de Vire citaient
Mon esprit et mon savoir faire;
De bouche en bouche ils répétaient:
Gaspard est bé le fils d'son père.
J'avais comm' lui d'l'œil et d'la main;
Mais quoiqu' ma ville me fût chère,
J'ny pouvais pas fair' mon p'tit ch'min,
La justice est trop chicanière.

FRITTMANN.

J'entends: tu as eu queuq' démêlé avec elle.

GASPARD.

Ah! les honnêtes gens ont toujours des envieux.... mais n' parlons point de ça.... Eh ben! c'te grillade s'fait ben désirer.

FRITTMANN.

Attends, attends, j'vas t' l'envoyer. (*Il sort.*)

SCENE IX.

GASPARD, *seul.*

Il est tout stupéfait d'mon marché, c'bon Frittmann; et

moi aussi ; je n'fais pas souvent de si bonnes affaires.... quoique ça, je n' me plains point ; ça ne va point mal : ça va bien tuot de même, et c'est juste, je m'donne de la peine.

AIR *nouveau de M. Doche.*

Dans l'pays jour et nuit j'm'exerce
Pour faire aller mon p'tit commerce :
J'vois un' forêt sur le coteau....
Oh ! Oh !
J'trouv' du gibier par ci, par là.....
Ah ! Ah !
C'est bon, c'est bon, qu' je m'dis tout bas,
D'bois et d'gibier je n'manqu'rai pas.

(*Il fait le geste de tirer un coup de fusil, de ramasser le gibier, et de le mettre sous sa veste*).

Liron-fa,
C'nest rien qu' ça.

Au cabaret, les jours de fête,
Dans les cartes je n'suis pas bête,
Quand j'y rencontre queuq' nigaud,
Oh ! Oh !
Si j' devin' qu'il a d'l'argent là,
Ah ! Ah !
C'est bon, c'est bon, qu' je m'dis tout bas,
C't argent-là je n'le manquerai pas.

(*Il tire un jeu de cartes de sa poche, et fait à vue sauter la coupe.*)

Liron-fa,
C' n'est rien qu'ça.

Pour une dett' qui m'contrarie,
Et qu' par cett' raison-là j'oublie,
Le jug' me mande à son bureau,
Oh ! Oh !
I' faut du front pour s'tirer d'là,
Ah ! Ah !

(*Il lève une main, ensuite l'autre, puis toutes les deux et même les pieds.*)

Liron-fa,
C' n'est rien qu'ça.

SCENE X.

GASPARD, NANCY.

NANCY, *lui servant son déjeuner*

Tenez, monsieur Gaspard, voilà vos deux grillades de sanglier et la bouteille de vin.

GASPARD.

Ça n'a point mauvaise mine, et j'vas m'en taper.... vous n'mettez qu'un couvert?

NANCY.

Est-ce que vous attendez quelqu'un?

GASPARD, *à table.*

Non; mais vous v'là, et vous m'allais tenir compagnie.

NANCY.

Ben obligé; j'ai déjeuné.

GASPARD.

Avec vot' cher Claude... pas vrai... hein!

NANCY.

J'n'ai pas d'compte à vous rendre.

GASPARD, *se versant du vin.*

C'est bon, c'est bon.... à vot' santé.

NANCY.

Dieu vous le rende.

GASPARD, *mangeant.*

V'là du sanglier qu'est bé tendre.... Il est bonasse, ce p'tit Claude..... vous avez tort d'nen pas goûter..... c'est c'qui vous faut en mariage, i n'y verra qu'du feu.

NANCY.

Qu'est-ce que vous voulez dire, mauvaise langue?

GASPARD.

Ah! j' m'entends..... Allez, allez, marchez vot' train..... hein!

NANCY.

En tout cas, ce n'est pas vous qui l'supplanterez.

GASPARD.

Ah! j'nen ai point l'envie, dien merci: j'aime ben à aimer les filles; mais j'n'aime point à les épouser.

NANCY.

C'est ben heureux pour elles.

GASPARD.

AIR: *Vaudeville de Catinat.*

T'nais, moi, je n'trouv' bon en tout point,
Que c'que j'peux avoir en maraude;

Ainsi marchais, n'vous gênez point,
Eponsez-moi toujours vot' Claude,
Et si l'ennui vient à vous v'nir,
Queuq' mois, queuq' jour après la noce,
J'aurai toujours à vous offrir
Mon amour et mon p'tit négoce.

NANCY.

(*Même air.*)

Rien de tout ça n'est de mon goût,
Et j'dois vous l'dir' sans verbiage;
Vot' amour ne m'plaît pas du tout,
Vot' négoce pas davantage:
Je n'vous aim'rai ni tôt, ni tard,
Pas plus après qu'avant la noce;
Ainsi gardez, monsieur Gaspard,
Et vot' amour, et vot' négoce.

GASPARD.

Il est pourtant bé bon, mon négoce.

NANCY.

Et surtout fort honnête, d'après la façon dont vous avez traité ce bon M. de St.-Firmin!

GASPARD.

J'ai fait de mon mieux; je m'suis stilé dans l'fond de c'te basse Normandie, et j'en profite dans ce pays-ci, avec les brav' gens du bon dieu.

NANCY,

A leurs dépends.

GASPARD.

AIR: *Ballet des Pierrots.*

Si j' fais un commerce prospère,
Si j'suis toujours sur de mon gain,
C'est que j'connais la bonn'manière
De fournir mon p'tit magasin:
Oui, pour bé vendr' ma marchandise,
Par cette âme, j'ai trouvé l'joint;
Et s'il faut l'dire avec franchise,
J'la donnerais que j'ny perdrais point.

NANCY.

J'vois ce que c'est: d'après ça, vous n'risquez pas d' faire banqueroute.

GASPARD.

Tiens! déjà l'fond d'la bouteille! comme ça passe, le bon vin....

SCENE XI.

LES MEMES, FRITTMANN.

FRITTMANN *entre en chantonnant.*

Eh ben ! Gaspard, comment va l'appétit ?

GASPARD, *se levant, et mordant dans une pomme.*

Oh ! ça ne manque point.... et v'là mon dessert.

FRITTMANN.

Une pomme ?

GASPARD.

J'en ai toujours dans ma poche.... si le cœur vous en dit..!

FRITTMANN.

Je te remercie.... Es-tu content de ton déjeûné ?

GASPARD.

Par ma fine, oui, je le suis..... l'sanglier, je n'sais pas où vous l'avez pris; mais il était bravement bon !

FRITTMANN.

Et le vin ?

GASPARD.

Excellent; mais j'vas vous dire, la bouteille était bé trop petiotte, c'est dommage !

NANCY.

En voulez-vous une seconde ?

GASPARD.

Oh ! j'la boirais bé; j'la boirais tout d'même; mais c'est fini comme ça, faut que j'men retourne.

FRITTMANN.

Il a raison, v'là assez dépensé pour un jour.

GASPARD.

C'est disgracieux, quand faut payer ; mais c'est égal.... Voyons, père Frittmann, combien est-ce que j'vous dois ?

FRITTMANN.

Trois louis.

NANCY, *surprise.*

Tiens !....

GASPARD.

Allons, allons, n'badinez point, i s'fait tard....

FRITTMANN.

Je n'badine pas du tout.

GASPARD.

Comment qu'vous dites ça?

FRITTMANN.

Je dis que tu me dois trois louis.

NANCY, *à qui Frittmann a fait des signes d'intelligence,* (*A part.*)

J'devine.... oh! que c'est bien fait!

GASPARD.

Ah! ça, écoutez donc....

FRITTMANN.

AIR: *Tenez, moi je suis un bon homme.*

Tu viens dans mon hotellerie,
Pour y faire un bon déjeûner;
J't'ai fait servir s'lon ton envie,
C'est trois louis qu'i faut m'donner.

GASPARD.

Vous auriez bé le front....

FRITTMANN.

» La somm' te semble exagérée;
» Et j'en conviens, c'est un prix fou:
» Mais c'est mon bien, c'est ma denrée,
» Et j'n'en rabattrai pas d'un sou. »

GASPARD, *en colère.*

Comment, damné de cabaretier....

FRITTMANN, *le contrefaisant.*

Faut s'obliger.... réciproquement.

GASPARD.

Eh! d'queu manière donc qu'vous arrangez ma dépense?

FRITTMANN.

Tiens, voilà ta carte.... Tu sais lire?

GASPARD.

Allez, allez, marchez.

FRITTMANN, *lisant la carte.*

Grillade, un louis; pain, un louis; vin, un louis. Total, trois louis.... gna pas d'verbiage là dedans.

(*Il lui donne la carte.*)

GASPARD.

Mais par les cinq cents diables....

FRITTMANN.

Un moment; j'ai oublié....

GASPARD.

Encore?

FRITTMANN.

Pour le couvert, le feu, et l'avoine du cheval: zero.

NANCY.

Ça n'est pas cher!

FRITTMANN.

Allons, allons, dépêche-toi de me payer, tu as du temps à faire.

GASPARD.

Ah! je n'vous payerai point.

FRITTMANN.

Tu ne payeras point.

GASPARD.

Non, par Jésus.

FRITTMANN.

Eh bien! par Jesus, je garde ton cheval et ta voiture.

GASPARD.

Vous les gardez?

FRITTMANN.

Et tu ne les auras que quand j'aurai mon argent.

GASPARD.

Oh! je me les ferai bé rendre....; j'vas chez l'Bourgmestre.

FRITTMANN.

Va.

GASPARD, *tenant la carte du déjeûner.*

J'li montrerai c'papier là.

FRITTMANN.

Montre-le lui.

NANCY, *bas à Frittmann.*

Dites donc, not' maître....

FRITTMANN.

Ne t'inquiette pas.

GASPARD.

Ah ça, une fois, deux fois, trois fois; me rendez-vous mon cheval et ma charrette; oui ou non?

FRITTMANN.

Non.

GASPARD.

Non....! j'vas mettre les fers au feu, et dieu aidant, v'là un fameux procès qui s'entame.

FRITTMANN.

A la bonne heure.

GASPARD.

Et j'allons nous amuser.

FRITTMANN.

Eh ben ! j'nous amuserons.

GASPARD.

AIR : *Allez trouver votre jeune fermière.*

Su c'biau mémoire on fera d'l'écriture,
I n' s'ra pas dit qu'vous m'aurez abusé ;
Oh ! j'vous f'rai voir qu'en fait de procédure,
On n'tient pas tête à Gaspard l'avisé.

FRITTMANN.

Vas, mon ami, fais faire d'l'écriture,
A te répondre on est tout disposé ;
Et tu verras qu'en fait de procédure,
On n'a pas peur de Gaspard l'avisé.

GASPARD.

Tu peux t'attendre,
A voir vendre,
Tes habits, tes meubles, ta maison.

FRITTMANN.

Dans cette affaire,
Sûre et claire,
Je saurai prouver que j'ai raison.

ENSEMBLE.

GASPARD.
Su c'biau mémoire on fera d'l'écriture, etc.

FRITTMANN.
Va, mon ami, fais faire d'l'écriture, etc.

NANCY.
Allez, monsieur, fait' faire d'l'écriture, etc.

NANCY, *voyant entrer le Bourgmestre.*

Tenez, v'là M. le Bourgmestre.

GASPARD, *à Frittmann.*

C'est bon ; tu vas voir.

SCENE XII.

LES MEMES, LE BOURGMESTRE.

LE BOURGMESTRE, *qui salue Frittmann.*

Bonjour, Frittmann.

GASPARD.

Monsieur le juge....

LE BOURGMESTRE.

Un moment.

GASPARD.

C'est une affaire....

LE BOURGMESTRE.

Tout à l'heure. (*à Frittmann*) Où est votre petit Claude?

FRITTMANN.

Il est chez M. de St.-Firmin.

NANCY.

Ici tout près.

LE BOURGMESTRE.

Faites-le venir.

FRITTMANN.

Comment? Est-ce qu'il y aurait queuq' plainte contre lui?

NANCY, *effrayée.*

Ah! mon dieu!....

GASPARD.

Ça s' pourrait bé.

LE BOURGMESTRE.

Non, du tout, au contraire; faites-le venir.

GASPARD, *à part.*

C'est un' sainte-nitouche.

FRITTMANN.

Nancy, va dire à Claude que M. le Bourgmestre veut lui parler. (*bas*) Dis aussi à M. de St.-Firmin que je le prie de passer ici sur le champ.

NANCY.

Oui, oui. (*Elle sort.*)

SCENE XIII.

LE BOURGMESTRE, FRITTMANN, GASPARD.

LE BOURGMESTRE, *à Gaspard.*

Voyons, vous, de quoi s'agit-il?

GASPARD.

Veci l'débat, mon doux juge: j'sis entré, mon cheval et moi, pour déjeûner chez c'coquin-là....

LE BOURGMESTRE.

Point d'injures; n'insultez pas un honnête homme.... au fait.

GASPARD.

M'y v'là.... on m'a servi deux grillades, un morceau de pain et une bouteille de vin; v'là tout.

FRITTMANN.

C'est vrai.

GASPARD.

D'vinez combien qu'i' m'demande à présent?

LE BOURGMESTRE.

Mais tout cela ne doit pas être bien cher.

GASPARD.

Non!..... Eh ben! v'la le mémoire.

LE BOURGMESTRE, *parcourant la carte.*

Voyons, comment..... total.... cela ne se peut pas.... c'est de la folie.... Frittmann, vous vous taisez?

GASPARD.

L'papier parle pour lui.

LE BOURGMESTRE, *à Frittmann.*

Eh quoi! vous que j'ai toujours connu pour un brave homme; vous qui avez la réputation de traiter loyalement tous les voyageurs qui s'arrêtent chez vous.....

GASPARD.

C'est un hypocrite, quoi!

LE BOURGMESTRE.

AIR: *C'est le meilleur homme du monde* (*).

Eh bien! Monsieur Frittmann, eh bien!
Que dites-vous pour votre excuse?
Que répondez-vous?.... Comment, rien....
Votre silence vous accuse:
O ciel!
Faut-il que, malgré tous mes soins
A bien remplir mon ministère,
J'aie un honnête homme de moins,
Quand déjà je n'en avais guère.

SCENE XIV.

LES MEMES, M. DE SAINT-FIRMIN, *ensuite* CLAUDE et NANCY.

FRITTMANN.

Ah! v'là ma réponse qui arrive..... Venez, venez, M. de

* Pendant ce couplet, Frittmann témoigne l'impatience de voir arriver M. de Saint-Firmin.

Saint-Firmin.

GASPARD.

L'acheteur de mon bois....! Queuq'ça va donc d'venir çà!

NANCY.

V'là aussi Claude que vous avez demandé, monsieur le Bourgmestre.

CLAUDE.

Oui, me v'là à vos ordres.

LE BOURGMESTRE.

Tout à l'heure, mon ami.... finissons d'abord l'affaire entamée.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Que me voulez-vous, mon cher Frittmann?

FRITTMANN, *lui montrant Gaspard.*

Vous connaissez cet homme-là?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Oui; c'est un arabe qui, voyant que je ne pouvais me passer de bois, a profité de l'occasion pour me vendre trois louis ce qui pouvait bien valoir sept à huit francs.

CLAUDE.

C'est vrai.

LE BOURGMESTRE.

Est-il possible?

NANCY.

C'est indigne.

GASPARD.

Ça n'est point vrai.

FRITTMANN.

Tu t'en es vanté en arrivant ici.

GASPARD.

Je le nie.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Tu oses le nier?

FRITTMANN.

Et comme je me suis écrié sur sa rapacité et sa friponnerie, il m'a répondu : « Mon bois est mon bien, ma denrée, j'y » mets l'prix que je veux. ».

NANCY.

Il a dit ça, j'l'ai entendu.

LE BOURGMESTRE.

Comment, misérable!....

GASPARD.

Je le nie.

FRITTMANN.

Moi, pour venger monsieur, je me sers du même raisonnement avec ce fripon-là pour lui faire payer son déjeûner.

LE BOURGMESTRE, *souriant.*

Ma foi.... c'est juste.

GASPARD.

Pardonnez-moi, mon doux juge, ça n'est point juste, et j'vas vous démontrer mon innocence claire comme d'liau de roche.

LE BOURGMESTRE.

Voyons.... il faut l'entendre.

GASPARD, *à M. de Saint-Firmin.*

Avez-vous un reçu?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Pour des fagots achetés en passant?....

GASPARD.

Avez-vous un reçu?

M. DE SAINT-FIRMIN.

Non.

GASPARD.

Eh ben! j'lève la main, et v'là vot' affaire jugée.

FRITTMANN.

Oh! le pendard à double corde.

LE BOURGMESTRE.

Doucement, doucement.... ce n'est pas comme ça qu'on s'acquitte ici.... comment t'appelles-tu?

GASPARD.

Gaspard l'avisé, mon doux juge.

LE BOURGMESTRE.

Gaspard l'avisé! je crois avoir ce nom-là sur mes registres.... tu n'es pas du pays?

GASPARD.

J'suis d'France en Normandie.... de Normandie en France, mon doux juge, et j'ia d'honnêtes gens partout.

LE BOURGMESTRE.

Ah! tu es normand....

GASPARD.

Par la grâce de dieu et de mes bons parens.

LE BOURGMESTRE.

Normand!... paye les trois louis.

GASPARD.

Je ne les ai point.

FRITTMANN, *montrant la poche de Gaspard.*

Il les a là, dans une petite bourse de peau.

LE BOURGMESTRE.

Les trois louis ou la prison.

CLAUDE.

Ou la prison, c'est ça.

GASPARD.

Ah! mon bon dieu, ma bonne vierge, queu damné pays que c'te Westphalie, où c' qu'un honnête homme n'peut point s'tirer d'affaire en levant la main!

LE BOURGMESTRE, *à Gaspard.*

Allons, finissons.

GASPARD.

Un méchant déjeûner, trois louis!.... c'est dur à digérer.

FRITTMANN.

Allons donc.

GASPARD, *tirant son boursicot.*

Tiens, maudit aubergiste, prends les trois louis.

FRITTMANN.

Il n'y en a que deux....

GASPARD, *lui donnant l'autre.*

Faut-i' avoir du guignon! maudit cabaretier, tu n'as pas pu d'concience....

FRITTMANN.

C'est ce que nous allons voir: comptons maintenant.

AIR: *J'avais cent francs.*

Tiens, soyons francs:
Ton bois valait huit francs,
Ton déjeûner cinq francs.
Il te revient trois francs:
A moi cinq francs,
A toi trois francs;
Puis, à monsieur je rends
Soixante quatre francs.

M. DE SAINT-FIRMIN.

A moi?....

FRITTMANN.

Cela vous appartient, monsieur.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Mais je ne sais pas si je dois accepter....

GASPARD.

Non, vous ne le devez point, si vous avez du cœur.

LE BOURGMESTRE.

Prenez, monsieur..... Frittmann, c'est très-bien, et je vous reconnais à présent.

NANCY.

C'est-ça un honnête homme!

CLAUDE.

Eh bien! v'là comme je serai.

GASPARD.

(*Morceau d'ensemble.*)

Ah ça, je n'dois pu rien ici?

FRITTMANN.

Non, dieu merci,
Tu n'dois pu rien ici.

GASPARD.

J' peux m'en aller, et par ainsi
Qu'à l'instant même on me remette,
Et mon cheval et ma charrette?

LE BOURGMESTRE.

Vous entendez ce qu'il demande,
Qu'à l'instant même on le lui rende.

GASPARD.

Déjà j'voudrais êtr' loin de c'te maudit' maison.

FRITTMANN.

Pars, et ne r'viens jamais visiter c'te maison.

ENSEMBLE.

GASPARD.

Déjà j'voudrais êtr' loin de c'te maudite maison.

FRITTMANN, CLAUDE, NANCY.

Pars, et ne r'viens jamais visiter c'temaison.

(*Comme Gaspard va pour sortir, le Garde forestier arrive avec des Paysans.*)

SCENE XV ET DERNIÈRE.

LES MEMES, LE GARDE FORESTIER, PLUSIEURS PAYSANS.

LE GARDE, *arrêtant Gaspard.*

Alte-là, fripon!

GASPARD, *à part.*

Jarni! c'est l'forestier!... j'aim'rais mieux voir le diable.

LE GARDE.

Nous ne perdrons ni nos pas, ni nos soins;
Nous tenons le coupable,
Et nous avons le juge et les témoins.

LES PAYSANS.

Oui, du délit commis nous sommes tous témoins.

LE BOURGMESTRE.

Comment, Gaspard, encore une friponnerie?

LE GARDE, *remettant un papier au Bourgmestre.*

En voici le procès-verbal.

CLAUDE, NANCY, FRITTMANN.

Encore une friponnerie!

GASPARD, *à part.*

Oh! ma bonn' saint' Marie,
Tout ça finira mal.

LE GARDE.

Te voilà pris, voleur insigne.

TOUS.

Voleur insigne!

LE GARDE.

Te voilà décélé.

TOUS.

Le voilà décélé.

LE BOURGMESTRE, *après avoir lu le procès-verbal.*

Eh quoi! du bois si cher était du bois volé!

TOUS.

Du bois volé!
C'est affreux, 'cest indigne.

LE BOURGMESTRE, *à Gaspard.*

Eh bien! que réponds-tu?

GASPARD.

Que vous êtes l'pu fort.
Et qu' j'ai toujours eu tort
Avec la justice.

LE GARDE.

Dans ces tours-là le drôle n'est pas novice.

LE BOURGMESTRE.

Pour ne pas y mettre du sien,
Il prenait la bonne méthode.
Vendre si bien
Ce qui ne coûte rien,
C'est un commerce fort commode.

TOUS.

Pour ne pas y mettre du sien, etc.

LE BOURGMESTRE.

Or, pour acheter ton pardon,
Voici ce que la loi commande :
Cinquante francs d'amende,
Ou la prison.

GASPARD.

Cinquante francs d'amend' ! Je ne les ai point.

LE GARDE.

Eh bien ! marche en prison.

GASPARD, *aux genoux du Bourgmestre.*

Mon doux juge, pardon, pardon.

LE GARDE, LE BOURGMESTRE ET LES PAYSANS.

Point de pardon
Pour un fripon :
L'amande ou la prison.

TOUS, *excepté M. de Saint-Firmin*

Point de pardon.

GASPARD.

Hélas ! mon Dieu ! ils m'avaient ben dit là-bas que l'bois m'porterait malheur.

LE GARDE ET LES PAYSANS, *entraînant Gaspard.*

Allons, marche.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Arrêtez.... M. le Bourgmesrre, je viens de recouvrer une somme dont j'avais fait le sacrifice. Permettez-moi d'en disposer en faveur d'un malheureux qui, tout en me rançonnant, m'a essentiellement obligé.

LE BOURGMESTRE.

Comment, monsieur !.....

GASPARD.

Laissez dire c'brave homme.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Ecoute, Gaspard.

AIR : *Tout sera bientôt débité.*

Je veux bien payer ta rançon,
Puisque tu m'as rendu service ;
Mais que ce soit une leçon.....

GASPARD, *se jetant aux pieds de M. de Saint-Firmin.*

Monseigneur, que l'ciel vous bénisse ;
J'vous rendrai ça fidèlement.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Je te fais présent de la somme.

J'aurai

J'aurai bien placé mon argent,
Si tu deviens un honnête homme. } *bis.*

GASPARD, *se relevant.*

Oh! je l'deviendrai, mon bon seigneur, si Dieu m'en fait la grâce, et si j'en trouve l'occasion.

LE BOURGMESTRE.

Doucement, M. de Saint-Firmin, je n'accepte point votre argent. Il est beau d'être généreux, mais envers ceux qui le méritent.

GASPARD.

Mais puisque ce bon seigneur....

LE BOURGMESTRE.

Silence! L'amende est prononcée, il la payera de sa poche.

GASPARD.

Mais je n'ai pas le sou.

LE BOURGMESTRE.

Tant mieux!..... La prison.

TOUS, *excepté M. de Saint-Firmin.*

La prison!

GASPARD.

Oui! vous le prenez comme ça, parce que je suis un pauvre homme. Eh ben! je n'y veux pas aller en prison, mé.

LE BOURGMESTRE.

Tu n'y veux pas aller?

GASPARD.

Non, je n'y irai point.

LE BOURGMESTRE.

Qu'on l'emmène.

LES GARDES.

Dépêchons.

GASPARD, *aux gardes qui s'avancent.*

Ne m'touchez point....

LE BOURGMESTRE.

Rébellion à justice.

GASPARD.

Ne m'touchez point..... Hein..... (*il déboutonne cinq à six gilets l'un après l'autre*) J'vois bé qu'il faut s'déboutonner..... Ma chère ceinture! faut-i donc l'entamer pour ça!

FRITTMANN.

Voyez-vous?..... Le coquin.

GASPARD.

Payer comme ça vingt francs!

LE BOURGMESTRE.

Cinquante.

GASPARD.

Trente francs, vous dites.....

LE GARDE.

Cinquante.

GASPARD.

Ça devraît bé passer pour quarante.....

LE BOURGMESTRE.

Point de verbiage.

GASPARD.

La v'là vot'chienne d'amende.... (*montrant Frittmann*). Je la mets sur la conscience de ce gros sournois-là.

FRITTMANN.

J'm'en charge.

GASPARD.

Ah ça! mais il me revient queuqu'chose.

LE BOURGMESTRE.

Oui, mais tu passeras au greffe; aussi bien je crois avoir quelques notes sur ton compte.

GASPARD.

Gardez, gardez tout..... Encore un damné d'pays qu'il faudra que j'quitte.

FRITTMANN.

Gaspard, à présent tu peux t'en aller.

LE BOURGMESTRE.

Non, qu'il reste encore un moment.

AIR : *Trouverez-vous un parlement?*

Du petit Claude, devant lui,
Je veux honorer la conduite.

CLAUDE.

Ma conduite!

FRITTMANN, NANCY.

Ecoutons.

LE BOURGMESTRE.

De ce bon exemple, aujourd'hui,
Que s'il se peut, Gaspard profite.
Pour la juste punition
D'un fripon dans l'impénitence,
Il faut, d'une bonne action,
Lui faire voir la récompense.

GASPARD.

Ma fine je l'veux ben : on n'est pas fâché de voir un peu de tout.

LE BOURGMESTRE, *tirant une lettre de sa poche.*

Ecoutez, mes enfans, et vous aussi, M. de Saint-Firmin : je suis sûr que cette lettre vous fera plaisir; elle est de Monseigneur.

TOUS.

De Monseigneur!

LE BOURGMESTRE.

C'est la réponse à la mienne. (*Il lit*). « M. le Bourgmestre,

» vous m'avez mandé le généreux dévouement du petit » Claude, qui, le mois dernier, s'est jeté courageusement à » l'eau pour secourir un enfant qu'il a eu le bonheur de » sauver; et de plus, vous m'avez instruit de son désin- » téressement: voulant lui en témoigner toute ma satisfaction, » je vous envoie cent florins que vous lui remettrez de ma » part; et quand j'arriverai à mon château, ne manquez pas » de me le présenter. »

CLAUDE, *sautant de joie.*

Tiens! j'verrai Monseigneur!

M. DE SAINT-FIRMIN, *à Claude.*

Mon ami, tu as bien mérité ce qui t'arrive, et je t'en félicite.

NANCY.

Et je dis que c'est de l'argent ben gagné.

GASPARD.

Cent florins pour se mettre un moment dans lieau! Ça vous a bentôt séché un homme.

M. DE SAINT-FIRMIN.

Je veux aussi récompenser Claude, et je lui fais cadeau de l'argent que Frittmann vient de me rendre.

CLAUDE.

Ah! monsieur.....

M. DE SAINT-FIRMIN.

Prends, mon ami, et remercie Gaspard.

GASPARD.

Ah! je l'tiens quitte..... Hein!

CLAUDE.

Ah ça! père Frittmann, vous m'demandiez un peu d'argent, j'espère qu'en v'là.

FRITTMANN.

C'est juste, et je verrons ça à l'arrivée de Monseigneur.

NANCY.

Allons: l'arrivée de Monseigneur.

CLAUDE.

Encore un retard.

FRITTMANN.

Tu vois, mon petit Claude, il y a toujours du profit à faire une bonne action. Gaspard, bel exemple pour toi.

GASPARD.

Allez, allez, marchez.....

VAUDEVILLE.

FRITTMANN.

AIR: *Nous n'avons qu'un temps à vivre.*

A se montrer secourable,

Etre toujours disposé ;
S'oublier pour son semblable ;
Ah ! c'est être bien avisé.

CLAUDE.

Que l'occasion se présente,
J'suis tout prêt d'en faire autant.

NANCY.

J'sens aussi que j'srais obligeante,
Si j'en trouvais le moment.

TOUS.

A se montrer, etc.

GASPARD.

Moi, v'là qu'est fini, j'abandonne
Mon négoc' bé bon pourtant ;
Je n'prendrai pu rien à personne ;
J'en jure, foi de Normand.

TOUS.

A se montrer, etc.

LE BOURGMESTRE, *à Gaspard.*

J'aime fort ton nouveau système ;
J'y crois, car tu l'a juré :
Oui, mais chaque jour par moi-même,
Je veux en être assuré.

TOUS.

A se montrer, etc.

GASPARD, *au public.*

Je crois, par Jésus, par mon ame,
Que j'sens là queuq'petit r'mord :
Mon doux juge m'a donné blâme,
P'têt ben qu'i n'avait pas tort.
Malgré l'œil de la justice,
Je n'veux pas aller autre part ;
J'sens que l'pays m'est propice :
N'dit' pas d'mal de c'pauvre Gaspard.

TOUS.

Malgré l'œil de la justice,
J'n'veux pas aller autre part ;
J'trouve' le pays propice :
Ne dit' pas de mal de Gaspard.

ENSEMBLE. M. DE SAINT-FIRMIN ET LE BOURGMESTRE.

Malgré l'œil de la justice,
Il n'ira pas autre part ;
Il trouve le pays propice,
Protégez ce pauvre Gaspard.

De l'Imprime[illegible] BARTHMANN.

Lurieu, Jules-Joseph Gabriel de

HAYDN,

OU

LE MENUET DU BOEUF,

COMÉDIE-ANECDOTE EN UN ACTE;

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. J. GABRIEL ET WAFFLARD.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Vaudeville, le 12 *Novembre* 1812.

PRIX : 1 fr. 25 c.

PARIS,

Chez BARBA, Libraire, au Palais-Royal, galerie de bois, derrière le Théâtre-Français, n°. 51.

De l'Imprimerie de MAUGERET, Libraire, rue du Faubourg-Saint-Martin, N°. 38.

1812.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
HAYDN, célèbre Compositeur allemand.	M. Vertpré, M. Laporte.
SOPHIE, sa filleule.	Mme. Desmares.
EUGÈNE, jeune français, secrétaire du prince d'Esthérazy.	M. Isambert.
FRITZ, gros marchand de bœufs de la ville d'Eisenstadt.	M. Hyppolitte.
CHARLOTTE, vieille gouvernante d'Haydn.	Mme. Bodin.
PÉTERS, attaché à ce dernier pour apprendre la musique. . . . . (Il est très-jeune.)	Mlle. Betzi.
UN PAGE de la cour du prince.	Caroline.
Habitans des deux sexes.	

La scène se passe chez Haydn, à Eisenstadt, à l'extrémité de la ville. (En Allemagne.)

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *Quand on ne dort pas de la nuit.* (De Lisbeth.)

Un grand maître en l'art musical,
Devant vous ce soir va paraître ;
Il ignore le bruit fatal
D'un instrument peu théâtral.
Ne le lui faites pas connaître ;
Songez bien que dans tous les lieux
Où s'est montré ce grand génie,
Par un ensemble gracieux
On a vu (*bis*) régner l'harmonie. (*ter*)

Nota. L'ouverture est composée de différens morceaux d'Haydn. Les Auteurs laissent ce choix à l'intelligence du chef d'orchestre.

HAYDN,

OU

LE MENUET DU BOEUF,

COMÉDIE-ANECDOTE.

Le Théâtre représente l'entrée d'un jardin agréable ; à droite, la maison d'Haydn ; à gauche, un petit pavillon dominant du premier au second plan, dont la fenêtre à persiennes donne en face du spectateur, et dans lequel on aperçoit une harpe et divers autres instrumens.

SCENE PREMIERE.

CHARLOTTE, *seule, sortant du pavillon.*

Dieu merci, v'là mon ouvrage qui avance, et l'déjeûner, ainsi que l' desire monsieur Haydn, sera prêt pour dix heures. J'ai eu beau lui dire : monsieur, si je n' servais qu'à midi, cela vaudrait beaucoup mieux pour vous qui êtes habitué... Oh ! de grâce, ma bonne Charlotte, ne m' faites point damner davantage. Bref, il n'en fait qu'à sa tête, et d'puis vingt-cinq ans que j' sommes avec lui, il n'y a qu'une seule chose sur laquelle j' soyons toujours d'accord.

AIR : *Traitant l'Amour sans pitié.*

Ses habitud's font sa loi ;
Ne suivant qu' sa fantaisie,
Sans cesse il me contrarie
Et n' pense jamais comm' moi.
Mais s'il faut sur l'indigence
Exercer la bienfaisance,
J' somm's alors d'intelligence
Pour ce plaisir plein d'attraits.
Faire le bien sans paraître
Est l' seul point où notre maître
Ne me contredit jamais. (*bis*)

SCENE II.

CHARLOTTE, PÉTERS, *accourant.*

PÉTERS.

Ah ! bonjour, mère Charlotte ; je reviens de la poste, et voici les lettres de monsieur Haydn.

CHARLOTTE.

Bien, mon garçon, et celle-ci ?...

PÉTERS.

Oh ! ce n'est pas pour lui, c'est une lettre de mon père. Je suis ravi de vous trouver seule, j'ai une petite confidence à vous faire.

CHARLOTTE, *avec empressement.*

Ah ! ah ! une confidence ! parle vite...

PÉTERS.

Mais promettez-moi bien que personne n'en aura connaissance.

CHARLOTTE.

Sois tranquille, j'ai un moyen excellent pour être discrète.

AIR *du Ballet des Pierrots.*

Quand j' sentons qu'un secret m' lutine,
Et que je n' pouvons plus l' garder,
D' peur de m' trahir, à la voisine
Je cours le confier sans tarder.
Alors j' nons plus peur qu'on m' l'attrape,
Car, n'en déplaise aux curieux,
Pour ret'nir c' qu'on craint qui n' s'échappe,
On est plus fort quand on est deux. (*bis*)

PÉTERS.

Eh bien! je vais vous quitter, et je viens vous faire mes adieux.

CHARLOTTE, *avec humeur.*

Comment, nous quitter? Qu'est-ce que cela veut dire, Monsieur?

PÉTERS.

Hélas! oui, et au moment où monsieur Haydn allait me faire faire de la musique à contrepoint; car il n'y a pas un enfant de chœur à la cathédrale qui puisse m'égaler.

CHARLOTTE, *vivement.*

Là, soyez donc généreux; ayez donc soin des enfans des autres; donnez-leur du talent; voilà la récompense.

PÉTERS.

Mais écoutez-moi donc jusqu'au bout. Mon père, comme vous le savez, qui est un pauvre paysan à une lieue d'ici, m'écrit qu'il vient de perdre son cheval, et qu'il se trouve dans le plus grand embarras, faute de pouvoir labourer

son champ, n'ayant pas le moyen d'en acheter un autre. Je suis jeune, je puis être utile à mon père; c'est ce qui me détermine à retourner dès aujourd'hui auprès de lui. Ainsi, ma bonne Charlotte, chargez-vous de mes adieux; dites tout ce que vous voudrez à monsieur Haydn, sans lui laisser entrevoir le motif qui m'a éloigné de lui; je le connais, il serait homme à venir au secours de mon père.

CHARLOTTE.

T' as raison; son bon cœur l'a souvent mis dans l'embarras, et j' t'avoue qu' la pension que vient de lui faire le prince, en l' nommant son maître de chapelle, est venue fort à point pour rétablir ses affaires; mais voyez comme les mauvaises nouvelles arrivent subitement, il n'y a qu'un instant qu' j'étais si gaie en apprenant qu' monsieur Eugène, c' jeune français qui fait la cour à la filleule de monsieur Haydn, devait venir aujourd'hui déjeûner ici...

PÉTERS.

Que voulez-vous, mère Charlotte, il faut prendre son parti, et retourner gaîment travailler aux champs. Il en est bien qui devraient imiter mon exemple.

AIR : *L'Amour est un dieu volage.*

Vous qui, sortis du village,
Gens ineptes, intrigans,
Devenus gens importans,
Briguez les honneurs, les rangs,
Au talent faites outrage,
Pensant ici comme moi,
Vous devriez, sur ma foi,
Pour jamais bannir de suite
Vos sottes prétentions,
Et faisant place au mérite,
Retourner à vos moutons. (*Quatre fois.*)

Adieu, sonates, symphonies; j'abandonne la lyre pour reprendre la cornemuse. Apollon a été berger; il est toujours flatteur d'avoir quelqu'analogie...

CHARLOTTE.

Qu'est-ce que c'est que c' monsieur Apollon? un musicien sans doute?

PÉTERS.

Oh, oui! et un grand, je vous en réponds. Être obligé de quitter monsieur Haydn au moment où il va faire paraître un ouvrage qui mettra le comble à sa réputation, l'*Oratorio*, ou *la Création du Monde*.

CHARLOTTE, *étonnée*.

La Création du Monde en musique!

PÉTERS.

Oui, mère Charlotte, *la Création du Monde*, et où j'ai travaillé encore.

CHARLOTTE.

Où tu as travaillé?

PÉTERS.

Certainement, c'est lui qui compose, et c'est moi qui mets au net; d'ailleurs, moi-même, n'ai-je pas déjà composé une petite romance pour la maîtresse du premier tenor d'Eisenstadt?

CHARLOTTE.

En effet, je m' la rappelle; mais ce maudit cheval ne m' sort pas de la tête, (*Avec humeur.*) et que diable! ton père n'en avait peut-être pas soin?

PÉTERS.

Oh! je vous réponds du contraire.

CHARLOTTE.

C'était donc un vieux cheval ?

PÉTERS.

Ma foi, je crois que nous étions du même âge ; oui, nous avons eu tous les deux 17 ans à la Saint-Babilas.

CHARLOTTE.

Eh bien ! écoute, j'ai quelques petits fonds d'placés, qui sont le produit d' mes économies ; j' vais en aller retirer une somme pour l'achat d'un autre cheval.

PÉTERS, *joyeux*.

Oh ! bonne Charlotte, il se pourrait... Quoi ! vous voudriez... (*Réfléchissant.*) Mais non, je ne puis accepter.

CHARLOTTE.

Et pourquoi ?...

PÉTERS.

C'est que je ne prévois pas pouvoir vous le rendre.

CHARLOTTE.

Que cela ne t'embarrasse pas ; nous verrons à en parler lorsque tu gagneras de l'argent ; t'as déjà un petit talent, pense au secours qu' par la suite tu seras à même d'envoyer à ton père, et accepte ma proposition.

PÉTERS, *sautant*.

Oh ! je ne me sens plus de joie.

CHARLOTTE.

Mais j'aperçois notr' maître donnant le bras à mam'selle Sophie. Du s'cret ; tu m'entends ?

AIR *d'Haydn.*

ENSEMBLE. *Bis.*

Il faut sur tout ceci
Bien garder le silence ;
Et sans inconséquence
Se comporter ici.

PÉTERS.

Mais, soit dit sans mystère,
Un jour, si je prospère,
Mon père, } *Bis.*
J'espère, }
Viendra demeurer près de nous.
Comme nous ferons des jaloux !
Cet heureux avenir
Me comble de plaisir.

ENSEMBLE.

Il faut sur tout ceci, etc., etc.

PÉTERS.

Je cours bien vîte, d'après les ordres de monsieur Haydn, m'informer de l'état de ce pauvre Antoine, son jardinier, qui est retenu au lit depuis si long-tems.

(*Il sort.*)

CHARLOTTE.

Et moi, j' vais achever ma besogne.

(*Elle entre dans le pavillon.*)

SCENE III.

HAYDN, SOPHIE, CHARLOTTE, *dans le pavillon.*

HAYDN.

Que cet endroit est agréable ! que j'aime à y respirer l'air pur du matin !

CHARLOTTE, *à part.*

C'est son ordinaire.

SOPHIE.

Me sera-t-il permis de vous adresser quelques légers reproches? Vous n'avez pas, il me semble, observé nos dernières conventions.

HAYDN.

Que veux-tu dire, ma chère amie?

SOPHIE.

Vous n'ignorez pas que vous m'aviez promis de ne plus tant travailler.

HAYDN.

Aussi ai-je tenu ma promesse.

SOPHIE.

Oui, en composant journellement.

CHARLOTTE, *à part, toujours en travaillant.*

Le public ne s'en plaint pas.

SOPHIE.

En passant toutes les nuits.

HAYDN.

Cela n'est pas prouvé.

CHARLOTTE.

C' n'est qu' trop vrai; ça s' croit de fer: hem, mon Dieu!

SOPHIE.

La dernière, par exemple.

HAYDN.

Oh! parbleu! je t'assure le contraire. (*Montrant Char-*

lotte qui est sortie du pavillon.) Tiens, demande à Charlotte ?

CHARLOTTE, *vivement et avec humeur.*

Oui ! demande à Charlotte ! Et si j' vous disais qu' c'est moi qui vous ai vu entrer hier dans votre cabinet, et qu' vous n'en êtes sorti que c' matin.

HAYDN.

Eh bien ! vous mentiriez.

CHARLOTTE.

Je mentirais ! je mentirais.... ah ! c'est trop fort, par exemple.

SOPHIE.

Vous me pardonnerez, j'étais avec elle; de grâce, cédez à mes instances, songez que tant d'assiduité peut vous devenir funeste.

TRIO.

AIR *d'Haydn.* (Symphonie.)

Dans un trouble extrême,
Oui, cette nuit même,
Par un stratagême,
Je vous ai surpris.

HAYDN.

La nuit solitaire,
Le travail sait plaire,
Quand on est, ma chère,
Des beaux-arts épris.

Bis. { Le silence inspire.

SOPHIE.

Calmez ce délire,
Cédez à nos vœux,
Ménagez des jours précieux.

EUGÈNE.

Le travail le plus ennuyeux, loin de vous, la journée m'a paru le siècle le plus mortel. Puis-je espérer que mon empressement à me rendre ici, justifiera ma conduite ?

HAYDN.

Vos aimables visites me sont un sûr garant de l'amitié que vous me portez ; quant à Sophie, peut-être qu'un autre sentiment vous anime.

EUGÈNE, *vivement.*

Oh ! oui, croyez qu'un autre sentiment...

HAYDN.

Et vous n'aviez pas confié cela à votre vieil ami : c'est le nom que vous m'avez donné plus d'une fois ; vous ne craindrez pas de l'avouer.

EUGÈNE.

Votre amitié m'honorait trop pour que je cherchasse à la dissimuler.

AIR : *Corneille nous fait ses adieux.*

Craignant les regards indiscrets,
L'Amour fuit, aime le Mystère ;
L'Amitié trouve des attraits
A se montrer vive et sincère.
Oui, ce sentiment délicat
Semble à nos yeux parler encore ;
Si l'un rougit de trop d'éclat,
De trop d'éclat l'autre s'honore. (*bis*)

SOPHIE.

Monsieur, si je vous pardonne, c'est en faveur des vers que vous m'avez envoyés ; je vous prie de le croire.

EUGÈNE.

Comment ! je serais assez heureux...

HAYDN.

La poésie a un grand ascendant sur le beau sexe, et vous ne devez pas l'ignorer.

EUGÈNE.

Ah ! pour cela, je ne partage pas entièrement votre avis.

AIR : *Un homme, pour faire un tableau.*

Pour charmer l'objet adoré,
Des vers sont un bien faible hommage ;
L'esprit ne vaut pas, à mon gré,
Du cœur le passionné langage.
Je dédaigne ce froid rimeur
Qui pour une beauté s'escrime ;
Son rival trouve le bonheur,
Quand souvent lui cherche la rime. (*bis*).

HAYDN, *souriant.*

Cela arrive quelquefois ; mais si je me suis gardé jusqu'à présent de chercher à surprendre votre secret, c'est que j'étais convaincu de la délicatesse de vos intentions, mon cher Eugène, ainsi que de la rigidité des principes de ma Sophie.

EUGÈNE.

Jugez donc vous-même combien il m'en coûte d'être obligé aujourd'hui de vous apprendre que le prince vient sans mon aveu...

HAYDN.

Eh bien ?

EUGÈNE.

De disposer de ma main...

SOPHIE, *vivement.*

Est-il possible ?...

EUGÈNE.

Son altesse, dans son courrier d'hier, me fait part de cette fâcheuse nouvelle.

HAYDN, *à part.*

Il n'avait sans doute pas encore reçu ma lettre.

EUGÈNE.

Mais vous qui avez tant de pouvoir sur son esprit, ne pourriez-vous pas...

HAYDN.

Je vous entends... Nomme-t-il la personne ?

EUGÈNE.

Non. Il me dit seulement que c'est un parti qui me convient sous tous les rapports... S'il savait ce qui se passe dans mon âme.

HAYDN, *en décachetant une de ses lettres.*

L'entremise est épineuse... Allons, allons, je vous promets de faire tout ce qui dépendra de moi à cet égard, et j'espère, mes chers enfans... (*Lisant.*) Ah! ah! de Londres... qui peut m'écrire ?... C'est de monsieur Broderip, mon marchand de musique.

EUGÈNE.

Chaque jour de nouveaux succès.

SOPHIE.

Vos sonates auront fait le plus grand plaisir.

HAYDN, *après avoir lu.*

Il m'en demande de nouvelles. Ces gens-là me croient

aussi fécond. (*Décachetant l'autre lettre.*) Italie... Venise... Eh ! c'est de mon ami Sarty ! (*Avec enthousiasme.*) Grand homme ! ton Giulio Sabino présente à notre art une barrière insurmontable ! (*A Sophie.*) Tiens, lis ; ma vue est si faible...

SOPHIE, *lisant.*

« Mon cher Joseph,

« C'est Sarty qui t'écris, c'est Sarty, l'admirateur de tes « beaux ouvrages, qui s'empresse de t'annoncer que ton « nouvel opéra, Séria, vient d'obtenir le plus grand succès. »

AIR : *Ce magistrat irréprochable.*

« Que ne pourrait ta mélodie,
« Chantre divin, harmonieux !
« Je sens, par tes accords ravie,
« Mon âme s'élever aux cieux.
« Sacchini, Gluck, à qui la gloire
« Ne connaissait point d'héritiers
« Près d'eux au temple de Mémoire,
« Ont déjà placé tes lauriers. (*bis*)

HAYDN, *vivement touché, en lui prenant la lettre.*

Les Italiens sont enthousiastes.

EUGÈNE.

Et grands connaisseurs.

HAYDN.

Ce bon Sarty, je me rappelle souvent le jour où je le vis pour la première fois.

SOPHIE.

C'est lui, je crois, qui voulait vous contraindre à quitter Eisenstadt, pour ne plus habiter que la capitale.

*

HAYDN.

Ta mémoire est fidelle, ma chère amie.

EUGÈNE.

Eh ! pourquoi ne pas avoir suivi ce conseil ?

HAYDN.

AIR : *Ça fait toujours plaisir.*

J'aime de cet asyle
L'irrégularité ;
Où trouver à la ville
Tant de simplicité ?
Ici point de tristesse ;
S'il faut se divertir,
J'aime à voir la jeunesse
Sauter, danser, courir ;
Voilà (*bis*) mon seul plaisir. (*bis*)

Même air.

Le courtisan avide
Recherche la grandeur ;
Un autre, moins cupide,
Voit tout avec horreur.
En blâmant sa chimère,
N'avoir aucun desir,
Soulageant la misère,
Quelquefois m'appauvrir,
Voilà (*bis*) mon seul plaisir. (*bis*)

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Monsieur, vot' déjeûné est servi.

HAYDN.

Bonne nouvelle. Eh bien ! Eugène, donnez la main à

Sophie, et entrons nous mettre à table; au dessert, elle nous chantera quelques-unes de mes chansons écossaises. Je ne suis pas fâché d'avoir votre avis, ainsi que sur certain panier de vins de France dont le prince m'a fait présent.

EUGÈNE.

Vos chansons sont délicieuses, m'a-t-on dit, et sans les avoir entendues, j'oserais affirmer...

HAYDN.

Ah! voilà des complimens.

EUGÈNE.

Point du tout, je vous assure.

HAYDN.

Vous me direz cela en déjeûnant.

AIR *du vaudeville de Gilles en deuil.*

De grâce, épargnez la louange,
Ici vous me flattez en vain;
Mais plus tard, pour que tout s'arrange,
N'allez pas épargner mon vin.
Sablons le Bordeaux, le Champagne,
Surtout, mon ami, songez bien
Que vous êtes en Allemagne,
Et que je suis musicien.

ENSEMBLE.

EUGÈNE et SOPHIE.

Non, ce n'est point une louange,
Vous pouvez en être certain;
Mais plus tard, pour que tout s'arrange,
Vous allez nous prêter la main.

HAYDN.

De grâce, épargnez la louange,
Ici vous me flattez en vain;
Mais plus tard, pour que tout s'arrange,
N'allez pas épargner mon vin.

SCENE VII.

CHARLOTTE, *seule.*

(*Avec humeur.*) Là! voyez comme il est gai! on dirait qu'il n'a que quinze ans. Mais rentrons bien vîte ach'ver d'servir, et courons ensuite trouver la personne chez qui je place tous les ans mes p'tites épargnes, afin d'lui demander les florins nécessaires pour subvenir aux besoins du vieux père de mon petit Péters.

AIR *du petit Matelot.*

Si je me voyais d' la richesse,
Je voudrais, au gré de mes vœux,
Donner avec délicatesse
Et bannir le ton dédaigneux.
De son bien faisant bon usage,
Heureux qui sait le partager;
Le plaisir de r'cevoir, je gage,
Ne vaut pas celui d'obliger. (*bis*)

SCENE VIII.

CHARLOTTE, FRITZ.

CHARLOTTE, *voyant arriver Fritz.*

Eh! mais que veut cet étranger?

FRITZ, *il entre en fredonnant.*

Ut, re, mi, fa... Enfin, je crois que c'est ici. Oui, voilà bien la maison telle qu'on me l'a désignée... Il est là, ce grand homme; c'est là qu'il respire, je suis tout ému. O pouvoir de la musique! n'entends-je pas des accords de piano? Écoutons. (*Apercevant Charlotte.*) Ah! la mère, pourrai-je parler à monsieur Haydn?

CHARLOTTE.

Non, Monsieur.

FRITZ.

Ciel ! que dites-vous? Voilà tout ce que je craignais ; et la raison, s'il vous plaît ?

CHARLOTTE, *d'un ton maussade.*

C'est qu' quand mon maître est ici, il ne reçoit ordinairement personne.

FRITZ, *vivement, en parcourant le théâtre.*

Ah ! je suis un homme perdu, je reconnais bien là ma mauvaise étoile ; me voici donc déchu de toutes mes espérances. (*A part.*) Mais il peut être encore un moyen... (*Haut.*) De grâce, ne me refusez pas, annoncez-moi chez monsieur Haydn ; songez qu'il s'agit de quelque chose de très-important qui ne peut se différer...

AIR : *La loterie est la chance.*

Dites-lui qu'à l'instant même
Un inconnu veut le voir ;
Dans sa complaisance extrême
Qu'il place tout son espoir.

CHARLOTTE.

Monsieur, vous n' pouvez à c't' heure
Pénétrer ainsi chez nous.

FRITZ.

Que je lui parle ou je meure,
Je vous implore à genoux.
(*On sonne en dehors.*)
Prenez pitié de ma peine,
Courez, volez à l'instant ;
Ne soyez pas inhumaine,
De moi l'on sera content.

CHARLOTTE.

Vous priez de si bonn' grâce,
Qu'on n' saurait vous résister.

FRITZ, *à part.*

C'est à tort que l'on se lasse;
Il faut toujours persister.

ENSEMBLE.

CHARLOTTE.

A vous annoncer j' m'apprête,
Et j'y vole de ce pas.
Cet homme a perdu la tête,
Ou je ne m'y connais pas.

FRITZ.

A m'annoncer on s'apprête;
Elle y vole de ce pas.
Grand Dieu! pour moi quelle fête
S'il ne me refuse pas!

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, HAYDN, *paraissant sur le seuil de la porte.*

HAYDN.

Eh bien, Charlotte, vous ne m'entendez pas sonner?

CHARLOTTE.

Pardon, not' maître; mais v'là un Monsieur qui vous d'mande. (*Elle rentre.*)

FRITZ, *s'inclinant.*

Est-ce au célèbre monsieur Haydn que j'ai l'honneur de parler?

HAYDN, *modestement.*

C'est à monsieur Haydn.

FRITZ.

AIR *du vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Monsieur, ne soyez pas surpris
Si vous recevez ma visite;
De votre art fortement épris,
A venir chez vous tout m'invite.
Des talens grand admirateur,
En vous adressant mes hommages,
J'ai voulu contempler l'auteur
Dont j'admire tous les ouvrages. (*bis*)

HAYDN.

Je suis sensible... que desirez-vous?

FRITZ.

Un grand service, Monsieur; un service que je n'oublierai de ma vie.

HAYDN, *vivement.*

Parlez vîte; en quoi puis-je vous être utile?

FRITZ.

C'est quelque chose de bien important pour moi, quelque chose qui fera mon bonheur.

HAYDN.

De grâce, mettez-moi promptement au fait; de quoi s'agit-il? qu'exigez-vous de moi?

FRITZ.

Un menuet, Monsieur.

HAYDN, *étonné.*

Un menuet!

FRITZ.

Oui, Monsieur, un menuet de votre composition ; c'est pour cela que je suis venu vous trouver, et ça ne doit pas vous étonner : est-il dans le monde quelque chose au-dessus ? gloire, fortune, grandeurs ne peuvent lui être comparés... et la musique, Monsieur, sans elle, point de salut. Pour moi, j'en perds la tête; c'est au point que lorsque j'entends jouer un air, fût-ce même sur une guimbarde, tout mon corps s'électrise de plaisir.

AIR *de l'Avare et son ami.*

La musique a pour moi des charmes
Auxquels je ne puis résister ;
Je suis ému jusques aux larmes
Lorsque j'entends quelqu'un chanter. (*bis*)
Une contredanse, une ronde,
La moindre des choses me plait,
Et pour un bout de menuet...
J'irais, je crois, au bout du monde. (*bis*)

HAYDN.

Vous êtes, je le vois, fort sensible aux attraits de la mélodie.

FRITZ.

Ah ! Monsieur, voyez un peu la bizarrerie de ma destinée, j'étais né pour être musicien et je suis marchand de bœufs ; bref, je marie ma fille... je ne donne rien à mon gendre, mais en revanche, je lui ai promis le plus joli menuet ! ! ! et je venais vous prier de me le composer tout exprès pour la noce ; mais je voudrais quelque chose capable de faire tomber en syncope tous les assistans.

HAYDN, *à part.*

Ah ! parbleu, l'aventure est fort plaisante; (*Haut.*) mais je vous avouerai que vous me prenez là dans un mauvais moment ; je n'ai ni le tems, ni l'esprit disposé pour la composition.

FRITZ.

Ah ! Monsieur, je vous en supplie, ne me refusez pas ; je m'attache à vous, je ne vous quitte plus ; il me faut un menuet, et je ne sors pas d'ici...

HAYDN.

Mais encore, mon ami...

FRITZ.

Que dirait mon gendre, s'il me voyait arriver sans la dot que je lui ai promise ?

HAYDN.

Ah ! ah ! il est donc musicien ?

FRITZ.

S'il est musicien ! il n'aurait jamais eu ma fille sans cela.

AIR : *Je vous comprendrai toujours bien.*

Il est toujours à l'unisson,
Sa voix est agréable et nette;
Il étonne sur le basson,
Enchante sur la clarinette.
A quatre ans sans peine il trouvait
De trois instrumens l'embouchure,
Et quand sa nourrice chantait,
Il marquait déjà (*bis*) la mesure. (*bis*)

C'est un de mes confrères, il a la plus belle basse-taille du pays, et j'ai lieu de croire qu'il rendra ma fille heureuse.

*

Allons, Monsieur, laissez-vous attendrir, un petit menuet bien gracieux, bien nouveau, dans le genre de celui que vous avez composé pour la cour : je ne l'ai entendu qu'une seule fois, mais je le sais par cœur, tra la dera la, et puis allégretto... la, la, la, la.

HAYDN, *à part.*

Cet homme m'amuse. (*Haut.*) Parbleu, j'avise un moyen; puisque vous en voulez un absolument pour les noces de votre fille, je vais voir dans mon portefeuille, où j'en ai plusieurs, qui ne sont pas de moi à la vérité, mais dont vous serez satisfait.

FRITZ.

Ah ! Monsieur, tout serait perdu ; croyez-vous que nous n'ayons point d'oreille dans notre famille ? Il me faut quelque chose de votre composition... Grand Dieu ! quel tintamare dans l'assemblée ! chacun dirait : comment ! il nous donne cela pour du nouveau, mais c'est connu.

AIR *du vaudeville d'Angélique et Melcour.*

Je serais vu d'un mauvais œil
Si ce bruit se faisait entendre ;
Cela blesserait mon orgueil
Et l'amour propre de mon gendre.
Son honneur, je le dis tout net,
Veut que, lorsqu'Hymen le couronne,
Sa future et son menuet
Ne soient connus de personne. (*bis*)

HAYDN.

Puisque cela peut vous rendre heureux, je vais essayer de vous contenter. J'ai depuis quelques jours un motif en tête... avant une heure je vous le promets.

FRITZ.

Que ne vous devrais-je pas ! je ne me possède plus ; quelle joie ! quelle ivresse ! que je vous embrasse...

HAYDN.

Modérez-vous, de grâce.

FRITZ, *avec enthousiasme.*

Je vais faire placarder votre menuet dans mon salon, dans ma chambre à coucher ; je vais le faire graver en lettres d'or. Je ne sais plus ce que je fais, ni ce que je dis ; que je vous embrasse encore, pour mon gendre, pour ma fille, pour moi, pour toute ma famille, et pour la dernière fois, au nom de tous les musiciens.

HAYDN.

Eh ! mon ami, vous m'étouffez. (*A part.*) Parbleu, cet homme sera long-tems présent à ma mémoire. (*Haut, en s'en allant.*) Vous pouvez compter sur moi.

SCENE X.

FRITZ, *seul.*

Ma foi, j'ai réussi au gré de mes desirs ; il me tarde présentement de mettre à exécution le projet que j'ai conçu ; je n'ai pas de tems à perdre, je vais trouver mon monde et tout disposer pour surprendre notre compositeur d'une manière agréable. (*Il sort.*)

SCENE XI.

PETERS, *seul, arrivant du côté opposé.*

Enfin, toutes mes courses sont faites, et monsieur Haydn, peut être rassuré sur le sort de son jardinier ; on

en répond, il n'a plus que six semaines à garder la chambre. Ce que c'est pourtant de ne pas écouter les bons conseils, Monsieur avait beau lui dire : « Antoine, ne buvez pas tant, cela vous jouera un mauvais tour. » Bath ! rien ne pouvait l'en empêcher, et chaque jour voilà quel était son refrain.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bonhomme.*

« Entre deux eaux, dans la rivière,
« On peut rencontrer le trépas ;
« Entre deux draps la nuit entière,
« Bien souvent nous ne dormons pas ;
« Entre deux airs on gagne un rhume :
« Pour éloigner ces maux certains....
« Moi j'ai contracté l'habitude
« D'être toujours entre deux vins. » (*bis*)

Aussi, je crois qu'il se ressouviendra long-tems de sa chute.

SCÈNE XII.

PÉTERS, CHARLOTTE.

CHARLOTTE.

Ah ! ah ! te v'là de r'tour, mon ami ?

PÉTERS.

Oui, bonne mère.

CHARLOTTE.

Je me suis échappé par la porte du jardin pour aller chercher l'argent en question ; mais c'est comme un fait exprès, je ne pourrai l'avoir que dans huit jours.

PÉTERS.

Cela dérange bien mes projets.

CHARLOTTE.

Non, non, en rentrant je me suis avisée d'en parler à monsieur Eugène et à mademoiselle Sophie, en leur recommandant le secret vis-à-vis d' monsieur Hayd. (*Avec joie.*) Eh bien! tout a réussi, et c' bon monsieur Eugène m'a promis qu'avant la fin du jour, tu serais satisfait.

PÉTERS.

Comment! il pourrait lui-même s'intéresser...

CHARLOTTE.

Certainement, et c'la n' m'étonne pas, je connais le français.

AIR : *Le soir, après pénible ouvrage.*

Sa gaîté partout le décèle;
De son esprit je fais grand cas;
Il est soumis près d'une belle
Et brave au milieu des combats.
Du malheureux dans l'indigence,
On l' voit souvent l' consolateur,
Et qui s' dérobe à sa vaillance,
N' peut échapper à son bon cœur. (*bis*)

PÉTERS.

Oh! c'est bien vrai; ah ça! il faut que je vous donne des nouvelles d'Antoine.

CHARLOTTE, *brusquement.*

Bath! bath! ton Antoine, un ivrogne qui mettra l' feu queuqu' jour à la maison. (*Changeant de ton.*) Eh bien! comment va-t-il?

PÉTERS.

Beaucoup mieux, il marchera bientôt... Mais voilà déjà notre monde sorti de table.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENS, EUGÈNE, SOPHIE.

SOPHIE, *montrant les pots de fleurs rangés près de la maison.*

Ne trouvez-vous pas que ces roses deviennent plus belles chaque jour ?

CHARLOTTE, *bas à Péters.*

Retirons-nous, j' pourrions les gêner.

(*Ils sortent par le fond.*)

EUGÈNE, *les voyant s'en aller.*

Ah ! ah ! la mère avec son petit protégé. Vous voyez, ma chère Sophie, la confiance que vous inspirez à ceux qui vous entourent ; sans cela, nous eût-elle mis dans leur secret ?

SOPHIE.

Cette bonne Charlotte, c'est la vieille amie de la maison.

EUGÈNE.

Nous voici donc enfin sans témoin ; je brûlais d'impatience que vous sortissiez.

SOPHIE.

Pardon, mon ami, mais ce que vous nous avez appris à votre arrivée m'a tellement alarmée...

EUGÈNE.

Cessez de l'être, votre bienfaiteur approuve notre union, c'est tout ce que de désirais. Quand le prince saura que vous êtes celle que j'aime, il renoncera facilement au projet qu'il a conçu de me donner une autre épouse.

SOPHIE.

Mais s'il était inflexible, si croyant que pour votre intérêt...

DUO.

AIR : *Je ne vous dirai pas j'aime.* (Symphonie d'Haydn.)

EUGÈNE.

De nous éloignons la crainte,
Du sort bravons la rigueur;
Ne pouvons-nous sans contrainte
Goûter ici le bonheur?
Certains de notre constance,
Espérons tout tout en ce jour;
Nous savons que l'espérance
Est le soutien de l'amour.

SOPHIE.

Vous parlez sans détour,
Votre voix m'encourage,
Et je sens à mon tour
Renaître mon courage.

EUGÈNE.

Partagez mon ardeur.

SOPHIE.

Ce calme est votre ouvrage;
Près de vous, oui, mon cœur
Retrouve le bonheur.

EUGÈNE et SOPHIE.

De nous éloignons la crainte,
Du sort, etc., etc.

SCENE XIV.

LES PRÉCÉDENS, HAYDN. *Il entre un peu avant la fin du duo.*

HAYDN.

Bien, mes amis, je vous quitte un moment pour noter le menuet en question, ne voulant pas demeurer en reste auprès de ce brave homme, dont les manières franches m'ont paru si originales; mais à peine me suis-je remis à table, que vous prenez votre revanche, vous me laissez seul.

SOPHIE, *embarrassée.*

Pardon, mais les soins que je prodigue journellement à ces rosiers, m'obligeaient...

HAYDN, *avec intention.*

Et vous, Eugène, ces rosiers vous obligeaient-ils aussi?...

EUGÈNE.

Le desir de voir Mademoiselle se livrer à la culture des fleurs...

HAYDN, *souriant.*

Ah! vous ne me dites pas tout.

AIR *de Dorilas.*

Fuyant la sévère vieillesse,
Souvent trop prompte à murmurer,
Moi je conçois que la jeunesse
Loin d'elle aime à délibérer; (*bis*)
Quand un amant est près de sa conquête,
Je lui pardonne ce détour,
Puisque dans un semblable tête à tête,
Il ne faut de tiers que l'Amour. (*ter*)

Je ne vous en veux pas pour cela, c'est si naturel... Mais convenez que la demande de cet homme dont je vous ai fait le portrait, est tout à fait singulière, en vérité; j'ai peine à croire que l'on puisse porter à un plus haut degré l'enthousiasme musical.

EUGÈNE.

En effet, d'après ce que vous nous avez raconté...

HAYDN.

Non, vous ne pouvez encore le juger, mais je l'attends et je veux vous rendre témoins. (*L'apercevant.*) Ah! parbleu, il arrive fort à propos.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, FRITZ, *habillé élégamment.*

FRITZ.

Monsieur, je me rends à vos ordres; l'heure n'est peut-être pas encore écoulée, mais dans l'impatience où je suis de posséder la dot de ma fille...

HAYDN, *tirant de sa poche un papier roulé.*

Voici ce que je vous ai promis; le peu de tems que j'avais à ma disposition, ne m'a pas permis de bien en développer le motif...

FRITZ.

Rassurez-vous, Monsieur, chacun le trouvera charmant, je n'en nommerai pas l'auteur. Que pourrai-je dire qui puisse prévenir en sa faveur!

AIR : *Jadis, en perdant sa couronne.*

Avant qu'un ouvrage paraisse,
Souvent des amis indiscrets
En tous lieux le prônent sans cesse,
Et lui préparent son succès. (*bis.*)

Ces intrigues, ces vains suffrages,
Par vous ne peuvent s'employer;
Pour faire admirer vos ouvrages,
Il suffit de les publier. (*bis*)

Quel beau jour pour moi! croyez à ma reconnaissance et agréez mes remercîmens... (*A part.*) Eh, vîte! profitons du moment, mon cortège n'est qu'à deux pas, allons le rejoindre et revenons ensuite à la tête de nos gens.

(*Il sort précipitamment.*)

SCENE XVI.

HAYDN, EUGÈNE, SOPHIE et CHARLOTTE, ensuite un Page.

CHARLOTTE.

Not' maître, v'là un petit Monsieur, tout galonné, qui veut vous r'mettre queuqu' chose; c'est un paquet comme ceux qu'on vous rapporte d' la poste.

EUGÈNE, *voyant entrer le Page.*

Eh! c'est Charles, un des Pages de son altesse.

CHARLOTTE.

Comme il est donc gentil!

HAYDN, *à part, en prenant le paquet.*

C'est peut-être la réponse à ma lettre... (*Après l'avoir décachetée, haut.*) d'Esthérazy... Monseigneur, serait-il déjà de retour?... Justement il me mande de me rendre de suite auprès de lui... Ah! ah! cela vous regarde, Eugène, et toi aussi, ma chère Sophie; tenez, voyez vous-même. (*Il remet la lettre à Eugène.*)

EUGÈNE, *lisant.*

« J'ai reçu avec votre lettre, mon cher Haydn, vos quatre « dernières symphonies, j'en accepte la dédicace; je les « ai entendues avec un plaisir inexprimable, et l'impres- « sion qu'elles ont faite sur mes sens, a dissipé la mé- « lancolie dans laquelle j'étais plongé depuis plusieurs « jours. Revenez à Esthérazy, mon ami, vous m'êtes né- « cessaire, je vous y attends. J'approuve le choix d'Eugène, « et son union projetée avec votre jolie filleule, que je « nomme dame d'honneur de la princesse. Procurez-moi « souvent l'occasion de vous prouver l'amitié que je vous « porte. »

SOPHIE, *vivement.*

Comment! le prince...

HAYDN.

Était aussi dans la confidence.

CHARLOTTE.

Ce bon seigneur.

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, PÉTERS, *accourant.*

PÉTERS.

Ah, Monsieur! Monsieur! un cortège magnifique qui s'avance de ce côté! je n'ai jamais rien vu de si beau! un bœuf couronné de feuillages, des musiciens, des jeunes garçons et des jeunes filles qui les escortent! tenez, tenez, ils arrivent par la grande avenue!

CHARLOTTE, *allant regarder.*

C' Monsieur qui est v'nu c' matin est à leur tête; mais j' crois, Dieu m' pardonne, qu'ils viennent cheux nous.

PÉTERS, *pendant la ritournelle.*

Les voilà qui s'approchent ! les voilà qui s'approchent !

HAYDN.

Mais, je ne me trompe pas, c'est mon menuet qui est déjà en circulation.

(*On entend en dehors le chœur suivant, accompagné d'un bruit d'instrumens.*)

CHŒUR.

AIR *du Menuet du Bœuf.* (D'Haydn.)

Honneur au vrai talent,
Au mérite éminent;
Honneur à l'artiste bienveillant,
A l'homme bienfaisant :
Il nous accueille sans fierté ;
Partout sans cesse il est cité
Pour sa bonté.

EUGÈNE.

Ils paraissent être en grand nombre.

SCENE XVIII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, FRITZ.

Il entre par le fond, marchant à la tête d'une troupe de jeunes garçons et de jeunes filles qui précèdent un bœuf couronné de fleurs et de branchages, autour duquel se trouvent plusieurs musiciens jouant de divers instrumens.

FRITZ, CHŒUR DE PAYSANS.

AIR *de la Marche d'Aline, reine de Golconde.*

Mes amis, chantons;
Célébrons
Celui qu'ici nous honorons ;

Prouvons
Combien nous l'estimons
Et combien nous le chérissons;
Oui, célébrons à qui le mieux
Ses vertus, son cœur généreux;
Que chacun dans ce jour heureux
Pour son bonheur forme des vœux.

FRITZ, *à Haydn.*

Croyez à ce que ces bonnes gens
Vous expriment avec franchise;
Vous savez que jamais aux champs
La vérité ne se déguise,
Et tous ses sentimens flatteurs
Sont gravés au fond de leurs cœurs.

(*Des villageois traversent le fond du théâtre avec le bœuf, et vont se placer à gauche; d'autres entourent Haydn avec Fritz, et répètent en chœur:*)

REPRISE.

Mes amis, chantons,
Célébrons
Celui qu'ici nous honorons;
Prouvons
Combien nous l'estimons
Et combien nous le chérissons.

FRITZ.

Monsieur, ne soyez pas étonné de ce que vous voyez; lorsque je suis venu vous trouver, vous m'avez fait un présent inestimable, qui doit faire les délices de tous les connaisseurs; un cadeau en vaut un autre, me suis-je dit; il est juste que chacun donne ce qu'il a de mieux. J'ai choisi parmi un troupeau de bœufs de Westphalie, dont je suis

propriétaire, celui qui par sa grosseur était digne de vous être présenté, et je vous supplie de l'accepter comme un témoignage de ma gratitude.

HAYDN.

En vérité, brave homme, je reste stupéfait...

EUGÈNE.

Comment donc ! mais cela n'est pas maladroit.

AIR : *Un page aimait la jeune Adèle.*

Des mortels recevant l'hommage,
Le bœuf, à Memphis adoré,
En d'autres lieux, suivant l'usage,
Aux immortels fut consacré.
Pouvait-on, dans ce jour propice,
Vous offrir de plus précieux
Que ce qu'en pompeux sacrifice,
On offrait jadis à des dieux ! (*bis*)

HAYDN.

Mon ami, je vous avoue que votre présent est fort embarrassant; je n'en ai nullement besoin pour croire à votre reconnaissance.

FRITZ.

Monsieur, il vous fut destiné, il est ici, et bien certainement nous ne le remmènerons pas.

AIR : *Vers le temple de l'Hymen.*

Votre menuet nouveau
M'a fait un plaisir extrême;
Veuillez recevoir de même
De nous ce léger cadeau.

Il devient votre partage;
Si j'en crois certain présage,
Notre liaison, je gage,
Augmentera de moitié.
(*Montrant le bœuf.*)
C'est de la plus grosse espèce.
Les petits présens sans cesse
Entretiennent l'amitié. (*bis*)

CHARLOTTE.

Allons, nous v'là avec un bœuf sur les bras.

SOPHIE.

Un moment. (*A Haydn.*) Je suis informée que le père de votre jeune élève est dans un état de détresse absolu par la perte du seul cheval qu'il avait, et qu'il lui est impossible de labourer son champ... Ne pourrait-on pas...

HAYDN, *l'interrompant.*

Comment!... et l'on me cachait... Je t'entends, ma chère Sophie. (*Aux villageois.*) Mes amis, vous connaissez tous ce bon Péters, le plus pauvre du village voisin, allez le trouver, donnez-lui ce bœuf; vous ne pouvez en faire un meilleur emploi.

CHARLOTTE, *à Péters.*

Eh bien! quand j' te disais.

PÉTERS.

Oh que je suis donc content!

CHŒUR.

AIR: *Ah quel plaisir! ah quel bonheur.*

Bis.
Chaqu' fois que j' quittons not' canton
Pour jouir de votre présence,
J' sommes ben surs d'avance
D'êtr' témoins d'une bonn' action. (*ter*)
(*Quelques villageois sortent avec le bœuf.*)

HAYDN.

Savez-vous bien, monsieur Fritz, que cela serait suffisant pour donner de la vogue à mon menuet? Parbleu! il faut mettre à profit une pareille aventure, et je veux qu'on le nomme à l'avenir le *Menuet du Bœuf*.

FRITZ, *gaîment*.

C'est cela, le Menuet du Bœuf, et je le danserai.

HAYDN, *à Eugène et à Sophie*.

Quant à vous, mes chers enfans...

VAUDEVILLE.

AIR *nouveau de Doche*.

Vos cœurs étaient d'intelligence;
Vous allez, au gré de mes vœux,
Former une douce alliance:
Peut-on serrer de plus beaux nœuds!
Je me rappelle un vieil adage
Qu'on ne saurait désapprouver:
« Quand l'Amour commence l'ouvrage,
« C'est l'Hymen qui doit l'achever. » (*ter*)

CHARLOTTE.

Au sein des plaisirs de la ville
Gémit plus d'un gros financier,
En s' plaignant que tout est fragile
Et qu'il n'est pas un bon métier;
Vive l'habitant du village!
Dès l' point du jour, à son lever,
La chanson commence l'ouvrage
Et le refrain vient l'achever.

EUGÈNE.

Maint auteur qui brûle d'écrire,
S'échauffant en vain le cerveau,
Se fatigue, et dans son délire,
Met au jour un roman nouveau.
On l'ouvre, on en lit une page;
Mais en voulant récidiver,
On ferme les yeux sur l'ouvrage,
Et l'on s'endort sans l'achever.

PÉTERS.

Quand le Très-Haut nous donna l'être,
Pour peupler ce vaste univers,
Sentant qu'il ne pouvait omettre
Ce qui met l'esprit à l'envers,
Il créa la femme, je gage,
A dessein de tout captiver;
Puis il admira son ouvrage,
Qu'il ne pouvait mieux achever.

FRITZ.

Voulant goûter du mariage,
Il en est plus d'un qu'on trompa:
Prenez une moitié volage,
Vous êtes plus vîte papa.
Elle se conforme à l'usage,
Ayant soin de vous observer...
Si vous abandonnez l'ouvrage,
Votre voisin vient l'achever. (*ter*)

SOPHIE, *au Public.*

Vous tenez ici la balance
Qui pèse toujours sagement;
Nous réclamons votre indulgence,
Portez le dernier jugement.
Lorsque du plus funeste orage
Un bravo peut nous préserver...
(*Frappant dans ses mains.*)
Messieurs, je commence l'ouvrage,
Vous chargez-vous de l'achever? (*ter*)

FIN.

Moreau, Charles François Jean Baptiste

LA

CHEVALIÈRE D'ÉON,

OU

LES PARIEURS ANGLAIS,

Comédie en un Acte, en prose, mêlée de Vaudevilles,

PAR MM. MOREAU ET OURRY,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le samedi 21 Novembre 1812.

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE SAINT-SAUVEUR, N°. 41.

PRIX 1 FRANC 25 C.

A PARIS,

Chez Mme. MASSON, Libraire, Éditeur de Pièces de Théâtre, de Musique et de Librairie, rue de l'Échelle-Saint-Honoré, N°. 10.

1812.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mlle. D'EON.....	Mme. HERVEY.
MILORD BÉVERLEY.....	M. ÉDOUARD.
MILADY CÉCILIA, sa Fille, jeune Veuve.	Mlle. ARSÈNE.
SIR ATKINSON.....	M. ST.-LÉGER.
SIR BELTON, son Neveu.....	M. ISAMBERT.
JOSEPH, valet de Mlle. d'Eon.....	M. LAPORTE.
SUZETTE, au service de Mlle. d'Eon.....	Mme. ST.-AULÈRE.
UN JOKEY.	

La Scène est à Newmarket, auprès de Londres.

(Le Théâtre représente un Salon; une porte de cabinet à droite de l'acteur. Une table garnie.

COUPLET D'ANNONCE,

(Chanté à la fin de *Voltaire chez Ninon.*)

NINON, *au Public.*

AIR : *Vaudeville de l'Avare.*

De d'Eon, la France s'honore;
Mon roman ne fut pas le sien.
De son sexe l'on doute encore;
On n'a jamais douté du mien. (*bis.*)
Je la flattai d'une victoire,
Ah! n'allez pas me démentir :
Près de l'élève du plaisir,
Admettez celle de la Gloire.

LA CHEVALIÈRE D'ÉON,

OU

LES PARIEURS ANGLAIS,

Comédie en un Acte, en prose, mêlée de Vaudevilles.

SCÈNE PREMIERE.

SUZETTE, *occupée à serrer dans une corbeille divers ajustemens de femme.*

VOILA sa dernière robe ployée.

JOSEPH, *défaisant un porte-manteau.*

Voilà son uniforme battu.

SUZETTE.

Mettons à part son évantail.

JOSEPH.

Accrochons ici son épée.

SUZETTE.

Ce chapeau de paille est charmant.

JOSEPH.

Ces bottes sont de la meilleure fabrique de Londres, et j'espère qu'elles lui conviendront.

SUZETTE.

J'ai bien serré, je crois, tous ces ajustemens de femme.

JOSEPH.

J'ai préparé tout ce qu'il faut à Monsieur. Qui croiroit, en nous écoutant, Mademoiselle Suzette, que c'est la même personne que nous servons tous les deux?

SUZETTE.

C'est assez extraordinaire, j'en conviens.

JOSEPH.

Cela doit moins vous étonner que moi, vous qui n'avez presque jamais quitté Mademoiselle ou Monsieur d'Eon, car je ne sais, en vérité, comment l'appeler. Vous devriez bien enfin

m'expliquer cette énigme inconcevable, et me dire si je sers un maître ou bien une maîtresse.

SUZETTE.

Ce ne sont pas là nos conventions, M. Joseph; vous savez qu'en arrivant à Newmarket, le mois dernier, je ne vous ai fait entrer dans cette maison que parce que vous êtes français, et que vous m'avez promis une discrétion à toute épreuve.

JOSEPH.

En faveur de ma discrétion, donnez-moi donc quelques éclaircissemens sur le personnage singulier que nous servons. Pourquoi tant de mistère au point où nous en sommes?

AIR : *Vaudeville du Printemps.*

On assure que, pour se taire,
Femme résiste à ses penchans;
Suzette est, je crois, la première
Qui garde un secret si longtems.
Mais c'est en vain qu'elle est discrette :
Lorsque j'aurai reçu sa foi,
Il faudra bien que ma Suzette
N'ait plus rien de caché pour moi.

SUZETTE.

Rien, excepté les secrets qui ne seront pas les miens.

JOSEPH.

Avec ces principes là, nous manquons notre fortune.

SUZETTE.

Comment?

JOSEPH.

Newmarket, que Monsieur ou Madame a choisi pour sa résidence, n'est-il pas le théâtre des courses les plus célèbres, et le lieu de plaisance où se rencontrent les meilleurs chevaux et les parieurs anglais les plus tenaces? Chaque jour on me prend à part, on fait retentir à mes oreilles un son argentin qui éveille ma sensibilité; on m'interroge avec politesse: cent guinées, maraud, me dit l'un, si tu me révèle le sexe de la personne que tu sers. Cinq cents pistoles, faquin, me dit l'autre, si je l'apprends de toi? Telle Milady m'offre la plus belle bague de son écrin; tel Milord le plus beau cheval de son attelage. Je ne sais auquel entendre; l'or éblouit ma vue; les questions m'étourdissent; et j'enrage de ne pouvoir rien prendre ni rien répondre.

SUZETTE.

En pareil cas, tu n'as que deux choses à faire : fermer tes mains, et boucher tes oreilles.

JOSEPH.

Il me restera toujours les yeux pour voir ce que nous perdons.

SUZETTE.

Allons, allons, porte dans ce cabinet tout cet attirail de femme, et qu'on le cache avec soin à tous les regards.

JOSEPH.

Parbleu ! ces robes... ces bonnets... me font faire une réflexion : je m'étonne qu'elle m'ait échappée jusqu'à présent.

SUZETTE.

Voyons un peu la réflexion de M. Joseph?

JOSEPH.

Elle est juste. Si le chevalier se sert quelquefois de ces fichus... de ces dentelles... c'est une femme.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Un homme, pour aller au bal,
Empruntant le secours du masque,
Peut quelquefois, en carnaval,
Prendre ce costume fantasque;
Mais à préférer notre habit,
Par un doux penchant entraînée,
Mainte femme, à ce qu'on m'a dit,
Se déguise toute l'année.

SUZETTE, *à part.*

L'observation n'est pas si maladroite. (*haut.*) Voilà une belle preuve ! Ne sais-tu pas que l'envoyé secret, l'agent mystérieux du cabinet de Versailles, a figuré quelque temps à la Cour de Russie, sous des ajustemens féminins.

JOSEPH.

On me l'a dit; je l'avais oublié.

SUZETTE.

Tu vois bien que tu en sais déjà plus que tu ne crois.

JOSEPH.

Oui; je ressemble à tant d'autres, je sais tout, excepté ce qui m'importe le plus; car enfin, Mademoiselle Suzette; je ne peux pas vous épouser, que tout cela ne soit éclairci; notre position n'est pas la même, et je risque un peu plus que vous.

AIR *du Ménage de Garçon.*

Que j'aie une maîtresse, un maître;
Les principes sont observés;
Mais il m'importe de connaître
La personne que vous servez.

Il vaut mieux épouser, ma belle,
Lorsqu'on craint le qu'en dira-t-on,
Le valet d'une demoiselle,
Que la soubrette d'un garçon.

Et vous m'avouerez qu'une femme de chambre chez un chevalier...

SUZETTE.

Les hommes n'entendent rien aux détails d'une maison ; j'étais la surintendante de l'hôtel de l'ambassadeur, et si M. le Chevalier me garde encore auprès de lui, ce n'est que par reconnaissance.

JOSEPH.

Comment, par reconnaissance !

SUZETTE.

Des services que j'ai rendus à sa mère... on vient...

JOSEPH.

Est-ce Monsieur, ou Madame ?

SUZETTE.

C'est le chevalier d'Eon, et garde-toi de parler autrement ; il revient de cette course qui a réuni tant de monde à Newmarcket.

JOSEPH.

C'est vrai, plus de dix mille anglais sont rassemblés pour voir courir deux chevaux.

SCENE II.

Les Mêmes, Mlle. D'EON, *en habit d'homme, avec la croix de Saint-Louis.*

(*Un jokei la suit, prend son fouet et sort.*)

Mlle. D'EON, *entre en riant.*

Ah ! ces pauvres Milords !

SUZETTE.

Il ne faut pas demander si M. le Chevalier revient triomphant ?

Mlle. D'EON.

C'est mon habitude.

AIR : *A tort on reproche aux buveurs.* (de M. Grégoire.)

J'ai bien souvent trompé les vœux
De ces orgueilleux insulaires ;
Dans plus d'un combat glorieux
J'ai fait reculer leurs bannières.

De mon prince servant les droits,
Prompt à dérouter leur tactique,
Par ma prudence, quelquefois
J'ai su les battre en politique.
A les vaincre comme écuyer,
Je puis encor mettre ma gloire:
Quelque part que naisse un laurier,
C'est l'attribut de la Victoire.

JOSEPH, *à part.*

Si celle là est une femme, elle cache bien son jeu.

Mlle. D'EON, *à Suzette.*

Tu déposeras cet or et ces billets de banque dans mon secrétaire.

SUZETTE.

Vous avez gagné tout cela?

Mlle. D'EON.

Moi... ou plutôt mon cheval. Zéphir a fait des prodiges!

JOSEPH.

Je cours embrasser le vainqueur. (*Il sort.*)

SCENE III.

Mlle. D'EON, SUZETTE.

Mlle. D'EON.

Ce qui m'enchante, c'est l'étonnement de ces gros Milords! Un français avoir remporté le prix de la course!... Ils ne dormiront pas que je ne leur aie donné leur revanche.

SUZETTE.

Combien étaient-ils de parieurs?

Mlle. D'EON.

Quinze contre moi; milord Beverley à leur tête.

SUZETTE.

Oh! pour celui-là, il ne passe pas un jour sans perdre cinq ou six paris.

Mlle. D'EON.

C'est son wisk ou son piquet; chaque pays a ses habitudes, ses passe-tems; on s'ennuie à Venise; on fait de la musique à Florence; on danse à Paris, et l'on fait des gageures à Londres. Voyons ma correspondance.

SUZETTE.

Voici les lettres que le courrier a remises ce matin.

Mlle. D'EON.

On n'a jamais tant écrit à un agent disgracié. Lisons. (*Parcourant ses lettres.*) Un gentilhomme de la chambre, un sécrétaire du roi, l'ambassadeur de France.

Air : *Vaudeville de haine aux Femmes.*

Ces trois courtisans veulent bien
M'honorer encor d'une épître...
(*Elle lit dans la première.*)
» Guerrier, peu digne de ce titre...
Des injures ! cela n'est rien.
(*Elle lit dans la seconde.*)
» Redoutez ma juste colère... »
Des menaces ! l'on en rira...
(*Elle lit dans la troisième.*)
» Je suis votre ami bien sincère... »
Voilà celui qui me perdra.

SUZETTE.

Vous en oubliez une.

Mlle. D'EON, (*elle lit.*)

Caron de Beaumarchais m'engage à terminer nos différens et à revenir en France : je n'en ferai rien ; c'est bien assez d'avoir perdu mon titre d'ambassadeur ; je veux au moins garder ma liberté, et l'on me permettra de choisir moi-même le lieu de ma retraite.

SUZETTE.

Ah ! tant mieux ; si Mademoiselle d'Eon se fixe à Newmarket ; je ne serai plus séparée d'elle.

Mlle. D'EON.

Oui, ma chère Suzette, tu me connais depuis l'enfance, toi seule possèdes tous mes secrets. Tu sais qu'un bien substitué, des raisons de famille, engagèrent mes parens à cacher mon sexe ; on m'envoya au collége ; on me fit faire mon droit et je fus tour à tour avocat, censeur royal, aide-de-camp, ambassadeur et écrivain.

SUZETTE.

Il est vrai.

Air : *Une Fille est un oiseau.*

D'un sexe né pour l'amour
Vous avez fui la coutume ;
Et vous ne prîtes la plume
Que pour tracer tour à tour,
Des projets sur la finance ;
Des cartels à l'insolence ;
Des traités chers à la France.
Peu frivole dans vos goûts,
Jalouse de nous instruire,
Vous avez su tout écrire...
Excepté des billets doux.

Mlle. D'EON.

J'en conviens.

Même air.

Admise au rang des guerriers,
Mars a comblé mon attente;
Aux fleurs qu'amour nous présente,
J'ai préféré des lauriers;
Des vains atours détrompée,
Prenant, de gloire occupée,
Pour évantail une épée,
J'ai fait connoître mon nom
A Paris, à Londres, à Rome;
Enfin, je me suis fait homme...
Mais non pas comme Ninon.

SUZETTE.

Vous avez, pour vous illustrer, suivi toutes les deux une carrière différente.

Mlle. D'EON.

La mienne est terminée; et c'est loin du monde que je veux achever une vie jusqu'ici trop agitée.

Air : *Loin de l'éclat du diadême.* (de Téniers.)

Au sein des arts et de l'étude,
Oubliant l'intrigue des Cours,
Dans une aimable solitude
Je vais me fixer pour toujours.
Si les honneurs un moment éblouissent,
Il est plus doux d'y renoncer;
Oui, c'en est fait, mes dignités finissent,
Et mon bonheur va commencer.

SUZETTE.

Mademoiselle d'Eon, n'a plus maintenant de raison pour garder ce déguisement.

Mlle. D'EON.

L'habitude et la prudence m'en font une loi; les anglais ne pardonneraient pas à une femme de les avoir abusés si long-temps, ainsi j'aurai toujours besoin de ton silence.

SUZETTE.

Monsieur le Chevalier peut y compter.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, JOSEPH.

JOSEPH.

Sir Atkinson demande la permission de saluer Ma... Monsieur le Chevalier.

Mlle. D'EON.

Sir Atkinson ! il vient sans-doute me remercier du succès de son pari. Faites entrer. (*Suzette et Joseph sortent.*)

SCENE V.

Mlle. d'EON, Sir ATKINSON.

ATKINSON, *à Joseph qu'on ne voit plus.*

Prends, te dis-je; la visite que tu me procures mérite une récompense.

Mlle. D'EON.

Eh quoi sir Atkinson, vous ne croyez pouvoir entrer chez moi sans payer mes gens ? Quand vous seriez à Drury-lane...

ATKINSON.

Nous payons toujours, nous autres anglais.

Air : *Chaque nuit mon âme abusée.*

A notre argent rien ne résiste,
Partout nous en faisons l'essai ;
Nous payons cher un grand artiste,
Et plus cher un petit jokei.
Toujours chez la beauté naïve
Nous payons pour être reçus.

Mlle. D'EON, *à part.*

Quelquefois même il vous arrive
De payer pour être battus.

ATKINSON.

C'est notre usage. N'est-il pas juste, d'ailleurs, que ce garçon se ressente du pari que vous m'avez fait gagner.

Mlle. D'EON.

Vous pariez donc toujours ?

ATKINSON.

Ce n'est pas vous qui m'en ferez perdre l'habitude.

Mlle. D'EON.

Il faut convenir que j'ai joué d'un grand bonheur ce matin; en touchant le but, mon cheval n'a dépassé l'autre que de la tête.

ATKINSON.

Je l'avais prévu ; œil fulminant, flancs dégagés, taille élancée, jambes de cerf... Ah ! que l'on est heureux de posséder un si bel animal ! Mais aussi quelle dextérité dans son écuyer !.. Vous le montez avec une grace... Je parierais pour vous contre le jokei de milord Northumberland.

MLLE. D'EON.

Vous êtes flatteur, sir Atkinson.

ATKINSON.

Je suis franc. Tant d'adresse m'étonne chez un français; mais surtout chez une femme.

MLLE. D'EON.

Chez une femme!.. Que voulez-vous dire?

ATKINSON.

Regardez-moi bien. Vous ne vous rappelez pas l'année dernière, à Pétesbourg, sur la Néwa... lorsque, seul dans un traîneau, je faisais de vains efforts pour retenir mes rennes effrayées.

AIR: *Haïsse les Femmes qui voudra.* (Haine aux Femmes.)

Leur ardeur m'emporte à l'instant
Sur le bord d'un abîme immense;
Déjà privé de sentiment,
J'allais finir mon existence;
Mais, du traîneau subitement
La marche est ralentie;
Par le prodige le plus grand
Je reviens à la vie,
Et soudain je m'écrie:
» De mon sauveur quel est le nom?
» Tant d'audace étonne mon âme:
» Serait-ce un ange? est-ce un démon?
» On me répond: c'est une femme.

Cette femme, c'était vous; sans la robe que vous portiez, on vous eût pris pour un des hommes les plus vigoureux de notre siècle. Vous vous dérobâtes à ma reconnoissance; mais, puisque je vous retrouve à Newmarcket, cette fois-ci vous ne m'échapperez pas.

MLLE. D'EON.

Tout cela ne prouve rien, sir Atkinson, et si des motifs importans, mais que vous me permettrez de vous taire, m'ont fait prendre en voyage des habits de femme, les missions dont j'ai été chargé depuis, auprès du gouvernement anglais, doivent vous convaincre...

ATKINSON.

Que vous êtes un fin diplomate.

MLLE. D'EON.

Les femmes, vous le savez, entendent mal la politique.

Ne parlons plus de ces gens-là ; pensons à vous Belle dame, acceptez enfin mes offres ; et si des raisons importantes vous forcent à garder ici ce déguisement, nous irons faire la noce en France. Ce mariage-là fera du bruit dans le monde, j'en réponds.

Air : *Vaudeville du Secret de Madame.*

Ah ! pour moi quelle douce ivresse ;
La gloire a suivi votre nom.
Quel honneur d'avoir pour ma nièce
Monsieur le chevalier d'Eon.
Mon neveu saura vous séduire ;
Il a mon esprit et mes traits ;
Enfin, je ne crains pas de dire
Que c'est son oncle... à trente ans près.

Ensemble.

ATKINSON.

Ah ! pour moi quelle douce ivresse, etc...

Mlle. D'EON.

Ne croyez pas que votre adresse
Me fasse ici changer de nom ;
Je serai, je vous le confesse,
Toujours le chevalier d'Eon.

(*Atkinson sort.*)

SCENE VI.

Mlle. D'EON, SUZETTE.

Mlle. D'EON.

Ah ! Suzette, que n'étais-tu là, tu aurais entendu la plus singulière proposition... Sir Atkinson m'offre son neveu avec cent mille livres de rente.

SUZETTE.

Il vous connaît donc ?

Mlle. D'EON.

Dis plutôt qu'il ne me connaît pas. Il a quelques soupçons qu'il érige en certitude, peut-être même est-ce un piége qu'il tend à ma discrétion. Il ne sait pas que j'ai échappé à bien d'autres.

SUZETTE.

Monsieur l'anglais se joue à plus fin que lui.

Mlle. D'EON.

Il espère m'éblouir par l'éclat des richesses. Je lui pardonne cette erreur. Je vais répondre à ces dépêches (*à Suzette*). Je ne recevrai personne ce matin.

SUZETTE.

Je l'ai déjà dit à Joseph.

Mlle. D'EON.

Vous opposer au bonheur de votre neveu. Ah! Monsieur l'oncle, vous abusez de vos droits, et si je puis être utile à l'aimable Cécilia...

AIR *du Curé de Pompone.*

Pour une femme obstinément
Quand vous voulez me prendre,
Loin de lui ravir son amant,
Je prétends le lui rendre;
Sans aucun jaloux sentiment,
Je convieus qu'elle est belle:
Qui pourra
Me croire, après cela,
Du même sexe qu'elle.

(*Elle sort*; *Suzette la suit.*)

SCENE VII.

MILORD BEVERLEY, JOSEPH, *entrant par la porte du fond.*

JOSEPH.

J'ai l'honneur de dire à milord Beverley que Monsieur le Chevalier ne peut recevoir personne.

BEVERLEY.

Goddam! pour mon argent, je ne peux pas même voir celui qui me l'a gagné.

AIR *de Marianne.*

Maudit pari, maudite course,
Maudit cheval, maudit Jokey;
Tout conspire contre la bourse,
Contre l'honneur de Béverley.
De ce coursier,
Un mois entier
J'avais moi-même
Pris un soin extrême;
Je le pensais,
Je l'exerçais;
Au trot léger c'est moi qui le dressais;
Mais de dépit, pour que je crève,
L'animal trompe mon espoir;
Ah! comme il est dur de se voir
Trahi par son élève.

C'est le dixième pari que je perds depuis un mois.

JOSEPH.

Il paraît que Milord n'est pas en veine.

BEVERLEY.

Encore, si l'on me gagnait toujours aussi légitimement que ce matin, j'aurais moins de regrets. Il y a du plaisir à perdre avec ton maître; c'est un garçon charmant; mais se ruiner avec un Atkinson, un original s'il en fut.

JOSEPH.

Tout le monde parle cependant du mariage de sir Belton avec Milady votre fille.

BEVERLEY.

Moi! que je la donne au neveu d'un extravagant qui l'emporte toujours sur moi! oh! j'ai depuis ce matin d'autres projets pour elle.

JOSEPH.

De sorte que sir Atkinson...

BEVERLEY.

Peut chercher des fous comme lui. N'est-il pas allé se mettre dans la tête que le chevalier d'Eon est une femme; c'est qu'il trouve même des imbécilles assez disposés à le croire.

JOSEPH.

Et Milord ne le croit pas?

BEVERLEY.

Non parbleu! pas si dupe! car enfin je te le demande à toi-même, y a-t-il la moindre apparence?

JOSEPH, *à part.*

N'oublions pas la consigne de Mademoiselle Suzette (*haut*). Quant à moi, Milord, voici tout ce que je puis vous dire sur mon maître:

AIR: *Voulant par ses œuvres complettes.*

On l'a vu se battre à l'armée;
On l'a vu se battre en champs clos;
Il occupa la renommée
De ses exploits, de ses travaux:
Son Prince, jugeant bien son âme,
Le chargea d'importans secrets;
Il ne les révéla jamais.

BEVERLEY.

Ce ne peut pas être une femme.

JOSEPH.

Ah! je vous réponds que c'est un homme, et un homme

comme il y en a peu. Ne m'étais-je pas avisé aussi d'avoir quelques doutes ? Mais l'autre jour, comme je me hasardais à lui parler avec tant soit peu d'impertinence, il m'a sanglé un soufflet...

BEVERLEY.

Mâle ?

JOSEPH.

Et des plus convaincans. Ce n'était pas de ces petits soufflets comme m'en donne Mademoiselle Suzette. Tout son secret était là (*montrant sa joue*).

BEVERLEY.

Goddam !... voilà qui me fait un plaisir !...

JOSEPH.

Bien obligé !

BEVERLEY.

La preuve est bonne ; et si je trouve l'occasion de parier, je suis en fonds.

JOSEPH.

Et moi, donc, j'en mettrais la main au feu.

BEVERLEY.

Ah ! sir Atkinson ! sir Atkinson ! vous pourrez bien me rendre les trois mille guinées de la course de Newmarcket. A propos, Joseph, ne t'ai-je pas donné l'autre jour ?

JOSEPH.

Je ne m'en souviens pas.

BEVERLEY.

Alors je t'ai donc promis...

JOSEPH.

Oui, Milord, je m'en souviens.

BEVERLEY.

Tiens, coquin, voilà ma bourse.

JOSEPH.

Milord est trop honnête.

BEVERLEY.

Puisque mon voisin le chevalier n'est pas visible, ne puis-je au moins lui écrire ?

JOSEPH.

Rien de plus facile, Milord, voilà tout ce qu'il faut pour cela sur cette table.

BEVERLEY.

J'ai quelque chose de très-intéressant à lui communiquer. (*Il s'assied à la table, écrit et ploie la lettre pendant le couplet suivant.*)

AIR : *Vaudeville de la partie carrée.*

De l'amitié que je porte à ton maître,
Dans cet écrit la preuve éclatera.
En le lisant d'Eon va me connaître,
Et mon projet à coup sûr lui plaira.
Déjà j'éprouve une secrette joie :
Dans ce billet, fort à propos,
Tout mon esprit aujourd'hui se déploie...

(*Donnant la lettre à Joseph.*)

Je n'écris que trois mots.

JOSEPH, *pesant la bourse.*

Ma foi, pour un soufflet que je n'ai pas reçu, celui-là est bien payé, et quand il serait de franc jeu, je m'y abonnerais à pareil prix.

SCENE VIII.

Mlle. D'EON, JOSEPH, SUZETTE.

Mlle. D'EON, *tenant à la main les lettres qu'elle vient d'écrire.*

Voilà ma correspondance terminée, et je crois avoir répondu à chacun d'une manière convenable. (*à Joseph.*) Que l'on porte ces lettres à la poste.

JOSEPH.

Oui, Monsieur le chevalier, en voici une que milord Béverley m'a remise pour Monsieur. (*à part a Suzette, en sortant.*) Il a voulu me faire jaser; il me prenait pour un bavard; mais il a trouvé à qui parler. (*Il sort.*)

SCENE IX.

Mlle. D'EON, SUZETTE.

Mlle. D'EON.

Voyons un peu le style de Milord. (*Elle lit.*)

« Mon cher chevalier,

» Vous êtes l'homme le plus extraordinaire que je connaisse; » je ne me pique pas moins que vous d'originalité; nous de- » vons nous convenir; je ne suis pas encore tout à fait ruiné: » ce qui me reste est pour ma fille Cécilia; conservez-le lui en » l'épousant.

« Votre meilleur ami,
« BÉVERLEY. »

(*riant.*) Encore ! mais conçois-tu quelque chose à cette folie ? les trois royaumes se ligueront bientôt pour me marier.

SUZETTE, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

SCÈNE X.

Les Mêmes, CECILIA, LE JOKEI.

LE JOKEI, *annonçant.*

Milady Cécilia.

Mlle. D'EON.

Miladi Cécilia ! par quel heureux hasard...des siéges. (*Le Jokei donne des siéges et sort avec Suzette.*)

CÉCILIA.

Pardon, Monsieur le Chevalier ; une connaissance aussi légère que la nôtre ne me donnait peut-être pas le droit de me présenter chez vous ; mais votre obligeance m'est plus connue que votre personne, et c'est votre protection que je viens implorer.

Mlle. D'EON.

Ma protection, Milady ! tout Chevalier la doit à la beauté.

CÉCILIA.

C'est moins au Chevalier qu'à l'Ambassadeur que s'adresse ma demande.

Mlle. D'EON.

En cette qualité, Milady, je ne puis plus vous être utile. Vous ignorez peut-être que la Cour de France a révoqué mes pouvoirs.

CÉCILIA.

Je le sais ; mais il est une autorité qu'on ne peut ravir au mérite, aux talens, et celle-là vous suffira pour m'obliger.

Mlle. D'EON.

Daignez vous expliquer.

CÉCILIA.

Votre titre vous a donné occasion de connaître tous les Français qui habitent l'Angleterre. Il en est un dont mon père ne m'a point encore dit le nom, mais auquel il prétend unir mon sort.

Mlle. D'EON, *à part.*

Je suis au fait (*haut*) ; mais n'êtes-vous pas libre, Milady, de disposer de votre main ?

CÉCILIA.

Non, Monsieur le Chevalier. Veuve à dix-huit ans, et restée

sans fortune, je fus comblée des bontés de Milord Béverley, et c'est volontairement que je suis rentrée dans sa dépendance.

Mlle. D'EON.

J'avais cru que le jeune Belton ..

CÉCILIA.

AIR : *D'une voix encore affaiblie.* (d'Agnès Sorel.)

Les droits de l'amant qui sait plaire,
Sont moins sacrés que ceux d'un père;
Et, quand mon cœur se rappèle en ce jour
Ce qu'il doit à sa bienfaisance,
Le sentiment de la reconnoissance
Fait taire celui de l'amour.

Mlle. D'EON.

D'après cela, votre amant doit donc perdre tout espoir?

CÉCILIA, *vivement.*

Ah! Monsieur, daignez vous intéresser à nous : Milord Béverley, qui vous estime beaucoup, ne vous aura sans doute pas caché le nom de celui qu'il me destine.

Mlle. D'EON.

Je crois être le premier à qui il en ait fait confidence.

CÉCILIA.

Il ne peut vous être inconnu. Veuillez donc lui dire, Monsieur, que ma main promise depuis long-temps à sir Belton...

Mlle. D'EON.

Il le sait déjà, Milady, et ce rival si redouté, mais si peu redoutable, vous le voyez devant vous. (*Elles se lèvent toutes les deux.*)

CÉCILIA.

Vous, Monsieur le Chevalier!

Mlle. D'EON.

Moi-même. N'ayez cependant aucune frayeur, je rends autant qu'un autre hommage à vos attraits; mais ce mariage là est impossible.

CÉCILIA, *vivement.*

Ah! vous me rassurez! pardon, je suis confuse...

Mlle. D'EON.

Pourquoi donc, Milady, j'aime beaucoup cette franchise; mais en détruisant ce sujet de crainte, faut-il que je sois obligé de vous en donner un autre?

CÉCILIA.

Que voulez-vous dire?

MLLE. D'EON.

Que sir Atkinson, imitant Milord Béverley, veut donner une autre épouse à celui que vous aimez.

CÉCILIA.

Est-il possible ! et vous la connaissez !

MLLE. D'EON.

Particulièrement.

CÉCILIA.

Habite-t-elle Newmarcket ?

MLLE. D'EON.

Elle demeure ici même.

AIR : *Quand on ne dort pas de la nuit.*

D'après je ne sais quel soupçon,
Voulant que je sois une femme
Apprenez que sir Atkinson
Prétend que le jeune Belton
D'un bel amour pour moi s'enflamme.
Ah ! combien vous allez, je croi,
Trouver ma présence fatale :
Ensemble vous voyez en moi
Votre époux (*bis.*) et votre rivale.

CÉCILIA.

Je ne reviens pas de ma surprise. Se pourrait-il ?..

MLLE. D'EON.

Ne vous allarmez pas, Milady, je vous jure solennellement de n'épouser ni votre amant ni vous.

CÉCILIA.

Ah ! Monsieur le Chevalier ; mais j'ignore encore si je dois vous appeler de ce nom.

MLLE. D'EON.

Consentez-vous de l'assurance que je vous donne ; femme, je serais votre meilleure amie ; homme, votre plus ardent protecteur.

CÉCILIA.

Que de reconnaissance ! ah ! pourquoi sir Belton est-il encore à Londres ! il partagerait mes sentimens; et son amitié vous est assurée pour la vie.

SCÈNE XI.

Les Mêmes, sir BELTON.

SIR BELTON, *en dehors.*

Cécilia est ici, vous dis-je, j'entrerai malgré vous.

CÉCILIA.

C'est la voix de sir Belton.

SIR BELTON, *entrant.*

On ne m'avait donc pas trompé ! (*avec contrainte.*) Je suis fâché, Monsieur le Chevalier, de troubler un tête à tête...

Mlle. D'EON.

Bien agréable, je l'avoue.

CÉCILIA.

Ah ! mon ami, que Monsieur le Chevalier est aimable !

SIR BELTON, *avec ironie.*

Votre démarche me le prouve, Milady.

CÉCILIA.

Il m'a dit les choses les plus rassurantes pour notre amour.

SIR BELTON, *de même.*

J'en juge à votre satisfaction (*seul d'abord*).

AIR : *Vaudeville de Figaro.*

A cet air doux et timide,
On la croirait sans détour :
Ici, pourtant, qui la guide?
A coup sûr c'était l'amour.
Mais, tremblez couple perfide !
Quand Belton est outragé,
Le jour même il est vengé !

Ensemble.

CÉCILIA, *à part.*

Il me trouble, il m'intimide ;
Qu'ai-je donc fait en ce jour ?
Prendrait-il, ici, pour guide
La colère et non l'amour?
Par une amante perfide,
Peut-il se croire outragé?
Ah ! mon cœur l'aurait vengé !

Mlle. D'EON, *à part.*

Pense-t-il qu'on m'intimide ?
J'allais servir son amour ;
Mais, du motif qui le guide,
Je dois me plaindre en ce jour.
Ah ! par un soupçon perfide,
Si son cœur est affligé,
Le mien en est outragé !

SIR BELTON, *à part.*

A cet air doux et timide, etc.

CÉCILIA.

Qu'avez-vous donc, mon ami ?

SIR BELTON.

Ce n'est pas à vous, Milady, qu'il m'importe le plus de l'apprendre.

Mlle. D'EON, *sonnant.*

Sir Belton paraît avoir quelque chose à me dire en particulier. Permettez, Milady, que Suzette vous reconduise.

CÉCILIA.

Je vous salue, Monsieur le Chevalier (*bas*). De grâce, mettez tous vos soins à le détromper (*à sir Belton*). Veuillez l'écouter, et vous verrez que nous n'avons pas d'ami plus sincère que Monsieur. (*Elle sort avec Suzette.*)

SCENE XII.

Mlle. D'EON, Sir BELTON.

Mlle. D'EON.

Sir Belton désire-il de moi une explication?...

SIR BELTON.

Non, Chevalier, quand tout ce qu'on m'a dit ne suffirait pas, ce que je viens de voir et d'entendre...

Mlle. D'EON.

Qu'en pouvez-vous conclure?

SIR BELTON.

Que les fréquentes visites que vous rend Milord Béverley, celle de Cécilia sur-tout, ne me permettent plus de voir en vous qu'un rival.

Mlle. D'EON.

Un rival (*à part*)! il n'a pas les yeux de son oncle.

SIR BELTON.

Un rival aimé peut-être, mais moins dangereux qu'il ne le croit sans doute.

Mlle. D'EON, *avec gaîté.*

Je sais me rendre justice.

SIR BELTON.

L'ironie est ici déplacée, je vous en avertis.

Mlle. D'EON, *avec noblesse.*

Vous êtes le premier qui doutiez de ma franchise.

SIR BELTON, *avec ironie.*

En effet, Chevalier, vous en avez donné tant de preuves.

AIR *de Julie ou le Pot de fleurs.*

Pour mieux diriger quelque trame,
Ne sait-on pas qu'en d'autre lieux,
En prenant des habits de femme,
Vous avez trompé tous les yeux.

Cette fourbe était sans excuse;
Mais, d'un sexe aux détours instruit,
Chez nous si vous quittez l'habit,
Vous en avez gardé la ruse.

Mlle. D'EON, *avec fierté.*

Ç'en est trop. Je vous ai le premier offert une explication ; vous la demanderiez maintenant, que je ne l'accorderais plus.

SIR BELTON.

Ce n'est pas là ce que j'exige de vous.

Mlle. D'EON.

Je vous entends.

SIR BELTON.

Air *de Darondeau.*

Méprisant les lois de l'honneur,
Pour user d'une indigne adresse,
Déjà perfide séducteur,
Vous me ravissez ma maîtresse;
Mais pour vous livrer à l'amour,
Dont je vois votre âme occupée,
Songez qu'il vous faut en ce jour
Me ravir encor mon épée.

Mlle. D'ÉON.

Même air.

Peut-être qu'en m'écoutant mieux,
Vous auriez changé de langage ;
Mais à présent je dois, je veux,
Punir d'abord un tel outrage;
Et vous saurez, dans un moment,
Que je puis, malgré votre adresse,
Triompher plus facilement
De l'amant que de la maîtresse!

SIR BELTON.

Dans un quart-d'heure au petit bois de Newmarcket.

SIR BELTON.

J'y serai.

Mlle. D'EON, *à part.*

J'aurais voulu lui donner des preuves de mon amitié, c'est de mon courage qu'il en demande, il sera satisfait.

(*Elle rentre par la porte du cabinet.*)

SCENE XIII.

SIR BELTON, MILORD BÉVERLEY.

BÉVERLEY.

Ah! cette fois j'espère, je pourrai parler au Chevalier. (*Apercevant sir Belton.*) Que vois-je? sir Belton! comment m'excuser?.. Eh bien! mon ami, tu sais que Cécilia...

SIR BELTON.

Oui, Milord, je sais tout.

BÉVERLEY.

Que veux-tu? Ton oncle lui-même a changé de projets pour toi, et persuadé que le chevalier d'Eon n'est qu'une femme....

BÉVERLEY.

Ce n'est pas la première fois qu'il a cette idée singulière.

BÉVERLEY, *riant.*

C'est au point qu'il veut te marier avec elle.

SIR BELTON.

Vraiment! (*A part.*) En attendant, je vais me couper la gorge avec ma prétendue.

BÉVERLEY.

Tu sais mieux que personne que le Chevalier est un homme, toi qui as étudié six ans au même collége?

SIR BELTON.

S'il est un homme, vous en aurez des preuves certaines avant la fin de la journée.

BEVERLEY.

Je n'en ai jamais douté. (*A part.*) Ah! si je peux rattraper mon Atkinson!...

SIR BELTON, *à part.*

Partons, je veux arriver le premier au rendez-vous, et si le sort favorise la plus juste cause, la victoire est à moi.

(*Il sort.*)

SCENE XIV.

MILORD BEVERLEY, *seul.*

La victoire est à lui! Est-ce qu'il aurait aussi parié?

SCENE XV.

MILORD BÉVERLEY, Mlle. D'EON, JOSEPH, *portant des pistolets.*

Mlle. D'EON.

Milord Béverley! (*à Joseph*) va m'attendre au petit bois. (*Elle lui donne son épée.*)

JOSEPH.

Oui, Monsieur le Chevalier, je cours vous annoncer.

(*Il sort.*)

Mlle. D'EON.

Vous m'excuserez, Milord, une affaire pressante...

BÉVERLEY.

Celle-ci me paraît sérieuse !

Mlle. D'EON.

Oh ! rien, une bagatelle....dans un instant, je suis à vous.

BÉVERLEY.

Par Saint-Georges, si quelqu'un doute encore que vous soyez un homme ! je suis témoin. .... Voici précisément l'incrédule.

SCENE XVI.

Les Mêmes, SIR ATKINSON.

ATKINSON.

Grande nouvelle ! grande nouvelle ! mon neveu est arrivé.

Mlle. D'EON.

Je le sais, sir Atkinson.

ATKINSON.

Je ne l'ai pas encore vu, mais dans deux heures, je veux vous réunir à table, ah ! voilà comme j'arrange les affaires, moi.

(*Seul d'abord.*)

AIR : *Canon de Quinze Ans d'absence.* (de Frédéric Kreubé.)

Ensemble.

PREMIÈRE PARTIE.

La bouteille et le verre
Sont des armes, je crois,
Toujours sûres de plaire,
Et l'anglais en fait choix.
J'invoque leur puissance,
Et dans un gai festin
Vous ferez connaissance
Les armes à la main.

DEUXIÈME PARTIE.

Mlle. D'EON, *à part.*

D'autres armes, j'espère,
Vont assurer mes droits.
Bientôt ce téméraire
Respectera mes lois.
(*Haut.*) De mon impatience,
Il peut être certain,
Nous ferons connaissance
Les armes à la main.

ATKINSON.

La bouteille et le verre, etc.

TROISIÈME PARTIE.

BÉVERLEY, *à part.*

Ensemble.

Sur ma fille, j'espère,
D'Eon acquiert des droits,
Et cet hymen prospère
Doit payer ses exploits.
Je puis, en conscience,
Faire un pari certain :
Il prouve sa naissance
Les armes à la main.

Mlle. D'EON.

D'autres armes, j'espère, etc.

ATKINSON.

La bouteille et le verre, etc.

Mlle, D'EON, *à part.*

Ne punissons pas Cécilia des torts de son amant. (*haut.*) Je suis obligé de vous quitter sir Atkinson restez. (*plus bas.*) Et quelque pari qu'on vous propose, acceptez, je suis de moitié. (*Elle sort.*)

ATKINSON.

Bon.

SCENE XVII.

MILORD BÉVERLEY, SIR ATKINSON.

ATKINSON, *à part.*

Voyons le venir.

BÉVERLEY.

Eh bien! sir Atkinson, avez-vous toujours sur le Chevalier la même opinion que tantôt?

ATKINSON.

Plus que jamais, Milord, plus que jamais.

BÉVERLEY.

Vous êtes d'un entêtement...

ATKINSON.

Et vous d'une obstination....

BÉVERLEY.

Quand on est sûr de son fait.

ATKINSON.

J'en suis plus sûr que vous.

BÉVERLEY.

Tous nos gros Milords ont ri pour la première fois, en apprenant vos projets de mariage sur le chevalier d'Eon.

ATKINSON.

Qu'ils rient morbleu ! tant qu'ils voudront ; je veux que tous ceux qui pariront contre moi, me fassent l'honneur de signer au contrat.

BÉVERLEY.

Permettez-vous que je sois du nombre ?

ATKINSON.

Vous, Milord, prenez garde, je suis en veine ; et les trois mille guinées de ce matin.

BÉVERLEY.

Ma revanche.

ATHINSON.

Soit ; et le double si vous voulez.

BÉVERLEY.

Ma terre d'Oxford, mes haras de Southampton.

AIR : *Fragment du duo de la Fausse Magie.*

J'expose, sans crainte aucune,
Le reste de ma fortune.

ATKINSON.

Je tiens tout, mon cher milord.

BÉVERLEY, *à part.*

Son audace est peu commune.
(*Haut.*) Vous ne tenez rien encor.

ATKINSON.

Ce pari là, je l'espère,
Va dans toute l'Angleterre
Nous illustrer à jamais.

BÉVERLEY, *à part.*

Goddam ! l'excellente affaire !
Je le prends dans mes filets.

ATKINSON.

Ce pari-là, je l'espère,
Va dans toute l'Angleterre
Nous illustrer à jamais.

BÉVERLEY, *à part.*

Goddam ! l'excellente affaire !
Avec sa fortune entière,
Je le prends dans mes filets.

TOUS DEUX.

Ah ! le pauvre homme. (*ter.*)

ATKINSON.

Mais voyez pourtant, voyez comme
Il se flatte du succès.

BÉVERLEY.

Voyez pourtant, voyez comme
Il se flatte du succès.

Ensemble.

ATKINSON.

C'est une excellente affaire
Que dans ce moment je fais,
En m'enrichissant, j'espère.
Ce pari, dans l'Angleterre,
Va m'illustrer à jamais.

BÉVERLEY.

Goddam ! l'excellente affaire
Que dans ce moment je fais.
Atkinson va, je l'espère,
Faire rire l'Angleterre :
Il est pris dans mes filets.

TOUS DEUX.

Ah ! le pauvre homme ! (*ter.*)
Je crois déjà tenir la somme :
Il est pris dans mes filets.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !
Il est pris dans mes filets.

SCENE XVIII.

Les Mêmes, CÉCILIA, *accourant.*

CÉCILIA.

Ah ! sir Atkinson, quel événement ! votre neveu se bat en ce moment avec le chevalier d'Eon.

ATKINSON.

Est-il possible !

BÉVERLEY.

Quel bonheur, c'est une preuve de plus !

ATKINSON.

Goddam ! si j'allais perdre d'un seul coup mon neveu et mon pari ! courons les séparer.

BÉVERLEY.

Vous n'irez pas loin, j'aperçois sir Belton, aurait-il vaincu le chevalier d'Eon.

SCENE XIX.

Les Mêmes, SIR BELTON.

(*Il dépose, en entrant, son épée sur un fauteuil.*)

SIR BELTON.

J'avais seul tous les torts, tous les avantages sont pour le chevalier, il m'a désarmé à l'épée, et a refusé de tirer sur moi au pistolet.

ATKINSON.

Quelle femme !

BÉVERLEY.

, Quel homme !

CÉCILIA.

Ah ! sir Belton que vous devez avoir de regrets...

BÉVERLEY.

On peut bien se consoler d'avoir été désarmé par la main qui a touché Saint-Georges.

ATKINSON.

Surtout quand cette main est celle d'une femme.

BÉVERLEY.

Il n'en démordra pas, quand me contez-vous l'argent du pari, sir Atkinson ?

ATKINSON.

Après la noce.

BÉVERLEY.

Mais où donc est votre adversaire ? qui peut le retenir ?

SIR BELTON.

Un courrier de Sa Majesté le Roi de France, porteur

d'une dépêche qu'il n'a voulu remettre qu'au chevalier lui-même.

BÉVERLEY.

Je parie qu'on lui rend son titre d'ambassadeur. (*à Cécilia.*) Tu seras sa femme.

ATKINSON, *à sir Belton.*

Tu seras son mari.

SIR BELTON.

J'entends le Chevalier.

BÉVERLEY.

Ce n'est pas lui.

SCENE XX ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, Mlle. D'EON *en femme, décorée de la croix de St. Louis, suivie de* SUZETTE et de JOSEPH.

Mlle. D'EON.

Non, c'est-elle, je reçois un ordre de la cour de France, que vous pouvez lire vous-même. (*Elle le donne à sir Belton.*)

SIR BELTON, *lit haut*

« Mademoiselle d'Eon,

BÉVERLEY.

Je suis mort.

ATKINSON.

Je triomphe !

SIR BELTON, *continuant.*

» les intérêts de ma couronne ne nécessitant plus le déguise-
» ment que vous avez gardé jusqu'à ce jour, au reçu de cette
» lettre, vous reprendrez les habits de votre sexe; mais satis-
» fait de vos services, je vous permets de continuer de
» porter la marque d'honneur qui distingue les braves,
» Votre Roi. »

BÉVERLEY.

Je suis ruiné !

Mlle. D'EON.

Non, Milord, j'étais de moitié dans le pari de sir Atkinson

Vous trouvez chez Madame
Un fruit de son amour,
Comme plus d'un confrère,
Le fait en pareil cas,
Dites je suis son père ;
Mais ne pariez pas.

Mlle. D'EON, *au public.*

Aucun de vous n'ignore,
Qu'en parlant de d'Eon,
Plus d'un soutient encore
Que c'était un garçon :
Gager est inutile ;
Pour sortir d'embarras,
Venez au Vaudeville,
Et ne pariez pas.

FIN.

Théaulon de Lambert, Marie Emmanuel = Guillaume Marguerite

BAYARD PAGE,

OU

VAILLANCE ET BEAUTÉ;

TRAIT HISTORIQUE

EN DEUX ACTES ET EN VAUDEVILLES;

PAR MM. THÉAULON ET DARTOIS:

Représenté, pour la première, fois sur le Théâtre du Vaudeville, le 8 décembre 1812.

BAYARD, *à son oncle.*

Et déjà l'heure approche,
Où, pour votre bonheur,
Je serai sans reproche,
Comme je suis sans peur.

Vaud. final.

PRIX, 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez M.me MASSON, Libraire-Editeur de Pièces de Théâtre, rue de l'Echelle, N°.

De l'Imprimerie de Mme. V.e DUMINIL-LESUEUR, rue de la Harpe, N.° 78.

Vous trouvez chez Madame
Un fruit de son amour,
Comme plus d'un confrère,
Le fait en pareil cas,
Dites je suis son père ;
Mais ne pariez-pas.

Mlle. D'EON, *au public.*

Aucun de vous n'ignore,
Qu'en parlant de d'Eon,
Plus d'un soutient encore
Que c'était un garçon :
Gager est inutile ;
Pour sortir d'embarras,
Venez au Vaudeville,
Et ne pariez-pas.

FIN.

chez l'abbé d'Ainay.

ET D'ANNONCE.

Du Pot de fleurs.

héros pour modèle,
joyeux chevalier,
os, quand Momus l'appelle
un noble laurier.
ouvrir la barrière,
ndez sa valeur :
oir, qu'avec honneur
lever sa visière.

Théâtres de
Guillaume

YARD PAGE,

OU

E ET BEAUTÉ,

STORIQUE

VAUDEVILLE,

DARTOIS.

le Théâtre

D PAGE.

R.

ne Fe-
la rue ;
es antiques

R E.

oir à la main.

rde par la croisée.

ruit ! Les chevaux , les
ıfans ; on n'en finit pas ;
ıissions de monsieur l'Abbé,
r dans la foule un fragment
z, que les tournois me donnent
maison ! il faut que je sois tou-
pousseter.....

ez donc que vous êtes vieux.

é et preux chevaliers ,
'amour est la devise ,
ient déposer leurs lauriers
pieds de la belle Héloïse ;
r elle l'hommage est flatteur.
ais il a lieu de me déplaire :
Des Tournois elle a tout l'honneur ,
Moi j'en ai toute la poussière.

isement celui de demain est le dernier ; et notre
oi Charles VIII part pour l'Italie ! J'aime beau-
p Sa Majesté, je l'estime, j'ai du plaisir à la voir ;
ais je suis content qu'elle parte, parceque la Cour
partira avec elle ; que le bruit, l'embarras et la pous-
sière partiront avec la Cour, et que monsieur Bayard
reviendra du château du Terrail où son oncle le retient
prisonnier. Pourquoi ?.... je n'en sais rien. Comme ce
cher enfant doit s'ennuyer dans ce vilain château ! De

PERSONNAGES.	ACTEURS.
THÉODOR DUTERRAIL, *abbé d'Ainay, oncle de Bayard.*	M. St.-Leger.
BAYARD, *page.*	M. Guénée.
HELOISE, *nièce de l'abbé d'Ainay.*	Mlle. Arsène.
BELLABRE, *chevalier, ami de Bayard.*	M. Isambert.
LE CHEVALIER *des Longues-Lances.*	M. Hypolyte.
ROBERT, *valet de l'abbé d'Ainay.*	M. Severste.
UN PAGE, *de Charles VII.*	Mlle. Virginie.
CHEVALIERS.	
DOMESTIQUES *de l'Abbé.*	
Habitans de Lyon.	

La Scène est à Lyon, chez l'abbé d'Ainay.

COUPLET D'ANNONCE.

Air : *Du Pot de fleurs.*

Prenant son héros pour modèle,
Un auteur, joyeux chevalier,
En champ clos, quand Momus l'appelle,
Vient briguer un noble laurier.
Il va faire ouvrir la barrière,
Jugez, secondez sa valeur :
Faites, ce soir, qu'avec honneur
Il puisse lever sa visière.

BAYARD PAGE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Salon gothique ; une Fenêtre à droite est supposée donner sur la rue ; une Table est sur la gauche, des meubles antiques décorent l'appartement.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROBERT, *seul, un houssoir à la main.*

(*Au lever du rideau, il regarde par la croisée.*

Que de monde! que de bruit! Les chevaux, les hommes, les femmes, les enfans ; on n'en finit pas ; quand je sors, pour les commissions de monsieur l'Abbé, j'ai toujours peur de laisser dans la foule un fragment de mon individu ; ajoutez, que les tournois me donnent un ouvrage dans la maison! il faut que je sois toujours à brosser, à épousseter.....

AIR : *Songez donc que vous êtes vieux.*

De braves et preux chevaliers,
De qui l'amour est la devise,
Viennent déposer leurs lauriers
Aux pieds de la belle Héloïse ;
Pour elle l'hommage est flatteur.
Mais il a lieu de me déplaire :
Des Tournois elle a tout l'honneur,
Moi j'en ai toute la poussière.

Heureusement celui de demain est le dernier ; et notre bon roi Charles VIII part pour l'Italie ! J'aime beaucoup Sa Majesté, je l'estime, j'ai du plaisir à la voir ; mais je suis content qu'elle parte, parceque la Cour partira avec elle ; que le bruit, l'embarras et la poussière partiront avec la Cour, et que monsieur Bayard reviendra du château du Terrail où son oncle le retient prisonnier. Pourquoi?.... je n'en sais rien. Comme ce cher enfant doit s'ennuyer dans ce vilain château! De

l'humeur dont je le connais, je suis étonné qu'il n'en ait pas vingt fois franchi les murs. ah ! si j'étais à sa place !.... J'y resterais ; son oncle ne badine pas, et s'il avait le malheur de s'échapper et de revenir sans sa permission....

SCÈNE II.

BAYARD, ROBERT.

BAYARD, *à la porte du fond.*

Robert ! Robert !

ROBERT.

Que vois-je ? C'est lui.

BAYARD, *de la porte.*

Mon oncle est-il levé ?

ROBERT.

A dix heures ! Un chanoine ! Y pensez-vous ?

BAYARD, *entrant.*

Bon ! et ma cousine !

ROBERT.

C'est différent ; on ne dort guère à vingt ans. Mais comment peut-il se faire ?....

BAYARD.

Parle-moi des tournois ?

ROBERT.

Ils ont été magnifiques.

BAYARD.

Et Bayard n'y était pas !

ROBERT.

Il s'y est fait des exploits éclatans !

BAYARD.

Et Bayard n'y était pas !

ROBERT.

Celui de demain, qui est le dernier, sera, dit-on, le plus brillant.

BAYARD, *vivement.*

Bayard y sera ! Que je suis content d'avoir pu m'évader !

ROBERT.

Votre oncle ne le sera pas ! Mais ! pourquoi diable vous a-t-il mis en prison ?

BAYARD.

Il a trouvé mauvais que je me sois aperçu de la beauté de ma cousine.

ROBERT.

Comment l'a-t-il su ?

BAYARD.

Je vais te conter cela ! Lorsqu'à ma sortie des pages du duc de Savoie, je vins habiter Lyon et la maison de mon oncle....

ROBERT.

Il y a à peine deux mois.

BAYARD.

Je vis Héloïse et j'en devins amoureux. Alors, le respect et la timidité remplacèrent en moi la hardiesse du page ; Je devins d'une sagesse exemplaire....

ROBERT.

Je m'en souviens.

BAYARD.

Cependant je m'indignai bientôt du repos de ma malice, et je résolus de faire servir mon *antique* hardiesse à mon amour.

ROBERT.

Et cela vous mena ?....

BAYARD.

En prison.

AIR : *Tandis que tout sommeille.*

Par une nuit obscure,
Tout en chantant je veux,
A l'objet de mes vœux,
Peindre ce que j'endure ;
Je me rends donc
Sous son balcon,
Pour chanter ma souffrance ;
Mais la nuit égarant mes pas,
J'allais, tendrement et tout bas,
Au balcon de mon oncle, hélas !
Adresser ma romance.

ROBERT.

Une aubade amoureuse à un chanoine, cela ne laisse pas que d'être plaisant.

BAYARD.

Le lendemain, il me fit conduire au château du Terrail, où je devais rester jusqu'après les Tournois; mais comme les Tournois ne finissent pas et que les murs de ma prison n'ont pas plus de trente pieds d'élévation, me voilà.

ROBERT.

Il me semble que vous vous regardez toujours comme Page!

BAYARD.

Toujours; tant que j'en porterai l'habit!

ROBERT.

Venez-vous essayer encore de dire à votre cousine que vous la trouvez jolie?

BAYARD.

Oui! mais en plein jour.

ROBERT.

Je vais annoncer à votre oncle....

BAYARD.

Quoi donc?

ROBERT.

Vôtre arrivée.

BAYARD.

Garde t'en bien. Il faut ménager sa sensibilité; et j'ai préparé un tour qui me vaudra mon pardon; vas t'en épier son réveil; tu viendras m'en avertir.

ROBERT.

Vous pourriez attendre long-temps.

BAYARD.

Je ne suis pas pressé.

(Robert sort.)

SCÈNE III.

BAYARD, *seul.*

Enfin, me voilà libre! Songeons d'abord à calmer mon oncle; nous nous occuperons ensuite du Tournois. Il me faut, pour combattre: un cheval, des armes, et du courage; du courage! j'en ai; pour

le cheval et des armes, je ne les ai pas; mais avec de l'argent.... Oui! eh! comment m'en procurer?

AIR : *Du ballet des Pierrots.*

Aujourd'hui l'argent est fort rare,
On n'en trouve pas aisément;
Mon oncle, quelquefois bizarre,
M'en refusera sûrement;
Et des usuriers toujours sages,
En tous les temps ont trop bien su,
Que prêter de l'argent aux pages,
C'est le placer à fonds perdu.

Je veux aussi découvrir mon amour à ma belle cousine, et lui demander une écharpe; c'est ainsi que tous ces preux chevaliers que j'ai résolu de prendre pour modèle, en demandaient à la dame de leurs pesées, avant que de combattre.

SCÈNE IV.

BAYARD, BELLABRE.

BELLABRE, *entrant sans voir Bayard.*

Héloïse demande à me parler ce matin, avant le lever de son oncle: que peut-elle me vouloir?

BAYARD, *réfléchissant, sans voir Bellabre.*

Comment lui faire une déclaration, sans alarmer sa pudeur? On est si gauche, la première fois qu'on aime!

BELLABRE, *à part.*

C'est la première fois qu'elle me permet un tête-à-tête.

BAYARD, *toujours sans voir Bellabre.*

J'espère bien que ce ne sera pas la dernière, et que je serai plus habile une autrefois! Héloïse approuvera-t-elle mon amour?

BELLABRE, *à part.*

Aurais-je un rival?

BAYARD, *toujours sans voir Bellabre.*

Pourquoi pas? Mais si je savais que quelqu'un osât l'aimer! Malheur à lui! je crois que, dans ma rage, j'irais le trouver, et que je lui dirais: (*en se retournant, il aperçoit Bellabre*) c'est toi, Bellabre! toi, qui fus pre-

mier page du gouverneur ; mon supérieur pour le rang, et mon inférieur en malice ! Que viens-tu faire, en ces lieux, de si bonne heure ?

BELLABRE.

Je venais savoir de tes nouvelles.

BAYARD.

Tu ne pouvais mieux t'adresser ; mais que diable as-tu fait, depuis ma disparution ?

BELLABRE.

Le jour où tu pris possession des donjons du château de ton oncle, je reçus un brevet d'officier pour entrer dans la garde du roi ; et depuis quinze jours que Charles VIII est à Lyon, je suis à son service ; Je pars avec Sa Majesté, pour l'Italie.

BAYARD.

Tu vas te battre ; que tu es heureux !

BELLABRE, *riant.*

Que ne peux-tu partir à ma place !

BAYARD.

Je le voudrais.

AIR : *Romance des Pépinières.*

Le feu sacré qui me dévore
Ne me laisse point de repos ;
Je me sens, quoique jeune encore,
Brûlé de l'ardeur des héros.
Mon cœur est avide de gloire,
Je n'aspire qu'à des hauts faits,
Je soupire après la victoire ;
En un mot, je me sens Français !

BELLABRE *gaîment.*

Même air.

Comme toi, j'entends, dans mon âme,
Retentir la voix de l'honneur ;
Comme toi, la plus vive flamme,
Pour la gloire, embrâse mon cœur ;
Mais une femme, jeune et belle
M'enchaîne ici par ses attraits ;
Il m'en coûte d'être infidèle,
Et pourtant je me sens Français.

BAYARD.

Tu es amoureux, Bellabre ! Je te plains !

BELLABRE.

Comment ! est-ce que tu aurais passé par là, toi ?

BAYARD, *soupirant.*

Ah ! mon ami ! .... quel est l'objet de tes soupirs ?

BELLABRE.

C'est encore un mystère.

BAYARD.

De la discrétion ! du moins, tu vas me faire le portrait de la dame de tes pensées ; de cet objet charmant ?

BELLABRE.

Volontiers, le voici.....

(*Héloïse paraît.*)

SCÈNE V.

Les précédens, HÉLOISE.

HÉLOÏSE.

Que vois-je ! Bayard !

BAYARD.

Ma cousine ! (*Il l'embrasse*).

HÉLOÏSE.

Vous êtes vif, petit cousin !

BAYARD.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Si l'ennemi s'offrait à moi,
Je sens bien, charmante Héloïse,
Que je lui dirais : défends-toi!
Loi de l'attaquer par surprise;
Mais d'une telle loyauté,
Le sexe ne peut rien attendre:
On ne doit pas à la beauté
Donner le temps de se défendre.

BELLABRE.

L'étourdi!

HÉLOÏSE.

Vous avez quitté le château sans l'aveu de mon oncle ; c'est très-mal.

BAYARD.

C'est très-bien ; ma grâce ne venait pas ; je viens la chercher.

HÉLOÏSE.

Rien ne peut vous excuser.

AIR : *de Lantara.*

Depuis que, par la mort cruelle,
Votre père vous fut ravi ;
Mon oncle, à son serment fidèle,
Jusqu'ici vous en a servi.
De ses bienfaits, est-ce là le salaire?
Vous lui deviez un autre prix:
Il a, pour vous, la tendresse d'un père
Ayez, pour lui, le respect d'un bon fils.

BAYARD.

En vérité, ma cousine, vous me feriez repentir de m'être évadé, et.....

SCÈNE VI.

Les précédens, ROBERT.

ROBERT.

Monsieur Bayard, Monsieur Bayard ! je viens d'entendre votre oncle.

BAYARD.

Eh bien ! écoute. (*Il lui parle à l'oreille.*)

ROBERT.

Comment, vous voudriez....

BAYARD.

Fais ce que je te dis.

ROBERT.

Mais ça va lui casser bras et jambes, à ce brave homme.

BAYARD.

Tant mieux, il m'aime, et il se croira trop heureux de me pardonner.

ROBERT, *revenant.*

Il lui faudra du courage pour supporter cette nouvelle ; si nous attendions après son déjeûner.

BAYARD.

Eh ! vas te dis-je ? (*Robert sort.*)

HÉLOÏSE.

Mon cousin, craignez d'irriter encore plus mon oncle contre vous.

BAYARD.

Vous êtes là pour l'appaiser ! Héloïse, Bellabre ; il va venir, ne lui dites pas que vous m'avez vu ; il y va de mon bonheur. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

HÉLOISE, BELLABRE.

BELLABRE.

Nous voilà seuls, ma chère Héloïse, qu'avez-vous à m'apprendre ?

HÉLOÏSE.

Le plus grand des malheurs !

BELLABRE.

Serais-je menacé de vous perdre ?

HÉLOÏSE.

Oui, Bellabre ; apprenez que mon oncle me destine un époux, et que cet époux arrive aujourd'hui. C'est pour ce fatal hymen qu'il m'a fait venir de Paris : Ignorant les vues qu'il avait sur moi, j'ai cédé aux sentimens que vous m'avez inspirés ; hier soir, il m'a fait connaître ses intentions ; jugez de ma douleur !

BELLABRE.

Eh ! quel est donc cet heureux rival ?

HÉLOÏSE.

C'est un chevalier provençal, que sa bravoure a rendu fameux : *le Sire des Longues-Lances.*

BELLABRE.

C'est la première fois que je l'entends nommer.

HÉLOÏSE.

S'il faut en croire mon oncle, il s'est acquis un grand renom dans les armes.

BELLABRE.

C'est sans doute un de ces gentillâtres qui, pour quelques succès obtenus dans les modestes tournois de leur châtellenie, s'imaginent que la terre entière retentit du bruit de leur nom, ne rêvent que gloire, combats, immortalité, et traînent toujours, après eux, leurs armes, leurs écuyers et leurs ridicules.

HÉLOÏSE.

Quand il serait tel que vous le dépeignez, Bellabre !

BELLABRE.

Non, Héloïse, non, cet hymen n'aura pas lieu du moins, permettez-moi de tout tenter pour vous y soustraire.

HÉLOÏSE.

Je dois tout à mon oncle.

BELLABRE.

On vient ; C'est lui ; je m'éloigne, et vais songer aux moyens de détourner le coup qui nous menace.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

HÉLOISE, L'ABBÉ D'AINAY, ROBERT.

L'ABBÉ, *à Robert.*

Que m'apprends-tu donc là ? Mon neveu, mon cher Bayard, s'est cassé la jambe !

ROBERT.

Oui, Monsieur.

HÉLOÏSE.

Non, mon oncle, on vous trompe ; c'est une ruse de mon cousin, pour se faire pardonner son invasion du château.

L'ABBÉ, *à part.*

Je respire. (*Haut.*) Coquin.

ROBERT, *à part.*

Je savais bien que cette jambe-là ne nous mènerait pas loin !

L'ABBÉ, *à Héloïse.*

Ne te trompes-tu pas.

HÉLOÏSE.

Bayard est ici ; je l'ai vu.

L'ABBÉ, *à Robert qui veut sortir.*

Demeure : il me payera cher cette espièglerie !

HÉLOÏSE.

J'espère, mon oncle, qu'en faveur du service que je vous ai rendu, vous m'accorderez la grâce de mon cousin.

L'ABBÉ.

Je lui pardonne son évasion ; mais non pas d'avoir voulu me causer du chagrin ; et je l'attends !

HÉLOÏSE.

Quelle punition lui réservez-vous ?

L'ABBÉ.

Je n'en sais rien. Que dis-je ? Oh ! l'excellente idée ! Notre

étourdi n'a quitté le château que pour voir la fête de demain ; afin d'obtenir sa grâce, il va sans doute.... Oh ! comme je vais me venger !

HÉLOÏSE.

Comme on ne se venge pas.

AIR : *Fidèle ami de notre enfance.*

Quand le ciel, dans sa prévoyance,
Donna des oncles aux neveux,
Pour guider l'inexpérience
De leurs desirs impétueux ;
Sa bonté, toujours tutélaire,
Dans leurs yeux plaça la rigueur,
Dans leur bouche mit la colère,
Et l'indulgence dans leur cœur.

L'ABBÉ.

C'est vrai ; mais pour cette fois !... Que nous veut-on ?

SCÈNE IX.

Les précédens, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, votre neveu, grièvement blessé, en sautant les murs du château, se fait apporter en ces lieux.

L'ABBÉ.

C'est bon ; qu'on nous serve à déjeûner.

ROBERT, *à part.*

Si je pouvais prévenir notre Page que son oncle sait tout !

L'ABBÉ.

Si tu dis un mot, je te chasse.

RORERT.

Oui, Monsieur.

L'ABBÉ, *à Héloïse.*

Voyons un peu notre étourdi. (*On sert le déjeûner ; ils s'assayent.*)

SCÈNE X.

Les précédens, BAYARD, VALETS.

(*Bayard est porté dans un grand fauteuil ; il a la jambe couverte, et il affecte une grande faiblesse.*)

CHŒURS DES VALETS.

AIR : *Dans une chaumière.*

Accident funeste !

Sort trop rigoureux!
Un page si leste,
Devenir boiteux.

BAYARD, *à son oncle.*

Si ce qui m'arrive
Me met en courroux,
Ah! c'est qu'il me prive
De courir vers vous.

CHŒUR.

Accident funeste! etc.

(*Les Valets sortent.*)

L'ABBÉ.

Vous êtes à plaindre, Monsieur; mais vous êtes encore fort heureux de venir me trouver, avec une jambe cassée.

BAYARD, *à part.*

Diantre! ce n'est pas là l'accueil que j'attendais. (*Haut.*) Eh! mon oncle! je serai boiteux pour le reste de ma vie!

L'ABBÉ.

Tant mieux.

AIR : *Vaudeville du Procès.*

Quand j'ai tout fait pour vous changer,
Ce malheur a lieu de me plaire,
Puisque lui seul peut corriger
Votre humeur mutine et légère.
Boiteux, on ne vous verra pas
Faire le fou, courir sans cesse;
Car vous ne pourrez faire un pas,
Sans pencher vers la sagesse.

En cette faveur, je vous pardonne votre évasion.

BAYARD.

Ahi! ahi!

L'ABBÉ, *à Héloïse.*

L'effronté coquin! voyons comment il se tirera de là.

BAYARD.

Eh! mon oncle, comment m'avancer à présent dans la carrière des armes.

L'ABBÉ.

Eh bien! Monsieur, vous vous ferez chanoine. C'est un état où l'on fait son chemin tout doucement.

BAYARD.

Je souffre beaucoup moins.

L'ABBÉ.

Si vous aviez eu le malheur de vous échapper sans accident, je vous faisais enfermer pour six mois ; et si vous aviez eu l'audace de joindre la ruse et le mensonge à cette faute, je vous faisais mettre au Donjon pour le reste de votre vie.

BAYARD.

Ahi ! ahi ! (*à part.*) Comment lui avouer maintenant ?

ROBERT, *regardant par la fenêtre.*

Monsieur, Monsieur, un cavalier, suivi de deux écuyers, descend de cheval à notre porte.

L'ABBÉ.

Ma chère Héloïse, c'est sûrement ton prétendu !...

BAYARD, *se levant et courant à la fenêtre.*

Son prétendu !

L'ABBÉ, *le ramenant sur le devant de la Scène.*

Ah ! Monsieur le pendard ! je vous y prends ! C'est donc ainsi que vous vous moquez de moi ? Coquin ! je veux t'arracher les oreilles.

BAYARD.

Un moment, mon oncle !

AIR : *Pégase est un cheval qui porte.*

Je conviens que je suis coupable,
Que je suis très-étourdi ; mais
Une punition semblable
Ne peut avoir de bons effets ;
Vous perdrez le fruit de vos veilles ;
Car, me privant de vos leçons,
Si vous m'arrachez les oreilles,
Je n'entendrai plus vos sermons.

L'ABBÉ, *à part.*

Le moyen de se fâcher contre ce drôle-là ! (*Haut.*) Apprêtez-vous à retourner sur-le-champ au château. — Je prétends.... — Et moi qui ne vais pas au-devant du Sire des Longues-Lances !.....

HÉLOÏSE.

Mon oncle, je me retire.

L'ABBÉ.

Oui, va faire un peu de toilette ; je te présenterai bientôt ton mari. (*Héloïse sort.*)

BAYARD, *à part.*

Il ne l'est pas encore.

SCÈNE XI.

L'ABBÉ, BAYARD, LE CHEVALIER DES LONGUE S-LANCES, DEUX ÉCUYERS *portant, l'un sa lance, l'autre son écu.*

L'ABBÉ.

AIR : *Nous n'avons qu'un temps à vivre.*

Chevalier galant et tendre,
Trop long-temps en ce séjour
Vous vous êtes fait attendre
Par l'hymen et par l'amour.

LE CHEVALIER.

A la plus belle des belles,
Pour venir offrir mes vœux,
L'amour me prêtait ses ailes;
Mais mon cheval est boiteux.

L'ABBÉ.

Chevalier vaillant et tendre, etc.

LE CHEVALIER.

Ensemble.

Chevalier vaillant et tendre,
Je veux l'être pour toujours,
Et ne veux plus faire attendre
Ni l'hymen ni les amours.

BAYARD.

C'est en vain qu'on veut prétendre
Me la ravir pour toujours;
Et je saurai bien défendre
Contre l'hymen les amours.

BAYARD, *à part.*

Si je pars pour le château, tout est perdu!

L'ABBÉ.

Enfin, vous voilà : à demain la noce ; Chevalier, le jour d'un tournois ! Ce sera une époque pour vous ; car je ne doute pas que vous n'ayez l'intention de rompre une lance en l'honneur de votre épouse.

LE CHEVALIER.

Quel est le mortel, assez audacieux pour soutenir que celle que je vais épouser, n'est pas la plus belle ?

L'ABBÉ.

Vous ne l'avez jamais vue !

LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

C'est égal ; (*Aperçevant Bayard.*) Quel est ce jouvenceau ?

L'ABBÉ.

C'est un libertin.

LE CHEVALIER.

Votre neveu, je gage ; bon jour, petit cousin ! Il est bien triste, pour son âge.

L'ABBÉ.

Je vais le renvoyer en prison.

BAYARD, *à part.*

Oh ! la bonne idée. (*Bas au Chevalier.*) Mon cousin, demandez ma grâce : (*A part.*) Si je reste, il n'épouse pas Héloïse !

LE CHEVALIER.

J'espère, cher oncle, qu'en ma faveur, vous lui pardonnerez ?

L'ABBÉ.

C'est impossible !

BAYARD, *bas au Chevalier.*

Insistez.

LE CHEVALIER.

Je vous le demande en grâce.

L'ABBÉ, *bas au Chevalier.*

J'ai de bonnes raisons pour qu'il parte.

LE CHEVALIER, *bas à Bayard.*

Il dit qu'il a de bonnes raisons pour que vous partiez.

BAYARD, *bas au Chevalier.*

J'en ai d'excellentes pour rester.

LE CHEVALIER.

Permettez qu'il assiste à mon hymen ; qu'il soit témoin de mes exploits ! Il faut des exemples à la jeunesse.

L'ABBÉ.

Eh bien ! vous le voulez ; il ne partira pas.

BAYARD.

Oh ! bonheur !

AIR : *Vaudeville du Printemps.*

Mon cousin, que je vous embrasse,
Vous venez de combler mes vœux ;
Mon oncle, en m'accordant ma grâce,
Vous venez de faire un heureux.
(*A part.*)
Messieurs, votre joie est précoce,
Et je puis m'en vanter tout bas !
Puisque je vais être à la noce,
Le prétendu n'y sera pas.
(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

L'ABBÉ, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Mais, cher oncle, je ne vois pas paraître votre nièce?

L'ABBÉ.

Elle attend qu'on l'avertisse.

LE CHEVALIER.

Elle attend ! Appelez-la donc ! Ne la faites pas languir ; ne me faites pas languir moi-même. Le portrait brillant que vous m'en avez fait !...

L'ABBÉ.

Il ne passe pas la vérité.

AIR : *En naissant, je promis à Thalie.* (DORAT.)

Ne croyez pas que ma tendresse
Ait flatté l'objet de vos vœux ;
Je vous réponds que chez ma nièce
Tout s'unit pour vous rendre heureux.
Déjà fameux par la victoire,
Comptez sur un tendre retour :
L'amour récompense la gloire,
Et la gloire embellit l'amour.

Plusieurs Chevaliers distingués m'ont demandé la main d'Héloïse ; mais vous aviez ma parole ; et l'amitié qui lie nos familles m'a déterminé à vous confier le bonheur de ma nièce.

LE CHEVALIER.

Il est en bonnes mains.

L'ABBÉ.

J'en suis persuadé ; regardez désormais cette maison comme la vôtre ; mettez-vous à votre aise.

SCÈNE XIII.

Les précédens, BAYARD.

BAYARD, *dans le fond du théâtre.*

(*A part.*) Bellabre va venir....: Ah ! ils sont encore ensemble !

L'ABBÉ.

Débarrassez-vous de vos armes.

LE CHEVALIER.

Vous avez raison.

BAYARD.

(*A part.*) Il me prend envie d'essayer.

LE CHEVALIER, *ôtant son casque et le posant sur la table.*

AIR : *Hermite, bon Hermite.*

Posons d'abord ce casque,
Qui me sied à ravir.

BAYARD, *mettant le casque.*

De ce bonnet fantasque
Tâchons de nous couvrir.

LE CHEVALIER, *posant son épée sur la table.*

Posons sur cette table
Le sort de vingt combats,
Mon glaive épouvantable.

BAYARD, *prenant l'épée.*

Qui n'épouvante pas.

LE CHEVALIER.

Cette cuirasse immense.

BAYARD.

Au lieu de cet acier,
Couvert de ma vaillance,
Prenons sa lance:
Me voilà chevalier.

(*Il baisse la visière de son casque et se met en attitude, en frappant le théâtre de sa lance.*)

LE CHEVALIER, *se retournant.*

Ciel !

L'ABBÉ.

Que vois-je !

BAYARD, *se mettant entr'eux.*

C'est votre neveu, mon oncle ; que dites-vous de ma tournure, avec les armes du cousin ?

LE CHEVALIER.

Vous avez l'air martial.

BAYARD.

Eh bien ! mon oncle, donnez-moi l'argent nécessaire pour m'équiper ; demain je veux figurer au tournois.

LE CHEVALIER ET L'ABBÉ, *riant.*

Vous !

AIR : *Ah ! le bel oiseau vraiment.*

Le beau combattant,
Vraiment !
Pour faire
Ouvrir la barrière.
Le beau combattant,
Vraiment !
Son courage est amusant.

LE CHEVALIER, *à Bayard.*

Mon ami, dans les combats,
D'un terrible cimeterre,
Le poids lasserait ton bras.

BAYARD.

Le vôtre ne pèse guère.

LE CHEVALIER ET L'ABBÉ.

Le beau combattant,
Vraiment, etc.

L'ABBÉ.

D'ailleurs, Monsieur, je ne puis employer l'argent des pauvres et de l'église à des tournois. Tout ce qu'il m'est permis de faire pour vous, puisque le Chevalier veut absolument que vous restiez à son mariage, c'est de vous donner un habit plus brillant. (*Il va à la table et écrit.*) Tenez, envoyez Robert chez Laurent, mon marchand de drap ; il vous livrera ce qu'il vous faut pour paraître à la noce. — Et vous, Chevalier, je vais vous présenter à Héloïse.

(*L'Abbé et le Chevalier sortent en chantant :*)

Le beau combattant,
Vraiment, etc.

SCÈNE XIV.

BAYARD, *seul.*

Ah ! mon courage est amusant ! je pardonne cette offense à mon oncle, je ne puis décemment me battre avec lui ; mais, mon grand cousin prétendu, vous me la payerez.

SCÈNE XV.

BAYARD, ROBERT.

ROBERT, *arrivant.*

Eh ! bon Dieu ! comme vous voilà équipé !

BAYARD.

Ce sont les armes du Chevalier ; et Bellabre ?

ROBERT.

Il me suit Ah ça ! vous nous restez ; vous devez être bien content ?

BAYARD.

Oui ; mais comment trouver des armes pour paraître au tournois ? Et mon oncle qui croit me consoler en me donnant, comme à un enfant, un habit neuf ; je ne sais qui me retient. (*Il va pour déchirer le papier*) Voyons pourtant jusqu'où s'étendent ses largesses ; (*Il lit.*) « Je prie M. Laurent de donner à mon neveu » ce qu'il lui faut, je payerai.

TERRAIL, *Abbé d'Ainay.* »

ROBERT.

Ce qu'il vous faut ! Donnez, Monsieur ; vous n'êtes pas très-pressé, à ce qu'il me paraît, d'avoir de beaux habits ?

BAYARD.

Je donnerais tous les habits du monde, pour avoir des armes !

ROBERT.

Eh bien ! Monsieur, vous en aurez, et un cheval ; c'est moi qui vous en réponds.

BAYARD.

Ah ! mon ami, si tu pouvais.

ROBERT.

Comptez sur moi.

AIR : *Nous verrons ce qu'il dit.*

Ne soyez pas inquiet,
Je me charge de votre affaire.
J'ai certain moyen tout prêt
Pour faire accomplir mon projet.

BAYARD.

C'est dans un Tournois,
La première fois
Qu'on m'ouvre la barrière;
Crois-en mon ardeur,
Je serai vainqueur !

ROBERT.

Ah ! pour moi quel honneur !

Ensemble. Ne soyez pas inquiet, etc.

BAYARD.

Enfin, selon mes souhaits,
Demain je combattrai, j'espère.
Quel bonheur si mes essais
Sont couronnés par le succès !

(*La nuit commence.*) (*Robert sort.*)

SCÈNE XVI.

BAYARD, *seul.*

Maintenant, débarrassons-nous de cette ridicule armure ; mais on vient ; c'est Bellabre ; voyons s'il me reconnaîtra.

(*Il baisse sa visière et se met en attitude.*)

SCÈNE XVII.

BAYARD, BELLABRE, CHEVALIERS *dans le fond du théâtre.*

BELLABRE, *aux Chevaliers.*

Tournure ridicule ! Casque toujours en tête ! D'après le signalement que Robert m'en a fait, c'est lui.

BAYARD, *à part.*

Comme il me regarde !

BELLABRE, *à Bayard.*

Chevalier des Longues-Lances, c'est vous que je cherche.

BAYARD, *à part.*

Il me prend pour le prétendu ; que lui veut-il ?

BELLABRE.

Apprenez ce que l'honneur m'avait jusqu'ici ordonné de ne révéler à personne, et que l'amour me force à vous confier.

BAYARD, *à part.*

Une déclaration au prétendu !

BELLABRE.

J'aime Héloïse !

BAYARD, *à part.*

Ciel ! il ne me manquait plus que d'avoir mon meilleur ami pour rival !

BELLABRE.

Tous ces braves chevaliers sont aussi vos rivaux !

AIR : *De Guillaume-le-Conquérant.*

L'amour, pour elle, dans nos cœurs,
A mis une tendre constance ;
Et nous briguons tous ses faveurs,
Comme le prix de la vaillance;
Oui, nous jurons tous en ce jour,
De vous disputer une amie.
Pour la ravir à notre amour,
Il faudra nous ôter la vie.

CHŒUR DE CHEVALIERS.

Oui, chevalier, plutôt la mort
Que de la céder sans combattre ;
Il faut pour nous mettre d'accord,
Y renoncer, ou bien se battre.

BELLABRE.

Chevalier, que votre loyauté réponde aux charmes d'Héloïse ; montrez-vous digne de la posséder, en consentant à ce qu'elle devienne le prix du tournois de demain.

BAYARD, *levant sa visière.*

Le prix du tournois !

TOUS.

Bayard !

BELLABRE, *à part.*

Quai-je fait ?

BAYARD.

Chevaliers, pressez, priez mon oncle ; si ma cousine vous est chère, sauvez-la du malheur qui l'attend ; (*A part.*) Le prix du tournois de demain ! Héloïse est à moi.

BELLABRE.

Garde au moins le secret, Bayard.

BAYARD.

Je serai discret... (*riant*), foi de Page! Chevaliers, je vais vous conduire auprès de mon oncle.

AIR : *Final du premier acte de Sargines.*

(*A part.*) Bayard, ah! quelle double fête ;
Si demain, amoureux guerrier,
Tu pouvais ceindre ta tête
Du myrthe et du brillant laurier.

BELLABRE ET LES CHEVALIERS.

Ensemble. Demain, ah! quelle double fête,
Si tendre et galant chevalier,
Je pouvais couronner ma tête
Du myrthe et du brillant laurier.

BAYARD.

Bayard! ah! quelle double fête
Si demain, amoureux guerrier,
Tu pouvais ceindre ta tête
Du myrthe et du brillant laurier.

FIN DU PREMIER ACTE.

(*La nuit tout à fait.*)

ACTE II.

Le Théâtre représente un jardin ; à droite, au premier plan, est un angle de bâtiment avec un balcon. Une grille traverse le fond du jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROBERT, *seul, portant une valise.*

Cela n'est-il pas bien cruel ? nos affaires prenaient une si bonne tournure ! — A la demande de M. Bellabre et

de tous les chevaliers qui l'accompagnaient, M. l'abbé et le prétendu avaient consenti à ce que la belle Héloïse fût le prix du tournois qui a lieu aujourd'hui ; le roi lui-même voulait être témoin du combat. Sans en avertir notre page, et muni du billet de son oncle, j'avais pris chez M. Laurent pour huit cents livres de velours, que j'avais ensuite troqué contre des armes excellentes et un cheval superbe. Enfin, tout était prêt pour nous illustrer ; — crac, M. Bayard fait une nouvelle fredaine, et me voilà chargé de le reconduire à son donjon.

SCÈNE II.

BAYARD, *paré d'une écharpe ;* ROBERT.

ROBERT.

Ah ! vous voilà, Monsieur ! vous en avez fait de belles, cette nuit ! Nous allons partir ; le tournois va bientôt commencer, et vos armes vont rester là.

BAYARD.

Moi, je partirais ! lorsque j'ai reçu d'Héloïse une preuve si certaine d'amour ! Regarde cette écharpe, elle me l'a donnée, et depuis que je la porte, je me sens invincible !

AIR. *Du temple heureux de Cythère.*

O toi ! qui sais tant me plaire,
Puisque j'ai reçu ta foi,
Je mourrai dans la carrière,
Ou bien je vivrai pour toi ;
Mais sur l'autel de la gloire
Notre sort sera lié ;
Je suis sûr de la victoire,
J'ai l'amour pour allié.

ROBERT.

Elle vous a donné son écharpe ! cela m'étonne !

BAYARD.

D'abord, cela m'a bien étonné aussi ! mais, réflexion faite, j'ai pensé que ma cousine a voulu me dire qu'elle m'aimait d'une manière qui ne la forçât pas à rougir.

ROBERT.

Comment diable, vous êtes-vous laissé surprendre par votre oncle ?

BAYARD.

Je n'y comprends rien ; hier soir, je voulus réitérer, à ma cousine, la demande que je lui avais faite de cette écharpe. Lorsque tout le monde fut retiré, je me rendis dans le jardin ; cette fois je ne me trompai point, et à peine arrivé sous ce balcon, Héloïse me jette cette ceinture qu'elle a porté sur son sein. Sûr d'être aimé, j'allais lui jurer de vaincre pour elle !

AIR : *De la Hullin.*

Une main
Me saisit soudain :
C'est mon oncle en furie ;
Il crie.
Stupéfait
Et pris sur le fait,
Je tremble et je reste muet.
Quoique l'instant fût critique,
Que je ris en regardant
La scène tragi-comique,
Que m'offrait cet accident !
Des valets
Armés de balais,
Baillant,
Criant,
Sans se comprendre.
Vers l'esclandre,
Le grand cousin
Accouru la lance à la main.
Mon oncle, en robe, en cornette,
L'œil farouche et menaçant,
En attitude d'athlète....
Oh ! vraiment,
C'était charmant.
Quel tableau
Piquant et nouveau !
Les plaisantes caricatures !
Parmi ces grotesques figures,
Il ne manquait,
Ma foi,
Que toi.

ROBERT.

C'est fort gai ; mais nous allons partir sur-le-c

BAYARD.

Nous ne partirons pas !

ROBERT.

Je serai chassé indubitablement.

BAYARD.

Je te prends à mon service.

ROBERT.

Vous!

BAYARD.

Tu deviens dès à présent mon écuyer; il m'en faut un! Je combats, je suis vainqueur, j'épouse ma cousine, et je te fais mon intendant.

ROBERT.

Moi, intendant; ma fortune est faite! Je vous en prie M. Bayard, soyez vainqueur.

BAYARD.

Avec cette écharpe! peux-tu en douter?

ROBERT.

Surtout, mettez-vous en quatre pour vous faire aimer de mademoiselle Héloïse; car si elle ne vous aime pas, elle ne voudra pas vous épouser; si vous ne l'épousez pas, je ne serai pas votre intendant; si je ne suis pas intendant, je suis ruiné.

Air: *Je ne veux pas te les donner.* (Vaudeville, *du vin, les jeux, les femmes.*)

Votre cousine va venir,
Il faut montrer de l'éloquence.
Dites-lui, pour mieux l'attendrir,
Qu'il y va de mon intendance.
Et dites-lui pour l'enflammer,
D'une voix bien persuasive:
« Je ne vis que pour vous aimer,
« Aimez-moi donc pour que je vive.

BAYARD.

Sois tranquille. Cependant le plaisir que j'éprouve est mêlé de peine. Bellabre est mon meilleur ami; il aime aussi ma cousine.....

ROBERT.

Le voici.

BAYARD.

Va tout disposer pour notre ruse.

ROBERT.

Et pour mon intendance. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

BAYARD, BELLABRE.

BAYARD, *à part.*

Je ne sais que lui dire.

BELLABRE, *à part.*

Le voilà paré de cette écharpe qui devait m'appartenir; il faut le tirer d'erreur.

BAYARD.

Eh bien ! mon ami, sais-tu que je pars pour le donjon ?

BELLABRE.

Il me semble que tu prends ton malheur bien gaîment, cette fois ?

BAYARD.

J'ai des raisons pour cela.

BELLABRE, *à part.*

Je vois quelles sont ces raisons.

BAYARD, *lui prenant la main.*

Bellabre ! es-tu mon ami !

BELLABRE.

En douterais-tu ?

BAYARD.

Non. — tu aimes ma cousine ?

BELLABRE.

Je l'adore.

BAYARD.

Eh bien ! mon ami, j'en suis aimé.

BELLABRE, *à part.*

Pauvre jeune homme !

BAYARD, *à part.*

Il est accablé du coup !

BELLABRE.

Bayard, de qui tiens-tu l'écharpe qui te pare ?

BAYARD.

D'Héloïse !

BELLABRE.

Apprends qu'elle m'était destinée.

BAYARD.

A toi !

BELLABRE.

AIR : *Vers le temple de l'Hymen.*

Sous son balcon, hier soir,
J'allais, suivant sa promesse,
Comme un gage de tendresse,

Mon ami, la recevoir.
Soudain, ta flamme indiscrette
Vers nous t'amène en cachette;
Je m'éloigne et l'on te jette,
Ce présent, qui m'est si cher.
Le jour, l'amour n'y voit goutte,
Et la nuit ce dieu, sans doute,
N'est pas tenu d'y voir clair.

BAYARD.

Serait-il vrai?

BELLABRE.

Crois qu'il m'en coûte pour détruire ton illusion.

BAYARD.

Mais n'es-tu pas toi-même dans l'erreur? car enfin j'avais demandé à Héloïse ce gage de sa foi.

BELLABRE.

Je l'avais aussi demandé! Au surplus, la voici. Veux-tu t'en rapporter à sa décision.

BAYARD.

Oh! bien volontiers!

SCÈNE IV.

Les précédens, HÉLOISE.

BAYARD.

Venez, ma cousine, venez tirer d'erreur ce pauvre Bellabre. Il prétend que ce don lui était destiné.

HÉLOÏSE.

Que vois-je?

BAYARD.

Pourquoi cet étonnement? — c'est l'écharpe que vous m'avez donnée.

BELLABRE.

En croyant me la donner.

BAYARD.

Encore!

HÉLOÏSE.

Mon cousin!

BAYARD.

Ma belle cousine.

HÉLOÏSE.

Rendez-moi cette écharpe.

BAYARD.

Comment !

HÉLOÏSE.

Je le veux.

BAYARD.

AIR : *Lisbeth.*

Hier, lorsque je recevais
De vous cette écharpe chérie,
Dans l'ivresse de mon succès
Je me promettais,
Que jamais,
Elle ne me serait ravie.
Je jurai alors par vos yeux
De la porter dans les alarmes ;
Vous avez prononcé : je veux ;
Aussitôt (*Bis.*) je vous rends les armes.
(*Il lui rend son écharpe.*)

HÉLOÏSE.

Depuis long-temps, puisqu'il faut vous l'avouer, votre ami possède mon cœur et ma foi.

BAYARD, *à part.*

Retournons à mon donjon.

HÉLOÏSE.

Cette écharpe était pour lui ; maintenant que le tournois va décider de mon sort, elle ne doit appartenir qu'à mon époux.

BELLABRE.

Mon ami, dis-moi que tu me pardonnes mon bonheur.

BAYARD.

La lice va s'ouvrir, sois vainqueur ; ce sera ma plus douce consolation. Ma cousine, mon amour vous a offensée ?

HÉLOÏSE.

Vous n'êtes qu'un enfant ! je n'y pense plus.

BAYARD.

Et moi je ne l'oublierai jamais. Bellabre, je te charge de m'obtenir la grâce de suivre le roi, à l'armée.

BELLABRE.

Quoi, Bayard, tu veux ?....

BAYARD.

AIR : *J'aime ce mot de gentillesse.*

Un Français galant et fidèle,

Par un rare exemple d'amour,
Soupire-t-il pour une belle
Qui le dédaigne sans retour,
Il vole au champ de la victoire;
Là, certain d'avoir des succès,
Ses vœux se tournent vers la gloire,
Qui ne le dédaigne jamais.

SCÈNE V.

Les précédens, ROBERT.

ROBERT, *bas à Bayard.*

M. Bayard, le tournois va commencer.

BAYARD.

Nous partons.

ROBERT.

Quoi, vous ne voulez plus combattre?

BAYARD.

Non.

ROBERT.

Mais voyez donc votre cousine, comme elle est jolie.

BAYARD.

Partons.

ROBERT.

Que vois-je! nous n'avons plus notre écharpe! Adieu mon intendance!

SCÈNE VI.

Les précédens, L'ABBÉ, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à l'abbé, en entrant.*

La clémence, cher oncle, la clémence, c'est la vertu des grandes âmes.

BAYARD.

Non, mon oncle, je ne mérite pas que vous me pardonniez, et je vais me rendre au château.

L'ABBÉ.

Comment?

BAYARD.

J'y attendrai vos ordres; puissent-ils m'ordonner bientôt d'aller prendre part à la gloire qui attend les Français, dans les champs d'Italie.

(*Il sort avec Robert.*)

SCÈNE VII.

L'ABBÉ, HÉLOISE, LE CHEVALIER BELLABRE.

LE CHEVALIER.

Quelle noble ardeur !

L'ABBÉ.

Avez-vous vu tantôt son desir d'aller au tournois? il est charmant.

AIR : *Jean Monnet.*

Mainte et mainte étourderie
Signalent à chaque instant
Son esprit, sa modestie
Et son courage brûlant;
Tour-à-tour,
Nouveau tour,
Je le gronde; j'en raffole;
Sentant que ce petit drôle
Doit être un grand homme, un jour.

(*On entend le son de la trompette.*)

LE CHEVALIER.

Voilà le premier signal du tournois.

L'ABBÉ.

Sire des Longue-Lances, puisque vous avez voulu qu'Héloïse fût la récompense de la valeur, songez à la mériter.... Duvaudreuil, Laforge, Raymond, Bellabre et tous les chevaliers que vous allez combattre, sont l'espoir de leur patrie et l'orgueil de leur famille.

LE CHEVALIER.

J'aurai plus de gloire à les vaincre! (*à Héloïse.*) Venez-vous me voir triompher?

L'ABBÉ.

Elle ne veut point paraître au tournois, et je ne puis l'en blâmer, tous les regards seraient fixés sur elle. Allons, chevaliers.

AIR : *Ronde de la Belle aux bois*

La trompette sonne,
L'air au loin résonne
De ce bruit flatteur.
Preux chevaliers, on vous appelle.
Allez, allez au champ d'honneur
Vaincre pour elle.

CHŒUR.

La trompette sonne, etc.

(*Bellabre et les Chevaliers sortent.*)

SCÈNE VIII.

L'ABBÉ, HÉLOISE.

L'ABBÉ.

Et nous, attendons ici le vainqueur.

HÉLOÏSE, *soupirant.*

Mon oncle.

AIR : *Vaudeville de Voltaire chez Ninon.*

Je dois m'en rapporter à vous,
Quand vous voulez que la victoire
Fasse le choix de mon époux.

L'ABBÉ.

Ce choix te comblera de gloire ;
La victoire pour ton bonheur
Va choisir un époux fidèle.

HÉLOÏSE.

Cela peut être, mais mon cœur
Aurait aussi bien choisi qu'elle.

L'ABBÉ.

Héloïse, ton cœur ne serait-il plus libre ?

HÉLOÏSE.

J'ai voulu long-temps me le cacher à moi-même. J'allais enfin vous découvrir ce secret, lorsque vous m'avez annoncé l'arrivée du chevalier, et l'ordre de le prendre pour époux. J'ai dû me taire.

L'ABBÉ.

Vous avez eu tort, Héloïse ; oui, mon enfant, tu as eu tort ; je connais la pureté de ton cœur, et puisque celui qui a su te plaire mérite ton estime, il est digne d'être ton époux ! Quel est-il ?

HÉLOÏSE.

C'est l'ami de Bayard.

L'ABBÉ.

Bellabre.

HÉLOÏSE.

L'habitude de le voir m'a fait connaître ses qualités ; ses qualités me l'ont fait chérir.

SCÈNE IX.

Les précédens, UN VALET.

LE VALET.

Monsieur, voici une lettre très-pressée qu'on vient d'apporter.

SCÈNE XIII.

Les précédens, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

AIR : *La victoire est à nous.*

Pour faire mon bonheur,
Ma lance et mon ardeur
Ont soutenu ma gloire ;
Les pages de l'histoire
Rediront ma valeur.

Mon ami, quelle journée glorieuse ! écoutez, écoutez le reçit de tant d'exploits.

AIR : *Ah ! que je sens d'impatience.*

Le héros de qui la vaillance
Vous avait enlevé le prix,
Frappé d'un seul coup de ma lance ;
Sur l'arène roulait surpris ;
Mille bravos
S'élancent,
D'autres héros
S'avancent ;
Lance en arrêt,
Je me tiens prêt ;
Soudain, attiré par la gloire
D'éprouver ma rare vertu,
Fier d'être battu,
Un jeune inconnu,
D'acier revêtu,
Alors a paru.

Chevalier des Longues-Lances, s'écrie-t'il « je viens te disputer la main d'Héloïse.... « Tremble, téméraire, ai-je répondu, en le regardant avec dédain. Je dis ; nous nous élançons, nous nous frappons, et le cirque retentit aussitôt de ce cri général :

Victoire !
Victoire !
Et me voilà vaincu.

L'ABBÉ.

Quel est donc ce chevalier ?

LE CHEVALIER.

Sa visière constamment baissée, a dérobé ses traits à tout le monde : lorsque j'ai quitté la lice, il avait déjà triomphé de trois Chevaliers. Pour moi, mon ami,

AIR : *Ad libitum.*

Victime d'un destin jaloux,
J'ai perdu, malgré ma vaillance,
Le bonheur d'être son époux,
Et l'honneur de votre alliance.
On peut me vaincre, je le vois;
Mais toujours fier, toujours terrible,
Pour être vaincu quelquefois
Je n'en suis pas moins invincible.

(*On entend une marche guerrière.*)

HÉLOÏSE.

On approche.

SCÈNE XIV.

Les précédens, BAYARD, *couvert d'armes brillantes.* ROBERT, *tous les deux la visière baissée*, plusieurs Chevaliers, peuple.

Morceau d'ensemble, (DE DOCHE.)

CHŒUR.

Vous voyez de la victoire,
Le protégé, le favori.
C'est lui qu'elle a choisi!
Que la beauté couronne ici la gloire!

L'ABBÉ.

Quel est donc ce jeune guerrier?

BELLABRE.

Son armure est peu remarquable.

LE CHEVALIER

Oui, mais il frappe comme un diable,
Et l'on ne doit pas s'y fier.

L'ABBÉ.

Montrez-vous, preux chevalier,
De votre rare vaillance,
Voilà la digne récompense!

HÉLOÏSE.

Il n'est plus pour moi de bonheur,

BELLABRE.

Cet instant déchire mon cœur;

L'ABBÉ.

Levez enfin votre visière!

TOUS.

Il résiste! quel mystère!

LE CHEVALIER.

De ma défaite il doit se faire honneur!

HÉLOÏSE.

Ne craignez pas de me déplaire.

(*Une ritournelle.*)

BAYARD.

Vous voulez me voir sans retard!
Je dois contenter votre envie.
A cette vaillante folie,
Peut-on méconnaître Bayard!
(Il lève sa visière.)

TOUS.

Bayard!

L'ABBÉ.

Vraiment, je ne m'attendais guère
A rencontrer là mon neveu:
Ruse d'amour, ruse de guerre,
Pour le coquin ne sont qu'un jeu.

CHŒUR.

Vaiment il ne s'attendait guère
A rencontrer là son neveu,
Rusr d'amour, ruse de guerre,
Pour cet espiégle sont un jeu.

L'ABBÉ, *à Bayard.*

Viens dans mes bras.

BAYARD.

Ce n'est qu'après le tournois que j'ai appris le moyen dont on s'était servi pour m'avoir des armes. Si je l'eusse su, mon oncle, j'aurais refusé.

L'ABBÉ.

Bien, mon ami.

BAYARD.

Me pardonnerez-vous d'avoir combattu sans votre aveu?

L'ABBÉ.

N'es-tu pas vainqueur? Ce petit lutin-là fera honneur à la famille.

BAYARD, *se tournant vers Héloïse.*

Qu'en pense mon épouse?

L'ABBÉ.

Comment?

BAYARD.

Ne devait-elle pas être le prix du vainqueur?

L'ABBÉ.

C'est vrai! Mais....

BAYARD.

Héloïse, je vous aime, je vous adore! vous le savez. C'est l'amour que j'ai pour vous, qui m'avait attiré le

courroux de mon oncle, vous le savez encore ; Jugez s'il doit avoir des charmes pour moi, ce jour où je puis faire mon bonheur..... En vous unissant à mon meilleur ami.

HÉLOÏSE, BELLABRE.

Qu'entends-je.

L'ABBÉ.

C'est un ange !

BAYARD, *à Bellabre.*

Sois heureux, Bellabre, si tu ne veux pas que je me repente du sacrifice que je te fais.

HÉLOÏSE.

Mon cher cousin !

BELLABRE.

Mon ami!

BAYARD, *à Robert.*

Approche, brave Ecuyer, viens prendre ta part de gloire et de bénédiction.

ROBERT, *levant sa visière.*

Il est vrai que nous avons fait là une belle action.

TOUS.

Robert !

ROBERT.

Pour vous servir.

BAYARD.

Je lui dois ma gloire ; car je lui dois mes armes.

ROBERT.

Vous ne me devez rien ..... Le velours a tout payé.

L'ABBÉ.

Comment, coquin, c'est toi.....

ROBERT.

Ne sommes-nous pas vainqueurs ?

L'ABBÉ.

Je te pardonne.

BELLABRE.

Un Page du Roi.

SCÈNE XV.

Les Précédens ; UN PAGE.

LE PAGE.

Sa Majesté, informée que le vainqueur du tournoi

était à peine sorti des Pages; pour lui donner une preuve des hautes espérances qu'elle a conçues de lui en ce jour, et lui offrir les moyens de les réaliser, le crée homme-d'armes, et l'attache à son auguste personne.

BAYARD.

O bonheur ! voilà tous mes vœux remplis !

(*Bayard présente sa bannière à son oncle qui la bénit.*)

(Imitation du tableau de M. Richard.)

L'ABBÉ.

AIR : *De Darondeau.*

Jeune guerrier dans les combats,
Va, cours défendre ta patrie
Je prédis qu'un jour tu seras
L'honneur de la chevalerie.
Vouloir retarder ton départ,
Serait retarder la victoire,
Et chaque jour où l'on retient Bayard,
Est un jour qu'on vole à la gloire.

VAUDEVILLE.

AIR : *Nouveau de Doche.*

BAYARD.

Mon oncle, je vous prie,
Pour moi plus de pardon,
Ma dernière folie
M'a rendu la raison;
Et déjà l'heure approche
Où pour votre bonheur,
Je serai sans reproche;
Comme je suis sans peur.

BELLABRE.

L'époux, qui de sa flamme
Laisse éteindre l'ardeur,
Doit craindre que sa femme
Ne porte ailleurs son cœur;
Moi, quand l'hymen approche,
J'en jure par l'honneur;
Je serai sans reproche,
Afin d'être sans peur.

L'ABBÉ.

Dans ma jeunesse austère,
Chacun me reprochait
De fuir la bonne chère;
La maigreur me gagnait;
Je craignais son approche,
Et voyant mon erreur,
Je devins sans reproche,
Et me voilà sans peur.

LE CHEV. DES LONG. LANCES.

La beauté règne en France
Par ses charmes vainqueurs,
Et chez nous la vaillance
Enflamme tout les cœurs;
Mais quelque chose y cloche :
Les femmes par malheur
N'y sont pas sans reproche,
Ni les maris sans peur.

ROBERT.

Sous un aussi bon maître;
Je suivrai nos guerriers,
Et bientôt je veux être
La fleur des écuyers.
Ce beau moment approche;
Car dans ma noble ardeur,
Je serai sans reproche,
Quand je serai sans peur.

HÉLOÏSE, *au Public.*

Deux auteurs dans la lice,
Descendus vaillamment,
Craignent votre justice
En ce fatal moment.
Leur jugement approche,
Et double leur frayeur;
Trouvez-les sans reproche,
Ils vont être sans peur.

FIN.

ROBERT LE DIABLE,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

PAR MM. BOUILLY ET DUMERSAN.

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 31 DÉCEMBRE 1812.

PRIX 1 FR. 50 CENT.

A PARIS,

Chez Mme. MASSON, Libraire, Editeur de Pièces de Théâtre et de Musique, rue de l'Echelle, nº. 10, au coin de celle St.-Honoré.

M. DCCC. XIII.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MATHILDE, Duchesse de Normandie. .	Mme. *Bodin.*
ROBERT LE DIABLE.	M. *Joly.*
URBAIN, jeune Ecuyer de Mathilde, frère de lait de Robert.	M. *Isambert.*
ISAURE, fille du Duc de Bretagne, orpheline dès son enfance, élevée par Mathilde.	Mme. *Arsène.*
MARTHE, nourrice de Robert le Diable.	Mme. *Duchaume.*
RAYMOND, vieil Ecuyer du feu Duc de Normandie, et Gouverneur de Robert.	M. *Fichet.*
MAURICE, vieux Soldat qui a servi sous le Duc Hubert.	M. *Fontenay.*
HÉLÈNE, sa Fille.	Mlle. *Rivière.*
SIMONETTE, jeune Paysanne.	Mme. *Deville.*
ANICET, Valet de ferme de Maurice. . .	M. *Guenée.*
LE GRAND BAILLI du Château de Lisieux.	M. *Carle.*
UN PAGE.	Mlle. *Virginie.*
RAOUL, compagnon de Robert le Diable.	M. *Le Comte.*
ROGER, *idem*.	M. *Laurent.*

PLUSIEURS AUTRES COMPAGNONS DE ROBERT.

CHEVALIERS.

DAMES.

VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

(*La Scène est en Normandie*, *vers* 1500.)

ROBERT LE DIABLE.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente un Site champêtre de la Normandie ; à gauche, la Maisonnette de Maurice ; au fond, un Côteau couvert d'arbres chargés de fruits. Au milieu du Théâtre, un gros pommier; dessous, un banc de gazon.)

SCÈNE PREMIÈRE.

MAURICE, SIMONETTE, VILLAGEOIS et VILLAGEOISES *faisant la récolte des pommes.*

CHŒUR.

AIR : *Allons, gai sur le r'frein* (du Marché aux Fleurs.)

REMPLISSONS, mes amis,
Nos celliers et nos granges;
Ce sont là les vendanges
Qu'on fait dans ce pays.

MAURICE.

Que du vin l'on chante ailleurs la louange;
Le bon cidre est le nectar des Normands.
(*Montrant une pomme.*)
Dans ce fruit, à la fois on boit, on mange;
Il sait plaire aux gourmets comme aux gourmands.

CHŒUR.

Remplissons, mes amis, etc.

MAURICE.

Voit-on sur la treille
Une forme pareille ?
Sa couleur vermeille
Inspire la volupté.

Ce beau fruit a bien droit de plaire à l'homme,
Puisqu'on fit d'une pomme
Le prix de la beauté.

CHŒUR.

Remplissons mes amis, etc.

SCÈNE II.

LES MEMES ; HÉLÈNE, *sortant de chez son père.*

HÉLÈNE.

Eh bien ! enfans, l'ouvrage avance-t-il ?

MAURICE.

Ah ! te voilà, ma fille !

HÉLÈNE.

Finirons-nous aujourd'hui la récolte de nos pommes ?

SIMONETTE.

Ah ! Mam'selle Hélène, j'avons joliment travaillé pour ça, et je pouvons nous flatter que je boirons cette année de fameux cidre.

MAURICE.

Qui, j'espère, fera sauter plus d'un bouchon !

HÉLÈNE.

Vous savez l'usage que mon père a établi dans ce canton ?

MAURICE.

Oui ; le jour où l'on finit la récolte, je régale tout mon monde.

SIMONETTE.

Vous êtes un si brave homme ! On sait ben que vous n'avez pas de plus grand plaisir que de nous voir contens.

HÉLÈNE.

Air : *Voilà le Parnasse des Dames.*

Des maux et des biens sur la terre,
Le ciel, dit-on, a fait deux parts ;
Ne doit-on pas, quand on prospère,
Du sort réparer les hasards ?
A ce devoir il s'abandonne.
Qui partage tout s'aperçoit
Que toujours le plaisir qu'on donne,
Double celui que l'on reçoit.

MAURICE.

Bien, ma fille, voilà mes principes.

SIMONETTE.

C'est qu'elle n'est pas fière, mam'selle Hélène ; quoique vous soyez propriétaire et ancien homme d'armes, elle ne fait pas fi de danser avec nous !

HÉLÈNE.

Partout où l'on se divertit, je me trouve à ma place, moi. Allons, allons, vos paniers sont pleins.

SIMONETTE.

Mais il reste encore quelques pommes dans les arbres...

MAURICE.

Eh bien ! tant mieux, mes amis !

AIR : *Vaudeville du Piége.*

De nos moissonneurs attendris,
Nous voyons la main généreuse
Laisser tomber quelques épis
Pour aider la pauvre glaneuse.
Aux passans, dans ces lieux conduits,
Loin d'offrir un stérile ombrage,
Ah ! laissons ici quelques fruits
Pour les ranimer en voyage.

SIMONETTE.

Ce bon père Maurice, il pense à tout le monde.

MAURICE.

Allons, emportez vos paniers et suivez-moi.

CHŒUR.

Remplissons, mes amis,
Nos celliers et nos granges ;
Ce sont là les vendanges
Qu'on fait dans ce pays.

(*Maurice rentre dans sa maison, suivi de quelques paysans.*)

SCENE III.

LES MÊMES, ANICET *descendant du côteau.*

ANICET.

Ouf ! je sis tout essoufflé ! faut que j'aie fait en courant plus d'une lieue.

HÉLÈNE.

Comment, pour venir du hameau voisin ?

ANICET.

C'est que j'ai pris le plus long.

HÉLÈNE.

Pourquoi?

ANICET.

Pardin! pour ne pas le rencontrer.

HÉLÈNE.

Qui donc?

ANICET.

Je l'ai encore là devant les yeux!

HÈLÈNE.

T'expliqueras-tu?

ANICET.

Oh! qu'il est bien nommé!

HÉLÈNE.

Mais qui donc, encore une fois!

ANICET.

Robert le Diable, Mam'selle!

TOUS, *avec frayeur.*

Robert le-Diable!

AIR : *Je suis votre ami* (des Landes.)

Quoi! Robert le Diable est de r'tour;
Il faudra quitter ce séjour!

ANICET.

Ah! dans les familles
Qu'eu grabug' ça f'ra;
Les mères, les filles,
Tout tremble déjà!

TOUS.

Quoi! Robert le Diable! etc.

HÉLÈNE, *riant.*

Eh bien! mes amis, quelle frayeur vous saisit.

ANICET.

Comment, Mam'selle, vous ne tremblez pas comme nous?

HÉLÈNE.

Moi, trembler! Le duc Robert n'est-il pas un homme comme un autre?

ANICET.

Ah! ben oui, comme un autre!... Comme quatre, comme dix! Comment, il ne vous ferait pas peur!... ah ben!...

HÉLÈNE.

AIR : *Au son du fifre et du tambour.*

Je suis fille d'un militaire;

Amis, comment n'aurais-je pas
De la fierté, du caractère ;
Dès l'enfance, il guida mes pas.
Le courage est héréditaire
Pour celle qui reçut le jour
Au son du fifre et du tambour.

Toujours la valeur sut me plaire ;
Un brave ne me fait pas peur.
Fi, de l'amant sans caractère
Qui vous adore avec langueur !
On aime mieux un téméraire
Qui s'en vient vous parler d'amour
Au son du fifre et du tambour.

ANICET.

Vot' fierté, vot' bravoure, c'est bel et bon ; mais tout ça ne pourrait pas vous retirer des griffes de ce Robert, pis qu'on dit qu'il est le fils du diable.

HÉLÈNE, *riant.*

Comment, vous croyez cela !

SIMONETTE.

Je ne sommes pas les seuls. C'est-il pas le dicton de toute la Normandie ?

HÉLÈNE.

Oui, cette croyance a été consacrée par nos Troubadours, et moi-même j'ai répété plus d'une fois la romance faite à ce sujet par un de nos chansonniers du Val-de-Vire.

ANICET.

Ah ! mam'selle Hélène, chantez-nous-la donc c'te romance de Robert le Diable.

TOUS.

Ah ! oui, oui, mam'selle Hélène !

HÉLÈNE.

Volontiers ; mais à condition que vous me promettrez tous d'avoir bien peur.

ANICET.

J'n'avons pas besoin de jurer pour ça.

SIMONETTE.

Je sens déjà qu'alle me prend. J'en frissonne d'avance.

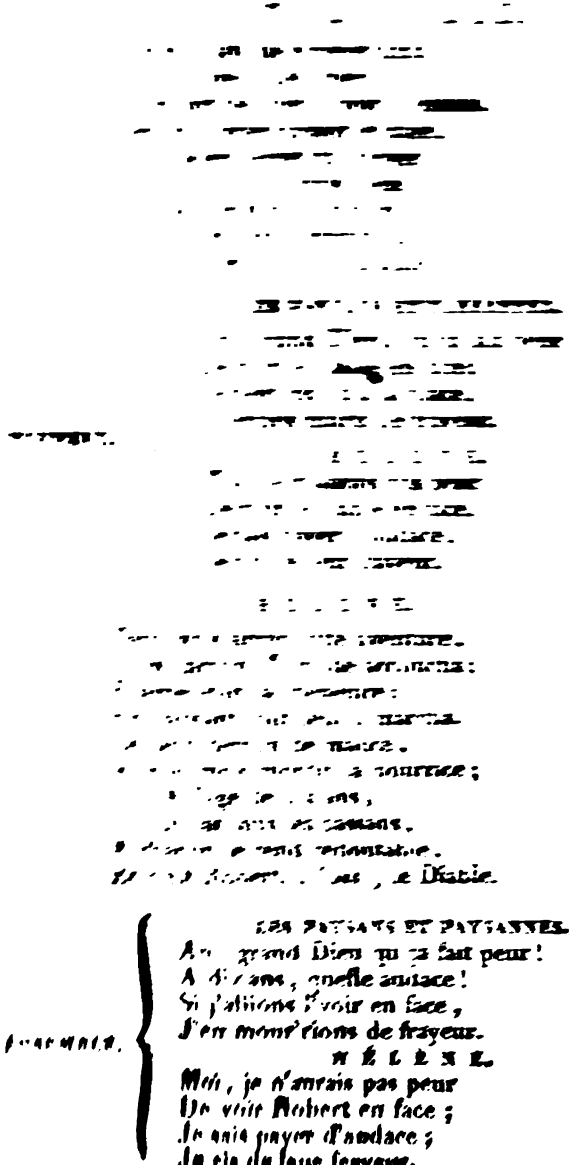
HÉLÈNE, *d'un ton imposant.*

Approchez tous, écoutez et tremblez !

ROMANCE.

AIR *nouveau de M. Doche.*

Hubert, le duc de Normandie,



LES PAYSANS ET PAYSANNES.

Au grand Dieu tu te fais peur !
A Robert, quelle audace !
Si j'allions l'voir en face,
J'en mourrions de frayeur.

ÉLÈNE.

Moi, je n'aurais pas peur
De voir Robert en face ;
Je crois payer d'audace ;
Je ris de leur frayeur.

HÉLÈNE.

A quinze ans, loin d'être plus sage,
Il se livre à tous ses penchans :
Fuyant tout lien, tout servage,
Seul, il s'en va courir les champs.
Partout il jure, il boit, il pille ;
Partout il poursuit femme et fille :
Chacune en désarroi
Se dit avec effroi :
Ah ! ce Robert si formidable,
Est donc le fils..... (*bis.*) du Diable !

ENSEMBLE.

LES PAYSANS ET PAYSANNES.

Ah! grand Dieu qu'ça fait peur!
Queu démon, quelle audace !
Si j'allions l'voir en face,
J'en mour'rions de frayeur.

HÉLÈNE.

Moi, je n'aurais pas peur
De voir ce Diable en face :
Je sais payer d'audace ;
Je ris de leur frayeur.

SIMONETTE.

Comment, mam'selle Hélène, vous pouvez rire en nous racontant des histoires de sorcelleries comme ça ?

HÉLÈNE.

Et pourquoi veux-tu que cela m'attriste ?

ANICET.

Vous ne frémissez pas en apprenant que ce Robert le Diable est dans les environs, et qu'à coup sûr il passera par ici.

HÉLÈNE.

Eh bien ! tant mieux, je serai bien aise de le voir.

ANICET.

Vous ne pensez donc pas que partout où il passe, il défonce les tonneaux, il bat les galans et il épouse les filles ?

SIMONETTE.

Il épouse les filles !.... Hou ! Passera-t-il bientôt ?

ANICET.

Plutôt que je ne voudrons, Mam'selle! C'est drôle, tout de même, qu'un seigneur comme lui passe sa vie à courir les champs avec un tas de bons sujets qui lui ressemblent, plus tôt que de rester tranquille auprès de la duchesse, sa mère, dans son beau château de Lisieux.

HÉLÈNE.

Chacun a son goût; il n'aime pas les grandeurs.

ANICET.

Je m'en arrangerais ben, moi!

SIMONETTE.

Et moi donc!

HÉLÈNE.

Allons, allons, mes amis; préparez tout pour notre petite fête champêtre; et si Robert passe par ici, je me charge, moi, de l'y inviter.

ANICET.

Ah! il n'a pas besoin qu'on l'invite, allez!

SIMONETTE.

Il s'invite ben tout seul, lui, à ce qu'on dit!

HÉLÈNE.

Je vais dans les vergers voisins voir les autres ouvriers et les engager à partager nos plaisirs. L'arrivée de Robert le Diable ne doit pas les troubler.

AIR : *Du Calife de Bagdad.*

On prétend qu'en courant le monde,
Il s'abandonne à la gaieté,
Qu'il chante et qu'il boit à la ronde,
Et qu'il courtise la beauté.
On dit enfin qu'il est bon diable,
Et qu'il n'est jamais redoutable
Qu'à la sottise, à la laideur...
Il ne saurait me faire peur.

(*Elle sort.*)

ANICET, *appelant les Villageois qui sont chez Maurice.*

Allons, vous autres, apportez tout ce qu'il nous faut, les plats, les brocs, tout le service.

SCENE IV.

ANICET, SIMONETTE, MARTHE, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

MARTHE, *entrant par la droite, un petit panier sous son bras, un bâton à la main, elle traverse le théâtre et s'assied sur le banc de gazon.*

Ma fine, je commençons à être lasse! Reposons-nous un petit brin. Ah!...

ANICET.

Tiens, c'est la mère Marthe, la nourrice de Robert le Diable.

MARTHE.

Bonjour, bonjour, vous autres. Dites-moi, m'senfans, j'sommes-ti encore ben loin de Lizieux?

SIMONETTE.

Vous n'avez plus qu'une heure de marche.

ANICET.

Tenez, regardez par-là; voyez-vous le château?

MARTHE, *se levant.*

Ma fine non, je ne le vois pas!

ANICET.

Eh ben! vous le verriez s'il n'était pas caché par ce bois de haute-futaie.

MARTHE, *lui donnant une petite tape.*

Eh ben! voyez-vous ce petit goguenard!

SIMONETTE.

Vous devez être fatiguée, la mère.

MARTHE.

C'est pas pour dire; mais j'som' partie de not' ferme de Blangy avant soleil levé.... Et quoiq'j'ayons encore bon pied bon œil..... c'est une trotte, dà!

SIMONETTE.

Faut vous rafraîchir avec nous.

MARTHE.

J'n'ai pas le temps de m'arrêter.... Non, non, non; mais quoiqu'ça j'boirons ben un coup de cidre.

ANICET, *lui versant.*

Eh ben! vous allez donc voir vot' diable d'nourrisson!

MARTHE.

Oui, pisqu'on m'a dit qu'il était revenu dans le pays.

ANICET.

J'en suis ben sûr, moi, pisque je l'ai vu.

SIMONETTE.

Pisqu'il l'a vu.

MARTHE.

Tu l'as vu! Est-il toujours ben portant, fait-il toujours ses fredaines?....

ANICET.

Je dis que je l'ai vu.... Mais je n'ai pas osé le regarder.

MARTHE.

C'est le sire Raymond, son ancien gouverneux, qui m'a

fait donner l'ordre de me trouver aujourd'hui même au château de Lisieux... Et c'tordre là, c'est si ben d'accord avec le cœur d'une nourrice..... et celui d'une mère. (*A part.*) Car je ne peux pas oublier que Robert est mon fieux.

ANICET.

Quoiqu'vous marmottez donc là, à part, vous, la mère?

MARTHE.

Eh ben! je ne vas-ti pas voir aussi Urbain, mon fieu, qu'est un gentil garçon, j'men vante; voire même qu'il est devenu le premier écuyer de not' bonne duchesse. Urbain et Robert, Robert et Urbain, ils sont si ben là tous les deux, que, foi de femme, je ne sais pas quel est celui que j'y r'trouve l'premier.

AIR : *La Fille au coupeur de paille.*

Mon Urbain est doux, aimable,
Quoiqu'un peu sur le grand ton;
Et si Robert est un diable,
Tout d'mêm' c'est mon nourisson.
J'partons,
Je vous quittons;
Malgré l'ravage
De l'âge,
Qui va r'voir ses enfans,
R'trouv' ses jambes de quinze ans.

(*Elle sort.*)

ANICET et SIMONETTE.

Au revoir, la mère.

SCENE V.

LES MEMES, *excepté* MARTHE.

ANICET.

Eh ben, et l'couvert; ils sont là à me r'garder parler.... Le couvert donc?

AIR : *J'allons épouser mon ami Blaise.*

ANICET.

L'gazon servira
D'siége et de table.

SIMONETTE.

La danse sera
Ben agréable.

(*On apporte une table que l'on place devant le gros pommier.*)

ANICET.

D'abord il faut mettre l'couvert ;
La danse s'ra pour le dessert.

TOUS LES PAYSANS.

On dans' ben mieux
Quand l'cidre vieux,
Noyant l'chagrin,
Nous met en train.

ANICET, *désignant le banc de gazon qui se trouve sous le pommier.*

A la place d'honneur,
J'mettrons mam'selle Hélène.

SIMONETTE.

J'la f'rons n'ot reine,
Et c'est d'bon cœur.

TOUS.

Qu'j'aurons de plaisir ; (*bis.*)
Plus de travaux, plus de peine ;
Ah ! com' j'allons nous divertir !

(*On entend dans l'éloignement le bruit de la marche de Robert et de ses amis ; tous les Paysans s'arrêtent effrayés.*)

SIMONETTE.

Chût ! qu'est-ce que j'entendons là-bas ?

ANICET, *courant sur le côteau.*

C'est Robert le Diable, avec toute sa suite.

LES HOMMES.

Sauvons-nous.

LES FEMMES.

Cachons-nous.

SIMONETTE, *tenant sa porte entr'ouverte.*

Ah ! mon Dieu, qu'j'ai peur, je voudrais pourtant ben le voir. (*Simonette rentre précipitamment chez Maurice, et ferme la porte au nez d'Anicet ; la ritournelle recommence et annonce l'approche de Robert.*)

ANICET.

Hé ben ! all'me ferme la porte au nez ! Où me cacher ? Les voilà, les voilà ; grimpons sur le pommier.

SCENE VI.

ROBERT, *précédé de* RAOUL, *de* ROGER *et de ses Camarades, descend la colline*; ANICET *sur le pommier.*

CHŒUR.

AIR : *Des Fêtes d'Eleusis* (de M. Darondeau).

Marcher au plaisir,
De l'homme est le seul désir;
Afin de le mieux saisir,
Il faut y courir.

ROBERT.

Toujours à nos lois fidèles,
Chanter la nuit et le jour,
Et pour vaincre les cruelles,
De vin abreuver l'amour,
Tenir cour plénière à table,
Combattre à grands coups de brocs;
Amis, de Robert le Diable
Voilà les joyeux travaux.

TOUS.

Marcher au plaisir, etc.

ROBERT.

Ah! ah! un repas préparé! Est-ce que l'on nous attendait ici?

RAOUL.

Ma foi, que l'on nous attendît ou non, profitons-en.

ROBERT:

C'est pour nous, rien n'est plus sûr, et je le prouve. (*Robert s'assied au milieu, les autres autour de lui.*) Les habitans de ce village sont très attentifs; ils avaient sans doute deviné que nous avions toujours soif et bon appétit.

ANICET, *dans l'arbre.*

Ah! mon Dieu! ils vons tout boire et tout croquer.

ROBERT.

AIR : *J'ai Grégoire pour nom de guerre.*

Assoyons-nous sous ce feuillage,
Où le festin est apprêté.
J'aime les repas du village,
Le grand air donne la santé.

Le charmant réfectoire !
Ici point d'humeur noire.

TOUS.

A boire !

ROBERT.

Voilà (*bis.*) le bénédicité
Du chapelain Grégoire.

TOUS.

Voilà, voilà le bénédicité
Du chapelain Grégoire.

ROBERT *porte le verre à ses lèvres en même temps que ses camarades.*

Eh ! mes amis, c'est du cidre.

ANICET, *dans l'arbre.*

Et du fameux poiré.

RAOUL.

Est-ce que des gentilshommes comme nous sont faits pour se contenter du breuvage de ces rustres ?

ANICET, *dans l'arbre.*

Ils sont bien difficiles.

ROBERT.

Non, corbleu ; il faut avoir du vin, coûte qui coûte.

RAOUL.

Boire du cidre aujourd'hui, le jour de la naissance de Robert !

ROGER.

Le jour de sa majorité !

ROBERT.

Oui, c'est aujourd'hui que j'ai mes vingt-cinq ans ; mais il faut convenir qu'en attendant ma majorité, je me suis diablement émancipé.

ANICET *avance sa tête entre les branches ; son chapeau tombe sur la figure de Robert.*

Je voudrais ben voir sa figure.

ROBERT.

Qu'est-ce que c'est que cela ?

RAOUL.

Il y a donc quelqu'un dans cet arbre ?

ROBERT, *voyant Anicet.*

Que fais-tu là ?

ANICET.

Ce que je fais là, mes bons seigneurs ! je tremble comme l'oiseau sur la branche.

ROBERT.

Allons, descends.

ANICET.

Ah ! je suis perdu !

RAOUL, *prenant une gaule.*

Si tu ne descends à l'instant, je vais....

ANICET.

Ah ! ne me gaulez pas..... Me voilà, me voilà. (*Il saute en bas de l'arbre et tombe à genoux devant Robert.*)

ROBERT.

D'où vient donc ta frayeur, nigaud ?

ANICET.

Vous me demandez ça !.... Vous, mon bon seigneur, qui êtes si méchant..... à ce qu'on dit.

ROBERT.

Moi, méchant !

ANICET.

N'êtes-vous pas Robert le Diable ?

ROBERT.

AIR *des Virtuosi ambulanti.*

Oui, je suis Robert le Diable ;
Car je suis un diable à table.
Diable à quatre
S'il faut se battre ;
Mais je veux et nuit et jour
Dire aux belles
Qu'auprès d'elles
Je suis un diable en amour.

ANICET, *à part.*

S'il n'est diable qu'auprès des belles, je suis tranquille.

ROBERT.

(*Même air.*)

Ce nom de Robert le Diable,
A tort me rend redoutable.
Serviable
Au misérable,
J'ai pour guide mes penchans ;
Pour les bons, je suis bon diable,
Et diable pour les méchans.

ANICET.

Je ne suis pas méchant, moi, monseigneur ; mais ce n'est pourtant pas ce qu'on dit de vous.

ROBERT

ROBERT.

Que m'importe ce qu'on dit. Au fait, peux-tu nous procurer du vin?

ANICET.

Non, Monseigneur.

ROBERT, *lui jetant quelques pièces d'or.*

En le payant bien.

ANICET.

Ah! c'est différent, je courons vous en chercher tout de suite....

(*Revenant sur ses pas.*)

Comben vous en faut-il?

ROBERT.

Tout ce qu'il y a dans le village.

ANICET.

Tout ce qu'il y a dans le village.... Oh! queux avaloires ça fait....! (*Il regarde Robert et se sauve.*)

SCENE VII.

ROBERT, RAOUL, ROGER; *Suite de Robert.*

ROBERT.

Tu vois, mon cher Raoul, quelle réputation l'on m'a donnée.

AIR: *La bonne chose que le vin.*

Ne puis-je pas aimer le vin,
Sans que d'ivrogne l'on me traite?
Faut-il m'appeler libertin,
Parce que j'aime la fillette?
Exagérer ne coûte rien:
On aime à croire l'incroyable;
Je ne suis pas un ange,... hé bien,
De moi soudain l'on fait un diable!

ENSEMBLE. { Robert n'est pas un ange,... Hé bien,
De lui soudain l'on fait un diable.

ROGER.

Quelqu'un vient de ce côté.

ROBERT.

Hé, c'est Urbain, mon frère de lait.

RAOUL.

Deux écuyers l'accompagnent.

ROBERT.

On a déjà appris mon retour... Il vient sans doute de la

part de ma mère. Je m'attends à quelque sermon. Mes amis, laissez-moi seul avec lui.

TOUS.

Ne va pas te laisser convertir, au moins.

ROBERT.

Soyez tranquilles.

(*Ils sortent*).

SCENE VIII.

ROBERT, URBAIN, DEUX ECUYERS.

URBAIN *fait signe aux Ecuyers de se tenir au fond du théâtre.*

Enfin, monseigneur, nous vous revoyons en ce pays.

ROBERT.

Qu'est-ce que tu dis donc avec ton monseigneur; ne sommes-nous plus frères?.....

URBAIN.

Je n'oublierai jamais la distance.....

ROBERT, *l'embrassant.*

Où donc en trouves-tu?.....

URBAIN.

Je suis envoyé par la duchesse votre mère.....

ROBERT.

Qu'est-ce que c'est que votre?... Tutoie-moi, ou je ne t'écoute pas.

URBAIN.

Je suis donc envoyé par la duchesse ta mère.....

ROBERT.

A la bonne heure. Comment se porte-t-elle? et la tienne, la bonne Marthe, ma nourrice; que j'aurai de plaisir à l'embrasser!

URBAIN.

Elle est toujours dans la ferme que lui légua en mourant le duc ton père.

ROBERT.

Et le vieux Raymond, notre ancien gouverneur, gronde-t-il toujours?

URBAIN.

Sans doute; mais son grand âge, ses longs services le rendent si respectable! Je lui dois mes premiers succès militaires et la faveur dont je jouis auprès de la duchesse.

ROBERT.

Et Isaure est-elle bien grandie, embellie?

URBAIN.

Isaure est la plus belle, la meilleure des femmes.....

ROBERT.

Elle doit avoir ses dix-huit ans. Quand la marie-t-on?..... car ma mère, à qui le duc de Bretagne l'a remise en mourant s'est chargée de son bonheur.

URBAIN.

Où trouver un chevalier qui soit digne de tant de vertus et de charmes?

ROBERT.

Et parbleu, moi tout le premier.

URBAIN, *à part.*

Ciel!... (*haut*). Mon ami, ta mère espère que cette fois tu ne passeras pas aussi près d'elle, sans lui procurer le plaisir de te serrer dans ses bras.

ROBERT.

Je ne demanderais pas mieux. Mais c'est que si je remets le pied au château, ils vont m'assommer d'honneurs, de harangues, et le cérémonial m'ennuie.

URBAIN.

Tu ne peux refuser à la duchesse cette consolation. Sais-tu bien qu'il y a trois ans que tu ne l'as vue?

ROBERT.

Tant que cela? Il est vrai que je me suis fait une manière de filer le temps...

URBAIN.

Tu conviendras qu'elle n'est pas tout à fait convenable à ton rang, à ta naissance.

ROBERT.

Ah! tu vas sermoner. Adieu.

URBAIN.

Robert, mon ami, mon frère,

AIR : *Loin des rayons brûlans du jour.* (Belle au bois d.)

Crois-moi, redoute les désirs
Qu'excite la fougue de l'âge,
Dans le tourbillon des plaisirs
Tôt ou tard éclate l'orage.
Soulève le voile trompeur
Qui déguise encor ta chimère,
Et tu verras que le bonheur
T'attend dans les bras de ta mère.

ROBERT.

Je sens bien que tu as raison. Il est certain qu'une mère.. qui vous tend les bras..... Mais la grandeur n'est pas mon élément : j'y suis gauche. On rit de moi, et tu sais que je ne suis pas endurant : il me faut à chaque instant frotter un écuyer, étriller un page ; tout cela jette du trouble dans le château, et chagrine ma mère.

URBAIN.

Robert, si tu voulais te contraindre un peu.

ROBERT.

Non, cela ne m'est pas possible. Si j'étais comme toi, seulement. Tu n'es qu'un simple écuyer, et tu as de la grâce, de la dignité.

URBAIN.

C'est le fruit des bontés de la duchesse, qui a daigné permettre que ton frère de lait partageât les soins que le vieux Raymond donnait à ton éducation.

ROBERT.

Tu en as profité mieux que moi, et tu faisais des progrès rapides, tandis que je me disputais avec mes maîtres, et que souvent même je rossais mon gouverneur.

URBAIN.

Tu annonçais, il est vrai, une tête vive, un caractère indépendant; mais je t'ai toujours connu un cœur franc, généreux, et surtout un courage à toute épreuve.

ROBERT.

Oh! pour cela je m'en vante.

URBAIN.

Cher Robert... Il faut me promettre de te rendre avec moi, près de la duchesse ta mère.

ROBERT.

Et tu dis donc qu'Isaure est une belle fille.

URBAIN.

Mais, mon ami, ta mère.....

ROBERT.

Je te parle d'Isaure. Es-tu bien sûr qu'elle n'ait pas encore fait un choix?

URBAIN.

AIR *de M. Doche.*

Je sais qu'interrogeant son cœur,
J'ai cru voir tressaillir Isaure;
Alors une aimable rougeur
L'anime et l'embellit encore.

Elle veut répondre par fois,
Et sa bouche reste mi-close;
Un soupir lui coupe la voix...
Mais cela dit-il quelque chose?

ROBERT.

Eh! cela dit tout, mon ami! Elle cherche à donner son cœur. Comment, tu n'es pas plus habile à déchiffrer les femmes?

URBAIN.

Ce n'est pas aussi facile que tu penses: on voit bien que tu n'as jamais aimé véritablement.

ROBERT.

Je ne sais pas si c'était véritablement; mais, vive dieu, j'ai aimé bien souvent!

AIR: *Voilà la manière.*

La brune ou la blonde
Satisfait mon goût.
Il faut, dans le monde,
Essayer de tout.
Comment ne pas rire
D'un sot qui long-temps soupire?
Se voir et se plaire,
Se le dire sans mystère;
Rompre sans colère,
Dans le même jour,
Voilà la manière
Dont je fais l'amour.

URBAIN.

Mais j'aperçois tes compagnons; je ne me soucie pas de me trouver avec eux. Je viendrai te reprendre dans quelques instans..... Robert, je compte sur ta parole.

ROBERT.

Je te la donne.

SCENE IX.

ROBERT, RAOUL, ROGER, *et les autres amenant chacun de force une fille du village.*

RAOUL *tenant Simonette.*

Eh! venez, venez donc, les belles, et n'ayez pas peur.

LES JEUNES FILLES.

AIR : *Laissez-moi donc, M. le militaire.*

Laissez-nous donc, messieurs les gentilshommes (*bis*).

LES HOMMES.

De bons vivans (*bis*), voilà ce que nous sommes.

LES FILLES.

Ah! quel malheur,
J'mourons de peur.
Dans quel danger nous sommes! (*bis*).

LES HOMMES.

De bons vivans doivent-ils faire peur.

ROBERT.

Tudieu! gaillards, vous avez chacun la vôtre, et moi je n'aurai rien!

SCENE X.

LES MÊMES, ANICET, *suivi des garçons du village, portant chacun un broc.*

ANICET.

V'là du bon vin, monseigneur. Ah! qu'est-ce que je vois-là; ils enlèvent nos fillettes.

ROBERT.

Le premier qui s'avance, je l'avale lui et son broc, comme un verre de vin.

ANICET, *trépignant sans oser avancer.*

Jarnigué, tatigué, je serai battu, mais çà m'est égal.

ROBERT, *tirant son épée.*

Bataille, ah! volontiers.

ROBERT, *aux paysans.*

AIR : *Vaudeville des amours d'été.*

Ah! nous vous résisterons.
(*à ses camarades*) Garde à vous et volte face.

Robert et ses camarades placent les jeunes filles d'un côté, et se mettent entre elles et les garçons.

RAOUL *et* ROGER.

(*aux paysans*). Ici vous avez, garçons,
Affaire à de francs lurons.

ROBERT.

Robert le diable, aujourd'hui,
Saura punir votre audace.
Corbleu, malheur à celui
Qui vient se frotter à lui.

ANICET *et les garçons prenant des gaules.*

Ici, jarni, contre nous,
Defendez-vous.
J'allons gauler, car, morbleu,
C'nest pas un jeu.

(*Ils font mine de se défendre*).

SCENE XI.

LES MÊMES, MAURICE *sortant de chez lui.*

MAURICE.

Quels éclats,
Quel fracas;
Allez-vous faire
La guerre.
Songez, si l'on se bat,
Que je fus bon soldat.

ENSEMBLE.

LES PAYSANS.

Ah! nous vous résisterons.
Je f'rons face
A votre audace;
De c'village les garçons,
Autant qu'vous sont bons lurons.

ROBERT, RAOUL, ROGER, *et les autres.*

Téméraires, nous saurons
Faire face
A votre audace.
Ici vous avez, garçons,
Affaire à de bons lurons.

ANICET.

M. Maurice, c'est Robert le diable, qui vient ici mettre nos filles au pillage.

MAURICE.

Si diable qu'il puisse être, je me charge, moi, de lui faire entendre raison.

ROBERT.

Me faire entendre raison, ce serait du nouveau, par exemple.

RAOUL.

Ce vieux bonhomme ne voudrait-il pas se mesurer à nous.

MAURICE.

Tudieu! le bonhomme n'a jamais souffert qu'on rît à ses dépens! Le premier que j'empoigne...

ROBERT, *s'avançant.*

Ce sera donc moi.....

(*Il s'avance vers Maurice; ils se mesurent de l'œil un instant, Hélène paraît au fond du théâtre.*

SCENE XII.

LES MÊMES, HELÈNE.

HÉLÈNE, *courant se placer entre deux.*

Oser menacer mon père! (*Elle saisit Robert au collet, et le fait reculer quelques pas*).

ROBERT.

Quelle luronne! Vive Dieu! qu'elle est belle!

HÉLÈNE.

Si j'avais des armes!

ROBERT.

J'en ai vu dans ma vie de bien tournées, mais pas comme celle-là.

AIR: *Malgré la bataille.*

As-tu besoin d'armes
Avec de tels yeux?
Sers-toi de tes charmes,
Ils valent bien mieux.
Loin d'être rebelle,
Je vois mon vainqueur;
Car tu m'as, la belle,
Touché droit au cœur.

HÉLÈNE.

Tu as insulté mon père.

ROBERT.

Je suis prêt à t'en faire réparation.

RAOUL.

Y songes-tu Robert?

ROBERT.

Silence.

MAURICE, *passant entre Robert et Hélène.*

AIR *du vaudeville d'Agnès Sorel.*

Du vaillant duc de Normandie,
Je fus l'heureux libérateur;
Votre père me dut la vie,
Et vous voulez m'ôter l'honneur.

L'insulte, jeune téméraire,
De mon dévouement est le prix :
Est-ce ainsi qu'on doit voir un fils
Payer les dettes de son père?

ROBERT.

Tu serais ce brave Maurice dont j'ai tant de fois entendu parler?

HÉLÈNE.

Oui, mon père sauva la vie au vôtre et n'eut pour récompense de ses services, que l'ingratitude et l'oubli.

ROBERT.

Pourquoi Maurice ne s'est-il pas fait connaître?

MAURICE.

Je n'ai fait que mon devoir, et n'ai besoin de rien.

ROBERT.

Mais j'ai besoin, moi, de m'acquitter envers toi; et comme tu le dis bien, de payer les dettes de mon père.

HÉLÈNE, *à part.*

Il est meilleur qu'on ne pense.

MAURICE.

Si vous voulez faire quelque chose pour moi, il ne tient qu'à vous.

ROBERT.

Parle.

MAURICE.

Promettez-moi de ne point troubler la paix dont nous jouissons dans ce village.

ROBERT.

Ah ça, pour qui me prennent-ils donc! Je m'amuse avec mes amis; nous nous promenons de village en village, goûtant tous les vins, faisant la cour à toutes les belles, ne faisant la guerre qu'à ceux qui ne veulent pas rire. Qu'est-ce qu'il y a donc là de si redoutable?

HÉLÈNE, *à part.*

J'avais raison de n'en pas avoir peur.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, URBAIN, LES DEUX ECUYERS.

URBAIN.

Robert, il est temps d'exécuter ta promesse; le palefroi est tout prêt; j'ai fait annoncer ton arrivée à la duchesse: partons à l'instant.

ROBERT.

Non, non, je ne pars plus.

URBAIN.

Comment?

ROBERT.

Mon ami, Isaure peut être bien belle, mais ce que l'on imagine ne vaut pas ce que l'on voit. Regarde Hélène, et dis-moi si l'on peut s'en séparer.

URBAIN, *à part.*

Il en serait épris, quel bonheur!..... (*A Robert.*) Mais, mon ami, songe que ta mère t'attend; que tu ne peux maintenant manquer à ta parole.

ROBERT.

Corbleu, ce serait la première fois de ma vie. Mais, écoute, le respect filial d'un côté; de l'autre, la reconnaissance, l'amour!..... Car, pour cette fois, je crois que c'est du véritable.... Il y a moyen d'arranger tout ça.

URBAIN.

Je ne te comprends pas.

ROBERT.

Le brave Maurice a sauvé la vie à mon père; il n'a pas été récompensé, je l'emmène au château, et j'épouse sa fille.....

RAOUL.

Que dis-tu!

HÉLÈNE.

Qu'entends-je!

MAURICE.

Y pensez-vous!

ROBERT.

Sa beauté, son courage,.... si tu avais vu comme elle me tenait en respect!..... Ah! je suis pris, mon heure est venue.

MAURICE.

Monseigneur, n'exposez point le vieux Maurice à des humiliations qu'il ne saurait supporter.

ROBERT.

Je voudrais bien voir que quelqu'un se permît.....

MAURICE.

J'ai trop bien servi le père pour ne pas être l'ami du fils; mais je ne quitte point ma paisible demeure.

ROBERT.

Je n'aime point qu'on me résiste, et si, comme tu le dis, tu veux être de mes amis, partons à l'instant.

MAURICE.

Mais, encore une fois, seigneur. .....

URBAIN *à Maurice.*

Pourriez-vous, brave Maurice, empêcher Robert de se rendre auprès de la duchesse qu'il n'a pas vue depuis si long-temps.

HÉLÈNE *à Maurice.*

Mon père, si c'est le seul moyen de le rendre à sa mère, impossible de s'y refuser.

ROBERT.

Allons, décide-toi, il faut me suivre avec ta fille.

MAURICE *à part.*

Eh bien! seigneur, j'obéis..... J'espère la ramener avant la fin du jour.

URBAIN.

Enfin, j'aurai donc rempli mon message.

ROBERT.

Partons.

RAOUL.

Eh bien! et nous, tu nous laisses là!

ROBERT.

Qui vous empêche de me suivre à Lisieux..... Ah! je me charge de vous reconcilier avec vos familles. Il est temps, mes amis, de faire un retour sur nous-mêmes.

ANICET, SIMONETTE, LES VILLAGEOIS ET LES VILLAGEOISES *à Maurice et à Hélène.* — LES COMPAGNONS DE ROBERT.

AIR *de la Chaumière indienne.*

Bon voyage, bon voyage,
Vous quittez donc ce village,
Quel dommage, quel dommage!
Mais hâtez votre retour.

Bon voyage, bon voyage,
Il faut quitter ce village,
Bon voyage, bon voyage,
Nous allons revoir la Cour

HÉLÈNE.

L'éclat et la magnificence
Que l'on voit briller à la cour,
Ne pourront pas de mon enfance
Me faire oublier le séjour.

ENSEMBLE.

LES VILLAGEOIS.

Bon voyage, bon voyage,
Vous quittez donc ce village,

MAURICE *à part.*

Le voyage, le voyage
Ne sera pas long, je gage;

Quel dommage, quel dommage !
Mais hâtez votre retour.

Je m'engage, je m'engage
A revenir dans ce jour.

ROBERT.

Pour qui chérit l'indépendance,
C'est un assez triste séjour.
Morbleu, Robert par sa présence,
Saura bien égayer la Cour.

TOUS.

Bon voyage, etc.

Le voyage, etc.

Les villageois les accompagnent jusqu'au haut du côteau.

La toile baisse.

ACTE II.

(Le Théâtre représente un salon gothique du château de la duchesse de Normandie. Le fond laisse voir une longue galerie.)

SCENE PREMIERE.

ISAURE *assise près d'une table sur laquelle est une lyre.*

Je suis seule, répétons la romance d'Urbain. Il n'a pas osé y mettre le nom d'Isaure, et pourtant je suis bien sure que c'est pour moi qu'il l'a composée.

AIR *nouveau de M. Doche.*

Secret d'amour
Dans mon cœur vient d'éclore,
Comme la fleur aux doux rayons du jour
Sa volupté du bonheur est l'aurore,
Mais du midi craint le brillant retour.
Ombre du soir, vient embellir encore
Secret d'amour.

Secret d'amour
Est toujours nécessaire,
C'est la vertu du preux, du troubadour :
Gardez-vous bien, sur le secret de plaire,
D'interroger vingt belles tour à tour ;
Ce n'est qu'à deux qu'on devine sur terre
Secret d'amour.

SCÈNE II.

ISAURE, RAYMOND, UN PAGE.

RAYMOND *amène un petit page par le bras.*

Je vous apprendrai, petit etourdi, à manquer de respect à la vieillesse.

ISAURE.

Qu'avez-vous donc, Raymond.

LE PAGE.

Vous savez bien, mademoiselle, qu'il faut toujours qu'il gronde.

RAYMOND.

Taisez-vous.

LE PAGE.

Le grand mal de rire d'une vieille paysanne.

RAYMOND.

Apprenez que c'est la nourrice du duc votre maître; que c'est par mes ordre qu'elle vient ici, et que j'entends qu'on ait pour elle beaucoup d'égards. Allez, monsieur, allez annoncer son arrivée à madame la duchesse.

LE PAGE, *en sortant.*

On ne peut jamais se moquer de personne avec lui!.....

SCENE III.

ISAURE, RAYMOND.

ISAURE.

Allons, allons, Raymond, vous êtes trop sévère, il faut bien pardonner quelque chose à la jeunesse.

RAYMOND.

Oui, cela m'a bien réussi. J'étais indulgent pour le duc Robert....., il est devenu bon sujet.

AIR : *Quand dieu pour créer la terre.*

Lorsque dès sa tendre enfance,
On me fit son gouverneur,
Je le pris par la douceur.
Mais, hélas! trop d'indulgence
Produit toujours bien des maux,
Avec l'âge qui s'avance
On voit croître les défauts.
Lorsqu'une ronce voisine,
D'un lis détruit la fraîcheur,

Coupez-la dans la racine,
Afin de sauver la fleur.

ISAURE.

Quelle différence entre vos deux élèves !

AIR : *Du carosse espagnol.*

Aucun des deux n'est à sa place,
L'un semble trop dédaigner les grandeurs ;
L'autre, par son esprit, sa grâce,
Sait attirer, captiver tous les cœurs :
Robert n'est rien qu'un téméraire,
Urbain est brave, et galant tour à tour ;
L'un ne respire que la guerre,
Et l'autre est fait pour inspirer l'amour.

Ah ! mon cher Raymond, quel dommage qu'il ne soit qu'un simple écuyer !

RAYMOND.

Que sait-on !..... Il peut arriver à tout. Dans le dernier tournois, il a rompu dix lances, vaincu nos plus vaillans chevaliers...

ISAURE.

Ce serait lui qui, sans se faire connaître, et la visière baissée.....

RAYMOND.

Oui, belle Isaure, ce secret n'en doit pas être un pour vous..... Urbain, brûlant du désir d'être armé chevalier, a voulu prouver qu'il en était digne ; et bientôt peut-être..... mais voici la duchesse, je ne puis m'expliquer davantage.

ISAURE, *à part.*

Que veut-il dire ? (*Elle rêve en silence.*)

SCENE IV.

RAYMOND, ISAURE, MATHILDE *entre, précédée du page, et appuyée sur deux suivantes qui la conduisent à son fauteuil, et se retirent au fond de l'appartement.*

MATHILDE, *à Raymond.*

Eh bien ! a-t on songé à tout préparer pour célébrer l'arrivée de mon fils ?

RAYMOND.

Oui, madame, ce jour exige des soins plus importans

qu'on ne pense, rien n'a été oublié. On peut s'en reposer sur moi.

MATHILDE.

Urbain est-il de retour?

RAYMOND.

Je vais m'en informer. (*Au page.*) Allons, suivez-moi, M. l'espiégle. (*Il sort.*)

MATHILDE, *approchant d'Isaure.*

Toujours rêveuse, ma chère Isaure.....

ISAURE.

Madame.....

MATHILDE.

C'est tout simple, c'est tout simple, à votre âge, je l'étais de même.

AIR : *Sans mentir* (des Landes).

A dix-huit ans, dans mon ame
Je sentis certain émoi;
C'était un trouble..... une flamme
D'abord, j'en eus de l'effroi.
L'amour m'en apprit la cause,
Je ne voulus plus guérir;
Mais l'âge à mes vœux s'oppose,
Je n'en ai qu'un souvenir.
Sans mentir, (*bis.*)
Ce souvenir fait plaisir (*bis*).

ISAURE.

Quoi, madame, pourriez-vous croire que mon cœur.....

MATHILDE.

Ah! mon enfant.....

Même air.

Vous êtes douce et timide,
Votre cœur n'ose parler;
La raison vous sert de guide,
Mais l'amour vient la troubler.
En vain, on lui fait la guerre,
Par céder, il faut finir;
Ne vaut-il pas mieux, ma chère,
Se dépêcher d'obéir....?
Sans mentir, (*bis.*)
Un hiver sans souvenir,
Suit un printemps sans plaisir.

ISAURE.

Le rang dans lequel le hasard nous fait naître, est bien

souvent un obstacle à ce bonheur que vous me faites entrevoir.

MATHILDE.

Au contraire, mon enfant, votre naissance vous en donne la certitude; vous savez que je vous destine la main de mon fils.

ISAURE.

Mais.....

MATHILDE *l'interrompant vivement.*

Ce furent les dernières volontés de votre père.

ISAURE.

Permettez-moi de vous représenter que Robert semble être bien loin de seconder vos projets.

MATHILDE.

Je sais bien que mon fils est d'une singularité! ..... J'ai plus d'une fois gémi de ses égaremens; mais l'amour adoucira ce caractère sauvage..... Et qui mieux que vous, belle Isaure, pourrait lui en faire connaître l'empire?

ISAURE.

Ah! je doute que jamais il existe entre nous la moindre sympathie.

AIR *de M. Doche.*

Par hasard,
Nous recevons tous la naissance
Sous le chaume ou dans l'opulence.
A nos vœux, à notre espérance
Le sort n'a point d'égard.
On succombe, on prospère,
On déplait, on sait plaire,
Par hasard!

Par hasard,
On nous remarque, on nous demande,
Et l'amour à tort se commande.
Mais il suffit, pour qu'on s'entende,
D'un soupir, d'un regard.
On voit femme jolie,
On l'adore, on l'oublie....
Par hasard!

SCENE

SCENE V.

LES MEMES, URBAIN, RAYMOND, LES DEUX ECUYERS.

MATHILDE.

Ah! mon cher Urbain, vous voilà de retour. Eh bien, avez-vous vu mon fils; pourrai-je enfin le presser aujourd'hui dans mes bras....

URBAIN.

Il me suit, madame, et vous allez le voir dans quelques instans.

ISAURE, *à part.*

Comment, déjà! (*Haut*) et sans doute il est toujours le même.

RAYMOND.

Parbleu le pli est pris.

MATHILDE.

J'avais espéré que le temps et la réflexion....

RAYMOND.

Est-ce qu'il réfléchit, lui.

URBAIN.

Vous l'accusez toujours, sire Raymond, permettez-moi de le défendre.

AIR : *Vaudeville de Gentil-Bernard.*

Du compagnon de mon enfance
J'ai sans peine arrêté les pas;
Entre nous deux point de distance,
M'a-t-il dit en m'ouvrant les bras.
Pardonnons à son caractère,
Que son cœur seul peut réformer,
Il ne fait pas de frais pour plaire,
Mais il prouve qu'il sait aimer.

RAYMOND.

C'était par amitié sans doute qu'il a pensé vingt fois estropier son gouverneur.

MATHILDE.

Heureusement pour vous il n'est plus sous votre autorité; ne nous occupons que de son retour.

URBAIN.

Je l'ai annoncé en entrant au château, et je crois entendre.... c'est lui-même.

SCENE VI.

LES MEMES, LE GRAND BAILLI, DEUX PAGES, QUATRE CHEVALIERS, PLUSIEURS DAMES, GENS DU CHATEAU.

CHŒUR.

AIR *d'un ballet du mont Saint-Bernard.*

Honneur, honneur,
Au duc de Normandie;
Honneur, honneur,
A notre bon seigneur!

ROBERT, *entrant brusquement au milieu d'eux.*

C'est bon! c'est bon! pas tant de cérémonie.... Bon jour, ma mère! (*Il lui baise la main*). Quelle est cette belle femme là?

MATHILDE.

C'est notre chère Isaure.

ROBERT.

Urbain avait raison, elle est charmante! Permettez que sans façon.... (*Il veut l'embrasser*).

ISAURE.

Mais, seigneur....

ROBERT, *regardant Isaure et Urbain.*

Ah!... c'est juste.

LE GRAND BAILLI.

Monseigneur, j'ai l'honneur....

ROBERT.

Ote-toi delà, grand orateur.

LES FEMMES.

Monseigneur.....

ROBERT, *aux femmes.*

Ah! vous, les belles, c'est bien différent, on ne peut pas vous ôter la parole.

LES FEMMES.

Fidèle aux lois de la chevalerie,
S'il veut nous plaire, en cet heureux séjour;
Que sa valeur cède à la courtoisie,
Et qu'il se laisse enchaîner par l'amour.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Honneur, honneur,
Au duc de Normandie;
Honneur, honneur,
A notre bon seigneur!

ROBERT.

Eh! voilà mon vieux grondeur; bonjour Raymond. (*Il lui tend la main*). Veux-tu recommencer mon éducation.

RAYMOND.

Monseigneur, nous perdrions notre temps tous les deux.

LE GRAND BAILLI.

Monseigneur, votre grandeur.... et le bonheur....

ROBERT.

Je t'ai déjà dit de te taire à toi.

SCENE VII.

LES MEMES, MARTHE.

MARTHE, *accourant.*

Où est-il, où est-il, not' cher fieu? Que je le voyons, que je l'embrassions.

ROBERT, *poussant le bailli.*

Eh, c'est ma bonne nourrice! (*Il l'embrasse*).

MARTHE.

Ben vot' servante, madame la duchesse.

MATHILDE.

Bonjour, nourrice.

ROBERT.

Encore une fois, bonne Marthe (*il la tient à bras-le-corps*), tu n'y fais pas de façons toi! (*Il regarde Isaure*).

ISAURE, *à part.*

Et ce serait là mon époux!

MARTHE.

Enfin, je te revoyons donc maudit coureur. T'as ben fait tes caravannes, not fieu! tu me conteras tout ça, dis.

ROBERT.

Oui, oui, nourrice; il y en aura long à te conter va.

MATHILDE.

Mais songez donc bonne Marthe, que ce n'est, ni le lieu, ni le moment!

MARTHE, *passant entre Robert et la Duchesse.*

Ah! tredame; excusez not' bonne duchesse, mais c'est que voyez-vous, le plaisir, la joie, la satisfaction! et pis c'est qu'il est si bon garçon; il n'est pas fier lui; ce n'est pas comme monsieur son frère de lait, qui est là tout près de mam'sell' Isaure.

URBAIN.

Ah! ma mère, croyez que mon attachement pour vous...

MARTHE.

Ah, je sais ben qu't'as du naturel! mais ça n'est pas comme mon Robert. (*A Robert.*) Regarde moi donc, mon fieu!.... Dame c'est que j'tenons de d'puis l'moment qu't'es v'nu au monde!

LE BAILLI.

De rechef, monseigneur....

ROBERT.

Ah! tu veux absolument me fâcher.

LE BAILLI.

C'est le devoir de ma charge, que de....

ROBERT.

M'ennuyer est le devoir de ta charge, eh bien je t'en démets!

MATHILDE.

Mon fils, vous conviendrez que c'est avoir peu d'égards pour vos grands officiers.

ROBERT, *à Urbain.*

Je te l'avais bien dit!.... qu'en revenant au château je donnerais quelque croc-en-jambe au cérémonial.

RAYMOND, *à part.*

Ce ne sera pas le dernier.

MATHILDE.

Allons, allons, mon cher Robert, parlons raison.

ROBERT.

En ce cas, madame, parlez toute seule, je vous écoute.

MATHILDE.

Vous voici arrivé à l'époque importante où vous devez vous conduire en homme et en prince.

ROBERT.

En homme, c'est assez.

MATHILDE.

Tout est prêt, mon fils, pour vous armer chevalier.

ROBERT, *la main sur son épée.*

Oh! je me suis armé moi-même.

MATHILDE.

Et j'ai tout disposé pour la cérémonie de votre mariage...

ROBERT.

De mon mariage? Avec qui?

MATHILDE.

Avec Isaure, l'amie de votre enfance.

ROBERT.

Vive dieu, madame.....

ISAURE, *à part.*

Ciel ! que va-t-il dire ?

ROBERT.

AIR : *Il ne vient pas* (du Secret).

Isaure est sage autant que belle,
Elle mérite le bonheur.
Oui, mes yeux sont charmés par elle ;
Elle va connaître mon cœur.
On dit que je ne fus pas sage,
Que je fus volage ;
Je suis bien changé, dieu merci :
(*Serrant la main d'Isaure.*)
Tu seras heureuse en ménage,
(*Mouvement d'Isaure et d'Urbain.*)
Je ne serai pas ton mari.

RAYMOND, *à part.*

Tout va bien !

MATHILDE.

Comment, mon fils.

ROBERT.

J'en suis fâché. Que n'ai-je su plutôt vos intentions. Ce matin, il était encore temps.

ISAURE, *à part.*

Je respire.

MATHILDE.

Quelle est donc la personne que vous pouvez préférer.....

ROBERT.

Je ne dis pas qu'elle soit plus belle qu'Isaure, je ne dis pas ça ; mais, ma foi, l'une vaut bien l'autre. Vous allez en juger. Urbain, fais entrer Maurice et sa fille. (*Urbain sort.*)

RAYMOND *à part.*

Maurice !.....

ISAURE.

Comment, elle serait ici !

MATHILDE.

Eh ! quelle est donc la princesse qui a pu fixer votre choix ?

ROBERT, *riant.*

Une princesse, ah ! ah ! ah ! vous allez la voir.

SCENE VIII.

LES MÊMES, HÉLÈNE, MAURICE.

ROBERT, *allant au-devant d'elle.*

Entrez, entrez, Hélène, que je vous présente à ma mère.....

MATHILDE.

Mais, c'est une simple villageoise!

MARTHE.

Et c'est tout de même un beau brin de fille.

HÉLÈNE, *approchant timidement.*

AIR : *Qui n'aime pas Jeannette* (Jeanne d'Arc).

La pauvre Hélène
Tremble en entrant ici.
Voyez la peine
Qui la met en souci!
D'oser ici paraître,
Pourriez-vous la punir?
(*Regardant Robert.*)
A son seigneur et maître
Faut obéir!

ROBERT.

Rassure-toi, ma belle, tu ne tremblais pas ainsi ce matin, en défendant ton père.

HÉLÈNE.

Même air.

Non, cette audace
N'a dû vous offenser.
Fille à ma place
Ne pouvait balancer.
Quand l'auteur de mon être,
Dit : viens me secourir,
Le cœur seul devient maître;
Faut obéir.

ROBERT.

Il est certain que nous avons fait connaissance d'une drôle de manière! Je n'oublierai jamais ce beau bras qui me repoussait si ferme, et ces deux grands yeux noirs qui m'ont, pour la première fois, fait mettre bas les armes.

MATHILDE, *avec ironie.*

Allons, mon fils, c'est fort bien; il ne manquait à vos

folies que d'amener en ma présence toutes les fillettes de village qui vous tournent la tête pour un instant.

ROBERT.

Pour un instant..... Oh! cette fois, c'est pour toute la vie.

MATHILDE, *riant.*

Ah! ah! ah! heureusement on connaît votre inconstance. Je veux bien vous laisser le temps d'oublier cette nouvelle amourette, ce ne sera pas long.

ROBERT.

En attendant que je l'oublie, elle sera ma femme.

MATHILDE.

Votre femme!

ROBERT.

Oui! est-ce que ça ne fera pas une belle duchesse de Normandie! Regardez-la donc!

MATHILDE.

Vous pourriez méconnaître à ce point les distances.

MAURICE, *approchant d'un air fier.*

Et croyez-vous que je les méconnaisse, moi! madame; ma présence et celle de ma fille, peuvent, à la vérité, vous abuser sur nos intentions. Mais sachez, madame, que celui qui eut l'honneur d'exposer sa vie pour sauver celle du duc votre époux, ne peut pas croire à une alliance aussi disproportionnée.

AIR : *Dans le cœur d'une cruelle.*

Pour son prince offrir sa vie,
C'est le devoir du soldat;
Quand ma tâche fut remplie,
Je n'ai point cherché l'éclat.
A sa vaillance,
Maurice a dû quelqu'honneur;
Il est Français, et son cœur
Ne veut point d'autre récompense.

URBAIN.

Je dois lui rendre justice, ce n'est en effet qu'à mes sollicitations qu'il a consenti à nous suivre en ces lieux.

ISAURE, *s'approchant d'Hélène.*

Ne craignez rien, ma chère enfant, il suffit de vous voir pour vous aimer, et comment ne pas excuser ce sentiment impérieux qui souvent nous fait oublier les lois sévères du rang et de la naissance.

ROBERT.

A la bonne heure! c'est parler, ça.

MATHILDE.

Ah! c'est ainsi que l'on brave l'autorité d'une mère! Je vais agir comme l'honneur me l'ordonne.

ROBERT.

Eh bien! qu'est-ce qu'il ordonne votre honneur?

MATHILDE.

Je fais assembler sur le champ mon conseil.

ROBERT.

Et moi, je le casse..... Je suis majeur.

MATHILDE.

Je vais réunir tous mes chevaliers.

ROBERT.

Et moi, je les défie tous.

MATHILDE.

Vous pourriez vous révolter.....

ROBERT.

On me contrarie, je redeviens Robert le Diable.

URBAIN.

Mon ami.....

ROBERT.

Tais-toi.

ISAURE.

Mon cher Robert....

ROBERT.

Laissez-moi.

RAYMOND.

Veuillez entendre....

ROBERT.

Je n'ai pas besoin de vos leçons.

HÉLÈNE.

Monseigneur.....

ROBERT.

Eh bien!..... (*Avec douceur.*) Eh bien! qu'est-ce que vous voulez, vous?

HÉLÈNE.

Songez à la position cruelle où je me trouve.

ROBERT.

Oui, oui, je songerai à tout, quand vous serez ma femme.

Morceau d'ensemble. Air de M. Doche.

MATHILDE.

Vous, l'épouser, non, non, jamais!

ROBERT.

Devant vous je le lui promets.

MATHILDE.

Bon, cette promesse est frivole.

ROBERT.

Je la tiendrai, sur ma parole ;
Car je suis fou de ses attraits.

RAYMOND.

Allons, allons, respectez votre mère.

MAURICE ET HÉLÈNE.

Monseigneur (*bis*), écoutez votre mère.

ROBERT.

Eh vive dieu, je la révére ;
Je connais son autorité,
Mais je ferai ma volonté.

ISAURE ET URBAIN.

Robert, mon ami, mon frère !

MARTHE.

Not' fieu, not' fieu, n'te mets pas en colère !

ROBERT.

Toi, bonne mère,
Fais-moi le plaisir de te taire.

MARTHE, *à part.*

Toujours un diable, un entêté.

ENSEMBLE

MATHILDE.

Cessez de vous montrer rebelle,
Respectez mon autorité.

ROBERT, *d'une voix élevée.*

Moi, quand on me cherche querelle,
Je suis un diable, un entêté.

TOUS LES AUTRES.

Cessez de vous montrer rebelle,
Respectez son autorité.

MAURICE, *prenant la main de sa fille.*

Viens, ma fille, viens, ton vieux père
N'a pas besoin de rang, de dignité :
Retournons à notre chaumière,
Prouvons qu'avec une ame fière,
On est grand dans l'obscurité

ROBERT, *l'arrêtant brusquement.*

Toi, l'emmener ! quelle témérité !

Je pretends user avec elle
De mon droit de majorité.

ENSEMBLE.

MATHILDE.
Je saurai bien d'un fils rebelle
Réprimer la témérité.

ROBERT.
Je prétends user avec elle
De mon droit de majorité.

TOUS LES AUTRES.
Cessez de vous montrer rebelle,
Respectez son autorité.

(*Ils sortent de différens côtés.*)

SCENE IX.

ROBERT, HÉLÈNE, MAURICE.

ROBERT.

Ils croyent m'intimider ; ils ne savent donc pas à qui ils ont affaire !

MAURICE.

Monseigneur, pourriez-vous braver le juste ressentiment de la duchesse votre mère.

ROBERT.

Je braverai tout pour obtenir Hélène.

HÉLÈNE.

Je ne m'exposerai point à votre mépris, à votre abandon, peut-être....

ROBERT.

Moi, t'abandonner !

HÉLÈNE.

Vous me reprocheriez un jour votre mésalliance.

ROBERT.

Que ne suis-je né comme toi dans une classe obscure !

HÉLÈNE, *avec abandon.*

Ah ! si cela était !....

ROBERT.

Vrai !... Ce mot dit tout. Je vais réunir mes compagnons, et nous verrons beau jeu.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Oser nommer une simple amourette
Le feu brûlant qu'ont allumé tes yeux !
Puisque partout de diable l'on me traite,
Je vais agir comme un diable amoureux,
Tout renverser, tout détruire à la ronde ;
Tant il est vrai que tu m'as su charmer !
Et s'il le faut, je battrai tout le monde,
Pour leur prouver combien je sais aimer.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

MAURICE, HÉLÈNE.

MAURICE.

Non, quoiqu'en puisse dire le duc Robert, je ne resterai point ici.

HÉLÈNE.

Mais, mon père, s'il est vrai que ma présence puisse adoucir ce caractère bouillant..... A travers ses brusqueries, je n'ai pu m'empêcher de remarquer une franchise, une loyauté !...

MAURICE.

Oh ! le cœur est bon ; mais le caractère est indomptable.

HÉLÈNE.

Jamais je n'oublierai la vive impression que j'ai produite sur lui ce matin.

MAURICE.

L'aurais-tu partagée ?

HÉLÈNE.

Tu le sais, je ne peux pas cacher ce que j'éprouve, moi.

AIR : *Il porte et l'épée et la lyre.*

Pour fixer un amant volage,
Par fois il suffit d'un peu d'art.
Souvent il ne faut qu'un hasard
Pour troubler la raison d'un sage ;
Mais dompter une ame aussi fière,
C'est un triomphe plus flatteur.
Ah ! peut-on dédaigner un cœur
Que l'on fit parler la première.

MAURICE.

Si ce n'était qu'un soldat comme ton père, loin de blâmer tes sentimens, je les approuverais; mais oublies-tu que Robert est l'unique héritier du duché de Normandie?

AIR : *Des Filles à marier* (de M. Tourterelle).

A la grandeur, à la richesse,
Ton cœur adresse donc ses vœux;
Va, je te plains, et ma tendresse
Sur l'avenir ouvre les yeux.
Ah! dans l'éclat bien souvent on regrette
Son repos, son obscurité;
Et la grandeur, que bien cher on achète,
Ne vaut pas ce qu'elle a coûté.

HÉLÈNE.

Peux-tu douter de ma tendresse,
De mon respect pour tes avis?
Ce n'est ni grandeur, ni richesse,
C'est Robert seul que je chéris.
Son cœur au mien a su se faire entendre.
Je veux lui prouver aujourd'hui
Que jusqu'à moi s'il ne peut pas descendre,
Je puis m'élever jusqu'à lui.

SCENE XI.

LES MEMES, RAYMOND.

MAURICE.

Eh bien! reste dans ces lieux; moi, je retourne à notre humble demeure.

HÉLÈNE.

Me séparer de toi! Non, connais mieux Hélène. Je te sacrifie tout; mais je craindrais, à la vue de Robert, de ne plus être maîtresse de moi-même.... Arrache-moi d'ici. Partons, partons, mon père.

RAYMOND, *les arrêtant.*

Arrêtez.

HÉLÈNE.

Comment?

RAYMOND.

Restez, vous dis-je,

MAURICE.

Expliquez-vous.

RAYMOND.

Je puis donner à Hélène la certitude de son bonheur. Quelle ne quitte point ce château ; mais Robert revient ; laissons-le se livrer à toute l'impétuosité de son caractère. Je me charge, moi, de l'arrêter quand il en sera temps.

(*Ils sortent par une porte de côté*).

SCENE XII.

ROBERT, ROGER, RAOUL, COMPAGNONS DE ROBERT.

ROBERT.

Entrez, camarades ; j'établis ici mon quartier général.

AIR *de M. Doche*

Allons, amis, livrons l'assaut ;
Du zèle et de l'audace,
A coup sûr nous serons bientôt
Les maîtres de la place.
Certes, nous avons tous du cœur,
Mais le vin nous rendra plus braves.
Oui, pour doubler notre valeur,
Emparons-nous d'abord des caves.

LES COMPAGNONS.

Buvons, mangeons et pillons tout ;
Ils feront triste mine.

ROBERT.

Je prétends pour les mettre à bout
Les prendre par famine.

CHŒUR.

Allons, amis, livrons l'assaut, etc.

ROBERT.

Mes amis, employons d'abord les moyens doux. Cependant

AIR : *Vaudeville de Claudine.*

Si l'on me refuse Hélène,
Démolissons le château ;
Faisons du parc une plaine,
Jetons les gardes à l'eau.
Si l'on fait encor tapage,

Fermes sur nos étriers,
Nous prendrons chacun page
Pour rosser les écuyers.

Garde à vous, et commençons l'attaque..... Quelqu'un vient.... Alte-là, c'est ma mère; du respect à un tel parlementaire.

SCÈNE XIII.

LES MEMES, MATHILDE.

MATHILDE, *à part.*

Tâchons, s'il est possible, de lui faire entendre raison.

ROBERT.

Eh bien! Madame, venez-vous me proposer la guerre ou la paix? Je suis prêt à l'une comme à l'autre.

MATHILDE.

Croyez, Robert, que je viens avec l'intention de tout concilier.

ROBERT.

Allons, suspension d'armes. (*A ses camarades.*) Nous ne démolirons pas le château.

MATHILDE.

Comment, démolir le château?

ROBERT.

Oui; c'était le début d'un petit plan d'attaque....

MATHILDE, *à part.*

Je t'empêcherai bien de l'exécuter. (*Haut.*) Vous voyez mon fils, que je viens seule pour capituler avec vous. Faites, je vous prie, retirer vos compagnons d'armes.

ROBERT.

C'est juste. Amis, sortez (*à part*): mais ne vous éloignez pas, entendez-vous.

(*Ils sortent.*)

SCENE XIV.

MATHILDE, ROBERT.

MATHILDE, *à part.*

Je le tiens.

ROBERT.

Parlez, Madame; mais, avant tout, consentez-vous à ce que j'épouse Hélène?

MATHILDE.

Un moment, nous n'en sommes pas encore là....

ROBERT.

Moi, c'est par là que je prétends commencer la capitulation. Ah ! ça, vous me promettez d'avoir de bonnes façons pour votre bru?

MATHILDE.

Oui, si, vous confurmant aux dernières volontés du duc votre père, vous épousez Isaure.

ROBERT.

Ah ! ça va recommencer !

MATHILDE.

Moi, consentir que cette paysanne..... Ah ! jamais.

ROBERT.

En ce cas, la trève est rompue.

MATHILDE.

Eh bien ! oui la trève est rompue. Gardes, obéissez.

SCENE XV.

ROBERT, LE GRAND BAILLI, *suivi des Gardes, s'avance précipitamment ; ensuite les Amis de Robert.*

CHŒUR DE GARDES *entourant Robert.*

AIR *d'une sauteuse.*

Compagnons,
Accourons ;
En prison !
En prison !
Il faut à la raison
Mettre ce démon. } *bis.*

ROBERT.

Chœur de Colinette à la Cour.

Robert en prison ;
Quelle trahison !
Robert en prison ;
Corbleu ! non !

LES AMIS DE ROBERT.

Robert en prison ;
Quelle trahison !
Robert en prison ;
Non, non, non !

LES GARDES.

Mettons en prison
Robert ce démon ;
Mettons en prison
Ce démon.

SCÈNE XVI.

LES MEMES, MATHILDE, RAYMOND, MAURICE, HELENE, MARTHE.

RAYMOND.

Eh bien ! quel tumulte, quelle confusion !

MATHILDE.

Voyez, Raymond, voyez à quels excès se porte un fils indigne de moi.

ROBERT.

Vouloir m'emprisonner, corbleu ! Je leur ferai bien voir que je suis le duc de Normandie.

RAYMOND, *s'avançant fièrement.*

Vous ne l'êtes point.

ROBERT.

Hein ! Qu'est-ce qu'il dit celui-là ?

RAYMOND.

La vérité. Cessez, Madame, d'être surprise des goûts et des penchans de celui que vous avez cru votre fils. Il ne doit le jour qu'à une simple villageoise.

ROBERT, *avec surprise.*

Je ne serais plus grand seigneur....

HÉLÈNE.

Se pourrait-il ?

MATHILDE.

Mais, Raymond, comment se fait-il ?

ROBERT.

Oui ; comment sais-tu cela, toi ? Ne vas pas me donner une fausse joie.

RAYMOND.

Votre mère va vous l'expliquer. Il est temps de révéler le secret dont le duc m'avait fait le seul dépositaire. Approchez, bonne Marthe.

ROBERT, *courant à elle et l'embrassant.*

Toi, ma mère.... Ah ! j'aurais dû m'en douter.

MARTHE, *dans les bras de Robert.*

Pardon, pardon, not'bonne altesse; mais j'avions tout fait ponr le mieux. Vot'petit duc était mourant quand vous êtes revenue de ce grand voyage d'Allemagne. Quoiqu'j'allons faire, not' homme, que j'avons dit; reporter cet enfant à sa mère; l'faire expirer à ses yeux ! T'as raison, Marthe, qu'il me dit, sacrifions not' fieux; faisons-en un duc ! V'là tout le secret. Je vous demandons ben pardon d'avoir laissé croire à tout le monde que vous étiez la mère d'un diable comme celui là.

MATHILDE.

Et j'ai donc perdu mon fils.

RAYMOND.

Non, Madame; il fut rendu à la vie, et c'est à votre époux seul que ce secret fut révélé. Le Duc voulut que son fils apprît à mieux connaître les hommes, en vivant obscur parmi eux. Il m'ordonna de ne lui faire connaître qu'à sa majorité ses droits et son véritable nom. Je vous remets, Madame, cet écrit qui constate les dernières volontés de votre époux.

MATHILDE, *lisant l'écrit*

Rien n'est plus certain; mais mon fils !....

RAYMOND.

Il est digne de vous, Madame; c'est lui qui, sans se faire connaître, a remporté le prix du dernier tournoi. En ce moment même, il vient de recevoir l'ordre de chevalerie des mains de la belle Isaure.

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

TOUS LES ACTEURS; URBAIN *amenant* ISAURE, *et se jetant dans les bras de Mathilde.*

CHŒUR.

AIR : *C'est ici le séjour des Grâces* (*du Calife de Bagdad*).

Recevez de la main d'Isaure
Ce gage et d'amour et d'honneur.

URBAIN.

Donné par celle que j'adore,
Il devient gage de bonheur.

CHŒUR.

Donné par celle qu'il adore,
Il devient gage de bonheur.

URBAIN.

O ma mère; car il m'est permis maintenant de vous donner ce doux nom, combien je suis heureux que le premier devoir dont j'aie à m'acquitter envers vous, soit si bien d'accord avec mon cœur!

MATHILDE.

Mon cher fils..... Ah! ce n'est que de ce moment que je sens le bonheur d'être mère! Ma chère Isaure, consentirez-vous à le rendre parfait?

ISAURE.

J'aimais Urbain simple écuyer; devenu votre fils, jugez à quel point il m'est cher?

ROBERT.

Ah! ça, dis donc, monseigneur, mon frère de lait, nous changeons de nom; mais je ne te cède que la moitié du mien, et pour être Urbain, je n'en serai pas moins un diable.

HÉLÈNE.

Que j'espère mettre à la raison.

ROBERT.

AIR : *Je bâtirai la maisonnette* (Vaudeville du petit Matelot.

A la grandeur, à la richesse,
Je fais mes adieux.

TOUS.

Il fait ses adieux.

ROBERT.

Dans mes champs, près de ma maîtresse,
Je serai bien mieux.

TOUS.

Il sera bien mieux.

HÉLÈNE.

J'ai converti Robert le Diable;
Voyez sur le plus indomptable
Ce que peut l'amour.

TOUS.

Ce que peut l'amour.

HÉLÈNE, *au Public.*

Si quelque censeur trop sévère
Trouble la paix de ce séjour,
Dites, Messieurs, que faut-il faire
Pour le convertir à son tour?

CHŒUR GÉNÉRAL.

Comme Robert le Diable,
Oui, le plus indomptable
Cède à l'empire de l'amour.

FIN.

De l'Imprimerie de PORTHMANN.